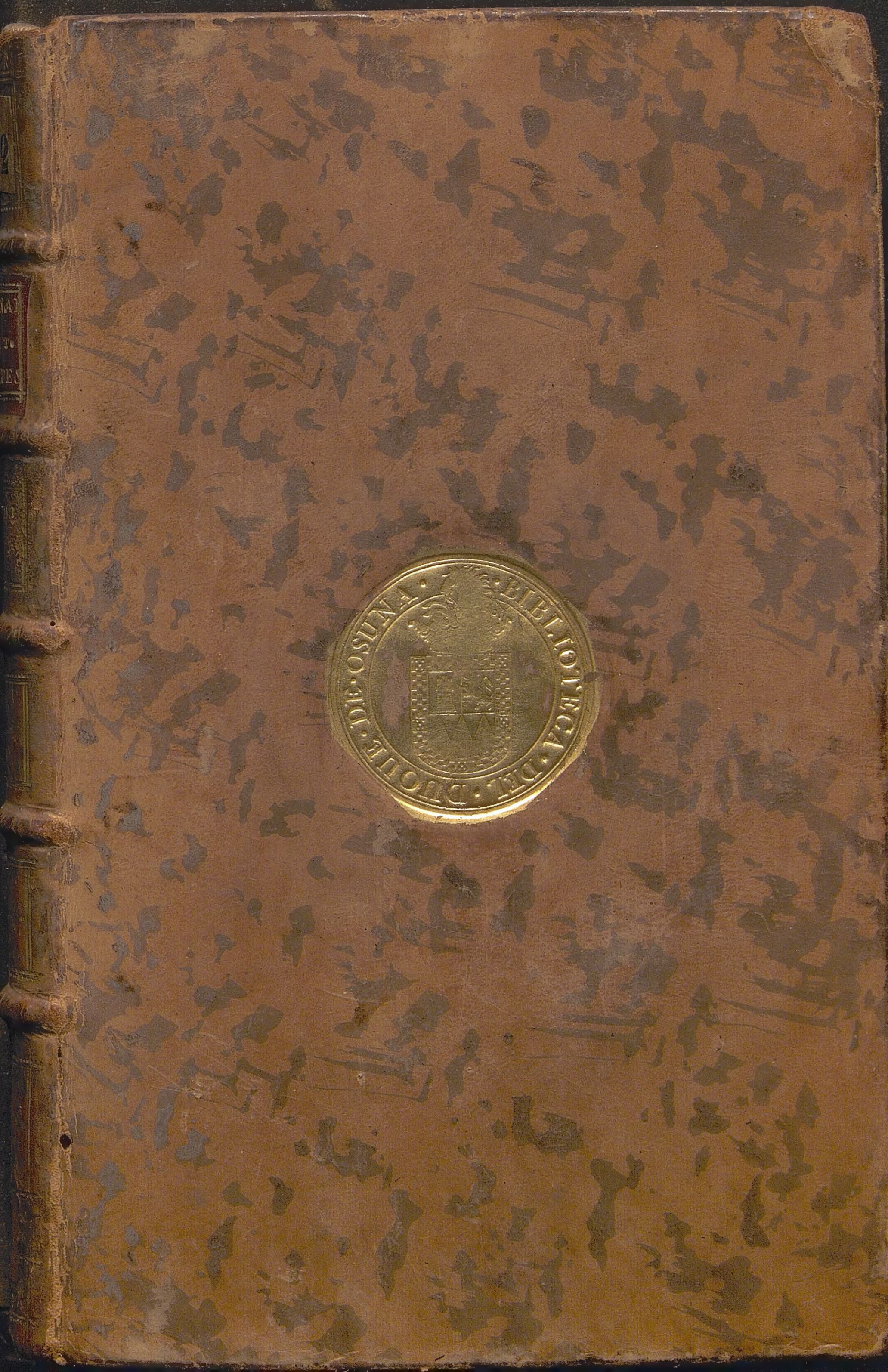
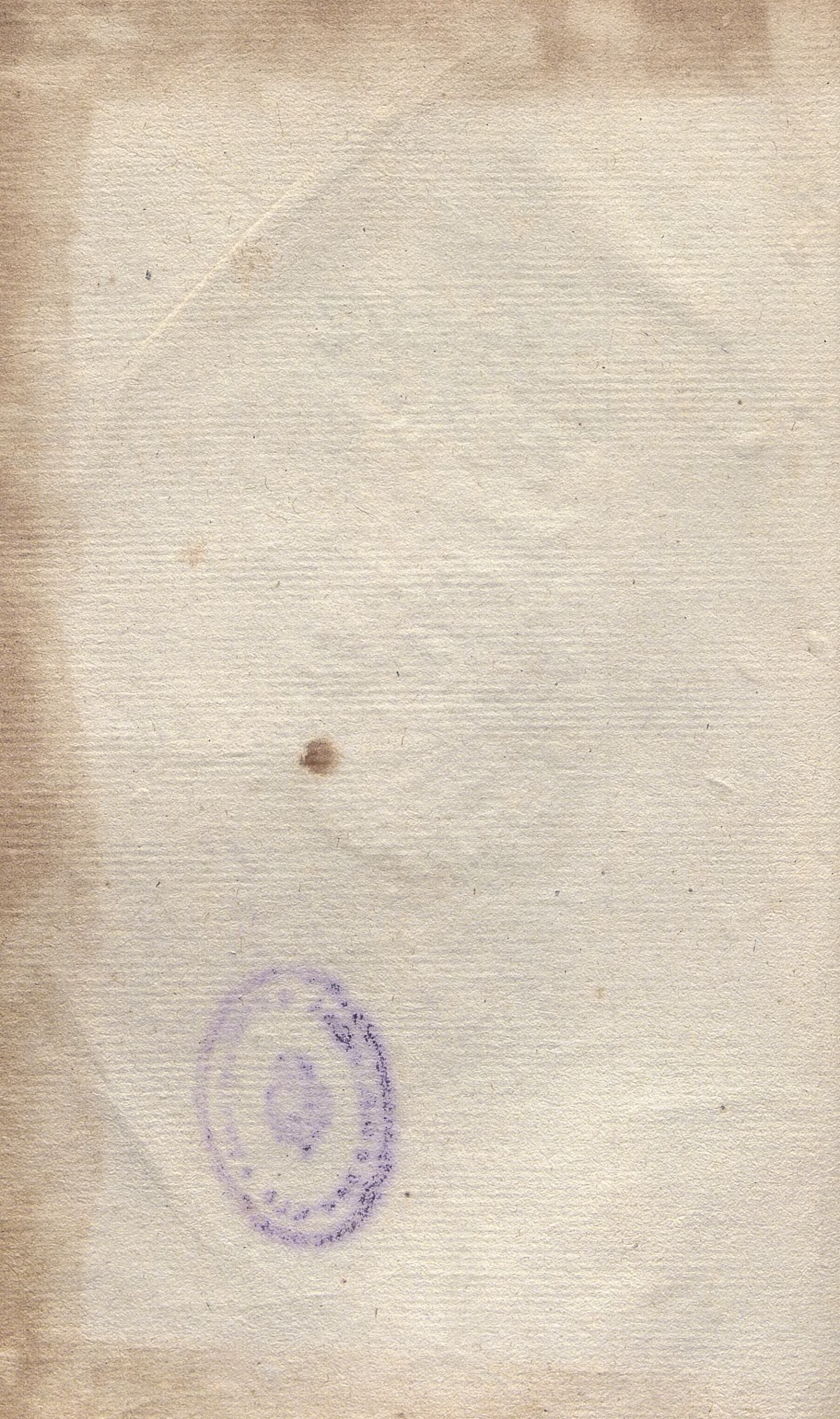

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA







DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME SEIZIÈME.





DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, *Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.*

TOME SEIZIÉME.





A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

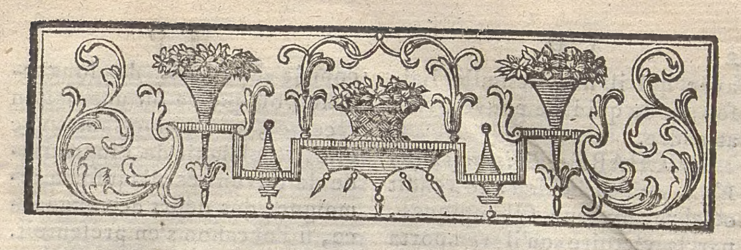
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in-12.*

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in-12.*

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens, aussi pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 2. *Vol. in-12.* & 2. *Vol. in-8.°*

6.° Recueil de Planches pour ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e & 4.e Livraisons.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES, CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.


PICERDE, *Epicerdes*, Ἐπικέρδης, (a) Cyrénéen. Cet homme, qui se trouva à Syracuse dans le tems de la déroute des Athéniens, touché de compassion envers ces malheureux prisonniers dispersés dans la Sicile, qu'il voyoit près de mourir de faim, leur distribua cent mines, c'est-à-dire, cinq mille livres. Athènes l'adopta au nombre de ses citoyens, & lui accorda toutes sortes d'immunités. Peu de tems après, dans la guerre qu'elle fit aux trente Tyrans, le même Epicerde donna à cette ville un talent. C'étoit dans l'une & l'autre occasion peu de chose par rapport à la grandeur & à la puissance d'Athènes; mais, elle etoit infiniment sensible au bon cœur d'un étranger, qui, sans aucune vue d'intérêt, dans un tems de calamité, s'épuisoit en quelque sorte pour soulager des personnes

(a) Demosth. Orat. in Lept. p. 547. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 69.

avec qui il n'avoit nulle liaison, & de qui il ne pouvoit rien attendre.

EPICHARE, *Epichares*, (*a*) Ἐπιχάρης, Athénien, se rendit célebre aux jeux Olympiques, par la victoire qu'il remporta sur les enfans dans le stade. La république d'Athènes lui décerna une couronne. Il mourut généralement estimé de ses concitoyens.

EPICHARE, *Epichares*, (*b*) Ἐπιχάρης, Sicyonien, que Démosthène compte au nombre de ceux qui ont été des traîtres pour leur patrie.

EPICHARIS, *Epicharis*, (*c*) femme de basse naissance. Cette femme, après avoir mené un train de vie fort peu honorable, ayant été informée, l'on ne sçait comment, de la conjuration formée contre Néron, l'an de Jesus-Christ 65, aiguillonoit par exhortations & par reproches tout ceux qui y avoient part. Enfin, ennuyée de leur lenteur, elle voulut agir par elle-même; & se trouvant en Campanie, elle se proposa de sonder les principaux officiers de la flotte de Misene, & de leur faire goûter son projet. Elle s'adressa dans cette vue à Volusius Proculus, tribun, qui ayant été l'un des ministres du meurtre d'Agrippine, ne jugeoit pas proportionnée à la grandeur du crime la récompense qu'il avoit reçue. Cet officier, soit qu'il connût Epicharis de longue-main, ou que ce fût une liaison récente, en conversant avec elle, se plaignit de l'ingratitude de Néron, & alla jusqu'à témoigner des désirs de vengeance, si l'occasion s'en présentoit. Epicharis crut avoir trouvé ce qu'elle cherchoit, & elle ne douta point qu'elle ne pût le gagner, & par lui un grand nombre d'autres; & ce n'étoit pas, selon sa pensée, une petite conquête. La flotte présentoit bien des occasions d'attaquer Néron, parce qu'il se plaisoit à se promener sur mer autour de Misene & de Pouzzole. Elle releva donc le discours de Volusius Proculus; elle fit le détail de tous les crimes du Prince; & elle ajoûta que le Sénat se trouvoit poussé à bout, & que les mesures étoient prises par un grand nombre de bons citoyens, pour faire porter à Néron la peine de tous le maux qu'il causoit au genre humain; que si Volusius s'associoit à tant de braves gens, & leur procuroit le ministere de ses meilleurs soldats, il n'étoit point de récompense qu'il ne pût se promettre. Elle n'en dit pas davantage, & supprima les noms des conjurés. Cette discrétion étoit à sa place; car, Volusius Proculus ne fut pas plutôt sorti d'avec elle, qu'il alla donner avis à Néron de ce qu'il venoit d'apprendre. Epicharis fut man-

(*a*) Demosth. Orat. in Theocr. p. 859.
(*b*) Demosth. Orat. de Coron. p. 521.
(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 51, 57. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 417. & suiv.

dée & confrontée avec le délateur. Mais, comme la conversation s'étoit passée sans témoins, elle n'eut pas de peine à le réfuter. Néron voulut néanmoins qu'elle fût retenue en prison, soupçonnant avec fondement que ce qui n'étoit pas prouvé, ne laissoit pas de pouvoir être véritable.

La conjuration fut découverte quelque tems après; & Néron, se ressouvenant d'Epicharis, ordonna qu'on lui fît souffrir une rude question. Il ne doutoit pas qu'une femme ne succombât aisément à la violence des tourmens. Il se trompoit. Epicharis témoigna une fermeté à toute épreuve. Ni les fouets, ni les feux, ni toute la cruauté des bourreaux irrités de se voir vaincus par une femme, ne purent tirer une seule parole d'Epicharis. On voulut recommencer le lendemain, & on la reporta au lieu de la question sur une chaise; car, tous ses membres étoient tellement disloqués, qu'elle ne pouvoit se soutenir. Epicharis, pour éviter de nouveaux supplices, sans dégénérer de sa constance, prit le mouchoir qu'elle avoit autour du cou, y fit un nœud coulant, l'attacha au dos de sa chaise, & y passa la tête; ensuite de quoi se penchant en sens contraire de tout le poids de son corps, elle acheva de se délivrer d'un souffle de vie qui lui restoit.

Elle manquoit sans doute à ce qu'elle devoit à son Prince, en refusant de lui découvrir ceux qui avoient formé le dessein de l'assassiner. Mais, Tacite n'en jugeoit pas ainsi. Au contraire, il admire l'invincible générosité d'une femme affranchie, qui, dans une si cruelle circonstance, protégeoit par un silence obstiné, des étrangers & presque des inconnus, pendant que des hommes nés libres, des Chevaliers Romains, des Sénateurs, par la seule crainte des tourmens, & sans en avoir ressenti la moindre atteinte, livroient à la mort & au supplice tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

EPICHARME, *Epicharmus*, Ἐπίχαρμος, (*a*) Poëte & Philosophe Pythagoricien, fils d'Elothalès, étoit de Sicile, quoique Diogene Laërce dise qu'il naquit dans l'isle de Cos, & qu'à l'âge de trois mois il fut porté à Mégare, puis à Syracuse. Il composa plusieurs comédies fort estimées dans l'antiquité, & quelques autres ouvrages, dont Platon, à ce qu'on dit, sçut très-bien profiter. Diogene Laërce assure qu'il traitoit dans ses livres, de physique, de morale & de médecine. Aristote & Pline lui attribuent l'invention des deux lettres Grecques Θ & X. Epicharme vivoit sous la 84.e Olympiade, vers l'an 444 avant J. C. Il mourut âgé de 99 ans.

(*a*) Diog. Laërt. p. 616, 617. Suid. T. I. p. 1023. Plin. T. I. p. 413. T. II. p. 201.

Selon Suidas, Epicharme étoit fils de Tityrus ou Chimarus & de Sicis. Il mit au jour cinquante-deux pièces, ou seulement trente-cinq, s'il en faut croire Lycon.

EPICHYSIS, *Epichysis*, (*a*) vase qui, chez les anciens, servoit à verser à boire. On versoit le vin de l'Épichysis dans le cyathus; au lieu qu'anciennement on se servoit pour pot à verser à boire du gutrus, & pour tasse du simpulum. Mais, ces deux derniers furent depuis destinés à l'usage des sacrifices, dit Varron, & l'on se servit en leur place de l'Épichysis & du cyathus.

EPICHYTON, *Epichyton*, (*b*) sorte de gâteau des Grecs. La manière ne nous en est point connue.

EPICICHLIDES, *Epicichlidæ*, Ἐπικιχλίδαι, nom d'un ouvrage qu'on attribuoit à Homère. Il en est parlé dans sa vie.

EPICLÉRUS, *Epiclerus*, (*c*) Ἐπίκληρος, pere de Pachès, capitaine Athénien.

EPICLÈS, *Epicles*, Ἐπικλῆς, (*d*) capitaine Troyen, compagnon d'armes de Sarpédon. Comme il combattoit au haut d'une tour, Ajax le frappa d'une pierre énorme, qu'il trouva au pied du retranchement, & qui étoit si pesante, que de la manière dont les hommes sont faits aujourd'hui, dit Homère, le plus vigoureux & le plus fort ne pourroit la porter avec ses deux mains; mais, Ajax la leva sans peine, & la jettant vigoureusement, il brisa le casque de son ennemi, & lui fracassa le crâne. Epiclès tombe du haut de la tour comme un plongeon, & son ame l'abandonne.

Nous remarquerons en passant, que la différence qu'Homère met entre les héros dont il parle & les hommes de son tems, est si grande, qu'on a voulu s'en servir pour prouver qu'Homère vivoit fort longtems après la guerre de Troye; mais, cette preuve ne paroît pas décisive. Qu'Homère n'ait écrit que deux cens cinquante ou deux cens soixante ans après la guerre de Troye, ce temslà n'est que trop suffisant, pour amener le changement sensible dont il parle ici. Il ne faut pas tant de siecles aux hommes pour changer & pour s'abâtardir. La paix, le luxe, la mollesse font beaucoup en peu de tems.

EPICLÉS, *Epicles*, Ἐπικλῆς, (*e*) natif d'Hermione, étoit un joueur de lyre fort estimé des Athéniens. Thémistocle, étant encore jeune, le pria de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde. En général, les joueurs de lyre étoient en grande considération

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 144.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 119.

(*c*) Diod. Sicul. p. 314.

(*d*) Homer. Iliad. L. XII. v. 378. & seq.

(*e*) Plut. Tom. I. p. 114.

non seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne se bornoient pas à chanter & à jouer de la lyre; ils se mêloient aussi des affaires d'État, comme cela paroît par mille exemples de l'Histoire ancienne.

EPICLIDIES, *Epiclidia*, (*a*) étoient des fêtes que l'on célébroit à Athènes en l'honneur de Cérès, selon Hésychius.

EPICNÉMIDIENS, *Epicnemidii*, Ἐπικνημίδιοι, surnom d'une partie des Locriens. *Voyez* Locriens.

EPICOPA, *Epicopa*, (*b*) Ἐπίκωπα, nom que les Grecs donnoient aux vaisseaux marchands. Ce mot veut dire des vaisseaux à rames. C'est que les vaisseaux marchands qui employoient pour l'ordinaire la voile, ne laissoient pas d'employer quelquefois la rame.

EPICRATE, *Epicrates*, (*c*) Ἐπικράτης, du bourg d'Acharna dans l'Attique. Pendant que Thémistocle étoit à la cour d'Admete, cet Epicrate trouva le moyen d'enlever d'Athènes sa femme & ses enfans, qu'il lui envoya; & pour cet enlevement il fut mis en justice quelque tems après par Cimon, & condamné à mort, comme l'écrit Stésimbrotus.

EPICRATE, *Epicrates*, (*d*) Ἐπικράτης, Athénien, qu'on nous donne pour un porte-faix. Il fut d'une députation qu'on envoya au roi Artaxerxe, & accepta des présens de ce Prince. A son retour, il dit un jour en pleine assemblée, qu'il étoit d'avis qu'on fît un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on élisoit tous les ans, on éliroit neuf Ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, & qu'on les enverroit au Roi, afin qu'ils en revinssent riches; mais le peuple ne fit que rire de cette plaisanterie.

La bassesse de l'emploi d'Épicrate a fait croire que le mot σκευοφόρου, du texte de Plutarque étoit corrompu, parce qu'il n'est pas vraisemblable que le roi Artaxerxe eût eu une attention particulière pour un homme si vil, ni qu'un homme si vil se fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte; c'est pourquoi, au lieu de σκευοφόρου, porte-faix, on a voulu corriger σακεοφόρου, *scutarii*, écuyer. Mais cette correction ne paroît pas fondée. Artaxerxe avoit fort bien pu étendre ses libéralités jusques sur cet homme, quelque vile que fût sa profession. Et l'on sçait qu'à Athenes, dans les assemblées, le moindre du peuple pouvoit proposer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 217.

(*c*) Plut. T. I. pag. 124.

(*d*) Plut. T. I. p. 294. Suid. T. I. p. 995. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 372.

plus le personnage est vil, plus l'avis qu'il propose est plaisant & sert au ridicule. Il faut pourtant convenir qu'Aristophane parle de cet Epicrate dans la seconde scene du premier acte de la piece intitulée, Ἐκκλησιαζοῦσαι, *concionantes*; & que sur cela le Scholiaste dit que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cause de sa grande barbe, il étoit appellé σακεσφόρος, écuyer, & il cite ce passage de Platon, poëte comique, ἄναξ ὑπήνης Ἐπίκρατες σακεσφόρε. Mais, ce passage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appellé σακεσφόρος, écuyer, à cause de sa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractère des écuyers? Il y a lieu de croire que le passage de ce Scholiaste est corrompu.

EPICRATE, *Epicrates*, (*a*) Ἐπικράτης, démagogue des Athéniens, étoit surnommé Ephorus. Démosthène en fait mention dans sa harangue *de falsa legatione*. Cet Epicrate est différent d'un autre, dont parle Lycurgue dans sa harangue sur l'administration des deniers publics & des impôts. Ce dernier étoit, dit-on, riche de six cens talens. Il y eut un autre Epicrate, allié à la famille de l'orateur Eschine, & qui étoit surnommé Cyrébion, comme l'assure Demosthène dans sa harangue contre Eschine.

EPICRATE, *Epicrates*, (*b*) Ἐπικράτης, jeune homme d'une grande beauté & d'un excellent caractere. Démosthène, dans une de ses harangues, s'étend beaucoup sur ce jeune homme.

EPICRATE, *Epicrates*, (*c*) Ἐπικράτης, natif d'Ambracie, étoit un Poëte de la moyenne commédie. Il florissoit sous la 103.e olympiade, vers l'an 368 avant Jesus-Christ. Elien témoigne dans l'histoire des animaux, qu'il reprenoit Platon & Speusippe de trop de curiosité sur la nature des animaux & des plantes. Suidas rapporte le sujet de deux de ses pieces de Théatre.

EPICRATE, *Epicrates*, (*d*) Ἐπικράτης, capitaine Rhodien, commandoit deux galeres de sa nation, à trois rangs de rames, l'an 190 avant Jesus-Christ. Il fut envoyé par C. Livius Salinator pour garder le détroit de Céphallénie. Aux deux galeres Rhodiennes on avoit joint deux autres galeres des alliés d'Italie. Epicrate rencontra au Pirée L. Emilius Régillus, qui venoit succéder à C. Livius Salinator dans le commandement de la flotte. Ce Général, qui n'avoit que cinq quinqueremes, mena avec lui en Asie Epicrate, & ses quatre vaisseaux.

EPICRATE, *Epicrates*, (*e*)

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 995, 996. Demosth. Orat. de Falsa Legat. p. 337.

(*b*) Demost. Orat. Amator. p. 246. *& seq.*

(*c*) Suid. T. I. p. 995.

(*d*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 13, 14, 15.

(*e*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 452. Roll. Hist. Anc. T. V. 217.

Ἐπικράτης, l'un des généraux d'Antiochus de Cyzique. S'étant laissé gagner par de l'argent, il remit entre les mains des Juifs Scythopolis & quelques autres places, sans avoir donné aucune assistance aux Samaritains, quoiqu'il eût été envoyé à leur secours.

EPICRATE, *Epicrates*, (*a*) Ἐπικράτης, Sicilien, l'un des premiers de la ville de Bidis. Il avoit hérité d'une femme sa parente, une succession très-considérable; mais, il n'en jouit pas long-tems, en ayant été dépouillé par le Préteur Verrès.

EPICRATE, *Epicrates*, (*b*) Ἐπικράτης, philosophe Athénien, du tems de Cicéron. Le fils de ce dernier, dans une de ses lettres, le qualifie le premier d'Athènes, & assure qu'il le voyoit souvent pendant son séjour dans cette ville.

EPICRENE, *Epicrene*, (*c*) la fête des fontaines. On célébroit cette fête à Lacédémone.

EPICTETE, *Epictetus*, (*d*) Ἐπίκτητος, célebre Philosophe Stoïcien, & peut-être celui qui a fait le plus d'honneur à sa secte, par la sublimité de ses sentimens & par la régularité de sa conduite. Son exemple est une preuve que les disgraces de la fortune ne sont point un obstacle pour devenir un homme supérieur.

Il étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas un des gardes de Néron; & c'est d'où lui fut donné le nom d'Épictete, qui signifie serviteur acheté, esclave. On ne sçait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite; on sçait seulement qu'il fut esclave. Epictete fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la Philosophie des Stoïciens, qui étoit alors la secte la plus parfaite & la plus sévere.

Il vécut à Rome jusqu'à l'édit de Domitien, qui en chassa tous les Philosophes. Si l'on en croit Quintilien, plusieurs d'entr'eux cachoient de grands vices sous un si beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philosophes, non par leur vertu & leur science, mais par un visage triste & sévere, & par une singularité d'habit & de manières, qui servoit de masque à des mœurs très corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaisir à l'empereur. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Épictete. Estropié &

(*a*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 37. *& seq.*
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epist. 21.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(*d*) Lucian. T. I. p. 1034. Tom. II. p. 548. Suid. Tom I. pag. 996. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 451. *& suiv.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 85, 86, 296, 340.

boiteux, il vécut toujours pauvre. Néanmoins, l'élévation de ſon génie, la ſublimité de ſes maximes, & le ton perſuaſif dont il les débitoit, lui firent une haute réputation, & lui attirerent une foule d'admirateurs & de ſectateurs.

Au ſortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville conſidérable d'Epire, où il paſſa pluſieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort reſpecté. Il revint enſuite à Rome, ſous le règne d'Adrien, de qui il fut fort conſidéré. On ne marque ni le tems ni le lieu, ni aucune circonſtance de ſa mort; il mourut dans une aſſez grande vieilleſſe.

Il réduiſoit toute ſa Philoſophie à ſouffrir les maux patiemment, & à ſe modérer dans les plaiſirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs *ἀνέχου καὶ ἀπέχου*, *ſuſtine* & *abſtine*.

Celſe, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que ſon maître lui ſerrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit ſans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez caſſer la jambe*. Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton: *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la caſſeriez?*

Lucien ſe moque d'un homme qui avoit acheté très-cher la lampe d'Epictete, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il ſe fût imaginé qu'en s'en ſervant, il deviendroit auſſi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Epictete avoit compoſé pluſieurs écrits, dont il ne nous reſte que ſon Enchiridion ou Manuel. Mais, Arrien, ſon diſciple, a fait un grand ouvrage, qu'il prétend n'être compoſé que des choſes qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formoient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conſervé quelques ſentences de ce Philoſophe, qui étoient échappées à la diligence de ſon diſciple. Nous en citerons ici deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi » d'être riche, mais il dépend » de toi d'être heureux. Les » richeſſes même ne ſont pas » toujours un bien, & certai» nement elles ſont toujours » de peu de durée; mais, le » bonheur, qui vient de la ſa» geſſe, dure toujours.

» Quand tu vois une vipere » ou un ſerpent dans une boëte » d'or, l'en eſtimes-tu davan» tage? & n'as-tu pas toujours » pour elle la même horreur, » à cauſe de ſa nature mal» faiſante & venimeuſe? fais de » même à l'égard du méchant, » quand tu le vois environné » d'éclat & de richeſſes.

» Le Soleil n'attend point » qu'on le prie pour faire part » de ſa lumière & de ſa cha» leur. A ſon exemple, fais » tout le bien qui dépend de

» toi, sans attendre qu'on te » le demande. »

Voici la priere qu'Epictete souhaitoit de faire en mourant; elle est tirée d'Arrien. « Seigeur, ai-je violé vos commandemens? ai-je abusé des présens que vous m'avez faits? ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux, mes opinions? me suis-je jamais plaint de vous? ai-je accusé votre providence? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu; & je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu; & j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu; & je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-vous jamais vu triste de mon état? M'avez-vous surpris dans l'abattement & dans le murmure; Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signal de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique, j'en sors, & je vous rends mille très-humbles actions de graces de ce que vous avez daigné m'y admettre, pour me faire voir tous vos ouvrages, & pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers. » Quoiqu'il soit aisé de remarquer ici des traits empruntés du Christianisme, qui alors commençoit à jetter une grande lumière, on sent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par ses fréquentes interrogations, semble défier la divinité même de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & prière véritablement dignes d'un Stoïcien, tout fier de sa prétendue vertu! Saint Paul, si rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainsi. *Je n'ose pas me juger moi-même*, disoit-il; *car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela, mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.*

Epictete étoit à Rome dans le tems que saint Paul y faisoit tant de conversions, & que le Christianisme naissant brilloit avec tant d'éclat par la constance inouie des fideles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumière, il blasphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre ce courage héroïque des Martyrs. Dans le IVe chapitre du VIIe livre d'Arrien, Epictete, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire, parce qu'il a Dieu pour libérateur, ne craint ni les Satellites ni les épées des Tyrans, ajoûte: *La folie & la coûtume ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens; & la raison & la démonstration ne pourront le faire?* Il n'y avoit rien de plus opposé à la doctrine évangélique, que l'orgueil Stoïcien.

EPICURE, *Epicurus*, Ἐπί-

κουρος, (a) l'un des plus grands philoſophes de ſon ſiecle, & on peut ajoûter de l'Antiquité, étoit Athénien, du bourg de Gargettium, dans la tribu d'Égée. Son pere s'appelloit Néoclès, & ſa mere Chéreſtrata; leurs ancêtres n'avoient pas été ſans diſtinction; mais, l'indigence avoit avili leurs deſcendans. Néoclès n'ayant pour tout bien qu'un petit champ, qui ne fourniſſoit pas à ſa ſubſiſtance, ſe fit maître d'école; la bonne vieille Chéreſtrata, tenant ſon fils par la main, alloit dans les maiſons faire des luſtrations, chaſſer les ſpectres, lever les incantations; c'étoit Epicure qui lui avoit enſeigné les formules d'expiations, & toutes les ſottiſes de cette eſpèce de ſuperſtition.

Épicure naquit le ſept, ou, ſelon d'autres, le vingt du mois de Gamélion, la troiſième année de la 109.[e] Olympiade. Il eut trois freres, Néoclès, Charideme & Ariſtobule. Plutarque les cite comme des modeles de la tendreſſe la plus rare. On dit que ſon pere & ſa mere furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoyerent dans l'iſle de Samos; c'eſt ce qui fit qu'Epicure paſſa dans cette iſle les années de ſon enfance.

Il ne revint à Athènes qu'à l'âge de dix-huit ans, avec la petite proviſion de connoiſſances qu'il avoit faites dans l'école de ſon pere; mais, ſon ſéjour n'y fut pas long. Alexandre meurt; Perdiccas déſole l'Attique, & Epicure eſt contraint d'errer d'Athènes à Colophon, à Mitylene, & à Lampſaque. Les troubles populaires interrompirent ſes études; mais, elles n'empêcherent point ſes progrès. Les hommes de génie, tels qu'Epicure, perdent peu de tems; leur activité ſe jette ſur tout; ils obſervent & s'inſtruiſent ſans qu'ils s'en apperçoivent; & ces lumières, acquiſes preſque ſans effort, ſont d'autant plus eſtimables, qu'elles ſont relatives à des objets plus généraux.

Epicure avoit trente ſix à trente-ſept ans, lorſqu'il reparut dans Athènes. Il fut diſciple du Platonicien Pamphile, dont il mépriſa ſouverainement les viſions; il ne put ſouffrir les ſophiſmes perpétuels de Pyrrhon; il ſortit de l'école du Pythagoricien Nauſiphanès, mécontent des nombres & de la métempſycoſe. Il connoiſſoit trop bien la nature de l'homme & ſa force, pour s'accommoder de la ſévérité du ſtoïciſme. Il s'occupa à feuilleter les ouvra-

(a) Diog. Laërt. pag. 706. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 994, 995. Strab. p. 589, 638. Athen. pag. 280, 354, 546, 588. Plut. Tom. I. p. 395, 521, 739, 905. Plin. Tom. II. p. 162, 679, 708. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 22. de Tuſcul. Quæſt. L. III. c. 49. L. 5. c. 88. de Natur. Deor. L. I. c. 115, 116. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 11, 476. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 6. *& ſuiv.*

ges d'Anaxagore, d'Archélaüs, de Métrodore, & de Démocrite ; il s'attacha particulièrement à la Philosophie de ce dernier, & il en fit les fondemens de la sienne. Hermippus, cité par Diogène Laërce, dit qu'Epicure enseigna la Grammaire, avant que la lecture des livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la philosophie.

Les Platoniciens occupoient l'Académie, les Péripatéticiens le Lycée, les Cyniques le Cynosarge, les Stoïciens le portique ; Epicure établit son école dans un jardin délicieux, dont il acheta le terrein, & qu'il fit planter pour cet usage. Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à transporter dans leur ville le spectacle de la campagne. Il étoit âgé de quarante-quatre ans lorsqu'Athènes, assiégée par Démétrius, fut désolée par la famine. Epicure, résolu de vivre ou de mourir avec ses amis, leur distribuoit tous les jours des feves, qu'il partageoit au compte avec eux. On se rendoit dans ses jardins de toutes les contrées de la Grece, de l'Égypte, de l'Asie ; on y étoit attiré par ses lumières & ses vertus, mais sur-tout par la conformité de ses principes avec les sentimens de la nature. Tous les Philosophes de son tems sembloient avoir conspiré contre les plaisirs des sens & contre la volupté ; Epicure en prit la défense ; & la jeunesse Athéniene, trompée par le mot de volupté, accourut pour l'entendre. Il ménagea la foiblesse de ses auditeurs ; il mit autant d'art à les retenir qu'il en avoit employé à les attirer ; il ne leur développa ses principes que peu à peu. Les leçons se donnoient à table ou à la promenade ; c'étoit ou à l'ombre des bois, ou sur la mollesse des lits, qu'il leur inspiroit l'enthousiasme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame, le goût raisonnable du plaisir, & le mépris de la vie. Son école, obscure dans les commencemens, finit par être une des plus éclatantes & des plus nombreuses.

Epicure vécut dans le célibat ; les inquiétudes qui suivent le mariage, lui parurent incompatibles aux exercices assidus de la Philosophie ; il vouloit d'ailleurs que la femme du Philosophe fût sage, riche & belle. Il s'occupa à étudier, à écrire & à enseigner ; il avoit composé plus de trois cens traités différens ; il ne nous en reste aucun. Il ne faisoit pas assez de cas de cette élégance à laquelle les Athéniens étoient si sensibles ; il se contentoit d'être vrai, clair & profond. Il fut chéri des grands, admiré de ses rivaux, & adoré de tous ses disciples. Il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célebres, Léontium, maîtresse de Métrodore ; Thémiste, femme de Léontius ; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes ; Nécidie, Erotie, Hé-

die, Marmarie, Bodie, Phédrie, &c. Ses concitoyens, les hommes du monde les plus enclins à la médiſance, & de la ſuperſtition la plus ombrageuſe, ne l'ont accuſé ni de débauche ni d'impiété.

Les Stoïciens féroces l'accablerent d'injures ; il leur abandonna ſa perſonne, défendit ſes dogmes avec force, s'occupa à démontrer la vanité de leur ſyſtême. Il ruina ſa ſanté à force de travailler. Dans les derniers tems de ſa vie, il ne pouvoit ni ſupporter un vêtement, ni deſcendre de ſon lit, ni ſouffrir la lumière, ni voir du feu. Il urinoit le ſang ; ſa veſſie ſe fermoit peu à peu par les accroiſſemens d'une pierre ; cependant, il écrivoit à un de ſes amis que le ſpectacle de ſa vie paſſée ſuſpendoit ſes douleurs.

Lorſqu'il ſentit approcher ſa fin, il fit appeller ſes diſciples ; il leur légua ſes jardins, il aſſura l'état de pluſieurs enfans ſans fortune, dont il s'étoit rendu tuteur ; il affranchit ſes eſclaves ; il ordonna ſes funérailles, & mourut âgé de ſoixante-douze ans, la ſeconde année de la cent vingt-ſeptième Olympiade. Il fut univerſellement regretté ; la République lui ordonna un monument ; & un certain Théotime, convaincu d'avoir compoſé ſous ſon nom des lettres infames adreſſées à quelques-unes des femmes qui fréquentoient ſes jardins, fut condamné à perdre la vie.

La Philoſophie Épicurienne fut profeſſée ſans interruption, depuis ſon inſtitution juſqu'au tems d'Auguſte ; elle fit dans Rome les plus grands progrès. La ſecte y fut compoſée de la plûpart des gens de lettres & des hommes d'État ; Lucrece chanta l'épicuréiſme, Celſe le profeſſa ſous Adrien, Pline le naturaliſte ſous Tibere. Les noms de Lucien & de Diogène Laërce ſont encore célebres parmi les Épicuriens.

Epicure fait conſiſter le ſouverain bien dans le plaiſir, & par une conſéquence néceſſaire, le ſouverain mal dans la douleur. C'eſt la nature elle-même, dit-il, qui nous enſeigne cette vérité, & qui nous apprend, dès notre naiſſance, à rechercher comme ſouverain bien tout ce qui peut nous faire plaiſir, & à éviter comme ſouverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas beſoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu eſt chaud, la neige blanche, le miel doux ; tout cela ſe ſent. Qu'on ſuppoſe d'un côté un homme jouiſſant, & pour l'eſprit & pour le corps, des plus grands plaiſirs, ſans crainte qu'ils ſoient interrompus ; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, ſans aucune eſpérance de ſoulagement ; eſt-il douteux de quel côté on doit pla-

cer le souverain bien, & le souverain mal?

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs, Epicure oppose à cet inconvénient un remede fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif. *Si la douleur est grande*, dit-il, *elle sera courte, si elle est longue, elle sera légere.* Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque chose de surprenant & d'éblouissant, & qui donnent de sa personne & de sa doctrine une idée toute opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'est pourquoi, plusieurs sçavans fort célebres ont pris sa défense, & fait son apologie.

Il déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté & justice; & qu'on ne peut vivre de la sorte, sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matières de morale, & sur les règles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse & de sévérité.

Séneque rapporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé*, dit-il, *à plaire au peuple; car, ce que je sçais, le peuple ne l'approuve point; & ce que le peuple approuve, je ne le sçais pas.*

A la place du peuple, Epicure substitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien & un surveillant, de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en étoit spectateur & juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité & la pensée seules règlent & purifient nos actions les plus secretes.

Si vous voulez, disoit Epicure, rendre Pithocles véritablement riche, il ne faut rien ajoûter à ses biens, mais seulement retrancher de ses désirs & de ses cupidités.

On ne finiroit point, si on vouloit rapporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que sa conduite répondoit à sa morale.

Quoique les jardins d'Epicure eussent pour inscription, *ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ses hôtes avec du pain & de l'eau.

Lui-même, ce docteur de la volupté, avoit certains jours, où il rassasioit sa faim bien sobrement. Il marque dans une

lettre, qu'il ne dépensoit pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire, un sou ; & que Métrodore, son compagnon, qui n'étoit pas encore si avancé, dépensoit l'as entier.

Que répondre à ces faits & à beaucoup d'autres pareils ? car, on en rapporte plusieurs. Que répondre aussi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faisoit de s'abandonner à la crapule & aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogene Laërce.

Mais, Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. » Croyez-vous, » lui disoit-on, qu'Epicure soit » tel qu'on le veut faire passer, » & que son dessein soit de porter au déréglement & à la débauche? Je ne le crois pas, » répond Cicéron ; car je vois » que d'ailleurs il avance de » fort belles maximes, & d'une » morale très-sévère. Mais, il » ne s'agit pas ici de ses mœurs, » ni de sa conduite ; il s'agit » de ses dogmes & de ses sentimens. Or, il s'explique sur » ce qu'il entend par le plaisir » & la volupté, d'une manière » qui n'est pas obscure. *J'entends » par ce mot*, dit Epicure, *les » plaisirs du goût, les plaisirs de » la chair, la vue des objets qui » flattent agréablement les yeux, » les divertissemens, la musique.* » Ajoûtai-je quelque chose à » ses paroles? Ajoûtai-je quelque chose de faux ? Si cela » est, qu'on me réfute ; car je » ne cherche qu'à éclaircir la » vérité. «

Le même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flatte l'oreille, & dans les voluptés obscenes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron ? *An hæc ab eo non dicuntur?*

En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté ? On en jugeoit comme des livres qu'il avoit écrits sur la divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croyoit point de dieux. Cependant, il parloit dans ces livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté.

Torquatus faisoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philosophe disoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable, si elle n'est sage, honnête & juste. Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir

la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philosophie, & qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus, si, lorsqu'il sera nommé consul, ce qui devoit bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infame?

Epicure divisoit la philosophie en canonique, ou dialectique, en physique, & en morale; & au rapport de Diogene Laërce, il a plus écrit que pas un autre philosophe, & que Chrysippe même, qui fut nommé son parasite, parce qu'il tâchoit de l'égaler dans ses compositions, ne disant bien souvent que les mêmes choses qu'Epicure avoit déjà traitées. A l'égard de l'ame, Epicure soutenoit qu'elle étoit composée d'atomes & mortelle.

EPICURE, *Epicurus*, (a) Ἐπίκουρος, l'un des accusateurs de Phocion. Après la mort de ce grand homme, Epicure & un de ses compagnons furent rencontrés par son fils, qui en fit la vengeance telle qu'ils méritoient.

(a) Plu. T. p. 759.

EPICURIENS, *Epicurei*, (b) Ἐπικούρειοι, nom d'une secte célebre de Philosophes. Les Epicuriens furent ainsi nommés d'Epicure leur fondateur.

On distingue deux sortes d'Epicuriens, les rigides & les relâchés. La différence qu'il y avoit entr'eux étoit grande. Ces derniers expliquoient fort mal les sentimens d'Epicure, & faisoient un très-mauvais usage de la doctrine de ce philosophe; car, sous prétexte qu'Epicure faisoit consister le souverain bien dans la volupté, ces faux Epicuriens, au lieu de prendre la volupté dans le sens de leur maître, pour le plaisir que donne la pratique de la vertu & de l'honnêteté, ils la prenoient au contraire pour les infames plaisirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelloient ces indignes sectateurs, les Sophistes de leur doctrine. Parmi ces Sophistes, Catius, dont parlent Cicéron, Horace & Quintilien, tient le premier rang.

Dans le systême des Epicuriens, ces deux mots, *monde* & *univers*, avoient une signification différente. Par le *monde*, ils entendoient les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé. Par l'*univers*, ils entendoient, non seulement les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé, mais encore le vuide infini qu'ils supposoient

(b) Plin. T. I. p. 5. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 559.

au-delà du monde. Car, ils croyoient le monde plein & limité; mais au-delà ils suppofoient des efpaces infinis, & abfolument vuides. Auffi ils partageoient toute la nature, tout l'univers, en deux parties, les corps & le vuide.

Omnis ut eft igitur per fe natura duabus

Confiftit rebus, quæ corpora funt & inane.

Cette diftinction eft néceffaire pour entendre le fyftême des Epicuriens. Car, ils fuppofoient comme un principe certain, que fans le vuide il ne pouvoit y avoir aucun mouvement dans le monde, ni même aucune production.

Quæ, fi non effet inane,

Non tam follicito motu privata carerent,

Quàm genita omnino nulla ratione fuiffent;

Undique materies quoniam ftipata fuiffet.

Selon les Epicuriens, c'eft le concours fortuit des atomes qui a formé le monde.

EPICYDE, *Epicydes*, (*a*) Ε'πικύδης, Athénien, fils d'Euphémide. Comme toute l'Afie étoit près de fondre fur la Grece, on s'affembla à Athènes pour nommer un général. Jamais il n'avoit été plus néceffaire d'en choifir un qui pût dignement remplir cette place que dans la conjoncture préfente. Les plus expérimentés & les plus habiles, effrayés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point fe préfenter. Epicyde avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme fans mérite, décrié pour fon peu de courage, & encore plus pour fon avarice. Cependant, on appréhendoit que dans l'affemblée les fuffrages ne lui fuffent favorables. Thémiftocle, qui fçavoit que dans un grand calme prefque tout marinier eft propre à conduire un vaiffeau; mais que dans un tems d'orage & de tempête, les pilotes les plus habiles ne le font pas encore affez, comprit que la République étoit perdue, fi l'on nommoit pour général Epicyde, dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perfes. Ce grand homme qui fentoit bien que dans l'état où étoient les affaires, il étoit le feul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter fon compétiteur à force de préfens & de libéralités, & ayant ainfi trouvé moyen de dédommmager l'ambition d'Epicyde, en fatisfaifant fon avarice, il fe fit élire en fa place.

EPICYDE, *Epicydes*, (*b*)

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 8. Plut. T. I. p. 114. Roll. Hift. Anc. Tom. II. p. 198, 199.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 6. *& feq.* L. XXV. c. 27, 28. L. XXVI. c. 40. Roll. Hift. Anc. T. III. p. 297. *& fuiv.* Hift. Rom. Tom. III. p. 339. *& fuiv.*

Ε'πικύδης,

Ἐπικύδης, frere d'Hippocrate. Ils étoient nés à Carthage, & d'une mere Carthaginoise, mais originaire de Syracuse, d'où leur ayeul avoit été exilé. Ayant été envoyés par Annibal, l'an 215 avant l'Ére Chrétienne, vers Hiéronyme, tyran de Syracuse, ils conclurent un traité avec ce Prince, & resterent ensuite auprès de lui, du consentement de celui qui les avoit députés. Mais, Hiéronyme fut tué quelque tems après, & Hippocrate & Epicyde se virent aussi-tôt abandonnés des soldats qu'ils commandoient; cependant, pour n'être point suspects de vouloir exciter quelques troubles, & introduire quelque nouveauté, ils s'adresserent premièrement aux Préteurs, qui les présenterent ensuite au Sénat. Ils représenterent dans l'assemblée, que c'étoit Annibal qui les avoit envoyés vers Hiéronyme, son ami & son allié; que depuis qu'ils étoient arrivés en Sicile, ils n'avoient pu se dispenser d'obéir aux ordres d'un Prince à qui leur Général les avoit soumis; que leur dessein étoit de retourner auprès d'Annibal; mais que les chemins n'étant pas libres, à cause des troupes des Romains répandues dans toutes les parties de l'isle, ils prioient le Sénat de leur donner une escorte, afin qu'ils pussent passer sûrement à Locres en Italie; que par ce petit service, ils feroient un grand plaisir à Annibal, & qu'il leur en auroit une extrême obligation. On ne fit aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils demandoient. On étoit ravi de voir éloigner deux capitaines expérimentés, dépourvus de biens, & par cette raison même, hardis & entreprenans. Mais, quoique le dessein de les congédier fût approuvé de tout le monde, ils ne l'exécuterent cependant pas aussi promptement qu'ils auroient dû. Pendant qu'on différoit de jour à autre de les faire partir, ces deux jeunes guerriers, accoutumés à vivre parmi les soldats, s'attacherent à décrier le Sénat & les Magistrats, par des accusations & des calomnies qu'ils répandoient, tantôt parmi les troupes, tantôt parmi les déserteurs, dont la plûpart étoient des soldats ou des matelots de la flotte Romaine, & quelquefois même parmi le petit peuple.

Quelque tems après, il fut question d'élire de nouveaux Préteurs. Le jour marqué pour cette élection étant venu, un inconnu, du bout de l'assemblée s'avisa, contre l'attente de tout le monde, de proposer Epicyde. Un second proposa Hippocrate. Une infinité de voix confuses répéterent ensuite ces deux noms; & il paroissoit que la multitude les écoutoit avec plaisir. Il est à remarquer que l'assemblée étoit composée non seulement du peuple, mais encore d'une foule de soldats, dont la plûpart

étoient des déserteurs, qui avoient intérêt de changer l'état des affaires. Les Préteurs, dissimulant leur mécontentement, vouloient d'abord remettre l'élection à un autre jour. Mais ensuite, ne pouvant résister à l'opiniâtreté de la populace, & craignant d'exciter une sédition par leur refus, ils déclarerent Epicyde & Hippocrate Préteurs. Les nouveaux Magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avoient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal; mais, ils voyoient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fussent en charge; car, aussi-tôt après le rétablissement de la liberté, on avoit envoyé des Ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adressés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux Magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix. Ils trouverent, en arrivant, l'état des choses bien changé. Epicyde & Hippocrate, d'abord, par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. Cependant, comme on ne voyoit pas de moyen présent de soutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, & on leur envoya des Ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyerent demander du secours à Syracuse, pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiete & turbulente, & pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aise de se défaire, & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontières de la province Romaine, & tailla en piéces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cette injure, & demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frere Epicyde, qui s'étant venu rendre en même tems dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuse, en les exhortant à se mettre en liberté aussi-bien que les Syracusains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuse; mais, elle prétendoit ici secouer le joug, & agir indépendamment des Syracusains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syra-

cuse envoyerent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains, & demander qu'on chassât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Sur cette réponse, Marcellus marcha contre Léontium, dont il se rendit maître à la première attaque. Epicyde & Hippocrate prirent la fuite. On fit main-basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille; mais, depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins, ni des autres soldats. Cependant, huit mille hommes, que les Magistrats de Syracuse envoyoient au secours de Marcellus, rencontrerent en chemin un homme, qui leur fait le récit de ce qui s'est passé à la prise de Léontium, exagérant, soit par imprudence, soit par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assuroit, contre la vérité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans, aussi-bien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuse.

Cette nouvelle, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignent leur indignation par leur murmure. Epicyde & Hippocrate, qui étoient déja connus de ces troupes, se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prennent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie & applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée, où étoient les commandans Dinomene & Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte, accourent, blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Epicyde & Hippocrate, ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuse, pour informer le Sénat de ce qui se passe.

Cependant, l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, & chargé d'une lettre, qui paroissoit être écrite par les Magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léontium, & ils l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette lettre supposée souleve les mercénaires, dont ce corps étoit presqu'entièrement composé. Ils veulent se jetter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Epicyde & Hippocrate empêchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde ou d'hu-

manité, mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léontium, conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Epicyde & Hippocrate arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, & dans une assemblée tumultuaire Epicyde & Hippocrate mis dans les premières places. Ainsi Syracuse, après un court rayon de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

Les choses étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le païs des Léontins pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des députés pour faire sçavoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allerent au devant d'eux, & ayant entendu leurs propositions, répondirent fièrement, que si les Romains songeoient à mettre le siege devant leur ville, ils s'appercevroient bien-tôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse & d'attaquer Léontium. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer. Nous n'entrerons point ici dans le détail de cette attaque ; nous nous contenterons d'ajoûter qu'un jour Epicyde ayant engagé les Carthaginois à tenter le sort d'une bataille, & voyant que la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, prit le parti de naviger du côté d'Agrigente, renonçant à soutenir plus longtems le siege d'une ville qui étoit plus qu'à moitié prise. Il fut même ensuite obligé de quitter Agrigente ; & ayant trouvé heureusement pour lui une petite barque, il s'embarqua dessus pour passer en Afrique, abandonnant pour toujours aux Romains, la possession de la Sicile, qu'il leur avoit si long-tems disputée.

EPICYDE, *Epicydes*, (a) Ἐπικύδης, surnommé Sindon, étoit un des lieutenans de celui dont il est parlé dans l'article précédent. Il fut tué par les Siciliens, après que son général eut quitté Syracuse pour se retirer à Agrigente, l'an 212 avant J. C.

EPICYDIDAS, *Epicydidas*, Ἐπικυδίδας, (b) Lacédémonien, qui fut envoyé en Asie, vers Agésilaüs, pour lui ordonner de

(a) Tit. Liv. L. XXV, c. 28.

(b) Xenoph. p. 513.

la part de la République de venir promptement à son secours.

EPIDAMNE, *Epidamnum*, Ἐπίδαμνον. *Voyez* Dyrrachium.

EPIDAMNIENS, *Epidamnii*, Ἐπιδάμνιοι, étoient les habitans d'Epidamne. *Voyez* Epidamne.

Il est beaucoup parlé des Epidamniens sous l'article de Corinthiaque. *Voyez* ce mot.

EPIDAPHNE, *Epidaphna*, (*a*) nom que Tacite donne à un fauxbourg d'Antioche. Ce fut dans ce fauxbourg que mourut Germanicus. Entr'autres honneurs extraordinaires décernés à sa mémoire, on lui éleva un tribunal à Epidaphne.

EPIDAURE, *Epidaurus*, Ἐπίδαυρος, nom que les Anciens ont donné à trois villes de l'Europe, dont l'une étoit dans la Dalmatie, & les deux autres dans le Péloponnèse. Une de ces trois villes a été surnommée Liméra, & l'une des deux du Péloponnèse a été célebre par un temple d'Esculape. Voilà de quoi l'on convient. Mais, quelques Modernes ont introduit une confusion, qui ne se peut débrouiller qu'en remontant aux sources.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (*b*) Ἐπίδαυρος, ville, qui, selon Ptolémée, étoit située dans la Dalmatie. Pline, qui l'appelle Epidaurum, la qualifie colonie; & dans une ancienne inscription, on lit que la neuvième légion y étoit. On convient qu'elle a été ensuite nommée Raguse; non pas la nouvelle, qui est aujourd'hui la capitale de la République de ce nom, mais l'ancienne, sur les ruines de laquelle la nouvelle s'est élevée, & que l'on appelle aujourd'hui, pour les distinguer, Ragusi Vecghio. Cette ville n'a rien de commun avec l'Epidaure, surnommée Liméra par les Anciens.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (*c*) Ἐπίδαυρος, ville du Péloponnèse, située dans l'Argolide sur le golfe Saronique, a été fort célebre par le fameux temple d'Esculape. Strabon dit que devant Epidaure étoit l'isle d'Egine en pleine mer, & que cette ville s'appelloit auparavant Epitaure, ou, comme lisent d'autres, Epicare; car, au rapport d'Aristote, elle fut habitée par les Cariens; mais, lorsque les Héraclides furent de retour dans le Péloponnèse, les Ioniens se joignirent à eux pour habiter cette ville. Elle étoit enfermée de hautes montagnes jusqu'à la mer, en sorte que par la situation naturelle du lieu, elle étoit bien fortifiée de toutes parts. Voilà ce que nous lisons dans Strabon.

Pausanias nous fournit un plus grand détail sur la ville d'Epi-

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 83.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 179.

(*c*) Strab. pag. 359, 373, 374. Pausf. pag. 132. *&* *seq.* Pom. Mel. pag. 116. *&* *seq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin. T. I. p. 194. Tit. Liv. L. XLV. c. 28. Herod. L. I. c. 146. L. III. c. 50. *&* *seq.* L. V. c. 82. *&* *seq.*

daure. Il commence par avouer qu'il ne peut dire qui tenoit cette ville avant qu'Epidaurus y fût venu, ni même quels ont été ses descendans, car les Epidauriens eux-mêmes n'avoient pas sçu l'en instruire. Tout ce qu'il avoit pu apprendre d'eux, c'est qu'anciennement & avant l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse, Pityréus, petit-fils de Jupiter & arrière-petit-fils de Xuthus, règnoit à Epidaure; que sans en venir aux mains, il abandonna cette contrée à Déïphonte & aux Argiens qui l'avoient suivi. Quant à Epidaurus, qui avoit donné son nom à tout le païs des Eléens, il étoit fils de Pélops; mais, selon les Argiens & l'Auteur du poëme des femmes illustres, il eût pour pere Argus fils de Jupiter; enfin, au témoignage des Epidauriens, il étoit fils d'Apollon.

Le païs d'Epidaure étoit consacré à Esculape, parce que ce héros, selon Pausanias, y avoit pris naissance, & que son culte s'étoit répandu de-là dans tous les lieux où il s'étoit établi. Voici les preuves que l'Auteur cité rapporte de cette assertion. Premièrement je vois, dit-il, que sa fête se célebre avec plus de pompe & de magnificence à Epidaure que par-tout ailleurs; en second lieu, les Athéniens conviennent que cette fête leur est venue d'Epidaure, aussi l'appellent-ils du nom d'Epidaurie, de même que l'anniversaire du jour auquel les Epidauriens ont commencé à honorer Esculape comme un dieu; troisièmement ce fut à Epidaure qu'Archias, fils d'Aristechmus, qui s'étoit blessé en chassant aux environs du mont Pindase, fut guéri, ce qui lui fit prendre la résolution de porter le culte du dieu à Pergame, d'où ce culte a passé à Smyrne; témoin le temple que l'on y bâtit à Esculape sur le bord de la mer, & qui, dit Pausanias, se voit encore aujourd'hui. L'Esculape médecin que l'on honoroit à Balanagre chez les Cyrénéens, étoit encore pris d'Epidaure, & le temple de ce dieu qui étoit à Lébene ville de Crete, avoit été bâti sur le modele de celui qui étoit à Balanagre.

Le bois que ceux d'Epidaure avoient consacré à Esculape, étoit de tous côtés entouré de grosses bornes, & dans cette enceinte on ne laissoit, ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme, non plus que dans l'isle de Délos. Tout ce que l'on sacrifioit au dieu, devoit se consommer dans cette enceinte; les Epidauriens comme les étrangers étoient sujets à cette loi, & cela s'observoit aussi à Titane, selon Pausanias. La statue du dieu étoit d'or & d'ivoire, mais plus petite de moitié que la statue de Jupiter Olympien à Athènes; l'inscription faisoit foi que c'étoit un ouvrage de Thrasymede, fils d'Arignote & natif de Pâros. Le dieu étoit représenté sur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre sur la tête d'un

ſerpent ; ſur ce trône étoient gravés les exploits de quelques héros Argiens, comme de Bellérophon qui abattoit la chimere à ſes pieds, & de Perſée qui coupoit la tête à Méduſe. Au-delà du temple on avoit bâti quelques maiſons pour la commodité des perſonnes qui venoient faire leurs prieres à Eſculape ; plus près il y avoit ſur-tout une rotonde de marbre blanc qui méritoit la curioſité des étrangers ; on y voyoit des peintures de Pauſias ; d'un côté un cupidon qui avoit jetté ſon arc & ſes flèches, & qui tenoit une lyre ; de l'autre côté l'ivrognerie, qui buvoit dans une bouteille de verre ; on voyoit un viſage de femme à travers la bouteille. Il y avoit autrefois dans cette même enceinte un grand nombre de colomnes, mais il n'en reſtoit que ſix du tems de Pauſanias, ſur leſquelles étoient écrits les noms de ceux que le dieu avoit guéris, la maladie que chacun d'eux avoit eue & la manière dont il avoit été guéri ; le tout étoit écrit en langue Dorique.

Dans le temple même d'Eſculape, qui, ſelon Tite-Live, étoit à mille pas de la ville, les Epidauriens avoient un théatre, qui étoit d'une beauté ſingulière ; car, véritablement les théatres des Romains ſurpaſſoient tous les autres en magnificence & en ornemens, même en grandeur, ſans en excepter celui qui étoit à Mégalopolis chez les Arcadiens. Mais, pour l'élégance & la ſymmétrie, qui auroit pu le diſputer à Polyclete ? Or, c'étoit Polyclete lui-même qui avoit été l'architecte du théatre que l'on voyoit à Epidaure, auſſi-bien que de la rotonde dont nous avons parlé. Dans le bois ſacré on trouvoit un temple de Diane, une ſtatue d'Epioné, & deux chapelles, l'une conſacrée à Vénus, l'autre à Thémis. On y trouvoit auſſi un ſtade qui n'étoit fait que de terre rapportée, comme en pluſieurs autres endroits de la Grece; mais, il y avoit ſur-tout une fontaine qui étoit à voir pour la beauté de la voûte & pour les autres ornemens dont elle étoit décorée.

Voici maintenant les ouvrages dont Antonin Pie avoit enrichi ce lieu-là. Premièrement, des bains qui étoient appellés les bains d'Eſculape ; en ſecond lieu, un temple dédié à ces dieux que l'on nommoit Epidotes ; troiſièmement, un autre temple conſacré à la déeſſe de la ſanté, à Eſculape & à Apollon ſurnommé l'Égyptien. Outre cela, il avoit fait rétablir le portique de Cotys, dont le toit étoit tombé, & qui, pour avoir été bâti de briques mal cuites, menaçoit ruine. De plus, comme les perſonnes qui habitoient dans l'enceinte du bois d'Eſculape ſouffroient beaucoup, de ce que l'on ne permettoit, ni à aucune femme d'y accoucher, ni à aucun malade d'y mourir, Antonin avoit encore remédié à cette incommodité, en faiſant bâtir une maiſon pour

servir de retraite aux uns & aux autres; de sorte que du tems de Pausanias les malades avoient la liberté de mourir en ce lieu, & les femmes celle d'y accoucher. Le bois d'Esculape étoit fermé par deux montagnes, dont l'une se nommoit le mont Titthion, l'autre le mont Cynortion, au haut duquel il y avoit un temple d'Apollon Maléate; c'étoit le seul ancien édifice qui s'y fût conservé; car, & la fontaine que l'on voyoit alors, & la cîterne même où tomboient les eaux du ciel, c'étoient des ouvrages modernes qu'Antonin avoit fait construire.

Voici maintenant ce que la ville d'Epidaure contenoit de plus remarquable; premièrement, un temple d'Esculape, où l'on voyoit deux belles statues de marbre de Pâros, l'une du dieu, l'autre d'Epioné qu'ils disoient avoir été sa femme; ces statues étoient dans un lieu découvert. Plus avant dans la ville il y avoit un temple de Bacchus, & un bois consacré à Diane, où la déesse étoit représentée en chasseresse. On trouvoit aussi un temple de Vénus; car, pour celui qui étoit du côté du port, & sur le haut d'un promontoire qui regardoit la mer, on dit que c'étoit à Junon qu'il étoit consacré. Dans la citadelle il y avoit une très-belle statue de Minerve en bois, c'est ce qu'ils appelloient la Minerve Cisséa.

On ne convient pas du nom moderne de la ville d'Epidaure. Niger croit que c'est Pigiada, & Sophien veut que ce soit Cheronisi. Ils sont d'accord, parce que Pigiada & Cheronisi sont la même chose, selon quelques-uns.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (a) Ἐπίδαυρος, autre ville du Péloponnèse, qui étoit située sur le golfe Argolique dans la Laconie, selon Ptolémée, ou dans le païs des Eleuthérolacons, c'est-à-dire, des Laconiens libres, selon Pausanias. C'est celle-là qui étoit surnommée Liméra, au rapport de Pline, & de Strabon qui cite Artémidore. Strabon ajoûte qu'Apollodore fait cette ville voisine de Cythere, & qu'il prétend qu'à cause de la commodité de son port, appellé en Grec *Limen*, elle prit le surnom de Liménéra, qu'on prononça dans la suite Liméra par abréviation. D'autres l'ont expliqué ἀπὸ τοῦ λειμῶνος, parce qu'elle avoit beaucoup de prairies.

Étienne de Byzance dit que quelques-uns la nommoient Δίμηρα. Peut-être, dit Ortélius, étoit-ce par corruption d'une lettre en une autre, l'Λ des Grecs & leur L ayant peu de différence ΛΔ; mais, il semble confondre les deux Epidaures de la Laconie, attribuant à une même ville le surnom de Liméra,

(a) Strab. pag. 368. Ptolem. L. III. c. 16. Pauf. pag. 204, 208. Plin. Tom. I. pag. 194.

le culte d'Esculape, & le surnom d'Epitaurus, que Strabon & Pline distinguent, & partagent entre deux villes de même nom. Il y a apparence qu'Étienne de Byzance avoit fait deux articles différens, qu'Hermolaüs a mis en un. La conjecture d'Ortélius sur le changement de Λ en A, & de Liméra en Æmera, n'est pas approuvée de Berkelius, qui juge que ce dernier nom étoit pris du sang qui couloit perpétuellement sur les autels d'Esculape. Quoi qu'il en soit, cet article d'Étienne de Byzance est presque copié par Eustathe sur le second livre de l'Iliade. On y trouve, aussi-bien que dans Étienne de Byzance, qu'outre les surnoms de Liméra & d'Æméra, elle avoit aussi celui de Milissia. Elle est aussi nommée Epidauria par Strabon, au sentiment d'Ortélius; mais, on croit que Strabon nomme ainsi le territoire de cette ville.

Quoi qu'il en soit, les habitans d'Epidaure se disoient une colonie, non des Lacédémoniens, mais des Epidauriens du païs d'Argos, & ils racontoient que les députés envoyés par ces peuples vers Esculape dans l'isle de Cos, ayant abordé en cette contrée de la Laconie, avoient été avertis en songe de s'y établir; que même un serpent qu'ils menoient avec eux, sortit du vaisseau & alla se cacher dans une caverne sur le bord de la mer; prodige qui, joint aux apparitions qu'ils avoient eues en songe, les détermina à bâtir là une ville à laquelle ils donnerent aussi le nom d'Epidaure; & à l'endroit où le serpent se cacha, ils eleverent à Esculape deux autels, qui du tems de Pausanias étoient couverts d'oliviers sauvages que la terre avoit produits à l'entour. Deux stades plus loin, sur la droite, on voyoit ce qu'ils appelloient le marais d'Ino; c'étoit un marais de peu d'étendue, mais fort profond. Tous les ans à la fête d'Ino, ils jettoient dans ce marais des morceaux de pâte; si cette pâte alloit au fond, ils en tiroient un bon augure, & un mauvais, si elle revenoit sur l'eau.

Sur le chemin qui conduisoit de Boée à Epidaure, & dans le territoire même des Epidauriens, on trouvoit un temple de Diane surnommée Limnatis. La ville d'Epidaure étoit bâtie sur une hauteur & fort peu éloignée de la mer. Tout ce qu'on y voyoit de beau, c'étoit un temple de Vénus, un temple d'Esculape où le dieu étoit en marbre & debout, & dans la citadelle un temple de Minerve. Vers le port il y avoit un temple de Jupiter sauveur, & au bas de la ville un promontoire qui avançoit dans la mer, & qu'ils nommoient Minoa. Le bassin, auquel il servoit d'abri, n'avoit rien de particulier & n'étoit pas différent des autres qui se voyoient le long des côtes de la Laconie. On remarquoit seulement que le rivage de cette

rade étoit plein de petits cailloux d'une beauté singulière, soit pour la figure, soit pour les couleurs.

Platon, Grégoras & Cédrène, aussi-bien que les Grecs du moyen âge, nomment cette Epidaure Monobasia, ou Monombasia. Le nom moderne est Malvasia.

EPIDAURIENS, *Epidaurii*, Ἐπιδαύριοι, étoient les habitans des villes du nom d'Epidaure. *Voyez* Epidaure.

EPIDAURIES, *Epidauria*, Ἐπιδαύρια, (*a*) étoient des fêtes que l'on célébroit à Athènes, selon Philostrate. Il en est aussi parlé dans Pausanias. Mais, on ne trouve aucun vestige de ces fêtes dans les Auteurs plus anciens. C'est pourquoi, Meursius n'en fait aucune mention dans son traité intitulé *Græcia Feriata.*

EPIDAURUS, *Epidaurus*, Ἐπίδαυρος, héros qui donna son nom à la ville & au païs d'Epidaure. *Voyez* Epidaure, ville de l'Argolide.

EPIDELIUM, *Epidelium*, Ἐπιδήλιον, (*b*) lieu maritime de la Laconie, selon Pausanias. C'étoit un village consacré à Apollon, aux frontières du territoire de la ville de Boée. Son nom venoit d'une petite statue, qui avoit, dit-on, été la première dédiée à Délos. Ménophanes, ayant saccagé Délos, un incrédule jetta dans la mer cette statue, qui fut portée par les flots sur le rivage en cet endroit. Pausanias n'oublie pas de marquer la punition de l'impie. Ce lieu étoit à deux cens stades d'Epidaure, surnommée Liméra.

EPIDELIUS, *Epidelius*, (*c*) surnom d'Apollon. Apollon Epidélius étoit honoré à Epidélium. *Voyez* Epidélium.

EPIDÉMIURGES, *Epidemiurgi*, Ἐπιδημιουργοὶ, (*d*) magistrats, que les Corinthiens envoyoient chaque année à Potidée, pour gouverner cette ville.

EPIDICAZOMÉNOS, (*e*) *Epidicazomenos*, Ἐπιδικαζόμενος, titre d'une pièce Grecque. Nous allons jouer, dit Térence dans le prologue du Phormion, une pièce nouvelle que les Grecs appellent Epidicazoménos, & que nous appellons Phormion, parce qu'un parasite ainsi nommé y joue le principal rôle, & que c'est sur lui que roule toute l'intrigue.

Donat, ou plutôt celui qui l'a abrégé, accuse Térence de s'être trompé, & il assure qu'il devoit écrire *Epidicazomenen*, parce, dit-il, que la fille pour laquelle on plaide est appellée *Epidicazomene.* Mais, outre qu'il est ridicule d'accuser Térence, Scipion & Lélius de n'avoir pas sçu le titre de la pièce Grecque

(*a*) Pausf. p. 133. Antiq. expliq. par D Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(*b*) Pausf. p. 207.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 204.

(*d*) Thucyd. p. 37, 38.

(*e*) Terent. Phorm. Prolog. v. 25. *& seq.*

qu'ils traduisoient, ce bon docteur s'est trompé lui-même fort grossièrement, quand il a cru que les Grecs appelloient Epidicazomenon, la fille pour laquelle on plaidoit; car, il n'y a rien de moins vrai. Ceux qui ont quelque usage de la langue Grecque, sçavent fort bien que ἐπιδικάζεσθαι & ἐπιδικαζόμενος, ne sont jamais dits que du Juge qui prononce, ou de la partie qui plaide, & qui demande, & que la fille pour laquelle on plaidoit, & qui étoit le sujet du procès, n'étoit nullement appellée Epidicazomené, mais Epidicos & Epicleros & Epicleritis. Epidicazomenos est donc la véritable leçon, & c'est comme nous dirions *le demandeur en justice.* C'est Phormion qui fait assigner Antiphon pour le faire condamner à épouser Phanium, comme son plus proche parent.

EPIDIUS [C.], *C. Epidius*, (*a*) rhéteur, qui fit un ouvrage, où il rapportoit des prodiges extraordinaires & incroyables. Quelques-uns le confondent avec ce Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla, dont Suétone fait mention. Il est sûr qu'il y avoit à Rome une famille de ce nom, qui a produit plusieurs célebres personnages, tel que cet Epidius Marcellus, que Suétone allegue dans la vie de César, & qui étoit tribun du peuple; un Epidius, l'an de J. C. 211. Quelques Historiens en nomment d'autres, comme Plutarque, Appien, Dion Cassius, Pline.

EPIDORPIS, *Epidorpis*, (*b*) Ἐπιδορπὶς, nom que les Grecs donnoient quelquefois à leur souper.

EPIDOTE, *Epidotes*, Ἐπιδώτης surnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Epidote.

Il y avoit un génie du nom d'Epidote révéré par les Lacédémoniens.

EPIÈS, *Epies*, divinité Égyptienne, que l'on croit être la même chose qu'Osiris.

EPIGÉE. *Voyez* Elion.

EPIGÉUS, *Epigeus*, (*c*) Ἐπειγεὺς, capitaine Grec qui partit pour le siege de Troye. Les Troyens blesserent ce capitaine qui étoit un des plus fameux qu'eussent les Thessaliens, & qui ayant malheureusement tué son cousin-germain, avoit été obligé de quitter la ville de Budie, où il règnoit avec beaucoup de gloire, & de se retirer en qualité de suppliant auprès de Pélée & de Thétis. Ceux-ci connoissant ses grandes qualités, l'avoient donné à Achille pour l'accompagner à cette guerre, & pour combattre avec lui contre les Troyens. Epigéus s'étoit déjà saisi du corps de Sarpédon, lorsqu'Hector lui jetta une grosse pierre qui lui fendit la tête dans son casque. Epigéus tomba sur le corps qu'il

(*a*) Plin. T. II. p. 87.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf, Tom. III. p. 120.

(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 570. & *seq.*

entraînoit, & les ténebres de la mort l'envelopperent.

EPIGIES, *Epigii*, Ε'πίγειοι, (*a*) nom que l'on donnoit à une espèce de nymphes. C'étoient les nymphes terrestres que l'on appelloit ainsi, comme le désigne le nom lui-même.

EPIGONES, *Epigoni*, (*b*) Ε'πιγόνοι, terme qui veut dire descendans, successeurs. Les Grecs ont donné ce nom aux enfans de ces sept braves capitaines qui assiégerent vainement la ville de Thebes. Ces jeunes Princes, dix ans après cette première & malheureuse expédition, vengerent la mort & le déshonneur de leurs parens, sous la conduite d'Alcméon, fils d'Amphiaraus & d'Eryphyle. Ils firent un grand butin, emmenerent l'aveugle Tirésias, & envoyerent sa fille Manto à Delphes, pour y servir dans le temple d'Apollon.

EPIGONES, *Epigoni*, (*c*) Ε'πιγόνοι, nom qui fut donné à un corps de troupes, du tems d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince étoit à Suse, il y vint trente mille jeunes hommes Persans, & presque tous de même âge; & on les nomma Epigones comme venant relever les vieux soldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choisis les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans la Perse, & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties, ou de celles qu'il avoit conquises. Ils les avoient dressés aux exercices militaires, leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre; & ils étoient tous proprement vêtus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils passerent en revue & firent l'exercice devant le Roi, qui en fut très-satisfait, & leur fit de grands biens dans la suite. Mais, ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre, voyant qu'ils étoient las & ennuyés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut former ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles, & réprimer leur licence.

Justin rapporte cet évènement avec des circonstances bien différentes. Alexandre, dit-il, permit à ses soldats d'épouser les prisonnières qu'ils entretenoient. Il s'imagina que s'ils avoient dans le camp une espèce de foyers & de dieux domestiques, ils soupireroient moins après leur patrie, & que les plaisirs d'un ménage règlé leur

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 385.

(*b*) Pauf. pag. 556, 579, 627. Diod. Sicul. pag. 186, 187. Strab. pag. 325, 401, 412.

(*c*) Just. L. XII. c. 4. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 784.

adouciroient les fatigues de la guerre. Il crut même que déſormais il n'épuiſeroit plus tant la Macédoine par de nouvelles recrues, ſi les vieux ſoldats cédoient leur place à leurs enfans, qui combattroient ſous les mêmes drapeaux à l'ombre deſquels ils auroient reçu le jour, & qui ſeroient d'autant plus propres au métier de la guerre, qu'ils en auroient fait l'apprentiſſage dès le berceau. Une ſi ſage coûtume paſſa d'Alexandre à ſes ſucceſſeurs. On deſtinoit donc de certains fonds à l'entretien de ces enfans; on leur fourniſſoit des armes & des chevaux dès qu'ils avoient atteint l'âge de s'en ſervir, & on meſuroit les récompenſes des peres au nombre de leurs fils. Quand ceux-là venoient à mourir, ceux-ci, tout pupilles qu'ils étoient, en recevoient la ſolde comme un ſalaire dû à leur enfance guerrière. Ainſi, ces jeunes gens, accoûtumés dès leur bas-âge au péril & au travail, formoient un corps d'armée invincible. Ils regardoient leur camp comme leur patrie, & alloient au combat ſûrs de la victoire. On les appella Epigones, ajoûte Juſtin.

EPIGONUS, *Epigonus*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

EPILÉNIE, danſe pantomime des Grecs, dans laquelle ils imitoient ce qui ſe paſſe dans l'action de fouler des raiſins.

EPILOGUE, *Epilogus*, Ἐπίλογος, de ἐπὶ, *in*, ſur, & λέγω, *dico*, je dis. C'eſt, dans l'art oratoire, la concluſion ou dernière partie d'un diſcours ou d'un traité, laquelle contient ordinairement la récapitulation des principaux points répandus & expoſés dans le corps du diſcours ou de l'ouvrage.

Ce mot, dans la poëſie dramatique, ſignifioit chez les Anciens ce qu'un des principaux acteurs adreſſoit aux ſpectateurs, lorſque la pièce étoit finie, & qui contenoit ordinairement quelques réflexions relatives à cette même pièce, & au rôle qu'y avoit joué cet acteur.

Parmi les Modernes ce nom & ce rôle ſont inconnus; mais, à l'Epilogue des Anciens ils ont ſubſtitué l'uſage des petites pièces ou comédies qu'on fait ſuccéder aux pièces ſérieuſes, afin, dit-on, de calmer les paſſions, & de diſſiper les idées triſtes que la tragédie auroit pu exciter. Il eſt douteux que cette pratique ſoit bonne & mérite des éloges; un Auteur ingénieux la compare à une gigue qu'on joueroit ſur une orgue après un ſermon touchant, afin de renvoyer l'auditoire dans le même état où il étoit venu. Mais, quoique l'Epilogue, conſidéré ſous ce rapport, ſoit aſſez inconſéquent, il eſt appuyé ſur la pratique des Anciens, dont l'exode, c'eſt-à-dire, la fin, la ſortie des pièces, *exodium*, étoit une farce pour eſſuyer les larmes qu'on avoit verſées pendant la repréſentation de la

tragédie. *Ut quidquid lacrymarum ac tristitiæ cepissent ex tragicis affectibus, hujus spectaculi risus detergeret*, dit le Scholiaste de Juvénal.

L'Epilogue n'a pas même toujours été d'usage sur le théatre des Anciens, ni à beaucoup près si ancien que le prologue. Il est vrai que plusieurs Auteurs ont confondu dans le drame Grec l'Epilogue avec ce qu'on nommoit exode, trompés parce qu'Aristote a défini celui-ci *une partie qu'on récite lorsque le chœur a chanté pour la dernière fois*; mais, ces deux choses étoient en effet aussi différentes que le sont nos grandes & nos petites pièces, l'exode étant une des parties de la tragédie, c'est-à-dire, la quatrième & dernière, qui renfermoit la catastrophe ou le dénouement de l'intrigue, & répondoit à notre cinquième acte; au lieu que l'Épilogue étoit un hors-d'œuvre, qui n'avoit tout au plus que des rapports arbitraires & fort éloignés avec la tragédie.

EPILYCUS, *Epilycus*, (*a*) Ἐπίλυκος, fut pere d'Isandre, de qui naquit une fille qui fut mariée à Xanthippe, fils aîné de Périclès.

EPIMENE, *Epimenes*, (*b*) l'un des gardes du corps d'Alexandre le Grand, entra dans la conjuration d'Hermolaüs. Le jour marqué pour l'exécution du complot, le Roi poussa la débauche jusqu'au lendemain, & fit beaucoup plus de caresses qu'à l'ordinaire aux conjurés qui avoient fait la garde pendant la plus grande partie de la nuit. Epimene, soit que ces caresses l'eussent changé tout-à-coup, ou qu'il crût que les dieux s'opposoient à leur dessein, découvrit la conjuration à son frere Euryloque, à qui il n'avoit pas voulu qu'on la communiquât auparavant; & Euryloque sur le champ arrêta son frere, & le mena au palais, où ayant éveillé les gardes, il leur dit qu'il s'agissoit d'une affaire qui concernoit la vie du Roi.

L'heure indue à laquelle ils venoient, leur mine effrayée, & la grande tristesse de l'un des deux donnerent l'allarme à Ptolémée & à Léonatus, qui étoient de garde à la porte de la chambre; de sorte qu'ils les firent entrer promptement, & éveillerent le Roi encore tout assoupi de la débauche. Mais, comme il eut peu-à-peu repris ses esprits, il leur demanda ce qu'il y avoit, & aussi-tôt Euryloque commença à dire que les dieux n'avoient pas tout-à-fait abandonné leur famille, puisque son frere ayant projetté le plus grand de tous les crimes, ils lui avoient fait la grace de s'en repentir, & qu'il venoit révéler lui-même au Roi la conspiration faite contre sa personne, & qui avoit manqué d'être exécutée la nuit de devant; qu'au reste il ne s'imagi-

(*a*) Plut. T. I. p. 171.

(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 6.

neroit jamais les Auteurs d'un dessein si exécrable. Et alors Epimene déduisit tout l'ordre de la conjuration, &c. déclara tous les complices.

EPIMÉNIDE, *Epimenides*, Ἐπιμενίδης, (*a*) célebre Philosophe, qui passe pour le septième sage de la Grece, dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il étoit Crétois, de la ville de Gnosse, ou de Pheste selon d'autres. Son pere se nommoit Dosiade, ou, selon certains, Agésarque, & sa mere Blasta.

On raconte qu'il fut envoyé un jour à la campagne par son pere, pour y porter une brebis, & qu'en plein midi s'étant détourné du chemin, il entra dans un antre, où il s'endormit. Ce sommeil ajoûte-t-on, dura cinquante-sept ans; d'autres le font moins long presque de moitié. Quoi qu'il en soit, quand il se fut éveillé, il se mit à chercher sa brebis, croyant qu'il n'avoit dormi que quelque tems. Mais, ne l'ayant pas trouvée, il retourna au champ; & voyant que la face des choses y étoit entièrement changée, & que le champ même avoit passé au pouvoir d'un autre, étonné & incertain il revint à la ville. Comme il voulut rentrer chez lui, on lui demanda qui il étoit; & s'étant fait connoître quoiqu'avec peine à un de ses freres, il apprit de lui la vérité de ce qui étoit arrivé. Le lecteur n'ajoûtera pas plus de foi à ce conte, qu'à tant d'autres que nous font les Anciens, & qui ne méritent pas plus de créance. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans celui-ci; mais, il y a de l'exagération dans le nombre des années.

Epiménide avoit la réputation d'être fort aimé des dieux & profondément sçavant dans les choses divines, sur-tout en ce qui regarde l'inspiration & les cérémonies les plus mystérieuses & les plus cachées. C'est pourquoi, on l'appelloit de son tems le nouveau Curete. Ce nom lui avoit été donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit aussi sage & aussi habile que les Curetes, les prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant. On l'appelloit aussi le fils de la nymphe Balté. On ne sçait point qui étoit cette nymphe; mais, Diogène Laërce écrit qu'Epiménide étoit si aimé des nymphes, qu'elles lui donnerent une drogue, qu'il conservoit dans la corne d'un bœuf, & dont une seule goutte le tenoit long-tems vigoureux & sain, & l'exemptoit de la nécessité de prendre aucune autre sorte de nourriture.

Toute la ville d'Athènes se trouvant troublée par des craintes superstitieuses, & par des

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 61, 62. Suid. T. I. p. 1000. Diog. Laërt, p. 77. *& seq.* Plut. Tom. I. p. 84. Pauf. p. 26, 122, 123, 181, 183. Cicer. de Divinat. L. I. c. 34. Strab. p. 479. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 164. T. VII. p. 31, 32.

ſpectres & des phantomes, on réſolut de faire venir de Crete Epiménide. Quand il fut arrivé à Athènes, il fit amitié particulière avec Solon, & lui fraya le chemin pour publier ſes loix, pour les faire recevoir au peuple; car il accoûtuma les Athéniens à faire moins de dépenſe pour toutes les choſes qui regardoient la religion, & à être plus modérés dans leur deuil, en mêlant d'abord à leurs obſeques certains ſacrifices qu'il ſubſtitua à la place des coûtumes dures & barbares qui règnoient auparavant, & auxquelles la plûpart des femmes étoient particulièrement attachées; mais, ce qui eſt plus conſidérable, par des propitiations, par des expiations & par des fondations de temples & de chapelles, il purifia & ſanctifia ſi bien la ville, qu'il la rendit ſoumiſe & obéiſſante à tout ce qui étoit juſte, & beaucoup plus ſouple, plus docile & plus portée à vivre déſormais en bonne intelligence & avec union.

Ces propitiations d'Epiménide ont quelques traits de reſſemblance avec l'expiation des Hébreux, comme elle eſt décrite dans le ſeizième chapitre du Lévitique; car, on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches, & d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Aréopage; & qu'en les laiſſant aller, il ordonna à ceux qui les ſuivoient, que par-tout où elles ſe coucheroient, ils les immolaſſent ſur le lieu même au Dieu qui y préſidoit; ce qui fut exécuté, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels ſans nom, anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâtir auſſi pluſieurs chappelles & pluſieurs temples; & entre autres, *Contumeliæ fanum & Impudentiæ.*

On conte auſſi d'Epiménide, que voyant le port de Munychia, après l'avoir conſidéré long-tems, il dit à ceux qui l'accompagnoient: *Que les hommes ſont aveugles & ignorans dans l'avenir! Si les Athéniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainſi dire, à belles dents.* L'effet de cette prédiction arriva, la 114.e Olympiade, c'eſt-à-dire, près de 270 ans après qu'elle eut été faite. Car, Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garniſon dans la forteresſe de Munychia.

Les Athéniens, ravis d'admiration pour la vertu & pour la ſageſſe d'Epiménide, voulurent le combler de préſens & d'honneurs; mais, il les refuſa, & ne voulut qu'une ſeule branche de l'olivier ſacré qu'il emporta dans ſon païs.

Dans Platon, on rend ce témoignage à ce Philoſophe, qu'il eut plus d'eſprit que tous les autres hommes, & qu'il prédit la guerre des Perſes pluſieurs années avant qu'on penſât à en faire les préparatifs. Il avoit

fait

fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes ; six mille vers sur l'expédition de Jason ; un traité en prose du gouvernement & des sacrifices de ceux de Crete ; quatre mille vers sur Minos & sur Rhadamante ; un traité en vers sur les expiations. Il arriva à Athènes vers l'Olympiade 46. Les Athéniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

Il est à remarquer que l'usage des ouvrages en prose commençoit à être commun dans la Grece du tems d'Epiménide, puisqu'il avoit composé lui-même, ainsi qu'on vient de le dire, un traité en prose ; & ce traité étoit dans l'ancienne dialecte des Crétois ; car, cette dialecte étoit une des marques à quoi l'on distinguoit les véritables ouvrages d'Epiménide de ceux qui lui étoient supposés.

EPIMÉTHÉE, *Epimetheus*, Ε'πιμηθεὺς, (*a*) frere de Prométhée, étoit fils de Japet & de Clymène. Les Poëtes ont feint que Prométhée avoit formé les hommes prudens & ingénieux, & qu'Epiméthée avoit fait les imprudens & les stupides. Les Mythologues disent que Prométhée est l'esprit qui prévoit l'avenir ; & qu'Epiméthée signifie l'esprit qui ne juge des choses qu'après l'évènement. Προμητεὺς en Grec signifie prévoyant ; & Ε'πιμητεὺς, qui consulte trop tard.

Vulcain, par l'ordre de Jupiter, ayant formé une femme douée de toutes sortes de perfections, ce qui la fit appeller Pandore, les dieux la comblerent de présens, & l'envoyerent à Prométhée, avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié, ne voulut point la recevoir pour sa compagne ; mais, Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé, qu'il l'épousa, & en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce tems-là inondé toute la terre. Il la referma promptement ; mais, il n'y eut que l'espérance qui n'eut pas le tems de s'évader, & c'est le seul bien qui reste aux hommes malheureux.

Quant à la métamorphose d'Epithémée changé en singe, c'est, selon Lucien, que ce Prince, étoit comme son frere, un habile statuaire, & imitoit en perfection la nature. M. le Clerc prétend qu'Epiméthée est le même que Gog, dont le nom veut dire brûlant ; ce qui convient, selon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la passion pour les femmes, par l'histoire de Pandore.

EPINICIES, *Epinicia*, fêtes que l'on célébroit en action de graces d'une victoire. *Voyez*

(*a*) Ovid. Metam. L. I. c. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 199. T. III. p. 462. *& suiv.*

les deux articles suivans.

EPINICION, *Epinicion*, (a) Ἐπινίκιον, chant de triomphe ou de réjouissance, tel qu'on chante au gain d'une bataille, comme firent les Lévites, lorsque David fit conduire l'Arche sacrée dans Jérusalem, & les Maccabées après leur victoire, & la défaite de l'impie Nicanor, c'est à peu près ce que les Chrétiens appellent le *Te Deum*.

EPINICIUM, *Epinicium*, terme, qui, dans la poësie Grecque & Latine, signifie, 1.° une fête ou des réjouissances pour une victoire remportée sur l'ennemi; 2.° un poëme, une pièce de vers sur le même sujet, un chant de victoire. Scaliger traite expressément de cette sorte de poëme dans sa poëtique. L'épître de Boileau, le poëme de Corneille sur le passage du Rhin, celui de M. Adisson sur la campagne de 1704, & celui de M. de Voltaire sur la bataille de Fontenoy, sont de ce genre.

Le poëme de M. Adisson a pour objet la bataille d'Hocstet; c'est un des plus beaux ouvrages de cet illustre Auteur; celui de M. de Voltaire ne mérite pas moins d'être lu; la préface que l'Auteur y a mise contient des réflexions judicieuses sur ce genre de poëme, & sur l'épître de Despréaux.

EPIONE, *Epione*, (b) épousa Esculape, dont elle eut Machaon, qui alla à la guerre de Troye.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (c) Ἐπιφανής, surnom de Jupiter. C'est comme qui diroit *qui est présent, qui apparoît*. Ce surnom étoit commun à la vérité aux autres dieux; mais, il appartenoit plus spécialement à Jupiter; & à cette occasion il ne sera pas inutile d'éclaircir un point de Mythologie touchant la prétendue apparition des dieux, ou la Théopsie.

Cicéron dit que souvent les dieux se rendoient présens; que souvent on les voyoit. Un Payen, au rapport d'Arnobe, parloit ainsi: « Qu'on ne s'imagine pas que nous bâtissons des temples pour mettre les dieux à couvert de la pluie, des vents, de l'ardeur du soleil, & des autres injures de l'air; c'est afin que nous puissions les voir de près, nous entretenir avec eux, & joindre nos discours avec eux, avec le respect que nous leur devons.» Diodore de Sicile, après avoir dit qu'Isis avoit trouvé plusieurs sortes de médicamens, ajoûte que ce qui augmentoit la vénération pour elle, c'est qu'elle étoit présente aux remedes qu'elle donnoit. Plutarque dit qu'Engyum, ville de Sicile, étoit devenue considérable, principalement par l'apparition fréquente des déesses Meres. On

(a) Paral. L. I. c. 15. v. 21. Maccab. L. II. 8. v. 33.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 284.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 368. & suiv.

étoit persuadé que les héros & les dieux apparoissoient surtout aux jours de fêtes qu'on célébroit en leur honneur, & qu'ils ne se laissoient point voir hors ce tems-là, ainsi que nous l'apprenons de Dion Chrysostome. C'étoit cette présence des dieux qui augmentoit la vénération qu'on avoit pour leurs statues, parce qu'on croyoit que les dieux y étoient présens, sur-tout quand ils rendoient leurs oracles.

Si nous voulions rechercher l'origine de cette fable, nous trouverions qu'elle étoit fondée sans doute sur ce que la tradition avoit appris aux Payens, que Dieu s'étoit montré à Jacob, dans cette vision de l'échelle mystérieuse dont parle l'Écriture, dans laquelle ce Patriarche disoit qu'il avoit vu Dieu face à face. Le lieu où Jacob avoit eu cette vision, devint en effet assez célebre par le monument qu'il y dressa, pour qu'on puisse en avoir eu connoissance. On peut ajoûter encore, qu'on pouvoit avoir entendu parler de ce qui arriva à Moïse à Oreb & au mont Sinaï, où il avoit vu Dieu face à face.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Payens crussent voir l'essence de leurs dieux; mais, ils se vantoient du moins de jouir quelquefois de leur présence, & d'être ce qu'ils appelloient Théoptes.

EPIPHANE, *Epiphanes*, Ἐπιφανὴς, terme Grec qui signifie proprement ce qui paroît avec éclat; & on donne, comme on l'a vu dans l'article précédent, cette épithete aux dieux, lorsqu'ils apparoissent aux hommes. Antiochus, frere de Séleucus, étant heureusement arrivé en Syrie, peu après la mort de son frere, fut regardé comme une divinité favorable qui se montroit dans le païs, & reçut pour cela le surnom d'Epiphane.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (a) Ἐπιφανὴς, fils d'Antiochus de Comagene. Pendant que Tite faisoit le siege de Jérusalem, Epiphane vint le joindre avec une troupe choisie & très-leste, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de l'âge, & armés à la Macédonienne, d'où ils étoient appellés Macédoniens. Ce jeune Prince, dont la valeur alloit jusqu'à la témérité, témoigna s'étonner de ce que les Romains sembloient n'oser s'approcher des murailles. *Eh bien*, lui dit Tite en souriant, *le champ est libre; vous pouvez tenter*. Aussi-tôt Epiphane part avec ses Macédoniens, & s'avance jusqu'au pied du mur. Il fut si bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réserve des Romains étoit prudence. Sa troupe s'étant opiniâtrée à faire ferme & à ne point reculer, pour soutenir l'engagement qu'elle avoit pris,

(a) Crév. Hist. des Emp. T. III. pag. 342, 456.

fut accablée par une grêle de traits & de pierres par les assiégés ; & il la ramena bien diminuée, & réduite à un petit nombre, dont la plûpart étoient blessés.

On donne à Epiphane un frere nommé Callinicus. *Voyez* Callinicus.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (*a*) Ἐπιφανὴς. On lit au second livre des histoires de Tacite, que le roi Epiphane fut blessé en combattant courageusement pour Othon. Sur quoi M. Guérin fait cette remarque. Il semble, dit-il, que Tacite, par considération pour la majesté royale, auroit dû apprendre au lecteur ce que c'étoit que ce Prince, & par quel hazard il se trouvoit dans cette action

EPIPHANÉE, *Epiphanea*. *Voyez* Epiphanie ville de Cilicie.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (*b*) Ἐπιφάνεια, ville de l'Asie mineure dans la Cilicie. Etienne de Byzance, Ptolémée, Pline, Appien & d'autres font mention de cette ville. Cicéron l'appelle Epiphanée, *Epiphanea*. C'étoit une des villes méditerranées de la Cilicie propre, selon Ptolémée.

Les notices ecclésiastiques l'attribuent à la seconde Cilicie. Elle étoit épiscopale, sous Anazarbe, métropole ; & Amphion, son évêque, souscrivit au concile de Néocésarée, & au premier de Nicée. Le même est nommé évêque d'Epiphanie de Cilicie, par Sozomene, dans son histoire de l'Eglise. On la nommoit anciennement Œniandos, selon Pline.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (*c*) Ἐπιφάνεια, ville située sur l'Euphrate. Elle en étoit surnommée *Epiphanie sur l'Euphrate*. On la surnommoit ainsi pour la distinguer des autres villes du même nom.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (*d*) Ἐπιφάνεια, ville de Syrie sur l'Oronte. C'est sans doute celle dont Pline nomme les habitans *Epiphaneenses*, & que le P. Hardouin dit très-bien être différente d'une autre Epiphanie située sur l'Euphrate. On ne peut pas douter qu'il n'y eût une ville de ce nom sur l'Oronte, ni même qu'elle ne fût Episcopale ; car, outre l'autorité de Ptolémée, Evagre, qui reconnoissoit ce lieu pour sa patrie, après avoir dit que les évêques suffragans d'Apamée, métropole de la seconde Syrie, ne voulurent plus communiquer avec Sévere d'Antioche, ajoûte : « Cosmas, évêque de notre » Epiphanie, que le fleuve » Oronte arrose, & Sévérien, » évêque d'Aréthuse, ville voi» sine, envoyerent un libelle » à Sévere. » Les évêques de cette ville souscrivirent au con-

(*a*) Tacit. Hist. L. II. c. 25.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 8. Plin. Tom. I. p. 270. Appian. p. 237. Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 4.

(*c*) Plin. Tom. I. p. 268.

(*d*) Plin. T. I. p. 267. Ptolem. L. V. c. 15.

cile de Nicée, & au premier de Conſtantinople.

Le P. Charles de St. Paul marque ſous la métropole d'Apamée, dans la ſeconde Syrie, l'évêché d'Epiphanie; & c'eſt d'Epiphanie ſur l'Oronte qu'il faut entendre ce qu'il en dit, ſçavoir queCuſpinien l'explique par Mapia, & que Niger croit que le nom moderne eſt Aman. On ſoupçonne ce dernier de l'avoir décidé ainſi, parce qu'Aman eſt, ſelon quelques-uns, le nom moderne d'une ancienne ville nommée autrefois Emath. Mais, il y en avoit deux, l'une ſurnommée *Emath la grande*, qui eſt Emeſe, & l'autre nommée ſimplement Emath, ou la petite Emath, qui eſt la même qu'Epiphanie ſur l'Oronte, ainſi nommée d'Antiochus Epiphane. Antonin diſtingue Emeſſe d'Epiphanie, & compte trente-deux mille pas de l'une à l'autre. Il met Aréthuſe entr'elles, à ſeize mille pas de toutes deux.

On met encore une ville du nom d'Epiphanie dans la Bithynie, & une autre auprès du Tigre. Celle-ci étoit ſurnommée Arcéſicerta, parce que c'étoit l'ouvrage ou la ville d'Arcéſius.

EPIPHANIES, *Epiphania*, (*a*) ſacrifices ou fêtes établies en mémoire de l'apparition des dieux.

Lés Grecs appelloient Epiphanie la préſence des dieux ſur la terre, ſoit qu'ils ſe fiſſent voir en perſonne aux yeux des hommes, ſoit qu'ils manifeſtaſſent leur préſence par quelques effets extraordinaires. Cette préſence des dieux donna occaſion d'inſtituer les fêtes qu'ils appelloient Epiphanies.

EPIPHONEME, *Epiphonema*, (*b*) terme que nous avons emprunté des Grecs, à l'exemple des Latins.

C'eſt une figure de Rhétorique, qui conſiſte ou dans une eſpèce d'exclamation à la fin d'un récit de quelque évènement, ou dans une courte réflexion ſur le ſujet dont on a parlé. Cette figure échappe aux eſprits vifs & aux eſprits profonds; ſon élégance part du goût, du choix, de la vérité; il faut auſſi qu'elle naiſſe du ſujet, & qu'elle coule de ſource; alors c'eſt un dernier coup de pinceau qui fait une image frappante dans l'eſprit du lecteur, ou de l'auditeur. Ainſi, Virgile, après avoir dépeint tout ce que la colère ſuggere à une déeſſe immortelle contre ſon héros, ne peut s'empêcher de s'écrier: *Tantæne animis cœleſtibus iræ!* Et dans un autre endroit: *Tantæ molis erat romanam condere gentem!* C'eſt encore une belle Epiphoneme, & ſouvent citée, que celle de ſaint Paul, lorſqu'après avoir diſcouru de la réprobation des Juifs & de la vocation des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 161.

(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 15, 37. ad Rom. c. 11. v. 33.

Gentils, il s'écrie : *O profondeur des richesses, de la sagesse, & de la connoissance de Dieu!*

Cette figure n'est déplacée dans aucun ouvrage ; mais, il semble que c'est dans l'histoire qu'elle produit sur-tout un effet intéressant. Velleius Paterculus qui, indépendamment du style, nous a montré son talent pour l'éloquence, dans son éloge admirable de Cicéron, est l'historien Romain qui se soit le plus servi de l'Epiphoneme ; il a l'art de l'employer avec tant de grace, que personne ne l'a surpassé dans cette partie. Aussi faut-il convenir que cette figure mise en œuvre aussi judicieusement qu'il l'a sçu faire, a des charmes pour tout le monde ; parce que rien ne plaît, ne délasse, n'attache & n'instruit davantage que ces sortes de pensées sententieuses & philosophiques, jointes à la fin d'un récit des grandes actions & des principaux faits dont on vient de tracer le tableau fidele.

EPIPOLES, *Epipolæ*, (a) Ἐπιπολαί, l'un des quartiers de Syracuse, situé au nord-ouest de cette ville. Les dehors en étoient escarpés & inaccessibles. Ce mot veut dire *sur la ville*, ou en général éminence. Aussi l'Epipoles n'étoit d'abord qu'une hauteur hors de la ville, & qui la commandoit.

Dans la suite, le tyran Denys, remarquant que ce lieu étoit situé très-avantageusement pour dominer sur la ville de Syracuse, jugea à propos, d'après l'avis des plus habiles architectes, de l'enfermer d'un mur. Comme il vouloit finir l'ouvrage en peu de tems, il assembla d'abord une grande multitude d'hommes de tout le païs, sur lesquels il en choisit soixante mille des mieux faits & de condition libre ; & il leur distribua tout l'ouvrage qui étoit à faire. Il établit des entrepreneurs, pour chaque stade d'étendue, & pour chaque longueur d'arpent, un maître qui avoit ses aides ; de sorte que chaque entrepreneur gouvernoit deux cens hommes. Il y avoit outre cela un grand nombre d'ouvriers qui n'étoient occupés qu'à tailler les pierres, & six mille paires de bœufs pour les transporter aux lieux convenables. L'ordre qui règnoit dans tout ce travail, aussi-bien que l'attention & le zele de tous ceux qui y avoient part, formoit un spectacle surprenant, & ils sembloient tous être aussi impatiens que Denys même, de voir leur ouvrage achevé. En effet, Denys avoit proposé de grands prix, proportionnés d'ailleurs aux entrepreneurs, aux maîtres, & aux manœuvres, pour ceux qui auroient fini les premiers l'ouvrage qui leur étoit propre. Lui-même, accompagné de ses amis, passoit toute la

(a) Diod. Sicul. p. 334, 336, 404, 405. Thucyd. pag. 481. Roll. Hist. Anc. T. II, p. 445.

journée au milieu de ses ouvriers à les voir agir, & à faire relever par d'autres ceux qui en avoient assez fait. Comme s'il eût oublié son rang, il se mêloit parmi eux; il présidoit aux travaux les plus pénibles, & sembloit lui-même les partager. Il leur donnoit par-là une si grande émulation, que non content des travaux du jour, quelques-uns y passoient encore une partie de la nuit. Aussi, contre toute espérance, la muraille se trouva élevée & finie en vingt jours de tems à la longueur de trente stades. Sa hauteur étoit proportionnée de telle sorte à son épaisseur, que quelques troupes qu'on pût employer contr'elle, il étoit impossible de l'abattre de force; car, elle étoit soutenue, d'espace en espace, par des tours hautes, massives, & construites de quatre pieds en tout sens, & parfaitement liées les unes avec les autres. Ce fut par ce moyen que l'Epipoles devint un des quartiers de la ville de Syracuse; mais, on dit qu'il étoit peu habité.

EPIQUE [Poëme.] *Voyez* Epopée.

EPIRE, *Epirus*, Ἤπειρος, (*a*) nom qui se prend en deux sens par les écrivains Grecs. Ils s'en servent quelquefois pour exprimer en général ce que nous appellons Continent, & quelquefois pour désigner plus particulièrement un païs d'Europe, qui étoit situé entre la Thessalie & la mer Adriatique, & qui fait partie de l'Albanie moderne. Son voisinage avec la Grece a sur-tout contribué à le rendre fameux dans l'ancienne Histoire; & quoiqu'il fût d'une très-petite étendue, cependant Théopompe, cité par Strabon, a compté jusqu'au nombre de quatorze nations Epirotes. Tels furent les Chaoniens, les Thesprotes, les Molosses, & plusieurs autres.

I. L'Epire confinoit à l'Illyrie, & commençoit de ce côté-là aux monts Cérauniens, & elle s'étendoit jusqu'au fleuve Arachtus & au golfe Ambracique, où ce fleuve alloit se perdre. Eustathe prétend que le nom d'Epire se prend dans Homère pour le païs qui étoit au-delà d'Ithaque & de Céphallénie. On a appellé cette contrée Oricia, comme dit Denys le Périegete; & ce nom venoit d'Oricum, ville & port de mer. On la nomma aussi Dodona, comme l'assure le Scholiaste d'Homère; ce nom lui venoit de Dodone, fille de Jupiter. Sa longueur, selon le P. Briet, prise depuis les monts Acrocérauniens, ou

(*a*) Strab. p. 321. *& seq.* Pauf. p. 19. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 14. Pom. Mel. p. 110, 121. Plin. Tom. I. p. 179, 188, 189. Diod. Sicul. p. 690. Just. L. XVII. c. 3. Tit. Liv. L. XXIX. c. 12. L. XXXII. c. 10, 13, 16. L. XXXVI. c. 35. L. XLV. c. 34. Plut. Tom. I. p. 383. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 2, 3. T. IV. pag. 13, 14. Hist. Rom T. IV. pag. 554, 611, 612, 621, 622. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 139. T. VII. p. 151. *& suiv.* T. XII. p. 339. *& suiv.*

Cérauniens, jusqu'au fleuve Achéloüs, étoit de 1700 stades; & sa largeur, depuis l'extrêmité de Leucade jusqu'au mont Pindus, de 625 stades; c'est-à-dire, que sa longueur étoit de 212 mille 500 pas Romains, & sa largeur de soixante-dix-huit mille de ces mêmes pas. Mais, c'est en y comprenant l'Acarnanie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Dolopie, que d'autres Géographes retranchent de l'Epire.

L'Epire a été plus grande ou plus petite, selon que ses Rois heureux ou malheureux ont augmenté leur État, ou perdu de leurs conquêtes; elle ne consistoit d'abord qu'en ces trois parties, la Chaonie, la Thesprotie, & la Molosside. Quelques-uns y ajoûtent la Cassopie; puis la Cestrine, & le Pinde. Ptolémée lui donne plus d'étendue, & y joint l'Acarnanie, l'Amphilochie, l'Athamanie & la Dolopie.

Eustathe dit, après Arrien, que l'Epire étoit abondante en bestiaux & en pâturages, principalement sur les montagnes qui sont entre la Macédoine & la Tessalie, au sommet desquelles il y a des plaines assez grandes arrosées d'eaux qui coulent sans cesse. On vantoit aussi beaucoup les chiens de la Chaonie, nommés Molosses dans Athénée, & que l'on prétendoit être de la race du chien que Vulcain anima, & dont les Poëtes ont feint que rien ne lui pouvoit échapper.

II. Les Epirotes étoient braves & guerriers. Les Romains éprouverent & admirerent plus d'une fois le courage de cette nation. Leurs Rois se disoient descendus d'Eacus, roi de l'isle d'Egine. Le premier dont la mémoire se soit conservée, étoit Néoptoleme, fils d'Achille. On le connoît aussi sous le nom de Pyrrhus. Ce Prince, après la prise de Troye, sans se mettre en peine de son propre royaume, la Thessalie, aborda en Epire, & y fixa sa demeure, suivant le conseil ou plutôt l'inspiration d'Hélénus. Comme Hermione ne lui avoit point donné d'enfans, il épousa Andromaque, dont il eut trois fils, Molossus, Piélus, & Pergamus le dernier des trois. Andromaque, après la mort de Pyrrhus, qui fut tué à Delphes, se remaria avec Hélénus, qui eut d'elle un fils nommé Cestrinus; mais Hélénus, en mourant, ayant disposé du royaume en faveur de Molossus, fils de Pyrrhus, Cestrinus, aidé d'une troupe d'Epirotes de bonne volonté, s'empara de la contrée qui étoit au-dessus du fleuve Thyamis. Pergamus alla chercher fortune en Asie. A l'égard de Piélus, il demeura en Epire, & c'est à lui plutôt qu'à Molossus que Pyrrhus, fils d'Eacidas, & ses ancêtres rapportent leur origine.

Après les premiers Rois de cette branche, qui sont Piélus & ses prédécesseurs, ceux qui les suivirent immédiatement au

nombre de treize ou quatorze, devinrent si barbares, & leur puissance & leurs vies tomberent dans une telle obscurité, qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'Histoire. Le premier dont elle fait mention, c'est Tarrutas, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques, fit refleurir les lettres & les arts, établit des loix pleines d'humanité & de justice, & se rendit célebre. Tel est le récit de Plutarque; mais, Justin attribue cela, non à Tarrutas, mais à Arrybas son petit fils, qui étoit fils d'Alcétas I, & qui fut envoyé à Athènes pour y être instruit, & dont il dit que, *quantò doctior majoribus suis, tantò & gratior populo fuit. Primus itaque leges & Senatum annuosque magistratus, & reipublicæ formam composuit; & ut à Pyrrho sedes, sic vita cultior populo ab Arryba statuta.*

On trouvera surprenant que la couronne d'Epire se soit maintenue dans la même famille, si on considere les révolutions auxquelles furent exposés tous les États voisins. Le peu d'étendue du pouvoir souverain en fut la cause, suivant la réflexion d'Aristote. La royauté en Epire comme à Sparte, étoit resserrée dans des bornes fort étroites; les rois & les peuples se lioient par des sermens mutuels, à Passaron. C'étoit le lieu où se tenoit l'assemblée des Epirotes. Les uns promettoient de gouverner selon les loix, & les autres de maintenir & de défendre l'autorité royale selon les mêmes loix.

L'Epire avoit donc toujours été gouvernée par un seul Roi jusqu'au tems d'Alcétas I. Mais, la division s'étant mise entre ses deux fils, Néoptoleme & Arymbas, ils ne purent s'accorder qu'en partageant également le royaume. Quelque tems après, Alexandre, fils de Néoptoleme, étant mort dans la Lucanie, Olympias, qui craignoit Antipater, fut obligée de venir en Epire, où Eacidas, fils d'Arymbas lui rendit toute sorte de bons offices, jusqu'à l'aider de ses troupes pour faire la guerre à Aridée & aux Macédoniens, en dépit même des Epirotes qui refuserent de marcher sous les enseignes. Cependant, Olympias remporta la victoire; mais, elle se montra si cruelle & si sanguinaire, non seulement en faisant mourir Aridée, mais en persécutant à outrance les Macédoniens, qu'il n'est pas étonnant si Cassandre peu après lui fit payer la peine de ses cruautés. Il est certain que la haine des Epirotes pour cette Princesse les empêcha de se soumettre d'abord à Eacidas; ils ne faisoient même que s'adoucir en sa faveur, lorsqu'il fut encore renversé par Cassandre; de sorte qu'il se vit obligé d'en venir aux mains avec Philippe, frere de ce Prince. Le combat se donna auprès d'Œniade; Eacidas y fut blessé & mourut de ses blessures quelques jours après. Alors, les Epirotes re-

connurent Alcétas II, qui étoit aussi fis d'Arymbas, & frere aîné d'Eacidas, mais d'une humeur si violente, que son pere ne l'avoit jamais pu souffrir. Dès le commencement de son règne, il exerça tant de cruautés contre ses sujets, qu'enfin, poussés à bout, ils investirent son palais, & le massacrerent lui & ses enfans.

Les Epirotes mirent en sa place Pyrrhus II, fils d'Eacidas, qui, tout jeune encore, sans expérience & mal affermi sur le trône, eut la guerre à soutenir contre Cassandre. Pyrrhus, voyant donc que les Macédoniens se préparoient à venir envahir ses États, alla chercher du secours en Égypte auprès de Ptolémée, fils de Lagus. Ce Prince lui fit épouser Antigone, fille de Bérénice, & sœur de plusieurs autres enfans que Bérénice avoit eus de son premier mari; ensuite, il lui donna une flotte & de bonnes troupes pour l'établir dans ses États. Pyrrhus s'étant ainsi fortifié de l'alliance de Ptolémée, tomba d'abord sur les Corcyréens; il voyoit que leur isle située vis-à-vis de l'Epire, pouvoit servir de place d'armes à ses ennemis. Voulant donc leur ôter cette facilité de lui faire la guerre, il assiégea Corcyre & la prit.

Il passe pour constant que nul Prince de la Grece avant lui, n'avoit porté la guerre chez les Romains; car, il n'est pas même vrai que Diomede ni les Argiens qui l'avoient suivi, aient jamais attaqué Énée. Les Athéniens auroient bien voulu conquérir la Sicile & encore plus l'Italie, mais, ils en furent empêchés par l'échec qu'ils reçurent à Syracuse. Pour Alexandre, fils de Néoptoleme, & de la même race que Pyrrhus, mais plus ancien que lui, il mourut, comme nous l'avons déjà dit, dans la Lucanie, avant que de pouvoir mesurer ses forces avec celles des Romains. Pyrrhus est donc le premier des Grecs qui ait osé embarquer des troupes, & passer la mer Ionienne pour venir attaquer les Romains; il y avoit été invité par les Tarentins. Il eut plutôt mis à la voile que les Romains ne sçurent son dessein; & après son débarquement, ils ne le crurent arrivé, que lorsqu'au milieu du combat, & au fort de la mêlée, il vint avec des troupes toutes fraîches fondre tout-à-coup sur eux, & les mit en désordre, comme gens qui ne s'y attendoient point; encore avoit-il fait provision d'éléphans pour les lâcher contr'eux, & pour réparer par-là l'inégalité qu'il y avoit entre son infanterie & la leur.

Malgré tant de préparatifs, Pyrrhus se vit obligé de passer en Sicile. Les Carthaginois qui y avoient fait une descente, saccageoient toutes les villes Grecques, & assiégeoient alors Syracuse, la seule qui tînt encore contr'eux. Pyrrhus, donc, informé de l'état de cette isle, par des députés de Syracuse

même, s'y rendit en diligence & ne songea plus à Tarente, ni à toute cette côte d'Italie. Il ne fut pas plutôt arrivé devant Syracuse, qu'il en fit lever le siege; & enflé de ce succès, quoique les Carthaginois fussent de tous les Barbares ceux qui entendoient le mieux la marine, comme étant Phéniciens & originaires de Tyr, il résolut de les combattre sur leur propre élément avec les seules forces de l'Épire. C'étoit à lui une extrême hardiesse; car, long-tems même après la prise de Troye, les Épirotes ne connoissoient pas la navigation, & n'avoient pas même l'usage du sel; Homère nous le témoigne, quand il dit en parlant d'eux:

C'est un peuple sauvage,
Il ignore du sel le salutaire usage,
Et jamais de la mer n'a couru les hazards.

Aussi Pyrrhus battu fut-il trop heureux de regagner Tarente avec le peu de vaisseaux qui avoient pu échapper à l'ennemi. Revenu en Italie, il eut encore la fortune contraire, de sorte que prenant conseil de l'état de ses affaires, il ne songea plus qu'à dérober sa fuite aux Romains, qu'il sçavoit bien n'être pas d'humeur à se contenter d'une demi-victoire.

Après qu'il se fût un peu remis de ses pertes, il déclara la guerre à Antigonus, sous prétexte de plusieurs mécontentemens, mais sur-tout parce qu'il avoit manqué de le secourir durant ses guerres d'Italie. Dès le premier combat, il tailla en pièce l'armée de ce Prince, & non seulement ses troupes, mais un corps de Gaulois qu'il avoit à sa solde, & il poursuivit Antigonus jusque dans les places qu'il tenoit le long de la mer. Cette victoire valut à Pyrrhus la haute Macédoine, & toute la Thessalie. Peu s'en fallut même qu'il ne conquît la Macédoine entière; mais, quoiqu'il fût plus capable qu'un autre de profiter des occasions, cependant Cléonyme lui en fit manquer une belle, en lui persuadant de tourner ses armes du côté du Péloponnèse.

Pendant qu'il étoit occupé contre les Lacédémoniens, sur lesquels il avoit déjà remporté une victoire, Antigonus, après avoir repris la plûpart des villes de Macédoine, vint camper avec son armée au milieu du Péloponnèse; il se doutoit bien que Pyrrhus, après s'être rendu maître de Sparte & d'une partie du païs, au lieu de retourner en Épire, ne manqueroit pas de fondre sur la Macédoine, & il vouloit faire diversion. Mais, au moment qu'Antigonus sortit d'Argos pour s'approcher de Lacédémone, il vit Pyrrhus qui venoit à lui, de sorte qu'ils ne furent pas long-tems sans se joindre. Il y eut là un grand combat entre ces deux Princes; Pyrrhus eut l'avantage & poursuivit les

fuyards jusques dans Argos; mais, ses troupes s'étant débandées, comme il arrive en ces occasions, pendant que les habitans combattent pour leurs dieux & pour leurs foyers, Pyrrhus abandonné des siens, fut blessé mortellement à la tête; on dit que ce fut d'une tuile qu'une femme lui avoit jettée du haut de sa maison. Voilà quel fut le terme de la puissance des Épirotes.

Depuis cette époque, il ne sont guère connus que dans l'histoire des guerres des Romains. L'an 191 avant l'Ére Chrétienne, ils envoyerent des députés au consul M. Acilius Glabrion. On étoit bien assuré, dit Tite-Live, que leur fidélité à l'égard des Romains, n'avoit pas été bien sincère; car, quoiqu'ils n'eussent point donné de troupes à Antiochus, on les accusoit de lui avoir fourni de l'argent; & ils ne nioient pas eux-mêmes qu'ils ne lui eussent envoyé des ambassadeurs. Ainsi, quand ils demanderent au consul qu'il leur fût permis de rester dans l'alliance & dans l'amitié des Romains, ce Général leur répondit qu'il ne sçavoit pas encore s'il devoit les mettre au rang des ennemis ou des alliés du peuple Romain; que ce seroit au Sénat à en décider; qu'il leur accordoit une treve de trois mois, pour aller à Rome lui rendre compte de leur conduite. Leurs ambassadeurs, étant arrivés à Rome, s'attacherent plutôt à représenter les hostilités qu'ils n'avoient pas commises, qu'à répondre aux griefs qu'on leur objectoit. Aussi, le Sénat leur répondit-il comme à des gens dont il n'aprouvoit pas l'apologie.

Six ans après, comme le Préteur L. Anicius étoit campé assez près de Passaron, L. Emilius Paulus lui manda que le Sénat accordoit à l'armée le pillage des villes d'Epire qui avoient été dans le parti de Persée, afin qu'il se prêtât à ce dessein, qu'il eût pu troubler s'il l'eût ignoré. Après cette précaution, il envoya des Centurions dans toutes ces villes, pour dire aux habitans qu'ils venoient en retirer les garnisons, afin que les Épirotes fussent libres, aussi bien que les Macédoniens; & en même tems il appella auprès de lui dix des principaux citoyens de chaque ville, & les renvoya avec ordre de faire porter dans le trésor public tout l'or & l'argent des citoyens. Alors, il envoya ses cohortes dans ces villes, faisant partir celles qui alloient dans les plus éloignées, les premières, afin qu'au même tems, elles arrivassent toutes dans celles qui leur avoient été destinées. Les Tribuns & les Centurions étoient instruits de ce qu'ils devoient faire. Dès le matin, tout l'or & tout l'argent furent mis à part; & à dix heures on donna aux soldats le signal du pillage. Le butin fut si considérable, que de l'argent qu'on tira de sa vente, & de

celle de cent cinquante mille prisonniers de toute espèce, on en donna à chaque cavalier quatre cens deniers, & deux cens à chaque fantassin. Après que ces villes, au nombre de soixante-dix, eurent été pillées, on abattit leurs murailles.

III. Lorsque les Grecs s'établirent dans l'Épire, ils donnerent lieu à une division, par laquelle ils la considéroient comme Grecque ou Barbare. Ils appellerent Épire Grecque, la partie de l'Epire où ils habitoient, où ils avoient des colonies, & où ils étoient appellés comme alliés & troupes auxiliaires. Ils nommerent Epire Barbare, la partie qu'ils n'avoient pu entamer, & que les anciens habitans avoient conservée. On sçait qu'une pareille distinction fut faite par les Romains dans la grande-Bretagne.

L'Épire Barbare comprenoit la Chaonie, la Thesprotie, la Cassiopie & l'Almene.

L'Épire Grecque renfermoit l'Acarnanie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Dolopie, & la Molosside.

L'Épire fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle est divisée en deux, la Chimère ou la Canina au nord, & l'Arta au midi.

Les Chroniqueurs ou Historiens du moyen âge, confondent souvent les noms d'Albanie & d'Epire, comprenant souvent l'une dans l'autre; & ce qui est remarquable, c'est que les Castriots étant bornés à l'Albanie, Scanderberg prenoit le titre de prince d'Épire.

EPIRI. (*a*) Dans un passage de Justin, nous lisons *Epirorum quoque urbs;* mais, le texte est indubitablement corrompu. Il faut lire *Eliorum urbs*. Justin avoit apparemment écrit *Epiorum urbs*, selon la judicieuse conjecture de M. Lefevre, qui assure après le témoignage d'Homère & de Denys d'Halicarnasse, que les peuples du territoire d'Élide, & les habitans même de la ville, avoient été autrefois appellés Epios ou Epeos.

EPIRNUTIUS, *Epirnutius*, surnom que les Crétois donnoient à Jupiter.

EPIROTES, *Epirotæ*, Ἠπειρῶται, les habitans de l'Epire. *Voyez* Epire.

EPISCAPHIES, *Episcaphia*, (*b*) fêtes que l'on célébroit à Rhodes; mais, on ne sçait en l'honneur de quelle divinité. Ce mot est tiré de ἐπὶ, *in*, sur, & de σκάφη, *scapha*, une barque.

EPISCÉNIES, *Episcenia*, (*c*) étoient la fête des tentes à Sparte. Ce mot est formé de ἐπὶ, *in*, sous, & σκηνὴ, *tentorium*, une tente.

EPISCOPIA, *Episcopia*, lieu de Thrace, situé près de la

(*a*) Just. L. XXVI. c. 1.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

ville d'Atyre, selon Procope, qui en parle ainsi : » Au-delà » d'Atyre, est un lieu nommé » Episcopia par les habitans, » qui n'avoit aucune fortifica- » tion, & étoit tout-à-fait ex- » posé aux courses des enne- » mis. Justinien le fit fortifier » d'une manière toute nouvel- » le. Le bâtiment s'avance hors » de l'enceinte de la muraille ; » & étant fort étroit au com- » mencement, il devient fort » large, & est revêtu par les » deux bouts de deux tours, ce » qui empêche les ennemis de » pouvoir approcher des mu- » railles. Les portes ne sont » pas à l'ordinaire au milieu des » courtines, entre deux tours; » mais à côté, dans des enfonce- » mens qui les dérobent à la vue » des ennemis. «

EPISCYTHISON, *Episcythison*, Ἐπισκύθισον; (a) c'est-à-dire, *faites comme un Scythe*, comme nous dirions en François *Scythisez*, ou plutôt *Scythisons*. C'étoit une sorte de proverbe en usage parmi ceux de Sparte. Ils s'en servoient quand ils vouloient boire sans mesure. C'étoit Cléomene qui avoit introduit ce proverbe parmi eux, depuis qu'il avoit appris des Scythes à boire avec excès.

EPISTATE, *Epistates*, (b) Ἐπιστάτης, nom d'un Sénateur d'Athènes, qui étoit en semaine de présider. Ce mot vient de ἐπὶ, *in*, sur, & de ἵστημι, *sum*, je suis; ainsi Epistate désigne celui qui présidoit sur les autres.

Les dix tribus d'Athènes formées par Clisthènes, élisoient par an, chacune au sort, cinquante citoyens ou Sénateurs qui entroient en fonction pour l'année, & composoient le Sénat des Cinq cens. Les autres attendoient pour suppléer, ou pour être appellés à l'exercice actuel par l'élection de l'année suivante. Chaque tribu avoit tour-à-tour la préséance, & la cédoit successivement aux autres.

Les cinquante Sénateurs en fonction se nommoient Prytanes. Le lieu particulier où ils s'assembloient, s'appelloit Prytanée; & le tems de leur exercice, ou de la Prytanie, duroit trente-cinq ou trente-six jours, suivant que ce terme convenoit pour remplir le nombre des jours de l'année lunaire.

Pendant les trente-cinq ou trente-six jours de Prytanie, dix des cinquante Prytanes règnoient par semaine sous le nom de *Proëdres*; & celui des Proëdres qui dans le cours de la semaine étoit en jour de présider, s'appelloit Epistate. Des dix Proëdres de chaque semaine, il en restoit toujours trois que le sort n'appelloit point à place d'Epistate, parce que la semaine n'est que de sept jours.

Celui, qui une fois avoit été

(a) Herod. L. VI. c. 84.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 62. & *suiv.*

Epistate, ne pouvoit jamais espérer de l'être une seconde fois dans le reste de sa vie, quand même il auroit été appellé différentes fois à être Prytane. La raison de cette exclusion étoit qu'il auroit pu se laisser tenter de satisfaire sa cupidité, & s'arranger pour devenir le maître des grands biens dont il s'étoit vu dépositaire. Le jour de sa fonction, il avoit la clef du trésor, des titres & des archives de l'État, & du sceau de la République.

Les particuliers qui avoient quelque affaire à poursuivre au tribunal des Prytanes, s'adressoient à un des officiers de leur tribu, pour obtenir audience par-devant celle qui étoit en fonction.

Si quelque affaire importante survenoit, l'Epistate de jour indiquoit l'assemblée, & le motif, afin que chacun pût s'instruire, & se préparer à apporter un suffrage raisonné. Après la discussion des suffrages, l'Epistate dressoit & prononçoit à haute & distincte voix la loi formée sur la pluralité des suffrages; ensuite, chacun se retiroit, & les Prytanes se rendoient au Prytanée, avec ceux qui avoient droit d'y manger aux dépens de la république.

Voyez Prytane, Prytanée, Proëdre; car, tous ces mots forment un enchaînement dont la connoissance est nécessaire pour entendre les auteurs qui nous parlent du gouvernement d'Athènes.

EPISTHENE, *Episthenes*, (a) Ἐπισθένης, natif de la ville d'Amphipolis, passoit pour un habile capitaine. Il vivoit du tems de Xénophon, & fut un des chefs des dix mille Grecs.

Il y en a qui, au lieu d'Episthène, aimeroient mieux lire Clistene dans le texte de Xénophon.

EPISTHENE, *Episthenes*, Ἐπισθένης, (b) Capitaine, qui étoit de Mégalopolis, ou, comme lisent d'autres, d'Amphipolis. Ainsi, il pourroit bien être le même que le précédent. D'ailleurs, il est compté au nombre des chefs des dix mille Grecs.

EPISTHENE, *Episthenes*, Ἐπισθένης, (c) capitaine Olynthien, que l'on compte aussi au nombre des chefs des dix mille Grecs.

L'Histoire nous a conservé un fait singulier de cet Episthène. Il aimoit beaucoup les jeunes gens. Un jour, en voyant un d'une beauté charmante sur le point d'être mis à mort par le roi Seuthès, il va trouver en diligence Xénophon, & le conjure instamment d'apporter du secours à ce beau jeune homme. Xénophon se rend sur le champ auprès de Seuthès, & le prie de sauver la vie au jeu-

(a) Xenoph. p. 333.
(b) Xenoph. p. 270.
(c) Xenoph. p. 409.

ne homme. Il lui fait connoître en même tems le caractère d'Episthene, & lui raconte comment il avoit levé autrefois une compagnie de soldats, n'ayant égard qu'à la beauté de ceux qu'il choisissoit. Seuthès, adressant la parole à Episthene : *Voudriez-vous*, lui dit-il, *mourir pour ce jeune homme.* Episthene, présentant aussi-tôt le cou : *Frappez*, répondit-il, *si ce jeune homme le veut, & doit obtenir sa grace.* Seuthès demanda à celui-ci, s'il vouloit qu'Episthene fût mis à mort en sa place. Le jeune homme n'y consentit point ; mais, il supplia le Roi de leur faire grace à l'un & à l'autre. A ces mots, Episthene se jettant au cou du jeune homme : *Il est tems*, dit-il à Seuthès, *que vous entriez en lice avec moi, à qui l'aura, car je ne le quitterai pas.* Seuthès souriant laissa là cette affaire.

EPISTIUS, *Epistius*, (*a*) c'est-à-dire, le domestique, étoit un des surnoms de Jupiter.

EPISTOMIUM, *Epistomium*, (*b*) nom que les Anciens donnoient aux clefs des fontaines.

EPISTOR, *Epistor*, Ἐπίστωρ, (*c*) capitaine Troyen, qui périt par le bras de Patrocle.

EPISTROPHUS, *Epistrophus*, Ἐπίστροφος, (*d*) fils d'Iphitus & petit-fils de Naubolus, partit pour le siege de Troye à la tête des peuples de la Phocide. Schédius, son frere, partageoit avec lui l'autorité du commandement.

EPISTROPHUS, *Epistrophus*, Ἐπίστροφος, (*e*) l'un des Princes qui marcherent au secours des Troyens, contre les Grecs. Il commandoit avec Dius les Halizoniens, qui venoient de l'extrêmité du Pont-Euxin.

EPISTROPHUS, *Epistrophus*, Ἐπίστροφος, (*f*) fils d'Evénus, & petit-fils du roi Sélépius, fut tué par Achille.

EPISTULA, (*g*) terme qui se trouve fréquemment pour *epistola* dans les inscriptions. Il y avoit un secrétaire *ab epistulis Latinis*, c'est-à-dire, pour les lettres Latines ; & un autre *ab epistulis Græcis*, C'est-à-dire, pour les lettres Grecques.

EPISTYLE, *Epistylium*, c'est ainsi que les Grecs nommoient ce qu'on appelle maintenant architrave ; c'est-à-dire, la pierre ou la piece de bois qui pose sur chapiteau des colomnes.

Ce mot vient de Ἐπὶ, *in*, sur, & de στύλος, *colomna*, colomne, parce que l'Epistyle, ou l'architrave est au-dessus de la colomne.

EPITALIUM, *Epitalium*, (*h*) Ἐπιτάλιον, ville du Péloponnèse

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 131.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 24. *& seq.*

(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 363, 364.
(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 199, 200.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 54, 55.
(*h*) Strab. p. 349. Xenoph. p. 492.

dans

dans l'Elide. Elle étoit située au passage de l'Alphée, c'est-à-dire, près d'un endroit ou l'on peut passer ce fleuve à pied. Strabon dit qu'elle est nommée par Homère Thryœssa & Thruon ou Thryon, & il explique Thryon par de l'*Ague*, qui est la signification de ce mot Grec; il observe que tout ce païs en abonde, sur-tout les rivieres, particulièrement aux endroits où elles sont guéables. Peut-être aussi, poursuit ce Géographe, qu'Homère a entendu nommer le gué par le mot *Thryon*, & que par le mot *Æpi*, qui veut dire *haut*, *élevé*, il a voulu faire entendre la situation d'Epitalium, de même qu'il appelle dans un autre endroit Thryœssa une haute colline. Etienne de Byzance met ce lieu dans la Triphylie; & Hésychius, dans l'Arcadie.

Niger prétend que c'est aujourd'hui Zunchio, mot qui exprime la signification de l'ancien nom.

Polybe fait plusieurs fois mention d'Epitalium dans son quatrième livre; mais, il l'a oubliée dans la liste des villes de la Triphylie, ce que Casaubon attribue à la négligence des copistes. Xénophon fait aussi mention de cette ville.

EPITAPHE, *Epitaphium*, (*a*) Ἐπιτάφιον, inscription gravée, ou supposée devoir l'être sur un tombeau, à la mémoire d'une personne défunte.

Ce mot est formé du Grec Ἐπὶ, *in*, & de θάπτω, *sepelio*, j'ensevelis. Il y a un style particulier pour les Épitaphes, sur-tout pour celles qui sont conçues en Latin, qu'on nomme style lapidaire.

On donnoit anciennement le nom d'Epitaphe aux vers que l'on chantoit en l'honneur des morts le jour de leurs obséques, & que l'on répétoit tous les ans à pareil jour. Il s'est pris depuis pour l'inscription que l'on met sur les tombeaux, tantôt en prose, tantôt en vers, pour conserver la mémoire des défuns, & dresser un monument à leur gloire. Les Grecs mettoient simplement le nom de celui qui étoit mort avec ces épithetes, *bon-homme*, ou *bonne-femme*, *bon-jour*; ce qui donna occasion à cette manière de parler χρηστὸν ποιεῖν, *faire bon*, pour dire faire mourir.

Pausanias remarque que les Sicyoniens avoient coutume de ne mettre sur les tombeaux que le nom des personnes, avec le mot de salutation ΧΑΙΡΕ.

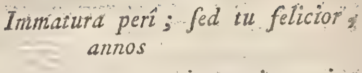
On voit par les Épitaphes, que les autres Grecs n'y faisoient pas plus de façon, si ce n'est qu'ils ajoûtoient le mot ΧΡΗΣΤΟΣ, & aussi celui de ΗΡΟΣ, quoique tous ceux pour qui ils le mettoient, ne fussent pas des héros, comme ce mot le signifie. Les Athéniens mettoient simplement le nom du mort, celui de son pere, avec celui de sa tribu. Les Romains

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 37. *& suiv.*

ajoûtoient au haut de leurs Épitaphes, *Diis manibus*, termes qui sont quelquefois exprimés à demi seulement, *Dis man.* & le plus souvent en deux lettres, *D. M.* & parmi les origininaires Romains, qui faisoient leurs Épitaphes en Grec, Θ. Κ. c'est-à-dire, ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙΟΙΣ. Quelquefois les Épitaphes étoient remplies de moralités, accompagnées de belles pièces de sculpture & d'architecture, qui ne servoient pas seulement d'embellissement à leurs tombeaux, mais aussi d'instruction à la postérité, par les actions illustres qu'elles représentoient, & par les pensées morales qu'elles exprimoient.

A Sparte on n'accordoit des Épitaphes qu'à ceux qui étoient morts dans un combat, & pour le service de la patrie; usage fondé sur le génie de cette république, ou plûtôt sur la constitution politique de son gouvernement, qui n'admettoit guère que la vertu guerrière. On dit que le mausolée du Duc de Malboroug est encore sans Épitaphe, quoique sa veuve eût promis une récompense de 500 liv. sterl. à celui qui en composeroit une digne de ce héros.

Dans les Épitaphes ont fait quelquefois parler la personne morte, par forme de prosopopée; nous en avons un bel exemple, digne du siècle d'Auguste, dans ces deux vers, où une femme morte à la fleur de son âge, tient ce langage à son mari;


Immatura peri; sed tu felicior annos

Vive tuos, conjux optime; vive meos.

Du même genre est celle-ci, faite par Antipater le Thessalonicien, qu'on trouve dans l'Anthologie manuscrite de la bibliotheque du Roi, & que M. Boivin a traduite ainsi:

« Née en Libye, ensevelie à » la fleur de mes ans sous la » poussière Ausonienne, je re» pose près de Rome, le long » de ce rivage sablonneux. » L'illustre Pompéia, qui m'a » élevée avec une tendresse de » mere, a pleuré ma mort, & » a déposé mes cendres dans » un tombeau qui m'égale aux » personnes libres. Les feux » de mon bûcher ont prévenu » ceux de l'hymen qu'elle me » préparoit avec empressement. » Le flambeau de Proserpine a » trompé nos vœux. »

La formule *Sta viator*, qui se rencontre dans un grand nombre d'Épitaphes modernes, comme dans celle-ci: *Sta viator; heroem calcas*, fait allusion à la coutume des anciens Romains, dont les tombeaux étoient le long des grands chemins.

Parmi les Epitaphes épigrammatiques, les unes ne sont que naïves & plaisantes, les autres sont mordantes & cruelles. Du nombre des premières est celle-ci, qu'on ne croiroit jamais avoir été faite sérieusement, & qu'on a vu cependant gravée dans une de nos Eglises;

Ci gît le vieux corps tout usé
Du Lieutenant civil rusé, &c.

Lorsque la plaisanterie ne porte que sur un léger ridicule, comme dans l'exemple précédent, elle n'est qu'indécente ; on croit voir les fossoyeurs d'Hamlet, qui jouent avec des ossemens. Mais, les Épitaphes insultantes & calomnieuses, telles que la rage en inspire trop souvent, sont de tous les genres de satyre le plus noir & le plus lâche. Il y a quelque chose de plus infame que la calomnie ; c'est la calomnie contre les morts. L'expression des anciens, *troubler la cendre des morts*, est trop foible. Le satyrique, qui outrage un homme qui n'est plus, ressemble à ces animaux carnaciers qui fouillent dans les tombeaux pour se repaître de cadavres.

Quelquefois l'Épitaphe n'est que morale, & n'a rien de personnel ; telle est celle de Jovianus Pontanus, qui n'a point été mise sur son tombeau :

Servire superbis dominis,
Ferre jugum superstitionis,
Quos habes caros sepelire,
Condimenta vitæ sunt.

L'Épitaphe à la gloire d'un mort, est de toutes les louanges la plus noble & la plus pure, sur-tout lorsqu'elle n'est que l'expression naïve du caractère & des actions d'un homme de bien. Les vertus privées ont droit à cet hommage, comme les vertus publiques ; & les titres de *bon parent*, de *bon ami*, de *bon citoyen*, méritent bien d'être gravés sur le marbre.

Chez les Anciens, afin que les Épitaphes fissent foi dans le public, on les inséroit tout au long dans les archives, comme il est porté dans plusieurs inscriptions, qui sont parvenues jusqu'à nous.

EPITASE, *Epitasis*, Ἐπιτάσις, terme, qui dans l'ancienne poësie, signifioit la seconde partie ou division d'un poëme dramatique, dans laquelle l'action proposée dans la première partie ou protase, étoit noüée, conduite & poussée par différens incidens jusqu'à sa fin ou son dénoüement, qui formoit la troisième partie, appellée *catastase*.

L'Épitase commençoit au second acte, ou au plûtard avec le troisième. Cette division n'a plus lieu dans les pieces dramatiques modernes, quant au nom, parce qu'on les divise en actes ; mais, l'Épitase y subsiste toujours, quant au fond, & c'est ce que nous appellons *nœud* & *intrigue.*

Les anciens Scholiastes de Térence ont défini l'Épitase, *Incrementum processusque turbarum, ac totius nodus erroris* ; & Scaliger l'appelle : *Pars in qua turbæ aut excitantur aut involvuntur* ; ce qui revint parfaitement à ce que nous entendons par nœud ou intrigue.

EPITE, *Epitus*, (*a*) fils d'Alba, roi des Latins, monta sur le trône après la mort de son pere & eut pour successeur Capys, après lequel regna Capétus.

EPITÉLIDAS, *Epitelidas*, (*b*) Ἐπιτελίδας, athlete Lacédémonien, fut vainqueur dans la cinquantième olympiade.

EPITHALAME, *Epithalamium*, (*c*) poëme à l'occasion d'un mariage, chant de nôces pour féliciter des époux.

Nous réduirons à deux chefs, ce que nous avons à dire sur l'Épithalame; nous examinerons d'abord son origine, & puis son caractère; le tout d'après les réflexions de M. l'Abbé Souchay sur cette matière.

I.

Origine de l'Epithalame.

Le mot *Epithalame* vient du Grec ἐπιθαλάμιον; & ce dernier, en ajoûtant ᾆσμα, signifie *chant nuptial*; θάλαμος en est la véritable étymologie.

I. Les Grecs nommerent ainsi leur chant nuptial, parce qu'ils appelloient θάλαμος, l'appartement de l'époux; & qu'après la solemnité du festin, & lorsque les nouveaux mariés s'étoient retirés, ils chantoient l'Épithalame à la porte de cet appartement. Il est inutile de rechercher ce qui les détermina à choisir par préférence ce lieu particulier, moins encore de songer à réfuter les Écrivains qui en alléguent une raison peut-être aussi frivole qu'elle est communément reçue. Quoi qu'il en soit, cette circonstance du lieu est regardée par quelques Modernes comme si nécessaire, que tout chant nuptial qui ne l'exprime pas, ne doit point, selon eux, être nommé Épithalame.

Mais, sans nous arrêter à cette pédanterie, non plus qu'à toutes les distinctions frivoles d'Épithalames, imaginées par Scaliger, Muret & autres; ni même sans considérer ici servilement l'étymologie du mot, nous appellerons Épithalame tout chant nuptial qui félicite de nouveaux époux sur leur union; soit qu'il soit un simple récit, ou qu'il soit mêlé de récit & de chant; soit que le poëte y parle seul, ou qu'il introduise des personnages; & quel que soit enfin le lieu de la scene, s'il est permis d'user d'une expression si impropre.

L'Épithalame est en général une espèce de poësie très-ancienne; les Hébreux en connurent l'usage dès le tems de David, du moins les critiques regardent le Pseaume XLIV, comme un véritable Épithalame. Origene donne aussi le nom d'Épithalame au Cantique des Cantiques; mais en ce cas c'est une sorte d'Épithalame d'une nature bien singulière.

(*a*) Ovid. Métam. L. XIV, c. 15.
(*b*) Diod. Sicul. p. 203.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX, pag. 305, *& suiv*

Les Grecs connurent cette eſpèce de chant nuptial dans les tems héroïques, ſi l'on s'en rapporte à Dyctis, & la cérémonie de ce chant ne fut point oubliée aux nôces de Thétis & de Pélée; mais, dans ſa première origine, l'Épithalame n'étoit qu'une ſimple acclamation d'*hymen*, *ô hyménée*. Le motif & l'objet de cette acclamation ſont évidens. Chanter *hymen*, *ô hyménée*, c'étoit ſans doute féliciter les nouveaux époux ſur leur union, & ſouhaiter qu'ils n'euſſent qu'un même cœur & qu'un même eſprit, comme ils n'alloient plus avoir qu'une même habitation.

Cette acclamation paſſa depuis dans l'Épithalame; & les Poëtes en firent un vers intercalaire, ou une eſpèce de refrain, ajuſté à la meſure qu'ils avoient choiſie; ainſi ce qui étoit le principal devint comme l'acceſſoire, & l'acclamation d'*hymen*, *ô hyménée*, amenée par intervalles égaux, ne ſervit plus que d'ornement à l'Épithalame, ou plutôt elle ſervit à marquer les vœux & les applaudiſſemens des chœurs, lorſque ce poëme eut pris une forme réglée.

Stéſichore, qui floriſſoit dans la quarante-deuxième Olympiade, paſſe communément pour l'inventeur de l'Épithalame; mais, l'on ſçait qu'Héſiode s'étoit déja exercé ſur ce même genre, & qu'il avoit compoſé l'Épithalame de Thétis & de Pélée; ouvrage que nous avons perdu, mais dont un ancien Scholiaſte nous a conſervé un fragment. Peut-être que Stéſichore perfectionna ce genre de poëſie, en y introduiſant la cithare & les chœurs.

Quoi qu'il en ſoit, l'Épithalame Grec eſt un véritable poëme, ſans cependant imiter aucune action. Son but eſt de faire connoître aux nouveaux époux le bonheur de leur union, par les louanges réciproques qu'on leur donne, & par les avantages qu'on leur annoce pour l'avenir. Le Poëte introduit des perſonnages, qui ſont ou les compagnes de l'épouſe, comme dans Théocrite; ou les amis de l'époux, comme dans Apollonius.

II. L'Épithalame Latin eut à-peu-près la même origine que l'Épithalame Grec; comme celui-ci commença par l'acclamation d'*hyménée*, l'Épithalame Latin commença par l'acclamation de *Talaſſius*. On en ſçait l'occaſion & l'origine.

Parmi les Sabines qu'enleverent les Romains, il y en eut une qui ſe faiſoit remarquer par ſa jeuneſſe & par ſa beauté; ſes raviſſeurs craignant avec raiſon, dans un tel déſordre, qu'on ne leur arrachât un butin ſi précieux, s'aviſerent de crier qu'ils la conduiſoient à Talaſſius, jeune homme beau, bienfait, vaillant, conſidéré de tout le monde, & dont le nom ſeul imprima tant de reſpect, que loin de ſonger à la moindre violence, le peuple accompagna par

honneur les raviſſeurs, en faiſant ſans ceſſe retentir ce même nom de Talaſſius. Un mariage que le hazard avoit ſi bien aſſorti, ne pouvoit manquer d'être heureux; il le fut, & les Romains employerent depuis dans leur acclamation nuptiale le mot *Talaſſius*, comme pour ſouhaiter aux nouveaux époux une ſemblable deſtinée.

A cette acclamation, qui étoit encore en uſage du tems de Pompée, & dont on voit des veſtiges au ſiécle de Sidonius Apollinaire, ſe joignirent dans la ſuite les vers feſcenniens, vers extrêmement groſſiers, & pleins d'obſcénités.

Les Latins n'eurent point d'autres Épithalames avant Catulle, qui prenant Sapho pour modele, leur montra de véritables poëmes en ce genre, & ſubſtitua l'acclamation Grecque d'Hyménée, à l'acclamation Latine de Talaſſius. Il perfectionna auſſi les vers feſcenniens; mais, comme il arrive d'ordinaire, s'il les rendit plus chaſtes par l'expreſſion, ils ne furent peut-être que plus obſcènes par le ſens.

Nous en avons des exemples dans un Épithalame de ce poëte, dans une petite piece qui nous eſt reſtée de l'empereur Gallien, & dans le Centon d'Auſone principalement. Stace, qui a fleuri ſous Domitien, ne s'eſt permis dans l'Épithalame de Violantille & de Stella, aucune expreſſion peu meſurée. Claudien n'a pas toujours été ſi retenu, il s'échappe d'une manière indécente dans celui d'Honorius & de Marie.

Pour Sidonius Apollinaire, auſſi-bien que tous les Modernes, dont les poëſies ſont lues des honnêtes gens, comme Buchanan parmi les Ecoſſois, Malherbe, & quelques autres parmi nous, excepté Scarron, ils ſont irréprochables à cet égard; ſi pourtant l'on excepte encore parmi les Italiens le cavalier Marini, qui mêle ſans reſpect pour ſes héros, a des louanges quelquefois délicates, des traits tout à fait licentieux.

I I.

Caractère de l'Épithalame.

Il ſemble que l'Épithalame, admettant toute la liberté de la poëſie, ne peut-être aſſujetti à des préceptes; mais, comment arriver à la perfection de l'art, ſans le ſecours de l'art même? Auſſi Denys d'Halicarnaſſe donnant aux Orateurs les règles de l'Épithalame, ne dit pas qu'elles ſoient inutiles; il les renvoie même aux écrits de Sapho. Rien n'eſt ſi avantageux, en général, que d'étudier les modeles, parce qu'ils renferment toujours les préceptes, & qu'ils en montrent encore la pratique.

Il eſt vrai qu'il n'y a point de règles particulières preſcrites pour le genre, pour le nombre, ni pour la diſpoſition des vers propres à cet ouvrage; mais, comme le ſujet en tout genre de poëſie eſt ce qu'il y

a de principal, il semble que le poëte doit chercher une fiction qui soit tout ensemble juste, ingénieuse, propre & convenable aux personnes qui en seront l'objet; & c'est en choisissant les circonstances particulières, qui ne sont jamais absolument les mêmes, que l'Épithalame est susceptible de toutes sortes de diversités.

Claudien & Buchanan, sans être en tout & à tous égards de vrais modeles, ont rendu propres à leurs héros les Épithalames qu'ils nous ont laissés. Pour le cavalier Marini, loin qu'il soit heureux dans le choix des circonstances, ou dans les fictions qu'il ne doit qu'à lui même, on n'y trouve presque jamais ni convenance ni justesse. L'Épithalame qui a pour titre, *les travaux d'Hercule*, & pour objet un Seigneur de ce nom, n'est qu'une indécente & froide allusion aux travaux de ce dieu de la fable. Dans l'hyménée où il s'agit des nôces de Vincent Caraffe, c'est Silene qui chante tout simplement l'Épithalame du berger Amynte. Telles sont ordinairement les fictions de cet Auteur; s'il en a d'une autre nature, il les emprunte de Claudien, de Sidonius Apollinaire même; ou il les gâte par des descriptions si longues & si fréquentes, qu'elles rebutent l'esprit, & font disparoître le sujet principal.

Parlons à présent des images ou des peintures qui conviennent à ce genre de poëme. L'Épithalame étant par lui-même destiné à exprimer la joie, à en faire éclater les transports, on sent qu'il ne doit employer que des images riantes, & ne peindre que des objets agréables. Il peut représenter l'Hyménée avec son voile & son flambeau; Vénus avec les Graces, mêlant à leurs danses ingénues de tendres concerts; & les Amours cueillant des guirlandes pour les nouveaux époux. Mais, ramener dans un Épithalame le combat des géans, & la fin tragique des héroïnes fabuleuses, comme fait Sidonius Apollinaire, ou le repas de Thyeste, & la mort de César, comme fait le cavalier Marini, c'est, pour le dire avec un Ancien, être en fureur en chantant l'Hyménée.

Pour les images indécentes, ou qui révoltent la modestie, quiconque en employe de ce caractère, ne pêche pas moins contre les règles de l'art en général, que contre ses vrais intérêts. En effet, si un discours n'a de véritable beauté qu'autant qu'il exprime une chose qui fait plaisir à voir ou à entendre, ou bien qu'il présente un sens honnête, comme Théophraste le soutient, comme la raison même le persuade, que doit-on penser de ces sortes d'images? Et se les permettre dans une matière chaste par elle-même, n'est-ce pas en quelque manière imiter Ausone, qui pour avoir travesti en Poëte sans pudeur le plus sage de tous

les Poëtes, n'a pu trouver encore parmi tant de siécles un seul Apologiste ?

Bien différent de cet Écrivain, Théocrite n'offre à l'esprit que des images agréables; il ne représente que des objets gracieux, & avec des idées & des expressions enchanteresses. Tel est son Épithalame d'Hélene, chef-d'œuvre en ce genre qu'on ne sçauroit trop louer. Après avoir donné des couronnes d'hyacinthe aux filles de Lacédémone qui chantent l'Hyménée, Théocrite leur fait relever en ces termes le bonheur de Ménélaüs. « Vous êtes arrivé à Sparte sous des auspices bien favorables; seul entre les demi-dieux, vous devenez le gendre de Jupiter, vous épousez Hélene! les Graces l'accompagnent, les Amours sont dans ses yeux; elle étoit l'ornement de Sparte, comme le cyprès est l'honneur des jardins. » Puis venant à Hélene même : « Uniquement occupées de vous, nous allons, disent-elles, vous cueillir une guirlande de lotos; nous la suspendrons à un plane, & en votre honneur nous y répandrons des parfums. Sur l'écorce du plane, on gravera ces mots : *Honorez moi, je suis l'arbre d'Hélene.* » S'adressant ensuite aux deux époux; « Puisse Vénus, ajoûtent-elles, vous inspirer une ardeur mutuelle & durable! Puisse Latone vous accorder une heureuse postérité, & Jupiter vous donner des richesses que vous transmettiez à vos descendans. »

Ce poëme, au reste, a deux parties qui sont bien marquées, & qui paroissent essentielles à tout Épithalame; l'une qui comprend les louanges des nouveaux époux, l'autre qui renferme des vœux pour leur prospérité.

La première partie exige tout l'art du Poëte; car, il en faut infiniment pour donner des louanges, qui soient tout ensemble ingénieuses, naturelles, & convenables; & voilà sans doute pourquoi l'on dit si souvent que l'Épithalame est l'écueil des Poëtes. Les louanges seront ingénieuses, si elles sortent, pour ainsi dire, du fond même de la fiction; naturelles, si elles ne blessent pas la vraisemblance poëtique; convenables, si elles sont accommodées selon les règles de cette vraisemblance au sexe, à la naissance, à la dignité, au mérite personnel.

Il en est de même, à proportion, des vœux? ils doivent être naturels, ou se renfermer dans la vraisemblance poëtique; & convenables, ou ne pas excéder la vraisemblance relative, si l'on peut s'exprimer ainsi avec M. l'Abbé Souchay.

EPITHERSIDE, *Epithersides*, Ἐπιθερσίδης, (*a*) héros, dont il

(*a*) Diod. Sicul., p. 263.

est parlé dans Diodore de Sicile. C'étoit un des amis de Pentathle.

EPITHETE, *Epithetum*, terme de Grammaire & de Rhétorique, du Grec ἐπίθετος, *adjectitius*, *accessorius*, *impositititius*, dont le neutre est ἐπίθετον. On sous-entend ὄνομα, *nomen*; ainsi, ce mot *Epithéte*, pris substantivement, veut dire nom ajoûté. Nos peres, plus voisins de la source, faisoient ce mot masculin; mais enfin les femmes & les personnes sans études, voyant ce mot terminé par un *e* muet, l'ont fait du genre féminin, & cet usage a prévalu. Le peuple abuse en plusieurs mots de ce que l'*e* muet est souvent le signe du genre féminin, sur-tout dans les adjectifs, *saint*, *sainte*; *époux*, *épouse*; *ouvrier*, *ouvriere*, &c.

M. l'abbé Girard n'a point fait d'observation sur la différence qu'il y a entre Épithete & adjectif. Il semble que l'adjectif soit destiné à marquer les propriétés physiques & communes des objets, & que l'Épithete désigne ce qu'il y a de particulier & de distinctif dans les personnes & dans les choses, soit en bien, soit en mal; *Louis le Begue*, *Philippe le Hardi*, *Louis le Grand*, &c. C'est en partie de la liberté que nos peres prenoient de donner des Épithetes aux personnes, qu'est venu l'usage des noms propres de famille.

Quand le simple adjectif, ajoûté à un nom commun ou appellatif, le fait devenir nom propre, alors cet adjectif est une Épithete; *urbs*, ville, est un nom commun; mais, quand on disoit *magna urbs*, on entendoit la ville de Rome.

Tous les adjectifs, qui sont pris en un sens figuté, sont des Épithetes; *la pâle mort*, *une verte vieillesse*, &c.

Les adjectifs patronymiques, c'est-à-dire, tirés du nom du pere ou de quelqu'un des ayeux, sont des Épithetes; *Telamonius Ajax*, Ajax fils de Télamon. Il en est de même des adjectifs tirés du nom de la patrie; c'est ainsi que Pindare est souvent appellé le poëte Thébain, *poeta Thebanus*; *Dion Syracusanus*, Dion de Syracuse, &c. Souvent les noms patronymiques sont employés substantivement par antonomase, κατὰ ἐξοχὴν, *per excellentiam*. C'est ainsi que par le philosophe on entend Aristote, & par le poëte, on désigne Homère; mais, alors *Philosophe* & *Poëte* n'étant point joints à des noms propres, sont pris substantivement, & par conséquent ne sont point des Épithetes.

On doit user avec art des Épithetes ou adjectifs; on ne doit jamais ajoûter au substantif une idée accessoire, déplacée, vaine, qui ne dit rien de marqué. Les Épithetes doivent rendre le discours plus energique. M. de Fénélon ne se contente pas de dire que *l'Orateur*, *comme le Poëte*, *doit employer des figures*, *des images & des traits*;

il dit qu'*il doit employer des figures ornées, des images vives, & des traits hardis, lorsque le sujet le demande.*

Les Épithetes qui ne se présentent pas naturellement, & qui sont tirées de loin, rendent le discours froid & ennuyeux. On ne doit jamais se servir d'Épithetes par ostentation, on n'en doit faire usage que pour appuyer sur les objets, sur lesquels on veut arrêter l'attention.

EPITHRICADIES, *Epithricadia*, (*a*) étoient des fêtes en l'honneur d'Apollon, selon Hésychius.

EPITIME, *Epitimus*, (*b*) Ε'πίτιμος, grand ami de Démosthène, comme en fait foi une lettre de cet Orateur. Il l'écrivit à Héracléodore en faveur de son ami.

EPITIMIUS, *Epitimius*, (*c*) Ε'πιτίμιος, natif de Pharsale; son cheval ayant été tué par mégarde aux jeux publics, d'un coup de javelot lancé par un athlete, Périclès passa toute une journée avec Protagoras, à examiner qui étoit, selon la droite raison, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les agonothetes, c'est-à-dire, les présidens de ces jeux.

EPITOGE; c'étoit une espèce de manteau, que les Romains mettoient sur la toge, qui étoit leur habillement distinctif.

EPITOME, *Epitome*, abrégé ou réduction des principales matières d'un grand ouvrage, resserrées dans un beaucoup moindre volume.

On reproche souvent aux auteurs d'Épitome, que leur travail occasionne la perte des originaux. Ainsi, on attribue à l'Épitome de Justin, la perte de l'histoire universelle de Trogue Pompée; & à l'abrégé de Florus, celle d'une grande partie des décades de Tite-Live.

EPITRITE, terme de poësie Latine. C'est un pied composé de quatre syllabes, trois longues & une breve.

Les Grammairiens comptent quatre sortes d'Épitrites; le premier est composé d'un iambe & d'un spondée, comme *sălūtāntēs*; le second d'un trochée & d'un spondée, comme cōncĭtātī; le troisième d'un spondée & d'un iambe, comme cōmmūnĭcāns; & le quatrième d'un spondée & d'un trochée, comme īncāntārĕ.

Épitrite étoit chez les Grecs le nom d'un rapport, appellé autrement raison sesquitierce, & qui est celui de 3 à 4, ou de la quarte.

C'étoit aussi le nom d'un des rhythmes de leur musique, duquel les deux tems étoient entr'eux dans ce même rapport.

EPITROPE, figure de Rhétorique, appellée par les Latins *concessio*, par laquelle l'O-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(*b*) Demosth. p. 203.
(*a*) Plu. T. I. p. 172.

rateur accorde quelque chose qu'il pourroit nier, afin que par cette marque d'impartialité, il puisse obtenir à son tour qu'on lui accorde ce qu'il demande.

Ainsi, M. Despréaux a dit de Chapelain par Épitrope :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur, & sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere;
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais, que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

EPITYCHES, *Epityches*, (*a*) nom que Denys d'Halicarnasse semble donner à un promontoire voisin de Prochita, dans la mer Thyrrene. Ortélius soupçonne ce passage d'être corrompu, & croit qu'il faut lire *Pithecusæ*.

EPITYCHES, *Epityches*, pere de l'athlete Eurythimus.

EPIUM, *Æpium*, ou EPIUM, Ἔπιον, nom d'une ville. *Voyez* Epéum.

EPIURUS, *Epiurus*, (*b*) Ἐπίουρος, aimoit une courtisanne, nommée Myrtale.

EPIUS, *Æpius*, athlete, dont Plutarque blâme la vanité, & découvre la foiblesse.

EPIXYÉS, *Epixyes*, (*c*) Ἐπιξύης, seigneur de Perse, satrape de la Phrygie supérieure, dressa un jour des embûches à Thémistocle. Il aposta quelques soldats Pisidiens pour le tuer, quand il seroit arrivé dans la ville appellée Léontocéphale, c'est-à-dire, *tête de Lion*; mais, avant qu'il y arrivât, comme il dormoit un jour dans son logis sur l'heure de midi, on dit que la mere des dieux lui apparut en songe, & lui dit : *Thémistocle, éloigne-toi de la tête de Lion, pour ne pas tomber entre les griffes du lion; & pour prix de l'avis que je te donne, je te demande pour mon esclave ta fille Mnésiptoleme.*

Thémistocle, s'éveillant en sursaut, & troublé de ce songe, fit ses prieres à la déesse, quitta le grand chemin, prit un détour; & après avoir passé le lieu qui lui avoit été marqué, la nuit étant venue, il se logea. Par hazard un des sommiers qui portoient sa tente, tomba dans l'eau, les esclaves étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens, qui étoient aux aguets, ne distinguant pas bien au clair de la lune, que c'étoient des ta-

(*a*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 11.
(*b*) Lucian. T. II. p. 751.
(*c*) Plut. T. I. p. 127.

piſſeries qui ſéchoient, & les prenant pour le pavillon de Thémiſtocle, accoururent l'épée à la main, eſpérant qu'ils le trouveroient dans ſa tente tout endormi ; mais, dès qu'ils ſe furent approchés, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapiſſerie, les gens de Thémiſtocle les chargerent vigoureuſement & les prirent. Ayant donc échappé ce danger de cette manière, & ne pouvant aſſez admirer l'apparition de la déeſſe, il lui bâtit dans la ville de Magnéſie un temple, qu'il appella *le temple de Dindymene*, & lui conſacra ſa fille Mnéſiptoleme, qu'il fit grande prêtreſſe.

EPIZÉLUS, *Epizelus*, (*a*) Ἐπίζηλος, fils de Cuphagoras, étoit d'Athènes. Il lui arriva une choſe ſingulière à la bataille de Marathon. Comme il combattoit vaillamment, & qu'il faiſoit le devoir d'un homme de cœur, il perdit la vue ſans avoir reçu aucune bleſſure, ſans avoir même été frappé, & demeura aveugle tout le reſte de ſa vie. Hérodote dit lui avoir entendu dire, en parlant de ſon aventure, qu'il lui ſembla voir un grand homme armé qui ſe préſenta devant lui, & dont la barbe étoit ſi longue qu'elle couvroit ſon bouclier; que néanmoins il paſſa ce fantôme, & qu'il alla tuer ſon écuyer.

EPODE, *Epode*, (*b*) eſpèce de poëſie des Grecs & des Latins. Ce mot ce prend en plus d'une ſignification.

1.° On appelloit Epode chez les Grecs un aſſemblage de vers lyriques, ou la dernière ſtance qui dans les odes, ſe chantoient immédiatement après deux autres ſtances, nommées ſtrophe & antiſtrophe. Ces trois ſortes de ſtances ſe répétoient ordinairement pluſieurs fois ſuivant ce même ordre, dans le cours d'une ſeule ode, & le nombre de ces répétitions rempliſſoit l'étendue de ce poëme. La ſtrophe & l'antiſtrophe contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, & pouvoient par conſéquent ſe chanter ſur le même air. L'Épode, tantôt plus longue, tantôt plus courte, leur étoit rarement égale; elle devoit donc, pour l'ordinaire, ſe chanter ſur un air différent; elle terminoit le chant de ce que les Grecs nommoient *période*, & de ce que nous pourrions appeller *un couplet de trois ſtances*, & elle en faiſoit comme la clôture; c'eſt auſſi de cette circonſtance que lui venoit ſon nom, dérivé du verbe Ἐπᾴδειν, *chanter par deſſus*, *chanter à la fin*. Après avoir chanté le premier couplet de l'ode, compoſé de ces trois ſtances, on chantoit le ſecond, puis le troiſième, & ainſi des autres. Preſque toutes les odes de Pindare fourniſſent des preu-

(*a*) Herod. L. VI. c. 117.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 46. *& ſuiv.* 245. *& ſuiv.*

ves de ce que l'on vient d'avancer.

2.° On donnoit le nom d'Épode à un petit poëme lyrique, composé de plusieurs distiques, dont les premiers vers étoient autant d'iambes-trimetres, ou de six pieds, & les derniers étoient plus courts, & seulement des iambes-dimetres ou de quatre pieds. De ce genre étoient les Épodes d'Archiloque, c'est-à-dire, ces pieces dans lesquelles ce Poëte satyrique déchiroit impitoyablement Lycambe, Néobulé sa fille, & plusieurs de ses parens distingués par leur naissance ou par leurs emplois.

S'il en faut croire Victorinus le Grammairien, c'étoit proprement le petit vers qui s'appelloit Épode, parce qu'il terminoit le sens du distique, de même que l'Épode des odes en finissoit le chant. Ce Grammairien ajoûte que chaque vers trimetre ne doit point se faire entendre sans être suivi du petit vers dimetre, qui en fait comme la clôture & le complément.

3.° Le Grammairien-poëte Térentianus attribue le nom d'Épode à un demi-vers élégiaque, & Victorinus lui-même va jusqu'à prodiguer cette dénomination au petit vers adonien, mis après trois vers saphiques, & de plus à un petit poëme composé de plusieurs vers adoniens rangés de suite.

4.° Enfin on a étendu la signification du mot *Epode*, jusqu'à désigner par-là tout petit vers, mis à la suite d'un ou de plusieurs grands; en ce sens le pentametre est le vers Épode, après l'exametre qui est le proodique.

Si l'on demandoit à présent ce que signifient ces mots *liber Epodon*, titre que porte le livre V. des odes d'Horace; on pourroit répondre que ce livre a pris ce nom de l'inégalité des vers, rangés de manière que chaque grand vers est suivi d'un petit, qui en est le complément ou la clôture. Ainsi, quand le livre V. des odes d'Horace est intitulé *liber Epodon*, livre des Épodes, cela signifie *liber versuum Epodon*, livre de vers *Épodes*, livre où chaque grand vers de l'ode est suivi d'un petit vers qui termine le sens; il faut cependant observer que les huit dernières odes de ce livre ne sont point du caractère Épodique des dix premières.

EPOMÉE, *Epomeus*, colline ou montagne, appellée par d'autres Epopée. *Voyez* Epopée.

EPOMIS, *Epomis*, terme Grec, que l'on a traduit en Latin par *superhumerale*, & qui répond à l'Hébreu Ephod.

EPONE, *Epona*, (*a*) la même qu'Hippone déesse des chevaux & des écuries. *Voyez* Hippone.

On a découvert dans la Ca-

(*a*) Juven. Satyr. 8. v. 157. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 409.

rinthie une inſcription, qui eſt un vœu à Hercule & à Epone; cette Epone ſe trouve encore avec une autre déeſſe dans une inſcription trouvée à Pinoberg près du Danube.

EPONYMES, *Eponymi*, (*a*) Ἐπώνυμοι. On appelloit ainſi à Athènes ceux qui avoient donné leur nom aux tribus de nouvelle création. Quand on vouloit faire paſſer quelque nouvelle loi, on l'affichoit devant les ſtatues des Eponymes, afin que chacun eût la liberté de l'examiner & d'en dire ſon ſentiment; c'étoit un des réglemens de Solon, comme nous l'apprend Démoſthène dans ſon oraiſon contre Leptine.

Les villes de la province d'Aſie, dès la plus haute antiquité, marquoient la ſuite des années par les noms des Éponymes, qu'elles inſcrivoient dans leurs faſtes, ſur les monumens, & dans les actes publics. Ces Éponymes, qui donnoient le nom à l'année, étoient différens en différentes villes; dans les unes, c'étoient les miniſtres de la religion, prêtres, pontifes, & quelquefois les prêtreſſes; dans les autres, c'étoient les magiſtrats civils, les ſtrateges, les archontes, &c., qui donnoient le nom à l'année. Toutes ces dignités ou magiſtratures Éponymes étoient annuelles; & pour éviter la confuſion dans l'ordre des années, on avoit ſoin de marquer dans les faſtes, que tel occupoit la dignité ou la magriſtrature, pour la ſeconde, pour la troiſième fois, &c.

Les Éponymes de la ville de Sardes n'ont pas toujours été les mêmes officiers; il paroît que ſous les règnes de Tibere & de Trajan, le proconſul gouverneur de la province étoit Éponyme; ſous preſque tous les règnes ſuivans juſqu'à Gallien, les années étoient marquées par la ſuite des archontes ou des ſtrateges. On trouve ſur les médailles de cette ville les titres de pontife ou d'aſiarque, lorſque le magiſtrat Éponyme étoit élevé à la dignité de pontife ou d'aſiarque: ΕΠΙ. ΓΑΛ. ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ. ΑΡΧΙΕ. ΜΕΙ ΕΠΙ. CΤΡΑ. ΚΟΡ. ΟΥΕΤΤΗΝΙΑΝΟΥ. ΑCΙ. ΑΡΧ. Α ΕΠΙ. ΔΟΜ. ΡΟΥΦΟΥ. ΑCΙΑΡΧ. Κ. ΥΙΟΥ. Τ. ΑCΙ. ΑΡΧ. Α. Mais, ces dignités n'étoient point Éponymes à Sardes; on les marquoit ſur les monumens pour honorer le magiſtrat qui en étoit décoré.

EPOÉÉE, *Epopæus*, (*b*) *ou* EPOPOS, colline ou montagne, qui étoit ſituée au milieu de l'iſle de Pithécuſe. Ceux qui habiterent autrefois cette iſle, furent contraints de l'abandonner, à cauſe d'un grand tremblement de terre & d'un incendie, que cauſerent des torrens de flammes qui ſortirent tout à coup de cette montagne. On

(*a*) Pauſ. p. 8, 9. Plut. T. I. p. 318. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 152, 153.

(*b*) Strab. pag. 247, 248. Plin. T. I. pag. 114.

en vit encore sortir de nouveaux, sous le consulat de Lucius Martius & Sextus Julius, ainsi que sous l'empire d'Auguste, & sous ceux de Tite & de Domitien son frere. L'an de Jesus-Christ 1300, il s'y fit un dernier embrasement, qui obligea ceux qui en échapperent de se retirer les uns à Bayes, & les autres dans l'isle de Sainte-Marie. Cette montagne est appellée aujourd'hui le mont Saint Julien.

Strabon dit que ces irruptions de feux ont donné lieu à la fable d'imaginer que Typhon est renversé sous cette isle. Pindare en parle dans ce sens là. Strabon ajoûte que ses eaux minérales sont bonnes pour ceux qui sont travaillés de la gravelle.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*a*) Ἐποπεὺς, Nautonnier, est mis par Ovide au nombre de ceux qui prirent un jour Bacchus.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*b*) Ἐπωπεὺς, fils d'Aloëus, & petit-fils du Soleil, obtint le gouvernement de l'Ephyrée, après la mort de Bunus.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*c*) Ἐπωπεὺς, vint de Thessalie à Sicyone; & après la mort de Corax, roi des Sicyoniens, il s'empara du royaume. Ce fut, dit-on, sous son règne qu'une armée ennemie entra pour la première fois dans ce païs, qui jusques-là n'avoit jamais été troublé par aucune guerre; voici quel fut le sujet de celle-ci.

Antiope, fille de Nyctée, étoit alors célebre dans toute la Grece pour sa rare beauté; même on la disoit fille, non de Nyctée, mais du fleuve Asope qui arrosoit les terres des Platéens & des Thébains. Soit qu'Epopée l'eût demandée en mariage, ou qu'amoureux de cette princesse il voulût satisfaire sa passion à quelque prix que ce fût, le fait est qu'il l'enleva. Les Thébains, bien résolus de venger cet affront, marcherent aussi-tôt contre lui; le combat fut sanglant. Nyctée y reçut une blessure mortelle. Epopée remporta la victoire, mais il fut blessé aussi. Nyctée, s'étant fait reporter à Thebes, & sentant sa fin approcher, laissa l'administration du royaume à son frere Lycus, en le conjurant de venger sa mort, de combattre Epopée avec de plus grandes forces, & de punir Antiope, si elle tomboit entre ses mains. Cependant, Epopée ne songeoit qu'à rendre des actions de graces aux dieux pour le succès de ses armes, & à bâtir un temple à Minerve. Quand le temple fut achevé, il pria la déesse de lui faire connoître par quelque signe si la consécration lui en avoit été agréable, & l'on dit qu'incontinent après sa priere on vit

(*a*) Ovid. Metam, L. III. c. 10.
(*b*) Pauf. p. 85, 91.
(*c*) Pauf. pag. 95, 104. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 137, 138.

naître un olivier devant la porte du temple ; mais, peu de jours après, Epopée ne laissa pas de mourir de sa blessure, qu'il avoit négligée. Sa mort mit fin à la guerre ; car, Lamédon qui lui succéda, remit Antiope entre les mains de Lycus.

On voyoit à Sicyone, près de la porte que les Sicyoniens appelloient la porte sacrée, ce temple de Minerve qui fut consacré par Epopée, & qui, soit pour la grandeur, soit pour la magnificence, l'emportoit de beaucoup sur tous les édifices de ce siecle-là ; mais, le tems n'avoit épargné que sa réputation au siecle de Pausanias, car ce temple avoit été brûlé par le feu du ciel, & il n'y avoit plus qu'un seul autel que la foudre n'eût pas endommagé, & qui subsistât dans le même état qu'il étoit du tems d'Epopée. Devant cet autel étoit la sépulture du héros ; auprès de son tombeau l'on avoit rangé les statues de ces dieux que l'on nommoit préservateurs, auxquels les Sicyoniens faisoient des sacrifices avec les mêmes cérémonies que les Grecs avoient accoutumé de pratiquer pour détourner d'eux les maux qu'ils appréhendoient. Il y avoit encore dans le même lieu, un autre temple, que l'on disoit avoir été bâti aussi par Epopée en l'honneur de Diane & d'Apollon.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*a*) Ἐπωπεύς, roi de l'isle de Lesbos, fut pere de Nyctimene, que l'on dit avoir été changée en hibou.

EPOPÉE, *Epos*, Ἔπος ; c'est l'imitation, en récit, d'une action intéressante & mémorable. Ainsi, l'Épopée differe de l'histoire, qui raconte sans imiter ; du poëme dramatique, qui peint en action ; du poëme didactique, qui est un tissu de préceptes ; des fastes en vers, de l'apologue, du poëme pastoral, en un mot de tout ce qui manque d'unité, d'intérêt, ou de noblesse.

Nous allons placer ici les réflexions d'un habile homme sur ce que les regles qu'on a prescrites à l'Épopée, ont d'essentiel ou d'arbitraire. Les unes regardent le choix du sujet, les autres la composition.

I.

Du choix du sujet.

Le P. le Bossu veut que le sujet du poëme Épique soit une vérité morale, présentée sous le voile de l'allégorie ; ensorte qu'on n'invente la fable qu'après avoir choisi la moralité, & qu'on ne choisisse les personnages qu'après avoir inventé la fable. Cette idée creuse, présentée comme une regle générale, ne mérite pas même d'être combattue.

L'abbé Terrasson veut que sans avoir égard à la moralité, on

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. T. VIII. p. 66.

on prenne pour sujet de l'Épopée l'exécution d'un grand dessein, & en conséquence il condamne le sujet de l'Iliade, qu'il appelle une inaction. Mais, la colère d'Achille ne produit-elle pas son effet, & l'effet le plus terrible, par l'inaction même de ce héros ? ce n'est pas la premiére fois qu'on a confondu, en poësie, l'action avec le mouvement.

Il n'y a point de regle exclusive sur le choix du sujet. Un voyage, une conquête, une guerre civile, un devoir, un projet, une passion, rien de tout cela ne se ressemble, & tous ces sujets ont produit de beaux poëmes. Pourquoi ? Parce qu'ils réunissent les deux grands points qu'exige Horace ; l'importance & l'intérêt, l'agrément & l'utilité.

L'action d'un poëme est *une*, lorsque du commencement à la fin, de l'entreprise à l'évènement, c'est toujours la même cause qui tend au même effet. La colere d'Achille fatale aux Grecs, Ithaque délivrée par le retour d'Ulysse, l'établissement des Troyens dans l'Ausonie, la liberté Romaine défendue par Pompée & succombant avec lui, toutes ces actions ont le caractère d'unité qui convient à l'Épopée ; & si les Poëtes l'ont altéré dans la composition, c'est le vice de l'art, non du sujet.

Ces exemples ont fait regarder l'unité d'action comme une regle invariable ; cependant, on a pris quelquefois pour sujet d'un poëme Épique tout le cours de la vie d'un homme, comme dans l'Achilléïde, l'Héracléïde, la Théséïde, &c.

M. de la Motte prétend même que l'unité de personnage suffit à l'Épopée, par la raison, dit-il, qu'elle suffit à l'intérêt ; mais c'est-là ce qui reste à examiner.

Quoi qu'il en soit, l'unité de l'action n'en détermine ni la durée ni l'étendue. Ceux, qui ont voulu lui prescrire un tems, n'ont pas fait attention qu'on peut franchir des années en un seul vers, & que les évenemens de quelques jours peuvent remplir un long poëme. Quant au nombre des incidens, on peut les multiplier sans crainte, ils formeront un tout régulier, pourvu qu'ils naissent les uns des autres, & qu'ils s'enchaînent mutuellement. Ainsi, quoique Homère, pour éviter la confusion, n'ait pris pour sujet de l'Iliade que l'incident de la colere d'Achille, l'enlevement d'Hélene vengé par la ruine de Troye n'en seroit pas moins une action unique, & telle que l'admet l'Épopée dans sa plus grande simplicité.

Une action vaste a l'avantage de la fécondité, d'où résulte celui du choix ; elle laisse à l'homme de goût & de génie la liberté de reculer dans l'enfoncement du tableau ce qui n'a rien d'intéressant, & de présenter sur les premiers plans les objets capables d'émouvoir l'ame. Si Homère avoit embrassé dans l'Iliade l'enléve-

ment d'Hélene vengé par la ruine de Troye, il n'auroit eu ni le loisir ni la pensée de décrire des tapis, des casques, des boucliers, &c. Achille dans la cour de Deidamie, Philoctete à Lemnos, & tant d'autres incidens pleins de noblesse & d'intérêts, parties essentielles de son action, l'auroient suffisamment remplie; peut-être même n'auroit-il pas trouvé place pour ses dieux, & il y auroit perdu peu de chose.

Le poëme Epique n'est pas borné comme la tragédie aux unités de lieu & de tems; il a sur elle le même avantage que la poësie sur la peinture. La tragédie n'est qu'un tableau; l'Épopée est une suite de tableaux qui peuvent se multiplier sans se confondre. Aristote veut avec raison que la mémoire les embrasse; ce n'est pas mettre le génie à l'étroit que de lui permettre de s'étendre aussi loin que la mémoire.

Soit que l'Épopée se renferme dans une seule action comme la tragédie, soit qu'elle embrasse une suite d'actions comme nos romans, elle exige une conclusion qui ne laisse rien à désirer; mais, le Poëte dans cette partie a deux excès à éviter; sçavoir, de trop étendre, ou de ne pas assez développer le dénouement.

L'action de l'Épopée doit être mémorable & intéressante, c'est-à-dire, digne d'être présentée aux hommes comme un objet d'admiration, de terreur, ou de pitié; ceci demande quelque détail.

Un Poëte, qui choisit pour sujet une action, dont l'importance n'est fondée que sur des opinions particulières à certains peuples, se condamne par son choix à n'intéresser que ces peuples, & à voir tomber avec leurs opinions toute la grandeur de son sujet. Celui de l'Énéïde, tel que Virgile pouvoit le présenter, étoit beau pour tous les hommes; mais, dans le point de vue sous lequel le Poëte l'a envisagé, il est bien éloigné de cette beauté universelle; aussi le sujet de l'Odyssée comme l'a saisi Homère [abstraction faite des détails], est bien supérieur à celui de l'Énéïde. Les devoirs de roi, de pere, & d'époux appellent Ulysse à Ithaque; la superstition seule appelle Énée en Italie. Qu'un héros échappé à la ruine de sa patrie avec un petit nombre de ses concitoyens, surmonte tous les obstacles pour aller donner une patrie nouvelle à ses malheureux compagnons, rien de plus intéressant ni de plus noble. Mais, que par un caprice du destin il lui soit ordonné d'aller s'établir dans tel coin de la terre, plutôt que dans tel autre; de trahir une reine qui s'est livrée à lui, & qui l'a comblé de biens, pour aller enlever à un jeune prince une femme qui lui est promise; voilà ce qui a pu intéresser les dévots de la cour d'Auguste, & flatter un peuple enivré de sa fa-

buleuse origine, mais ce qui ne peut nous paroître que ridicule & révoltant. Pour justifier Énée, on ne cesse de dire qu'il étoit pieux; c'est en quoi nous le trouvons pusillanime; la piété envers des dieux injustes ne peut être reçue que comme une fiction puérile, ou comme une vérité méprisable. Ainsi, ce que l'action de l'Énéïde a de grand est pris dans la nature, ce qu'elle a de petit est pris dans le préjugé.

L'action de l'Épopée doit donc avoir une grandeur & une importance universelles, c'est-à-dire, indépendantes de tout intérêt, de tout système, de tout préjugé national, & fondées sur les sentimens & les lumières invariables de la nature. *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi*, est une leçon intéressante pour tous les peuples & pour tous les rois; c'est l'abrégé de l'Iliade. Cette leçon à donner à tout le monde, est le seul objet qu'ait pu se proposer Homère; car prétendre que l'Iliade soit l'éloge d'Achille, c'est vouloir que le paradis perdu soit l'éloge de Satan. Un panégyriste peint les hommes comme ils doivent être; Homère les peint comme ils étoient. Achille & la plûpart de ses héros ont plus de vices que de vertus, & l'Iliade est plutôt la satyre que l'apologie de la Grece.

Lucain est sur-tout recommandable par la hardiesse avec laquelle il a choisi & traité son sujet aux yeux des Romains devenus esclaves, & dans la cour de leur tyran :

Proxima quid soboles, aut quid meruere nepotes

In regnum nasci? Pavidè num gessimus arma?

Teximus an jugulos? Alieni pœna timoris

In nostra cervice sedet. . . . .

Ce génie audacieux avoit senti qu'il étoit naturel à tous les hommes d'aimer la liberté, de détester quiconque l'opprime, d'admirer quiconque la défend; il a écrit pour tous les siecles; & sans l'éloge de Néron dont il a souillé son poëme, on le croiroit d'un ami de Caton.

La grandeur & l'importance de l'action de l'Épopée dépendent de l'importance & de la grandeur de l'exemple qu'elle contient. Exemple d'une passion pernicieuse à l'humanité; sujet de l'Iliade. Exemple d'une vertu constante dans ses projets, ferme dans les revers, & fidelle à elle même; sujet de l'Odyssée, &c. Dans les exemples vertueux, les principes, les moyens, la fin, tout doit être noble & digne; la vertu n'admet rien de bas. Dans les exemples vicieux, un mêlange de force & de foiblesse, loin de dégrader le tableau, ne fait que le rendre plus naturel & plus frappant. Que d'un intérêt puissant naissent des divisions cruelles, on a dû s'y attendre, & l'exemple est in-

fructueux. Mais, que l'infidélité d'une femme & l'imprudence d'un jeune insensé dépeuplent la Grece & embrasent la Phrygie, cet incendie allumé par une étincelle inspire une crainte salutaire; l'exemple instruit en étonnant.

Quoique la vertu heureuse soit un exemple encourageant pour les hommes, il ne s'ensuit pas que la vertu infortunée soit un exemple dangereux. Qu'on la présente telle qu'elle est dans le malheur, sa situation ne découragera point ceux qui l'aiment. Caton n'étoit pas heureux après la défaite de Pompée; & cependant qui n'envieroit le sort de Caton tel que nous le peint Séneque, *inter ruinas publicas erectum*?

L'action de l'Épopée semble quelquefois tirer son importance de la qualité des personnages; il est certain que la querelle d'Agamemnon avec Achille, n'auroit rien de grand si elle se passoit entre deux soldats; pour quoi? parce que les suites n'en seroient pas les mêmes. Mais, qu'un Plébéïen comme Marius, qu'un homme privé, comme Cromwel, Fernand-Cortès, &c. entreprenne, exécute de grandes choses, soit pour le bonheur, soit pour le malheur de l'humanité, son action aura toute l'importance qu'exige la dignité de l'Épopée. On a dit: *Il n'est pas besoin que l'action de l'Épopée soit grande en elle même, pourvu que les personnages soient d'un rang élevé*; & nous disons: *Il n'est pas besoin que les personnages soient d'un rang élevé, pourvu que l'action soit grande en elle-même.*

Il semble que l'intérêt de l'Épopée doive être un intérêt public, l'action en auroit sans doute plus de grandeur, d'importance, & d'utilité; toutefois on ne peut en faire une règle. Un fils dont le pere gémiroit dans les fers, & qui tenteroit pour le délivrer tout ce que la nature & la vertu, la valeur & la piété peuvent entreprendre de courageux & de pénible; ce fils, de quelque condition qu'on le supposât, seroit un héros digne de l'Épopée, & son action mériteroit un Voltaire ou un Fenelon. On éprouve même qu'un intérêt particulier est plus sensible qu'un intérêt public, & la raison en est prise dans la nature. Cependant, comme le poëme Épique est surtout l'école des maîtres du monde, ce sont les intérêts qu'ils ont en main qu'il doit leur apprendre à respecter. Or, ces intérêts ne sont pas ceux de tel ou tel homme, mais ceux de l'humanité en général, le plus grand & le plus digne objet du plus noble de tous les poëmes.

I I.

De la composition.

La composition de l'Épopée embrasse trois points principaux, le plan, les caractères & le style. On distingue dans le plan l'exposition, le nœud, & le dénouement; dans les ca-

ractères, les passions & la morale ; dans le style, la force, la précision, & l'élégance, l'harmonie & le coloris.

1.° Du plan. L'exposition a trois parties, le début, l'invocation, & l'avant-scene.

Le début n'est que le titre du poëme plus développé, il doit être noble & simple.

L'invocation n'est une partie essentielle de l'Épopée, qu'en supposant que le Poëte ait à révéler des secrets inconnus aux hommes. Lucain qui ne devoit être que trop instruit des malheurs de sa patrie, au lieu d'invoquer un Dieu pour l'inspirer, se transporte tout-à-coup au tems où s'alluma la guerre civile. Il frémit, il s'écrie :

Citoyens, arrêtez ; quelle est votre fureur !

L'habitant solitaire est errant dans vos villes ;

La main du laboureur manque à vos champs stériles.

Ce mouvement est plein de chaleur ; une invocation eût été froide à sa place.

L'avant-scene est le développement de la situation des personnages au moment où commence le poëme, & le tableau des intérêts opposés, dont la complication va former le nœud de l'intrigue.

Dans l'avant-scene, ou le Poëte suit l'ordre des évènemens, & la fable se nomme simple ; ou il laisse derrière lui une partie de l'action pour se replier sur le passé, & la fable se nomme implexe. Celle-ci a un grand avantage, non seulement elle anime la narration, en introduisant un personnage plus intéressé & plus intéressant que le Poëte, comme Henri IV, Ulysse, Énée, &c., mais encore en prenant le sujet par le centre, elle fait refluer sur l'avant-scene l'intérêt de la situation présente des acteurs, par l'impatience où l'on est d'apprendre ce qui les y a conduits.

Toutefois de grands évènemens, des tableaux variés, des situations pathétiques, ne laissent pas de former le tissu d'un beau poëme, quoique présentés dans leur ordre naturel. Boileau traite de maigres Historiens, les Poëtes qui suivent l'ordre des tems; cependant, l'exactitude ou les licences Chronologiques sont très-indifférentes à la beauté de la poësie ; ce sont la chaleur de la narration, la force des peintures, l'intérêt de l'intrigue, le contraste des caractères, le combat des passions, la vérité & la noblesse des mœurs ; qui sont l'ame de l'Epopée, & qui feront du morceau d'histoire le plus exactement suivi, un poëme Épique admirable.

L'intrigue a été jusqu'ici la partie la plus négligée du poëme Épique, tandis que dans la tragédie elle s'est perfectionnée de plus en plus. On a osé se détacher de Sophocle & d'Euripide, mais on craint d'abandon-

ner les traces d'Homère. Virgile l'a imité, & l'on a imité Virgile.

Aristote a touché au principe le plus lumineux de l'Épopée, lorsqu'il a dit que ce poëme devoit être une tragédie en récit.

2.° Des caractères. Rien ne paroît plus inutile que le mêlange des êtres surnaturels avec les hommes; tout ce que le Poëte peut se promettre, c'est de faire de grands hommes de ses dieux, *en les habillant de nos pièces*, suivant l'expression de Montagne. Et ne vaut-il pas mieux employer les efforts de la Poësie à rapprocher les dieux des hommes? *Humana ad deos transtulerunt*, dit Cicéron en parlant des Philosophes mythologues, *divina mallem ad nos. Ce que j'y vois de plus certain*, dit Pope au sujet des dieux d'Homère, *c'est qu'ayant à parler de la divinité sans la connoître, il en a pris une image dans l'homme; il contempla dans une onde inconstante & fangeuse, l'astre qu'il y voyoit réfléchi.*

On peut objecter que l'imagination ne raisonne point; que le merveilleux l'enivre; qu'il emporte l'ame hors d'elle même, sans lui donner le tems de se replier sur les idées qui détruiroient l'illusion. Tout cela est vrai, & c'est ce qui empêche de bannir le merveilleux de l'Épopée; c'est ce qui engage à l'admettre même dans la tragédie. Mais, dans l'un & l'autre de ces poëmes, il est encore moins raisonnable de l'exiger que de l'interdire.

Cependant, comment suppléer aux personnages surnaturels dans l'Épopée? Par les vertus & les passions, non pas allégoriquement personnifiées [l'allégorie anime le Physique & refroidit le moral], mais rendues sensibles par leurs effets, comme elles le font dans la nature, & comme la tragédie les présente. L'Épopée n'exige donc pour personnages que des hommes, & les mêmes hommes que la tragédie; avec cette différence, que celle-ci demande plus d'unité dans les caractères, comme étant resserrée dans un moindre espace de tems.

Il n'est point de caractère simple. *L'homme*, dit Charon, *est un sujet merveilleusement divers & ondoyant*; cependant, comme la tragédie n'est qu'un moment de la vie d'un homme, que dans ce moment même il est violemment agité d'un intérêt principal & d'une passion dominante, il doit, dans ce court espace, suivre une même impulsion, & n'essuyer que le flux & le reflux naturel à la passion qui le domine, au lieu que l'action du poëme Épique étant étendue à un plus long espace de tems, la passion a ses relâches, & l'intérêt ses diversions; c'est un champ libre & vaste pour l'inconstance & l'instabilité, qui est le plus commun & apparent vice de la nature humaine. La sagesse & la vertu seules sont au-dessus des révolutions; &

c'eſt un genre de merveilleux qu'il eſt bon de réſerver pour elles.

Ainſi, quoique chacun des perſonnages employés dans l'Épopée, doive avoir un fond de caractère & d'intérêt déterminé, les orages qui s'y élevent ne laiſſent pas quelquefois d'en troubler la ſurface & d'en dérober le fond. Mais, il faut obſerver auſſi qu'on ne change jamais ſans cauſe d'inclination, de ſentiment ou de deſſein; ces changemens ne s'operent, s'il eſt permis de le dire, qu'au moyen des contrepoids. Tout l'art conſiſte à changer à propos la balance; & ce genre de méchaniſme exige une connoiſſance profonde de la nature.

3.° Du ſtyle. Nous ſuppoſons dans le lecteur une idée juſte des qualités du ſtyle en général. Appliquons en peu de mots au ſtyle de l'Épopée, celles de ces qualités qui lui conviennent. Les premières ſont la force, la préciſion, & l'élégance. La force & la préciſion ſont inſéparables; mais, c'eſt avec l'élégance qu'il eſt difficile de les concilier. Parmi les Auteurs qui en écrivant, ſe livrent à leur génie, ceux qui penſent le plus ne ſont pas ceux qui écrivent le mieux; leurs idées, qui ſe preſſent & ſe foulent dans leur impétuoſité, font que leurs expreſſions ſe ſerrent & ſe froiſſent; au contraire, ceux dont les idées moins tumultueuſes ſe ſuccedent & s'arrangent à leur aiſe, conſervent dans leur ſtyle cette liante facilité; leur imagination donne à leur plume le loiſir d'être élégante. Du nombre des premiers ſont Séneque, Tacite & Lucain, Corneille, Paſcal & Boſſuet; du nombre des ſeconds, Cicéron, Tite-Live & Virgile, Racine, Malebranche & Fléchier.

Un ouvrage plus élégant & moins penſé a communément plus de ſuccès qu'un ouvrage plus penſé & moins élégant. La lecture du premier eſt agréable & facile; la lecture du ſecond eſt utile, mais fatigante. Celui-ci eſt une mine d'or; celui-là une feuille légere, mais artiſtement travaillée; on l'admire, on en jouit; & qui va fouiller dans les mines? Ceux mêmes qui s'y enrichiſſent ſe gardent bien de les faire connoître. Combien d'Auteurs célebres doivent leur fortune à d'obſcurs Écrivains, qu'ils n'ont jamais daigné nommer? On a dit qu'une penſée appartenoit à celui qui la rendoit le mieux; cela reſſemble au droit du plus fort. Dans le fait, il eſt du moins vrai que l'homme de génie eſt ſouvent comme le ver à ſoie qui file pour l'ouvrier, *ſic vos, non vobis*. . . .

Mais, le ſoin qu'on prend de polir le ſtyle ne peut-il pas réfroidir l'imagination & rallentir la penſée? Non, lorſque le Poëte ſe hâte d'abord de répandre ſes idées dans toute leur rapidité, & ne donne à la correction que les intervalles du génie. Dans ce premier jet,

l'expreſſion ſe fond avec la penſée, & ne faiſant plus qu'un même corps avec elle, ne laiſſe à la réflexion que des traits à rechercher & des contours à arrondir. Rien n'eſt plus vif ni plus élégant que les ſcenes paſſionnées de racine; c'eſt ainſi qu'il les a travaillées. C'eſt ainſi ſans doute qu'avoit commencé celui qui eſt mort à vingt-ſept ans, & nous a laiſſé la Pharſale.

L'harmonie & le coloris diſtinguent ſur-tout le ſtyle de l'Épopée. Il y a deux ſortes d'harmonie dans le ſtyle, l'harmonie contrainte, & l'harmonie libre; l'harmonie contrainte, qui eſt celle des vers, réſulte d'une diviſion Symmétrique & d'une meſure régulière dans les ſons.

On ſçait que l'exametre des Anciens étoit compoſé de ſix meſures à quatre tems; c'eſt d'après ce modele que ſuppoſant longues ou de deux tems toutes les ſyllabes de notre langue, on en a donné douze à notre vers alexandrin. Mais, comme notre langue, quoique moins dactilique que le Grec & le Latin, ne laiſſe pas d'être mêlée de longues & de breves, & que le choix en eſt arbitraire dans les vers, il arrive qu'un vers a deux, trois, quatre, & juſqu'à huit tems de plus qu'un autre vers de la même meſure en apparence.

Jĕ nĕ vēux quĕ lă voīr, ſŏupīrēr ĕt mŏurīr.

Trăçăt ă păs tărdīfs ŭn pēniblĕ ſīllŏn.

Ainſi, le mêlange des ſyllabes breves & longues détruit dans nos vers la régularité de ſa meſure; or, point de vers harmonieux ſans ce mêlange; d'où il ſuit que l'harmonie & la meſure ſont incompatibles dans nos vers. Le choix des ſons y eſt arbitraire; ce n'eſt donc pas encore ce choix qui rend nos vers préférables à la proſe. Enfin, la rime, qui peut cauſer un moment le plaiſir de la ſurpriſe, ennuye & fatigue à la longue. Qu'eſt-ce donc qui peut nous attacher à une forme de vers qui n'a ni rhythme ni meſure, & dont l'irrégulière ſymmétrie prive la penſée, le ſentiment & l'expreſſion des graces nobles de la liberté?

La proſe a ſon harmonie; & celle-ci, que nous appellons libre, ſe forme, non de tel ou de tel mêlange de ſons régulièrement diviſés, mais d'un mêlange varié de ſyllabes faciles, pleines & ſonores, tour-à-tour lentes & rapides, au gré de l'oreille, & dont les ſuſpenſions & les repos ne lui laiſſent rien à ſouhaiter. Là tous les nombres que l'oreille s'eſt choiſis par prédilection, dactyle, ſpondée, iambe, &c., ſe ſuccedent & s'allient avec une variété qui l'enchante & ne la fatigue jamais; la meſure précipitée ou ſoutenue, interrompue ou remplie, ſuivant les mouvemens de l'ame, laiſſe au ſentiment, d'in-

telligence avec l'oreille, choisir & marquer les divisions ; c'est là que le trimetre, le tétrametre, le pentametre, trouvent naturellement leur place ; car c'est une affectation puérile que d'éviter dans la prose, la mesure d'un vers harmonieux, si ce n'est peut-être celle du vers héroïque, dont le retour continu est trop familier à notre oreille, pour qu'elle ne soit pas étonnée de trouver ce vers isolé au milieu des divisions irrégulières de la prose.

Le coloris du style est une suite du coloris de l'imagination ; & comme il en est inséparable, nous avons cru devoir les réunir sous un même point de vue.

Le style de la tragédie est commun à toute la partie dramatique de l'Épopée.

Mais, la partie Epique permet, exige même des peintures plus fréquentes & plus vives ; ou ces peintures présentent l'objet sous ses propres traits, & on les appelle descriptions ; où elles le présentent revêtu de couleurs étrangeres, & on les appelle images.

Les descriptions exigent non seulement une imagination vive, forte & étendue, pour saisir à la fois l'ensemble & les détails d'un tableau vaste, mais encore un goût délicat & sûr pour choisir, & les tableaux, & les parties de chaque tableau qui sont dignes du poëme Héroïque. La chaleur des descriptions est la partie brillante & peut-être inimitable d'Homère ; c'est par-là qu'on a comparé son génie *à l'essieu d'un char qui s'embrase par sa rapidité. . . . . . Ce feu*, dit-on, *n'a qu'à paroître dans les endroits où manque tout le reste, & fût-il environné d'absurdités, on ne le verra plus.* C'est par-là qu'Homère a fait tant de fanatiques parmi les Sçavans, & tant d'enthousiastes parmi les hommes de génie ; c'est par-là qu'on l'a regardé tantôt comme une source intarissable où s'abreuvoient les Poëtes,

A quo ceu fonte perenni
Vatum pieriis ora rigantur aquis.

Tantôt comme l'avoit représenté le peintre Galathon, *cujus vomitum alii poetæ adstantes absorbent.*

Mais, ce n'est point assez de bien peindre, il faut bien choisir ce qu'on peint ; toute peinture vraie a sa beauté ; mais, chaque beauté a sa place. Tout ce qui est bas, commun, incapable d'exciter la surprise, l'admiration, ou la curiosité d'un lecteur judicieux, est déplacé dans l'Épopée.

Il faut, dit-on, des peintures simples & familières pour préparer l'imagination à se prêter au merveilleux ; oui, sans doute. Mais, le simple & le familier ont leur intérêt & leur noblesse. Le repas d'Henri IV, chez le solitaire de Gersai, n'est pas moins naturel que le repas d'Énée sur la côte d'Afrique ; cependant, l'un est intéressant & l'autre ne l'est pas. Pourquoi ?

Parce que l'un renferme les idées accessoires d'une vie tranquille & pure, & l'autre ne présente que l'idée toute nue d'un repas de voyageurs.

Il reste à examiner la partie des images; surquoi on peut consulter l'article d'image.

EPOPS, *Epops*, (*a*) nom que les Grecs donnoient à cet oiseau que nous appellons Hupe. Térée, selon Ovide, fut changé en cet oiseau.

EPOPTES, *Epoptæ*, Ἐπόπται. (*b*) Pour bien entendre ce mot, il faut se rappeller qu'il y avoit à Athènes les grands & les petits mystères. Ceux qui avoient l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits; & quand ils étoient reçus, ils étoient appellés mystes, c'est-à-dire, initiés; & ils ne pouvoient entrer que dans le vestibule du temple, il leur falloit au moins un an pour être admis ensuite aux grands mystères; alors ils entroient dans le temple, on leur montroit toutes les choses Saintes, hors quelques-unes qui étoient réservées pour les Prêtres seuls, & alors ils étoient appellés *Epoptes*, c'est-à-dire, *Inspecteurs*. Il étoit défendu de conférer en même tems ces deux qualités. Il n'y eut que Démétrius, qui passa par-dessus les loix, & qui dans le même jour fut fait initié & confrere. Mais, la débauche d'Alcibiade avoit déjà prévenu Démétrius, en faisant voir que l'inspection des choses Saintes pouvoit suivre de près l'initiation.

EPOPTIQUE, *Epoptica*, Ἐποπτικα, (*c*) nom que l'on donnoit à Athènes aux grands mystères, aux mystères les plus intimes. *Voyez* l'article précédent.

EPORÉDIE, *Eporedia*, (*d*) Ἐπορεδία, ville d'Italie, située en-deçà du Pô par rapport à nous. Ptolémée la met dans le païs des Salassiens. Pline dit que le peuple Romain bâtit la ville d'Eporédie, par l'ordre des oracles Sibyllins; & il ajoûte que les Gaulois nomment Eporédies les bons dompteurs de chevaux. Strabon appelle cette ville Eporaïdie, & en fait une colonie Romaine. Cette colonie fut fondée, dit-il, pour servir de boulevard contre les Salassiens; mais, elle ne fit pas beaucoup de résistance, jusqu'à ce que cette nation eut été détruite.

Les Notices de l'Empire nomment cette ville Eporizium. C'est aujourd'hui Ivrée, sur la rivière de Donia, en Piémont, dans le Canavez.

EPORÉDORIX, *Eporedorix*, (*e*) jeune Seigneur Éduen, de grande naissance & de grand crédit. Il passa au service de César avec la cavalerie de son païs. Virdumarus, ou Viridu-

(*a*) Ovid. Metam. L. VI. c. 14.
(*b*) Plut. T. I. p. 202.
(*c*) Plut. T. I. pag. 900.
(*d*) Plin. T. I. p. 174. Tacit. Hist. L. I. c. 70. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 205. Vell. Paterc. L. I. c. 15.
(*e*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 308. *& seq.*

marus, qui l'égaloit en autorité, mais non pas en noblesse, y passa aussi avec lui. César fut bien aise de les avoir tous deux auprès de lui, parce qu'il y avoit de grandes jalousies entr'eux. Cependant, il se répand un faux bruit que ces deux illustres Seigneurs ont été massacrés par les Romains sous prétexte de trahison, sans avoir seulement été ouis en leur défense. Les Auteurs de ce faux bruit se proposoient de porter par-là les Éduens à la révolte. Mais, Eporédorix, averti de ce qui se passoit, vient promptement le découvrir à César, & le prie d'y donner ordre, lui représentant entre autres choses, qu'il craignoit que son païs ne quittât l'alliance Romaine sur cette fausse accusation. A cette nouvelle, César, sans tarder plus long-tems, part avec quatre légions & toute sa cavalerie. Il avoit à peine fait un peu plus de six lieues, qu'il découvre l'armée des Eduens, & la fait investir par sa cavalerie pour retarder sa marche, avec défense de tuer personne. Ensuite, il commande à Eporédorix & à Viridumarus de se montrer aux premiers rangs & d'appeller ceux de leur connoissance. La fourberie étant découverte, tout les soldats tendirent les mains à César, & jetterent bas leurs armes.

Mais, Eporédorix & Viridumarus ne furent pas constamment attachés au parti de César. Quelque tems après, ils vinrent le trouver pour obtenir leur congé, sous prétexte de prévenir Litavicus, & de rassurer leur païs, où il étoit allé avec toute la cavalerie de l'ennemi, pour l'émouvoir. César, pour ne témoigner aucune appréhension, ni donner sujet aux Eduens de se plaindre, ne les voulut point arrêter, quoiqu'il vît bien que leur départ hâteroit même la révolte, qui ne lui étoit que trop connue. En effet, comme Eporédorix & Viridumarus passoient à Noviodunum, où César avoit enfermé les ôtages de toute la Gaule, avec une grande partie de son bagage & de celui de l'armée, tous les deniers publics, les provisions de bled, & les chevaux qu'il avoit en Espagne & en Italie, pour servir en cette guerre; ils apprirent que Litavicus avoit été bien reçu dans Bibracte. Ils crurent donc qu'ils ne devoient pas laisser échapper l'occasion qui se présentoit; & après avoir fait main-basse sur la garnison de Noviodunum, & sur les marchands Romains qui étoient dans la ville, ils se saisirent de la place. Ensuite, ils partagent entr'eux les chevaux & l'argent, envoyent les ôtages sous bonne escorte à Autun, pour les présenter au Magistrat, enlevent sur des batteaux tout le bled qu'ils peuvent, & jettent le reste dans la rivière; & parce que la place étoit trop foible pour la garder, ils y mettent le feu à leur départ. Après cela,

ils font de nouvelles levées, disposent des troupes le long du fleuve, & répandent par-tout leur cavalerie pour couper les vivres aux Romains, & les obliger à se retirer. Voilà comme Eporédorix & Viridumarus furent les premiers à lever l'étendard de la révolte.

Les suites n'en furent pas absolument heureuses pour Eporédorix. Il fut fait prisonnier dans un combat & emmené à César. Il est vrai que les commentateurs croyent que cet Eporédorix est différent de l'autre. Quoi qu'il en soit, il est dit de celui qui tomba entre les mains des Romains, en qualité de prisonnier de guerre, qu'il avoit été général de l'armée des Eduens contre les Séquanois avant l'arrivée de César dans les Gaules. J'observerai encore que depuis qu'il a été pris, on trouve un autre Eporédorix entre les quatre chefs qui sont chargés de la conduite de l'armée générale des Gaulois, armée qui fut envoyée au secours d'Alésie. Toutes ces difficultés disparoîtront peut-être, si l'on fait attention qu'Eporédorix avoit un frere. Je ne serois pas éloigné de penser que ce fut ce frere, qui sans doute s'appelloit aussi Eporédorix, que l'on prit & emmena au général Romain.

EPOSSOGNATUS, (a) *Eposſognatus*, petit roi de Galatie. C'étoit le seul de tous les petits Rois du païs, qui fût demeuré uni avec Eumene, & qui eût refusé de secourir Antiochus. Le consul Cn. Manlius étant arrivé sur les frontières des Tolistoboïens, peuple Galate, envoya des ambassadeurs à Epossognatus. Les Ambassadeurs ne tarderent pas à venir le retrouver, & ils étoient accompagnés des députés de ce petit Prince, qui venoient le prier de sa part de ne point attaquer les Tolistoboïens; qu'il iroit lui-même trouver les chefs de ce peuple, & leur persuaderoit de se soumettre. Le consul y consentit, & quelque tems après, les députés d'Epossognatus revinrent apprendre à Cn. Manlius que leur maître étoit allé trouver les commandans des Gaulois, mais que ses remontrances avoient été inutiles; qu'ils abandonnoient les bourgs situés dans les plaines, pour se retirer avec leurs femmes & leurs enfans sur le mont Olympe, avec tout ce qu'ils pouvoient emporter avec eux, dans le dessein d'opposer à l'ennemi la difficulté des lieux, leur courage & leurs armes.

EPOTIDES, *Epotides*, (b) Ἐπωτίδες. Outre l'éperon que l'on mettoit à la proue, on mettoit aussi aux vaisseaux de guerre, ce que les Grecs appelloient les Epotides. Par le moyen des Epotides, dit Suidas, on armoit

(a) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 250.

en guerre les vaisseaux de charge. On croit que ce sont les Corinthiens qui ont inventé ces Epotides ; les Syracusains les imiterent ensuite pour donner bataille aux Athéniens ; voici comme Thucydide en parle. » Les Syracusains mirent leur » flotte en état, & tâcherent » de remédier aux défauts de » leurs vaisseaux, qu'ils avoient » reconnus dans le combat » précédent, espérant de com- » battre ensuite avec plus d'a- » vantage. Il raccourcirent les » proues de leurs vaisseaux, & » les firent plus fortes ; ils ajoû- » terent aux proues des Epo- » tides, & les assurerent en de- » hors avec des solives, qui » s'avançoient sur les côtés du » navire l'espace d'environ six » coudées pour les affermir ainsi » davantage ; & tout cela en la » même manière que les Co- » rinthiens avoient fait, lors- » qu'ils voulurent attaquer les » vaisseaux qui étoient à Nau- » pacte. « Il paroît par ces paroles de Thucydide que les Epotides étoient des poutres ou de grosses pièces de bois, qui s'avançoient aux deux côtés de la proue, pour empêcher les coups violens des éperons. L'Étymologique s'est trompé, lorsqu'il a dit que les Epotides étoient sur la pouppe. On ne trouve point chez les Latins de mot qui réponde à ces Épotides des Grecs ; & on ne sçait pas s'ils en ont jamais eu ; à moins qu'on ne veuille prendre pour Épotides ces poutres terminées par une tête de bélier, que l'on remarque dans un combat naval que donne D. Bernard de Montfaucon.

ÉPOUVENTE, *Timor*, Φόβος, fille de Mars & de Vénus. C'est la même que la Peur. *Voyez* Peur.

EPPIA, *Eppia*, (*a*) dame Romaine, dont parle Juvénal. D'autres éditions portent Hippia. Cette dame, femme d'un Sénateur Romain, suivit un vil athlete jusqu'à l'isle de Pharos & jusqu'au Nil, c'est-à-dire, jusqu'à Alexandrie en Egypte. Eppia, ne se souciant plus de sa maison, ni de son mari, ni de sa sœur, n'eut aucun égard à son païs, & par une horrible cruauté, elle abandonna ses propres enfans, sans être touchée de leurs larmes. Mais, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'elle eut la force de renoncer à la comédie & au comédien Pâris. Cependant, quoiqu'elle eût été élevée dans l'abondance & les délices, & que durant son enfance, elle eut couché dans un berceau enrichi d'or, elle méprisa les incommodités de la mer ; aussi avoit-elle méprisé de perdre sa réputation, dont la perte est peu sensible aux dames qui n'aiment que leurs plaisirs. Au reste, les flots impétueux de la mer Tyrrhène. Les vagues bruyantes de l'Ionienne, ni

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 82. *& seq.*

même les fréquens trajets de plusieurs mers ne l'effrayerent jamais.

EPPIUS [M.], *M. Eppius*, (*a*) capitaine Romain, qui porta les armes contre César. Ayant rencontré un jour ce Général sur le chemin d'Adrumete à Utique, il lui demanda pardon, & César le lui accorda.

EPPONINE, *Epponina*, femme de Julius Sabinus. *Voyez* Sabinus [Julius.]

EPULÆ SACRIFICALES. (*b*) Le sacrifice, chez les Romains, étoit suivi d'un festin, qu'on nommoit *Epulæ Sacrificales*. Ce festin étoit public & ordonné par les Septemvirs appellés Epulons, si le sacrifice étoit au nom du public; mais, s'il étoit fait par un particulier, le festin étoit aussi particulier, & ceux qui faisoient ce sacrifice, mangeoient avec leurs amis la partie des victimes qu'ils avoient partagée avec les dieux.

EPULON, *Æpulo*, (*c*) roi des Istriens, se perça de son épée, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des Romains. *Voyez* Nesactium, ou Nesartium.

EPULON, *Epulo*, (*d*) capitaine Latin, qui reçut un coup mortel d'Achate, le fidele compagnon d'Énée.

EPULONS, *Epulones*, (*e*) sorte de Prêtres parmi les Romains. Les Pontifes ne pouvant vaquer à tous les sacrifices qui se faisoient à Rome, pour le nombre infini de dieux qui y étoient honorés, instituerent trois ministres qu'ils appellerent Epulons, *Triumviri Epulonum*, parce que leur fonction consistoit à préparer les festins sacrés dans les jeux solemnels, comme nous l'apprenons de Festus, & à dresser les lits sur lesquels on se plaçoit pour manger. Leur office étoit aussi de publier & de marquer le jour où ces repas devoient se faire en l'honneur des Dieux, de Jupiter & autres; d'avoir soin que rien n'y manquât, de recueillir les legs que des particuliers faisoient par dévotion pour ces repas sacrés, & d'obliger les héritiers à y satisfaire, même par saisie de biens.

Les Epulons avoient le privilege de porter la robe bordée de pourpre, comme les Pontifes, ainsi que le dit Tite-Live. Le nombre de ces ministres fut augmenté d'abord de deux, puis encore de deux autres, & enfin jusqu'à dix dans le tems que Jules-César étoit Pontife. Voilà les *Triumviri*, les *Quintumviri*, les *Septemviri*, & les *Decemviri Epulonum* dont il est parlé dans l'histoire Romaine.

Parmi les autres privileges

(*a*) Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 820.

(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 226.

(*c*) Tit. Liv. L. XLI. c. 11.

(*d*) Virg. Æneid. L. XII. 459.

(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 512. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 44, 239. T. III. p. 297.

accordés aux Epulons, le plus considérable étoit de n'être point obligés de donner leurs filles pour être vestales, & ils avoient cela de commun avec d'autres ministres, ainsi que nous l'apprenons d'Aulu-Gelle. Cet Auteur, parlant des filles Romaines qui pouvoient s'exempter d'être Vestales, dit : *Sed eam, cujus soror ad id sacrificium lecta sit, excusationem mereri aiunt. Item cujus pater flamen, aut augur, aut Quindecimvir sacris faciendis, aut qui Septemvir Epulonum*, &c.

On connoît par Tite-Live la date de la première institution des Epulons; elle arriva l'an 558 de la fondation de Rome, sous le consulat de Lucius Furius Purpuréo, & de M. Claudius Marcellus; ensorte qu'on est justement surpris que Pomponius Lætus dise qu'on ne peut pas découvrir l'Epoque de cette première institution.

EPULUM, *Epulum*, terme, qui, chez les Anciens, signifioit un banquet, une fête sacrée préparée pour les dieux. On mettoit les statues des dieux sur des coussins posés sur des lits richemens décorés, & on leur servoit un festin comme si elles eussent voulu manger. Toutes les viandes qu'on leur offroit tournoient, au profit des ministres des sacrifices, qu'on appelloit pour cette raison Epulons.

EPY, *Æpy*, Αἶπυ, (*a*) nom d'une ville de Grece, dont il est fait mention dans Homère. Elle étoit située dans l'Elide, province du Péloponnèse. Ses habitans allerent au siege de Troye sous la conduite de Nestor. Homère donne à cette ville une épithete qui signifie bien bâtie.

Du tems de Strabon, on doutoit s'il falloit prendre le nom d'Epy, qui veut dire haut, pour un nom propre, ou pour un nom adjectif. Il y en avoit qui croyoient qu'on pouvoit entendre par Epy un lieu d'Amphipolis, appellé Margales; mais, ce lieu n'est pas naturellement fortifié, dit Strabon. Il y en a de cette espèce, ajoûte-t-il, dans la Macistie. Quiconque adopte ce sentiment, continue Strabon, prend Epy pour un nom de ville, lequel nom est tiré de la nature du lieu.

EPYANAXA, *ou* EPYAXA, *Epyanaxa*, *Epyaxa*, Ἐπυάναξα, Ἐπυάξα, (*b*) femme de Syennésis, roi de Cilicie, vint un jour trouver Cyrus, & lui apporta une grosse somme d'argent, dont ce Prince se servit fort utilement pour payer son armée.

EPYTIDE, *Æpytis*, (*c*) canton du Péloponnèse dans l'Arcadie. Le fleuvs Carnion y avoit sa source. Paulmier lit Egytide, au lieu d'Epytide, & il en donne de fort bonnes

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 99. Strab. p. 349.

(*b*) Xenph. p. 247.

(*c*) Pauf. p. 510.

raisons, tirées de la situation des lieux.

EPYTIDES, *Æpytidæ*, (*a*) Αἰπυτίδαι, nom que prirent les descendans d'Epytus, roi des Messéniens.

EPYTIDES, *Epytides*, (*b*) nom que Virgile donne à Périphas, parce qu'il étoit fils d'Epytus.

EPYTUS, *Æpytus*, (*c*) Αἴπυτος, fils de Chresphonte roi des Messéniens. Les grands du royaume ayant pris Chresphonte en aversion, parce qu'il favorisoit trop le peuple, le tuerent lui & ses enfans; le jeune Epytus qui étoit élevé chez Cypsélus son ayeul maternel fut le seul qui échappa à leur rage. Lorsqu'il fut en âge de règner, les Arcadiens le menerent en Messénie, où secondé par les autres rois des Doriens, c'est-à-dire, par les fils d'Aristodeme, & par Cisus, fils de Téménus, il remonta sur le trône. Il ne se vit pas plutôt le maître que pour venger la mort de son pere & de ses freres, il en punit les auteurs, & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Ensuite, caressant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour & l'estime universelle de ses sujets, & se rendit si illustre que ses descendans firent gloire de quitter le nom d'Héraclides pour prendre celui d'Epytides. Son fils Glaucus lui succéda; imitateur des vertus de son pere envers le public & les particuliers, il le surpassa de beaucoup en piété.

EPYTUS, *Æpytus*, Αἴπυτος, (*d*) l'aîné des fils d'Élatus, succéda au royaume d'Arcadie, à Clitor son oncle qui étoit mort sans enfans. Un jour qu'il étoit à la chasse, où il sembloit n'avoir à craindre que des bêtes féroces, il fut piqué d'un serpent, & en mourut. On croit que cela arriva au mont Sépia, & qu'Epytus fut enterré là parce que l'on ne put transporter son corps plus loin. Il eut pour successeur Aléus fils d'Aphidas.

« Comme je sçavois, dit » Pausanias, qu'Homère en par» lant des Arcadiens a fait » mention du tombeau d'Epy» tus, je le considérai avec soin; » c'est un petit tertre envi» ronné d'une balustrade de » pierres qui tourne tout à l'en» tour. Je crois qu'Homère ne » l'a vanté que parce qu'il » n'en avoit point vu de plus » beau; de même qu'il compa» re les danses gravées par » Vulcain sur le bouclier d'A» chille à celles que Dédale » avoit inventées pour Ariad» ne, parce qu'il ne connoissoit » rien de plus parfait en ce » genre. »

EPYTUS, *Æpytus*, Αἴπυτος, (*e*) fils d'Hippothoüs, succéda à son pere au royaume d'Arcadie.

(*a*) Pauf. p. 221.
(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 547, 579.
(*c*) Pauf. p. 220. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII, pag. 93.
(*d*) Pauf. p. 482. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 34, 35.
(*e*) Pauf. p. 462.

cadie. Ce fut de son tems qu'Oreste, fils d'Agamemnon, averti par l'oracle de Delphes, quitta Mycenes pour se transplanter en Arcadie. Epytus ayant eu la témérité d'entrer dans le temple de Neptune à Mantinée, contre la défense qui subsistoit encore du tems de Pausanias [car les hommes n'y entroient point,] il fut privé de la vue, & peu de tems après il mourut, laissant le royaume à son fils Cypsélus.

EPYTUS, *Æpytus*, Αἴπυτος, (*a*) fut pere de Périphas, qui exerça la profession de héraut avec beaucoup de réputation; c'est ce que nous apprend Homère. Eustathe conjecture delà, qu'Epytus étoit aussi lui même héraut, & que son fils Périphas avoit suivi la même profession, selon la coûtume de ce tems-là, car anciennement les enfans faisoient le même métier que leurs peres, ce qui n'étoit peut-être pas trop mauvais pour les Etats.

EPYTUS, *Æpytus*, Αἴπυτος, (*b*) fils de Nilée, ou Nélée, Athénien, étoit un des chefs d'une colonie qui entra dans Priene. Le texte de Pausanias, dit Egyptus, mais il faut lire Epytus, comme dans Strabon.

E Q

EQUATEUR, que l'on appelle aussi Equinoxial, ou la ligne, est un grand cercle de la sphere, dont le diametre coupe à angles droits l'axe du monde, & dont la circonférence, également distante du pole arctique & de pole antarctique, détermine sur l'orizon les deux points du vrai orient & du vrai occident.

1.° On l'appelle Equateur, parce qu'il coupe le globe terrestre en deux parties égales.

2.° On lui donne le nom d'Equinoxial, parce que le soleil fait l'équinoxe, lorsqu'il y passe; c'est-à-dire, qu'il égale le jour & la nuit dans toutes les parties du monde.

3.° Il reçoit encore par excellence le nom de ligne, comme étant le premier & le principal de tous les cercles que l'on décrit sur le globe terrestre.

Usage de l'Equateur.

1.° Il divise le globe terrestre en deux parties égales, & ces deux parties sont appellées hémispheres, dont l'un se nomme septentrional, & l'autre meridional & austral.

2.° Il marque à toutes les régions du globe le véritable orient & le véritable occident, c'est-à-dire, ceux des équinoxes.

3.° Il sert de fondement & de base, pour trouver & compter les latitudes de tout ce qui est sur la surface du globe terrestre, étant le premier & principal parallele des latitudes; ces latitudes sont la distance

(*a*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 324.

(*b*) Pauf. p. 400, Strab. p. 633.

qu'il y a de l'Équateur jusqu'à la chose proposée, en avançant vers l'un ou l'autre pole. On compte 90 degrés de latitude septentrionale ; ils sont marqués de dix en dix sur la carte de la sphere Armillaire.

4.° Il marque sur l'écliptique les deux points où se font les équinoxes, c'est-à-dire, que quand le soleil y passe, il égale le jour & la nuit dans toutes les parties du globe terrestre, & partage les vingt-quatre heures du jour naturel en douze heures de jour, & douze heures de nuit, à tous ceux qui sont entre l'Equateur & les poles, parce que leur horizon coupe en deux parties égales le cercle que le soleil fait les deux jours des équinoxes. Il commence en même tems un jour & une nuit de six mois sous les poles, ensorte que, lorsque le jour de six mois commence sous le pole arctique, la nuit de six mois commence en même tems sous le pole antarctique; & tout au contraire six mois après, lorsque le jour de six mois commence sous le pole antarctique, la nuit de la même durée commence aussi en même tems sous le pole arctique.

5.° Ceux qui demeurent sous l'Equateur, ont le jour égal avec la nuit, non seulement dans le tems des équinoxes, mais aussi tous les jours de l'année, c'est-à-dire, perpétuellement, parce que leur horizon coupe en deux parties égales tous les cercles que le soleil fait chaque jour de l'année. Tous les autres ont des jours inégaux, ensorte néanmoins que ceux qui approchent plus de l'Equateur, approchent plus de l'égalité des jours & des nuits, & ceux qui sont plus éloignés de l'Equateur, sont aussi plus éloignés de cette égalité.

6.° Le soleil, par les mêmes points des équinoxes, donne à toutes les parties du globe, le printems & l'automne, mais en différens tems. Il donne le 21 Mars le printems à l'hémisphere septentrional, & en même tems l'automne à l'hémisphere méridional. Il fait au contraire le printems à l'hémisphere méridional le 22 Septembre, lorsqu'il donne l'automne à l'hémisphere septentrional.

7.° L'Equateur compte sur son cercle les 360 méridiens, ou degrés de longitude, & c'est le seul endroit où ils sont égaux aux degrés de latitude.

8.° Il détermine sur son cercle entier le jour naturel de vingt-quatre heures. Le soleil fait sur ce cercle quinze degrés en une heure, qui, comptés vingt-quatre fois, font les 360 degrés, dans lesquels l'on divise ce cercle.

9.° En coupant le zodiaque en deux parties égales, il sépare les signes septentrionaux d'avec ceux qui sont méridionaux, & sépare les longs jours d'avec les courts.

10.° Il sert à la construction des cadrans solaires.

11.° Il est estimé la règle &

la mesure du premier mobile par les Astronomes, qui s'en servent à un grand nombre d'autres usages.

EQUES, *Æqui*, Α'ικουοι, (a) peuple d'Italie. Les Eques habitoient entre les Latins, les Sabins, les Marses, les Herniques & les Volsques. Strabon dit qu'ils étoient voisins du peuple nommé Quirites. Tite-Live les qualifie nation fort ancienne. On les appelloit aussi Equicules, Equicoles & Equiculanes, *Æquiculi*, *Æquicolæ*, *Æquiculani*.

Ancus Martius, voyant le peuple Romain passionné pour la guerre, & la déclarant aux peuples voisins, sans juste sujet, ce qui étoit dangereux, envoya chez les Equiculanes, & reçut d'eux le droit fécial, selon lequel on déclaroit la guerre. Dausquéius, dans son commentaire, ajoûte qu'ils furent nommés Equicolans, parce qu'ils cultivoient l'équité, [*ab æquo colendo*] ce qu'il conclut de ces paroles de Servius: Ils cultivoient l'équité, & apprirent aux Romains à la cultiver. Virgile, dans son Énéïde, écrit leur nom par un E simple, afin d'en faire une breve.

Continuo Quercens & pulcher Equicolus armis.

Les guerres, que les Eques eurent avec les Romains, font une partie considérable de l'histoire Romaine. Ils défendirent long-tems & avec un courage opiniâtre leur liberté, qu'ils vendirent cher aux Romains. L'an de Rome 260, les Eques ayant pris les armes, se jetterent sur les terres des Latins. Ceux-ci implorerent le secours du Sénat Romain, & le consul T. Vétusius fut chargé de les aller défendre. Dès qu'il parut, les Eques cesserent de piller le païs des Latins. Ils abandonnerent les plaines, & se retirerent sur les montagnes, où ils crurent trouver plus de sûreté que dans leurs armes. Ils y furent attaqués & obligés d'abandonner leur camp, qui étoit très-bien fortifié. Ils reprirent bientôt les armes, & se joignirent aux Volsques; mais, les Eques ne voulant pas reconnoître le chef que les Volsques leur donnoient, il s'excita entre les deux peuples une sédition qui fut terminée par un combat horrible, qui délivra pour un moment la République Romaine de deux ennemis en même tems.

L'an de Rome 275, les Eques avoient recommencé leurs courses sur les terres des Latins. Le consul Céson Fabius eut ordre de conduire l'armée de

(a) Strab. pag. 228, 231, 237. Plin. T. I. p. 169. T. II. p. 373. Ptolem. L. III. c. 1. Virg. Æneid. L. IX. v. 684. Dionys. Halicarn. L. II. c. 19. Tit. Liv. L. I. c. 32. L. II. c. 30. *&* *seq.* L. III. c. 2. *&* *seq.* L. IV. c. 26. *&* *seq.* L. V. c. 16, 28. *&* *seq.* L. VI. c. 2. *&* *seq.* L. IX. c. 45. L. X. c. 1, 9. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 256, 353. *&* *suiv.* T. II. p. 303.

ce côté-là, & paſſa lui-même dans le païs des Eques qu'il ravagea à ſon tour. A ſon approche, les Eques ſe retirerent dans les villes, & lui oppoſerent leurs murailles ; ce qui fit qu'il n'y eut aucune action mémorable. A l'occaſion d'une ſédition qui s'éleva quelque tems après dans Rome, les Eques ſe jetterent ſur les terres des Romains, dans l'eſpérance d'attirer parmi leurs troupes ceux du peuple qui ſeroient tentés de ſe ſéparer des Patriciens. Mais, voyant que la paix étoit faite entre les Romains, ils ſe retirerent. On ne laiſſa pas d'envoyer contr'eux le conſul T. Quintius. Les Eques, craignant la bonne intelligence du Général & des ſoldats ennemis, n'oſerent ſe préſenter devant eux, & ſouffrirent qu'ils ravageaſſent leurs terres tout à leur aiſe. Auſſi les Romains en tirerent-ils plus de butin qu'ils n'avoient jamais fait dans aucune guerre.

Les Eques n'avoient pas plutôt réparé leurs forces, qu'ils revenoient à la charge. L'an de Rome 287, voyant Q. Fabius ſur leurs terres, lui demanderent la paix. Mais, ils la rompirent auſſitôt en faiſant des courſes ſur les terres des Latins. Cette guerre fut prolongée juſqu'au conſulat de Q. Fabius & de T. Quintius, trois ans après. Q. Fabius fut chargé extraordinairement de la conduite de cette guerre, parce que c'étoit lui qui avoit donné la paix aux Eques, après les avoir vaincus. Ce Général ne doutant nullement que le bruit de ſon nom ne les obligeât à quitter les armes, envoya des députés dans l'aſſemblée de cette nation, avec ordre de lui déclarer que le même Q. Fabius qui avoit porté la paix & l'amitié du païs des Eques à Rome, leur rapportoit de Rome la guerre & la haine, & qu'il avoit armé contr'eux cette même main qu'il leur avoit auparavant préſentée comme un gage de paix & d'union ; que les dieux, actuellement témoins de leur perfidie & de leur parjure, en ſeroient bientôt les vengeurs ; que pour lui, quelque grande que fût leur faute, il aimoit mieux qu'ils en méritaſſent le pardon, par un repentir ſincere, que de s'en attirer la punition par leur opiniâtreté ; que s'ils prenoient le premier parti ils trouveroient un aſyle aſſuré dans la clémence du peuple Romain, qu'ils avoient déja éprouvée ; que s'ils perſiſtoient dans leur injuſtice & leur perfidie, ils devoient craindre la colere des dieux, encore plus que celle des ennemis. Ces remontrances firent ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit des Eques, que peu s'en fallut qu'ils n'outrageaſſent les ambaſſadeurs qu'on avoit chargés de les leur faire, & qu'ils envoyerent une armée ſur le mont Algide, pour faire la guerre aux Romains.

Lorſqu'on eut appris cette nouvelle à Rome, l'indignation plutôt que la crainte qu'elle cauſa, fit auſſitôt ſortir l'autre Conſul de la ville, pour aller joindre ſon collegue, dans le deſſein, d'aller ſans délai, attaquer les ennemis avec les deux armées conſulaires. Elles ſe préſenterent à eux en ordre de bataille; mais, comme il étoit déjà tard, un des Eques s'avançant hors des rangs : « Il » y a, dit-il, ô Romains, plus » de vanité que de courage, » à ſe ranger ainſi en bataille » vers la fin du jour. Il nous » faut un peu plus de tems pour » décider la querelle qui nous » anime. Revenez demain au » lever du ſoleil, & nous vous » donnerons ſatisfaction. Ne » craignez pas que nous reculions. » Les ſoldats Romains, irrités de ces diſcours, rentrerent dans leur camp, où ils attendirent avec impatience le retour de la lumière qui devoit éclairer leur vengeance. En attendant, ils prirent de la nourriture & du repos. Dès que le jour parut, ils ſe mirent en bataille les premiers, & quelque tems après les Eques en firent autant. Le combat fut ſoutenu de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & d'animoſité. La colère & la haine animoient les Romains; & les Eques, à qui leur conſcience reprochoit une infidelité, dont ils n'avoient pas lieu d'eſpérer le pardon, faiſoient les derniers efforts pour ſe tirer, par leur courage, du péril où ils s'étoient jettés par leur mauvaiſe foi. Cependant, à la fin, ils furent obligés de céder à la valeur obſtinée des Romains. Il ſe retirerent dans leur païs. Mais, leur défaite ne les rendit pas plus traitables, ni plus diſpoſés à la paix. La multitude, auſſi féroce qu'auparavant, reprochoit aux Généraux, qu'ils avoient confié le ſalut de la nation au ſort d'une bataille, où les Romains avoient beaucoup de ſupériorité; que les Eques excelloient dans les incurſions & dans les pillages; & qu'ils réuſſiſſoient beaucoup mieux par petits détachemens diſperſés en différens cantons, qu'en ramaſſant toutes leurs forces dans un même lieu.

Ayant donc laiſſé un corps de troupes pour garder leur camp, ils vinrent fondre ſur les terres des Romains avec tant d'impétuoſité & de fracas, qu'ils porterent l'épouvante juſque dans Rome. Mais, le conſul T. Quintius s'étant poſté avec ſes troupes ſur le chemin par où il ſçavoit que les Eques devoient paſſer, les trouva ſi chargés de butin, qu'étant hors d'état de ſe défendre, ils perdirent preſque tous la vie, avec les richeſſes qu'ils avoient enlevées ſur les terres des Romains, & qui furent recouvrées par le vainqueur.

L'année ſuivante, le conſul Sp. Furius fut envoyé contre les Eques, qui avoient fait de grands préparatifs de guerre.

Il trouva les ennemis dans le païs des Herniques, où, suivant leur coûtume, ils ravageoient la campagne. Comme il ne connoissoit point leurs forces, qu'on n'avoit point encore vu réunies toutes ensemble, il leur livra témérairement bataille, avec une armée bien inférieure à la leur. Ainsi, ayant été obligé de lâcher le pied dès le premier choc, il se retira dans son camp. Les ennemis n'en demeurerent pas là; car, dès la nuit suivante, & le lendemain pendant tout le jour, ils l'investirent & l'attaquerent avec tant de vigueur, que le Consul n'eut pas même la liberté d'en faire sortir un courrier, pour porter à Rome la nouvelle du péril où l'armée étoit exposée. Ce furent les Herniques qui firent sçavoir au Sénat que Sp. Furius avoit été battu, & qu'on le tenoit assiégé dans son camp avec ses troupes. T. Quintius, en qualité de proconsul, eut ordre de marcher au secours de Sp. Furius.

Cependant, le Eques firent pulsieurs tentatives, & en différens lieux tout à la fois, se persuadant que les Romains, qui leur étoient très-inférieurs en nombre, ne pourroient pas faire face de tous côtés. Ainsi, sans discontinuer l'attaque du camp, ils envoyerent une partie de leurs forces piller les terres de la République; avec ordre de s'avancer jusqu'aux portes de Rome, ne désespérant pas de trouver quelque occasion favorable de s'en rendre maîtres. Mais, les Romains, de leur côté, opposoient à ces diverses attaques des secours tout prêts.

Pour revenir à Sp. Furius, il resta d'abord assez tranquille dans son camp, où les ennemis le tenoient enfermé. Mais, voyant que sa patience avoit augmenté leur fierté & leur confiance, il fondit sur eux, en sortant par la porte Décumane, les mit en fuite; & pouvant les poursuivre, il s'abstint de le faire, craignant qu'on ne forçât son camp par la partie opposée. Mais, Sp. Furius, son frere & son lieutenant, les poussa plus loin, tellement qu'emporté par son courage, il n'apperçut ni le Consul qui se retiroit dans le camp, ni les ennemis qui venoient l'attaquer par derrière. Ainsi, après avoir fait inutilement plusieurs efforts pour regagner le camp dont on lui avoit fermé le chemin, il fut tué en combattant avec beaucoup de courage. Le Consul ayant appris le péril où étoit son frere, revint sur ses pas; & s'étant jetté au milieu de la mêlée, sans aucun ménagement, après avoir été blessé dangereusement, il fut retiré du combat avec assez de peine, par ceux qui l'environnoient. Sa retraite jetta le désordre parmi les siens. Mais, les Eques devenus plus hardis par la mort du Lieutenant & par la blessure du Consul, presserent les

Romains avec tant de courage & d'impétuosité, qu'ils se retirerent dans leur camp, où ils se virent une seconde fois assiégés, bien inférieurs aux Eques en forces & en confiance; & ils étoient sur le point d'être accablés, si T. Quintius ne fût venu à leur secours avec les troupes des Latins & des Herniques. Ce Général attaqua les Eques, qui ne songeoient qu'à presser les Romains dans leur camp, & qui, pour les intimider, exposoient fierement à leurs yeux la tête du lieutenant Sp. Furius. Dans le même tems, les assiégés, au signal que leur donna de loin T. Quintius, sortirent de leur camp sur les ennemis, qui se trouvant investis à leur tour par deux armées, ne se sauverent qu'après avoir laissé la plus grande partie des leurs sur la place. L'autre consul A. Postumius ne fit pas un si grand carnage de ceux qui pilloient les terres des Romains; mais, les ayant attaqués en différens endroits où ils s'étoient dispersés, conduisant leur butin devant eux, il leur donna tellement la chasse, que s'enfuyant en désordre, & séparés les uns des autres, ils vinrent donner dans les troupes victorieuses de T. Quintius, qui s'en retournoit avec le Consul blessé. Alors l'armée consulaire eut sa revanche, & par une victoire signalée, vengea & la blessure du Consul, & le meurtre du Lieutenant & des cohortes.

Les Eques, ayant bientôt réparé leurs forces, ne tarderent pas à recommencer leurs hostilités. Le consul L. Lucrétius marcha contr'eux, les vainquit, & de retour à Rome, triompha d'eux, aussi-bien que des Volsques. Malgré leurs défaites, les Eques remirent bientôt sur pied de nouvelles armées. L'an de Rome 295, ils envoyerent un jour devant eux l'élite de leur jeunesse, qui surprit pendant la nuit la citadelle de Tusculum; & ils se camperent avec le reste de leur armée auprès des murailles de cette ville, pour inquiéter les ennemis, & les obliger de séparer leurs forces. Cependant, les Tusculans tâchoient de chasser les Eques de leur citadelle. Ils employerent inutilement la force dans le commencement. Mais enfin, la famine contraignit les ennemis de se rendre aux Tusculans, qui les firent tous passer sous le joug, nus & sans armes. Pendant qu'ils se retiroient chez eux couverts de confusion, le Consul les joignit sur le mont Algide, & les tua tous, sans faire quartier à un seul. C'est peut-être ce qui porta cette année la nation à demander la paix; elle l'obtint.

Mais, les Eques ne demeurerent pas long-tems tranquilles. Dès l'année suivante, ils reparurent sous les armes. Le consul L. Minucius, qu'on avoit envoyé contr'eux, donna par sa témérité dans une embuscade qu'on lui avoit préparée, &

s'engagea mal-à-propos dans un défilé, dont il ne lui étoit plus possible de se retirer. Cette nouvelle, portée à Rome, y causa une allarme universelle. L'état critique où l'on se trouvoit, parut demander un Dictateur. Le choix tomba sur Quintius Cincinnatus. Ce général & son maître de la cavalerie partirent à la tête l'un des piétons & l'autre des cavaliers, chacun réglant la marche de sa troupe, de façon qu'elle fût en état de combattre, dès que l'occasion se présenteroit. Ils arriverent de nuit sur le mont Algide, & s'arrêterent dès qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient près de l'ennemi.

Le Dictateur, à cheval, fit aussi-tôt le tour du camp des Eques; & après avoir examiné quelle étoit sa forme & son étendue, autant que les ténebres de la nuit pouvoient le lui permettre, il fit ordonner aux soldats, par leurs tribuns, de mettre leurs bagages en un tas, & d'aller avec leurs armes & leurs pieux reprendre leurs rangs, chacun dans sa compagnie. Alors, il étendit toutes ses troupes autour du camp ennemi, dans le même ordre qu'elles avoient gardé pendant leur marche, & leur commanda de pousser en même tems de grands cris, quand il leur en donneroit le signal; & à chaque soldat de creuser la terre devant lui & d'y enfoncer ses pieux. Le tout fut exécuté ponctuellement. Les cris des Romains percerent du camp des Eques dans celui du Consul, & causerent autant d'effroi dans l'un, que de joie dans l'autre; car les soldats du Consul ne doutant point qu'il ne leur fût venu du secours, sortirent en foule de leurs postes, & commencerent à menacer cet ennemi qu'ils craignoient si fort un moment auparavant. L. Minucius, secondant leur ardeur, leur dit qu'il étoit tems d'agir, & que ces cris annonçoient non seulement que les leurs étoient arrivés, mais qu'ils en étoient déjà aux mains avec les Eques; & qu'il étoit persuadé que leur camp étoit déjà attaqué par dehors. Ainsi, il leur ordonna de prendre sur le champ leurs armes & de le suivre. Ils commencerent le combat de nuit, & par des cris, tels qu'on en jette dans l'action, firent connoître aux légions du Dictateur qu'ils étoient aux prises. Déjà les Eques s'étoient mis en devoir d'empêcher les ouvrages que le Dictateur faisoit faire pour les enfermer, lorsque l'attaque des ennemis intérieurs les força d'abandonner les travailleurs, pour se tourner du côté du Consul, & empêcher qu'il ne s'ouvrît un passage au travers de leur camp; & par-là les assiégeans eurent la liberté, pendant tout le reste de la nuit, d'achever leurs travaux, car l'ennemi fut occupé jusqu'au jour avec les troupes du Consul. Dès que la lumière parut, les Eques reconnurent qu'ils étoient

investis par le Dictateur. Le Consul, avec ses seules troupes, étoit suffisant pour les accabler, lorsque celles de Quintius Cincinnatus, ayant achevé leurs ouvrages, commencerent à leur tomber encore sur les bras, & à attaquer leurs lignes. Alors, incapables de résister à deux ennemis en même tems, & espérant trouver dans les prieres un secours que leurs courages ne pouvoient plus leur procurer, ils supplioient tantôt le Dictateur, tantôt le Consul de ne pas pousser leur victoire jusqu'à l'extinction entière de leur nation, & de leur permettre de se retirer sans armes dans leurs maisons. L. Minucius les renvoya au Dictateur, qui, dans sa juste indignation, les condamna à racheter leur vie par la perte de leur honneur. Il commença par se faire amener chargés de chaînes les chefs, & leur déclara qu'il n'étoit point altéré du sang des Eques, mais que pour leur faire avouer par une punition, dont ils ne pussent perdre le souvenir, qu'ils se tenoient pour vaincus & domptés, ils passeroient sous le joug, avant que de retourner dans leur païs. Deux piques plantées en terre, & traversées par le haut d'une troisième, formerent le joug sous lequel il les fit passer; après quoi il leur permit de s'en aller.

Les Eques ne se tinrent pas néanmoins pour domptés, & ils ne tarderent pas à le faire connoître aux Romains; car, ils reprirent les armes dès l'année suivante. Quelques trente ans après, ils envoyerent des ambassadeurs à Rome, pour offrir au Sénat, au nom de leur nation, une soumission entière, moyennant laquelle on les recevroit au nombre des alliés du peuple Romain. On fit avec eux un traité par lequel on leur accorda une treve de huit ans. Cette treve expirée, les Eques recommencerent leurs hostilités. Ces peuples, dit Tite-Live, sous l'an de Rome 449, renfermant leur infidélité dans le fond de leur cœur, étoient véritablement demeurés en repos pendant quelques années; mais, avant la défaite des Herniques, ils avoient souvent, de concert avec eux, envoyé sous main du secours aux Samnites; & même après la réduction entière des Herniques, sans plus garder de ménagement, toute la nation avoit levé le masque, & s'étoit déclarée contre la République. Enfin, les Romains, après leur accomodement avec les Samnites, leur ayant envoyé les Féciaux, pour leur demander satisfaction: » Les Romains » veulent nous éprouver, di» rent-ils, & voir si la crainte » de les avoir pour ennemis, » ne nous portera point à souf» frir qu'ils nous admettent au » nombre de leurs citoyens. » Mais, l'exemple des Herni» ques nous apprend ce que » nous devons faire; car, ceux » d'entr'eux qui ont eu la li» berté de choisir, n'ont pas

» balancé à préférer leurs loix » à la qualité de citoyens de » Rome; au lieu que ceux à » qui on n'a pas permis de suivre » leur inclination, trouveront » leur peine dans une » qualité qu'on les à forcés » d'accepter. «

Le peuple Romain, informé de ces discours, qu'on tenoit ouvertement dans l'assemblée des Eques, ordonna qu'on fît la guerre à ces peuples. Les deux Consuls, s'étant aussi-tôt mis en campagne, vinrent camper à quatre milles des ennemis. L'armée des Eques, qui depuis plusieurs années n'avoient point eu de guerre en leur nom, composée de soldats sans expérience & sans discipline, & commandée par des Chefs aussi novices & aussi irrésolus que les soldats mêmes, se trouva bien embarrassée du parti qu'elle avoit à prendre. Les uns veulent qu'on donne bataille; d'autres, que l'on se renferme dans le camp. La plûpart craignent le ravage de leurs terres, ou la prise de leurs villes, dans lesquelles ils n'ont laissé que de foibles garnisons. Enfin, après plusieurs projets aussi-tôt abandonnés que proposés, préférant leur intérêt particulier au bien général de la nation, ils conclurent, d'une commune voix, qu'à la première veille de la nuit, tous abandonneroient le camp; que chacun s'en iroit de son côté; & qu'ayant transporté leurs effets dans les villes, ils s'y renfermeroient eux-mêmes, & opposeroient leurs murailles aux ennemis.

Pendant que les Eques étoient dispersés dans la campagne, les Romains, aussi-tôt que le jour parut, sortirent de leur camp, & se rangerent en bataille. Mais, voyant que personne ne venoit à leur rencontre, ils allerent de pied ferme au camp des ennemis. Comme ils n'apperçurent ni corps de garde devant les portes, ni sentinelles autour des retranchemens, & qu'ils n'entendirent point le bruit & le fracas qui se font ordinairement dans un camp, frappés d'un silence si extraordinaire, ils s'arrêterent, de peur de tomber dans quelque embuscade. Devenus plus hardis, ils passerent les fossés; & trouvant le camp abandonné, ils se mirent à suivre les ennemis à la piste. Mais, d'abord les traces que les Eques avoient laissées après eux, en se retirant dans leur païs par différens chemins, jettoient les Consuls dans l'incertitude. Enfin, ayant découvert par leurs espions les desseins des ennemis, ils prirent le parti d'attaquer leurs villes l'une après l'autre. Ils en prirent quarant-une d'assaut dans l'espace de cinquante jours, en raserent ou en brûlerent la plus grande partie, & exterminerent presque entièrement toute la nation des Eques.

Ces peuples reprirent encore les armes deux ans après. Ne voyant qu'avec une peine infinie une colonie nouvelle-

ment établie sur leurs terres, comme une forteresse pour les tenir en bride, ils allerent l'attaquer avec toutes leurs forces, mais ils furent repoussés par les seuls habitans de la colonie. Cependant, ce soulévement causa tant de terreur aux Romains, qui ne pouvoient se persuader que les Eques, après les défaites qu'ils avoient essuyées, eussent repris les armes, sans l'espérance de quelque secours considérable, qu'ils nommerent C. Junius Bubulcus Dictateur, & le chargerent d'appaiser ces mouvemens. Ce Général étant arrivé dans le païs avec M. Titinnius, maître de la cavalerie, dompta les rebelles dans un premier combat. Depuis ce tems-là, les Eques ne conserverent de leur ancienne fortune qu'une fierté destituée de force & de valeur.

Le Lecteur sera peut-être étonné d'où ces peuples, tant de fois vaincus, ont pu tirer des soldats pour remettre si souvent sur pied de nouvelles armées. Mais, comme les Anciens n'en ont rien dit, quelle raison peut-on en apporter, si non de simples conjectures, telles que chacun a la liberté d'en former suivant sa façon de penser? Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'ils ne recommençoient sans doute la guerre que quand le païs avoit eu le tems de se repeupler d'une nouvelle jeunesse; ou qu'ils ne tiroient pas toujours leurs troupes des mêmes cantons, quoique ce fût toujours la même nation qui fît la guerre, ou qu'il y avoit alors une multitude infinie d'hommes libres dans ces lieux, qui, à un petit nombre de soldats près, que les Romains y entretenoient du tems de Tite-Live, auroient été en ce tems-là absolument déserts, sans les esclaves qu'on y envoyoit pour cultiver la terre.

Virgile nous représente les Eques comme des gens accoûtumés à la chasse, qui cultivoient la terre tout armés, & qui n'avoient point de plus grand plaisir que de faire du butin & de vivre de rapines. Cela ne s'accorde guère avec l'idée d'équité que d'autres Auteurs en donnent. On pourroit pourtant les concilier, en disant qu'ils ne pilloient que leurs ennemis après une juste déclaration de guerre. Leur païs est encore plein de montagnes & de forêts. Ils habitoient le long du Teverone, qui séparoit leur païs en deux parties.

Leurs villes & bourgs, à la droite du Téverone, étoient Cliternium, Carséoli, Valeria ou Varia, Colles, Treba. A la gauche de cette même rivière étoient Bola, Bolæ, ou Volæ, Vitellia, Corbio, ad Pictas, Algidum, villa Neronis.

Corneille, sur l'autorité du P. Lubin, dit que leurs villes étoient celles qu'on appelle Albano, Palestrine & Tivoli. Il y ajoûte celle de Corbion, sur l'autorité d'Étienne de Byzance, & c'est la seule qui leur

ait appartenu d'entre ces quatres ; car, Paleſtrine, *Preneſte*, & Tivoli, *Tibur*, appartenoient aux Latins, & non pas aux Eques. Albano étoit auſſi aux Latins. C'étoit au reſte du païs des Eques, que Rome s'en étant rendu maîtreſſe, fit conduire des eaux par un aquéduc, nommé *Aqua Claudia*, qui alloit du lac Simbrivius juſqu'à Rome, & par un autre, nommé *Aqua Marcia*. Ils ſe réuniſſoient au nord-oueſt du mont Aflianus.

EQUESTRE, *Equeſtris*, (*a*) l'un des ſurnoms que l'on donnoit à Junon. C'étoient les Éléens qui honoroient Junon Equeſtre.

EQUESTRE [l'Ordre], *Equeſter Ordo*, ſignifioit chez les Romains l'Ordre des Chevaliers. *Voyez* Chevaliers Romains.

EQUICOLES, *Æquicolæ*. *Voyez* Eques.

EQUICULANES, *Æquiculani*, Α'ικούκολοι. *Voyez* Eques.

EQUICULES, *Æquiculi*. *Voyez* Eques.

EQUIMÉLIE, *Æquimælium*, (*b*) nom d'un lieu de Rome. C'eſt comme qui diroit la place où étoit autrefois la maiſon de Mélius. *Voyez* Mélius.

EQUIRIES, *Equiria*, (*c*) étoient à Rome des fêtes ainſi appellées de la courſe des chevaux, qui ſe faiſoit ce jour-là au champ de Mars. Elles furent inſtituées par Romulus, & ſe célébroient le vingt-ſix de fevrier.

EQUITATION, *Equitatio*, l'art de monter à cheval. *Voyez* Cheval.

EQUITÉ, *Æquitas*, (*d*) fut perſonnifiée chez les Romains ; mais, on n'eſt pas bien ſûr ſi elle a jamais été déïfiée chez les Anciens. Nous la trouvons ſouvent ſur les médailles & les pierres gravées, ſous la forme d'une femme qui tient une balance. Une pierre gravée la repréſente tenant d'une main une pique, & de l'autre une balance. La balance ſeule eſt un ſymbole de l'Équité, qui fait tout avec poids & meſure, & rend à chacun ce qui lui appartient. Dans Veſpaſien elle tient la balance & un petit bâton, au lieu de la pique. Dans Sévère, au lieu du bâton, elle a une corne d'abondance. L'Équité revient ſouvent dans d'autres médailles en quelqu'une de ces formes.

Il y en a qui confondent quelquefois l'Équité avec Aſtrée & avec la Juſtice ; quelquefois ils l'en diſtinguent. Pindare donne trois filles à l'Équité, la Paix, Eunomie, & Dicé. D'autres la confondent encore avec cette dernière, au ſujet de laquelle nous avons un hymne ſous le nom d'Orphée,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 60.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 16.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 230.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 350. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 238.

& dans lequel l'auteur, quel qu'il soit, lui destine l'encens.

EQUITES SINGULERES. (*a*) On voit sur les monumens la figure d'un cheval qui servoit à ceux qu'on appelloit *Equites singulares*, dont la selle descendoit d'un côté & d'autre, presque jusqu'à terre. Ces cavaliers qu'on appelloit *Singulares*, se tenoient à la gauche de l'Empereur dans les combats, & les Prétoriens à sa droite. Ils avoient leur porte-enseigne particulier. On voit dans le Journal que D. Bernard de Montfaucon a donné de l'Italie, l'épitaphe d'un des cornetes de ces cavaliers, *Equitibus Singularibus signifer*.

EQUITIUS [L.], *L. Equitius*, (*b*) se donnant pour fils de Tib. Gracchus, se présenta aux Censeurs pour être inscrit en cette qualité sur le rôle des citoyens Romains. Le censeur Métellus Numidicus fit résistance, assurant que Tib. Gracchus n'avoit eu que trois fils, qui tous trois étoient morts, l'un en Sardaigne, dans le service, l'autre à Préneste, le dernier à Rome, & qu'il ne souffriroit pas que l'éclat d'une si illustre famille fût terni par un misérable imposteur. Le peuple idolâtre du nom des Gracques, & flatté de l'espérance de le voir renaître, s'emporta avec violence; les pierres volerent; le Censeur fut en danger; mais, il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. Un tribun, dont Valere Maxime nous a laissé ignorer le nom, soutenoit L. Equitius; & il entreprit de le faire reconnoître par Sempronia, sœur des Gracques. Il fit venir cette dame au milieu de l'assemblée, la fit monter dans la tribune aux harangues, & là, en la présence de ce peuple mutiné, il la somma de reconnoître son neveu, & de lui donner le baiser en signe de parenté. Sempronia fit paroître en cette occasion une fermeté digne de son nom & de son rang, & malgré les clameurs de la multitude, elle ne témoigna que du mépris pour celui qui vouloit faussement s'introduire dans sa famille. On ne sçait pas comment cette affaire finit. Il est assez vraisemblable que le Collegue de Métellus Numidicus, qui étoit en même tems son cousin-germain, mais qui ne lui ressembloit pas pour la constance, permit à L. Equitius de prendre la qualité qu'il prétendoit sur les rôles publics.

Quoi qu'il en soit, l'an de Rome 652, & 100 ans avant l'Ère Chrétienne, L. Equitius se mit sur les rangs pour demander le tribunat. Marius dans cette circonstance agit en Consul. Il ordonna à L. Equitius de se désister de sa demande, & sur son refus il le fit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 75.

(*b*) Valer. Max. pag. 137, 179. Roll. Hist. Rom. T. V. pag. 442. & *suiv.*

mettre en prison. Mais, le peuple passionné pour le nom que ce misérable usurpoit, força la prison, l'en arracha, & le nomma Tribun avec Saturnin. Il ne jouit pas long-tems de cette charge; car, il fut massacré le jour même qu'il en avoit pris possession; circonstance qui nous donne la date précise de cet évènement, parce que les Tribuns entroient en exercice le dix de Décembre.

E R

ERANARQUE, *Eranarcha*, étoit chez les Grecs un officier public, dont la charge consistoit à avoir l'inspection des aumônes & des provisions faites pour les pauvres.

L'Eranarque étoit proprement l'administrateur ou l'intendant des pauvres. Lorsque quelqu'un étoit réduit à la pauvreté, ou fait prisonnier, ou qu'il avoit une fille à marier, & ne la pouvoit pourvoir, faute d'argent; L'Eranarque assembloit les amis & les voisins de cette personne, & taxoit chacun pour contribuer, selon ses moyens & son état.

Cet officier s'appelloit Eranarque du mot Grec ἔρανος, aumône, contribution; & ἀρχὴ, commandement, intendance.

ERARIUM, *Ærarium*, étoit le trésor de l'État sous les Empereurs Romains.

Le temple de Saturne, à Rome, où se gardoit ce trésor, s'appelloit pour cette raison *Ærarium*, du mot *æs*, *æris*, cuivre; parce qu'il n'y avoit pas eu d'autre monnoie à Rome que de ce métal, avant l'an 485 de sa fondation.

Ce fut Auguste qui commença l'Erarium, & il fut entretenu de ce que chacun y contribua volontairement; mais, ces contributions ne suffisant pas pour les besoins de l'État, le vingtième des legs & des successions fut assigné à ce trésor, pourvu néanmoins que les héritiers ou les légataires ne fussent pas des proches parens, ou des pauvres.

On tira de la cohorte prétorienne trois officiers, à qui on en confia la garde avec la qualité de *Præfecti ærarii*.

ERAS, *Eras*, Ἠρᾶς, (a) l'un des philosophes Cyniques, que l'empereur Vespasien chassa de Rome. Mais, il y rentra furtivement avec un de ses compagnons, nommé Diogène. Celui-ci vint dans le Théatre, & invectiva outrageusement contre Tite, à l'occasion de ses amours avec Bérénice. On arrêta ce téméraire, & on le battit de verges. Eras crut en être quitte pour la même peine, & il imita l'insolence de Diogène, ou même la surpassa. Il fut trompé dans son attente. On le jugea plus criminel que son camarade, de l'exemple duquel il n'avoit point profité, & il eut la tête tranchée.

(a) Dio. Caff. p. 752. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 354, 355.

ERASICLÈS, *Erasicles*, (*a*) Ἐρασίκλης, capitaine Athénien, dont parle Démosthène dans sa harangue contre Lacritus.

ERASINIDE, *Erasinides*, Ἐρασινίδης, (*b*) capitaine Athénien. Xénophon le met au nombre des dix Généraux que l'on substitua à Alcibiade. Il fut ensuite un des six qui remporterent la victoire contre Callicratidas près des Arginuses. On sçait que les Athéniens condamnerent à mort ces six Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat.

ERASINUS, *Erasinus*, (*c*) Ἐρασῖνος, fleuve du Péloponnèse dans l'Argolide. On l'appelloit aussi Arsinus, selon Strabon. On dit que ce fleuve avoit sa source au marais de Stymphale en Arcadie, qu'il s'absorboit dans un gouffre, & qu'il se remontroit ensuite dans l'Argolide. Pausanias assure que l'on voyoit sortir de terre les eaux du fleuve Erasinus au pied du mont Chaon, qui étoit planté d'arbres fruitiers. Il ajoûte que les eaux de ce fleuve venoient du marais, ou, comme il l'appelle, du fleuve Stymphale, de la même manière que ces canaux, formés par les eaux du golfe de Chalcis, passoient auprès d'Eleusis, & alloient se décharger dans la mer, qui baignoient ce canton-là. A cette chûte d'eau que formoit l'Erasinus, on honoroit Bacchus & le dieu Pan par des sacrifices, & même on célébroit en l'honneur de Bacchus une fête qu'on nommoit Tyrbé.

Un jour, Cléomène de Sparte ayant consulté l'oracle, au sujet d'Argos, il lui fut répondu qu'il prendroit cette ville. Sur le champ il fit passer ses troupes sur le bord de l'Erasinus, & fit un sacrifice à ce fleuve. Mais, lorsqu'il vit que les entrailles de la victime ne lui promettoient point de bons succès du trajet de ce fleuve, il dit qu'il en sçavoit bon gré à Erasinus, qui ne vouloit pas trahir les siens; mais que pourtant les Argiens n'auroient pas sujet de se réjouir. Aussi-tôt, il leva son camp, & il vint en Thyrée, où ayant immolé un taureau à la mer, il fit passer ses troupes sur des vaisseaux dans le païs de Tirynthe & de Nauplie. Les Argiens, ayant reçu cette nouvelle, allerent jusqu'à la mer au-devant d'eux, pour les empêcher d'approcher, & quand ils furent auprès de Tirynthe, en un lieu nommé Sipie, ils camperent vis-à-vis des Lacédémoniens, & assez proche de leur armée. Ils ne craignoient pas d'en venir à une bataille, & de combattre ouvertement, mais ils appréhendoient la surprise & les stratagêmes, parce que la réponse que la Pythie avoit rendue, leur donnoit cette ap-

(*a*) Demosth. Orat. in Lacrit. p. 951.
(*b*) Xenoph. p. 442. Roll. Hist. Anc. T. II, p. 513. *& suiv.*
(*c*) Strab. pag. 275, 371, 389. Pauf. p. 129, 154, 155, 488. Herod. L. VI. c. 76. *& seq.* Plin. T. I. p. 119, 194.

préhenſion. C'eſt pourquoi, ils réſolurent d'écouter la trompette des ennemis, & de faire eux-mêmes toutes les choſes dont elle donneroit le ſignal parmi les Lacédémoniens. Cléomène, ayant remarqué cela, commanda aux ſiens qu'au lieu de ſe mettre à table quand la trompette ſonneroit, ils priſſent les armes, & ſe tinſſent prêts pour marcher contre les Argiens. Les Lacédémoniens ayant obéi, ſe jetterent ſur les Argiens qui dînoient, parce que la trompette avoit ſonné le dîner, en tuerent ſur le champ une grande partie, & un plus grand nombre encore dans la forêt d'Argos, où ils s'étoient retirés comme en un aſyle.

C'eſt de l'Eraſinus qu'il faut entendre Ovide, lorſqu'il dit:

Sic modo combibitur, tacito modo gurgite lapſus,

Redditur Argolicis ingens Eraſinus in arvis.

Ce dernier vers n'eſt pas de Sénèque, comme Ortélius ſemble le dire. Sénèque ne fait que l'emprunter d'Ovide.

L'Eraſinus prend aujourd'hui le nom d'Eraſino, qui coule dans la Morée.

(*a*) Il y avoit dans l'Arcadie un autre fleuve du nom d'Eraſinus près du rivage de Bura. Il y en avoit encore deux autres du même nom, dont l'un eſt ſurnommé *Eretricus* par Strabon, & l'autre étoit dans l'Attique vers Brauron.

ERASISTRATE, *Eraſiſtratus*, (*b*) Ἐρασίστρατος, l'un des trente tyrans que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens.

ERASISTRATE, *Eraſiſtratus*, Ἐρασίστρατος, (*c*) célebre médecin, petit-fils d'Ariſtote, ſe fit ſur-tout connoître & eſtimer par la manière adroite dont il découvrit la cauſe de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie.

Plus attentif & plus habile que tous les autres médecins, il examina & ſuivit de près tous les ſymptômes de la langueur, où étoit tombé le jeune Prince; & après avoir tout remarqué, il crut enfin être venu à bout d'en trouver la vraie ſource. Il jugea que ſon mal n'étoit qu'un effet de l'amour; & il ne ſe trompoit pas. Mais, il n'étoit pas ſi aiſé de découvrir l'objet qui cauſoit une paſſion d'autant plus violente, qu'elle demeuroit ſecrete. Voulant donc s'en aſſurer, il paſſoit les journées entières dans la chambre du malade, & quand il y entroit quelque dame, il obſervoit attentivement ce qui ſe paſſoit ſur le viſage du Prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il étoit toujours dans une ſituation égale;

(*a*) Strab. p. 371.
(*b*) Xenoph. p. 461.
(*c*) Valer. Max. pag. 299, 300. Plut. T. I. p. 907. Plin. T. I. 717. Tom. II, pag. 203, 218, 278, 279, 494. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 192. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 583.

le; mais, toutes les fois que Stratonice entroit, ou seule, ou avec le Roi son mari, le jeune Prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens que décrit Sappho, dit Plutarque, & qui désignent une passion violente; extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & désordre sensible dans le poulx, & d'autres symptômes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sçut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimoit la reine Stratonice sa belle mere; qu'il avoit fait tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement; qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui représenter dans une telle conjoncture, le respect pour un pere & un Roi dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une passion illicite & contraire à toutes les règles de la bienséance & de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir satisfaire; mais que sa raison égarée, & occupée d'un seul objet, n'écoutoit rien; que pour se punir d'un désir involontaire en un sens, mais toujours criminel, il avoit résolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps, & en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal; mais, le plus difficile restoit à faire, qui étoit d'y apporter le remede. Comment faire une telle proposition à un pere & à un Roi? La première fois que Séleucus demanda comment se portoit son fils, Erasistrate lui répondit que son mal étoit sans remede, parce qu'il naissoit d'une passion secrete qui n'en avoit point, aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le pere, surpris & affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. *Parce que*, dit le médecin, *c'est la mienne, & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas*, repartit le Prince, *pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur*, reprit le médecin, *mettez-vous pour un moment à ma place. Lui céderiez-vous Stratonice? Et si vous, qui êtes pere, ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? Ah, plût aux Dieux*, s'écria Séleucus, *que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement. Je lui céderois de tout mon cœur, & Stratonice, & l'empire même. Eh bien*, dit Erasistrate, *le remede est entre vos mains; c'est Stratonice qu'il aime.* Le pere n'hésita pas un moment, & obtint sans peine le consentement de son épouse.

Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuse, qui rendit

un fils tendrement aimé à son pere, fut payée de cent talens, c'est-à-dire, de cent mille écus.

ERASTE, *Erastus*, (*a*) Ἔραστο, Corinthien, disciple de Saint Paul, est appellé par cet Apôtre, trésorier de la ville, c'est-à-dire, de Corinthe, où Saint Paul étoit alors, ou de Jérusalem, selon les nouveaux Grecs. Eraste s'attacha à Saint Paul, & quitta pour cela sa charge d'Econome ou de trésorier. Il le suivit à Ephese, où il étoit l'an de Jesus-Christ 56, d'où Saint Paul l'envoya en Macédoine avec Timothée, apparemment pour préparer les aumônes des fideles. Ils étoient tous deux avec lui à Corinthe deux ans après, lorsqu'il écrivit aux Romains, qu'il salue de la part de l'un & de l'autre; & il y a apparence qu'Eraste suivit toujours depuis l'Apôtre, jusqu'au dernier voyage qu'il fit à Corinthe, en allant souffrir le martyre à Rome, l'an 56; car alors Eraste demeura à Corinthe, comme Saint Paul le manda peu de tems après à Timothée.

Usuard, Adon, & le martyrologe Romain disent que Saint Paul avoit laissé Eraste en Macédoine, & l'en avoit fait évêque, & qu'enfin il fut martyrisé à Philippes. Les Grecs, au contraire, dans leurs Ménées, le font évêque de Panéade, vers les sources du Jourdain, lui donnent le titre d'Apôtre, le mettent au nombre des soixante-douze disciples, & disent qu'il mourut en paix, après avoir parcouru toute la terre, pour annoncer la foi de Jesus-Christ. Mais, ni les uns ni les autres ne produisent aucune preuve de ce qu'ils avancent. Les Latins l'honorent le vingt-six de Juillet, & les Grecs le dix de Novembre.

ERATO, *Erato*, Ἐρατώ, (*b*) reine des Arméniens. Cette nation, après la mort d'Ariobarzane, voulut essayer du gouvernement d'une femme, & plaça sur le trône Erato. Mais, on s'en lassa bientôt, & on la chassa.

ERATO, *Erato*, Ἐρατώ, (*c*) c'est-à-dire, aimable, l'une des neuf Muses, présidoit aux poësies Lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrthe & de roses, ayant en sa main droite une lyre, & dans la gauche un archet. On met aussi auprès d'elle un petit amour aîlé, armé de son arc & de ses fleches.

Le nom d'Erato, selon Diodore de Sicile, semble marquer que les gens sçavans s'attirent l'estime & l'amitié de tout le monde.

ERATO, *Erato*, Ἐρατώ,

(*a*) Actu. Apost. c. 19. v. 22. ad Rom. Epist. c. 16. v. 23. ad Timoth. Epist. 2. c. 4. v. 20.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 4. Crev. Hist. des Emp. T. I. p. 383.

(*c*) Diod. Sicul. p. 150. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 227.

(*a*) nymphe, qui épousa Arcas, fils de Callisto, & qui en eut trois fils, Azan, Aphidas & Elatus. Le dieu Pan, selon les Arcadiens, rendoit autrefois des oracles, & il avoit pour interprete la nymphe Erato.

ERATO, *Erato*, Ἐρατὼ, (*b*) l'une des Néréïdes, qui étoient des nymphes de la mer. Il y en a qui donnent le même nom à une des nymphes, filles de l'Océan & de Tethys.

ERATOSTHENE, *Eratosthenes*, Ἐρατοσθένης, (*c*) fut un des trente tyrans, que les Lacédémoniens donnerent aux Athéniens.

ERATOSTHENE, *Eratosthenes*, Ἐρατοσθένης, (*d*) natif de Cyrene, eut pour pere Aglaüs, ou Agacléus, selon Etienne de Byzance, & pour maîtres, Lysanias & Callimaque. Poësie, grammaire, philosophie, mathématiques, tout étoit du ressort d'Eratosthene; il avoit embrassé tous les genres; ce qui lui mérita le surnom de Pantaplos; on lui en donnoit encore un autre, qui ne lui étoit pas moins glorieux, en le nommant le second Platon, ou Platon le jeune, par honneur, & non par mépris, comme l'ont écrit quelques Modernes.

Après avoir demeuré quelque tems à Alexandrie, Eratosthene alla à Athènes. Il y étoit encore, lorsque sa réputation parvint jusqu'à Ptolémée Evergete, successeur de Ptolémée Philadelphe. Ce Prince, profitant des douceurs de la paix, s'appliquoit à faire fleurir les sciences dans ses États, & à augmenter la bibliotheque d'Alexandrie; il fit venir Eratosthene pour en être le surintendant. On ne pouvoit choisir une personne plus capable de remplir ce poste, puisque c'étoit, comme on l'a déjà dit, un homme d'un sçavoir universel. Cependant, selon le témoignage de Strabon, on ne remarquoit pas dans ses traités de philosophie, un Auteur qui eût fait son capital de cette science; il paroissoit ne s'y piquer que de passer pour Philosophe, & de sçavoir quelque chose de plus que le commun en ce genre. Et si on en veut croire Strabon, on remarquoit la même chose dans ses autres ouvrages; mais, il faut avouer aussi que Strabon censure souvent mal-à-propos Eratosthene. Il n'y a donc point à s'étonner que ceux qui présidoient au Musée, lui eussent donné le surnom de *Beta*, pour faire entendre qu'Eratosthene ne tenoit que le second rang dans toutes les sciences. On sçait que *Beta* est la

(*a*) Pauf. pag. 459, 516.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.
(*c*) Xenoph. p. 461.
(*d*) Suid. T. I. p. 1032. Strab. p. 1, 2, 7, 14. *& seq.* Cæs. de Bell. Gall. L. VI. p. 243. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 271. T. VI. p. 11, 28, 624, 631. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 381. *& suiv.* T. VI. p. 180. *& suiv.* T. VII. p. 115, 361, 362. T. IX. p. 403, 404. T. XII. p. 87.

seconde lettre de l'alphabet Grec. Il est vrai que d'illustres Modernes ont prétendu qu'Eratosthene avoit été surnommé *Beta*, parce qu'ayant succédé à Zénodote, qui le premier avoit eut soin de la Bibliotheque d'Alexandrie, il n'avoit été, lui, que le second bibliothécaire. Mais, outre que ce fait est avancé sans autorité, n'auroit-on pas pu nommer de la sorte Eratosthene, pour d'autres raisons que celles qui ont été imaginées jusqu'ici, quoique ces raisons nous soient inconnues ? C'étoit en effet un usage assez ordinaire chez les Anciens, de donner aux hommes les noms des lettres de l'alphabet. Ainsi, Pythagore fut surnommé *Gamma*, Anténor, historien de Crete, *Delta*, Apollonius *Epsilon*, & un Tribun, sous l'empire de Tibere, *Beta*. Ptolémée Ephestion en rapporte beaucoup d'autres exemples, & il y joint les raisons de ces différentes dénominations.

Eratosthene avoit avancé que les Poëtes ne se proposent que de plaire, & non pas d'instruire. Strabon réfute solidement cette opinion dès l'entrée de sa géographie. Il ne faut pour la réfuter que l'Elégie, ou plutôt les vers élégiaques qu'il nous a laissés sur la duplication du cube. On conviendra sans peine avec Gyraldus & Turnebe, qu'ils sont faciles, doux, harmonieux ; mais, il semble qu'une Elégie Françoise sur la quadrature du cercle, ou sur quelqu'autre point des mathématiques, si elle étoit instructive, comme elle pourroit bien l'être, ne seroit guère agréable, & ne plairoit que médiocrement ; ces sortes de sujets n'étant pas susceptibles des ornemens de la poësie.

On ne peut refuser à Eratosthene la qualité d'homme sçavant ; c'est de quoi on peut se convaincre par ce qui nous reste de lui dans différens Auteurs, & principalement pour ce qui regarde la géographie. Il s'y étoit rendu très-habile, ayant à sa disposition, selon Hipparque, une Bibliotheque fournie d'une grande quantité de relations de différens païs; cette Bibliotheque étoit sans doute celle d'Alexandrie. On ne sçait pas en quelle année du règne de Ptolémée Evergete I, il vint en Égypte ; il a dû être long-tems bibliothécaire du Bruchion, puisqu'il a vécu jusqu'à 80 ans, selon Suidas, & même jusqu'à 82, selon Lucien ; c'est-à-dire, qu'il est mort la septième ou la neuvième année du règne de Ptolémée Epiphane. Il eut Apollonius pour successeur dans la surintendance de la Bibliotheque d'Alexandrie. On croit qu'il avoit possédé cet emploi pendant quarante-cinq ans. Il se laissa, dit-on, mourir de faim, ne pouvant survivre à la perte de la vue, dont il fut affligé.

Eratosthene essaya de mesurer la terre, en comparant la distance entre Alexandrie &

Syene, ville située sous le tropique du cancer, avec la différence de latitude de ces lieux qu'il concluoit de l'ombre méridienne d'un gnomon élevé à Alexandrie au solstice d'été. Cette opinion devoit être bien juste, puisqu'au rapport de M. Fréret, elle ne différoit que de quelques stades de celle de MM. de l'Académie des Sciences. Aussi lui fit-elle donner le surnom de cosmographe & d'arpenteur de l'univers.

Comme il avoit fait une étude particulière de l'histoire, il avoit publié une chronique complette de l'histoire Grecque; elle remontoit jusqu'aux tems les plus reculés, & fixoit même l'époque de plusieurs évènemens des tems héroïques. Cette chronologie fut reçue avec un applaudissement universel; les Grecs la regardoient comme un ouvrage parfait; & lorsqu'Apollodore d'Athènes en fit une continuation, près d'un siecle après, il adopta entièrement les calculs d'Eratosthene, autant que nous pouvons en juger par les fragmens qui nous restent de l'une & de l'autre.

Tout géometre, tout philosophe qu'il étoit, Eratosthene ne crut point déshonorer la réputation qu'il avoit acquise dans les sciences exactes, en s'appliquant à la recherche des antiquités Égyptiennes. On ne voit point qu'il ait blâmé l'ouvrage écrit par Manéthon sur l'histoire d'Égypte, il se contenta d'y ajoûter des supplémens, parce que ce prêtre d'Héliopolis n'avoit pas vu tous les monumens, & que l'on en avoit peut-être découvert d'autres depuis. Nous avons un fragment de cet ouvrage d'Eratosthene, contenant la suite, la durée du règne, & le nom des trente-huit premiers rois de Thebes, & ce fragment peut être d'un très-grand usage pour fixer la chronologie d'Égypte. Apollodore inséra dans sa chronique la liste des rois de Thebes, donnée par Eratosthene; & comme elle finissoit au tems où cette ville avoit cessé d'être la capitale de l'Égypte, il y ajoûta une continuation, qui comprenoit le reste des Princes qui avoient règné sur le païs, jusqu'à la destruction du royaume par les Perses. L'un & l'autre de ces deux Sçavans se réunissoient donc pour regarder l'histoire d'Égypte comme une histoire véritable; ils n'avoient pu être forcés à se ranger du même parti, que par le caractère & la certitude des mémoires sur lesquels cette histoire étoit fondée, & leur exemple est un préjugé, ce semble, très-fort pour nous empêcher de rejetter absolument cette histoire avec le mépris que témoignent pour elle quelques Sçavans de nos jours, dont les sentimens & les discours ne peuvent servir qu'à dégoûter de cette même étude, à laquelle ils ont sacrifié leur vie entière.

ERATOSTHENE, *Eratosthenes*, Ἐρατοσθένης, surnommé le

Gaulois, philosophe & historien, que l'on a souvent confondu avec le précédent, a fleuri vers la 162[e] olympiade, ou même plus tard; au lieu qu'Eratosthene de Cyrene mourut sous la 146[e]; celui que nous nommons le Gaulois, parce qu'il étoit né dans les Gaules, & comme on le croit, dans cette partie que l'on nomme la Gaule Narbonnoise, vivoit donc environ un siecle après le Cyrénéen. Il est auteur d'une ancienne histoire des Gaules, dont parle Étienne de Byzance, mais qu'il attribue mal à propos à Eratosthene de Cyrene. Un peu plus d'attention, s'il a vu cette histoire, qui est perdue aujourd'hui, lui eût fait éviter cette faute. En effet, l'auteur de cette histoire parle du combat entre Prusias, roi de Bithynie, & Attale, roi de Pergame. Or, ce combat ne s'est donné que vers la 154, ou même la 156.[e] Olympiade, par conséquent, plus de dix Olympiades après la mort d'Eratosthène de Cyrene, qui n'est donc point l'auteur de cette histoire.

ERATUS, *Eratus*, dixième roi de Sicyone, succéda à Messape, l'an du monde 2272, & 1763 avant Jesus-Christ. Il régna 46 ans, & eut Plemnée pour successeur.

ERBÉSINES, *Erbesini*, (*a*) Ἐρβεσινοὶ, nom sous lequel Diodore de Sicile désigne dans un endroit les habitans d'Erbesse.

ERBESSE, *Erbessus*, (*b*) Ἔρβησσος, ville de Sicile, selon Ptolémée & Diodore de Sicile. Ptolémée la range parmi celles qui étoient dans les terres. Cette place étoit gardée par les Carthaginois, lorsque Xénodicus, capitaine de ceux d'Agrigente, vint pour la délivrer à la tête de ses troupes, l'an 309 avant l'Ére Chrétienne. Il y eut là un combat, où, les citoyens s'étant joints à leurs libérateurs, la garnison fut défaite; & les Barbares, après avoir perdu beaucoup des leurs, rendirent les armes, & au nombre de cinq cens qu'ils étoient encore, se donnerent eux-mêmes au vainqueur.

D'autres appellent cette ville Herbesse avec l'aspiration. *Voy.* Herbesse.

ERBITE, *Erbita*, Ἔρβιτα, (*c*) ville de Sicile, selon Ptolémée, Étienne de Byzance & Diodore de Sicile. Cicéron l'appelle Herbite avec l'aspiration; & c'est peut-être pour cela que Pline en nomme les habitans Herbitenses. Ptolémée met cette ville au nombre des villes qui étoient situées dans les terres.

L'an 403 avant l'Ére Chrétienne, Denys, tyran de Syracuse, s'avança vers cette ville dans le dessein de la piller; mais, ne pouvant en venir à bout, il fit un traité de paix avec les

(*a*) Diod. Sicul. p. 398.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. pag. 748.

(*c*) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 403. Plin. T. I. p. 163.

habitans, & ramena ses troupes. Archonidès, chef des Erbitéens, d'abord après la paix conclue entr'eux & Denys, songea à fonder lui-même une autre ville; car, il avoit à ses gages beaucoup de soldats ramassés de côté & d'autre, que la crainte qu'inspiroit Denys avoit fait réfugier dans Erbite. Plusieurs même des citoyens lui avoient promis de le suivre dans sa nouvelle habitation. Ainsi, prenant avec lui cette multitude de gens de bonne volonté, il choisit un lieu élevé à huit stades de distance de la mer, sur lequel il bâtit la ville d'Alese; mais, comme ce nom étoit commun à plusieurs autres villes de la Sicile, il surnomma celle-ci Archonidion de son nom même.

On croit que la ville d'Erbite est aujourd'hui ce que les Siciliens nomment Nicosia Citta Costatissima.

ERBITÉENS, *Erbitæi*, Ἐρβιταῖοι, les habitans d'Erbite. *Voyez* Erbite.

ERCÉUS *ou* ERCIUS (*a*) *Erceus*, *Ercius*, surnom de Jupiter. On l'invoquoit sous ce nom ou sous celui de Pénétralis dans l'intérieur des maisons, afin qu'il en écartât les voleurs.

ERCTA, *Ercta*, nom d'une montagne de Sicile, selon Diodore de Sicile. Elle avoit une forteresse, & Polybe la nomme Eircte. Elle est entre le mont Eryx & Palerme.

EREBE, *Erebus*, Ἔρεβος, (*b*) fils du Chaos & des ténebres, épousa la nuit; & de leur mariage sortit l'Æther & le jour. On a feint qu'Erebe étoit un des dieux des enfers, comme ce nom est aussi un de ceux qu'on a donnés à l'enfer. Cette première fiction est sans doute une suite d'une autre fiction, suivant laquelle l'Erebe fut métamorphosé en fleuve, & précipité dans le fond des enfers, en punition de ce qu'il avoit donné du secours aux Titans.

EREBINTHONICUS, (*c*) *Erebinthonicus*, Ἐρεβίνθων οἶκος, c'est-à-dire, la maison des pois chiches. On appelloit ainsi un village situé près de Jérusalem.

ERECE, *Erece*, (*d*) est mise au nombre des nymphes par quelques-uns.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, Ἐρεχθεὺς, (*e*) fils de Pandion, succéda à son pere au royaume d'Athènes, environ 1400 ans avant Jesus-Christ. Il épousa Praxitée, fille de Phrasime & de Drogénie, fille de la fille de Céphise, dont il eut trois

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. T. I. p. 347.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194.

(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VI. p. 937.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*e*) Diod. Sicul. p. 17, 18. Pauf. p. 9, 47, 131. Just. L. II. c. 6. Plut. Tom. I. pag. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 432, 445. T. V. p. 103. T. VI. p. 160. T. VIII. p. 13.

fils, Cécrops qui lui succéda, Pandore, & Métion; & quatre filles, Procris, Créuse, Chthonie & Orithye. Boréas Thracien enleva sa fille Orithye, trois ans avant qu'Eumolpe instituât les cérémonies de la déesse Cérès, dans la ville d'Eleusis. Ses autres filles demeurerent vierges. Il règna cinquante ans. Cérès étant venue à Athènes, la quinzième année du règne de ce Prince, montra aux Athéniens à semer le bled, que Triptolème, fils de Célée & de Néérée, sema dans le champ de Rharie, proche d'Eleusis. C'est aussi sous le règne de ce Prince, que les marbres d'Arondel placent l'enlèvement de Proserpine, & l'institution des mystères Eleusiniens.

Les Égyptiens soutenoient qu'Erechthée, roi d'Athènes, étoit Égyptien d'origine; & voici, selon Diodore de Sicile, ce qu'ils en racontoient. Ils disoient qu'une grande famine désolant toute la terre, excepté l'Egypte, qui, du consentement de tout le monde, en fut exempte par la bonté de son terroir, Erechthée qui avoit déjà quelque alliance avec les Athéniens, leur porta des bleds, & que les Athéniens le firent roi, en reconnoissance de ce bienfait. Ayant accepté ce titre, il leur enseigna les sacrifices de Cérès, & établit à Eleusis les mystères de cette déesse, tels qu'ils se pratiquoient en Égypte. C'est ce qui avoit donné lieu de dire que Cérès étoit venue elle-même à Athènes, & de placer en ce tems-là la découverte des bleds, qui leur furent seulement apportés d'ailleurs sous le nom & sous les auspices de cette déesse. Les Athéniens convenoient eux-mêmes du règne d'Erechthée, de cette famine, de la venue de Cérès & du présent qu'elle leur fit; mais, de plus, ils avouoient que les sacrifices, les mystères & toutes les cérémonies d'Eleusis étoient parfaitement imités de ce qui s'observoit en Égypte.

Erechthée est compté pour le sixième Prince qui ait occupé le trône d'Athènes, dont il s'empara au préjudice de Butès son frere. On lui attribue une division de ses sujets en quatre classes, les guerriers, les artisans, les laboureurs & les pâtres. Ce Prince, après sa mort, fut placé au rang des dieux; & on lui érigea à Athènes un beau temple, dont on peut voir la description sous l'article de cette ville.

La fable, comme l'Histoire, donne quatre filles à Erechthée; mais, elle ajoûte que ses filles, par une singulière bizarrerie, s'engagerent par serment à ne pas survivre les unes aux autres; & que si l'une venoit à mourir, les autres s'ôteroient la vie. Sur ces entrefaites, Eumolpe déclara la guerre aux Athéniens, prétendant que l'Attique appartenoit à son pere; mais, il fut vaincu dans le combat qui se donna à cette occasion. Neptune son pere,

pour ôter à Erechthée tout sujet de joie pour cette victoire, demanda qu'Othonée, la fille de ce Prince lui fût immolée, ce qui fut exécuté. Ses sœurs se donnerent la mort, & Erechthée fut tué d'un coup de foudre que lui lança Jupiter, à la priere du même Neptune.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, Ἐρεχθεὺς, chasseur que Minerve prit soin d'élever, & qu'elle fit proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il sçavoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de fleche sans blesser son fils.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, Ἐρεχθεὺς, nom que quelques-uns donnent à Erichthonius, roi d'Athènes. *Voyez* Erichthonius.

ERECHTHÉIDE, *Erechtheis*, Ἐρεχθηὶς (*a*) nom d'une tribu de l'Attique. Démosthène fait mention de cette tribu dans sa harangue contre Midias.

ERECHTHIDES, *Erechthidæ*, nom donné aux descendans d'Erechthée, roi d'Athènes.

EREMBES, *Erembi*, Ἐρεμβοὶ, (*b*) peuples dont parle Homère. Ce sont les Arabes Troglodytes, sur les bords de la mer rouge, voisins de l'Égypte. On avoit même corrigé le vers d'Homère, & au lieu de καὶ Ἐρεμβοὺς, on avoit lu Ἄραβας τε; mais, il n'est nullement nécessaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui est fort ancienne & la seule véritable. Strabon l'a fort bien vu; mais, il n'a pas sçu la véritable origine du nom, que Bochart a très-bien expliquée dans son livre admirable de la géographie sacrée. Car, il a fait voir que l'Arabie a été ainsi nommée du mot Hébreu *Arab*, noir; qu'au lieu d'*Aran* on dit *Ereb*, & que du mot *Ereb*, en ajoûtant un *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes sont les mêmes que les Arabes, qui sont basannés. Au reste, quand Ménélaüs dit qu'il avoit été chez les Ethiopiens & chez les Arabes, ce n'est pas pour dire qu'il avoit tiré de-là de grandes richesses; car, avant la guerre de Troye, ces peuples étoient très-pauvres; c'est seulement pour se vanter qu'il avoit été fort loin.

ERES, *Eræ*, Ἐραὶ, (*c*) ville de l'Asie mineure dans l'Ionie. Elle reconnoissoit les Teiens pour ses fondateurs ou pour ses maîtres. Elle étoit maritime & fortifiée. Il est fait mention de cette ville dans Thucydide, de qui nous apprenons qu'elle se laissa entraîner dans une révolte par les habitans de Chio. Le texte de Strabon lit Geres, & n'en fait qu'une petite ville. Le traducteur Latin a lu Eres, *Eræ*.

ERESE, *ou* ERESSE, *Eresus*,

(*a*) Demosth. Orat. in Midi. p. 614.
(*b*) Homer. Odyss. L. IV, v. 84. Strab, p. 2, 38, 41, 42.
(*c*) Thucyd. p. 569. Strab. p. 644.

Ereſſus, Ἔρεσος, Ἔρεσσος, (a) ville de l'iſle de Lesbos, ſelon pluſieurs anciens Auteurs. Elle étoit ſituée ſur une colline vers le rivage de la mer, à dix-huit ſtades du promontoire de Sigrium. Cette ville donna la naiſſance à Théophraſte & à Phanias, deux philoſophes Péripatéticiens, diſciples d'Ariſtote. Memnon, général de Darius, étant venu à Lesbos, s'y rendit maître de pluſieurs villes, & entr'autres de celle d'Ereſſe. Niger dit que c'eſt aujourd'hui Eidonia; mais, le P. Hardouin veut que ce ſoit Gérémia.

ERESE, *Ereſus*, Ἔρεσος, ville de l'iſle d'Ebuſe, ſelon Diodore de Sicile. *Voyez* Ebuſe.

ERÉSICHTHON, *Ereſichthon*, le même qu'Eriſichthon. *Voyez* Eriſichthon.

ERESIES, *Ereſiæ*, Ἐρεσίαι, (b) nom d'un lieu dont il eſt parlé dans l'hymne pour Apollon, qu'on attribue à Homère.

ERESSE, *Ereſſus*. *Voyez* Ereſe.

ERETMÉE, *Eretmeus*, (c) Ἐρετμεὺς, jeune Phéacien, très-bien fait & très diſpos, ſe préſenta pour un combat de courſe que donna le roi Alcinoüs.

ERÉTRIAQUES, *Eretrici*, (d) *Eretriaci*, Ἐρετριακοὶ, nom d'une ſecte de Philoſophes, dont on attribue la fondation à Ménédeme. On appella cette ſecte la ſecte Erétriaque, parce qu'elle prit naiſſance à Erétrie.

Les Erétriaques, ainſi que les Mégariques fondés par Euclide, s'éloignoient peu du ſyſtême de Socrate & de Platon. Euclide ſoutenoit que le bien capable de faire des heureux, étoit un bien unique, uniforme, toujours le même, toujours aſſuré. Ménédeme plaçoit tout le bien de l'homme dans l'eſprit, & dans cette partie de l'eſprit qui a la vérité pour objet. On trouva trop de ſubtilité dans ce bien unique, & trop de ſpiritualité dans ce plaiſir indépendant des ſens. Peut-être auſſi que cette droctrine parut ſurannée. La ſecte Mégarique fut du moins plus connue par ſon amour pour la diſpute, que par ſes dogmes ſur la morale, & la ſecte de Ménédeme s'éteignit inſenſiblement.

ERETRIE, *Eretria*, (e) Ἐρέτρια, ville conſidérable de l'iſle d'Eubée, ſituée ſur l'Euripe, à l'oppoſite du port de l'Attique, appellé Delphinium, qui n'en étoit éloigné que de quarante ſtades. Cette ville étoit la plus grande de l'iſle

(a) Strab. p. 618. Plin. T. I. p. 288. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12. Thucyd. p. 183, 192, 570, 571.

(b) Homer. Hymn. in Apoll.

(c) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 112.

(d) Strab. p. 393. Cicer de Orat. L. III. c. 36. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 10.

(e) Strab. p. 393, 403, 446. & *ſeq.* Plin. T. I. p. 211. Pauſ. p. 415. Pomp. Mel. p. 145. Ptolém. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. XXXII. c. 16. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4 in Pauſ. c. 2. Plut. T. I. pag. 746, 747. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II, p. 149, 162, 163.

après celle de Chalcis. On la nomma d'abord Mélanéis & Arotrie. Elle fut fondée par les Athéniens avant la guerre de Troye; & après cette guerre, ils y envoyerent une nouvelle colonie sous la conduite d'Eclus.

Cette ville, s'étant depuis fort accrue, se trouva elle-même en état d'envoyer d'illustres colonies dans la Macédoine. Ces colonies fonderent des villes aux environs du promontoire de Pallene & du mont Athos. Erétrie avoit dans sa dépendance une ville nommée Tamynes & un temple d'Apollon, bâti, dit-on, par Admete, près du détroit. Elle avoit aussi un village appellé Amarynthus, qui n'en étoit éloigné que de sept stades. L'ancienne ville fut ruinée par les Perses, lorsque ces barbares, comme dit Hérodote, en envelopperent les habitans par leur multitude, comme avec un filet. Du tems de Strabon, on en montroit encore les fondemens, & on appelloit ces ruines l'ancienne Erétrie.

Rien ne prouve mieux quelle fut autrefois la puissance des Erétriens, qu'une colomne qu'ils avoient consacrée dans le temple de Diane Amarynthie. L'inscription portoit qu'ils avoient conduit en pompe trois mille hommes pesamment armés, avec six cens cavaliers & 60 chars. Ils commandoient aux habitans des isles d'Andros, de Ténédos, de Cée & de plusieurs autres. Leur fréquent usage de la lettre *r*, non seulement à la fin, mais au milieu des mots, les exposa plus d'une fois aux railleries des comiques. L'estime qu'on avoit cependant conçue pour leur ville, soit en tems de paix, soit en tems de guerre, étoit telle, que plusieurs Philosophes voulurent y établir leur séjour, témoin Ménédeme qui y fonda une école, dont les disciples en furent appellés Philosophes Erétriaques.

L'an 490 avant l'Ére Chrétienne, Darius fit partir pour la Grece Datis & Artapherne, avec ordre de mettre au pillage la ville d'Erétrie, d'en brûler toutes les maisons & tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les lui envoyer; & pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendus maîtres sans peine des isles de la mer Égée, ils firent route vers Erétrie, qu'ils emporterent, après un siège de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouverent, & les envoyerent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du païs de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Suse, où Apollon de Tyane trou-

va encore de leurs descendans six cens ans après.

Dans le tems que Philippe de Macédoine regardoit l'Eubée comme fort propre par sa situation à favoriser le dessein qu'il méditoit contre la Grece, Plutarque, maître d'Erétrie, l'une des principales villes de cette isle, demanda du secours aux Athéniens ; mais, l'ayant obtenu, il paya ses bienfaiteurs d'ingratitude ; il se déclara pour leurs ennemis, & conspira ouvertement contre ceux qu'il avoit appellés. Phocion commandoit l'armée auxiliaire d'Athènes. La perfidie imprévue ne le déconcerta point. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille contre Philippe, & chassa Plutarque d'Erétrie. D'un autre côté, les Erétriens furent chassés de Porthmus, autre place de l'Eubée, par Philippe, dont ils avoient pris le parti comme de leur allié.

Erétrie fut assiégée l'an 198 avant l'Ére Chrétienne, par trois flottes à la fois, dont l'une étoit commandée par le roi Attale, une autre par le Rhodien Agésimbrote, & la troisième, celle des Romains, par L. Quintius. Ces trois flottes attaquoient Erétrie de toutes leurs forces ; car, elles avoient apporté avec elles toutes les machines dont on se sert pour battre les murailles d'une ville; & le païs leur fournissoit du bois en abondance pour les nouveaux ouvrages qu'il leur faudroit faire. Les habitans se défendirent d'abord avec beaucoup de courage ; mais, voyant la plûpart des leurs accablés de fatigue & couverts de blessures, & une partie des murailles abattue, ils étoient assez portés d'eux mêmes à se rendre. Mais, ils avoient chez eux une garnison de Macédoniens qu'ils n'appréhendoient guère moins que les Romains ; & d'ailleurs, Philoclès, Lieutenant de Philippe, leur mandoit de Chalcis, qu'ils n'avoient qu'à tenir bon, & qu'il viendroit à leur secours assez-tôt pour sauver la ville. Cette espérance qui soutenoit leur crainte, les obligea de prolonger le siege plus que leur intention & leurs forces ne le leur permettoient. Mais, quand ils virent que Philoclès avoit été repoussé, & s'étoit retiré en désordre à Chalcis, d'où il étoit parti, ils envoyerent aussi-tôt des Ambassadeurs à Attale, pour le prier de leur pardonner, & d'intercéder pour eux auprès du général Romain. Après cette démarche, pendant qu'ils se défendent plus mollement dans l'espérance de la paix, & que négligant les autres parties de la ville, ils n'opposent leurs troupes qu'à l'endroit du mur où l'on fait breche, L. Quintius la prit par escalade, en l'attaquant pendant la nuit, par le côté qu'on avoit laissé sans défense. Tous les habitans, avec leurs femmes & leurs enfans, se réfugierent dans la citadelle, & peu de tems après, se

rendirent. Les vainqueurs n'y trouverent pas beaucoup d'or ni d'argent, mais des ſtatues & des tableaux d'un travail antique, & d'autres ornemens, beaucoup plus qu'ils ne l'eſpéroient par proportion aux autres effets, & à la grandeur de la place.

On prétend que cette ville qui ſubſiſte encore aujourd'hui, ſe nomme à préſent Rocho.

ERÉTRIE, *Eretria*, (*a*) Ἐρέτρια, ville de Grece dans la Theſſalie, & pour parler plus juſte, dans la Phthiotide. Ptolémée lit Erétries en pluriel. Cette ville fut détruite par Philippe de Macédoine, l'an 198 avant J. C.

ERÉTRIENS, *Eretrienſes*, Ἐρετριέες, (*b*) les habitans d'Érétrie d'Eubée. Hérodote dit qu'ils étoient Ioniens. *Voyez* Érétrie.

ERÉTRIENS, *Eretrienſes*, Ἐρετριέες, colonie de l'iſle d'Eubée, établie dans la Babylonie. Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Tyanes, dit que ce fut Darius qui y mena cette colonie. Il ſemble à Ortélius que ce peuple étoit aux environs d'Ecbatane.

ERÉTUM, *Eretum*, (*c*) Ἠρητὸ, ville des Sabins dans l'Ombrie, ſelon Strabon, Tite-Live, Étienne de Byzance & Virgile. Le premier dit que ce lieu reſſembloit plus à un village qu'à une ville. Elle étoit a 107 ſtades de la ville de Rome, ſelon Denys d'Halicarnaſſe; & Antonin la met à dix-huit milles. C'eſt préſentement Monte Rotondo dans la Sabine.

L'an 211 avant l'Ére Chrétienne, on publia pluſieurs prodiges, & celui-ci entre autres, qu'il avoit plu des pierres à Erétum. Pour expier ces prodiges, on immola les grandes victimes, & on ordonna une proceſſion d'un jour pour tout le peuple, & des prieres publiques pendant neuf jours.

EREUTHALION, *Ereuthalion*, Ἐρευθαλίων, (*d*) écuyer d'Areithoüs, roi d'Arcadie, Prince qui n'avoit pour toutes armes, qu'une maſſue armée de fer. Ce Prince, dans ſa vieilleſſe, en fit préſent à Ereuthalion, qui, devenu plus fier & plus audacieux par ſes riches dépouilles, défioit tous les plus vaillans; & les plus vaillans ſaiſis de crainte, n'oſoient paroître devant lui. Un jour, Neſtor, honteux & las de ſes inſultes, ſe préſenta pour le combat, quoique bien jeune alors. Auſſi, Ereuthalion mépriſa-t-il ſa jeuneſſe. Mais, Neſtor ne laiſſa pas de l'attaquer avec tant d'audace, qu'enfin Minerve ſecondant ſes efforts, il abattit à ſes pieds ce redoutable ennemi qui étoit d'une taille prodigieuſe, & d'une force proportionnée à ſa

(*a*) Strab. p. 434. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.

(*b*) Herod. L. VIII. c. 46.

(*c*) Strab. p. 228. Tit. Liv. L. III, c. 29. L. XXVI. c. 11, 23. Virg. Æneid. L. VII. v. 711.

(*d*) Homer. Iliad. L. IV. v. 319. L. VII. v. 136.

taille. A la vue de ce vaste corps étendu sur la terre, on étoit encore saisi de frayeur.

EREUTHE, *Ereuthe*, dont il est fait mention dans l'hymne à Apollon, qu'on attribue à Homère.

ERGANÉ, *Ergane*, Ἐργάνη, surnom de Minerve. *Voyez* Minerve Ergané.

ERGATIES, *Ergatia*, (*a*) fêtes que l'on célébroit à Sparte en l'honneur d'Hercule & en mémoire de ses travaux.

ERGAVICE, *Ergavica*, (*b*) Ἐργαούϊκα, ville des Celtibériens dans l'Espagne Tarragonoise. On a, outre l'autorité de Ptolémée, qui en parle, plusieurs médailles, entre autres, une d'Auguste avec ces mots: *MUN. ERGAVICA*; & une autre de Tibere avec ce mot: *ERGAVICA*. Une ancienne inscription dans le recueil de Gruter porte aussi ce nom.

M. CALP. M.

LUPO FLAM. P. H. C.

EX CONVEN.

CÆSAR. ERCAVIC,

C'est-à-dire, *Marco Calpurnio*, *Marci Filio*, *Lupo Flamini Provinciæ Hispaniæ Citerioris ex Conventu Cæsaraugustano*, *Ercavicensi*. Dans ce dernier mot, le *C* est pour le *G*.

Pline a rangé dans l'assemblée de Sarragoce [*in Cæsaraugustano Conventu*,] un peuple qu'il nomme Ergavicenses. Il n'y a pas de doute que dans le passage du quarantième livre de Tite-Tive, il ne faille lire *Ergavica*, au lieu d'*Ergavia*, qui y est qualifiée noble & puissante cité; ce qui convient mieux à Ergavice qu'à la petite ville d'Ergavie. C'est le sentiment du sçavant Sigonius & de Cellarius.

Les Espagnols tiennnent que c'est présentement Alcanniza, à sept lieues de Tortose. Moralès l'approche davantage de Tolede, & croit que c'est le lieu nommé à présent Penna Escritta ou Santaver.

ERGAVIE, *Ergavia*, (*c*) Ἐργαουΐα, ville de l'Espagne Tarragonoise, selon Ptolémée. C'est, selon quelques modernes, Ygualada, en Catalogne. Il ne faut pas confondre cette ville avec celle dont il est parlé dans l'article précédent.

ERGENNA, *Ergenna*, (*d*) nom d'un haruspice, dont il est fait mention dans une satyre de Perse.

ERGINUS, *Erginus*, (*e*) Ἐργῖνος, fils de Clyménus, roi d'Orchomene. Ce Prince ayant été tué par les Thébains, avec qui il avoit pris querelle pour un fort léger sujet, Erginus l'aîné de ses fils, lui succéda;

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 6. Tit. Liv. L. XL. c. 49. Plin. T. I. p. 142.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 6.

(*d*) Persi. Satyr. 2. v. 26.

(*e*) Diod. Sicul. pag. 152. Pauf. pag. 567, 598, 599. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 506. T. X. p. 347. & *suiv*.

& voulant venger la mort de son pere, il leva une armée avec ses freres, vint attaquer les Thébains, les tailla en pièces, & ne mit les armes bas, qu'à condition qu'ils lui paieroient tous les ans un tribut par manière de satisfaction. Ce Prince envoyoit donc chaque année à Thèbes des commissaires pour exiger ce tribut; ce qu'ils faisoient en outrageant les habitans. Hercule résolut de délivrer les Thébains de cette servitude.

En effet, ceux d'entre les Orchoméniens qui venoient demander le tribut, étant arrivés à Thebes pendant que ce Héros y étoit, & ayant fait toutes sortes d'injures aux citoyens, il les mit hors de la ville, après leur avoir coupé les extrêmités du corps. Erginus demanda le coupable; & Créon, roi de Thebes, craignant sa puissance, étoit près de le livrer. Mais, Hercule ayant persuadé à de jeunes gens de son âge de délivrer leur patrie, leur donna les armes qui étoient suspendues dans les temples, & qui faisoient partie des dépouilles des ennemis que leurs ancêtres avoient consacrées aux Dieux; car, il étoit impossible de trouver dans toute la ville des armes qui ne fussent pas consacrées; d'autant que les Orchoméniens avoient enlevé aux Thébains toutes les autres, afin de leur ôter toute pensée de révolte. Hercule ayant appris qu'Erginus s'approchoit avec ses troupes, l'attendit dans un passage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il tua Erginus même, & fit périr presque toute son armée avec lui. Telle est la tradition qu'a suivie Diodore de Sicile.

Selon Pausanias, Erginus ne fut point tué par Hercule: mais, voyant ses sujets réduits à la dernière extrêmité, il fit la paix avec Hercule. Ensuite, uniquement occupé du soin de rétablir ses affaires & de recouvrer son ancienne opulence, il se trouva vieux sans avoir encore songé à se marier. Enfin, après avoir amassé de grandes richesses, il voulut avoir des enfans, & dans ce désir, il alla consulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit en termes énigmatiques, qu'il s'en avisoit bien tard, mais que cependant il pouvoit beaucoup espérer d'une jeune femme. Conformément à cet oracle, il épousa une jeune personne, & il en eut deux fils, Trophonius & Agamede. Quelques-uns néanmoins ont cru que Trophonius étoit fils d'Apollon.

Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses odes. » Les épreuves, dit ce » Poëte, changerent autrefois » en admiration le mépris & les » railleries que les femmes de » Lemnos faisoient du fils de » Clyménus sur ses cheveux » blancs. Vainqueur dans la » carrière où l'on court armé

» de toutes pièces, vous voyez, » dit-il à Hypsipyle, en s'a» vançant pour recevoir la cou» ronne de ses mains, vous » voyez quel homme je suis » dans la course ; la force de » mon bras & mon courage » égalent l'agilité de mes pieds. » Ne jugez plus par les che» veux blancs, qui viennent » souvent avant le tems aux » plus jeunes & aux plus ro» bustes. «

Cette circonstance des cheveux blancs, qui étoient venus à Erginus dans le tems qu'il jouissoit encore de toute la vigueur de l'âge, donna lieu à ce proverbe : *Les cheveux blancs d'Erginus*, pour dire des cheveux blancs qui cachent beaucoup de force & de courage.

ERGINUS, *Erginus*, (*a*) Ἐργῖνος, célebre Argonaute, qui partagea la fonction de pilote avec Tiphys. Il n'a passé sans doute pour être fils de Neptune, que parce qu'il étoit habile dans la navigation. Pendant le voyage de la Colchide, il signala son courage en plusieurs rencontres. Il disputa dans l'isle de Lemnos, le prix de la course, & le remporta sur les fils même de Borée.

Il y en a beaucoup qui croient que cet Erginus est le même que celui dont il est parlé dans l'article précédent.

ERGINUS, *Erginus*, (*b*) Ἐργῖνος, habitant de Corinthe, mais Syrien de nation, avoit trois freres, dont l'un nommé Dioclès, étoit soldat de la garnison de la ville. Erginus ayant volé avec ses deux autres freres, de l'argent qui appartenoit au roi de Macédoine, ils se retirerent ensemble à Sicyone ; & mirent une partie de cet argent entre les mains d'un banquier qui se nommoit Egias. Cela produisit une sorte de familiarité entre Erginus & ce banquier. Celui-ci avoit de grandes relations avec Aratus, qui en ce tems-là cherchoit une occasion de s'emparer de la citadelle de Corinthe. Un jour qu'Egias s'entretenoit avec Erginus, il fit tomber la conversation sur cette citadelle & la garnison qui y étoit. Erginus lui dit que comme il alloit souvent pour voir son frere, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé, un petit sentier taillé en travers dans le roc, & qui conduisoit à l'endroit où la muraille du château étoit très-basse. A ces mots, Egias se prenant à rire & à badiner, lui dit : *Eh quoi, mon ami, pour ce peu d'argent vous allez déranger toutes les affaires du Roi, lorsque vous pourriez vendre une seule heure de votre tems des sommes immenses? Si vous étiez pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce petit vol, comme si vous aviez livré la citadelle.* Alors, Erginus riant aussi à son tour, lui promit de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 386. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 85. T. X. p. 347. & *suiv.*

(*b*) Plut. T. I. p. 1035. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. 283. & *suiv.*

de fonder fur celà fon frere Dioclès, & lui dit qu'il ne fe fioit pas beaucoup à fes autres freres.

Peu de jours après il revint, & fe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à exécuter le refte de fon entreprife avec fon frere Dioclès. Aratus, de fon côté, promit de leur donner foixante talens, fi l'affaire réuffiffoit; fi elle manquoit, & qu'ils revinffent lui & eux fains & faufs, il leur engagea fa foi & fa parole, qu'il leur donneroit à chacun une maifon & un talent. Mais, comme il falloit que ces foixante talens fuffent dépofés chez le banquier pour la fûrete d'Erginus & de fon frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du foupçon & d'éventer fon entreprife, il prit la plus grande partie de fa vaiffelle d'or & d'argent & les joyaux de fa femme, & les mit en gage chez Egias pour toute la fomme.

L'entreprife, qui étoit fi dangereufe par elle-même, devint encore plus dangereufe par une faute que l'on commit par ignorance dès le commencement. Technon, efclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès qu'il devoit joindre. Il ne connoiffoit pas fon vifage, mais il croyoit avoir fa figure & fes traits fuffifamment empreints dans fon efprit, fur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui difant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux frifés, & qu'il n'avoit point de barbe. Étant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de fe rendre, il s'affit devant les portes de la ville, en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec fon frere Dioclès.

Par hazard, dans ce moment paffe par-là un autre frere d'Erginus & de Dioclès, qui avoit nom Denys, qui ne fçavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui reffembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plutôt apperçu, que frappé de cette reffemblance, fur les enfeignes qu'on lui avoit données, il l'aborda, & lui demanda s'il ne connoiffoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce. Denys répondit qu'il étoit fon frere. Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès; & fans lui demander fon nom, & fans attendre d'autre indice fur lequel il pût s'affurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit fur cela beaucoup de queftions. Denys profita finement de fon erreur, répondit en avouant tout, comme s'il étoit du complot; & reprenant le chemin de la ville, il y conduifoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, fans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes, & qu'il étoit sur le point de saisir Technon au corps, par un autre coup de hazard, Erginus les rencontra. D'abord il se douta de la méprise; & voyant le grand danger où il étoit, il fit signe de la tête à Technon de s'enfuir; & prenant tous deux en même tems la fuite, ils se sauverent promptement vers Aratus, qui, pour cet accident, ne rabattit rien de ses espérances, mais envoya sur l'heure Erginus à Denys lui porter de l'argent, & le prier de garder le silence. Erginus s'acquitta fort bien de sa commission; il parla à Denys, & en s'en retournant, il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point; mais, l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maison où ils le garderent, & se préparerent à exécuter leur dessein, qui eut le plus heureux succès, comme on peut le voir sous l'article d'Aratus.

Ce grand capitaine étant blâmé pour avoir essayé de surprendre le port du Pirée pendant une treve qu'il avoit faite avec les Macédoniens, nia formellement le fait, & accusa de cette infraction Erginus; car il disoit dans ses mémoires, qu'Erginus attaqua ce port en son particulier; que lorsqu'il voulut l'escalader, son échelle rompit; qu'étant poursuivi, il nomma plusieurs fois Aratus, & l'appella à son secours, comme s'il étoit présent, & qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis. Mais, cette justification paroît peu vraisemblable, dit Plutarque; car, ajoûte-t-il, quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes, & pris même de lui l'ordre & le tems de l'exécution.

Ce raisonnement de Plutarque est très-sensé & très-solide. Cependant, on pourroit dire, pour appuyer la justification d'Aratus, qu'Erginus, après le succès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramasser quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien sûr de tirer une grande récompense s'il réussissoit. Les diverses tentatives qu'Aratus fit depuis sur ce port, témoignent un peu contre lui, mais, elles ne sont pas une preuve bien sûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'exécuter.

ERICETE, *Ericetes*, (a) capitaine Lycaonien, fut tué par Messape.

ERICINE, *Ericinum*, Ἐρίκινον, ville de Macédoine, se-

(a) Virg. Æneid. L. X. v. 749.

lon Tite-Live. (*a*) Elle étoit située vers l'Estiéotide, au midi d'Eginium, sur les confins de la Pélagonie Tripolitide.

ERICHTHON, *Erichthon*, (*b*) ville dont parle Cornélius Népos dans la vie de Timothée. Ce Général, dit l'Historien, accepta le don qui lui fut fait des villes d'Erichthon & de Sestos.

Ortélius avoue qu'il ignore absolument ce que c'est que cette ville d'Erichthon, & conjecture que c'est peut-être un nom synonyme d'Abydos, ville située dans la Chersonnèse de Thrace sur l'Hellespont, vis-à-vis de Sestos, qui est sur l'autre bord de l'Hellespont. Quelques-uns, au lieu d'Erichthon, lisent Crithon ou Chrithoté, qui est aussi une ville de la Chersonnèse de Thrace, dont les Athéniens avoient été autrefois les maîtres, par la conquête que Miltiade fit de la Chersonnèse. D'autres encore lisent Erychinos, ville de Paphlagonie, ou *Ctesiphontem*, *Erithonem*, &c.

ERICHTHONIUS, *Erichthonius*, Ἐριχθόνιος, (*c*) le quatrième des Rois d'Athènes, de qui l'on dit que nul mortel ne put se vanter d'être le pere, & qu'il naquit de la Terre & de Vulcain. Il succéda à Amphictyon au royaume d'Athènes, vers l'an 1489 avant l'Ére Chrétienne, & régna cinquante ans.

On dit que Minerve ayant vu naître Erichthonius boiteux & contrefait, le cacha dans une corbeille, & en donna le soin à Aglaure, lui défendant d'y regarder; mais, comme les défenses ne font qu'irriter la curiosité du sexe, elle ouvrit la corbeille, & n'y trouva qu'un enfant avec des jambes de serpent. Minerve se vengea de l'indiscrétion de cette Princesse, en la rendant jalouse de Hersé sa sœur, dont Mercure étoit amoureux; & un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer dans l'appartement de sa maîtresse, il la frappa de son caducée, & la changea en rocher. La vérité de cette fable est que le nom d'Erichthonius étant composé de deux mots Grecs qui signifient *contestation* & *terre*, au lieu de dire qu'il avoit été ainsi nommé à cause de la dispute qu'il avoit eue avec son compétiteur, on publia, & Strabon le dit comme les autres, qu'il étoit fils de Vulcain, & de la Terre qui l'avoit conçu dans le tems même que Minerve résistoit à la violence de ce Dieu; si l'on n'aime mieux dire toutefois avec Saint Augustin, que ce Prince n'avoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 13. L. XXXIX. c. 25.

(*b*) Corn. Nep. in Timoth. c. 1.

(*c*) Virg. Georg. L. III. v. 113. Pausf. p. 4, 5, 31. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 67. & *suiv.* T. VIII. p. 88. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 322, 323. Tom. IX. p. 361.

passé pour être le fils de Minerve & de Vulcain, que parce qu'il avoit été exposé dans un temple qui leur étoit consacré.

Comme Erichthonius avoit réellement les jambes foibles & contrefaites, il inventa l'usage des chariots, ainsi que le prétendent la plûpart des Anciens, avec Virgile; ou du moins il ajoûta des roues à une espèce de traîneau que Trochilas avoit mis en usage avant lui; & il se servit si utilement de cette nouvelle invention dans la célébration des Athénées, où il remporta le prix, & dont il étoit l'instituteur, suivant la dixième époque des marbres de Paros, qu'il mérita de former après sa mort la constellation du chartier ou Bootès, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Cet Erichthonius est le même que quelques Auteurs, & surtout Homère, appellent toujours Erechthée.

ERICHTHONIUS, *Erichthonius*, Ἐριχθόνιος, (*a*) fils de Dardanus, & de Batée, fille de Teucer, règna après son pere, à qui il succéda l'an du monde 3586, & 1449 avant Jesus-Christ, dans un coin de la Phrygie, province de l'Asie mineure, appellée depuis Troade. Son règne fut de 65 ans, selon les uns, & de 46 seulement selon d'autres. Ce Prince, en mourant, laissa un fils nommé Tros, qui fut son successeur.

Erichthonius, selon Homère, fut en son tems le plus opulent de tous les hommes. Il avoit dans ses haras trois mille jumens, & autant de beaux poulains. Borée, qui vit ces jumens dans les pâturages, fut charmé de leur beauté, & prenant aussitôt la figure d'un beau cheval, il demeura avec elles dans les prairies, & en eut douze cavales, qui, quand elles vouloient se jouer dans la campagne, marchoient sur les épis sans les faire courber, & quand elles folâtroient sur les plaines liquides, elles couroient sur la pointe des vagues immenses comme sur le rivage.

ERIDAN, *Eridanus*, (*b*) Ἠριδανὸς, fleuve d'Italie, plus connu sous le nom de Pô, du Latin *Padus*. Le nom d'Eridan lui fut donné à cause d'Eridan, fils du Soleil, parce que ce Prince plus ordinairement nommé Phaëton, ayant eu la témérité de vouloir conduire le char de son pere, fut précipité dans ce fleuve. On dit que les filles du Soleil pleurerent sur ses bords la chûte de leur frere Phaëton.

L'Eridan, que Virgile nomme le roi des fleuves, *fluviorum rex Eridanus*, n'étoit pas seule-

(*a*) Homer. Iliad. L. XX. v. 219. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 301, 302. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 322.

(*b*) Pauf. pag. 6. Strab. p. 215. Virg. Georg. L. I. v. 482. L. IV. v. 372. Æneid. L. VI. v. 659. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 37.

ment une divinité sublunaire & terrestre ; on publia que Jupiter l'avoit érigé en divinité céleste, & l'avoit placé au rang des constellations du firmament, pour consoler Apollon de la perte de Phaëton son fils, qui avoit été précipité dans ses eaux.

Virgile donne au Dieu de ce fleuve des cornes dorées. C'est un symbole qui lui est commun avec tous les grands fleuves. L'Antiquité en a usé ainsi pour marquer, 1.° Par ces cornes de taureau, combien leurs rives servent à engraisser les troupeaux, 2.° Par l'or de ces cornes, quelles richesses un grand fleuve apporte au païs qu'il arrose. *Voyez* Pô.

ERIDAN, *Eridanus*, (*a*) Ἠριδανὸς, fleuve de Grece dans l'Attique. Il couloit au couchant d'Athènes, & se mêloit avec l'Ilissus, au-dessus de cette ville. Pausanias dit qu'il avoit le même nom que le fleuve Eridan, qui étoit dans la Gaule [Cisalpine.]

ERIDAN, *Eridanus*, (*b*) Ἠριδανὸς, nom qu'Hérodote donne à un fleuve, dont il parle ainsi : » Je n'ai rien à » dire de bien avéré touchant » les extrêmités occidentales » de l'Europe, & je ne con» viens pas qu'il y ait quelque » fleuve nommé Eridan par les » Barbares, qui se perde dans » la mer septentrionale, & d'où » l'on dit que vient l'ambre » [*Electrum*] ; car le mot *Eri*» *dan*, qui est Grec, & non » pas étranger, marque assez » que c'est une fiction de quel» que Poëte. « Quelques-uns ont pris occasion de ce passage, pour dire que cet Eridan n'est autre que la Wistule, persuadés sans doute par l'analogie qu'ils trouvoient entre l'Eridan septentrional d'où venoit l'ambre, & la Wistule, à l'embouchure de laquelle étoient les Electrides, isles qui fournissoient beaucoup d'ambre, & en prenoient leur nom.

Vibius Séquester, dans sa liste des montagnes, en met une qu'il nomme *Eridanus Dirrachii.*

Quelques Auteurs, comme Oppien & Philostrate, donnent le nom d'Eridan au Rhône, trompés peut-être par la ressemblance de *Rhodanus* avec *Eridanus*. Et Tzetzès met dans la Celtique, vers les Pyrénées, un fleuve d'Eridan, d'où il feint qu'Hercule partit pour se rendre en Libye.

ERIDAN, *Eridanus*, Ἠριδανὸς, nom d'une constellation Méridionale. On a vu dans le premier article d'Eridan, pourquoi on appella ainsi cette constellation.

Le nom d'Eridan, pris pour une constellation, se dit en prose & en vers ; mais, il ne se dit qu'en vers, quand il est pris pour un fleuve.

ERIGDUPE, *Erigdupus*,

(*a*) Strab. p. 397. Pauf. p. 33.

(*b*) Hérod. L. III. c. 115.

(*a*) l'un des centaures, périt au combat qui se donna entre les Centaures & les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Il fut renversé par terre, d'un coup de pieu que lui donna dans le corps le Lapithe Macarée.

ERIGDUPUS, *Erigdupus*; (*b*) c'est-à-dire, le Tonnant, étoit un des surnoms donnés à Jupiter.

ERIGONE, *Erigone*, (*c*) Ἠριγόνη, fille d'Icarius, se pendit de désespoir, lorsqu'elle sçut la mort de son pere.

On dit que Bacchus enseigna à Icarius l'art de faire du vin, & que même il lui fit présent d'une outre du plus excellent. Quelques bergers de l'Attique, amis d'Icarius, en ayant un peu trop bu, s'enivrerent & firent mille extravagances; & d'autres les voyant dans cet état, crurent qu'ils étoient empoisonnés. Dans cette pensée, ils assassinerent Icarius, & mirent son corps dans une profonde fosse qu'ils couvrirent de terre. La chienne d'Icarius, appellée Mœra, fit connoître par ses hurlemens l'endroit où son maître étoit enterré; & sa fille Erigone l'ayant trouvé, se pendit à un arbre; il arriva quelque tems après, que les filles & les femmes Athéniennes furent transportées d'une fureur si violente, qu'elles s'alloient pendre elles-mêmes; surquoi l'oracle étant consulté, répondit que ce malheur venoit de ce qu'on avoit négligé la mort d'Icarius & d'Erigone, & que pour le faire cesser, il falloit instituer des jeux en leur honneur. On inventa ceux où les filles se balançoient sur une corde attachée à des arbres par les deux bouts; & ce mal, dit-on, cessa aussitôt. Jupiter, pour récompenser la fidélité de cette fille & de cette chienne, métamorphosa Erigone, la plaça dans la constellation nommée la Vierge, Mœra dans celle qu'on appelle la canicule, & Icarius dans celle qu'on nomme le Bouvier.

Il y avoit une chanson sur Erigone; on la chantoit dans la fête des Eores ou de l'Escarpolette, & on la nommoit Alétis ou la Vagabonde.

ERIGONE, *Erigone*, (*d*) Ἠριγόνη, née du commerce d'Egisthe avec Clytemnestre, eût été mise à mort par Oreste, si Diane ne l'avoit enlevée & portée dans l'Attique, où elle fut Prêtresse; ce qui veut dire sans doute que la pitié qu'on eut pour l'âge & l'innocence de cette Princesse, fit qu'Oreste lui laissa la vie, se contentant de la consacrer au service de Diane.

ERIGONON, *Erigonon*,

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(*c*) Athen. p. 618. Ovid. Metam. L. VI. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. pag. 83. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 354.

(*d*) Pausf. pag. 117. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 326, 328.

Ἐρειγώνων, (*a*) fleuve de Macédoine, au rapport de Ptolémée. Ce Géographe dit qu'il a sa source dans les montagnes qui sont sous la Dalmatie. Tite-Live le fait couler de l'Illyrie par la Péonie, dans l'Axius. Il le nomme Erigonus, ce qui revient à la manière dont Ptolémée l'appelle Ἐρειγώνων. Strabon le nomme Erigon, & il paroît qu'il a été aussi nommé Rhiginia, & qu'on a quelquefois donné ce nom à la Thrace. C'est aujourd'hui Vistrisa.

ERIGONUS, *Erigonus*, nom d'un fleuve. *Voyez* Erigonon.

ERIGYUS, *Erigyus*. *Voyez* Erygyus.

ERINDE, *Erindes*, (*b*) fleuve d'Asie, vers l'Hyrcanie ou la Parthie, selon Tacite. Vers le milieu du premier siecle de l'Ére Chrétienne, les deux freres Gotarze & Bardane se rencontrerent sur les bords de l'Erinde; & les deux rivaux s'étant long-tems battus d'un bord à l'autre, Bardane passa enfin le fleuve, battit son frere, & pénétra jusqu'au Ginde, autre fleuve qui séparoit les Dahes d'avec les Ariens.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*c*) ville de Grece dans la Tétrapole Dorique, selon Strabon. Il en est aussi fait mention dans Diodore de Sicile & dans Pline. Ce dernier lit Erinéon.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*d*) autre ville de Grece dans la Thessalie, ou plutôt dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Thessalie.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*e*) port de mer du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Il étoit situé entre le lieu nommé les murs de Minerve, & la ville d'Egium. La distance d'Erinée aux murs de Minerve étoit de quatre-vingt-dix stades; mais, il n'y en avoit que soixante de ce port à Egium; & même par terre, le chemin étoit plus court de quarante stades. On lit Erinéos dans Pline.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*f*) nom que Strabon donne à un lieu inculte & tout couvert de figuiers sauvages, au-dessous de l'ancienne Ilium, & assez loin de la nouvelle; & c'est à ce lieu qu'a rapport le discours d'Andromaque dans Homère. Le mot *Erinée* en Grec signifie un figuier sauvage.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*g*) lieu de l'Attique, situé sur les bords du Céphise. On dit que ce fut par cet endroit que Pluton descendit sous terre, après avoir enlevé Proserpine. Ce fut aussi près de-là que

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXI. c. 39. L. XXXIX. c. 53. Strab. p. 327, 331.
(*b*) Tacit. Annal. L. XI. c. 10.
(*c*) Strab. p. 427, 476. Diod. Sicul. p. 187. Plin. T. I. p. 198.
(*d*) Strab. p. 433, 434.
(*e*) Pauf. p. 443. Plin. T. I. p. 192. Thucyd. p. 69, 513.
(*f*) Strab. p. 598.
(*g*) Pauf. p. 71.

Théſée tua le fameux bandit Polypémon, ſurnommé Procruſte.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*a*) fleuve de Sicile, au rapport de Thucydide. Ptolémée l'appelle Orinus.

ERINNE, *Erinna*, dame Grecque, qui faiſoit fort bien des vers, vécut du tems de Sapho.

ERINNYENS, *Erinnyi*, (*b*) Ἐρίννυοι, nom qu'Hérodote ſemble donner à un peuple, chez qui il met un oracle. Ce fut ſur la réponſe de cet oracle, que l'on bâtit un temple à Laius & à Œdipe.

ERINNYS, *Erinnys*, (*c*) Ἐριννὺς, ſurnom donné à Cérès. On voyoit près de la ville de Thelpuſe en Arcadie, un temple de Cérès Erinnys, ſelon Pauſanias; & cet Auteur, pour preuve de ſon ſentiment, cite un vers du poëte Antimaque, où Cérès eſt appellée Erinnys. Voici pourquoi elle fut ainſi ſurnommée.

Dans le tems qu'elle cherchoit ſa fille par le monde, Neptune, épris de ſa beauté, voulut avoir ſes bonnes graces. La déeſſe, pour éviter les pourſuites du Dieu, ſe métamorphoſa en jument, & paſſa quelque tems parmi les cavales d'Oncus. Neptune ſe voyant trompé, trompa la déeſſe à ſon tour; il prit la figure d'un cheval, & parvint à ce qu'il ſouhaitoit. Cérès, au commencement, ſe mit fort en colère, mais enſuite elle s'appaiſa, & l'on dit qu'elle prenoit plaiſir à s'aller baigner dans la rivière de Ladon. Cette aventure lui fit donner les ſurnoms d'Erinnys & de Luſia; le premier à cauſe du mot Grec, qui, dans le langage des Arcadiens, ſignifioit être en fureur; le ſecond, parce qu'elle s'étoit baignée dans le Ladon. Les deux ſtatues qui repréſentoient Cérès ſous ces deux noms, étoient de bois, à la réſerve du viſage, des mains & des pieds, qui étoient de marbre de Paros. Cérès Erinnys tenoit un flambeau de la main droite, & une corbeille de la gauche; c'étoit une ſtatue de neuf pieds de haut, celle de Cérès Luſia n'en avoit pas plus de ſix.

Le mot *Erinnys* vient du verbe Ἐριννύειν, *furere*, être en fureur, être hors de ſoi. D'autres le tirent de Ἔρις νȣ̃, *diſcordia mentis*.

ERINNYS, *Erinnys*, (*d*) Ἐριννὺς, nom d'une Furie, ou plutôt nom commun aux trois Furies. C'étoient les Grecs qui leur donnoient ce nom. Il y avoit à Athènes, ſelon Pauſanias, un temple de ces déeſſes que les Athéniens qualifioient

(*a*) Thucyd. p. 552, 554. Ptolem. L. III. c. 4.

(*b*) Herod. L. IV. c. 149.

(*c*) Pauſ. pag. 494, 495. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 46, 47. T. VII. p. 294.

(*d*) Pauſ. p. 52. Virg. Æneid. L. II. v. 337, 573. L. VII. v. 447, 570. Ovid. Metam. L. I. c. 9. L. IV. c. 6.

séveres, & qu'Hésiode, dans sa théogonie, appelle du nom d'Erinnys. Eschyle est le premier, ajoûte Pausanias, qui a feint qu'elles avoient les cheveux entrelacés de serpens. Cette peinture a été imitée par les autres Poëtes. *Voyez* Furies.

ERIOCH, *Erioch*, Ἐριὼχ, (*a*) roi des Eliciens, selon la Vulgate, ou Arioch, roi des Elyméens, selon le Syriaque. On trouve dans la Génèse un Arioch, roi d'Ellasar. On ne connoît pas le païs des Eliciens, mais celui des Elyméens ou des Elamites, qui est celui des anciens Perses. L'Écriture nous dit que le combat entre Arphaxad roi des Medes, & Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, se donna à Ragau, près de l'Euphrate & du Tigre, dans la campagne d'Erioch, roi des Eliciens.

ERIOPIS, *Eriopis*, Ἐριῶπις, (*b*) femme d'Oilée, selon Homère.

ERIPHYLE, *Eriphyle*, (*c*) Ἐριφύλη, fille de Talaüs & de Lysimaque, ou Lysianaste, fut mariée à Amphiaraüs. Celui-ci, ayant prévu par l'art de la divination, qu'il périroit à la guerre de Thebes, refusoit de s'engager dans cette entreprise, & se tenoit caché. Les chefs de l'armée qu'on préparoit pour cette expédition, qui croyoient avoir besoin de lui, firent tous leurs efforts pour découvrir le lieu où il s'étoit retiré ; mais, ils ne purent y réussir ; & Adraste, sçachant qu'Eriphyle sa sœur & femme d'Amphiaraüs, étoit la seule qui en fût informée, lui donna un collier & un voile d'un grand prix. Cette Princesse, gagnée par un si beau présent, trahit son époux; & Amphiaraüs étant découvert, & ne pouvant se dispenser d'aller à l'expédition de Thebes, ordonna à son fils de tuer sa mere Eriphyle, après qu'il auroit appris la nouvelle de sa mort. Il périt en effet peu de tems après, soit que la terre se fût entrouverte pour l'engloutir, comme le disent Stace & Strabon, soit que pendant qu'il s'amusoit à considérer le vol des oiseaux, pour en tirer des augures, il fût tombé dans un précipice avec son chariot, où il perdit la vie.

Alcméon, informé du malheur de son pere, exécuta l'ordre cruel qu'il en avoit reçu, & ôta la vie à sa mere. Agité par les furies qui le poursuivoient sans cesse, c'est-à-dire, par les remords de sa conscience, dont il ne pouvoit se délivrer, il erra dans différens païs, & se retira enfin dans la Psophide, où Phégée fit la cérémonie de son expiation, & lui

(*a*) Judith. c. 1. v. 6.

(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 697.

(*c*) Diod. Sicul. p. 186, 187. Pausf. p. 64, 87, 320, 492, 607. Virg. Æneid. L. VI. v. 445. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 98. T. VII. p. 196, 206. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 215. *& suiv.*

fit épouser Alphésibée sa fille, à laquelle Alcméon donna le collier de sa mere; mais, l'ayant répudiée dans la suite, pour épouser Callirhoé, fille d'Achéloüs, il voulut aller redemander ce collier, pour le donner à sa nouvelle épouse; & ses beaux freres lui ayant dressé des embûches, le tuerent en chemin. Ce fatal collier fut remis entre les mains d'Achéloüs, qui, pour faire finir tous les malheurs qu'il causoit, ordonna qu'il fût consacré à Delphes dans le temple d'Apollon. Pour le voile, on n'en sçait autre chose, sinon ce qu'en dit Pausanias, qu'il étoit dans le temple de Gabales.

Selon le même Pausanias, les habitans d'Amathonte, ville de l'isle de Chypre, se vantoient de posséder le collier d'Eriphyle, & assuroient qu'il étoit dans le temple de Vénus & d'Adonis, mais cet Auteur détruit cette tradition.

Au reste, Pausanias dit que ce collier fut donné à Eriphyle par Adraste son frere; Apollodore assure que ce fut Polynice, gendre d'Adraste, & neveu de cette Princesse, qui lui donna & le collier & le voile; & dans la suite, car les compilateurs ne se souviennent pas toujours de ce qu'ils ont avancé, il dit que ce fut Thersandre, fils du même Polynice, qui les lui avoit donnés.

Dans la description que Pausanias nous donne du coffre des Cypsélides, on lit entre autres choses ce qui suit: » Devant » la porte du palais, vous dis- » tinguez Eriphyle avec son » collier; elle est debout, » ayant à côté d'elle ses filles, » Eurydice & Démonasse avec » le petit Alcméon, qui est re- » présenté nu. On a oublié » Alcmene, s'il est vrai comme » le poëte Asius le dit, qu'elle » fût fille d'Amphiaraüs & » d'Eriphyle. Baton, l'écuyer » d'Amphiaraüs, tient les rê- » nes de ses chevaux d'une » main, & une lance de l'autre. » Amphiaraüs a déjà un pied » sur son char; il tient son » épée nue, & tourné vers sa » femme, on voit qu'il s'em- » porte contre elle, & que » peu s'en faut qu'il ne la per- » ce. «

ERIS, *Eris*, Ἔρις, (*a*) déesse, qui, selon les Poëtes, pour n'avoir pas été invitée aux noces de Pélée, jetta au milieu du festin, une pomme qui donna lieu à une si grande guerre à Troye.

ERIS, *Eris*, Ἔρις, déesse, que l'on appelle aussi la Discorde. *Voyez* Discorde.

ERISICHTHON, *Erisichthon*, (*b*) Thessalien, fils de Triopas, étoit un impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, & qui ne leur avoit jamais donné d'encens. On dit

(*a*) Lucian. T. I. p. 866.

(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 18. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 74, 75.

même qu'il coupa un bois qui étoit consacré à Cérès, & à qui l'antiquité avoit toujours porté du respect. Il y avoit dans cette forêt un vieux chêne qui faisoit tout seul une autre forêt, & qui étoit toujours chargé de bouquets, de devises, de rubans, & de quantité d'autres choses, qui donnoient assez à connoître qu'on y venoit faire des vœux, comme en un lieu saint & religieux. Quelquefois les Dryades venoient danser sous son ombre; & bien souvent elles en mesuroient la grosseur en étendant les bras à l'entour, & se tenant par la main les unes les autres. Ce chêne avoit environ sept toises de tour; & il y avoit plus d'herbe sous son étendue, que dans le reste de la forêt. Néanmoins, Erisichthon ne le respecta pas plus que les autres. Il commanda à ses gens d'abattre cet arbre sacré; & voyant qu'ils appréhendoient de lui obéir, & qu'ils n'osoient toucher à ce chêne, il prit lui-même la cognée de l'un de ses serviteurs, en prononçant ces paroles impies: *Que cet arbre*, dit-il, *soit chéri de Cérès, ou que ce soit Cérès elle-même, il ne m'importe; la tête de l'un ou de l'autre touchera bientôt la terre.* En même tems qu'il eut parlé, & qu'il eut levé la cognée, cet arbre trembla, & comme s'il eût appréhendé le coup qui devoit le faire tomber, il en sortit une espèce de gémissement, & ses feuilles, ses glands & ses branches en pâlirent comme de crainte.

Quelqu'un ayant eu la hardiesse de retenir le bras d'Erisichthon, pour l'empêcher d'achever son crime, il se retourna en furie vers celui qui le retenoit, & quittant l'arbre pour cet homme, *reçois*, dit-il, *la récompense de ta piété.* Et en même tems il lui abattit la tête d'un coup de cognée, & puis il retourna à ce chêne; & par une infinité de coups, & par le secours des cordes qu'il fit attacher au haut de ce chêne, enfin il abattit ce grand arbre qui entraîna avec lui une partie de la forêt. Les Dryades affligées allerent trouver Cérès, pour lui demander la vengeance de l'impiété d'Erisichthon. Cette déesse, touchée de leur douleur & de leurs prieres, leur accorda ce qu'elles étoient venues demander. Elle chercha donc aussitôt un supplice qui fût assez rigoureux pour châtier cet impie, s'il est vrai qu'il y en ait d'assez rigoureux pour la punition de ceux qui méprisent la divinité. Ainsi, elle résolut de le faire mourir de faim, & elle commande sur le champ à cette dernière déesse, d'aller se cacher dans les entrailles de ce sacrilege, & de s'y rendre si forte, que rien ne la puisse vaincre, ni la chasser de son corps.

Quoique la faim soit naturellement ennemie de Cérès, elle obéit néanmoins à ses volontés, & se laissa emporter par le vent dans la maison où elle avoit

ordre d'aller exercer sa puissance. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'elle se jetta dans le lit de ce sacrilege ; & l'ayant trouvé endormi, car il étoit nuit quand elle arriva, elle embrassa ce misérable, elle se glissa dans son sein, elle s'inspira dans lui-même ; & après avoir satisfait aux commandemens de la déesse, elle quitta ce païs fertile, & se retira dans ses déserts. Cependant, Erisichthon qui étoit encore endormi, songe qu'il a faim, demande à manger, remue la bouche, comme si véritablement il eût mangé, exerce son appétit avec des viandes imaginaires, & avale & dévore l'air, en pensant manger quelque chose. Mais, quand il fut réveillé, son appétit ne fut pas moindre. Il trouva que le songe qu'il avoit eu, étoit un songe véritable; une furieuse envie de manger lui brûle & lui dévore les entrailles. En même tems, il fait venir tout ce que l'air, la mer, & la terre peuvent fournir pour de grands repas, & au milieu même des viandes, il se plaint toujours qu'il a faim. Quoique sa table en soit couverte, il ne laisse pas d'en demander, & ce qui suffiroit pour une ville, & même pour un royaume, ne suffit pas pour un seul homme. Plus son estomac reçoit de viande, plus il en veut, plus il en désire, comme la mer engloutit tous les fleuves de la terre, sans toutefois s'assouvir de tant d'eaux qu'elle reçoit. Comme le feu n'a jamais assez de nourriture ; & qu'il devient plus dévorant par l'abondance de ce qu'on lui donne, ainsi la bouche du prophane Erisichthon prend la viande, & en demande en même tems. Tout ce qu'il mange, ne produit point d'autre effet en lui qu'une nouvelle envie de manger, & son estomac toujours vuide, est comme un gouffre sans fond, que l'on ne sçauroit remplir. Non seulement, il diminua les biens qu'il avoit eus de son pere, mais il les consuma entièrement, sans pouvoir appaiser sa faim ; c'est une rage insatiable, qui lui demande toujours, & qu'il ne sçauroit contenter. Enfin, après avoir tout dévoré, il ne lui restoit plus que sa fille, digne sans doute d'un autre pere; & le misérable Erisichthon fut contraint même de la vendre, pour avoir de quoi manger.

Comme cette fille avoit été aimée de Neptune, elle obtint de ce Dieu la vertu de se transformer en diverses figures. C'est pourquoi, Erisichthon la vendit plusieurs fois & à plusieurs maîtres, de qui elle s'échappoit toujours, en se changeant tantôt en jument, tantôt en oiseau, tantôt en bœuf, tantôt en cerf; & par cette ruse elle nourrissoit son pere, non pas toutefois selon sa faim & son appétit. Mais, lorsque la force d'un si grand mal eut épuisé tous les artifices qui lui fournissoient de la nourriture, & qu'on eût enfin reconnu les louables trom-

peries d'une fille si pieuse, le misérable Erisichthon fut contraint d'être lui-même son aliment, se mangea membre à membre, & nourrit son corps en se dévorant.

Explication de cette Fable.

Il y a apparence qu'Erisichthon fut un homme prodigue, un fameux goulu, qui se ruina par des dépenses excessives, & qui enfin pour tout bien n'ayant plus qu'une seule fille, la prostitua plusieurs fois pour avoir quelque chose pour vivre. Mais, comme elle étoit sage & honnête, l'on désigne par ces divers changemens, l'adresse qu'elle avoit à conserver sa chasteté parmi la débauche & la dissolution de son pere; de sorte que l'on pourroit dire que l'intention de cette fable est de montrer entre autres choses, qu'une fille peut demeurer sage parmi la honte & l'infamie de sa maison, & que c'est assez pour la garder, que la volonté de bien vivre.

De plus, on doit apprendre par le malheur d'Erisichthon, qu'il n'y a point de richesses que le luxe & la bonne chere ne dévorent, & qu'après s'être ruiné par le vice, on est quelquefois contraint, pour subsister, d'avoir recours au vice même & à toutes sortes de honteux moyens. Mais, puisqu'il se trouve aujourd'hui un si grand nombre d'Erisichthons, laissons-là le fabuleux, & regardons les véritables, pour reconnoître qu'il est vrai qu'il n'y a point de si grands biens que la débauche & les profusions ne puissent bientôt dissiper. Car, on se corrige quelquefois mieux en regardant le vice d'autrui, que par de longues instructions. Ainsi, dans Pausanias, un excellent musicien obligeoit ses écoliers d'aller écouter un mauvais joueur d'instrumens, parce qu'en l'entendant jouer, ils concevoient de l'aversion pour les mauvaises mesures, & les évitoient par ce moyen. Montagne dit là-dessus qu'un bon écuyer ne se redresse pas si bien qu'un Procureur ou un Vénitien à cheval.

L'on dit aussi que par cette faim d'Erisichthon, l'on entend parler d'une maladie qu'on appelle faim canine, que l'on ne sçauroit assouvir, & que par les divers changemens de cette fille, l'on figure cette grande diversité de viandes qu'il dévoroit inutilement, puisqu'il ne pouvoit se rassasier. Mais, la fable a un but plus noble que de nous parler d'une maladie du corps, dont elle ne peut donner le remede; car, quand elle m'aura appris qu'il y a une maladie appellée faim canine, en serai-je plus utile aux autres, & plus utile à moi-même, si je n'y puis remédier?

Non, non, ce n'est pas-là le dessein de la fable,
Qui veut mêler l'utile avec le délectable.

Les Anciens ont donc voulu

faire voir par cette fable que ceux qui méprisent Dieu & la religion, ne peuvent éviter de tomber dans des infortunes domestiques, car Erisichthon est l'image d'un impie; que leur maison s'ouvre au déshonneur & à l'infamie, en même tems qu'elle s'ouvre à l'impiété; que la plûpart des impies n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, qu'ils ne sçauroient contenter; qu'ils se dévorent eux-mêmes comme fit Erisichthon, parce que c'est se tuer soi-même que de méconnoître Dieu; c'est pourquoi les Égyptiens, pour figurer un impie, représentoient un aveugle qui se tuoit; que quoiqu'ils soient par-tout odieux, & qu'on les déteste par-tout, leurs actions, qu'on peut appeller leurs enfans, & à quoi ils donnent diverses faces, les font quelque tems subsister, & qu'après tout, ils meurent de faim, comme le malheureux Erisichthon; c'est-à-dire, ce semble, que comme ils n'attendent point d'autre vie que la présente, ils en sont toujours affamés, & en meurent encore affamés. Enfin, comme l'impiété est le plus grand de tous les crimes, l'on a feint qu'Erisichthon a été puni du plus grand de tous les supplices; car il n'y a point de genre de mort plus effroyable & plus cruel que de mourir de faim.

ERITHUS, *Erithus*, Ἐριθὸς, dont il est parlé dans l'hymne à Apollon, dont plusieurs font Homère auteur.

ERITIUS, *Eritius*, (*a*) nom que l'on donnoit à une machine de guerre. On lit dans le troisième livre des Commentaires de César sur la guerre civile: *Erat objectus portis Eritius.* On croit que cette machine de guerre étoit un tronc d'arbre, chargé de branches, dont chacune se terminoit en pointe; quand il n'y en avoit point de naturelles, on y en inséroit d'autres, afin que l'Eritius fût hérissé de pointes de toutes parts. Il paroît que l'on étoit dans l'usage de placer cette machine à quelque distance devant les portes du camp. Les Grecs l'appelloient Echinus, ἐχῖνος, terme qui signifie hérisson. L'Eritius ressembloit en effet à cet animal, qui est tout couvert d'épines.

ERIZE, *Eriza*, (*b*) ville de l'Asie propre. Tite-Live en fait mention; & il paroît qu'elle étoit sur les confins de la grande Phrygie, de la Pisidie & de la Galatie, à quelque distance du fleuve Chaüs. Cette ville fut prise d'assaut par les Romains, l'an 189 avant J. C.

ERMAIS, *Ermaïs*, (*c*) avoit épousé Hylas. Nous avons un monument où l'on lit: *Aux dieux Manes & à la mémoire éternelle. Ermaïs a fait mettre cette épita-*

(*a*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 641.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 107, 108.

phe à ſon très-cher époux Hylas, qui combattoit avec deux épées en courant dans un chariot. Il a combattu ſept fois, & a reçu une fois le préſent de la baguette, comme une marque d'honneur. Sa même épouſe a dédié ce monument ſous la marque de la hache. Cette hache ſe voit repréſentée entre les dernières paroles de l'épitaphe.

ERMANDICA, *ou* ERMANTICA, *ou* HELMANTICA, *ou* HERMANDICA; (*a*) car ce nom varie, ſelon les différens exemplaires ou traductions de Polybe, ou dans Tite-Live, qui a copié cet Auteur. Pluſieurs ſçavans prétendent que c'eſt la même choſe que Salmantica, aujourd'hui Salamanque. Cellarius n'eſt pas de ce ſentiment. Il prétend que la ville de laquelle Polybe a voulu parler, étoit une ville des Vaccéens, où étoit auſſi Arbucala, que Polybe joint dans le même paſſage, dont Tite-Live a fait Arbacala, & Ptolémée Abucela, ou Albocela; au lieu que, ſelon le même Ptolémée, Salmantica étoit dans le territoire des Vettons.

ERMENSUL, *ou* IRMENSULE, *Ermenſul*, *Irmenſul*, (*b*) Dieu des anciens Saxons dans la Weſtphalie; il avoit un temple magnifique ſur la montagne d'Eresbourg, maintenant Stadtberg. La plûpart croient que c'étoit l'idole de Mars, que ces peuples belliqueux adoroient, comme le protecteur de leur nation; d'où eſt venu le nom de Mersberg ou mont de Mars, que l'on a autrefois donné à la ville de Stadtberg. D'autres appellent ce faux dieu Hermenſul, & diſent que ce nom ſignifie ſtatue de Hermès, ou de Mercure. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, abattit cette idole, & fit conſacrer ce temple au culte du vrai Dieu, l'an 772.

EROCHUS, *Erochus*, (*c*) Ἔρωχος, ville de Grece dans la Phocide, ſelon Pauſanias. Hérodote la met quelque part vers le Céphiſe. Cette ville, comme bien d'autres, fut brûlée par les troupes de Xerxès; mais, elle fut rétablie depuis. Elle ſe reſſentit auſſi beaucoup des malheurs de la guerre ſacrée ou Phocique. Elle fut détruite de fond en comble, & n'eut tout au plus que la figure de village.

EROCONOPES, *Æroconopes*, Ἀεροκώνωπες, (*d*) peuple imaginaire, dont parle Lucien. Cet Auteur les repréſente montés ſur de grands moucherons, & tous archers. Leur nom ſignifie des moucherons Aëriens.

EROCORDACES, *Ærocordaces*, Ἀεροκόρδακες, (*e*) autre peuple imaginaire, dont parle auſſi Lucien. Les Erocordaces ne combattoient qu'à coups de trait, & étoient fort vaillans,

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 5.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 410.

(*c*) Pauſ. pag. 613. Herod. L. VIII. c. 33.
(*d*) Lucian. T. I. p. 719.
(*e*) Lucian. Tom. I. p. 719, 720.

& de grand ſervice, quoiqu'ils ne lançaſſent que des raves; mais, elles étoient grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui étoit parmi eux un poiſon mortel, & qui engendroit auſſi de la puanteur dans la bleſſure. Le mot *Erocordaces* veut dire ſautant en l'air.

EROMANTIE, *Æromantia*. *Voyez* Aëromantie.

EROPE, *Ærope*, Α'ερόπη. *Voyez* Ærope.

EROPE, *Æropus*, (*a*) pere d'un capitaine nommé Alexandre, & qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand.

EROPE, *Æropus*, (*b*) montagne de Macédoine, ſelon Tite-Live. Entre cette montagne & le mont Aſnaüs, il y avoit une vallée où couloit le fleuve Aoüs. Philippe, roi de Macédoine, alla ſe camper ſur le mont Erope, l'an 199 avant Jeſus-Chriſt. Ce Prince ne plaça qu'un petit nombre de ſoldats aux endroits déjà défendus par les rochers eſcarpés qui les bordoient, & fit creuſer des foſſés, & élever des paliſſades ou des tours à ceux qui étoient moins inacceſſibles.

EROPUS, *Æropus*, Α'έροπος, (*c*) l'un des fils de Téménus. Il s'enfuit d'Argos avec ſes freres chez les Illyriens; d'où ils paſſerent dans la Macédoine ſupérieure. Ils s'engagerent à ſervir le Roi du païs dans des travaux mercénaires. De trois freres qu'ils étoient, l'un ſe chargéa de mener paître les chevaux; un autre, les bœufs; & le plus jeune le menu bétail.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, fils d'Erope & du dieu Mars. *Voyez* Æropus.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, roi de Macédoine. *Voyez* Europus.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, (*d*) officier de Pyrrhus, roi d'Epire. On dit que ce Prince fut fort affligé de la mort d'Eropus, qui lui avoit rendu de grands ſervices. Ce n'étoit pas ſa mort qui l'affligeoit, car il diſoit qu'il avoit payé le tribut à la nature; mais il ſe reprochoit & ſe blâmoit d'avoir trop différé à lui marquer ſa reconnoiſſance, & d'avoir, par ces délais, perdu l'occaſion de lui rendre les plaiſirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en eſt pas des plaiſirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours ſe payer aux héritiers des créanciers, mais les plaiſirs, ſi on ne les rend à leurs Auteurs pendant qu'ils ſont en vie, chagrinent & affligent dans la ſuite celui qui les doit, s'il eſt honnête homme, & qu'il ait de la juſtice & de la généroſité.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, (*e*) certain capitaine, qui, ſous l'an 208 avant Jeſus-Chriſt, s'étoit emparé de la ville de Lychnidum;

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 13.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 5.
(*c*) Herod. L. VIII. c. 137.
(*d*) Plut. T. I. p. 387.
(*e*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXIX. c. 12.

Lychnidum, par la trahison du Commandant de la citadelle & de la garnison, qu'il avoit corrompu. Il s'étoit aussi rendu maître de plusieurs bourgs & villages de la Dassarétie, & il tâchoit de soulever les Dardaniens. Cet Eropus est sans doute le même que Tite-Live met ailleurs au nombre des Préteurs des Epirotes, avec lesquels Philippe, roi de Macédoine, s'aboucha à Phœnice, ville dÉpire.

EROS, *Eros*, Ἔρως, est le même que Cupidon. *Voyez* Cupidon.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*a*) esclave de M. Antoine. Celui-ci, sûr de sa fidélité, lui avoit fait promettre qu'il le tueroit, dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Après la bataille d'Actium, M. Antoine s'étant retiré à Alexandrie, appella Eros, & lui demanda l'accomplissement de sa promesse; Eros tira son épée, & la leva comme pour le frapper; mais, tout d'un coup, détournant la vue, il se la passa au travers du corps, & tomba mort aux pieds de son maître. M. Antoine, admirant ce grand courage, s'écria: *Généreux Eros, quelle louange ne mérites-tu point? Ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu l'as fait sur toi même, pour me montrer mon devoir, & pour me donner l'exemple.* En même tems, il se plongea l'épée dans le ventre, & se laissa tomber à la renverse sur un petit lit qui étoit tout auprès; mais, la plaie ne fut pas assez grande pour lui causer une prompte mort, & le sang s'étant arrêté quand il fut couché, il revint un peu à lui; il pria ceux qui étoient présens de l'achever; mais, ils sortirent tous de la chambre, & le laisserent crier & se débattre jusqu'à ce que Cléopâtre lui envoya son secrétaire Diomede, avec ordre de le faire porter dans le tombeau où elle étoit. Il y mourut peu de tems après, l'an 30 avant J. C.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*b*) Comédien, qui fut disciple de Q. Roscius, pour lequel Cicéron fit un discours. C'est peut-être le même qui suit.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*c*) dont parle Cicéron dans plusieurs de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*d*) surnommé Turius, étoit un affranchi de Q. Turius. Après la mort de son patron, il détourna plusieurs effets de sa succession, au préjudice des héritiers. Cicéron, dans une de ses lettres à Cornificius, lui recommande sur-tout de ne pas souffrir qu'Eros Turius détourne plus rien de cette succession.

EROS, *Eros*, Ἔρως, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

(*a*) Plut. T. I. p. 951.
(*b*) Cicer. Orat. pro Q. Rosc. c. 18.
(*c*) Cicer. ad Attic. L. XII. Epist. 21. L. XV. Epist. 17.
(*d*) Cicer. ad Amic. L. XII. Epist. 26.

EROSTRATE, *Heroſtratus*. *Voyez* Héroſtrate.

EROTIDIES, *Erotidia*, (*a*) fête de Cupidon, ou de l'Amour. Les Theſpiens avoient inſtitué des jeux & une fête à l'honneur de Cupidon; ils célébroient cette fête avec beaucoup de ſolemnité, & l'appelloient Erotidies, ainſi que nous l'apprenons de Plutarque, de Pauſanias & d'Apulée. Plutarque dit qu'ils faiſoient les jeux de Cupidon de cinq ans en cinq ans, & toujours avec beaucoup de ſplendeur & de magnificence.

EROTIME, *Erotimus*, (*b*) roi des Arabes. Ce Prince, fier du nombre prodigieux des fils qu'il avoit eus de ſes concubines, car il montoit juſqu'à 700, & ſe prévalant de la foibleſſe de ſes voiſins entièrement abattus, diviſoit ſes troupes en pluſieurs corps, & ravageoit tantôt l'Égypte & tantôt la Syrie. Erotime eſt appellé par d'autres Arétas. *Voyez* Arétas.

EROTION, *Erotion*, (*c*) fille de C. Ceſtius. On la voit ſur un monument, donnant la main à ſon pere, & portant une tunique qui traîne à terre, dont les manches vont juſqu'à la main. Il n'entre dans ſa coëffure que ſes cheveux, auxquels un grand manteau qui l'environne de toutes parts, eſt attaché.

ERUCA, CHENILLE. L'on entend auſſi ſous ce mot une herbe que nous nommons Roquette. Il ſe prend ſeulement dans l'Écriture Sainte pour une Chenille.

Le terme Hébreu *Gazam*, que nous traduiſons par Chenille, ſignifie, ſelon Bochart, une ſorte de ſauterelle. D'autres le traduiſent par un Ver.

ERUCIUS, *Erucius*, (*d*) Ἐρούκιος, celui qui s'étoit chargé de fabriquer l'accuſation contre S. Roſcius Amérinus. Cicéron, en plaidant pour ce dernier, dit nettement que le vrai motif qui avoit porté Erucius à ſe déclarer l'ennemi de S. Roſcius Amérinus, étoit l'avidité de s'enrichir; car, l'accuſé poſſédoit de grands biens.

ERUCIUS CLARUS, (*e*) *Erucius Clarus*, Ἐρούκιος Κλάρος, l'un des Lieutenans de Trajan, dans la guerre contre les Parthes, contribua à ramener Séleucie à l'obéiſſance.

ERUENDUS, *Eruendus*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

ERYALUS, *Eryalus*, (*f*) Ἐρύαλος, capitaine Troyen, qui tomba ſous les coups de Patrocle. Celui-ci, ayant levé une groſſe pierre, la jetta contre Eryalus, & le frappa au milieu

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(*b*) Juſt. L. XXXIX. c. 5.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 30.

(*d*) Cicer. Orat. pro S. Roſc. Amer. c. 21. & ſeq.

(*e*) Dio. Caſſ. p. 785.

(*f*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 411. & ſeq.

du front. Le coup fut si rude, que la tête se fendit dans son casque, & qu'il tomba mort de son char.

ERYCINE, *Erycine*, (a) Ἐρυκίνη, surnom de Vénus. Cette déesse fut ainsi surnommée à cause des honneurs qu'on lui rendoit à Eryx, ville de Sicile. Les Romains, l'an 217 avant l'Ére Chrétienne, firent vœu de construire un temple à Vénus Erycine.

Celui que cette déesse avoit à Eryx, étoit très-fameux. De tous ceux qui examineront de près la fortune de ce temple, dit Diodore de Sicile, il n'y en aura aucun qui n'en soit étonné; car, tous les autres temples, après avoir eu de la réputation pendant quelque tems, l'ont enfin perdue, ou toute entière ou en partie, par différentes révolutions, au lieu que celui-ci, quoique très-ancien, n'a jamais cessé d'être célebre; & même sa réputation s'est toujours accrue. Depuis le tems d'Eryx, Enée qui alloit en Italie, ayant relâché dans cette isle, laissa de grands dons dans ce temple, comme étant aussi fils de Vénus. Pendant plusieurs générations, les Siciliens ont offert à Vénus Erycine quantité de sacrifices & de présens. Dans la suite, les Carthaginois, s'étant rendus maîtres d'une partie de cette isle, ont entretenu le culte de cette déesse avec beaucoup de pompe. Enfin, les Romains ayant soumis à leur domination toute la Sicile, ont surpassé par les honneurs qu'ils ont rendus à ce temple, toutes les nations qui avoient possédé l'isle avant eux. Ils s'y croyoient plus obligés que d'autres; car, rapportant leur origine à cette déesse, & lui attribuant le succès de toutes leurs entreprises, il étoit juste qu'ils lui en marquassent leur reconnoissance. A présent même, continue Diodore de Sicile, lorsque leurs Consuls, leurs Généraux, en un mot, tous ceux qu'ils envoient en Sicile, revêtus de quelque dignité, sont arrivés à Eryx, ils offrent de magnifiques sacrifices dans le temple de Vénus. Se dépouillant ensuite de cette fierté qui leur est naturelle, ils se mêlent dans les assemblées de femmes & jouent avec elles, croyant que c'est la seule manière de faire agréer leur domination à cette déesse. Enfin, le Sénat, pour signaler sa piété, a ordonné que dix-sept des villes de Sicile qui leur sont les plus fidelles, apporteroient de l'or dans son temple, & qu'il seroit toujours gardé par deux cens hommes.

ERYCINE [la Contrée], *Erycina Regio*, Ἐρυκίνη χώρη. (b) On appelloit ainsi le territoire d'Eryx. *Voyez* Eryx.

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 9, 10. Diod. Sicul. p. 196.

(b) Herod. L. V. c. 45.

ERYGIUS, *Erygius*. *Voyez* Erygyus.

ERYGYUS, *Erygyus*, (*a*) l'un des Lieutenans & des principaux amis d'Alexandre le Grand. Un jour que les Macédoniens en étoient aux mains avec les Ariens, Satibarzane qui commandoit ces derniers, voyant que le combat ne s'échauffoit pas assez à son gré, & que les forces des deux partis balançoient, parut à cheval aux premiers rangs; & après avoir ôté son casque, & fait cesser de tirer, il défia d'homme à homme quiconque l'oseroit attendre, ajoûtant qu'il se battroit la tête nue. Erygyus, qui étoit à la tête des Macédoniens, ne put souffrir cette bravade; & quoiqu'il fût déjà fort vieux, il ne le cédoit cependant pas à un des jeunes gens de l'armée, en vigueur de courage, ni de corps. Ayant donc aussi quitté son habillement de tête, & faisant parade de ses cheveux blancs: *Voici*, dit-il, *le jour où je ferai voir par une victoire, ou par une mort glorieuse, de quel homme se sert Alexandre*; & sans parler davantage, il piqua droit au barbare.

On eût dit que le signal avoit été donné aux deux armées pour cesser le combat; car, sur le champ, les uns & les autres se retirerent, & laisserent le champ libre, attentifs à l'issue de ce duel, qui devoit non seulement décider la querelle des deux chefs, mais être l'arbitre du sort & de la fortune des deux partis. Le Barbare lança le premier son javelot, que l'autre évita en détournant un peu la tête; mais, le Macédonien poussant son cheval, lui plongea sa javeline dans la gorge, si avant, qu'elle lui sortoit par la nuque du col; & l'ayant renversé par terre, comme il se défendoit encore, Erygyus retira sa javeline, & lui en redonna un autre coup au visage. Satibarzane, pour ne pas languir, la prit avec la main, & aida au coup de son ennemi. Ses gens, qui l'avoient plutôt suivi par force, que de leur bon gré, le voyant mort, & se ressouvenant de la clémence d'Alexandre, se rendirent à Erygyus, qui alla trouver le Roi, faisant porter devant soi les dépouilles du Barbare, comme un riche ornement de sa victoire.

Ce brave capitaine mourut peu de tems après, & Alexandre lui fit faire de superbes funérailles.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, (*b*) fleuve des Indes, selon Q. Curse. Cet Auteur dit que l'Erymanthe va toujours en serpentant, & que sur la fin de son cours il est fort petit, parce que ceux du païs le partagent en plusieurs ruisseaux, pour

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 4, 8. L. VII. c. 3, 4, 7. L. VIII. c. 2.

(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 9.

arroser leurs terres. Il y a des éditions qui lisent Ethimanthe.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ε'ρύμανθος, l'un des noms que porta la ville de Psophis. *Voyez* Psophis.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ε'ρύμανθος, nom d'une montagne d'Arcadie. *Voyez* l'article suivant.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ε'ρύμανθος, (*a*) fleuve d'Arcadie, qui avoit sa source au mont Lampée, que l'on dit avoir eté consacré au dieu Pan. Cette montagne pouvoit être regardée comme une partie du mont Erymanthe. Homere nous dépeint le mont Taygete & le mont Erymanthe comme des lieux très-propres pour le plaisir de la chasse. Quant au fleuve d'Erymanthe, après être sorti du mont Lampée, il prenoit son cours par l'Arcadie, entre le mont Pholoé qui étoit sur la droite, & Thelpuse qui étoit à gauche, & alloit tomber dans l'Alphée. On dit qu'Hercule, pour obéir aux ordres d'Eurythée, entreprit de tuer un sanglier d'une grandeur prodigieuse, qui infestoit le mont Erymanthe; & à en croire les habitans de Cumes dans l'Opique, ils conservoient encore du tems de Pausanias, dans le temple d'Apollon, les défenses de cet énorme animal; mais il n'y avoit point de vraisemblance. *Voyez* l'article suivant.

ERYMANTHE [le Sanglier d'], *Aper Erymanthius*, (*b*) Κάπρος Ε'ρυμάνθειος. Il est compté pour un des travaux d'Hercule. Eurysthée, comme on l'a dit ci-dessus, commanda à ce héros de lui amener vif le sanglier d'Erymanthe qui paissoit dans les campagnes d'Arcadie. Ce commandement paroissoit d'une difficile exécution, & pour y satisfaire, il falloit prendre son tems avec beaucoup d'adresse. Hercule couroit risque d'être dévoré, s'il laissoit trop de force à l'animal, & de le tuer, s'il l'attaquoit trop vivement. Cependant, il le combattit si à propos, qu'il l'apporta tout vif à Eurysthée. Ce Prince, le voyant porter ce sanglier sur ses épaules, fut saisi de frayeur, & s'alla cacher sous une cuve d'airain.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ε'ρύμανθος, (*c*) fils d'Aristas, fut pere d'Arrhon, selon quelques-uns; mais, selon d'autres, il étoit fils d'Arcas, & pere de Xanthus.

ERYMANTHE, *Erymantha*, (*d*) capitaine Troyen, fut tué par Turnus. Le mot *Erymantha* que l'on lit dans le texte de Virgile, est proprement un accusatif Grec.

ERYMANTHIS, *Erymanthis*, nom que les Poëtes donnent quelquefois à l'Arcadie,

(*a*) Pauf. p. 298, 385. Strab. p. 343.
(*b*) Diod. Sicul. p. 153.
(*c*) Pauf. p. 491.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. c. 702.

à cause de la montagne d'Erymanthe.

On donnoit aussi à Callisto le surnom d'Erymanthis.

ERYMAS, *Erymas*, Ἐρύμας, (*a*) capitaine Troyen, qui périt par le bras de Patrocle.

ERYMNES, *Erymnæ*, (*b*) Ἐρυμναὶ, ville de Grece dans la Thessalie, selon Strabon, & dans la Magnésie, selon Pline. On croit que c'est la même que Tite-Live & Étienne de Byzance nomment Eurymenes.

ERYSICHTHON, *Erysichthon*, Ἐρυσίχθων, (*c*) fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, qui vivoit dans le huitième siècle après le Déluge, 1558 ans avant Jesus-Christ. Il est le premier que nous connoissions avoir possédé l'isle de Délos. On tire d'Athénée, au neuvième livre, la preuve de cette proposition. Il y est positivement assuré qu'Erysichthon étant allé dans la mer Égée, s'empara de Délos. Eusebe & Saint Jérôme ont ajoûté qu'il y bâtit un temple à Apollon. Pour dernière circonstance enfin de son voyage, il est dit qu'il emporta de l'isle la statue de Diane, qui étoit la plus ancienne qui se vît dans le temple de cette déesse à Athènes, ainsi que nous l'apprend Pausanias. Cet Erysichthon ne règna point à Athènes lui-même. Il mourut en retournant de son expédition, & laissa son pere règnant.

ERYTHÉIS, *Erytheis*, (*d*) Ἐρυθηΐς, l'une des Hespérides, fut changée en ormeau, selon Apollonius.

ERYTHIE, *Erythia*, (*e*) Ἐρύθεια, nom d'une isle située sur les côtes d'Espagne. Voici ce qu'en dit Pline : » Du côté » de l'Espagne, à cent pas en- » viron, est une autre isle, qui » a trois milles de longueur & » à peu près autant de largeur, » dans laquelle étoit ancienne- » ment la ville de Gades. Epho- » rus & Philistide l'appellent » Erythie ; Timée & Silene » l'appellent Aphrodisias, » [c'est-à-dire, l'isle de Vé- » nus.] Les naturels du païs la » nomment l'isle de Junon. .... » Le nom d'Erythie est venu de » ce que les Tyriens, de qui » descendoient les premiers » habitans, venoient, dit-on, » de la mer Erythrée. Quel- » ques-uns croient qu'elle a » été habitée par les Géryons, » dont Hercule enleva les trou- » peaux. «

Hésiode, le plus ancien des Poëtes, après Homère, est l'auteur de cette fable dans sa Théogonie, & a été suivi de tous les autres, tant Grecs que Latins. Marcien, pour appuyer cette fiction des Poëtes, assure

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 415.

(*b*) Strab. pag. 443. Plin. T. I. p. 200. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.

(*c*) Pauf. p. 4, 31, 59. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 388, 389.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 35.

(*e*) Plin. T. I. p. 230. Strab. p. 148, 169. Herod. L. IV. c. 8. Pomp. Mel. p. 190.

que les bœufs d'Erythie surpassoient en toutes choses les bœufs d'Épire & d'Égypte ; mais, Géryon n'a jamais règné, ni en Espagne, ni vers l'isle de Gades. Il règnoit à Ambracie, ville d'Épire, comme le témoigne Arrien, qui assure que Géryon, vers lequel Hercule Argien fut envoyé par Eurysthée, pour lui enlever ses bœufs, & les amener à Mycenes, n'avoit jamais été en Ibérie, qui est à présent l'Espagne, ni en aucune isle de l'Océan nommée Erythie, & qu'il règnoit aux environs d'Ambracie & d'Amphiloque, villes d'Épire. Pomponius Méla qui étoit Espagnol, né dans la Bétique, n'a pas cru qu'il y eût près de Gades une Erythie, où commandât Géryon ; mais, il met cette isle vers la côte de Lusitanie, où sont maintenant les isles Berlingues, proche la côte d'Estramadure, en Portugal ; en quoi plusieurs ont été de ce sentiment. Néanmoins, le sçavant Bochart est très-persuadé que l'Hercule des Grecs n'avoit pas même oüi parler de Gades ni de l'Espagne, & que les Poëtes l'ont fait aller jusqu'à l'Océan, afin qu'il ne cédât point à l'Hercule des Phéniciens, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire par ses longs voyages.

Mariana, dans son histoire d'Espagne, croit que l'isle d'Erythie a été engloutie par la mer, & qu'il n'en reste plus aucun vestige ; mais, Salazar, né à Cadix, prétend, dans les antiquités de cette ville, qu'elle s'appelle encore présentement *Isla de Leon.*

ERYTHINES, *Erythini*, (*a*) Ἐρυθῖνοι, nom qu'Homere donne à un lieu de l'Asie mineure, situé dans la Paphlagonie. Ce Poëte lui attribue l'épithete de hauts ; & Madame Dacier traduit *les roches Erythines.* Les habitans de ce lieu sont comptés au nombre de ceux qui marcherent au secours des Troyens contre les Grecs.

ERYTHRAS, *Erythras*, (*b*) Ἐρύθρας, celui qui donna son nom à la mer Erythrée. *Voyez* Erythrée.

Plusieurs Auteurs, & entre autres Q. Curse, font d'Erythras un Prince qui règna sur le païs baigné par la mer Erythrée. Q. Curse ajoûte qu'assez près de la terre ferme, il y avoit une isle toute plantée de palmiers, & environ le milieu du bois, une colomne fort haute, qui étoit le sépulcre de ce Roi, gravée du caractère du païs ; que de tous les navires marchands qui étoient allés mouiller dans cette isle, attirés par la renommée de l'or, pas un n'en étoit revenu.

ERYTHRÉ BOLOS, (*c*) Ἐρυθρὴ βῶλος, nom qu'Hérodote donne à une ville d'Égypte. Cette ville fut brûlée par Phé-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 362.
(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. X. c. 1.
(*c*) Herod. L. II. c. 111.

ron, fils & successeur de Sésostris. Ce Prince, étant devenu aveugle, apprit par un oracle de la ville de Bute, qu'il recouvreroit la vue, en se lavant les yeux de l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que son mari. Il voulut premièrement éprouver si l'urine de sa femme lui serviroit de remede; & voyant qu'il n'en tiroit point de secours, il se servit de celle des autres, & enfin il recouvra la vue. Après cela, il fit assembler dans une des villes de son obéissance, toutes les femmes dont il avoit éprouvé l'urine, excepté celle qui l'avoit guéri; & quand elles furent toutes ensemble, il les fit brûler dans cette ville, avec la ville même, & épousa celle dont il avoit reçu la guérison.

Les mots *Erythré Bolos*, veulent dire motte de terre rouge.

ERYTHRÉE [la Mer.], *Erythræum Mare*, (*a*) Ἐρυθρὰ θάλαττα. C'est la même chose que la mer Rouge. On dit que cette mer fut ainsi appellée d'Erythras, fils de Persée & d'Andromede, qui règna dans ce païs. Strabon en allegue une autre raison; il rapporte qu'un certain Perse, nommé Orythras, étant passé dans une isle de la mer Rouge, & voyant qu'on pouvoit l'habiter commodément, revint dans son païs, & qu'ayant envoyé des colonies dans cette isle & dans les autres de la mer, aussi-bien que sur les côtes maritimes, il donna son nom à cette mer. *Voyez* Mer Rouge.

ERYTHRÉE, *ou* ERYTHRÉENNE, *Erythræa*, surnom d'une Sibylle. La Sibylle Erythréenne étoit ainsi appellée de la ville d'Erythres en Ionie. *Voyez* Erythres.

ERYTHRÉENS, *Erythræi*, Ἐρυθραῖοι, étoient les habitans des villes du nom d'Erythres. *Voyez* Erythres.

ERYTHRES, *Erythræ*, (*b*) Ἐρυθραί, ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie, étoit située sur le bord de la mer, au fond de la presqu'isle de Clazomene, à l'Orient & à l'opposite de l'isle de Chio. Les habitans, suivant leur tradition, vinrent autrefois de Crete avec Erythrus, fils de Rhadamanthe, lequel Erythrus donna son nom à la ville. Mais, avec le tems, il se mêla parmi eux des Lyciens, des Cariens, & des Pamphyliens; des Lyciens, à cause de leur ancienne consanguinité avec les Crétois, car ils étoient originaires de Crete, & descendoient de ces anciens Crétois qui quitterent le païs avec Sarpédon; des Cariens, comme

(*a*) Strab. p. 779. Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. X. c. 1.

(*b*) Strab. pag. 633, 644, 645. Pauf. p. 372, 401. *&* *seq.* Plin. T. I. p. 279. Herod. L. I, c. 18, 142. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 43. L. XXXVII. c. 11, 27. L. XXXVIII. c. 39. L. XLIV. c. 28. Thucyd. p. 561, 566. Tacit. Annal. L. VI. c. 12.

ayant été autrefois liés d'amitié avec Minos ; des Pamphyliens enfin, comme sortis aussi de race Grecque, c'est-à-dire, de ces Grecs qui, après la prise de Troye, furent long-tems errans avec Calchas. A ces peuples se joignit encore un certain nombre d'hommes, que Cnopus, fils de Codrus, tira de chaque ville d'Ionie, & qu'il fit entrer dans Erythres. C'est ce qui a donné lieu à Strabon de faire Cnopus fondateur de cette ville, & à Étienne de Byzance d'appeller Erythres Cnopupolis.

Il y avoit à Erythres un temple d'Hercule, qui faisoit, dit Pausanias, beaucoup de plaisir par son antiquité. La statue du dieu n'étoit ni dans le goût de celles d'Égine, ni même dans le goût de l'ancienne école d'Athènes. Si elle ressembloit à quelque chose, c'étoit aux statues Égyptiennes, travaillées avec art. Le dieu étoit sur une espèce de radeau, & les Erythréens disoient qu'il fut apporté ainsi de Tyr en Phénicie par mer. Ils ajoûtoient que le radeau entré dans la mer Ionienne, s'arrêta au promontoire de Junon, autrement dit le cap Messate, parce qu'en allant d'Erythres à Chio, on le trouvoit à moitié chemin. D'aussi loin que ceux d'Erythres & de Chio apperçurent la statue du dieu, tous voulurent avoir l'honneur de la tirer à bord, & s'y employerent de toutes leurs forces. Un Erythréen nommé Phormion, pêcheur de son métier, & qui avoit perdu la vue par une maladie, fut averti en songe que si les femmes d'Erythres vouloient couper leurs cheveux, & que l'on en fît une corde, on ameneroit le radeau sans peine. Pas une Erythréenne ne se mettant en devoir de déférer à ce songe, des femmes de Thrace qui, quoique nées libres, servoient à Erythres, sacrifierent leur chevelure ; par ce moyen, les Erythréens eurent la statue du Dieu en leur possession ; & pour récompenser le zele de ces Thraciennes, ils ordonnerent qu'elles seroient les seules femmes qui auroient la liberté d'entrer dans le temple d'Hercule. Ils montroient encore du tems de Pausanias cette corde faite de cheveux, & la conservoient soigneusement. A l'égard du pêcheur, ils assuroient qu'il recouvra la vue & qu'il jouit de ce bienfait le reste de ses jours. Il y avoit aussi à Erythres un temple de Minerve Poliade. Sa statue étoit de bois, d'une grandeur extraordinaire, assise sur une espèce de trône, & tenant une quenouille des deux mains ; la déesse avoit sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. Je crois cette statue d'Endœus, dit Pausanias ; j'en juge par plusieurs indices, mais sur-tout par la manière dont tout l'ouvrage est façonné, & encore plus par les Heures & les Graces de marbre blanc, qui étoient

exposées à l'air peu avant que j'arrivasse à Erythres.

Les Erythréens étoient divisés en plusieurs tribus, puisque Pausanias dit qu'ils avoient le bourg Chalcitis, qui avoit donné son nom à leur troisième tribu. Ils étoient de tous les Grecs ceux qui revendiquoient avec le plus de chaleur Hérophile, cette fameuse Sibylle, qui en prit le nom de Sibylle Erythrée. Elle vivoit, dit-on, du tems de la guerre de Troye, & elle prédit aux Grecs la destruction de cette ville. Lactance, qui cite Fenestella, rapporte que le Sénat Romain envoya des députés à Erythres, pour recueillir les vers de cette Sibylle, & qu'ils en rapporterent plusieurs qui condamnoient la multiplicité des dieux, & qui disoient qu'il n'y en avoit qu'un, créateur du ciel & de la terre. Eusebe de Césarée cite 27 vers de cette même Sibylle Erythrée, qui parloient de la première venue du fils de Dieu, pour s'unir à notre nature, & de la seconde pour juger le monde. Ces vers sont des Acrostiches sur ces mots, *Jesus Christus, dei filius, Servator, Crux.* C'est selon la version Latine que Jean Portes a faite de la vie de Constantin, écrite pas Eusebe de Césarée. La ville d'Erythres a eu le droit de frapper des médailles, & on en a entre autres une frappée au coin de Valérien.

Pline dit qu'Alexandre le Grand ordonna que l'on ouvrît un canal de sept mille cinq cens pas de longueur, pour isoler le mont Mimas & Erythres. Strabon met à Erythres un port, devant lequel étoient quatre isles, nommées *Hippi*, c'est-à-dire, les chevaux. Le P. Hardouin observe que les relations des nouveaux voyageurs nomment ce lieu *Gesmé*, & que c'est aujourd'hui un village.

ERYTTHRES, *Erythræ*, Ἐρυθραὶ, (*a*) ville de Grece dans l'Etolie, selon Tite-Live. C'est la même ville qu'Etienne de Byzance donne à la Locride. Tite-Live dit qu'elle étoit près d'Eupalium. Elle étoit aussi voisine de Naupacte, qui appartint premièrement à un peuple nommé par les Latins *Locri Ozolæ*, & passa ensuite au pouvoir des Etoliens. Etienne de Byzance dit toujours Erythra au singulier.

Il y a eu quelques autres villes du même nom, (*b*) une dans la Béotie, une autre dans la Thessalie, une autre dans la Locride, une autre dans la Libye. Strabon prétend que la ville d'Erythres d'Ionie étoit une colonie de celle d'Erythres de Béotie.

ERYTHRÉUS, *Erythræus*, (*c*) c'est-à-dire, le rouge, étoit le nom d'un cheval du Soleil.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8.

(*b*) Strab. pag. 404, 409, 432. Pauf. p. 386. Plin. Tom. I. p. 198. Thucyd.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 119.

Ce nom d'Erythréus se prend du lever du Soleil, où les rayons sont rougeâtres; & de-là vient qu'Homère appelle l'Aurore ῥοδοδάκτυλος, qui a les doigts de couleur de rose. Les doigts doivent être pris pour les rayons.

ERYTHRUS, *Erythrus*, (*a*) Ἔρυθρος, fils de Rhadamanthe, obtint de son pere le royaume des Erythréens, qui furent ainsi appellés de son nom. Il donna aussi son nom à la ville d'Erythres en Ionie. *Voyez* l'Article de cette ville.

ERYTHRUS, *Erythrus*, (*b*) Ἔρυθρος, héros, qui étoit fils de Leucon & petit-fils d'Athamas; il donna son nom à la ville d'Erythres en Béotie, dont il ne restoit plus que des ruines du tems de Pausanias.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*c*) ville de Sicile, située sur une montagne de même nom. Elle étoit fameuse par un temple de Vénus, qui prit de-là le surnom d'Erycine, que les poëtes Latins lui ont donné. Solin dit: » Il y a en Sicile deux hautes » montagnes, l'Etna & l'Eryx; » la première est consacrée à » Vulcain, & l'autre à Vé» nus. » Polybe place Eryx entre Drepanum & Palerme; la ville étoit au sommet, & on y abordoit difficilement. Elle étoit déjà bien déchue, aussi-bien que son temple, du tems de Strabon. Cependant, ce temple, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus dans l'article d'Erycine, avoit été anciennement en grande vénération. Il étoit rempli de femmes que l'on consacroit au culte de la déesse; & ce n'étoient pas seulement les habitans du païs qui vouoient ainsi leurs femmes, c'étoient aussi les étrangers. On ne sera pas surpris après cela qu'un temple de cette espèce ne le cédât pas en richesses au temple de Vénus qui étoit à Paphos, c'est ce qu'assure Pausanias. Il y en a qui font honneur à Énée de la fondation du temple de Vénus Erycine; mais, d'autres l'attribuent à Eryx, roi de Sicile, qui bâtit & la ville & le temple.

La ville d'Eryx a souvent été exposée aux malheurs qu'entraîne la guerre. La trahison d'un de ses concitoyens fut cause qu'elle tomba au pouvoir d'Imilcon, l'an 396 avant Jesus-Christ. Elle fut prise depuis par les Romains, sous la conduite de L. Junius; & Amilcar l'ayant ensuite assiégée, la reprit, & la défendit avec beaucoup de valeur, lorsque les ennemis tenterent de la lui enlever de nouveau.

Lorsque Pyrrhus aborda en Sicile, Eryx passoit pour la plus forte place que les Carthaginois eussent dans l'isle. Ce

(*a*) Diod. Sicul. p. 238.

(*b*) Pauf. p. 386, 545.

(*c*) Strab. pag. 272, 273. Solin. pag. 80. Pomp. Mel. pag. 151. Diod. Suid. p. 196, 422, 426. Pauf. p. 492. Corn. Nep. in Amilc. c. 1. Tacit. Annal. L. IV. c. 43. Plut. T. I, p. 397, 398, 428.

Prince résolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut, il s'arma de toutes pièces ; & s'avançant vers les murailles, il fit un vœu à Hercule, & lui promit un sacrifice & des jeux publics, pour honorer la valeur, si dans cette journée, par de grandes actions, il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres & de l'armée qu'il commandoit. En même tems, il fait donner le signal par les trompettes, fait écarter les barbares de la muraille à coups de trait, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

Là il est assailli par une foule d'ennemis ; mais, il chasse les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée, il fait mordre la poussiere aux autres, & se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand péril, il ne reçut pourtant pas la moindre blessure ; car, il paroissoit si terrible aux Barbares, qu'ils n'osoient soutenir sa vue ; & en cette occasion, il prouva par ses grands exploits qu'Homère a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoissance, quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des transports divinement inspirés, des saillies de fureur, qui élevent l'homme au-dessus de lui-même.

La ville étant prise, Pyrrhus accomplit son vœu ; il fit un magnifique sacrifice à Hercule, & donna le spectacle de toutes sortes de jeux & de combats.

Il sortoit du mont Eryx un fleuve qui s'appelloit aussi de ce nom. Cette montagne est aujourd'hui nommée *Monte S. Juliano*, ou *Monte di Trapani* ; & la ville, *Trapani del Monte*, pour la distinguer de Trapani qui est sur le rivage de la mer.

Il ne faut pas confondre la ville d'Eryx avec celle d'Eryce, de laquelle parle Etienne de Byzance, & qu'il met aussi dans la Sicile. Eryx étoit au couchant de l'isle, au lieu qu'Eryce étoit au midi oriental du lac des Paliques, à la source de la riviere Eryces, dont l'embouchure étoit entre le Symæthus & le Térias.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*a*) fils de Vénus & de Butès roi d'un canton de la Sicile. La naissance d'Eryx fut cause qu'une partie des Siciliens le choisirent pour Roi. Il bâtit sur une hauteur une ville considérable, à laquelle il donna son nom ; & au milieu de la citadelle, un temple qu'il dédia à sa mere, & qu'il enrichit d'un grand nombre de présens magnifiques. Les honneurs que Vénus reçut de son fils, & la vénération que les peuples avoient pour elle, lui plûrent si fort, qu'elle aima cette ville

(*a*) Diod. Sicul. p. 160, 196. Virg. Æneid. L. I. v. 574 L. V. c. 24, 392. *& seq.* Pausf. p. 191, 285. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 56. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 259. T. IX. p. 186.

ſur toutes les autres ; & qu'elle voulut même porter le ſurnom d'Erycine.

Selon la vérité hiſtorique, Éryx n'étoit pas fils de Vénus, mais d'une Sicilienne nommée Lycaſte, à qui ſa beauté mérita le nom de Vénus, ainſi qu'à pluſieurs autres femmes dont parlent les Auteurs anciens.

Eryx s'étoit fait une grande réputation dans le pugilat. Fier de ſa force prodigieuſe, il défioit au combat tous ceux qui paſſoient chez lui. Il en tua même pluſieurs de la ſorte. Mais, ayant oſé ſe meſurer avec Hercule même, il périt par la main de ce héros. Voici comme on raconte la choſe. Quand Hercule fut entré dans les terres de la domination d'Eryx, ce Prince l'envoya provoquer au combat. Les prix qu'ils ſe propoſerent l'un à l'autre, furent le ſujet d'une diſpute. Car, Eryx ayant offert ſon royaume pour prix de la victoire, Hercule lui propoſa ſes vaches. Eryx ſe fâcha d'abord de la comparaiſon qu'Hercule faiſoit de ſes vaches avec un royaume. Mais, Hercule lui ayant appris que s'il les perdoit, il perdroit l'eſpérance de l'immortalité, Eryx accepta le parti ; cependant, il fut vaincu à la lutte, & ſes États demeurerent à Hercule, qui les remit entre les mains des habitans, & leur permit d'en recueillir les fruits, juſqu'à ce que quelqu'un de ſes deſcendans vînt les redemander. Cela arriva dans la ſuite ; car, Doriée le Lacédémonien étant venu en Sicile long-tems après Hercule, on lui rendit ce païs, & il y bâtit la ville d'Héraclée.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*a*) roi de Sicanie. Ce Prince, voyant ſa fille Pſophis groſſe, & ne pouvant la ſouffrir dans ſa maiſon, l'envoya chez ſon hôte & ſon ami Lycortas, à Phégée, ville qui avant le règne de Phégéus ſe nommoit Erymanthe. Là Pſophis, groſſe du fait d'Hercule, ſe délivra de deux enfans, Echéphron & Promachus, qui dans la ſuite donnerent à la ville de Phégée le nom de Pſophis leur mere.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*b*) l'un de ceux que Perſée changea en rocher, en leur préſentant la tête de Méduſe ; moyen que ce héros ne mit en uſage, que quand il ſe vit près de ſuccomber ſous ſes ennemis, dans la querelle qui lui fut ſuſcitée au ſujet de ſon mariage avec Andromède. Eryx, voyant ſes compagnons qui avoient déjà ſubi le ſort qui lui étoit réſervé, dans une poſture de combattans, ſans cependant avancer ni ſeulement remuer les bras, commença à les blâmer, & à leur reprocher leur lâcheté. « Non, non, leur dit-il, ce » n'eſt point la force de la tête » de Méduſe qui vous rend

(*a*) Pauſ. p. 491.

(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 6.

» immobiles comme je vois, » c'est votre crainte, c'est vo- » tre lâcheté. Suivez-moi seu- » lement avec votre courage » ordinaire, & nous triomphe- » rons sans peine de ce jeune » présomptueux, qui ne com- » bat contre nous qu'avec des » armes enchantées. » Comme il voulut s'avancer, vous eussiez dit que la terre l'avoit retenu par les pieds; c'étoit une pierre immobile, & la statue d'un homme armé.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*a*) fut, selon Velleius Paterculus, le dernier des Archontes d'Athènes, qui gouvernerent la République pendant dix ans.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*b*) général Indien. Comme Alexandre le grand s'avançoit vers Ecbolime, il fut informé qu'Eryx, avec vingt mille hommes de guerre, s'étoit saisi d'un détroit qui étoit sur sa route; c'est pour quoi, il laissa le gros de son armée à Cœnus, pour le conduire à petites journées; & s'étant mis devant avec ses frondeurs & ses gens de trait, il donna la chasse aux ennemis, & ouvrit le passage à ses troupes qui venoient après. Les Indiens, soit pour gagner les bonnes graces du vainqueur, ou qu'Eryx leur fût odieux, le tuerent comme il fuyoit, & porterent sa tête & ses armes à Alexandre: qui ne voulut ni punir ni récompenser cette action, pour ne point autoriser un si dangereux exemple.

E S

ESAAN, *Esaan*, (*c*) ville de la Palestine, qui étoit située dans la tribu de Juda.

ESACUS, *Æsacus*, Αἴσακος, (*d*) fils de Priam & de la nymphe Alyxothoé, avoit de l'aversion pour les villes & pour le grand monde; la cour n'avoit point pour lui de délices; il aimoit plus les champs & les solitudes que le palais de son pere; enfin, il ne manquoit ni d'esprit, ni de politesse, & son cœur n'étoit point insensible à l'amour. Un jour, en se promenant, il vit la belle Hespérie qui séchoit ses cheveux au soleil, sur le rivage du fleuve Cébrene son pere; il ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint amoureux. Mais, d'un autre côté, la nymphe ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle prit la fuite devant lui. Néanmoins, ce jeune Troyen ne laissa pas de la poursuivre, aussi léger par son amour, qu'Hespérie l'étoit par sa crainte. Mais, comme elle fuyoit aveuglément, & sans prendre garde où elle passoit, elle marcha sur un serpent qui étoit caché sous l'herbe; & ce serpent qu'elle pressa, la mordit aussitôt au pied, & répandit son venin par tout le corps de cette nymphe. Ainsi, en un même instant, elle cessa

(*a*) Vell. Paterc. L. I, c. 8.
(*b*) Q. Curt. L. VIII, c. 12.
(*c*) Josu. c. 15, v. 52.

(*d*) Ovid. Metam. L. II. c. 20. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 284. T. VIII. p. 75. & *suiv.*

de fuir & de vivre ; & Esacus qui la vit tomber, la trouva morte aussitôt qu'il fut auprès d'elle. Il l'embrasse, il se désespere, il se repent de l'avoir suivie. « Mais, dit-il, je » n'appréhendois pas ce malheur, & je n'avois pas envie de vaincre à des conditions si cruelles. Nous sommes deux qui t'avons tuée, le serpent t'a donné le coup, & j'en ai donné l'occasion; j'avoue toutefois que je suis le plus criminel. Mais, si j'ai été ton meurtrier, je serai aussi ton vengeur ; ma mort ira te porter les consolations de la tienne. » Il n'eut pas plutôt parlé, qu'il monta sur une roche que l'eau avoit rongée par dessous, & de-là il se précipita dans la mer. Mais, Thétis qui en eut pitié, le reçut tout doucement, le revêtit de plumes, tandis qu'il flottoit encore sur l'eau, & ne lui permit pas de mourir ; c'est-à-dire, qu'elle le changea en plongeon.

Il ne sert de rien de quitter la cour & de chercher les solitudes pour se dépouiller des passions, si l'on ne se dépouille de soi-même. Nous serons dans les déserts ce que nous étions parmi le monde, si nous y portons nos anciennes inclinations. Ce n'est pas le lieu qui nous change, c'est seulement la raison, quand nous savons la mettre en usage. Autrement, nos tyrans nous suivront par-tout, je veux dire nos passions, & le moindre objet les réveillera & leur donnera de la force. Voilà, ce semble, ce que nous apprend la fable d'Esacus, qui préféroit le séjour de la campagne à celui de la cour & de la ville, & qui néanmoins, comme Ovide le témoigne, avoit de l'inclination à l'amour. En effet, il n'eut pas plutôt vu Hespérie, qu'il en devint amoureux, & que cet amour le perdit.

On feint, au reste, qu'en le fuyant Hespérie fut piquée par un serpent, & qu'elle mourut de cette piquure. Qu'apprendrons nous de cette mort, & quel bien tirerons nous du malheur de cette nymphe? Il y en a qui pensent qu'on veut apprendre par cette aventure aux filles & aux femmes à ne point se laisser cajoller par les Grands ; que leurs caresses sont toujours dangereuses, que quoiqu'on les fuie, on ne laisse pas de réveiller la médisance, qui est figurée par le serpent qui mord Hespérie ; car si la médisance ne laisse pas de parler quand elle n'a point d'occasion, que ne fera-t-elle pas quand on l'irrite, c'est-à-dire, quand on lui donne sujet de parler? Elle ne regarde pas si une fille prend la fuite, elle regarde seulement celui qui poursuit ; & comme elle donne un mauvais sens à toutes choses, elle fait passer une vertueuse fuite pour une feinte vicieuse. Elle fera croire que cette fuite se fait d'intelligence avec celui qui

poursuit; elle persuadera cent autres choses qui font aisément juger que la médisance est un serpent, dont les moindres piquures sont mortelles à l'honneur des filles & des femmes. Enfin, Esacus même périt dans la poursuite de son amour, pour montrer que de semblables passions sont ordinairement funestes aux Princes, & que si elles ne touchent à leur vie, elles blessent toujours leur gloire.

Apollodore dit qu'Esacus étoit fils de Priam & d'Arisbe, fille de Mérops, sa première femme; que son pere lui fit épouser Stérope; que cette Princesse étant morte fort jeune, il en fut si affligé, qu'il se précipita dans la mer. Cet Auteur ajoûte que Priam ayant répudié Arisbe, pour épouser Hécube, fille de Cisséus, Esacus, voyant sa belle-mere grosse de son second fils, avoit prédit à son pere que cet enfant seroit un jour la cause d'une guerre sanglante, qui causeroit la ruine de Troye, & que sur cette prédiction, l'enfant fut exposé sur le mont Ida. Tzetzès ajoûte qu'Esacus avoit dit à son pere qu'il falloit faire mourir la mere & l'enfant qui venoit de naître ce jour-là; & que Priam, informé que Cilla, femme de Thimoëtes, étoit ce même jour accouchée d'un fils, il la fit mourir avec son enfant, croyant par-là pouvoir éviter l'effet de la prédiction. Servius, sur l'autorité d'Euphorion, conte la chose de la même manière; mais un ancien Poëte, cité par Cicéron, au premier livre de la divination, dit que ce fut l'oracle de Zélia, petite ville au pied du mont Ida, qui rendit cette réponse, en interprétation du songe d'Hécube. Pausanias, dans ses Phociques, prétend que c'étoit la Sibylle Hérophile qui avoit interprété ce songe, & plusieurs autres Auteurs en donnent la gloire à Cassandre. Quoi qu'il en soit, Apollodore nous apprend encore qu'Esacus avoit appris à prédire l'avenir, de son grand-pere Mérops. Il en laissa apparemment les principes dans sa famille, puisque nous voyons que Cassandre & Hélénus l'exercerent dans la suite.

ESAGÉE, *Æsagea*, Αἰσαγέα, (a) nom d'une montagne, dont il est parlé dans l'hymne pour Apollon, qu'on attribue à Homère.

ESAR, *Æsar*, *ou* ESARUS, *Æsarus*, (b) fleuve d'Italie, au païs des Bruttiens. Il est fait mention de ce fleuve dans Ovide. C'est aujourd'hui l'Esaro, au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il sort de l'Apennin, & se perd dans la mer Ionienne, auprès de Crotone.

ESARUS, *Æsarus*. *Voyez* Esar.

(a) Homer. Hymn. in Apoll.

(b) Ovid. Metam. L. XV. c. 1.

ESAU,

ESAU, *Esaü*, Ἠσαῦ, (a) fils d'Isaac & de Rebecca, naquit l'an du monde 2168, & 1832 avant Jesus-Christ. Lorsque le tems des couches de Rébecca fut arrivé, elle se trouva grosse de deux jumeaux; & celui qui sortit le premier, étoit velu comme une peau; ce qui lui fit donner le nom d'Esaü, comme qui diroit un homme fait, un homme parfait. Quelques-uns dérivent le nom d'Esaü, de l'Arabe *Gescha* ou *Gescheva*, qui signifie un cilice. Lorsqu'Esaü fut devenu grand, il s'exerça au labourage & à la chasse; & Isaac son pere avoit pour lui une tendresse particulière, parce qu'il lui faisoit manger de sa chasse. Lorsqu'étant encore jeune il revenoit un jour de la chasse abattu de travail & pressé d'une grande faim, il trouva que son frere faisoit cuire des lentilles pour son dîner. Elles lui parurent si rouges & si bonnes, que l'extrême envie qu'il eut d'en manger, fit qu'il le pria de les lui donner. Mais Jacob, qui vit avec quelle ardeur il les désiroit, lui dit qu'il ne les lui donneroit qu'à condition qu'il lui céderoit son droit d'aînesse. Esaü en demeura d'acord, & le lui promit avec serment. De jeunes gens de leur âge se mocquerent de la simplicité d'Esaü; & à cause de cette couleur rouge des lentilles, ils lui donnerent le nom d'Édom, qui en Hébreu signifie roux, & le païs où il s'établit depuis, conserva ce nom. Mais, comme les Grecs adoucissent les noms, pour les rendre plus agréables, ils l'ont nommé Idumée.

Esaü, âgé de quarante ans, épousa deux femmes Chananéennes; l'une nommée Judith, fille de Bééri le Héthéen, & l'autre, Basemath, fille d'Elon, du même païs. Il ne demanda point la permission à son pere, & il ne la lui auroit jamais accordée, parce qu'il n'approuvoit pas qu'il s'alliât avec des étrangers. Néanmoins, comme il ne vouloit point fâcher son fils en lui commandant de renvoyer ses deux femmes, il le souffrit sans lui en parler.

Cet homme si juste, qui étoit alors accablé de vieillesse, & qui avoit même perdu la vue, fit venir Esaü, & lui dit que ne pouvant plus voir la clarté du jour, ni servir Dieu aussi exactement qu'il avoit accoûtumé, il vouloit, avant que de mourir, lui donner sa bénédiction; qu'il s'en allât à la chasse, qu'il lui apportât ce qu'il prendroit, pour en manger, & qu'ensuite il prieroit Dieu de vouloir toujours être son protecteur, puisqu'il ne pouvoit mieux employer le peu de tems qui lui

(a) Genes. c. 25. v. 24. *& seq.* c. 26. v. 34, 35. c. 27. v. 1. *& seq.* c. 32. v. 3. *& seq.* c. 33. v. 1. *& seq.* c. 35. v. 1. c. 36. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 26. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 129. *& suiv.* T. VIII. p. 120.

restoit à vivre qu'à le lui rendre favorable. Esaü partit aussitôt pour exécuter ce commandement. Mais, Rébecca qui désiroit que la bénédiction de Dieu tombât sur son frere, & non pas sur lui, quoique ce ne fût pas l'intention de leur pere, dit à Jacob de tuer un chevreau & de l'apprêter pour lui en faire manger. Il obéit; & lorsque le souper fut préparé, il couvrit ses bras & ses mains de la peau du chevreau, afin qu'Isaac, en les touchant, le prît pour Esaü; car comme ils étoient gémeaux, ils se ressembloient en tout le reste. Il lui présenta ensuite ce qu'il lui avoit apprêté; mais, ce ne fut pas sans beaucoup craindre que s'il découvroit sa tromperie, il ne lui donnât sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Isaac lui parla, & remarqua dans ses réponses quelque différence entre sa voix & celle de son frere. Alors Jacob avança son bras; & Isaac, après l'avoir touché, lui dit: « Votre voix, mon » fils, me paroît être celle de » Jacob; mais ce poil que je » sens sur vos bras, me fait » croire que vous êtes Esaü. » Ainsi Isaac, n'ayant plus de défiance, mangea, & fit ensuite sa priere en cette sorte: « Dieu » éternel, de qui toutes les créa» tures tiennent leur être, vous » avez comblé mon père de » biens; je vous suis redeva» ble de tous ceux que je pos» sede; & vous avez promis » de rendre ma postérité en» core plus heureuse. Confir» mez, Seigneur, par des effets » la vérité de vos paroles, & » ne méprisez pas l'infirmité » dans laquelle je me trouve, » puisqu'elle me fait avoir en» core plus de besoin de vo» tre assistance. Soyez, s'il » vous plait, le protecteur de » cet enfant que je vous offre; » préservez-le de tous périls; » faites-lui passer une vie tran» quille; répandez sur lui à » pleines mains les biens dont » vous êtes le maître; rendez» le redoutable à ses ennemis; » & faites que ses amis l'ai» ment & l'honorent. »

A peine Isaac avoit il achevé cette priere, qu'Esaü, en faveur duquel il croyoit l'avoir faite, revint de la chasse. Il reconnut alors son erreur, & le lui dit, mais sans se troubler. Esaü le pria de faire au moins pour lui la même priere à Dieu qu'il avoit faite pour son frere. Il lui répondit qu'il ne le pouvoit, parce qu'il avoit consommé en faveur de Jacob tout ce qui dépendoit de lui. Esaü, outré de douleur de se voir ainsi trompé, ne put retenir ses larmes; & son pere en fut si touché, qu'il lui donna une autre bénédiction, en disant que lui & ses descendans excelleroient dans les exercices de la chasse, dans la science de la guerre, & dans toutes les autres actions où l'on peut témoigner de la force & du courage, mais qu'ils seroient néanmoins inférieurs à Jacob & à sa postérité.

Esaü, outré de dépit contre Jacob, conservoit contre lui une haine secrete, & disoit : » Le tems du deuil de mon pere » viendra, & je me déferai de » mon frere Jacob. « Ces choses ayant été rapportées à Rébecca, elle dit à Jacob qu'il allât dans la Mésopotamie, auprès de son oncle Laban, jusqu'à ce que la colère d'Esaü fût passée. Elle y fit consentir Isaac, & Jacob partit à l'insçu d'Esaü pour Haran. Cependant, Esaü épousa plusieurs femmes d'entre les enfans de Chanaan, dont il eut des fils & des filles. Et ayant pris ses femmes, ses fils, ses filles & toutes les personnes de sa maison, ses troupeaux, toutes ses bêtes de charge, en un mot, tout ce qu'il possédoit dans la terre de Chanaan, il se retira dans les montagnes de Séir; & c'est ce païs qui fut appellé de son nom le païs d'Edom.

Jacob, après un séjour de plusieurs années en Mésopotamie, se mit en chemin pour retourner au païs de Chanaan. Mais, comme il craignoit toujours le ressentiment d'Esaü, il envoya quelques-uns des siens pour lui en rapporter des nouvelles, & leur commanda de lui parler en ces termes : » Le » respect que Jacob votre frere » vous porte, lui ayant fait » croire qu'il ne devoit pas se » présenter devant vous lorsque vous étiez irrité contre » lui, lui fit abandonner ce » païs, pour se retirer dans une » province éloignée. Mais, » maintenant qu'il espere que » le tems aura effacé de votre » esprit votre mécontentement, » il revient avec ses femmes, » ses enfans, & ce qu'il a acquis par son travail, afin de » remettre entre vos mains tout » ce qu'il possede ; rien ne lui » pouvant donner plus de joie » que de vous offrir les biens » dont il a plu à Dieu de l'enrichir. «

Esaü fut si touché de ces paroles, qu'il s'avança aussitôt pour aller au-devant de son frere, accompagné de quatre cens hommes. Ce grand nombre effraya Jacob ; mais, il mit sa confiance en Dieu, & disposa toutes choses pour être en état de résister, si son frere venoit dans le dessein de lui faire violence. Il distribua pour ce sujet tout ce qu'il conduisoit avec lui en diverses troupes qui se suivoient d'assez près, afin que si l'on attaquoit ceux qui marchoient les premiers, ils pussent se retirer vers les autres.

Quand Jacob sçut que son frere s'approchoit, il envoya dire à ses femmes de s'avancer, & de marcher séparément l'une de l'autre, chacune avec leurs servantes, pour voir de loin le combat, s'il étoit obligé d'en venir aux mains ; & lorsqu'il fut proche de son frere, & qu'il reconnut qu'il venoit dans un esprit de paix, il se prosterna devant lui. Esaü l'embrassa, & lui demanda ce que c'étoit que cette troupe de femmes & d'en-

fans ; & après en avoir été informé, il lui offrit de les mener tous à Isaac leur pere. Jacob le remercia, & le pria de l'excuser, parce que tout son train étoit si fatigué d'un si long chemin, qu'il avoit besoin de repos. Ainsi, Esaü s'en retourna en Séïr qui étoit son séjour ordinaire.

Jacob n'eut pas la consolation de trouver Rébecca sa mere encore vivante ; & Isaac ne vécut que fort peu de tems depuis son retour. Esaü & Jacob l'enterrerent auprès de Rébecca en Hébron, dans le tombeau destiné pour toute leur race. Après la mort d'Isaac, ses deux fils partagerent sa succession ; & comme ils étoient fort riches, & que le païs ne pouvoit suffire aux pâturages de leurs troupeaux, ils se séparerent. Esaü se fixa pour toujours au païs où il s'étoit déjà établi, & sa postérité y devint fort puissante.

On ne sçait rien d'assuré de la mort d'Esaü. Le Testament des douze Patriarches, ouvrage assez ancien, mais apocryphe, dit qu'Esaü étant venu attaquer son frere à main armée, fut mis à mort la quarantième année du patriarche Juda, qui pouvoit être la cent vingt-unième d'Esaü, l'an du monde 2289, avant J. C. 1711. Le même Testament dit encore qu'il fut enterré au mont de Séir ; mais, cette pièce ne mérite aucune créance. Jacob étoit descendu en Égypte depuis long-tems en la quarantième année de Juda ; il étoit mort l'année précédente.

Les Mahométans donnent à Esaü le nom d'Aïs, & ajoûtent à son histoire quelques particularités ; par exemple, que Jacob ayant obtenu par surprise la bénédiction qu'Isaac destinoit à Esaü, celui-ci pria son pere de demander à Dieu qu'il lui plût faire naître de sa race des Rois & des Conquérans, puisqu'il avoit demandé pour Jacob qu'il sortît de sa race des Saints & des Prophetes ; ce qu'Isaac ne voulut point lui refuser. En exécution de cette promesse Dieu donna à Esaü un fils nommé *Roum*, duquel sont descendus les empereurs Grecs & Romains.

Abulfarage dit qu'Esaü fit la guerre à Jacob, & que Jacob tua Esaü d'un coup de flèche ; ce qui a quelque rapport à ce qu'on lit dans le Testament des douze Patriarches. Les Mahométans croient que Sennachérib étoit de la race d'Esaü ; ils nomment aussi les Grecs & les Latins *Francs rouges*, ou Iduméens, comme descendans, à ce qu'ils prétendent, de Roum, fils d'Esaü.

Quelques cabalistes ont eu l'impiété de dire que l'ame d'Esaü étoit passée dans le corps de Jesus-Christ par la métempsycose ; pour preuve de ce sentiment, ils remarquent qu'en renversant les lettres Hébraïques qui composent le nom de Jesus, & celui d'Esaü, on les trouve les mêmes.

Il est à observer que Moïse,

dans le dénombrement qu'il fait de la postérité d'Esaü, ne va que jusqu'au troisième degré, & ne passe point au-delà. Il paroît difficile de rendre raison de cette omission de l'Auteur sacré; si ce n'est peut-être qu'il n'a pas jugé à propos d'entrer dans un détail exact & circonstancié de tous les descendans d'Esaü de pere en fils, à cause qu'Esaü avoit été réprouvé, & que ceux de sa race devoient un jour être ou exterminés tout à fait comme les Amalécites, ou assujettis au peuple d'Israël; ce qui arriva du tems du roi David, & long-tems après encore sous le règne d'Hyrcan, qui subjugua les Iduméens, & les contraignit de se soumettre à la circoncision & à l'observace des autres cérémonies Judaïques, ainsi que le rapporte Josephe.

ESBAAL, *Esbaal*, (*a*) Ἀσαβάλ, le même qu'Isboseth, quatrième fils de Saül. Les Hébreux, pour éviter la prononciation du mot *Baal*, mettoient en sa place *Boseth*, qui signifie confusion. Ainsi, au lieu de Miphibaal & d'Esbaal, ils disoient Miphiboseth, & Isboseth.

ESBON, *Esbon*, Ἐσεβών, (*b*) étoit fils de Béla & petit-fils de Benjamin.

ESBUS, ESEBON, ESSEBON, HÉSEBON, CHESBON, CHESCHBON, CHASPHON, *ou même* CHASCOR; (*c*) car, ce nom se trouve diversement écrit par les Hébreux, les Grecs & les Latins; c'étoit une ville célebre dans la Palestine. Elle étoit, dit Eusebe, à vingt milles du Jourdain, vers l'Orient; elle fut donnée à la tribu de Ruben, mais apparemment qu'elle fut cédée à celle de Gad, puisqu'elle se trouve parmi les villes que cette tribu donna aux Lévites pour leur demeure. Elle avoit d'abord appartenu aux Moabites, sur lesquels le Roi de Séhon l'avoit conquise. Elle fut reprise par les Israëlites, peu de tems avant la mort de Moïse. Enfin, après le transport des dix tribus au de-là du Jourdain, les Moabites s'en ressaisirent.

Pline l'attribue à l'Arabie, & en nomme les habitans *Esbonitæ Arabes*. Ptolémée la met dans l'Arabie Pétrée, & écrit ce mot Σεβοῦτα, *ou* Ἐσβοῦτα, *Sebuta ou* Esbuta. Elle est nommée Πόλις Ἐσβούντων, dans le concile d'Ephese, où il est fait mention de Zosis, son Évêque. Salomon parle des eaux d'Esébon, & le second livre des Maccabées dit que l'étang d'Esébon avoit deux stades ou trois cens pas de long.

D. Calmet, qui, conjointement avec Reland, fournit une partie de cet article, croit qu'Ésébon, fils de Gad, dont il est parlé dans la Génèse,

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 33.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 7.
(*c*) Genes. c. 46. v. 16. Numer. c. 32. v. 37. Josu. c. 13. v. 17. c. 21. v. 37. Cantic. c. 7. v. 4. Maccab. L. II. c. 12. v. 16.

fonda ou rétablit cette ville. Nous remarquerons encore que l'Auteur du second livre des Maccabées appelle *Caspin*, cette ville auprès de laquelle étoit l'étang marqué ci-dessus.

ESCADIE, *Escadia*, (*a*) Ἐσκαδία, ville d'Espagne dans la Lusitanie. Elle fut forcée par Servilien, au rapport d'Appien.

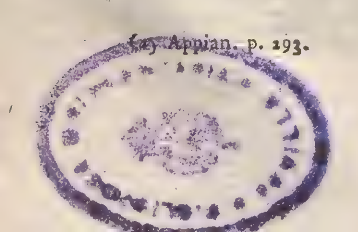
ESCADRON, (*b*) *Agmen Equestre*, *Turma Equestris*. Dans la première origine, on disoit *Agmen Quadratum*, d'où il est aisé de conclure que du mot Italien *Quadro*, les François ont fait celui de Scadron, & ensuite Escadron. Du Cange le dérive de *Scara*, mot de la basse Latinité.

Un Escadron est un assemblage de gens à cheval, destinés pour combattre; le nombre des hommes, celui des rangs & des files, ainsi que la forme qu'on doit donner aux Escadrons, a varié dans tous les téms, & n'est point encore déterminée; l'espèce de gens à cheval, la quantité qu'on en a, les occurrences, & plus encore l'opinion de ceux qui commandent, ont jusqu'à présent fait la loi à cet égard.

Bien des peuples anciennement formoient leurs Escadrons en triangle, en coin, en quarré de toutes espèces. Le losange étoit l'ordonnance la plus généralement reçue; mais, l'expérience a fait sentir qu'elle seroit vicieuse, & a fait prendre à toutes les nations la forme des Escadrons quarrés. Les Turcs seuls se servent encore du losange & du coin; ils pensent, comme les Anciens, que cette forme est la plus propre à mettre la cavalerie en bataille sur toutes sortes de terrein, & la faire servir avantageusement aux différentes opérations de la guerre, d'autant plus facilement, qu'il y a un officier à chacun de ses angles; d'ailleurs, comme cet Escadron se présente en pointe, ils croient qu'il lui est aisé de percer par un moindre intervalle; que n'occupant pas un grand espace, il a plus de vivacité dans ses mouvemens, & qu'enfin, il n'est pas sujet, lorsqu'il veut faire des conversions, à tracer de grands circuits comme l'Escadron quarré, qui est contraint dans ce cas de parcourir une grande portion de cercle. Mais, si les Escadrons en losange ont effectivement ces avantages, ils ont aussi les défauts de ne présenter qu'un très-petit nombre de combattans; les parties intérieures en sont inutiles, & la gauche n'en peut combattre avec avantage. Cet Escadron, pris par un autre, formé sur un quarré long qui se recourbe de droite & de gauche, est immanquablement

(*a*) Appian. p. 293.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 118. & *suiv.*



enveloppé ſans avoir la liberté de ſe défendre ; & lorſqu'il eſt une fois rompu, il ne lui eſt plus poſſible de ſe reformer. Ainſi, il ne peut tout-au-plus être bon que pour une petite troupe ſervant de garde, & plutôt faite pour avertir & ſe retirer, que pour combattre. Voici en deux mots quelles étoient les différentes manières de former les Eſcadrons en triangle.

Les Theſſaliens, chez qui l'art de combattre à cheval étoit connu bien avant la guerre de Troye, furent les premiers qui donnerent à leurs Eſcadrons la forme d'un loſange; on ſçait que parmi les Grecs cette cavalerie Theſſalienne étoit en fort grande réputation. Ce fut Iléon le Theſſalien qui le premier établit cet ordre, & dont il porte le nom d'*Ilé*.

Celui, qui commandoit l'Eſcadron ou loſange, s'appelloit Ilarque, il tenoit la pointe de la tête ; ceux, qui fermoient les droites & les gauches du rang du milieu, étoient les gardes-flancs, & celui de la queue ſe nommoit le ſerre-file.

Il y avoit quatre manières de former l'Eſcadron en loſange, la première avec des files & des rangs, la ſeconde ſans rangs & ſans files, la troiſième avec des files, mais ſans rangs, & la quatrième avec des rangs & point de files.

Les Macédoniens, les Scythes & les Thraces trouverent les Eſcadrons en loſange trop peſans ; ils en retrancherent la queue & formerent, moyennant cette réforme, ce qu'ils appellerent *le coin.* On aſſure que Philippe fut l'auteur de cette ordonnance. Quoi qu'il en ſoit, il ne paroît pas que ce fut-là l'ordre qu'obſerverent le plus communément les Macédoniens, puiſque Polybe nous apprend que leur cavalerie ſe rangeoit pour l'ordinaire ſur huit de hauteur; *c'eſt*, dit-il, *la meilleure méthode.* Tacite nous apprend que les Germains formoient auſſi en coin les différens corps de leur armée.

Les Siciliens & la plûpart des peuples de la Grece formerent de leur cavalerie des eſcadrons quarrés ; ils leur ſembloient plus faciles à former, & devoir marcher plus unis & plus ſerrés; d'ailleurs, dans cet ordre, le front ſe trouve composé d'officiers & de ce qu'il y a de meilleurs cavaliers, & le choc ſe faiſant tout enſemble, a plus de force & d'impétuoſité. Le loſange ou le coin, au contraire, ne préſentent qu'un ſeul combattant, lequel étant hors de combat, cauſe infailliblement la perte de l'Eſcadron.

Les Perſes ſe ſervirent auſſi des formes quarrées pour former leurs Eſcadrons ; & comme il avoient une nombreuſe cavalerie, ils donnerent à ces Eſcadrons beaucoup de profondeur; les files étoient de douze, quelquefois de ſeize cavaliers ; ce qui rendoit leurs Eſcadrons ſi

pesans, qu'ils furent presque toujours battus, malgré la supériorité du nombre.

Les Romains formerent leurs Escadrons ou leurs turmes sur une autre espèce de quarré, les quarrés longs ; ils leur donnoient un front & une épaisseur beaucoup moins grands que les Grecs en général n'avoient fait ; c'étoit l'usage reçu parmi les Romains pour la disposition de leurs Escadrons ; mais, ils n'y étoient pas tellement assujettis, que, suivant les circonstances, ils ne changeassent cet ordre. A la bataille de Pharsale, nous voyons que Pompée, de beaucoup supérieur en cavalerie, joignit ensemble quatre turmes, & forma ses Escadrons de quinze cavaliers de front sur huit de hauteur ; ce qui obligea César, qui n'avoit que trente-trois turmes, chacune de trente hommes, de les ranger sur dix de front & trois de hauteur, suivant l'usage ordinaire.

L'usage de ne faire combattre la cavalerie que sur un seul rang, a duré long-tems en Europe dans les premiers tems de notre monarchie ; l'espèce de cavalerie, les armes offensives & défensives exigeoient cet ordre ; il a duré jusqu'au milieu du règne de Henri II.

ESCALADE, est dans l'art militaire, l'attaque d'un lieu ou d'un ouvrage par surprise, en franchissant les murs ou les remparts avec des échelles.

La méthode de s'emparer des villes par l'escalade, étoit bien plus commune avant l'invention de la poudre qu'aujourd'hui ; aussi les Anciens, pour s'en garantir, prenoient-ils les plus grandes précautions. Ils ne terrassoient point leurs murailles, & ils les élevoient beaucoup, en sorte que non seulement il étoit besoin d'échelles pour monter dessus, mais encore pour en descendre dans la ville. Les tours, dont la muraille étoit flanquée, étoient encore plus élevées que la muraille ; & l'espèce de petit chemin qu'il y avoit du côté intérieur de cette muraille, & sur lequel étoient placés les soldats qui défendoient la ville, étoit coupé vis-à-vis de ces tours, en sorte que l'ennemi, pour être parvenu au haut de la muraille, n'étoit pour ainsi dire encore maître de rien. Cependant, malgré ces difficultés, les Escalades s'entreprenoient souvent. Il y a apparence que la longueur du tems qu'il falloit employer pour faire breche au mur de la ville, faisoit prendre ce parti, & que le canon pouvant faire une ouverture au mur assez promptement, on a insensiblement, pour ainsi dire, perdu l'usage de s'emparer des villes par l'escalade.

ESCHINE, *Æschines*, (a) Αἰσχίνης, Athénien du bourg de Lampres, entra dans une conjuration contre la républi-

(a) Plut. T. I. p. 326.

que. Les conjurés ne se proposoient rien moins que de ruiner à Athènes le gouvernement populaire, & si le projet réussissoit, de livrer la Grece aux Barbares. Ce complot fut tramé au milieu du camp. Aristide, en ayant été informé, ne jugea pas à propos de poursuivre tous les coupables. Il se contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit, les deux seuls contre lesquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, Eschine du bourg de Lampres, & Agésias du bourg d'Acharnes, se sauverent du camp pendant qu'on faisoit leur procès.

ESCHINE, *Æschines*, (*a*) Αἰσχίνης, Philosophe Athénien, fils de Charinus, ou, selon d'autres, de Lysanias, fit paroître dès l'enfance un excellent caractère, & un grand amour pour le travail. Aussi ne quitta-t-il jamais Socrate; & celui-ci avoit coûtume de dire de lui : *Eschine est le seul qui sçache nous honorer.* Idoménée rapporte que ce fut Eschine, & non pas Criton, qui conseilla à Socrate, lorsqu'il étoit en prison, de prendre la fuite. On attribue à Eschine plusieurs ouvrages qui sont cités par les Auteurs anciens.

ESCHINE, *Æschines*, (*b*) Αἰσχίνης, que l'on compte au nombre des trente tyrans que Lysandre donna aux Athéniens.

ESCHINE, *Æschines*, (*c*) Αἰσχίνης, célebre orateur Grec, naquit la quatrième année de la 95.e Olympiade, trois ans après la mort de Socrate, seize ans avant la naissance de Démosthène, & l'an 387 avant Jesus-Christ.

Le pere d'Eschine se nommoit Atromete. Il fut chassé d'Athènes par les Trente; & sa femme, l'ayant suivi dans son exil, partagea avec lui tous ses malheurs. Phélocarès, frere d'Eschine, passa sa vie dans les lieux d'exercice; il servit sous Iphicrate, & eut ensuite un commandement. Aphobete, leur frere puîné, fut envoyé en ambassade auprès du roi de Perse. Eschine nous instruit lui-même de ces faits, & il parle de ses autres parens comme de citoyens considérables. Mais, Démosthène nous fournit des mémoires bien différens. Dans le discours pour Ctésiphon, il nomme le pere d'Eschine Tromes, & ajoûte que c'étoit un homme chargé de chaînes, esclave d'Elpias, & qui tenoit une petite école auprès du temple de Thésée. Sa femme, dans un de ces honnêtes lieux que

(*a*) Diog. Laërt. pag. 128. & *seq.* Athen. p. 220, 611, 656.

(*b*) Xenph. p. 461.

(*c*) Diog. Laërt. pag. 131. Cicer. de Orator. L. I. c. 24. L. II. c. 53 L. III. c. 16, 118. Brut. c. 17, 157. de Tuscul. Quæst. L. III, c. 63. Athen. pag. 572. Strab. p. 471. Plut. Tom. I. pag. 853. & *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 489, 493, 514, 527. & *suiv.* T. VI. p. 323. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 200, 218. & *suiv.* Tom. IV. p. 84. & *suiv.*

l'on ne nomme point, tiroit sa subsistance du plus honteux de tous les métiers. Son nom étoit Glaucothée ; mais, le peuple ne l'appelloit pas autrement que la sorcière.

Ces imputations pourroient paroître suspectes dans la bouche d'un ennemi ; mais, comme Eschine n'y répond que foiblement, il y a lieu de croire que son pere & sa mere, dans la misere où ils étoient tombés, avoient été contraints de faire beaucoup de choses peu honorables ; qu'ils s'étoient remis peu à peu dans la suite ; & comme le tems efface tout, Eschine se flattoit qu'on auroit oublié son ancienne bassesse ; mais Démosthène ne manqua pas de la lui rappeller cruellement.

Il lui reproche en un autre endroit, d'avoir, étant petit garçon, balayé la classe, lavé les bancs, broyé l'encre, & été le valet, & non le compagnon d'école des autres enfans ; d'avoir aidé sa mere à initier les novices dans les mystères de Bacchus, car sa mere faisoit encore ce métier, & au rapport de Démosthène, Eschine récitoit les formules ; il lavoit, il frottoit, il habilloit les dévots, il hurloit avec eux, il couroit les rues à la tête d'une troupe de confreres insensés & de vieilles femmes, & n'avoit point de honte de se prêter publiquement à toutes les extravagances de ces mystères, à l'appât des petits profits qui y étoient attachés.

Il veut qu'Eschine, ayant ensuite trouvé habilement le secret de se faire mettre sur le rôle des citoyens, fût greffier d'un petit juge de village, qu'après cela il se soit loué à Symmicas & à Socrate, deux chefs de comédiens, avec lesquels il couroit les bourgades, jouant les troisièmes rôles, où il réussissoit si mal, qu'il y avoit toujours guerre ouverte entre les spectateurs & lui.

Tous ces reproches faits à Eschine se trouvent confirmés par tous les Écrivains qui ont parlé de lui. Plutarque en rapporte à peu près les mêmes choses. Il dit que les parens d'Eschine n'étoient considérables, ni par leur origine, ni par leurs richesses ; que dans son enfance, il aida son pere dans les fonctions de maître d'école, qu'il joua des tragédies, & qu'il fut greffier. Selon Suidas, quelques-uns vouloient que les parens d'Eschine eussent été esclaves.

Apollonius raconte que sa mere Glaucothée avoit fait d'abord le métier de courtisanne, & un autre Auteur nomme les juges subalternes dont Eschine avoit été le greffier. Parce qu'il avoit la voix forte, dit-il, il se fit greffier, d'abord d'Aristophon, ensuite d'Eubulus. C'est que les greffiers ne servoient pas seulement à écrire les sentences, mais qu'ils lisoient à haute voix les décrets & autres actes publics, lorsque le juge le leur commandoit, & qu'ils

faisoient à peu près les fonctions de nos Huissiers. Cet emploi étoit bas & déshonorant.

Enfin, on lit qu'Eschine se mit aux gages d'un joueur de tragédies nommé Ischander, & qu'un jour qu'il représentoit Œnomaüs, & qu'il poursuivoit Pélops, il se laissa tomber sur le théatre; ce qui le fit chasser honteusement de la troupe. C'est pour cela sans doute que Démosthène l'appelle Œnomaüs en présence des Athéniens, qui étoient au fait de l'aventure.

Eschine raconte lui-même, qu'au sortir de l'enfance, il avoit porté les armes, & qu'il avoit, suivant la coûtume, servi d'abord dans les troupes destinées à la garde des frontières; qu'ensuite, avec d'autres citoyens de même âge que lui, & avec les soldats d'Alcibiade, escortant un convoi, & y ayant eu un combat au lieu nommé la fosse Néméenne, il s'y étoit comporté avec tant de valeur, qu'il en avoit reçu des éloges publics de ses capitaines. Il ajoûte qu'il a servi dans toutes les occasions qui s'en sont présentées; qu'il se trouva à la bataille de Mantinée; qu'il a fait aussi la guerre en Eubée; qu'à Tamyne, il étoit parmi les soldats d'élite; qu'il fut choisi pour porter la nouvelle de la victoire à Athènes, & que sur le rapport d'un officier distingué, le peuple lui décerna une couronne. Pour prouver ce qu'il avance, il ose appeller en témoignage ceux qui s'étoient trouvés dans les mêmes rencontres que lui, Phocion lui-même.

Ce récit d'Eschine peut être vrai, sans que pour cela ce que Démosthène lui reproche soit faux; dans la même vie, l'un a choisi tout ce qu'il y avoit de beau, & l'autre, tout ce qu'il y avoit de méprisable.

Quelques Auteurs veulent qu'il ait été disciple d'Isocrate & de Platon; mais d'autres, avec plus de vraisemblance, ne lui donnent d'autre maître que la nature. Ils prétendent que les tribunaux & le théatre furent les seules écoles où il s'instruisit. Il prit dans l'emploi de greffier quelque connoissance des loix & des affaires, & en jouant des tragédies, il se forma la voix, & acquit la hardiesse qui est nécessaire pour parler en public. Il avoit beaucoup de talens naturels, de sorte qu'avec ces seuls secours, il devint bientôt un orateur en état de se mesurer avec les plus éloquens de son siecle. Mais, il est sûr qu'il fut très-long-tems à se faire connoître, & qu'il étoit assez âgé lorsqu'il commença à prendre part aux affaires de la République. Ce qui lui donna d'abord quelque considération, ce fut son déchaînement contre Philippe; il se vante d'avoir le premier découvert que ce Prince tendoit à asservir toute la Grece, & que, dans cette vue, il cherchoit à corrompre tous ceux qui avoient quelque auto-

rité dans les villes. Ayant pour second Ischander, fils de Néoptoleme, il s'adressa tantôt au Sénat, tantôt au peuple, demandant avec instance qu'on envoyât de tous côtés des Ambassadeurs, pour avertir du danger qui menaçoit la nation. Il se donne encore l'honneur d'avoir, par son éloquence, ramené au parti d'Athènes dix mille Arcadiens, & d'avoir prouvé évidemment que les traîtres qui se vendoient à Philippe, causeroient tôt ou tard, non seulement la ruine de leur patrie, mais encore la perte de la Grece entière.

Enfin, la seconde année de la 108.e Olympiade, Eschine étant alors âgé de cinquante ans, les Athéniens résolurent de faire la paix avec Philippe, & ils nommerent dix Ambassadeurs pour l'aller négocier. Eschine, que sa haine pour Philippe mettoit hors de tout soupçon, fut choisi pour veiller sur l'ambassade, & empêcher que personne ne se laissât corrompre; &, au témoignage de Démosthène, qui doit en être cru, dans tous le cours de cette première ambassade, Eschine se conduisit avec toute l'intégrité qu'on attendoit de lui.

La négociation étant heureusement terminée, les Ambassadeurs retournerent à Athènes, ramenant avec eux Antipater, Parménion & Eurylochus, que Philippe envoyoit pour arrêter les articles du traité. Étant arrivés, ils rendirent compte publiquement de leur commission, & ne manquerent pas de faire l'éloge du roi de Macédoine. Démosthène loua publiquement les Ambassadeurs de leur fidélité & de leur capacité, & proposa un décret qui leur accordoit une couronne de l'olivier sacré, & le festin dans le Prytanée. Il dit en particulier d'Eschine, qu'il n'avoit point trompé les espérances de ceux qui l'avoient choisi. Ensuite, il fut question de la paix, l'article le plus important regardoit les alliés. Philocrate, qui étoit entièrement dans les intérêts de Philippe, proposa de n'admettre dans le traité, & de ne se porter pour alliés que de ceux qui étoient venus au secours des Athéniens. Cette clause excluoit plusieurs villes, & les mettoit à la merci du roi de Macédoine, contre les véritables intérêts de la République, qui demandoient que tout le monde fût uni contre une puissance qui commençoit à devenir formidable. Eschine s'opposa d'abord à une paix si honteuse & si désavantageuse à sa patrie; mais, dès le lendemain, gagné sans doute par l'argent de Philippe, il fut le premier à la conseiller, & depuis ce moment, on le vit toujours seconder aveuglément tous les projets de ce Prince.

Timarque & Démosthène, de concert, entreprirent de le faire punir de ses prévarications; mais, il les prévint, & il

accusa Timarque, & de s'être prostitué, & d'avoir consumé son patrimoine en folles dépenses, deux fautes qui excluoient de la tribune tous ceux qui en étoient coupables. Nous avons encore cette accusation, elle contient beaucoup de particularités de la vie de Timarque, & même de celle d'Eschine, que nous aurions de la peine à écouter aujourd'hui. Notre orateur parla en cette occasion avec tant de véhémence, que Timarque n'attendit point la décision du procès, & qu'il se pendit de désespoir; d'autres disent pourtant qu'il fut condamné, & privé des droits de citoyen. Quoi qu'il en soit, cette affaire fit un tel éclat, & Timarque fut peint avec des couleurs si noires, que depuis ce tems-là on appella des Timarques ceux qui se prostituoient.

Ce discours plaisoit tant à Longin, qui, en lisant l'exorde qui commence ainsi: *Je n'ai jamais appellé personne en jugement, Messieurs*, il s'écria, *plût à Dieu, Eschine, que tu te fusses souvent porté pour accusateur, afin de nous laisser un grand nombre d'aussi beaux discours!*

Démosthène ne fut point intimidé par cette démarche hardie, & elle ne l'empêcha pas de continuer ses poursuites contre Eschine. Celui-ci répondit à l'accusation; & si son discours ne prouve pas clairement son innocence, au moins est-il fort propre à faire illusion à une multitude qui se paie aisément de paroles. Il se jette dans de longues narrations, qu'il tourne entièrement à son avantage. Il retorque souvent contre Démosthène même, les reproches que Démosthène lui a faits; il s'attache sur-tout à rendre son adversaire méprisable & odieux, en même tems qu'il cherche à se justifier lui-même, & à se faire valoir auprès de ses Juges.

Quelques Auteurs avancent qu'Eschine pensa succomber, & qu'il ne s'en fallut que de trente voix. D'autres rapportent qu'il ne fut point condamné, parce qu'Eubulus, homme fort accrédité parmi le peuple, à qui Eschine étoit attaché depuis long-tems, & qui étoit ennemi déclaré de Démosthène, fit si bien, qu'on ne prononça rien sur l'accusation, & que les Juges se leverent avant même que l'accusateur eût achevé de parler. Quoi qu'il en soit, le danger que courut Eschine en cette rencontre, ne le rendit pas plus circonspect; au contraire, il eut lieu de sentir alors quel crédit avoit Philippe à Athènes, & il n'en fut que plus ardent à servir ce Prince dans tous ses projets.

Sous l'Archontat de Théophraste, c'est-à-dire, la première année de la 110.e Olympiade, Eschine fut nommé député à l'assemblée des Amphictyons. Si nous l'en croyons, il y signala son zele pour sa patrie dans une occasion assez

importante. Ceux d'Amphiſſe, à la perſuaſion des Thébains, propoſerent un décret qui condamnoit le peuple d'Athènes à une amende de cinquante talens, parce qu'avant qu'on eût conſacré le nouveau temple, il y avoit appendu des boucliers d'or avec cette inſcription : *Dépouilles que les Athéniens ont remportées ſur les Medes & ſur les Thébains qui combattoient enſemble contre les Grecs.* Eſchine voulut parler en faveur des Athéniens, mais un Amphiſſéen l'interrompit, en diſant qu'on ne devoit pas ſouffrir qu'on prononcât ſeulement le nom de ce peuple impie. Alors Eſchine, tranſporté de colère, au lieu de défendre ſes concitoyens, prit le parti de récriminer. Il accuſa les Amphiſſéens eux-mêmes de profanation & de ſacrilege, comme ayant rétabli le port, & cultivé la campagne de Cirrha, & cela malgré les défenſes expreſſes du Dieu, malgré les ſermens les plus ſolemnels, & au mépris des imprécations les plus terribles. Les Amphictyons, après s'être faits inſtruire de tout ce qui concernoit cette affaire, ordonnerent que le port de Cirrha ſeroit détruit avec toutes les maiſons qui l'environnoient, que l'on ravageroit toute la campagne voiſine, qui dans la ſuite demeureroit inculte & abandonnée, ſuivant les ſermens.

Eſchine ajoûte que ſi les Amphiſſéens n'ont point été punis, comme ils le méritoient, c'eſt à Démoſthène qu'il faut s'en prendre. Mais, celui-ci raconte la choſe bien différemment. Il nie d'abord qu'il y ait eu la moindre accuſation formée par les Amphiſſéens contre la ville d'Athènes ; il ſoutient enſuite que le zele prétendu d'Eſchine, & ces beaux diſcours qu'il rapporte avec tant d'oſtentation, n'aboutiſſoient qu'à ouvrir à Philippe les chemins de la Grece, & à lui procurer les moyens de l'aſſervir; en un mot, il nous repréſente comme le chef-d'œuvre de la trahiſon d'Eſchine, & comme le comble de la perfidie, cette accuſation des Amphiſſéens, qu'Eſchine voudroit qu'on regardât comme un ſervice ſignalé qu'il rendit à ſa patrie.

Un peu après la bataille de Chéronée, qui fut donnée la troiſième année de la 110e. Olympiade, Démoſthène fut chargé de faire travailler aux fortifications de la ville d'Athènes, à quoi il dépenſa treize talens ; mais, n'en ayant reçu que dix, il fit préſent au peuple des trois autres. Ctéſiphon propoſa aux Athéniens de décerner à Démoſthène une couronne d'or, en reconnoiſſance de cette libéralité. Eſchine prétendit que ce décret étoit contre les loix, & accuſa dans les formes Ctéſiphon ; la cauſe fut plaidée la troiſième année de la 112e Olympiade, avec un concours & un éclat extraordinaires. On a la harangue d'Eſchine contre Ctéſiphon, & celle

de Démosthène pour le même. Cicéron avoit porté son admiration pour ces deux discours, jusqu'à les traduire ; & généralement tous les Critiques en parlent avec les plus grands éloges. En effet, on ne peut rien ajoûter à la douceur & à l'agrément de l'éloquence d'Eschine, qui néanmoins est fort inférieur à Démosthène dans les autres parties.

On trouvera sans doute que ces deux rivaux se déchirent l'un l'autre avec trop d'emportement, & l'on aura peine à leur passer les injures grossières qu'ils se disent. C'est que dans les Républiques où il règne une parfaite égalité entre tous les citoyens, on a moins d'égard les uns pour les autres, & l'on se traite avec moins de politesse. Tous les autres Orateurs anciens, sans en excepter Cicéron, se ressentent de cette licence républicaine. Dans les monarchies, l'habitude où l'on est de vivre avec ses maîtres, accoûtume a être plus retenu & plus circonspect. Il faut convenir aussi, que la malignité se fait sentir dans le discours d'Eschine, beaucoup plus que dans celui de son adversaire ; ce qui n'est pas une des moindres raisons de la supériorité de Démosthène.

Mais, pourquoi ces deux hommes avoient-ils l'un pour l'autre une haine si envenimée ? Il est aisé d'en découvrir la cause, pour peu qu'on fasse attention à leurs situations, à leurs caractères, & à leurs passions dominantes. Démosthène étoit un homme dur & austère, uniquement occupé de ses emplois, & livré au travail avec une application, une ardeur & une constance sans pareilles. Ses grands talens lui avoient fait concevoir de bonne heure les projets les plus vastes. Il s'étoit proposé d'élever les Athéniens sur tous les autres Grecs, parce qu'il se flattoit de les gouverner toujours par son éloquence. Dans cette vue, il travailloit sans relâche à augmenter la puissance de la République, dont il ne séparoit pas les intérêts des siens propres. Un Prince tel que Philippe, qu'il eut presque toujours en tête, fut un puissant obstacle à ses desseins ; mais, la nonchalance de ses concitoyens en fut un bien plus grand encore. Venoit-on annoncer que, contre la foi des traités, Philippe s'étoit emparé de quelque place importante, qu'il opprimoit quelqu'un des alliés, en un mot, qu'il commettoit les actes d'hostilité les plus formels, tout étoit d'abord en rumeur dans la ville, on ne respiroit que guerre & que vengeance ? Mais, s'agissoit-il de prendre un parti, falloit-il quitter sa maison, ses plaisirs, & aller s'exposer aux dangers, on oublioit aussitôt l'intérêt commun, on avoit recours aux prieres, lorsqu'il falloit courir à la vengeance, & l'on demandoit par grace une paix qu'on ne pouvoit obtenir

solidement qu'à la pointe de l'épée? Démosthène voyoit avec désespoir cette lâcheté de ses concitoyens; il s'efforçoit de ranimer leur courage par ses discours, mais les pensionnaires de Philippe en empêchoient l'effet.

Eschine étoit toujours de leur côté. Né dans la bassesse, il s'étoit efforcé de s'élever, & il ne paroît pas qu'il ait été fort délicat sur le choix des moyens. Nous avons vu qu'il ne put résister à l'argent de Philippe, ni à ses caresses; être appellé l'ami, l'hôte de Philippe, étoit pour lui une fortune à laquelle tout devoit céder. C'étoit d'ailleurs un homme d'une humeur gaie, & entièrement livré aux plaisirs. Les intérêts de sa patrie le touchoient médiocrement, & son indifférence à cet égard lui faisoit regarder comme des chimeres, & les projets, & les craintes de Démosthène. Il n'est donc pas étonnant que ces deux hommes fussent éternellement aux prises. Eschine étoit le fléau de Démosthène, comme Démosthène étoit le fléau d'Eschine.

Au reste, on doit faire une attention particulière à la différente disposition de ces deux discours, l'ordre, la netteté, la précision règnent par-tout dans celui d'Eschine, & le bel ordre n'y répand aucune sécheresse; au contraire, tout y est traité avec tant d'éloquence, qu'il plaît, qu'il enchante toujours. La méthode de Démosthène est bien moins sensible, mais elle est bien plus artificieuse; il sentoit qu'en se jettant dans des discussions de loix, il seroit sec, froid & ennuyeux, & qu'il manqueroit son objet principal; c'est pourquoi, laissant-là les deux premiers chefs de l'accusation, il vient d'abord au point essentiel, & montre qu'il a bien mérité par tous ses services, la couronne qu'on veut lui disputer. Il étoit évident que les Athéniens, une fois persuadés des obligations immenses qu'ils lui avoient, mépriseroient quelques formalités négligées. Ce peuple, souverain maître, prétendoit sans doute avoir le droit de se dispenser de ses propres loix, quand bon lui sembloit. Cependant, l'Orateur ne néglige rien de tout ce qui pouvoit laisser quelques scrupules dans l'esprit de ses Juges; mais, il ne fait que toucher en passant ce qu'il y a de moins essentiel, observant de commencer & de finir son discours par les raisons qu'il croit devoir produire un plus grand effet, & de relever avec adresse les moyens les plus foibles, en les mêlant avec les argumens victorieux. En un mot, on voit que c'est l'esprit qui a présidé au plan du discours d'Eschine, au lieu qu'on croiroit que les choses mêmes ont emporté Démosthène, & qu'il parle sans être préparé.

Soit par la force de son éloquence, ou par celle de ses raisons, Démosthène gagna sa cause. Eschine n'eut point pour lui la cinquième partie des suffrages,

gés ; & succomba dans son accusation. Il s'exila d'Athènes, ou par dépit, ou par honte, ou parce qu'il fut banni, ou parce qu'il n'eut pas le moyen de payer l'amende à laquelle il avoit été condamné. On dit que Démosthène courut après lui à cheval, & qu'Eschine, croyant qu'on le poursuivoit pour le tuer, se jetta par terre, en se couvrant de son manteau ; mais que Démosthène le releva, tâcha de le consoler, & lui fit présent d'une somme assez considérable ; qu'Alors Eschine s'écria : *Ne suis-je pas bien malheureux de quitter une ville où se trouvent des ennemis qui valent mieux que les amis que je pourrois avoir ailleurs.* Mais, la plûpart des Écrivains attribuent cette aventure & ce mot d'Eschine à Démosthène lui-même, lorsque chassé de la ville, pour s'être laissé corrompre par Harpalus, quelques citoyens le suivirent, à ce que l'on dit, le consolerent & lui donnerent un talent.

Eschine se proposa d'aller trouver Alexandre en Asie ; mais, ayant appris la mort de ce Prince, il se retira à Rhodes, s'y établit, & y ouvrit une école d'éloquence, qui subsista avec éclat long-tems après sa mort. On raconte qu'il lut un jour à ses écoliers la harangue de Démosthène au sujet de la couronne, & que les voyant transportés d'admiration, il leur dit : *Et qu'auriez-vous donc fait, si vous l'eussiez entendu lui-même ?* Au rapport de Philostrate, Eschine se dégoûta du métier de Rhéteur, quitta son école de Rhodes, & s'en alla à Samos ; où il mourut peu de tems après, âgé de soixante-quinze ans.

Outre les discours dont nous avons parlé, qui sont les seuls qui nous restent de cet Orateur, &, suivant les apparences, les seuls aussi qu'il ait rendus publics, nous avons sous son nom douze lettres, dont l'authenticité ne paroît pas tout à fait hors d'atteinte.

ESCHINE, *Æschines*, (*a*) Αἰσχίνης, orateur natif de Milet, fut contemporain de Cicéron & de Strabon. Ce dernier dit qu'il mourut en exil, parce que par sa trop grande liberté dans ses discours, il avoit offensé le grand Pompée. Diogene Laërce lui attribue un ouvrage sur la morale.

ESCHINE, *Æschines*, (*b*) Αἰσχίνης, athlete Éléen, qui remporta deux fois le prix du Pentathle, & qui pour cela fut honoré de deux statues à Olympie.

ESCHINE, *Æschines*, Αἰσχίνης. (*c*) Diogene Laërce parle de quelques autres grands hommes du nom d'Eschine. Le premier avoit écrit de l'art oratoire ; le second, qui étoit Arcadien, fut disciple de Socrate ; le troisième, qui étoit de Mitylene, étoit

(*a*) Cicer. Brut. c. 182. Strab. p. 635. Diog. Laërt. p. 131.

(*b*) Pausf. pag. 371.

(*c*) Diog. Laërt. p. 130, 131.

appellé le fléau des orateurs ; le quatrième, qui étoit de Naples, étoit un philosophe Académicien, & prit les leçons de Mélanthius de Rhodes ; le cinquième enfin étoit sculpteur.

ESCHINUS, *Æschinus*, l'un des personnages que Térence introduit dans sa comédie des Adelphes. Il étoit fils de Déméa, & il fut adopté par Micion son oncle.

ESCHRION, *Æschrion*, (*a*) l'un de ceux que Verrès employoit à ses pillages en Sicile. La femme de cet Eschrion se nommoit Pippa. Elle étoit d'une naissance au-dessus du commun ; mais, elle n'en étoit pas plus sage pour cela. Son commerce avec Verrès étoit connu de tout le monde.

ESCHRIONIENNE, *Æschrionia*, Αἰσχριωνία, (*b*) nom d'une tribu. Hérodote dit que la ville d'Oasis étoit habitée par des Samiens, que l'on croyoit être descendus de la tribu Eschrionienne.

ESCHYLE, *Æchylus*, Αἰσχύλος, douzième Archonte perpétuel d'Athènes, qui gouverna pendant vingt-un ans. Ce fut la seconde année de son règne que les jeux Olympiques furent institués ; par où l'on voit qu'il a commencé à gouverner l'an du monde 3258, & 777 avant J. C. On corrige par-là Eusebe, qui s'est trompé de deux ans dans la suite qu'il a donnée des Archontes d'Athènes.

ESCHYLE, *Æschylus*, (*c*) Αἰσχύλος, célebre Poëte tragique, étoit du bourg d'Éleusis dans l'Attique. Il naquit la dernière année de la 63[e] Olympiade, 525 avant J. C. Sa famille étoit une des plus distinguées de l'Attique ; son pere se nommoit Euphorion ; il eut deux freres, qui ont mérité, par leur valeur, que leur nom passât à la postérité ; l'un se nommoit Cynégire, l'autre Aminias. On raconte d'eux des actions de bravoure qui surpassent toute croyance. Eschyle lui-même se signala beaucoup dans les trois batailles qui ont le plus fait d'honneur aux Athéniens, sçavoir les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Le génie guerrier se fait sentir dans ses ouvrages, & en releve souvent la beauté. Son talent pour la tragédie commença à se déclarer de fort bonne heure. Il racontoit lui-même qu'étant enfant & gardant une vigne, il s'endormit ; que Bacchus lui apparut en songe & lui ordonna de faire des tragédies, & qu'aussitôt après son réveil, il se mit en devoir d'exécuter les ordres du dieu, & qu'il y réus-

(*a*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 35. L. VII. c. 65.

(*b*) Herod. L. III. c. 26.

(*c*) Quintil. L. X. c. 1. Plut. T. I. p. 483, 668. Strab. p. 33, 43, 182. *& seq.* Athen. p. 37. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. 274. T. III. p. 145. *& suiv.* Tom. VI. p. 135. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104, 105. T. II. p. 409. *& suiv.* Tom. III. p. 79. T. IV. p. 136. *& suiv.* T. V. p. 48, 49. T. VI. pag. 101. T. VII. pag. 178, 179. T. VIII. pag. 224. *& suiv.* T. XIX. pag. 221. *& suiv.* T. XXI. pag. 107, 108.

fit au-delà de ses espérances. Suidas dit qu'il remporta le prix de la tragédie sur Pratinas, vers la 70e Olympiade. Si cela étoit ainsi, Eschyle n'auroit pas eu alors trente ans; mais, les marbres d'Arondel, qui méritent plus de foi que Suidas, mettent sa première victoire, trois années plus tard, c'est-à-dire, vers la 73e Olympiade.

Cicéron veut qu'Eschyle ait été Sectateur de Pythagore. Il est vrai que d'autres doutent si Cicéron n'a pas confondu notre Poëte tragique avec un autre Eschyle, disciple d'Hippocrate. Ce qui est certain, c'est qu'on voit par ses ouvrages, qu'il s'étoit beaucoup appliqué à la Philosophie. Il étoit sur-tout fort dégagé des préjugés de son siècle sur le chapitre des dieux; il s'étoit donné beaucoup de liberté sur cet article. Platon, au second livre de sa République, blâme fort les Poëtes qui ont parlé des dieux d'une manière peu convenable; il défend qu'on représente leurs pieces, & qu'on lise même leurs vers; il nomme en particulier Eschyle, & rapporte un endroit de ce Poëte où Apollon est assez maltraité. Le voici: *Apollon, le jour de mes noces*, c'est Thétis qui parle, *chanta un hymne où il assuroit que j'aurois un fils qui vivroit long-tems sans aucune maladie; il me remplissoit de joie par ses louanges & par les belles espérances qu'il me donnoit; je croyois qu'il ne sortoit de sa bouche prophétique que des oracles infaillibles; & cependant cet Apollon, qui assista au festin de mes noces, qui prédit à mon fils tant de prospérité, c'est lui-même qui a tué ce cher fils.*

Cette trop grande hardiesse d'Eschyle pensa lui être funeste. On avoit cru s'appercevoir que ce Poëte, dans quelques-unes de ses pieces, avoit fait allusion aux secrets des mystères de Cérès. Un jour qu'on jouoit une de ses tragédies, le peuple entra en fureur, & vouloit le tuer sur le théatre même; mais, il se réfugia à l'autel de Bacchus, & les Aréopagites ayant prétendu que cette affaire devoit être portée à leur tribunal, elle y fut en effet jugée. Eschyle fut renvoyé absous, moins à cause de son innocence, qu'en considération des services que ses freres & lui avoient rendus à la République par leur valeur; sur-tout son frere Cynégire, qui avoit eu une main coupée au combat de Salamine. Saint Clément d'Alexandrie dit qu'Eschyle se justifia, en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié aux mystères de Cérès, & qu'ainsi il n'avoit pu les révéler. D'autres ont avancé que ce Poëte fut mis en justice pour avoir préféré la Théogonie Égyptienne à la Théogonie Grecque, & avoir dit que Diane étoit fille de Cérès, & non pas de Latone.

Cependant, les Athéniens, dont les oreilles étoient si délicates sur l'article de Cérès & de ses mystères, n'étoient nullement choqués des autres im-

piétés d'Eſchyle ; par exemple, des horribles blaſphêmes que ce Poëte, dans ſa tragédie de Prométhée, fait vomir contre Jupiter. Ne ſeroit-ce pas parce que Jupiter n'appartenoit qu'en général à la religion, au lieu que Cérès & ſes myſtères avoient rapport aux intérêts particuliers de la ville d'Athènes ?

Chaméléon, cité par Athénée, dit qu'Eſchyle ne compoſoit ſes vers que lorſqu'il étoit ivre ; & Lucien, dans l'éloge de Démoſthène, releve ainſi le mérite de cet orateur. Démoſthène, dit-il, n'avoit pas beſoin, ainſi qu'on le raconte d'Eſchyle, d'exciter & d'allumer ſon imagination par le vin. Sophocle en prenoit avantage ſur Eſchyle, & avoit coûtume de dire ; *Il fait bien à la vérité, mais c'eſt ſans ſçavoir ce qu'il fait.*

Ce dernier avoit environ 56 ans, lorſqu'il fut vaincu par Sophocle, qui n'en avoit que 28 ; ce fut à la ſolemnité de la tranſlation des os de Théſee à Athènes. Eſchyle ne put ſouffrir cet affront ; il s'exila volontairement d'Athènes & ſe retira en Sicile près du roi Hiéron. C'eſt apparemment ce qu'a voulu dire Suidas, lorſqu'il a écrit que la retraite d'Eſchyle en Sicile, fut occaſionnée par le mauvais ſuccès d'une de ſes pièces. Il y a dans le Grec de Suidas διὰ τὸ πεσεῖν τὰ ἰκρία ἐπιδεικνυμένου αὐτοῦ ; ce qui ſignifie à la lettre, *quòd dum fabulam exhibuerit, ruerent ſubſellia.* Mais, Scaliger a fait voir que le véritable ſens de ces mots étoit : *Quòd ipſius fabula quædam non ſteterit, exciderit*, & que c'étoit une façon de parler, empruntée des Poëtes comiques, pour dire qu'une pièce avoit été ſifflée. Stanley a adopté cette interprétation de Scaliger. Eſchyle arriva chez Hiéron dans le tems que ce Prince étoit occupé à bâtir la ville d'Etna. Pour ſe concilier la bien veillance du Roi & de ſes ſujets, il fit repréſenter une tragédie, dans laquelle il annonçoit toute ſorte de proſpérités aux habitans de cette nouvelle ville.

Quelques Auteurs prétendent qu'Eſchyle quitta Athènes pour avoir été vaincu par Simonide. Le combat entre ces deux Poëtes n'étoit pas de tragédie à tragédie, mais d'élégie à élégie ; elle dévoit être compoſée en l'honneur de ceux qui avoient perdu la vie en combattant à Marathon. On trouve au troiſième livre de l'Anthologie, deux quatrains en vers élégiaques, dont l'un eſt ſous le nom de Simonide, & l'autre ſous le nom d'Eſchyle. Stanley a cru que ces huit vers étoient deux fragmens des élégies de ces deux Poëtes ſur la bataille de Marathon ; mais, il ſe trompe viſiblement. Au reſte, la partie n'étoit pas égale entre Eſchyle & Simonide ; car, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur anonyme de la vie d'Eſchyle, un génie comme celui de ce Poëte, dont la force & l'élévation faiſoient le

caractère, n'étoit guère propre à l'élégie, qui cherche à attendrir & à émouvoir le cœur, & à l'exciter à la pitié; aussi a-t-on observé que jamais Eschyle n'avoit mis sur la scene aucune femme éprise d'amour, mais qu'il étoit admirable, lorsqu'il faisoit parler une femme en fureur.

Bayle prétend qu'après la mort d'Hiéron, Eschyle revint à Athènes, d'où quelques autres aventures désagréables le chasserent une seconde fois, & le firent retourner en Sicile; mais, aucun Auteur ancien n'a rien dit de ce double voyage, & Bayle ne le fonde que sur la difficulté qu'il y auroit d'accorder autrement les dates, & il est bien plus naturel de soupçonner ces dates de n'être pas exactes. Quoi qu'il en soit, Eschyle mourut en Sicile âgé de 69 ans; sa mort fut des plus extraordinaires, si ce qu'on en raconte est vrai. On lui avoit prédit qu'il mourroit écrasé par la chûte d'une maison; pour éviter ce malheur, il alla vivre en rase campagne. Un jour, une aigle qui cherchoit à briser une tortue qu'elle tenoit dans ses serres, voyant de bien haut la tête chauve de notre Poëte, la prit pour un caillou, laissa tomber dessus sa tortue, & remplit de cette sorte la prédiction.

Les habitans de Géla firent bâtir à Eschyle un tombeau magnifique; ce Poëte avoit fait lui-même son épitaphe en quatre vers, dont voici le sens: *Sous ce tombeau gît l'Athénien Eschyle, fils d'Euphorion, qui mourut près de la féconde Géla; le bois sacré de Marathon attestera ses hauts faits d'armes, & le Mede rendra témoignage à la valeur de son bras qu'il a éprouvée.* Cette épitaphe est une preuve qu'Eschyle estimoit bien plus la gloire qu'il avoit acquise par ses exploits militaires, que celle qu'il avoit méritée par ses tragédies. Il se vante, dans les grenouilles d'Aristophane, que sa poësie n'est pas morte avec lui ainsi que celle d'Euripide; c'est que les Athéniens, après la mort d'Eschyle, firent un décret qui ordonnoit que ses tragédies seroient jouées aux fêtes de Bacchus, & concourroient avec les nouvelles pièces; d'où il arriva qu'il fut couronné plusieurs fois après sa mort, honneur qui n'a jamais été fait à aucun autre poëte.

Eschyle laissa deux fils qui furent aussi Poëtes tragiques; l'un se nommoit Bion & l'autre Euphorion; ils firent jouer des pièces de leur pere, pour lesquelles ils remporterent plusieurs fois le prix.

Eschyle a été appellé le pere de la tragédie, & c'est à juste titre, puisqu'il n'y a aucune des parties de la tragédie que ce Poëte n'ait inventée ou perfectionnée, & que jamais personne n'entendit si bien que lui tout ce qui regarde l'appareil du théatre. Avant lui, il ne paroissoit jamais sur la scene qu'un seul acteur qui parloit seul ou

qui s'entretenoit avec le chœur; Eschyle ajoûta un second acteur; ainsi il introduisit le dialogue dans la tragédie, & par une conséquence nécessaire, donna le premier l'idée d'un principal personnage. Car, pour faire que l'action fût vraiment une, il falloit nécessairement que l'un des deux personnages tînt le premier rang, & que l'autre ne fût qu'un second personnage dépendant du premier. Ce second acteur fut cause encore que le rôle du chœur fut beaucoup accourci. Les chœurs d'Eschyle paroissent cependant encore trop longs; mais, il faut se souvenir que ce Poëte touchoit au tems où la tragédie n'étoit composée que du chœur seul. Les Épisodes ont fait dans la suite le principal de la tragédie; mais, on fut long-tems à ne les regarder que comme des accessoires. Ce ne fut que peu à peu que les Poëtes quitterent l'ancienne pratique, & que les spectateurs s'accoûtumerent à un nouveau spectacle; on ne s'apperçut que les chœurs d'Eschyle étoient importuns par leur longueur, qu'après que l'on eut vu les tragédies de Sophocle & d'Euripide.

Eschyle découvrit qu'il étoit indécent d'ensanglanter la scene, & commença le premier à éloigner les meurtres des yeux des spectateurs; il changea le style de la tragédie; il le rendit grave & sérieux, & en bannit le burlesque & les bouffonneries qui y avoient règné jusqu'à lui. Mais, ce qui surprendra, c'est qu'il ait introduit dans ses tragédies des rôles d'ivrognes. Athénée nous apprend que dans la pièce intitulée *les Cabires*, Jason paroissoit ivre sur la scene; apparemment, ajoûte cet Auteur, que le Poëte vouloit justifier en quelque sorte son ivrognerie, en donnant ce vice à ses héros. Nous aimerions mieux croire qu'Eschyle n'en agissoit de la sorte, que pour faire usage de quelque morceau de musique, ou de quelque danse de son invention, qu'il n'auroit pu placer autrement, ou peut-être que le peuple se plaisoit à voir de ces personnages, & que le Magistrat lui-même les demandoit au Poëte. Ce ne seroit pas en cette seule occasion que l'on auroit vu les artistes obligés de s'éloigner des règles de leur art, pour se conformer aux caprices de ceux qui les emploient. Ce qui confirme dans cette idée, c'est que long-tems après la mort d'Eschyle, on mettoit encore dans les tragédies de pareils personnages.

Avant Eschyle, le théâtre n'étoit qu'une charpente que l'on montoit à chaque fête de Bacchus, & que l'on démontoit dès que la fête étoit passée. Eschyle, de concert avec un architecte nommé Agatharque, fit élever un théâtre d'une magnificence extraordinaire; l'architecte en avoit donné la description dans un livre qui subsistoit encore du tems de Vitru-

ve. C'est sur le modele de ce théâtre qu'on avoit construit les théâtres de Rome. Ce fut Eschyle qui inventa les décorations & les machines ; il orna la scene de peintures, de statues, d'autels & de tombeaux ; il fit paroître le premier sur le théâtre des ombres & des furies coëffées de serpens, & y fit entendre le son des trompettes & le bruit du tonnerre ; il donna à ses acteurs des masques plus honnêtes, & il les habilla de manteaux & de robes traînantes, & leur chaussa le cothurne. Les habillemens des acteurs d'Eschyle avoient tant de dignité, que les Prêtres & ceux qui servoient dans les mystères, en porterent dans la suite de semblables les jours de cérémonies. Eschyle n'employa jamais de Musicien, il composoit lui-même la musique & les danses de ses tragédies.

Eschyle diminua le nombre des acteurs qui composoient le chœur, mais il y fut contraint par le magistrat, à cause du désordre qu'avoit produit le chœur des Euménides. Ce chœur, composé de cinquante personnes qui représentoient des furies, fit une telle impression sur les enfans & sur les femmes grosses, que plusieurs en moururent & d'autres se blesserent ; il fut donc réglé qu'à l'avenir le chœur ne seroit plus que de quinze personnes.

Les Auteurs varient sur le nombre des tragédies qu'avoit composées Eschyle. Meursius en compte jusqu'à cent ; mais, il pouvoit fort bien s'être trompé, parce que souvent une même pièce est citée sous différens titres. L'Auteur de la vie d'Eschyle dit que ce Poëte avoit composé soixante-six tragédies & cinq satyres ; qu'il avoit remporté le prix treize fois pendant sa vie, & qu'il le remporta encore plusieurs fois après sa mort. Un autre Biographe lui attribue soixante-dix tragédies ; Suidas lui en attribue quatre-vingt-dix, & veut qu'il ait été couronné vingt-huit fois.

Ce ne fut qu'un peu avant Eschyle que s'établirent à Athènes les combats des Poëtes tragiques les uns contre les autres. Il falloit quelquefois, pour coucourir, présenter quatre pièces de théâtre, dont trois étoient des tragédies, & la quatrième étoit une satyre ; c'est ce qu'on appelloit la tétralogie. On ne sçait pas ce qui avoit donné lieu à un pareil usage ; on pourroit peut-être conjecturer qu'anciennement on demandoit aux Poëtes qui venoient disputer le prix aux fêtes de Bacchus, trois pièces dithyrambiques & une chanson burlesque. Il ne paroît pas qu'il y eût toujours nécessité de donner une satyre pour quatrième pièce, puisqu'Eschyle avoit composé un si grand nombre de tragédies & si peu de satyres. Quelquefois les trois tragédies de la tétralogie rouloient sur une même

histoire, & on les appelloit d'un nom commun. Par exemple, Eschyle avoit composé une tétralagie de l'Agamemnon, des Choëphores & des Euménides, & on appelloit ces trois pièces l'Orestée, Ὀρέστεια; d'autres fois, les sujets des trois tragédies n'avoient aucun rapport entr'eux, comme on le voit par la tétralogie d'Eschyle, composée du Phinée des Perses, du Glaucus de Potnie, & du Prométhée. Ce Poëte, ainsi que tous les autres tragiques Grecs, avoit pris presque tous ces sujets dans les fables Cycliques; ces fables Cycliques étoient l'Argonautique, la Dionysiaque, la Thébaïque & la Troyenne.

Eschyle, selon certains modernes, n'est pas régulier dans la pratique des règles du poëme Dramatique, quoiqu'il l'eût porté si près de la perfection. Il n'observe pas exactement la perfection du poëme en cinq actes, ni l'unité du tems, puisqu'il étend quelquefois l'action au-delà de deux jours; il n'a pas assez gardé les caractères de ses personnages; son expression est quelquefois obscure & embarrassée; il semble qu'il ait cru que le secret du théâtre étoit de parler pompeusement, & que son art consiste plus dans les paroles que dans les sentimens. Ces défauts n'empêchent pas que ce Poëte n'ait beaucoup de sublime & de bons sens; il est grand dans ses desseins; il est passionné dans ses expressions; & on peut le regarder comme le modele de la tragédie, avec Sophocle & Euripide. Aristophane préféroit même Eschyle à Euripide & à Sophocle, quoique ces deux derniers, étant venus avec lui, l'aient pu observer avant que de monter eux-mêmes sur le théâtre, & se rendre ainsi plus réguliers dans la composition de leurs pièces; mais, il n'est pas bon juge dans ces sortes de matières. On remarque dans le style de ce Poëte tragique, que ses épithetes tiennent beaucoup de l'humeur de soldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant les armes, cela peut avoir contribué en partie à l'obscurité qui est répandue dans ses vers. M. de Saumaise, quoiqu'excellent critique, & d'une pénétration merveilleuse dans ses écrits des Auteurs profanes, étoit rebuté des difficultés qu'il rencontroit dans ce Poëte; & pour exprimer sa peine, il s'est avisé de dire dans quelques-uns de ses livres, *que ce Poëte est plus obscur que l'Écriture Sainte.*

Les tragédies qui nous restent d'Eschyle sont *Prométhée; les Sept devant Thebes; les Perses; Agamemnon; les Euménides; les Suppliantes; les Choëphores.*

Entre les éditions différentes qu'on a faites des poësies d'Eschyle, on a toujours estimé celle de Turnebe & de Henri Étienne; mais, quelques-uns prétendent que la meilleure est

celle de Stanley, qui parut à Londres, *in-fol.* l'an 1664, avec des Scholies Grecques, une version Latine & des commentaires de sa façon.

ESCHYLE, *Æschylus*, (a) Α'ισχύλος, Phliasien, dont Xénophon fait mention dans son banquet.

ESCHYLE, *Æschylus*, (b) Α'ισχύλος, Corinthien. Timoléon, irrité de ce que son frere Timophane s'étoit rendu tyran de Corinthe, prit parmi ses alliés Eschyle, qui étoit beau-frere même de Timophane, & parmi ses amis un devin de profession, que les uns appellent Satyrus, d'autres Orthagoras. Il concerte avec eux, prend ses mesures, & après avoir laissé passer quelques jours, accompagné de ces deux hommes, il va chez son frere. Ils se mettent tous trois à le conjurer & à le presser avec les plus fortes instances, de vouloir enfin écouter la raison & de changer de manières. Timophane d'abord ne fait que rire de leur simplicité, & enfin il entre dans une furieuse colère & s'emporte véritablement. Alors, Timoléon s'éloigne un peu de lui, & se recouvre la tête fondant en larmes dans ce moment, ses deux amis tirent leurs épées, se jettent sur Timophane & le tuent.

ESCHYLE, *Æschylus*, (c) Α'ισχύλος, Rhodien, un des Lieutenans d'Alexandre le Grand. Il obtint de ce Prince le gouvernement d'Égypte.

ESCHYLE, *Æschylus*, (d) Α'ισχύλος, l'un de ceux qui se joignirent à Aratus contre le tyran Aristomaque. *Voyez* Charimenes.

ESCHYLE, *Æschylus*, (e) Α'ισχύλος, natif de Cnide, étoit un célebre Rhéteur, dont Cicéron fait mention. Quoiqu'il fût un de ceux qui tenoient le premier rang dans l'Asie mineure, cependant Cicéron n'en fut pas content, comme il l'assure lui-même.

ESCOL, *Escol*, (f) vallée ou torrent d'Escol, ou vallée du Raisin, dans la partie méridionale de Juda. C'est-là que les envoyés des Hébreux couperent un raisin d'une telle grosseur, qu'il fallut deux hommes pour le porter.

Saint Jérôme, dans l'épitaphe de Sainte Paule, parle d'Escol comme d'une ville.

ESCOL, *Escol*, Ε'σχὼλ, (g) l'un des alliés d'Abraham. *Voyez* Aner.

ESCULANUS, *Æsculanus*, étoit une divinité que les Anciens avoit associée à Argentinus, tirant leur nom de l'airain & de l'argent, dont on faisoit la monnoie; & croyant qu'ils avoient le pouvoir d'augmen-

(a) Xenoph. p. 890.
(b) Plu. Tom. I. p. 237.
(c) Q. Curt. L. IV. c. 8.
(d) Plut. T. I. p. 1038.
(e) Cicer. Orat. c. 175, 182.
(f) Numer. c. 13. v. 24. c. 32. v. 9. Deuter. c. 1. v. 24.
(g) Genes. c. 14. v. 24.

ter les biens, & de donner des richesses.

ESCULAPE, *Æsculapus*, (*a*) Ἀσκληπιὸς, dieu de la médecine, étoit, suivant l'opinion commune, fils d'Apollon, c'est-à-dire, de quelque Prêtre de ce dieu, & de Coronis, fille de Phlégyas. Pour la tradition qui portoit qu'il devoit le jour à Arsinoé, fille de Leucippe, c'est, selon Pausanias, celle de toutes la moins vraisemblable & la moins autorisée. En effet, Apollophane, pour obliger les Messéniens, du païs desquels étoit Leucippe, étant allé à Delphes pour s'informer du lieu de la naissance d'Esculape, & de celui de ses parens; l'oracle, ou pour parler juste, Apollon lui-même répondit qu'il étoit son pere, que Coronis étoit sa mere, & qu'il étoit né à Épidaure.

Phlégyas, l'homme le plus belliqueux de son tems, étant allé, selon Pausanias, dans le Péloponnèse, en apparence dans le dessein de voyager, mais en effet pour examiner le païs, avoit amené sa fille avec lui, laquelle, pour cacher sa grossesse à son pere, alla du côté d'Épidaure, où elle accoucha d'un fils qu'elle exposa sur une montagne. Cet enfant, ayant été ainsi abandonné, fut allaité par une des chevres qui paissoient dans un bois voisin, & gardé par le chien du troupeau. Mais, le chevrier venant à passer en revue son troupeau, s'apperçut qu'il lui manquoit une chevre avec son chien, & s'étant mis à les chercher, il trouva l'enfant, & voulut l'emporter; mais, au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout resplendissant de lumiere, ce qui lui fit croire qu'il y avoit là quelque chose de divin, & il s'en retourna. Aussi-tôt la renommée publia par-tout qu'il étoit né un enfant miraculeux.

Comme le nom de Coronis, dans la langue Grecque, est le même que celui de la Corneille, on publia à ce sujet une fable, en disant, comme on le voit dans Lucien, qu'Esculape étoit sorti sous la figure d'un serpent, d'un œuf de cet oiseau; mais, cette fiction dont on apperçoit le fondement dans la conformité de nom, n'eut lieu, que parce que le serpent étoit le symbole d'Esculape, ou à cause du conte que fit courir Alexandre l'Imposteur, comme nous le dirons ci-après.

Esculape, retiré du lieu où il avoit été exposé, fut nourri par Trigone, qui étoit peut-être la femme même du chevrier qui l'avoit découvert; & lorsqu'il fut en état de profiter des leçons que donnoit en ce tems-là le célebre Chiron, Phlégyas, à qui

(*a*) Pausf. pag. 132. *& suiv.* Diod. Sicul. p. 189, 190, 235. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 266. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 283. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 123. Tom. IX. p. 80, 81. T. XVI. p. 11. T. XXI. p. 31. *& suiv.*

ſans doute on l'avoit remis, l'envoya à ſon école. Comme il étoit, ainſi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile, d'un eſprit très-vif & très-ſubtil, il fit des progrès, ſur-tout dans la connoiſſance des ſimples, & dans la compoſition des remedes, il en inventa même un grand nombre de très-ſalutaires; il joignit, ſuivant l'uſage de ce tems-là, la chirurgie à la médecine; en un mot, il devint dans la ſuite, non ſeulement un grand médecin, mais il paſſa même pour l'inventeur & le dieu de la médecine. Il eſt vrai que les Grecs qui ne ſe ſoutiennent guère dans l'Hiſtoire de ces ſiècles reculés, donnoient à Apis, fils de Phoronée, la gloire d'avoir inventé cet art; mais peut-être que l'ayant laiſſé encore très-imparfait, Eſculape le porta à un point de perfection qui fit dire qu'il en étoit l'inventeur.

Contemporain de Jaſon & d'Hercule, Eſculape peut avoir eu le même maître qu'eux, & Chiron étant celui qui paſſoit pour le plus habile homme de ſon tems dans l'éducation de la jeuneſſe, peut très-bien les avoir élevés tous trois. Cet habile centaure poſſédoit également l'aſtronomie, la muſique, l'art de la guerre & la médecine. Ainſi, pendant qu'Hercule s'appliquoit à la lutte & aux autres exercices du corps, & Jaſon à l'art de la guerre, Eſculape ſe donna tout entier à la médecine, & y fit de grands progrès. Comme les connoiſſances de college ſont ordinairement les plus durables, lorſque Jaſon & Hercule entreprirent l'expédition de la Colchide, ils engagerent Eſculape à être du voyage, & il leur rendit de grands ſervices en qualité de médecin. Enfin, il s'acquit tant de réputation dans ſon art, qu'il mérita après ſa mort, comme Hercule, & quelques autres de ſes contemporains, les honneurs de l'apothéoſe, & fut regardé comme le dieu de la médecine; & même, ſi nous en croyons Pauſanias, ce fut peu de tems après ſa mort qu'il reçut les honneurs divins. On ajoûte encore qu'il formoit dans le ciel le ſigne qu'on appelle le ſerpentaire. Ses deſcendans, ſuivant Pauſanias, règnerent dans une partie de la Meſſénie, & ce fut de-là que Machaon & Podalire, ſes deux fils, partirent pour aller à la guerre de Troye.

Eſculape épouſa Epione, de laquelle il eut les deux fils dont nous venons de parler, & quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panacéa & Jaſo.

Comme les Grecs pouſſoient toujours l'éloge de leurs grands hommes au-delà du vrai, ils dirent, par une hyperbole outrée, qu'Eſculape étoit devenu ſi habile en médecine, que peu content de guérir les malades, il reſſuſcitoit même les morts; que Pluton le cita devant le tribunal de Jupiter, & ſe plaignit à lui de ce que l'empire des

morts étoit considérablement diminué, & couroit risque enfin de se voir entièrement désert, de sorte que Jupiter irrité, tua Esculape d'un coup de foudre. On ajoûtoit encore qu'Apollon, indigné de la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter s'étoit servi; fiction qu'on voit bien signifier seulement qu'Esculape avoit porté son art fort loin, & avoit guéri des maladies qu'on croyoit désespérées.

Le culte d'Esculape fut établi d'abord à Epidaure, lieu de sa naissance, & bientôt répandu ensuite dans toute la Grece. » Que ce culte ait commencé dans cette ville, dit » Pausanias, j'en ai plus d'une » preuve. Car, premièrement, » sa fête se célebre avec plus » de pompe & de magnificence » à Epidaure que par-tout ailleurs. En second lieu, les » Athéniens conviennent que » cette fête leur est venue d'E» pidaure, aussi l'appellent-ils » *Epidaurie*, de même que l'an» niversaire du jour auquel les » Épidauriens ont commencé » à honorer Esculape comme » un Dieu. » On l'honoroit à Épidaure sous la figure d'un serpent, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût aussi dans ses statues la figure d'un homme. Celle qui étoit d'or & d'ivoire, ouvrage de Thrasimede de Paros, représentoit ce dieu assis sur un trône, ayant un bâton à une main, & appuyant l'autre sur la tête d'un serpent, avec un chien couché près de lui. Quoiqu'Esculape fût toujours représenté barbu, on voyoit cependant, au rapport de Pausanias, une de ses statues sans barbe.

D'Épidaure, le culte de ce nouveau dieu passa d'abord à Athènes, & dans plusieurs autres villes de la Grece. Archias, ayant été blessé à la chasse, vint à Épidaure implorer le secours d'Esculape; & lorsqu'il fut guéri, il porta son culte à Pergame, où ce dieu fut regardé comme le patron & le protecteur de cette ville. Aussi le trouve-t-on souvent sur les médailles des Empereurs frappées à Pergame. Dans un médaillon qui fut fait à l'occasion de la paix entre les Pergaméniens & les Mityléniens, ce dieu paroît avec son bâton & un serpent, debout près d'une déesse assise, qui est apparemment Junon protectrice des Mityléniens. Sur un autre médaillon frappé à Pergame, on voit Esculape avec la Fortune, pour marquer sans doute que la protection de ce dieu étoit la source du bonheur des Pergaméniens. On trouve encore ce dieu sur les médailles des Tilinéens, ce qui prouve qu'ils avoient aussi adopté son culte. De Pergame la connoissance de ce dieu passa bientôt à Smyrne, où on lui bâtit sur le bord de la mer, un temple qui subsistoit encore du tems de Pausanias. L'isle de Crete reçut aussi le même culte, témoin le tem-

ple qu'il avoit dans cette isle. De l'Europe & de l'Asie il fut porté en Afrique, puisque les habitans de Balanagres, dans la Cyrénaïque, lui avoient aussi dédié un temple. Ceux-ci même lui immolerent des chevres, ce que ne faisoient pas les Épidauriens.

Outre le temple bâti à Épidaure en l'honneur d'Esculape, ce dieu y avoit encore un bois sacré, dans l'enceinte duquel on ne laissoit ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme. Tout ce que l'on y sacrifioit à ce dieu devoit se consumer dans le bois, ce qui s'observoit aussi à Titane, où le même dieu étoit honoré. Sa statue, ouvrage de Thrasimede, étoit d'or & d'ivoire, comme celle de Jupiter Olympien à Athènes, mais plus petite de moitié. Esculape y étoit représenté sur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre sur la tête d'un serpent. Enfin, on voyoit autour du temple un grand nombre de colomnes, sur lesquelles étoient écrits les noms de ceux qui rapportoient leur guérison à ce dieu.

Les habitans de Titane, qui honoroient Esculape, comme nous l'avons dit, lui offroient en sacrifice le taureau, l'agneau & le porc. Ils ne se contentoient pas de couper les cuisses des victimes, comme dans les autres sacrifices, ils les faisoient rôtir tout entières, à la réserve des peaux qu'ils brûloient sur l'autel. Coronis, mere d'Esculape, participoit aussi aux honneurs divins, & avoit dans le temple de son fils une statue qu'on transportoit tous les ans dans celui de Minerve. Le coq & le serpent étoient aussi spécialement consacrés au même dieu. On nourrissoit, selon Pausanias, des couleuvres privées dans son temple d'Épidaure; & on ne le représente guère sans ce symbole, comme on le dira dans un moment. On prétendoit même que c'étoit sous la figure de cet insecte qu'il se faisoit voir. En effet, les Romains attaqués de la peste, ayant consulté les livres sacrés, apprirent que pour être délivrés de ce fléau, il falloit aller chercher Esculape à Épidaure, ainsi que le racontent Tite-Live, Florus, Valere-Maxime & Ovide. On députa des Ambassadeurs à Épidaure, & les Prêtres leur ayant donné une couleuvre privée, qu'ils leur dirent être Esculape lui-même, ils l'embarquerent avec eux, & arriverent près de l'isle du Tibre, où elle sortit du vaisseau, & se cacha sous des roseaux. On crut que ce dieu avoit choisi ce lieu pour demeure; & après qu'on y eut bâti un temple en son honneur, on fit revêtir tous les bords de l'isle d'un quai de marbre, sous la figure d'un grand vaisseau; ce fut ainsi que l'an de Rome 462, le culte d'Esculape fut établi dans cette ville. Cet

évènement est représenté dans un beau médaillon du cabinet du Roi, au revers d'un Antonin. On y voit le Tibre sous la figure ordinaire des fleuves, assis sur l'eau, tenant un rameau de la main gauche; près de lui paroît l'isle du Tibre que Plutarque appelle Mésopotamie, parce qu'elle est au milieu de ce fleuve. Elle a la forme d'un vaisseau comme elle l'avoit effectivement, & il en paroît encore quelques restes, qui ont échappé à l'injure des tems & aux débordemens de ce fleuve. Sur le haut de la proue du navire que représente cette isle, est dans la médaille un serpent à replis tortueux, & qui avance la tête contre le cours de l'eau.

Le serpent, au reste, pour le dire en passant, ne paroît si souvent dans les monumens qui représentent Esculape, qu'à cause que cet insecte, dont il se tire d'excellens remedes, est d'un grand secours dans la médecine, ou parce qu'il est le symbole de la prudence, vertu si nécessaire aux médecins. Une aventure pareille à celle qu'on vient de raconter, étoit arrivée, selon Pausanias, à ceux qui bâtirent dans la Laconie la ville de Liméra, qui envoyerent aussi chercher Esculape. L'opinion où l'on étoit que ce dieu paroissoit sous la figure d'un serpent, donna lieu à la fourberie d'un certain Alexandre, que Lucien raconte si agréablement. Cet aventurier, ayant trouvé le moyen d'introduire un de ces insectes dans un œuf de corneille, & l'ayant mis dans les fondations d'un temple qu'on commençoit à bâtir à Chalcédoine en l'honneur d'Esculape, publia qu'il y avoit trouvé cet œuf; & l'ayant ouvert en présence de plusieurs personnes, il leur soutenoit que c'étoit Esculape; puis s'étant caché pendant quelque tems, il reparut avec une grosse couleuvre qu'il avoit apprivoisée; & le peuple crédule s'imaginant que c'étoit le dieu de la médecine, ne manqua pas de consulter cet imposteur, qui gagna à ce métier beaucoup d'argent.

Les malades venoient en foule dans les temples de ce dieu, pour être guéris de leurs infirmités; ils y passoient ordinairement la nuit; & lorsqu'ils y avoient reçu quelque soulagement, ils laissoient des représentations des parties de leurs corps qui avoient été guéries.

Il y a grande apparence au reste que les Prêtres qui desservoient ces temples, & qui ordinairement étoient d'habiles médecins, faisoient prendre, mais d'une manière mystérieuse, des remedes à ces malades, ou qu'ils en mêloient dans les choses que ces malades, pour se soutenir, étoient obligés de prendre, & qu'ensuite ils attribuoient à ce dieu des guérisons qui n'étoient dues qu'à ces remedes. Ce que nous disons-là n'est pas sans fonde-

ment; on sçait qu'Apollonius de Tyanes, ayant passé quelques années dans le temple qu'Esculape avoit à Egès, ville de Cilicie, & qui étoit un des plus célebres, y puisa plusieurs connoissances, & apprit l'usage d'un grand nombre de remedes, dont il se servit dans la suite pour guérir les malades, auxquels il les donnoit gratuitement; ce qui lui attira une foule dont il étoit toujours environné, & lui acquit beaucoup de réputation.

Quelques railleries qu'il y ait dans le Plutus d'Aristophane contre Esculape & les autres dieux, on y apperçoit cependant de quelle manière les malades passoient la nuit dans son temple, pour y être guéris; & il y a peut-être peu de morceaux dans l'Antiquité, dont on puisse tirer plus de lumières sur cet article, que dans cette comédie.

Nous n'entreprendrons point de parcourir ici tous les monumens sur lesquels on trouve Esculape. On peut consulter les Antiquaires. Il suffit d'avertir qu'Esculape paroît toujours sous la figure d'un homme grave, couvert d'un manteau, ayant quelquefois le boisseau de Sérapis sur la tête, tenant un bâton à la main, lequel est ordinairement entortillé d'un serpent, quelquefois avec une patere d'une main, & le serpent de l'autre; quelquefois appuyé sur un cippe entortillé aussi par un serpent. Le coq, animal consacré à ce dieu, & dont la vigilance marque celle que doivent avoir les médecins, se trouve quelquefois aux pieds de ses statues, & une fois seulement il en porte un à la main. On sçait que Socrate, près d'expirer, dit à ceux qui l'assistoient dans ce triste moment, *nous devons un coq à Esculape, donnez-le sans délai.*

Le culte d'Esculape, selon M. Fréret, n'étoit pas ancien dans la Grece. Apollodore, dans l'extrait de sa Chronique, rapporté par Saint Clément d'Alexandrie, en fixoit l'époque à l'an 53 avant la prise de Troye, & au même tems que l'Apothéose d'Hercule. La tradition qui faisoit Esculape fils de Coronis, fille de Phlégyas, & l'autorité d'Homère qui fait Machaon fils d'Esculape, prouvent qu'il a vécu pendant la génération qui précéda la prise de Troye.

Homère ne parle d'Esculape que comme d'un simple mortel, qu'il qualifie *médecin irréprochable*; son nom ne se trouve pas dans Hésiode, qui auroit eu soin de marquer son origine dans la Théogonie, si de son tems ce culte avoit été répandu dans la Grece.

La tradition que Pindare a suivie, fait périr Esculape par la foudre de Jupiter; ce Poëte lui donne le simple titre de héros; il ne le regardoit donc pas comme un dieu. Observons qu'il le fait disciple de Chiron le Centaure, & contem-

porain de Pélée, pere d'Achille; enfin, qu'il lui reproche une avarice sordide. Auroit-il ainsi parlé d'un dieu reconnu de son tems dans son païs?

Cicéron compte trois Esculapes. » Le premier, dit-il, le » dieu de l'Arcadie, qui passe » pour avoir inventé la sonde » & la manière de bander les » plaies, est fils d'Apollon. Le » second, qu'un coup de fronde tua, & qui fut enterré à » Cynosure, est frere du second Mercure. Le troisième, » qui trouva l'usage des purgations, & l'art d'arracher les » dents, est fils d'Arsippe & » d'Arsinoé. On montre en » Arcadie son tombeau, & » le bois qui lui est consacré, » assez près du fleuve Lusius. « Sanchoniaton nomme un Esculape plus ancien que ceux-là, puisqu'il étoit fils de Sydeck, ou *le Juste*, & d'une des Titanides. Il étoit le huitième de ses enfans, & le frere de Cabires. Il y a eu, comme le prouve Marsham, un Esculape roi de Memphis, frere de Mercure premier, qui vivoit environ deux cens ans après le Déluge. Enfin, Eusebe parle d'un Asclépius ou Esculape, qu'il surnomme *Tosorthos*, Égyptien, & célebre médecin, à qui d'autres Anciens donnent la gloire de l'invention de l'Architecture, & d'avoir beaucoup contribué à répandre en Égypte l'usage des lettres que Mercure avoit inventées.

Il sembleroit, d'après ces réflexions, que ce n'est point dans la Grece qu'il faut chercher l'origine d'Esculape, mais dans la Phénicie ou dans l'Égypte. M. Fréret est bien éloigné d'un pareil sentiment. « Les Sçavans, dit-il, qui croient Esculape originaire d'Égypte, » se fondent en partie sur l'autorité de Pline, qui le fait » naître à Memphis, & le compte parmi les premiers hommes élevés au rang des dieux » par l'opinion populaire; sur » le témoignage d'Ammien » Marcellin, qui lui donne un » temple fameux dans la même » ville de Memphis; enfin, » sur un endroit de Pausanias, » qui parle d'un temple construit en l'honneur d'Esculape, d'Hygiéa & d'Apollon, » surnommés Égyptiens. Mais, » l'opinion de Pline est démontrée fausse, parce qu'elle » est absolument contraire au » systême de la religion Égyptienne. Le temple de Memphis ne prouve rien, parce » qu'il étoit moderne, postérieur aux Ptolémées, & bâti » par les Grecs, mêlés alors » avec les originaires du païs. » Celui dont parle Pausanias, » ne doit pas plus être cité; » il avoit été bâti par un de ses » contemporains.

» La Théogonie des Égyptiens n'admettoit point de » dieux qui ne fussent pas tels » par leur nature; l'apothéose » eût été dans leur systême » une impiété absurde, & nous » sçavons

» sçavons qu'ils la reprochoient aux Grecs. Hérodote & Diodore de Sicile ne font aucune mention de l'Esculape Égyptien. Cicéron distingue trois personnages de ce nom ; mais, il les fait tous trois vivre & mourir dans la Grece.

» C'est Isis & son fils Horus, à qui l'Égypte attribuoit l'invention de la médecine ; mais, Isis & son fils Horus sont deux êtres allégoriques. Manéthon, dans ses extraits, donne le nom d'Esculape à un roi de Memphis, nommé *Tosorthos* ou *Sésorthos*, dans les abrégés de Jules Africain & d'Eusebe. Mais, Manéthon écrivoit sous les Ptolémées ; & comme le Prince dont il parle, passoit pour très-instruit dans la médecine, il l'aura désigné par le surnom d'Esculape ; il aura dit que c'étoit l'Esculape des Égyptiens. Remarquons qu'il ne fait mention d'aucun culte en son honneur.

» On trouve dans l'extrait de Sanchoniathon un Esculape fils de Sydeck, ou Sadick, & frere des sept Cabires ; mais, ce fragment nous apprend aussi que les Phéniciens lui donnoient le nom d'*Esmouni*, c'est-à-dire, du *Huitième*, parce qu'il étoit le huitième des enfans de Sadick. Nous ne voyons point qu'il eût un culte parmi les Phéniciens ; & les Auteurs qui parlent de celui des Cabires, établi dans l'isle de Samothrace, ne comptent point Esculape au nombre de ces divinités Phéniciennes.

» Servius avance qu'Esculape étoit représenté dans les planispheres Grecs, sous la figure du serpentaire ; il est le seul qui l'ait dit, & si nous devons l'en croire, c'est une nouvelle preuve que le culte d'Esculape n'étoit pas originaire d'Égypte. Les Égyptiens n'avoient dans leurs planispheres, aucune constellation où l'on vît la figure d'un serpent. Achille Tatius nous en assure dans son introduction aux phénomenes d'Aratus. «

M. Fréret convient que pour désigner allégoriquement les divers attributs de l'Être suprême, ils employoient dans leurs hiéroglyphes, la représentation des différentes sortes de serpens connus dans leur païs ; mais, il ne croit pas que ce fût de cet usage que les Grecs eussent emprunté celui d'attribuer un serpent à Esculape, à Minerve & à quelques autres divinités. La plûpart des coûtumes superstitieuses doivent leur origine à des hazards que nous ne pouvons imaginer. La superstition ne raisonne point.

» Il est certain, ajoûte M. Fréret, que les Anciens rendoient une sorte de culte à quelques serpens ; mais, de toutes les opinions qui partagent les modernes sur cette

» coûtume bizarre, la moins » probable est celle qui en fait » remonter l'origine au serpent » d'airain élevé par Moïse » dans le désert, ou à celui dont » il est parlé dans les premiers » chapitres de la Génèse. Un » assez grand nombre de criti- » ques ont adopté l'une ou l'au- » tre de ces deux idées; aussi » peut-on leur appliquer avec » raison ce qu'un ancien a dit » des Philosophes Grecs: « *Nihil tam absurdum, quod non ab aliquo Philosophorum dictum fuerit.*

Comme Esculape est né dans la Grece, c'est de la langue de ce païs qu'il faut tirer l'étymologie de son nom. Apis, Cécrops, Inachus, Cadmus, Phoronée, Danaüs & les autres héros qui portent des noms Égyptiens ou Phéniciens, avoient apporté dans la Grece les noms sous lesquels ils étoient connus dans leur patrie. M. Fréret conjecture que celui d'Esculape ou d'Asclépius étoit une épithete relative à sa profession; en conséquence, il le dérive de la racine dont avoit été formé le mot ἀσκηθὴς, employé souvent par Homère dans le sens de *sanus*, *illæsus*; ainsi, dans l'ancienne langue Grecque, Asclépius auroit signifié celui qui donne ou qui conserve la santé.

Esculape avoit plusieurs surnoms, dont nous allons faire connoître les principaux par ordre alphabétique.

ESCULAPE ARCHAGETE, *Æsculapius Archagetas*, (*a*) Ἀσκληπιὸς Ἀρχαγέτας, c'est-à-dire, Esculape auteur des origines. A soixante-dix stades de Tithorée, on trouvoit un temple consacré à Esculape Archagete. Ce dieu étoit en grande vénération non seulement parmi les habitans de cette ville, mais dans toute la Phocide. Les ministres de ce dieu & ceux qui venoient chercher un asyle auprès de lui, étoient logés dans le parvis. Le temple étoit au milieu, Esculape y étoit en marbre, avec une grande barbe, c'étoit une statue qui avoit plus de douze pieds de hauteur. A la droite de cette statue il y avoit un lit. On immoloit au dieu toute sorte de victimes, excepté des chevres.

ESCULAPE AULONIUS, *Æsculapius Aulonius* Ἀσκληπιὸς Αὐλώνιος, (*b*) avoit un temple & une statue à Aulon. C'est de-là que lui venoit le surnom d'Aulonius.

ESCULAPE COTYLÉUS, *Æsculapius Cotyleus*, Ἀσκληπιὸς Κοτυλεὺς. (*c*) On voyoit sur l'Eurotas, à peu de distance d'Amycles, un temple d'Esculape Cotyléus. C'étoit Hercule qui avoit bâti ce temple, & qui l'avoit ainsi nommé, à cause d'une blessure à la cuisse dont il fut guéri, & qu'il avoit reçue

(*a*) Pauf. p. 673.
(*b*) Pauf. p. 286.

(*c*) Pauf. pag. 199.

dans son premier combat contre Hippocoon & ses enfans ; car *Cotyle* en Grec signifie la cuisse.

ESCULAPE DÉMÉNETE, *Æsculapius Demænetus*, (*a*) Ἀσκληπιὸς Δημαίνετος. A quarante stades du mont Saurus, on trouvoit le temple d'Esculape Déménete, ainsi appellé du nom de son fondateur ; ce temple bâti sur une hauteur, près de l'Alphée, ne présentoit plus, du tems de Pausanias, que des ruines.

ESCULAPE ENFANT, (*b*) *Æsculapius Puer*, Ἀσκληπιὸς Παῖς, avoit un temple sur le Ladon. On y voyoit le tombeau de Trygon, que l'on dit avoir été la nourrice d'Esculape ; car, les Arcadiens prétendoient qu'Esculape, dans son enfance, fut exposé près de Thelpuse, & qu'Autolaüs, fils naturel d'Arcas, l'ayant trouvé par hazard, le fit élever. C'est apparemment pourquoi l'on honoroit cette divinité sous le titre d'Esculape Enfant.

On trouvoit un autre temple d'Esculape Enfant à Mégalopolis. Le dieu y étoit debout. C'étoit une statue d'une coudée. Apollon y étoit aussi représenté, mais assis dans un trône ; cette statue avoit pour le moins six pieds de hauteur. On montroit dans ce temple des os de corps humain d'une grandeur excessive. On prétendoit que c'étoient les os d'un géant qu'Hoplodamas appella au secours de Rhéa.

ESCULAPE GORTYNIEN, *Æsculapius Gortynius*, Ἀσκληπιὸς, Γορτύνιος, (*c*) étoit ainsi appellé du nom de la ville de Gortyne dans l'isle de Crete. Esculape Gortynien avoit une statue de marbre à Titane.

ESCULAPE HAGNITAS, *Æsculapius Hagnitas*, (*d*) Ἀσκληπιὸς Ἁγνίτας, avoit un temple à Sparte. Ce surnom lui avoit été donné à cause du bois dont sa statue avoit été faite. Il est tiré du mot ἅγνος, *vitex*, espece d'osier ; & cet arbre étoit appellé ἅγνος, selon Dioscoride, parce que ses feuilles réfroidissent au point, qu'elles sont un remede contre l'incontinence. Aussi dans les Thesmophories, ou fêtes de Cérès, les femmes se couchoient-elles sur des feuilles d'osier, pour garder plus sûrement la chasteté.

ESCULAPE MÉDECIN, *Æsculapius Medicus*, Ἀσκληπιὸς Ἰατρὸς, (*e*) étoit honoré à Balanagres, dans la Cyrénaïque, où on lui immoloit des chevres.

ESCULAPE PHILOLAUS, *Æsculapius Philolaus*, Ἀσκληπιὸς Φιλόλαος, (*f*) avoit un temple à douze stades de la ville d'Acries. Ce surnom veut dire *bon & salutaire aux hommes*. Esculape ne pouvoit avoir un surnom plus glorieux.

(*a*) Pauf. p. 385.
(*b*) Pauf. pag. 496, 508.
(*c*) Pauf. p. 106.

(*d*) Pauf. p. 187.
(*e*) Pauf. p. 134.
(*f*) Pauf. p. 206.

ESCULAPE, *Æsculapius*, Α'σκληπιὸς, (*a*) interlocuteur d'un des dialogues de Lucien. Il s'entretient avec Jupiter & Hercule.

ESCULAPE, *Æsculapius*, Α'σκληπιὸς, (*b*) nom que les monumens nous apprennent avoir été donné à des triremes.

ESCULAPIES, *Æsculapia*, (*c*) fêtes des Romains. Ceux-ci les avoient empruntées des Grecs ; & les uns & les autres les célébroient en l'honneur d'Esculape.

ESDRAS, *Esdras*, Ε"σδρας, (*d*) étoit, selon l'opinion commune, fils du grand-prêtre Saraias, qui fut mis à mort par Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. Il y en a cependant qui croient qu'il n'étoit que son petit fils, ou même son arrière-petit-fils. On croit qu'il revint pour la première fois de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel, au commencement du règne de Cyrus à Babylone, l'an du monde 3468, avant J. C. 532. Esdras écrivit l'histoire de ce retour, & de ce qui le suivit ; & comme il étoit très-habile dans la Loi du Seigneur, & tout rempli de zele pour son service, il eut sans doute beaucoup de part à tout ce qui se fit dans ces commencemens.

Les ennemis des Juifs ayant trouvé le moyen de les rendre suspects à la cour de Perse, il en vint un ordre qui leur défendit de continuer le bâtiment du temple, qu'ils avoient repris après la mort de Cyrus & de Cambyse. Mais, cet ordre ayant été révoqué au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe, l'an du monde 3485, ils recommencerent à bâtir ; & l'on fit la dédicace du temple l'an du monde 3489, avant J. C. 511.

Cependant, Esdras étoit retourné à Babylone, apparemment pour quelques affaires de sa nation ; & la septième année du règne d'Artaxerxe Longue-main, du monde 3537, avant J. C. 463, ce Prince le renvoya à Jérusalem, & lui accorda tout ce qu'il étoit venu demander. Il en obtint même des lettres de recommandation adressées aux gouverneurs de Syrie, dont voici les termes :

Artaxerxe, le Roi des Rois, à Esdras, Sacrificateur & Lecteur de la Loi de Dieu, Salut.

» Croyant qu'il est de notre » bonté de permettre à ceux » d'entre les Juifs, tant Sacri» ficateurs que Lévites, & autres » qui le désireront, de retour» ner à Jérusalem, pour y servir

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 147, 148.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 536, 537.
(*d*) Esdr. L. I. c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* c. 10. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 367. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 286. *& suiv.*

» Dieu; nous leur avons, avec » l'avis de nos sept Conseillers, » accordé cette grace, & nous » vous chargeons de présenter » à votre Dieu ce que nous & » nos amis avons fait vœu de » lui offrir. Nous vous donnons » pouvoir d'emporter tout l'or » & l'argent que ceux de vos » compatriotes qui sont encore » répandus dans le royaume de » Babylone, voudront aussi » donner à Dieu, afin de l'em- » ployer à acheter des victi- » mes que l'on offrira sur son » autel, & à faire tels vais- » seaux d'or & d'argent pour » son service que vous & vos » freres le désirerez. Vous of- » frirez aussi à votre Dieu les » sacrés vaisseaux que nous fe- » rons mettre entre vos mains; » & nous vous donnons pou- » voir de faire outre cela tout » ce que vous jugerez à pro- » pos; dont nous entendons » que le fonds soit pris sur no- » tre trésor. Nous écrivons » pour ce sujet à notre grand » trésorier de Syrie & de Phé- » nicie, de vous donner sans » délai tout ce que vous lui » demanderez. Et afin que Dieu » nous soit favorable & à notre » postérité, nous voulons qu'on » lui offre cent mesures de fro- » ment, conformément à sa loi. » Nous défendons à tous nos » officiers de rien exiger des » sacrificateurs, des lévites, » des chantres, des portiers, » ni des autres qui servent dans » le temple de Dieu, ni d'im- » poser sur eux aucuns tributs, » ni aucunes autres charges. » Et quant à vous, Esdras, » vous userez de votre pru- » dence & de la sagesse que » Dieu vous a donnée, pour » établir dans la Syrie & la » Phénicie, des Juges qui ren- » dent la justice à ceux qui » sont déjà instruits de votre » loi, qui instruisent ceux qui » l'ignorent, & qui punissent » par des amendes, ou même » de mort, ceux qui ne crain- » dront point de violer ses com- » mandemens & les nôtres. «

Esdras, en recevant ces lettres, adora Dieu & lui en rendit de grandes actions de graces, comme ne pouvant attribuer qu'à son assistance ces témoignages d'une bonté aussi extraordinaire qu'étoit celle que le Roi lui témoignoit. Il assembla ensuite tous les Juifs qui étoient alors à Babylone, leur lut ces lettres, en retint l'original, & en envoya des copies aux Juifs qui habitoient dans la Médie. On peut juger de la joie qu'ils eurent d'apprendre quelle étoit la piété du Roi envers Dieu, & son affection pour Esdras. Plusieurs résolurent de se rendre aussitôt à Babylone, avec ce qu'ils avoient de bien, afin d'aller avec Esdras à Jérusalem. Mais, le reste des Israëlites ne voulut point abandonner ce païs. Ainsi, il n'y eut que les tribus de Juda & de Benjamin qui retournerent à Jérusalem.

Entre ceux qui se rendirent en grand nombre auprès d'Es-

dras, il se trouva quantité de sacrificateurs, de lévites, de portiers, de chantres, & d'autres consacrés au service de Dieu. Il les assembla le long de l'Euphrate; & après avoir jeûné durant trois jours & offert des prieres à Dieu, pour lui demander sa protection dans leur voyage, ils se mirent en chemin le douzième jour du premier mois de la septième année du règne d'Artaxerxe, sans qu'Esdras voulût recevoir l'escorte de cavalerie que ce Prince lui vouloit donner, disant qu'il mettoit sa confiance en l'assistance de Dieu, qui prendroit soin de lui & des siens. Ils arriverent le cinquième mois de la même année à Jérusalem. Esdras mit aussitôt entre les mains de ceux qui avoient la garde des trésors du temple, & qui étoient de la race des Sacrificateurs, le dépôt sacré que le Roi, ses amis & les Juifs demeurés à Babylone lui avoient confié. Il consistoit en six cens cinquante talens d'argent, des vases d'argent de la valeur de cent talens, des vases d'or de la valeur de vingt talens, & des vases d'un cuivre plus précieux que n'est l'or, du poids de douze talens. Esdras offrit ensuite à Dieu en holocauste, ainsi que la Loi l'ordonnoit, douze taureaux, pour le salut du peuple, soixante-douze moutons & agneaux, & douze boucs pour les péchés. Il rendit aux gouverneurs & aux officiers du Roi dans la Syrie & la Phénicie, les lettres que ce Prince leur écrivoit; & comme ils ne pouvoient se dispenser d'y obéir, ils firent de grands honneurs à la nation des Juifs, & l'assisterent dans tous ses besoins. On doit à Esdras l'honneur de cette transmigration; & non seulement il en forma le dessein, mais on ne doute point que sa vertu & sa piété n'aient été la cause du bon succès qu'il plût à Dieu d'y donner.

Quelque tems après, il apprit qu'il y avoit des sacrificateurs & des lévites, qui, ne voulant s'assujettir à aucune discipline, avoient, par un insolent mépris des loix de leurs peres, pris des femmes étrangères, & souillé ainsi la pureté de l'ordre sacerdotal; & ceux qui lui donnerent cet avis, le prierent de s'armer du zele de la religion, pour empêcher que le crime de ces particuliers n'attirât la colère de Dieu sur-tout le peuple, & ne le précipitât encore dans le même malheur d'où il ne faisoit que de sortir. Comme c'étoient des personnes des plus qualifiées qui étoient coupables de ce péché, ce saint homme, considérant que s'il leur ordonnoit de renvoyer leurs femmes & leurs enfans, ils refuseroient de lui obéir, fut accablé d'une si vive douleur qu'il déchira ses habits, s'arracha la barbe & les cheveux, & se jetta contre terre, fondant en larmes. Les plus gens de biens se rangerent auprès de lui, & mêlerent leurs larmes avec les

siennes. Dans cette amertume de son cœur, il leva les yeux & les mains vers le ciel, & dit : » J'ai honte, mon Dieu, d'oser » regarder le ciel, lorsque je » pense que ce peuple retombe » toujours dans ses péchés, & » perd sitôt la mémoire des » châtimens dont vous avez pu- » ni l'impiété de leurs peres. » Toutefois, Seigneur, com- » me votre miséricorde est in- » finie, ayez, s'il vous plaît, » compassion de ces restes de » la longue captivité que nous » avons endurée, & que vous » avez bien voulu ramener dans » leur ancienne patrie. Pardon- » nez-leur, Seigneur, encore » ce crime, & quoiqu'ils aient » mérité la mort, ne vous las- » sez point de leur témoigner » votre bonté en leur conser- » vant la vie. « Lorsqu'il par- loit ainsi, & que tous ceux qui étoient présens, tant hommes que femmes & enfans pleuroient avec lui, Achonias, qui étoit le premier homme de Jérusalem, survint, & dit que comme il n'y avoit pas lieu de douter que ceux qui avoient pris pour femmes des étrangères, n'eussent commis un fort grand péché, il falloit les conjurer de les renvoyer, & les enfans qu'ils avoient eus d'elles, & punir ceux qui refuseroient d'obéir en cela à la loi de Dieu. Esdras approuva cet avis, & fit jurer aux principaux des sacrificateurs, des lévites & du peuple de tenir la main à le faire exécuter.

Quand il fut sorti du temple, il se retira chez Jean, fils d'Éliasib, & passa le reste du jour sans vouloir ni boire, ni manger, tant il étoit accablé d'affliction. Il fit ensuite publier par-tout, que tous ceux qui étoient revenus de la captivité eussent à se rendre dans deux ou trois jours à Jérusalem, sur peine d'être excommuniés, & leurs biens confisqués au profit du trésor du temple, selon le jugement qui en seroit rendu par les Anciens. Le troisième jour, qui étoit le vingtième du neuvième mois que les Hébreux nomment Thebeth, ceux de la tribu de Juda & de Benjamin se rendirent dans la partie supérieure du temple, & les principaux s'étant assis, Esdras se leva, & représenta que ceux qui avoient épousé des femmes étrangères, contre la défense portée par la loi, avoient commis un si grand péché, qu'ils ne pouvoient se rendre Dieu favorable qu'en les renvoyant. Tous répondirent à haute voix qu'ils le feroient de bon cœur ; mais que le nombre en étoit si grand & la saison si contraire, à cause que c'étoit l'hiver, & que le froid étoit extrême, que cela ne se pouvoit exécuter si promptement ; qu'ainsi, il falloit avoir un peu de patience ; & que cependant les principaux d'entre le peuple, qui se trouveroient exempts de ce péché, assistés des Anciens, s'informeroient exactement de ceux qui avoient contrevenu à cette ordonnance de

la Loi. Cet avis fut approuvé; & le premier jour du dixième mois, on commença à faire la recherche de ceux qui avoient contracté ces mariages illicites. Cette enquête dura jusqu'au premier jour du mois suivant; & plusieurs parens de Jesus, grand sacrificateur, des autres sacrificateurs, des lévites, & d'autres d'entre le peuple, renvoyerent aussitôt les femmes qu'ils avoient épousées, préférant ainsi, à la passion qu'ils avoient pour elles, quelque grande qu'elle fût, l'observation de leurs saintes loix; & ils offrirent à Dieu des moutons en sacrifice, pour appaiser sa colère. Ainsi, Esdras remédia à la faute commise par ces mariages profanes, & abolit de telle sorte cette mauvaise coûtume, que l'on n'y retomba plus depuis.

Au septième mois, qui étoit le tems de célébrer la fête des Tabernacles, presque tout le peuple s'assembla auprès de la porte du temple qui regardoit l'Orient, & pria Esdras de leur lire les loix de Moïse. Il le fit, & cette lecture dura depuis le matin jusqu'au soir. Ils en furent si touchés, que tous généralement répandirent des larmes, parce que ces saintes loix ne leur firent pas seulement voir ce qu'ils devoient faire dans le tems présent & à l'avenir; mais elles leur firent connoître que s'ils les eussent observées par le passé, ils ne seroient pas tombés dans tant de malheurs. Esdras, les voyant dans cette douleur, leur dit de se retirer chez eux, & de retenir leurs larmes, puisqu'il ne falloit pas pleurer le jour d'une fête si solemnelle, mais plutôt se réjouir, & faire un si bon usage du regret qu'ils témoignoient de leurs fautes passées, qu'ils n'en commissent plus de semblables à l'avenir. Ces paroles les consolerent; ils célébrerent avec joie durant huit jours cette grande fête, rendirent des actions de graces à Esdras d'avoir réformé leurs mœurs, & s'en retournerent en chantant des hymnes à la louange de Dieu. Une action si importante, jointe aux autres obligations dont sa nation lui étoit redevable, lui acquit tant de gloire, que lorsqu'il eut fini ses jours dans une heureuse vieillesse, on l'enterra dans Jérusalem avec beaucoup de magnificence. D'autres cependant croient qu'il mourut en Perse, dans un autre voyage qu'il fit auprès du Roi Artaxerxe. On y montre son tombeau dans la ville de Samuze. On lui donne près de cent vingt ans de vie.

Esdras est appellé *scriba velox in lege Moïsi*, c'est-à-dire, un docteur habile dans les loix de Moïse; car, le mot *sopher*, ne signifie pas un écrivain, mais un docteur de la loi. Ce fut lui, qui, selon les conjectures communes, ramassa tous les livres canoniques, les purgea des corruptions qui s'y étoient glissées, & les distingua en vingt-deux livres, selon le nombre de l'al-

phabet Hébreu. Cela a donné lieu à l'opinion de ceux qui ont cru que les livres du vieux Testament s'étant perdus, il les avoit dictés de mémoire. On croit aussi que dans cette révision, il changea quelques noms de lieux, & mit ceux qui étoient en usage, en la place des Anciens; comme nous voyons que le royaume d'Israël est appellé dans l'Écriture, royaume de Samarie, long-tems avant la fondation de cette ville. On conjecture encore que, par l'inspiration du Saint-Esprit, il ajoûta certaines choses arrivées après la mort de leurs Auteurs. S. Jérôme dit qu'il introduisit les caractères Chaldéens, qui sont les quarrés, & qu'il laissa les vieux aux Samaritains. Génébrard assure que de concert avec la grande Synagogue, il distingua par versets les livres sacrés qui avoient été écrits sans distinction. Les Juifs disent qu'il institua une école dans Jérusalem, & l'ordre des interpretes de la loi, qui devoient expliquer les difficultés des Écritures saintes, les conserver, & empêcher qu'elles ne fussent altérées.

C'est l'auteur du quatrième livre attribué à Esdras, qui a entraîné plusieurs Peres dans le sentiment qui veut qu'Esdras ait dicté de nouveau toutes les saintes Écritures, que ce livre dit avoir été perdues durant la captivité de Babylone. Mais, on a démontré que ce quatrième livre est une pièce apocryphe & sans autorité, & que ce qu'il dit du prétendu renouvellement des Écritures, est démenti par les Écritures mêmes.

Nous avons quatre livres sous le nom d'Esdras; mais, il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Église Latine. Le premier de ces deux livres est constamment l'ouvrage d'Esdras. Il y raconte des choses dont il étoit témoin, & parle souvent en première personne. Le second livre qui porte le nom d'Esdras, est communément attribué à Néhémie. Il faut pourtant avouer qu'on y a ajoûté quelques petites choses, qui ne peuvent appartenir à Néhémie. Par exemple, on y parle du grand-prêtre Jeddoa & du roi Darius. Ce Jeddoa n'est autre que Jaddus, sous lequel Alexandre le Grand vint à Jérusalem; & Darius est Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre le Grand, plus de six vingts ans après l'arrivée de Néhémie à Jérusalem.

Le troisième livre qui porte le nom d'Esdras, passe pour canonique chez les Grecs. C'est le même au fond que le premier d'Esdras; mais on l'a interpolé, en y ajoûtant diverses circonstances, dont la principale est l'histoire des trois gardes du corps de Darius, du nombre desquels étoit Zorobabel. L'Auteur raconte que ces trois gardes se proposerent de soutenir, l'un, que la chose du monde la plus forte étoit le vin; le second, que c'étoit le roi. Zo-

robabel, qui étoit le troisième, prétendit que c'étoient les femmes, mais que la vérité étoit encore plus forte que tout cela. Lorsque Darius fut éveillé, les trois gardes lui proposerent leur problême. Le Roi fit assembler ses officiers & ses gouverneurs de provinces. On lut les propositions des trois gardes, & chacun d'eux parla, pour soutenir son sentiment. Zorobabel remporta le prix, de l'aveu de toute l'assemblée; & pour récompense, Darius lui permit de retourner à Jérusalem, de rebâtir le temple du Seigneur, & d'y reporter les vases sacrés que Nabuchodonosor en avoit enlevés plusieurs années auparavant. Mais, ce livre passe pour apocryphe dans l'Église Latine.

Le quatrième livre est écrit avec assez d'artifice, comme si Esdras lui-même l'avoit composé; mais, il porte dans lui-même différens caractères de fausseté. L'Auteur croyoit que le jour du jugement étoit proche, que toutes les ames, tant des bons que des méchans, seroient délivrées de l'enfer, après le jour du jugement. Il parle de deux animaux monstrueux créés de Dieu au commencement du monde, pour faire après la résurrection, un festin à tous les Élus. Il dit que les dix tribus d'Israël sont passées dans un certain païs, qu'il nomme Arseret; qu'Esdras a réparé tout le corps des saintes Écritures, qui étoient entièrement péries. Il parle de Jesus-Christ & des Apôtres d'une manière si claire, que l'Évangile même n'est pas plus exprès. Ni la Synagogue, ni l'Église Grecque, ni la Latine, n'ont jamais reçu unanimement ce livre pour canonique; quoique quelques Perses l'aient quelquefois cité, & que l'Église Latine, dans son office, en ait emprunté quelques paroles. Nous ne le connoissons plus en Grec; il n'a jamais existé en Hébreu; il est imprimé en Latin, à la fin de la plûpart de nos bibles.

On a attribué à Esdras les deux derniers livres des Rois, les Paralipomènes, & plusieurs autres livres de la Bible; & il y a assez d'apparence qu'au moins il les a revus & compilés. Les Juifs lui attribuent aussi certains réglemens, certaines bénédictions & certaines prieres. Enfin, on parle d'une Apocalypse, d'une vision, & d'un songe d'Esdras; mais rien de tout cela n'est authentique.

Les Mahométans nomment Esdras Ozaïr, fils de Séraiah. Ils racontent de lui qu'étant en chemin pour retourner de Babylone en Judée, il s'arrêta en un village fort près de cette ville, nommé Saïr-Abad, ou maison de la promenade, ou Diar-Anab, lieu de vignoble; qu'il y bâtit une cabanne le long d'un vieux pan de muraille, où il vécut de quelques fruits qu'il ramassoit dans la campagne des environs. Comme il voyoit delà Jérusalem, qui n'étoit qu'un

tas de ruines, il lui vint dans l'esprit de dire : *Comment Dieu pourra-t-il rétablir ces ruines & faire revivre les habitans de ce lieu ?* A peine eut-il conçu cette pensée, que Dieu le frappa de mort, & il demeura cent ans au même lieu sans sépulture. Il arriva que quelque tems après, le roi de Perse renvoya les Juifs à Jérusalem, avec pouvoir de rebâtir cette ville. Esdras, après avoir été mort pendant cent ans, ressuscita comme un homme qui s'éveille de son sommeil, & ne croyant pas avoir dormi plus d'un jour, il jetta les yeux sur Jérusalem, qu'il vit rebâtie & bien peuplée. Alors, il s'écria : *Certainement Dieu est tout puissant, puisqu'il peut faire tout ce qu'il lui plaît.*

On dit que les Juifs, pour éprouver si Esdras avoit conservé la mémoire des saintes Écritures, comme il s'en vantoit, lui mirent en main cinq plumes, avec lesquelles il commença à écrire avec autant de facilité & de rapidité, que s'il n'en avoit eu qu'une ; & ce fut ainsi qu'il écrivit de mémoire tous les livres sacrés, sans se servir d'aucun exemplaire.

Cette merveille ne convertit pas encore les Juifs. Ils se disoient entr'eux : Comment pourrons-nous sçavoir, si ce qu'a écrit Esdras est le véritable texte sacré, puisqu'il n'y a personne d'entre nous qui l'ait jamais lu, ni qui en puisse rendre témoignage ? Alors l'un d'eux se leva & dit : Je me souviens d'avoir oui dire à mon pere, qu'autrefois mon ayeul avoit caché un exemplaire de la Loi dans le trou d'un rocher, en un tel endroit. On y alla, on chercha, & on trouva l'exemplaire qui avoit été caché pendant si long-tems ; on le collationna avec ce qu'Esdras avoit écrit, & on le trouva si semblable, qu'il n'y eut pas une seule lettre de différence. Alors, le peuple étonné de ce prodige, s'écria : *Ozair est le fils de Dieu, puisqu'il a pu faire une chose si extraordinaire, & si supérieure à la portée des forces humaines.* Surquoi Mahomet prit occasion de blasphêmer contre Jesus-Christ, en disant que Dieu n'a point de fils, parce qu'il n'engendre point.

Le quatrième livre qui porte le nom d'Esdras, raconte la chose autrement. Esdras, ayant demandé à Dieu, qu'il lui plût de lui donner son esprit, afin qu'il pût écrire de nouveau ce qui avoit été dans les livres saints qui étoient perdus, Dieu lui dit : » Allez trouver le » peuple, & dites-lui de ne » pas vous chercher de qua- » rante jours ; préparez quan- » tité de tablettes de buis, & » prenez avec vous Saréa, Da- » brias, Salémias, Échanus & » Asiel, ces cinq hommes qui » sçavent écrire promptement ; » puis revenez ici, & j'allu- » merai dans votre cœur une » lumière qui ne s'éteindra » point, que ce que j'ai dit ne » soit exécuté. « Esdras fit ce

que Dieu lui avoit commandé. Il vint au lieu destiné, Dieu lui présenta une coupe pleine d'une liqueur de couleur de feu. Il en but, & il sentit son cœur enflammé d'une ardeur qui le dévoroit. Il commença à dicter aux cinq hommes dont nous avons parlé ; il parla pendant quarante jours entiers, & on écrivit deux cens quatre livres. Il ne prenoit de la nourriture que pendant la nuit. Dieu lui dit : » Réservez soixante-dix » de ces livres, que vous donnerez aux plus sages ; pour » les autres, donnez-les au » peuple, afin que les dignes » & les indignes les puissent » lire. «

Les Chrétiens Orientaux disoient qu'Esdras avala de la poussiere du puits où le feu sacré avoit été caché, & reçut ainsi le don du Saint-Esprit, qui le rendit capable de rétablir les livres sacrés. Tout ceci prouve le grand progrès qu'a fait dans l'Église & hors de l'Église, ce sentiment que Dom Calmet réfute au long dans une dissertation faite exprès.

ESDRAS, *Esdras*, (*a*) dont il est parlé au second livre des Maccabées. Le texte de la Vulgate porte qu'Esdras ayant lu dans le volume sacré, Judas Maccabée livra la bataille aux Syriens ; mais, le texte Grec & le Syriaque, au lieu d'Esdras, lisent Eléazar ; & il y a assez d'apparence que ce fut Eléazar, frere de Judas, qui fit cette lecture.

ESDRELON, *Esdrelon*, (*b*) ou Esdrela, bourg qui donnoit son nom à la campagne d'Esdrelon. C'est la même chose que Jezraël, dans la tribu d'Issachar, à dix milles de Scythopolis, comme le porte l'ancien Itinéraire.

ESDRIN, *Esdrin*, (*c*) nom que l'on trouve au second livre des Maccabées, & sur lequel les Sçavans ne sont pas d'accord. Quelques-uns croient que c'est le nom d'une ville au-delà du Jourdain, où se donna un combat entre Judas Maccabée & Gorgias & Timothée. Quelques autres, comme Grotius & Hillerus, lisent Ephron, au lieu d'Esdrin. D'autres croient avec assez de vraisemblance, qu'Esdrin est un nom d'homme ; *qui cum* Esdrin *erant*, c'est-à-dire, *ceux qui étoient commandés par Esdras*.

ESEBAN, *Eseban*, Ἀσϐὰν, (*d*) fut le second des fils de Dison, fils de Séïr.

ESEBON, *Esebon*, (*e*) l'un des enfans de Gad ; il en est fait mention dans le livre de la Génèse.

ESEBON, *Esebon*, ville de Palestine. *Voyez* Esbus.

ESEC, *Esec*, Ἀσήλ, (*f*) fut pere d'Ulam, de Jéhus, & d'Éliphalet.

ESELIAS, *Eselias*, Ἐσελία,

(*a*) Maccab. L. II. c. 8. v. 23.
(*b*) Josu. c. 19. v. 18.
(*c*) Maccab. L. II. c. 12. v. 36.
(*d*) Genes. c. 36. v. 26.
(*e*) Genes. c. 46. v. 16.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 39.

(a) fut pere de Saphan, un de ceux que le roi Josias envoya pour rétablir la maison du Seigneur.

ESEM, *Esem*, Α'σὸμ, (b) ville de Palestine dans la tribu de Juda. C'est peut-être la même qu'Esmona ou Asémona.

ESEPE, *Æsepus*, Αἴσηπος, (c) fleuve de l'Asie mineure, qui a été célébré par Homère. Il avoit sa source au mont Ida, assez près de celle du Granique, & couloit presque toujours à égale distance de ce fleuve jusqu'à la Propontide, où il avoit son embouchure. Elle étoit entre l'embouchure du Granique & celle du Tarsius. Homère fait commencer la Troade au fleuve Esepe. On le nomme Spiga dans les nouvelles Cartes.

ESEPE, *Æsepus*, Αἴσηπος, (d) frere jumeau de Pédasus, & fils de Bucolion, fils naturel du roi Laomédon. Il avoit eu pour mere une nymphe, dont son pere étoit devenu amoureux, en gardant les troupeaux de Laomédon, dans les pâturages de Phrygie. Il fut tué par Euryale, qui le dépouilla de ses armes.

ESER, *Eser*, Α'σὰρ, (e) l'un des fils de Séïr, fut pere de Balaan, de Zavan, & d'Acan.

ESERNIE, *Æsernia*, (f) Α'ισερνία, (a) ville d'Italie, selon Ptolémée & Strabon. Le premier l'attribue aux Samnites; & ses Interpretes, aussi bien que Léandre & Ortélius, marquent qu'on la nomme en Italien Sergna. Le second la met au nombre de quelques villes qui étoient tellement déchues de leur ancien état, qu'elles ne méritoient plus d'être au rang des villes. Il avoit dit auparavant qu'Alifa & Esernie étoient des villes des Samnites, mais que l'une avoit été ruinée durant la guerre des Samnites, & que l'autre subsistoit encore du tems qu'il écrivoit.

Ce Géographe lit dans un endroit Esernie, *Æsernia*, & dans un autre Esernine *Esernina*. C'est à cette dernière leçon que se rapporte le nom d'*Esernini*, que Pline donne aux habitans de cette ville. Tite-Live en appelle le territoire *Agrum Æserninum*; ce qui a encore quelque rapport à la même leçon.

Ce fut à Esernie que l'on transféra, l'an 89 avant l'Ére Chrétienne, le Conseil général d'une ligue qui s'étoit formée contre les Romains.

Le nom moderne d'Esernie est Isernia, ville du comté de

(a) Paral. L. II. c. 34. v. 8.

(b) Josu. c. 15. v. 29.

(c) Homer. Iliad. L. II. v. 332. & *seq.* Strab. p. 552, 565, 575, 576, 581. & *seq.* Plin. T. I. p. 288.

(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 20. & *seq.*

(e) Genes. c. 36. v. 21, 27.

(f) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 238, 250. Plin. T. I. 169. Tit. Liv. L. X. c. 31. Vell. Paterc. L. I. c. 14. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. VIII. Epist. 15. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 525.

Molisse, dans le royaume de Naples. Elle est épiscopale, & cet évêché, suffragant de Capoue, est nommé *Isserpiensis*, dans une Notice imprimée parmi les Antiquités écclésiastiques de Schelstrate. Mais, il est omis entre les suffragans de Capoue, dans une Notice. Dans l'Itinéraire d'Antonin, on lit *Sernicum*, entre Sulmone & Venuse; Sigonius & Celsus Citadinus Anglecus prétendoient, au rapport d'Ortélius, qu'il faut lire *Æsernia* en cet endroit. C'est ainsi que l'écrit Zurita, au lieu de *Serni*, *Sernicum*, *Setni Civitas*, qui étoient en divers exemplaires.

ESERNINUS, *Æserninus*, gladiateur, dont Cicéron parle quelque part.

ESERNINUS [Marcellus], *Marcellus Æserninus*, (*a*) naquit d'une fille d'Asinius Pollion. Ce grand homme prit plaisir à former son petit-fils, trouvant en lui de si heureuses dispositions pour l'éloquence, qu'il le regardoit comme devant être son héritier à cet égard, & recueillir pleinement cette partie de sa succession. C'est un des beaux exemples que l'Antiquité nous offre des soins paternels pour l'instruction d'un enfant. Asinius Pollion donnoit à son petit-fils des matières de déclamation; & lorsque le jeune homme avoit fini son discours, il le récitoit à son grand-père, qui lui corrigeoit son ouvrage avec l'attention d'un bon professeur de Rhétorique, remarquant ses omissions, & y suppléant; lui faisant sentir ce qui étoit vicieux, & le réformant. Ensuite, il plaidoit lui-même la cause de la partie adverse. Il paroît que les soins d'Asinius Pollion ne furent pas privés de leur fruit. Marcellus Eserninus fut compté parmi les orateurs. Mais, il faut qu'il n'ait pas vécu âge d'homme, puisque son nom ne se trouve point dans les fastes consulaires, & que l'histoire fait peu mention de lui.

Tacite compte Marcellus Eserninus au nombre des avocats qui sont parvenus au comble de la gloire & des honneurs, par l'intégrité de leur vie, & par une éloquence qui ne s'est laissé infecter d'aucune tache d'intérêt.

ESES, *Æsi*, Α῎ισοι, dieux qui étoient adorés par les Tyrrhéniens, & qui présidoient au bonheur ou au bon destin. Α῏ισα signifie destin; & αἴσιος, heureux.

ESION, *Æsion*, Α'ισίων. (*b*) On rapporte qu'Esion, interrogé sur les anciens Orateurs & sur ceux qui étoient alors, repondit, *qu'il n'y avoit personne qui entendant les Anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration; mais*

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 6, 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 91, 212. T. II. p. 160, 161.

(*b*) Plut. T. I. p. 851.

que quand on lisoit les oraisons de Démosthène, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.

ESIS, *Æsis*, Αἶσις, (a) fleuve d'Italie. Tite-Live dit que les Sénonois s'emparerent du païs situé entre l'Utens & l'Esis ; & Strabon met l'Esis entre Ancone & Sénogallie. Ce dernier ajoûte qu'il va se rendre dans la mer Adriatique. C'est aujourd'hui l'Esino dans la marche d'Ancone.

ESIS, *Æsis*, Αἶσις, (b) ville d'Italie, sur le fleuve de même nom, dans le territoire des Sénonois, selon M. de l'Isle dans son Atlas, ou des Olombres ou Olures, peuple qui étoit au-dessous de la Toscane, selon Ptolémée. Strabon la donne au Picénum de son tems ; elle est à présent petite, quoique siege d'un Évêque suffragant immédiat du Saint Siége. Son nom est *Jesi*, dans la marche d'Ancone.

ESIUM, *Æsium*, Αἴσιον, ville d'Italie, la même qu'Esis. *Voyez* Esis.

ESIUS, *Æsius*, Αἴσιος, (c) étoit frere d'Aphobe, contre lequel Démosthène prononça une harangue.

ESMONA, *Esmona*, (d) ou HESMONA, *Hesmona*, Σελμωνᾶ, ville de l'Arabie Pétrée, où les Hébreux firent une station dans le désert. Elle est attribuée à la tribu de Juda, ce qui fait souçonner que c'est la même qu'Esem, qui étoit aussi de cette tribu.

ESMUNUS, *Esmunus*, étoit un des dieux Cabires, selon certains.

ESNA, *Esna*, (e) ville de Palestine, située dans la tribu de Juda.

ESON, *Æson*, Αἴσων, (f) fleuve de Thessalie dans la Magnésie. Plutarque, parlant de Paul Émile, dit : » Le lieu où » il campoit étoit une campa» gne rase & unie, très-pro» pre à mettre en bataille un » corps de gens de pied pe» samment armés ; à droite & » à gauche il y avoit des cô» teaux qui, touchant les uns » aux autres, fournissoient une » retraite sûre à l'infanterie » légere & aux gens de trait, » & leur donnoient aussi moyen » de dérober leur marche & » d'aller envelopper l'ennemi ; » & tout le front étoit couvert » de deux fleuves, de l'Eson » & du Leucus, qui n'étoient » pas alors bien profonds à » cause de la saison, car on » étoit sur la fin de l'été, mais » qui ne laisserent pas de » faire de la peine aux Ro» mains, & de déranger leur » marche. «

Il y avoit dans le même païs une ville du nom d'Eson. Elle le tiroit d'Eson, pere de Jason,

(a) Tit. Liv. L. V. c. 35. Strab. pag. 217, 227. Plin. T. I. p. 171.
(b) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 227.
(c) Demosth. Orat. in Aphob. p. 911, 912.
(d) Numer. c. 33. v. 29, 30.
(e) Josu. c. 15. v. 43.
(f) Plut. T. I. p. 263.

selon Étienne de Byzance.

ESON, *Æson*, Α'ισων, (*a*) pere de Jason & frere de Pélias, étoit fils de Créthée & de Tyro. Créthée, qui étoit roi d'Iolchos, laissa en mourant la couronne à Eson, l'aîné de ses enfans. Mais, Pélias s'étant rendu puissant, détrôna Eson, & l'obligea de vivre en simple particulier, sans oser le chasser d'Iolchos; cependant, pour s'assurer la couronne, lorsqu'il apprit qu'Alcimede, femme d'Eson, venoit d'accoucher d'un fils, il chercha tous les moyens de le faire périr, parce que l'oracle qu'il avoit consulté après son usurpation, lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un Prince de la race des Éolides. Eson & Alcimede, qui pénétrerent les mauvais desseins du tyran, firent courir le bruit que le jeune Diomede, [c'étoit le premier nom de Jason], étoit dangereusement malade, & peu de jours après ils publierent sa mort. On fit même tous les apprêts des funérailles; mais, au lieu de l'enterrer, sa mere le porta secrétement sur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus habile de son tems, prit soin de son éducation. D'autres disent que Pélias n'apprit qu'Eson avoit un fils, que lorsqu'il avoit déjà quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer sur un mauvais vaisseau; mais que s'étant heureusement sauvé, Chiron le cacha dans son antre. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, suppose que Pélias ignoroit qu'Eson eût un fils, parce qu'Alcimede, qui avoit caché sa grossesse, l'avoit envoyé d'abord après sa naissance dans l'antre de Chiron, avec beaucoup de soin.

Les Anciens varient beaucoup au sujet d'Eson, pere de Jason. Le Scholiaste d'Homère dit, sur l'autorité de Phérécyde, qu'Eson avoit possédé tranquillement la couronne, & qu'en mourant, il avoit établi Pélias tuteur de son fils Jason, à condition qu'il lui remettroit la puissance souveraine, lorsqu'il seroit en âge de règner; mais qu'Alcimede, qui connoissoit l'ambition de son beau-frere, avoit enlevé secrétement son fils, pour le porter dans l'antre de Chiron. Suivant cette opinion, Eson seroit mort longtems avant l'expédition des Argonautes. Valérius Flaccus dit que Jason ayant emmené avec lui Acaste, fils de Pélias, sans le consentement de ce Prince, il entra dans une telle fureur, qu'il résolut de tuer Eson, Alcimede, & un autre enfant qu'ils avoient; mais que les deux époux prévinrent le tyran, en buvant le sang d'un taureau qu'ils venoient d'immoler, & qu'il exerça toute sa rage

(*a*) Diod. Sicul. pag. 188. Ovid. Metam. L. VII. c. 4. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 97, 361. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 60. *& suiv.* T. XII. p. 142. T. XIV. p. 48.

rage contre l'enfant, qu'il fit cruellement mourir. Diodore de Sicile, qui raconte cette aventure à peu près de même que Valérius Flaccus, dit que ce ne fut que quelque tems après le départ de Jason, & lorsque le bruit s'étoit répandu qu'il avoit fait naufrage, & étoit péri avec tous ceux qui s'étoient embarqués avec lui, que Pélias, outré de douleur de la mort d'Acaste, avoit obligé Eson à boire du sang de taureau, tué son fils, & fait chercher la mere, pour l'immoler à sa fureur; mais que cette Princesse s'étoit percé le sein, pour ne point tomber entre les mains du tyran; ou, suivant Apollodore & Tzetzès, elle se pendit de désespoir. Enfin, une quatrième opinion, & celle qu'Ovide a suivie après Euripide, fait vivre Eson jusqu'au retour des Argonautes, & à l'arrivée de Médée, qui le rajeunit de la manière dont on va le raconter.

Pendant que toute la Thessalie se réjouissoit de l'arrivée des Argonautes, Eson fut le seul qui ne se trouva pas aux fêtes qu'on célébra à cette occasion. Accablé de vieillesse, & déjà sur le bord du tombeau, il ne put prendre aucune part à l'allégresse publique. Jason son fils, touché de le voir en cet état, parla ainsi à Médée : » Je » sçais, ma chere épouse, que » vous m'avez sauvé la vie; les » bienfaits dont je vous suis » redevable, sont au-dessus de » tout ce qu'on pourroit s'i- » maginer. Cependant, j'ai » encore une nouvelle grace à » vous demander; retranchez » quelques années de ma vie » pour les ajoûter à celles de » mon pere; vous le pouvez, » puisqu'il n'est rien d'impossi- » ble à votre art. « En parlant ainsi, il ne put retenir ses larmes. Médée fut touchée des sentimens de Jason pour son pere; elle se souvint d'Æétès qu'elle avoit abandonné; mais, elle n'en témoigna rien. » Ce que » vous exigez de moi, lui dit- » elle, est tout à fait injuste; » croyez-vous, mon cher » époux, qu'aucun motif puisse » m'engager à abréger des » jours qui me sont si chers ? Si » j'étois capable de le faire, » je prierois la déesse Hécate » de m'en empêcher; l'amour » que vous avez pour votre » pere exige un crime que je » ne suis pas capable de com- » mettre. Cependant, vos » vœux seront satisfaits, mais » d'une manière à laquelle vous » ne vous êtiez pas attendu. » Je vais employer tous mes » soins à prolonger la vie d'un » pere que vous aimez. «

Là-dessus elle sortit du palais; & ayant vu descendre du ciel un char traîné par des dragons aîlés, & y étant montée, elle parcourut diverses régions, & y recueillit des herbes de toutes sortes d'espèces. Lorsqu'elle fut de retour, elle s'arrêta devant la porte de son palais, couverte seulement du

ciel, défendit aux hommes de s'approcher d'elle, dressa deux autels de gazon, & consacra celui de la droite à Hécate, & celui de la gauche à la Jeunesse. Après les avoir environnés de fougere & de quelques branches d'arbres, elle fit non loin de-là deux petites fosses, sacrifia une brebis noire, à qui elle coupa la gorge, & remplit du sang de cette brebis les deux fosses qu'elle avoit faites; puis elle versa du vin dans l'une, & du lait dans l'autre; mais, en faisant cette cérémonie, elle prononçoit quelques paroles, par lesquelles elle adoucissoit les puissances infernales, & pria Pluton & Proserpine de ne se point hâter de dépouiller le vieux Eson de l'ame qui le faisoit vivre. Lorsqu'elle se les eut rendu favorables par de longues prieres, elle fit apporter Eson devant ces autels, & l'ayant endormi d'un profond sommeil, elle l'étendit comme mort sur des herbes dont elle avoit couvert la terre. Et en même tems elle fit retirer Jason & ceux de sa suite, & leur défendit de regarder les cérémonies qu'elle faisoit, de peur d'en profaner le mystère. Ils obéirent à cet ordre; & alors Médée, toute échevelée comme une Bacchante, tournant à l'entour des autels où elle avoit allumé du feu, trempa plusieurs torches dans ces fosses pleines de sang, & les alluma sur ces autels toutes sanglantes, comme elles étoient. Ensuite, elle purifia le corps d'Eson trois fois avec de l'eau, trois fois avec du souffre, & trois fois en le faisant passer par la flamme; & cependant, ses herbes & les autres drogues bouilloient dans un grand chaudron. Elle y avoit mis des racines qu'elle avoit prises dans les vallons de la Thessalie, des graines, des fleurs, de certaines essences noires, & beaucoup d'autres choses.

Tout ce qui tomboit à terre de ce qui bouilloit dans ce chaudron, la faisoit aussi-tôt germer, & faisoit naître des herbes ou des fleurs. Quand Médée eut fait cette épreuve, elle coupa la gorge à Eson, en fit sortir tout le vieux sang, & fit couler en sa place le suc de toutes les drogues qu'elle avoit fait bouillir ensemble. Aussi-tôt que le corps d'Eson en eut été rempli, ou par la bouche, ou par sa plaie, sa barbe & ses cheveux se revêtirent de couleurs de jeunesse, quitterent le blanc, & prirent le noir. Son embonpoint lui revint, la pâleur quitta son visage, toutes ses rides se remplirent, tout son corps reprit sa vigueur; & ce vieillard, devenu jeune, s'étonna de se revoir dans l'état où il étoit il y avoit quarante ans, sans avoir rien perdu de l'expérience que la vieillesse lui avoit acquise.

Comme il y a des fables qui regardent la morale, d'autres la politique, & d'autres la nature,

il est certain que les unes & les autres ne contiennent point de secrets qu'il soit impossible de pénétrer, & que les Anciens se seroient moqués de nous, s'ils avoient voulu nous faire croire que de la privation, comme dit la philosophie, on peut revenir à l'habitude, c'est-à-dire, de la mort à la vie. Il ne faut donc pas croire, que Médée ait ressuscité Eson; c'est un secret qui surpasse la nature, & que Dieu a voulu se réserver. Que veut donc nous apprendre la fable d'Eson? L'on dit que Médée établit quelques exercices, qui rendoient plus robustes & plus forts les corps délicats & efféminés, & qu'on a feint de-là qu'elle ramenoit à leur première jeunesse les vieillards les plus languissans. D'ailleurs, comme Médée étoit sçavante dans la connoissance des simples & de la médecine, il est croyable que par des médicamens salutaires, elle prolongeoit la vie des vieillards, & de ceux que nous appellons valétudinaires, ou maladifs.

ESONIDES, *Æsonides*, surnom de Jason, parce qu'il étoit fils d'Eson.

ÆSOPE, *Æsopus*, Αἴσωπος, (*a*) Phrygien, naquit dans un bourg de l'Asie mineure, nommé Amorium. Il vivoit du tems de Solon, sous la 51.e Olympiade, vers l'an 576 avant l'Ére Chrétienne, & sous le règne de Crésus, dernier roi de Lydie. La nature, en lui donnant beaucoup d'esprit, le fit naître si laid de visage & si difforme, qu'à peine avoit-il la figure d'un homme; elle lui refusa même jusqu'au libre usage de la parole. Avec ces défauts, vrais, ou supposés, car de sçavans Auteurs, comme Méziriac, ont prouvé qu'ils n'étoient que feints, au moins celui de la laideur; avec ces défauts, dis-je, Esope tomba encore dans l'esclavage; mais, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'eut Esope, fut un certain Zémarque, ou Démarque, surnommé Carasius, natif & habitant d'Athènes. Il y a apparence que ce fut là où Esope apprit la pureté de la langue Grecque. Quoi qu'il en soit, son maître l'envoya aux champs labourer la terre, & le donna à un certain Zénas, qui étoit comme son maître d'hôtel. Celui-ci le vendit à un marchand; & ce marchand, étant allé à Samos, revendit Esope à un Philosophe nommé Xanthus. C'est sous ce dernier maître qu'il fit paroître la vivacité de son esprit, par diverses réponses, qui font juger de son caractère. Xanthus étant allé se promener à la campagne, un jardinier lui demanda, pourquoi les plantes qu'il cultivoit avec tant de

(*a*) Plut. T. I. p. 94, 197. Phed. L. I. Fab. 2. L. II. Fab. 9. Herod. L. II. c. 134. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 383. T. II. p. 79. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 48. & *suiv.*

ſoin, ne profitoient pas autant que celles que la terre produiſoit d'elle-même, quoiqu'elles ne fuſſent point cultivées. Le philoſophe rapporta tout à la providence, & continua ſa promenade; mais, Eſope s'arrêtant avec le jardinier, compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouſe un autre qui a auſſi des enfans d'une autre femme, & qui préfere les ſiens à ces derniers; ainſi la terre, diſoit-il, eſt marâtre des productions du travail & de la culture, & véritable mere des ſiens propres. Cette raiſon ſatisfit le jardinier.

Une autrefois, que ſon maître avoit deſſein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues. Ne t'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colere, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Eſope? C'eſt le lien de la vie civile, la clef des ſciences, l'organe de la vérité & de la raiſon. Par elle on bâtit les villes, & on les police, on inſtruit, on perſuade, on règne dans les aſſemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui eſt de louer les dieux. Hé bien, dit Xanthus, qui prétendoit l'attrapper, achete-moi demain ce qu'il y a de pire, ces mêmes perſonnes viendront chez moi, & je veux diverſifier. Le lendemain, Eſope ne fit ſervir que le même mets, diſant que la langue eſt la pire choſe qui ſoit au monde. C'eſt la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la ſource des diviſions & des guerres. Elle eſt l'organe de l'erreur, du menſonge, de la calomnie, des blaſphêmes.

Eſope eut encore pour maître un autre Philoſophe, Samien de nation, nommé Idmond ou Jadmond. C'eſt à ce dernier maître qu'Eſope eſt redevable de ſa liberté. Il s'acquit tant de réputation parmi les Grecs, qu'il trouva moyen de les porter à ſe révolter contre Créſus. Malgré cela, un des premiers uſages qu'il fit de ſa liberté, ce fut d'aller chez ce Prince, qui, ſur ſa grande réputation, déſiroit depuis long-tems de le voir. Sa taille & ſa mine rabattirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue. Mais, la beauté de ſon eſprit éclata bientôt à travers ces voiles & ces dehors groſſiers qui la couvroient; & ce Prince comprit, comme le diſoit Eſope dans une autre occaſion, qu'il ne falloit pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y eſt enfermée.

Il fit pluſieurs voyages dans la Grece, ſoit pour ſon plaiſir, ſoit pour les affaires de Créſus. Paſſant par Athènes, peu de tems après que Piſiſtrate y eut uſurpé la puiſſance ſouveraine, & aboli l'État populaire, & voyant que les Athéniens por-

toient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles, qui demanderent un Roi à Jupiter. Il se fit connoître aussi à la cour du roi de Babylone & à celle du roi d'Égypte.

Il étoit auprès de Crésus, lorsque Solon vint voir ce Prince, & il fut fort fâché du mauvais accueil que Solon en reçut. Il lui dit par forme d'avis: *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Plutarque nous apprend la manière, dont Esope mourut. Il étoit allé à Delphes chargé d'or & d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, & de donner à chaque habitant une somme considérable. Une querelle qui s'éleva entre lui & ceux de Delphes, fut cause qu'après avoir fait le sacrifice, il renvoya à Crésus l'argent qu'il avoit reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce Prince l'avoit destiné, s'en étoient rendus indignes. Les habitans de Delphes le firent condamner comme coupable de sacrilege, & le précipiterent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peste & par la famine; de sorte que pour faire cesser ces maux, ils firent signifier dans toutes les assemblées de la Grece, que si quelqu'un venoit exiger, pour l'honneur d'Esope, la vengeance de sa mort, ils lui donneroient satisfaction. A la troisième génération, il se présenta un homme de Samos, qui n'avoit d'autre relation à Esope, sinon qu'il étoit issu des personnes qui avoient acheté ce fabuliste. Les Delphiens donnerent satisfaction à cet homme, & se délivrerent ainsi des maladies & de la disette qui les tourmentoient.

Les Athéniens, justes estimateurs de la vraie gloire, érigerent à ce sçavant & spirituel esclave une statue magnifique; pour faire sçavoir, dit Phedre, que la carrière de l'honneur étoit ouverte indifféremment à tous les hommes, & que c'étoit, non à la naissance, mais au mérite, qu'on rendoit ce glorieux hommage.

Æsopo ingentem statuam posuere Attici,
Servumque collocârunt æterna in basi,
Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.

Esope est regardé comme l'auteur & l'inventeur de cette manière simple & naturelle d'instruire par des apologues & des fictions; & c'est ainsi qu'en parle Phedre. Mais, à proprement parler, la gloire de cette invention est due au poëte Hésiode; invention peu importante, ce semble, & d'un mérite

fort médiocre, & qui a pourtant été très-estimée & mise en usage par les plus sublimes Philosophes, & les plus habiles Politiques. Platon nous apprend que Socrate, peu de momens avant sa mort, mit en vers quelques fables d'Esope; & Platon lui-même recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans, pour leur former les mœurs, & leur inspirer l'amour de la sagesse.

On peut dire des fables, que c'est un langage muet, que toutes les nations entendent, un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Esope est le premier, entre les Écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a développé, qui en a fait d'heureuses applications, & qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions & de tous les âges. Il est le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice & par un innocent mensonge, de les revêtir d'images gracieuses, empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, & du sentiment aux plantes, aux arbres, & à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Esope sont dénuées de tout ornement & de toute parure, mais pleines de sens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient composées. Celles de Phedre sont un peu plus relevées & plus étendues, mais cependant d'une simplité & d'une élégance qui ressemblent beaucoup à l'atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire, à ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'étoit point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance, a égayé ses fables par un tour naïf & original, qui lui est particulier, & dont personne n'a pu approcher.

Il n'est pas facile de décider si Esope se mit, de dessein formé, à composer ses fables; mais, de quelque façon & dans quelque vue qu'il les ait composées, il est certain qu'elles ne sont pas toutes parvenues jusqu'à nous. Les Anciens en ont cité quelques-unes qui nous manquent. Il n'est peut-être pas moins certain que celles que nous avons, ne sont pas telles qu'il les avoit faites. Les Sçavans ont toujours pensé que le recueil qui porte son nom, étoit l'ouvrage de Planude, moine Grec du quatorzième siècle, qu'on soupçonne, ou d'avoir altéré les manuscrits originaux, en substituant son style à celui de l'Auteur, ou d'avoir fabriqué les fables qu'il a publiées sous un nom propre à les accréditer; & ce qui forme un préjugé en faveur de la dernière opinion, c'est que l'on ne connoît, dit Fabricius, aucun

manuſcrit d'Eſope, qui ſoit antérieur au tems de Planude. Il y auroit un moyen d'éclaircir ce point de critique. M. Lebeuf, dans ſon mémoire ſur les anciennes traductions en langue Françoiſe, parle de traductions des fables d'Eſope, faites à la fin du douzième ſiècle, & au commencement du quatorzième. Il s'agiroit de comparer ces fables Françoiſes avec le texte Grec que nous avons ſous le nom d'Eſope; ſi elles s'y trouvoient conformes, Planude ſeroit juſtifié. Au reſte, quand la comparaiſon tourneroit à la décharge de Planude, quand le manuſcrit d'Iſaac Voſſius auroit les 500 ans d'ancienneté, que Charles Boyle lui attribue, & que celui de Florence, cité par le pere de Montfaucon, dans ſon voyage d'Italie, ſeroit encore plus ancien; nous ne pourrions pas avec cela nous flatter d'avoir les véritables fables d'Eſope, s'il eſt vrai, comme pluſieurs le penſent, qu'elles ne ſe ſoient originairement conſervées que dans la mémoire de quelques hommes qui les avoient appriſes par cœur.

Il eſt du moins évident que la plûpart des affabulations, Ἐπιμύθια, qui comprennent les moralités, ne ſçauroient être d'Eſope; pluſieurs de ces affabulations ſont viſiblement empruntées, ou imitées d'ouvrages poſtérieurs à Eſope.

Que nous reſte-t-il donc du héros de l'Apologue? A la réſerve d'un petit nombre de fables qu'Ariſtote, Plutarque & d'autres Anciens ont rapportées comme de lui, & qu'on peut, ſur leur témoignage, lui attribuer légitimement, il ne nous reſte que ſon nom; mais, ce nom nous a été tranſmis avec une diſtinction qui lui eſt particulière. L'antiquité a pris ſoin elle-même de le perpétuer, en le faiſant ſervir à caractériſer le genre d'ouvrage par lequel Eſope s'étoit illuſtré; l'Apologue eſt conſtamment déſigné chez les Anciens, ſoit Grecs, ſoit Latins, par les mots Ἀἰσώπειος μῦθος, ou λόγος, *Æſopia fabula*.

ESOPE, *Æſopus*, Ἄισωπος, Auteur d'un éloge de Mithridate, étoit lecteur de ce Prince, & vivoit vers la 173e. Olympiade, l'an 88 avant J. C. Il compoſa un ouvrage ſur le raviſſement d'Hélene, dans lequel il faiſoit mention d'une pierre imaginaire nommée Aſtérites, qui s'enflamme aux rayons du ſoleil, & qui a une vertu ſurprenante pour les philtres, c'eſt-à-dire, pour donner de l'amour. Il y a quelque apparence qu'Eſope parla de ce philtre, parce que pour excuſer Hélene, il feignit que Pâris ne l'enleva, qu'après lui avoir donné de l'amour par des moyens extraordinaires. Les Naturaliſtes diſent que cette pierre ſe trouve dans la tête d'une baleine, qu'on appelle *Pan*.

ESOPE [CLODIUS], *Clodius Æſopus*, fameux comédien, qui

vivoit vers l'an de Rome 670, & 84 avant J. C. (*a*) Il passe pour avoir été le plus célebre acteur qu'aient eu les Romains pour le tragique. Il étoit ami de Cicéron, qui s'étoit mis sous sa discipline pour se perfectionner dans l'action ; & il alloit souvent entendre les harangues d'Hortensius, comme Valere-Maxime le remarque. Clodius Esope faisoit des dépenses prodigieuses. Pline parle d'un repas, où il fit servir un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. Ce plat ne fut rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter ou à parler, & qui coûtoient chacun six cens livres. Le fils de Clodius Esope ne donna pas moins dans le luxe que son pere. Il ne se contentoit pas de donner à ses conviés les oiseaux qui coûtoient le plus, comme sont ceux que l'on instruit à chanter, il leur donnoit aussi à avaler des perles dissoutes. Quelques-uns, entr'autres Valere-Maxime, en parlent comme si cette extravagance lui fût très-ordinaire ; mais, Pline insinue qu'il ne fit avaler des perles qu'une seule fois. Horace ne parle que d'une perle de grand prix, que le fils de Clodius Esope avala, dissoute dans du vinaigre.

Clodius Esope, malgré ses grandes dépenses, mourut riche de près de deux millions. On raconte de lui, que jouant un jour le rôle d'Atrée, lorsqu'il fut à la scene où ce Prince délibere quelle vengeance il prendra de son frere Thyeste, un de ses domestiques étant venu à passer inconsidérément devant lui, dans le moment que la violence de sa passion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre qu'il l'étendit mort à ses pieds.

On assure que Clodius Esope & Roscius ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus autrefois à Rome, le premier pour le tragique, comme on l'a déjà dit, & le second pour le comique.

ESOPE, *Æsopus*, Αἴσωπος, (*b*) l'un des serviteurs de la reine Alexandra, fille d'Hyrcan, eut ordre de cette Princesse de faire faire deux coffres en forme de bieres, dans l'un desquels elle vouloit qu'on l'enfermât, & son fils Aristobule dans l'autre, pour les emporter de nuit dans un vaisseau, qui étoit tout prêt à faire voile en Égypte. Alexandra espéroit se délivrer par ce moyen de la tyrannie d'Hérode son gendre, & trouver un asyle sûr auprès de Cléopâtre reine d'Égypte. Mais, Esope fit confidence de la chose à Sabion, l'en croyant instruit, parce qu'il passoit pour être fort ami de sa maîtresse, & grand ennemi d'Hérode. Cet homme, ravi de trouver une

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 863. Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 1. Plin. T. I. p. 571. T. II. p. 712. Horat. L. II. Satyr. 3. v. 238. Valer. Max. L. IX. c. 1.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XV. p. 514.

occaſion favorable pour gagner l'affection d'Hérode, lui découvrit le deſſein d'Alexandra ; & ce Prince, qui n'étoit pas moins adroit que vindicatif, la laiſſa ſe mettre en devoir de l'exécuter, ſans la faire arrêter avec ſon fils, que lorſqu'on les emportoit dans ces coffres faits en forme de bieres. Comme il n'oſoit faire de mal à Alexandra, de peur que Cléopâtre n'en eût du reſſentiment, il fit ſemblant de lui pardonner, & affecta de paroître clément envers la mere & le fils, par une grandeur de courage ; mais, il réſolut de perdre Ariſtobule à quelque prix que ce fût, & de différer ſeulement quelque tems, pour mieux cacher ſon deſſein.

ESPAGNE, *Hiſpania*, (*a*) Ἱσπανία, Ἰβηρία, vaſte contrée d'Europe, où elle formoit une preſqu'iſle, qui ne tenoit au continent, c'eſt-à-dire, à la Gaule, que par l'eſpace occupé par les monts Pyrénées. Tout le reſte de l'Eſpagne étoit baigné par les eaux de la mer. Celles de la mer Méditerranée baignoient ſes côtes à l'Orient & au Midi, & celles de la mer Atlantique les baignoient à l'Occident. Ce que nous appellons aujourd'hui le détroit de Gibraltar, faiſoit la ſéparation de l'Eſpagne d'avec la Mauritanie, province d'Afrique.

L'Eſpagne a porté divers noms chez les Anciens. Ils l'ont appellée Heſpérie, Ibérie & Celtibérie. Ce premier nom, qui ſignifie païs d'Occident, lui a été donné par les Grecs, à cauſe de ſa ſituation à leur égard. Celui d'Ibérie paroît venir du fleuve Ibérus, aujourd'hui l'Ebre ; ou du terme Chaldaïque *Aberin*, qui ſignifie extrêmité, parce qu'on regardoit autrefois cette région comme l'extrêmité du monde. Les Phéniciens ou Chananéens y vinrent faire des établiſſemens 1500 ans avant Jeſus-Chriſt ; & Bochard prétend que le nom de Spanica, d'où vient celui d'Eſpagne, ſe tire d'un mot Phénicien, qui veut dire Lapin, parce qu'il y en avoit un grand nombre. Enfin, le nom de Celtibérie fut auſſi donné à l'Eſpagne, & quoique Ptolémée ne comprenne ſous ce nom qu'une partie de l'Eſpagne Tarragonoiſe, il paroît que les Anciens l'ont donné à toute l'Eſpagne ; puiſque Diodore de Sicile appelle les Luſitaniens, qui occupoient à peu près ce qu'on nomme aujourd'hui le Portugal, les plus courageux des Celtibériens. Il ſeroit dif-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 4. *& ſeq.* Strab. pag. 136, 137. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 138. *& ſeq.* Solin. pag. 169. *& ſeq.* Diod. Suid. p. 214. *& ſeq.* Herod. L. IV. c. 49. Corn. Nep. in Amilc. c. 3. in Annib. c. 2, 3. Juſt. L. XII c. 13. L. XLII. c. 5. L. XLIV. c. 1. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXI. *& ſeq. Lib.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 117, 118, 133. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. II. pag. 456. T. III. p. 26. *& ſuiv.* Tom. V. p. 102. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 78, 79.

ficile de décider si un nom général à tout le païs auroit été restreint dans la suite à une province, comme nous voyons aujourd'hui le nom de Bourgogne, autrefois commun à un royaume, réduit à une province; ou si c'est le nom d'un canton, qui par quelque prérogative à été transporté à toute la nation, comme celui de Suitz, qui n'est qu'un petit canton, est devenu commun à tout le corps Helvétique.

Quant au nom d'Espagne, il vient, selon Justin, de celui d'Hispanus, Prince qui règna dans ce païs.

Histoire abrégée des principales révolutions arrivées anciennement en Espagne.

On dit en général que la nation des Celtes, descendans d'Ascenez, l'un des fils de Japhet, occupa l'Espagne, les Gaules, les isles Britanniques, la Germanie, l'Illyrie; & il est certain au moins que les Romains, lorsqu'ils entrerent en Espagne, y trouverent plusieurs peuples qui conservoient encore le nom de Celtes, ou ce qui est la même chose celui de Gaulois. Hérodote, le plus ancien des Historiens qui sont venus jusqu'à nous, dit que les Cynetes étoient les plus occidentaux de toute l'Europe après les Celtes; ce qui donne lieu de croire que ce peuple occupoit les environs de la Guadiane, jusqu'au cap Saint Vincent. Hérodote ajoûte que les Gletes étoient un peu plus au septentrion; après quoi il nomme les Tartesses, les Elbestiens, les Mastienes, les Celcianes, & le Diorhodane. Ce dernier nom paroît être un nom corrompu; mais, on sçait d'ailleurs, que les Tartesses habitoient la côte de l'Océan, voisine de Cadiz, & les Mastienes celle qui est la plus proche du détroit. D'où l'on conclut que les autres peuples nommés par cet Auteur, étoient ceux qui occupoient la côte méridionale de l'Espagne. Cette côte étoit la plus connue des Grecs, parce que c'étoit celle où l'on faisoit le plus de commerce. Ils y avoient bâti quelques villes, comme Abdéra, qu'on croit être Almérie, proche du cap de Gates, & Héraclée au détroit. Ils en bâtirent d'autres ensuite sur la côte orientale, comme Roses, autrefois Rhodes, & tout auprès Empurias sur le Fluvia, & même si l'on en croit quelques-uns, Lisbonne à l'embouchure du Tage dans l'Océan, & Tui sur le Minho; mais, ce qu'on dit de ces deux dernières n'est pas soutenable.

Les Phéniciens, comme on l'a déjà dit, vinrent aussi en Espagne dans le dessein d'étendre leur commerce sur la Méditerranée; & ils passent même pour les premiers qui aient connu ce païs, ce qui ne doit s'entendre que d'une découverte pareille à celle de l'Amérique, puisqu'ils le trou-

verent peuplé. Ils firent d'abord des établissemens à Cadiz, qu'ils nommerent Gadir, qui en leur langue signifie haie ou rempart. Ils fonderent ensuite d'autres colonies, comme Malaga, &c.

Vinrent ensuite les Carthaginois. On ne sçait pas précisément dans quel tems ils entrerent en Espagne, ni jusqu'où d'abord ils pousserent leurs conquêtes. Il y a de l'apparence que dans ces premiers commencemens elles furent fort lentes, parce qu'ils avoient affaire à des peuples très-belliqueux, & qui se défendoient avec beaucoup de courage. Ils n'en seroient même jamais venus à bout, comme l'observe Strabon, si les Espagnols réunis tous ensemble avoient formé un corps d'État, & s'étoient prêté un mutuel secours. Mais, chaque canton, chaque peuple étant entièrement séparé de ses voisins, sans avoir avec eux ni commerce, ni liaison, il falloit les dompter les uns après les autres; ce qui d'un côté fut la cause de leur perte, mais de l'autre, faisoit traîner les guerres en longueur, & rendoit la conquête du païs beaucoup plus difficile. Aussi, a-t-on remarqué que quoique l'Espagne ait été la première province de celles qui sont dans le continent, que les Romains aient attaquée, elle est la dernière qu'ils aient domptée, & elle ne passa entièrement sous leur joug, qu'après plus de deux cens ans d'une vigoureuse résistance.

Ce qui donna d'abord occasion aux Carthaginois de passer en Espagne, fut le secours qu'ils envoyerent aux Gaditains contre les Turdétains. Ils s'emparerent de Cadiz, & y envoyerent toujours depuis des gouverneurs. Ils s'assujettirent ensuite peu à peu une grande partie de l'Espagne, en lui laissant les apparences de la liberté. Les habitans de la côte méridionale étoient connus sous le nom de Penes, *Pœni*, comme sous leur ancien nom de Bastules. Une ville nommée Rubricata, sur le Lombregat; une autre à l'embouchure de l'Ebre, connue sous le nom de Carthage; une autre encore de même nom, présentement Carthagene, entre le cap de Palos & le Guadalentin; Brecar, aujourd'hui Braga sur la Lima; diverses autres villes bâties par les Carthaginois sur toutes les côtes, les assuroient de la fidélité des peuples qui s'étoient soumis à eux, ou qui paroissoient encore libres sous le nom de confédérés ou alliés. Ils continuerent long-tems à étendre leurs conquêtes sens être troublés par les étrangers; mais, les Romains les ayant vaincus en Sicile, & les ayant forcés de faire une paix désavantageuse, l'an 241 avant Jesus-Christ, les obligerent encore peu après de se contenter de l'Espagne située au-delà de l'Ebre, & les forcerent de s'engager par un traité

à ne rien entreprendre au septentrion de ce fleuve. Annibal viola ce traité presque aussitôt, & il alluma une guerre dont les évènemens furent aussi surprenans que divers. Pendant qu'il ravageoit l'Italie comme un foudre, les deux Scipions, généraux Romains, conquirent une partie de l'Espagne; mais, ayant grossi leurs armées des troupes du païs-même, ils en furent trahis, & perdirent la vie en combattant contre les Carthaginois. Un simple officier, ayant pris alors la conduite de l'armée Romaine, la conserva; ensuite Scipion, surnommé depuis l'Africain, ayant défait en diverses batailles, trois généraux Carthaginois, les chassa entièrement de l'Espagne, à laquelle ils renoncerent par les traités de paix qu'ils furent contraints d'accepter, l'an 201 avant J. C.

Lorsque les Romains entrerent dans l'Espagne, ils la trouverent partagée entre divers peuples, dont ils ont conservé les noms à la postérité, sans marquer bien précisément l'étendue du païs que chacun d'eux occupoit. Quoiqu'ils n'y eussent point de concurrens, ils ne posséderent paisiblement presque aucune partie, jusqu'au règne d'Auguste. Les Celtibériens sur-tout, & les Lusitaniens leur firent beaucoup de peine; mais, une seule ville des Arévaces, Numance, les inquiéta plus que tous les autres peuples. Il y avoit plus de soixante ans qu'ils avoient chassé les Carthaginois, lorsqu'ils entreprirent de s'assujettir les Callaiques, & ils ne purent dompter que les Brecaires. Les Callaiques au-delà du Minho, les Astures & les Cantabres conserverent leur liberté jusqu'au règne d'Auguste.

Les successeurs de ce Prince, ayant soutenu long-tems les efforts des nations Barbares qui attaquoient l'Empire de tous côtés, perdirent presque entièrement l'Espagne. Les Alains, les Vandales & les Sueves ayant ravagé les Gaules sans opposition, passerent enfin les Pyrénées, & après avoir parcouru toute l'Espagne d'un bout à l'autre, la partagerent entr'eux, l'an de Jesus-Christ 411. Les Historiens, parlant de ce partage, disent que les Vandales & les Sueves occuperent la Galice; qu'à leur midi les Alains s'emparerent de la Lusitanie, & de la province Carthaginoise dans toute la largeur de l'Espagne, & que la Bétique fut cédée aux Vandales Silinges. A quoi ils ajoûtent, que les peuples de la Tarragonoise, que ces Barbares laissoient à l'empire, ayant pris les armes soit pour se défendre contre eux, soit pour se délivrer des concussions & des cruautés des Gouverneurs, achéverent de ruiner l'Espagne. Ces rebelles sont connus sous le nom de Bagaudes; & ils donnerent bien de la peine aux généraux Ro-

mains. Pour les Barbares, Ataulpho, roi des Visigoths, qui venoit de ravager l'Italie, ayant fait la paix avec Honorius, se chargea de les détruire; mais, une mort prématurée l'ayant empêché d'exécuter ses desseins, Vallia, l'un de ses successeurs, suivant ses vues, détruisit le nouveau royaume des Alains, dès l'an 418. On ajoûte que les Vandales Silinges furent aussi défaits, & chassés de la Bétique par Vallia. Mais, les Vandales de Galice s'y établirent presque aussi-tôt, ayant été poussés jusque-là par les généraux Romains, après avoir eux-mêmes obligé les Sueves de se retirer au-delà des montagnes de Galice, sur les bords de l'Océan. La défaite du comte Castin ayant obligé enfin les Romains de laisser les Vandales en repos, ils s'établirent le long du Guadalquivir, & donnerent au païs qu'ils occuperent le nom de Vandalousie, qui fut un peu changé depuis. Mais, ils n'y demeurerent pas long-tems, & ils abandonnerent l'Espagne dès l'année 428, pour aller faire la conquête de l'Afrique. Leur retraite fut moins favorable aux Espagnols qu'aux Sueves, qui sortirent alors de leurs montagnes, & qui malgré quelques échecs, conquirent en peu de tems toute la Lusitanie, & une partie de la Bétique. Il est vrai que de ces conquêtes ils ne conservoient trente ans après que les païs les plus proches de la Galice. Les rois Goths & les princes Bourguignons, prenant en main les intérêts des Empereurs, les maltraiterent, & ils continuerent de se ruiner par les guerres civiles.

Dans ce tems-là même, c'est-à-dire, vers l'an 456, les Goths commencerent à faire des établissemens durables en Espagne, & l'on assure qu'ils les firent du consentement de l'Empereur Marcien. Lorsqu'ils y furent établis, diverses petites républiques qui s'y étoient formées, & qui s'étoient soustraites à toute domination, furent forcées en très-peu de tems de recevoir la loi d'eux. Ils enleverent aussi peu à peu toutes les villes que les Empereurs d'Orient s'étoient conservées sur les côtes. Leuvigilde, un de leurs Rois, qui commença à règner l'an 508, acheva d'en chasser les Grecs; & ce fut lui aussi, qui, sous prétexte de venger les mauvais traitemens faits au roi Euric, & de punir l'insolence d'Auduca, qui s'étoit emparé de la couronne, détruisit le royaume des Sueves dans la Galice. Les successeurs de Leuvigilde furent maîtres absolus de toute l'Espagne, à l'exception de la Cantabrie, qui étoit soumise aux Rois de France; mais, le roi Sisebuth la leur enleva l'an 612. Enfin, le royaume des Goths en Espagne fut détruit lui-même par les Sarrasins d'Afrique, le comte Julien les y ayant attirés, pour se venger de l'affront fait à sa

fille ou sa sœur, par le roi Roderic, qui l'avoit violée. Les siecles suivans ont produit bien d'autres révolutions; mais, elles ne sont point comprises dans les bornes de cet Ouvrage.

Mœurs des Espagnols.

Les Espagnols, selon Diodore de Sicile, avoient une coûtume assez singulière. Ceux d'entr'eux qui étoient à la fleur de leur âge, mais plus particulièrement ceux qui se voyant dénués des biens de la fortune, se trouvoient de la force & du courage, ceux-là, dis-je, ne prenant avec eux que des armes seules, s'assembloient sur des montagnes escarpées. Formant ensuite de nombreux corps de troupes, ils parcouroient toute l'Espagne, & s'enrichissoient par leurs vols & par leurs rapines. Ils se croyoient même à l'abri des dangers dans cette expédition; car, étant armés à la légere, & d'ailleurs extrêmement agiles, il étoit très-difficile de les surprendre, d'autant plus, qu'ils se retiroient fréquemment dans les creux de leurs rochers, qui étoient pour eux des lieux de sûreté, & où l'on ne pouvoit conduire des troupes réglées. C'est pourquoi les Romains, qui les avoient souvent attaqués, avoient bien réprimé leur audace; mais, ils n'avoient jamais pu faire entièrement cesser leurs brigandages.

Selon Justin, les corps des Espagnols étoient faits à la faim & au travail, & leurs courages au mépris de la mort. Leur frugalité dure & serrée alloit jusqu'à l'excès. La guerre leur plaisoit mieux que le repos, & s'ils n'avoient point d'ennemis étrangers, ils s'en faisoient de domestiques. On en vit souvent plusieurs expirer dans les supplices, plutôt que de révéler un secret qu'on leur avoit confié, tant le silence leur étoit plus religieusement sacré que la vie ne leur étoit précieuse. On célébroit encore du tems de Justin, la patience de cet esclave qui, durant la guerre Punique, tout fier d'avoir vengé la mort de son maître, poussa de grands éclats de rire au milieu même des tourmens, & d'un visage toujours gai & toujours sérein, triompha de la barbarie des bourreaux. La nature leur avoit généralement donné une souplesse de corps admirable, & un esprit inquiet & remuant. La plûpart avoient une passion si outrée pour leurs chevaux de bataille & pour leurs armes, qu'ils en préféroient la conservation à celle de leur propre vie. Ils ne sçavoient ce que c'étoit que de solemniser leurs fêtes par la pompe des festins. Ce ne fut qu'après la seconde guerre Punique, qu'ils apprirent des Romains l'usage des bains chauds. Pour preuve que leur esprit, dit Justin, approche plus de la bête que de l'homme, c'est que durant une si longue suite de siècles, ils

n'ont eu de grand capitaine que le ſeul Viriatus, qui pendant le cours de dix années ſçut fatiguer les Romains par divers combats, de pluſieurs deſquels il ne ſortit que victorieux. Encore, continue Juſtin, ne le mirent-ils pas à leur tête par un effet de leur jugement & de leur choix, mais ils le ſuivirent aveuglément comme un homme habile à prévoir & à éviter les périls. Le vertueux Eſpagnol garda une telle modération dans ſa fortune, qu'après avoir ſouvent vaincu des armées conſulaires, & s'être illuſtré par tant d'exploits, il ne changea jamais rien de la ſimplicité de ſes armes, de ſes habits, & de ſa table, mais s'attacha toujours fidelement à ſa première façon de vivre; en ſorte que le moindre ſoldat de l'armée paroiſſoit plus riche que ſon général.

Les Eſpagnols ont été en réputation pour l'eſprit, depuis le tems d'Auguſte; & leur païs a donné à l'empire & à la ville de Rome divers Orateurs, divers Philoſophes, & quelques Juriſconſultes; mais, il a été encore plus fécond en Poëtes. Depuis que l'Eſpagne a été ſoumiſe à la tyrannie des Sarraſins & des Maures, elle n'a pas laiſſé de produire un aſſez grand nombre d'écrivains Arabes & Juifs, la plûpart médecins, aſtronomes, philoſophes ou rabbins; & on peut dire que ceux d'Eſpagne ſurpaſſent tous les autres Auteurs de ces ſectes répandues dans les diverſes provinces du monde.

Mines d'Eſpagne.

On trouvoit en Eſpagne beaucoup de mines d'argent, & ceux qui y travailloient devenoient extrêmement riches. Autrefois les montagnes des Pyrénées étoient couvertes d'une épaiſſe forêt; mais, quelques paſteurs y ayant mis le feu, elle fut entièrement conſumée. L'embraſement ayant duré pluſieurs jours, la ſuperficie de la terre parut brûlée; & c'eſt pour cette raiſon que l'on a donné à ces montagnes le nom de Pyrénées. Des ruiſſeaux d'un argent rafiné, & dégagé de la matière qui le renfermoit, coulerent ſur cette terre. Les naturels du païs en ignoroient alors l'uſage, & les Phéniciens qui en connoiſſoient le prix, leur donnerent en échange d'autres marchandiſes de peu de valeur. Tranſportant enſuite cet argent dans l'Aſie, dans la Grece, & dans d'autres endroits, ils en retiroient des profits immenſes. Leur avidité pour ce métal fit qu'en ayant amaſſé plus qu'ils n'en pouvoient charger ſur leurs vaiſſeaux, ils s'aviſerent d'ôter tout le plomb qui entroit dans la fabrique de leurs ancres, & d'employer à cet uſage l'argent qu'ils avoient de trop. Les Phéniciens, ayant continué ce commerce pendant un fort long-tems, devinrent ſi riches, qu'ils envoyerent plu-

sieurs colonies dans la Sicile & dans les isles voisines, dans l'Afrique, dans la Sardaigne & dans l'Espagne même. Mais, enfin, les Espagnols ayant reconnu les avantages de ce métal, creuserent de profondes mines, & en tirerent de l'argent parfaitement beau, & en assez grande quantité pour se faire des revenus très-considérables. Nous rapporterons ici de quelle manière on conduisoit ce travail.

Il y avoit en Espagne plusieurs mines d'or, d'argent & de cuivre. Ceux qui travailloient à ces dernières, en retiroient ordinairement la quatrième partie de cuivre pur; les moins habiles de ceux qui entreprenoient les mines d'argent, en rendoient, en l'espace de trois jours, la valeur d'un talent Euboïque; car, les morceaux des mines étoient pleins d'un argent fort compacte & très-brillant, de sorte que la fécondité de la nature étoit-là aussi merveilleuse que l'adresse des hommes. Les naturels du païs s'enrichissoient beaucoup autrefois à ce travail, auquel l'abondance de la matiere les attachoit extrêmement. Mais, depuis que les Romains eurent subjugué l'Espagne, ses provinces furent remplies d'un nombre infini d'Italiens, qui en remporterent des richesses immenses. Car, achetant des esclaves en grand nombre, ils les mettoient sous la conduite des intendans des mines. Ceux-ci, leur faisant creuser en différens endroits des routes, ou droites ou tortueuses, trouvoient bientôt des veines d'or & d'argent. Ils donnoient à leurs mines non seulement la longueur de plusieurs stades, mais encore une profondeur extraordinaire, & ils tiroient ainsi leurs trésors des entrailles de la terre.

Ceux qui travailloient aux mines de l'Espagne, n'étoient jamais trompés dans leurs espérances; & pourvu qu'ils rencontrassent bien en commençant, ils découvroient à chaque pas qu'ils faisoient, une matière toujours plus abondante, & les veines sembloient s'entrelacer les unes avec les autres. Les ouvriers trouvoient assez souvent quelques-uns de ces fleuves, qui coulent sous terre. Pour en diminuer la violence, ils les détournoient dans des fossés qui alloient en serpentant; & l'avidité du gain les faisoit venir à bout de leur entreprise. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils desséchoient entièrement ces fleuves par le moyen de la roue, ou de la vis Égyptienne, qu'Archimede de Syracuse inventa dans son voyage en Égypte. ils s'en servoient pour faire monter continuellement ces eaux jusqu'à l'entrée de la mine, & ayant mis à sec l'endroit où elles couloient, ils y travailloient à leur aise. En effet, cette machine étoit si artistement inventée, que par ce moyen, on transportoit aisément

ment un fleuve entier d'un lieu profond sur une plaine élevée, dit Diodore de Sicile.

Les esclaves qui demeuroient dans les mines, rapportoient, comme nous l'avons dit, des revenus considérables à leurs maîtres; mais, la plûpart d'entr'eux mouroient de misere, après avoir été excessivement tourmentés pendant leur vie. On ne leur donnoit aucun relâche, & les hommes qui les commandoient, les contraigoient par les coups à des travaux qui passoient leur force, jusqu'à ce qu'ils y laissassent leur malheureuse vie. Ceux d'entr'eux dont le corps étoit plus robuste, & l'ame plus patiente, avoient à souffrir plus long-tems, en attendant une mort que l'excès des maux qu'ils enduroient, leur devoit faire préférer à la vie.

Entre les différentes choses que l'on observoit dans ces mines, celle-ci ne nous semble pas une des moins remarquables. On n'en voyoit aucune, du tems de Diodore de Sicile, qui fût nouvellement ouverte; elles l'avoient été toutes par l'avarice des Carthaginois, pendant que ces peuples étoient les maîtres de l'Espagne. Ce fut par le moyen de l'argent qu'ils tiroient de ces mines, qu'ils eurent à leur solde des soldats courageux, dont ils se servirent dans les grandes expéditions qu'ils firent alors.

Division de l'Espagne. Ses Jurisdictions.

1.° Le premier traité que les Romains avoient fait avec les Carthaginois, pour les empêcher d'étendre leurs conquêtes au septentrion de l'Ebre, leur fit diviser l'Espagne en deux parties; celle qu'ils avoient mise à couvert de cette république ambitieuse, fut appellée Citérieure, & l'autre Ultérieure.

L'Espagne Citérieure comprenoit les Galleces, les Astures, les Vaccéens, les Celtibériens, les Cantabres, les Vascons.

L'Espagne Ultérieure renfermoit les Lusitaniens, les Vettons, les Turdétains, les Celtiques, les Bastules ou Pœnes, les Turdules.

2.° Les Romains imaginerent ensuite une autre division, & firent trois parties de l'Espagne; l'une fut appellée Lusitanie; une autre Bétique; la troisième Tarragonoise.

Dans la Lusitanie on trouvoit les Lusitaniens, les Vettons, une partie des Turdétains & des Celtiques.

Il y avoit dans la Bétique ce qui restoit des Turdétains & des Celtiques, en outre les Bastules ou Pœnes & les Turdules.

La Tarragonoise avoit pour peuples les Galleces, les Asture, les Cantabres, les Celtibériens. Ces quatre peuples, sur-tout les deux derniers,

étoient divisés en une infinité de branches.

Lorsque les Romains furent maîtres de l'Espagne, ils y établirent des tribunaux pour rendre la justice, & terminer les procès. On leur marqua à chacun un district ou une étendue de jurisdiction, afin que chacun sçût à quel tribunal il devoit s'adresser. Les villes où ces tribunaux furent érigés, ou plutôt les tribunaux mêmes, sont ce que Pline nomme *Conventus juridici*, ce qui signifie mot-à-mot *assemblées* ou *rendez-vous juridiques*. Il y en avoit quatorze; sçavoir, quatre dans la Bétique, trois dans la Lusitanie, & sept dans la Tarragonoise. En voici l'étendue, avec le lieu de leur siege, réduit en table par le pere Briet.

Dans la Bétique.

Gaditanus, partie du territoire de Séville & l'isle de Calis. A Gadira ou Cadiz.

Hispalensis, la plus grande partie du territoire de Seville. A Seville.

Astigitanus, partie du territoire de Séville, & le diocèse de Malaga, au royaume de Grenade. A Astigi ou Exija.

Cordubensis, le territoire de Cordoue & tout le royaume de Grenade, excepté l'évêché de Malaga. A Cordoue.

Dans la Lusitanie.

Pacensis, partie du Portugal; sçavoir, Entre-Tejo & Guadiana, & l'Algarve. A Beja, que l'on nommoit alors Pax Julia.

Scalabitanus, la province de Beyria, l'Estramadure Portugaise, & partie de Traos-Montes. A Scalabiscus, aujourd'hui Santaren.

Emeritensis, partie du royaume de Léon, en-deçà du Duero, & toute l'Estramadure Castillane. A Merida, nommée alors *Augusta Emerita.*

Dans la Tarragonoise.

Lucensis, toute la Galice. A Lugos, nommée alors *Lucus Augusti.*

Braccarensis, une bonne partie du Portugal, entre Duero & Minho, & partie de Traos-Montes. A Braccara, aujourd'hui Brague.

Asturicensis, l'Asturie d'Oviedo, & partie du royaume de Léon, au-delà du Duero. A Astorga, nommée alors *Asturica.*

Cluniensis, l'Asturie Santillane, toute la Biscaye, une petite partie du royaume de Léon & la vieille Castille. A Clunia, aujourd'hui Coragna del Conte.

Cæsar Augustanus, partie de la nouvelle Castille, avec les royaumes d'Aragon & de Navarre. A Sarragosse, nommée alors *Cæsar Augusta.*

Tarraconensis, toute la Catalogne, & un peu du royaume de Valence. A Tarragone, ville bâtie par les Scipions. Ce département contenoit quarante-quatre peuples.

Carthaginiensis, partie de la

nouvelle Castille ; tout le royaume de Murcie, presque tout celui de Valence, & tout celui de Majorque. A Carthagene, ville fondée par les Carthaginois.

3°. L'Espagne fut divisée en six parties sous l'empire d'Adrien. La Tarragonoise, comme la plus grande, fut divisée en Tarragonoise, Gallice & Carthaginoise, auxquelles on ajoûta l'Espagne au-delà du détroit [*Transfretana*], qu'on appella aussi Tingitane, afin d'intéresser l'Espagne à la conservation de cette partie de l'Afrique. Mais, du tems de Constantin, on ajoûta une septième partie formée des isles Baléares. Ces sept provinces étoient gouvernées par un vicaire qui relevoit du préfet du prétoire des Gaules. Voici quelles étoient ces provinces, & leur rapport avec la Géographie moderne, selon le P. Briet.

I. La Bétique, comprenoit toute l'Andalousie, tout le royaume de Grenade, avec une petite partie du Portugal.

La capitale étoit Hispalis, aujourd'hui Séville. Cette province, du tems de Domitien, étoit proconsulaire ; sous Constantin, elle eut un président ; mais, sous Constance, elle devint consulaire.

II. La Lusitanie, presque tout le Portugal, à la réserve de la partie septentrionale, avec quelques lisières de l'Estramadure, de la Castille & du royaume de Léon.

La capitale étoit Augusta Emérita, aujourd'hui Mérida, ainsi nommée pour faire plaisir à Auguste, qui y avoit envoyé une colonie. Cette province étoit consulaire.

III. La Gallice, en Latin *Gallacia*, outre la Gallice moderne entière, une petite partie du Portugal, le royaume de Léon & les Asturies, la Biscaye dans son étendue, & la Castille vieille..

La capitale étoit *Braccara Augusta*, aujourd'hui Bragues. Cette province étoit sous un président ; mais, elle devint consulaire ensuite, & sur le déclin de l'Empire, elle n'eut plus qu'un président.

IV. La Tarragonoise, un peu de la nouvelle Castille, les royaumes de Navarre & d'Aragon, toute la Catalogne, & un peu du royaume de Valence.

La capitale étoit Tarragone. Cette province n'eut qu'un président.

V. La Carthaginoise, tout le royaume de Murcie, la plus grande partie du royaume de Valence & de la nouvelle Castille.

La capitale étoit Carthage la neuve ou Carthagene. Cette province n'eut, aussi-bien que la précédente, pour la gouverner, qu'un président.

VI. Les Isles, le royaume de Majorque.

Il y avoit trois villes remarquables ; sçavoir, Palma, Mago, Ebusus, dans les trois plus grandes isles. Cette province

fut d'abord conduite par un préfet, & ensuite par un président.

VII. La Tingitane, en Afrique, les royaumes de Maroc, de Fez & l'isle de Calis.

La capitale étoit Tingis, & la province avoit un président.

Aujourd'hui nous pouvons regarder l'Espagne comme une grande presqu'isle, séparée de la France au nord par les Pyrénées, & baignée du nord au couchant, & à la partie occidentale du midi, par l'Océan. ailleurs par le détroit de Gibraltar, & par la mer Méditerranée. Elle est renfermée, dit Maty, entre le 9e. degré de longitude & le 24e; & entre le 36e. de latitude & le 44e. Mais M. de l'Isle la renferme dans sa carte entre le 8e. degré & à peu près 30 min., & le 21e. de latitude; & pour la longitude il ne differe point, ou presque point, de ce que dit Maty.

En général, toutes les côtes d'Espagne sont fort poissonneuses. On y pêche des tons presque par tout, mais particulièrement dans l'Océan, auprès du Guadalete, où l'on assure que cette pêche produit cent mille écus de revenu au duc de Médina Sidonia. On dit que les tons y sont attirés par les glands des petits chênes, dont toute cette côte est bordée, & qui les engraissent merveilleusement. On pêche le corail près de l'embouchure de l'Ebre, toutes sortes d'oiseaux de rivière, entre le Guadalaviar & le Xucar, dans un golfe appellé lac Albufere; des sardines tout le long de la côte méridionale, dans la mer Méditerranée; des huîtres, des saumons & des baleines d'une grandeur extraordinaire dans l'Océan Cantabrique, ou mer de Biscaye. Toutes les rivières d'Espagne sont aussi fort poissonneuses; on y prend particulièrement des aloses, des truites, des lamproies & des anguilles. Les poissons de la Guadiane ne sont pas bons, & l'on n'en mange point. Les rivières, quoiqu'en grand nombre, n'arrosent pas suffisamment l'Espagne, qui d'ailleurs est trop remplie de montagnes pierreuses, pour produire une quantité de bons grains suffisante pour nourrir ses habitans. En récompense, on y recueille d'excellens vins, des fruits d'un goût admirable, & des huiles d'olive d'une beauté extraordinaire. On y voit en plusieurs endroits des haras de chevaux également beaux & prompts à la course. La laine des moutons qui paissent dans les landes est la plus belle du monde. On y trouve plusieurs mines de fer, de cuivre, de vermillon, &c. les Anciens y travailloient aussi aux mines d'or & d'argent, & même à celles de cuivre, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Terminons cet article par la description que Justin nous a laissée de l'Espagne. » Située entre l'Afrique & la Gaule, elle » est fermée de l'Océan & des » Pyrénées. Moins vaste que

» l'Afrique & la Gaule, elle » est plus fertile que l'une & » l'autre. Car elle n'est ni ex- » posée aux violentes ardeurs » qui brûlent celle-là, ni aux » vents impétueux qui désolent » continuellement celle-ci. » Mais, comme elle est au mi- » lieu des deux, elle emprunte » du voisinage de la première » un degré de chaleur tempé- » rée, & tient de celui de l'au- » tre des pluies favorables, qui » tombant toujours en leur » tems, la rendent si féconde » en toute sorte de biens, qu'elle » en fournit non seulement aux » peuples qui l'habitent, mais » aussi à ceux de l'Italie & de » Rome. Recommandable déjà » par le bled, le vin, le miel, » & l'huile qu'on y recueille » en abondance, elle l'est en- » core singulièrement par les » mines de cette matière dont » on fait le fer, & par des ha- » ras féconds en coursiers d'une » vîtesse merveilleuse. Quel- » que grandes que soient les » richesses qu'étale la surface » de cette terre-là, celles » qu'elle cache aux yeux ne le » sont pas moins, je veux dire » les métaux qu'elle enferme » dans son sein. Ajoûtez à tout » cela une prodigieuse quantité » de lin & de genêt, & sur- » tout de vermillon, en quoi » elle est plus fertile que toute » autre contrée. On n'y voit » point de fleuve dont le cours » impétueusement rapide l'inon- » de, & la ravage; mais des » rivières douces & bienfai- » santes, dont les gens du païs » se servent pour arroser leurs » vignobles & leurs champs. » Elles sont toutes extrême- » ment abondantes en poissons, » qui y entrent avec la marée. » Il y en a même qui le sont en » or qu'elles roulent sur le gra- » vier en parcelles fort déliées. » Elle n'est contigue à la Gaule » que par un des dos des Pyré- » nées. La mer fait une espèce » de cercle qui environne de » tous côtés le reste de ses pro- » vinces. Elle est presque de » figure quarrée, si ce n'est » aux endroits où les rivages » de la mer semblent forcer les » Pyrénées à la resserrer. Au » reste, l'étendue de ces mon- » tagnes est de six cens mille » pas. L'air qu'on y respire est » par-tout égalemen sain, par- » ce qu'il n'y a point de marais » qui l'infectent de la maligni- » té de leurs vapeurs, & qu'un » vent de mer qui y souffle » presque toujours, & de tou- » tes parts, traversant tout le » païs, dissipe les exhalaisons » nées de la terre, & conserve » la santé dont jouissent ses » heureux habitans. «

ESPÉRANCE, *Spes*, Ἐλπίς. (*a*) Si l'Espérance s'étoit évaporée, lorsque l'indiscret Épiméthée ouvrit la boëte de Pandore, il ne seroit resté à l'hom-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 330, 331. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 212. & *suiv.*

me aucune ressource contre les maux qui l'accablent. Comme elle demeura seule au fond de la boëte fatale, on n'est plus étonné qu'on en ait fait une divinité.

Cicéron définit l'Espérance, l'attente des biens, *bonorum expectatio*; définition conforme à celle de l'Apôtre, *spes est futurorum bonorum*. Ces biens à venir, soit dans cette vie, soit dans l'autre, sont son objet; & il y a apparence que les Payens mêmes l'étendoient jusques-là. C'est dans l'Espérance de l'immortalité, dit Cicéron, que les héros se sont livrés si volontairement à la mort. Les plus sages d'entre les Payens nous ont montré ce que pouvoient faire l'Espérance & la crainte sur l'esprit de ceux qui envisageoient de près la vie future. Ce que dit Platon à ce sujet est admirable: *Sçache, Socrate, que lorsque quelqu'un est sur le point de mourir, la crainte & l'inquiétude s'emparent de lui au sujet de ce qu'il a négligé dans cette vie. C'est alors que les peines & les supplices réservés au criminel dans l'autre monde, qu'il n'avoit regardés jusques-là que comme des fables ridicules, & dont il avoit fait l'objet de ses railleries, le touchent & l'agitent, pensant que tout cela pourroit bien être vrai. Ainsi, soit que son esprit soit affoibli par l'âge, soit qu'étant plus proche de la mort, il examine les choses avec plus d'attention, son ame se trouve saisie de crainte & d'effroi; & s'il a fait tort à quelqu'un, le désespoir l'accable, pendant que celui qui n'a rien à se reprocher conçoit cette double Espérance que Pindare appelle la nourrice de la vieillesse.* Ce sont là de ces traits qu'une raison épurée dictoit à ceux des Philosophes qui sçavoient la consulter & l'écouter.

C'étoit la vertu, selon Cicéron, qui donnoit l'Espérance de l'immortalité, & cette immortalité elle-même animoit l'Espérance. Il ne faut point craindre la mort, disoit-il, qui est suivie de l'immortalité. Ainsi pensoient les sages de l'antiquité, & il n'y auroit rien à dire à leur morale sur cet article, s'ils s'en étoient tenus à ne regarder l'Espérance que comme une vertu; mais, ils en firent réellement une divinité. Cicéron parle d'un des temples de cette déesse. Tite-Live fait mention de celui qu'elle avoit au marché aux herbes, & de celui que Publius Victor lui fit construire dans la septième région. Le censeur M. Fullius lui en consacra encore un autre près du Tibre. On ne sçait pas au reste si les Romains avoient pris des Grecs le culte de cette déesse, mais il est sûr du moins que ceux-ci l'honoroient sous le nom d'*Elpis*.

L'Espérance paroît sur quelques monumens anciens, mais plus souvent sur les médailles des Empereurs, tantôt avec ces mots, *spes publica*, *spes populi Rom.* &c., tantôt avec une corne d'abondance, ou avec des

fleurs & des fruits, ou une ruche à miel, &c. en sorte qu'on la prendroit pour Cérès. Tous ces symboles marquoient les biens qu'on en attendoit, & ils n'ont rien qui doivent nous surprendre. Enfin, on la trouve souvent tenant une main appuyée sur l'autel que M. Aur. Pacorus lui avoit dédié.

Comme cette déesse avoit ses temples & ses autels, on ne doit point douter qu'on ne lui ait sacrifié ; mais, l'antiquité ne nous apprend rien au sujet des victimes qu'on lui immoloit.

ESPÉRANCE, *Spes*, Ἐλπὶς, (*a*) nom, qui est donné à une trireme sur un monument.

ESPHATHA, *Esphatha*, (*b*) Φασγὰ, un des fils d'Aman, mourut sur le gibet avec son pere & ses freres.

ESPRIT, *Mens*, est un être pensant & intelligent. Les Philosophes Chrétiens reconnoissent généralement trois sortes d'Esprits, Dieu, les Anges, & l'Esprit humain. Car l'être pensant est, ou fini, ou infini ; s'il est infini, c'est Dieu ; & s'il est fini, ou bien il n'est joint à aucun corps, ou bien il est joint à un corps ; dans le premier cas c'est un Ange ; dans le second c'est une ame.

On définit avec raison l'Esprit humain, une substance pensante & raisonnable. Comme pensante, elle est distinguée du corps, & comme raisonnable, ou plutôt raisonnante, elle est distinguée de Dieu & des Anges, qu'on suppose voir les choses intuitement, c'est-à-dire, sans avoir besoin d'aucune déduction ou raisonnement.

Esprit signifie aussi un être incorporel. Dans ce sens on dit, *Dieu est un Esprit, le Démon est un Esprit de ténebres*. Le Pere Malebranche remarque qu'il est extrêmement difficile de concevoir ce qui pourroit faire la communication entre un corps & un Esprit ; car, dit-il, si l'Esprit n'a point de parties matérielles, il ne peut pas mouvoir le corps ; mais, cet argument est faux par les conséquences qui en résultent ; car, nous croyons que Dieu peut mouvoir les corps, & cependant nous n'admettons en lui aucunes parties matérielles.

ESPRIT, *Spiritus*, nom qu'on donne par distinction à la troisième personne de la Sainte Trinité, qu'on appelle l'Esprit, le Saint-Esprit.

Les Macédoniens ont nié la divinité du Saint-Esprit ; les Ariens ont soutenu qu'il n'étoit pas égal au Pere, & les Sociniens nient son existence. Mais, l'Écriture, la tradition & les décisions de l'Église établissent uniformément les trois dogmes contraires à ces erreurs.

Le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils comme d'un seul & même principe, ainsi que

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.

(*b*) Esth. c. 9. v. 7.

l'ont enseigné les Peres ; & qu'il a été défini au Concile général de Lyon, sous Grégoire X, contre les Grecs qui nioient que le Saint-Esprit procédât du Fils ; & c'étoit un des prétextes de leur schisme sous Michel Cérularius ; cependant, ils reconnurent ce dogme dans la réunion qui se fit au Concile de Florence.

Les Théologiens expliquent la manière avec laquelle le Saint-Esprit est produit de toute éternité par l'aspiration active du Pere & du Fils. C'est de-là que lui vient le nom d'Esprit, *Spiritus, quasi Spiratus.*

Ils se servent du mot *Esprit* pour signifier la vertu & la puissance divine, & la manière dont elle se communique aux hommes. C'est en ce sens qu'il est dit, que l'Esprit étoit répandu sur la surface de l'abîme ; que les Prophètes ont été inspirés par l'Esprit de Dieu. C'est aussi dans ce sens qu'on dit que la providence divine est cet Esprit universel, par lequel Dieu fait agir toute la nature, & que le corps de Jesus-Christ a été formé dans le sein d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit.

On donne encore le nom d'Esprit aux substances créées & immatérielles, connues sous celui d'Anges & de Démons. Les premiers sont appellés Esprits célestes, Esprits bienheureux, on appelle les autres les Esprits de ténebres.

ESQUIF, *Scapha*, (*a*) petit bateau destiné pour le service d'un vaisseau.

Nous apprenons par le témoignage de plusieurs Auteurs, que les grands vaisseaux menoient des Esquifs, *Scaphas*, attachés à leur pouppe. Les anciennes Glosses du Nouveau Testament disent que ces Esquifs étoient d'osier & couverts de cuir ; d'autres Glosses imprimées ont *Scapha*, *Linter.* Isidore dit de même, que le *Carabus* étoit un Esquif fait d'osier, & couvert de cuir crû. L'Esquif est aussi appellé en Grec ἐφολκίς, parce qu'il étoit tiré & lié à la pouppe d'un plus grand navire ; on mettoit quelquefois ces barques dans les grands navires, comme on fait encore aujourd'hui.

On mettoit, dit Végece, des Esquifs aux plus grandes liburnes, lesquels avoient encore vingt rames de chaque côté, & que les peuples de la grande Bretagne appelloient des Esquifs peints ; ces Esquifs servoient pour aller à la découverte, pour surprendre ou couper les vaisseaux chargés de vivres, & pour découvrir les mouvemens de l'armée ennemie.

ESQUILIARIUS COLLIS, (*b*) la Colline Esquiline, autrement le mont Esquilin. *Voyez* Esquilin.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 219, 220, 239.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 48.

ESQUILIES, *Esquiliæ*, (*a*) l'une des sept collines ou montagnes sur lesquelles étoit bâtie la ville de Rome. Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui enferma cette montagne dans l'enceinte de la ville. Le quartier de Rome où se trouvoit le mont Esquilin, en fut appellé le quartier des Esquilies. Une des tribus Romaines en fut aussi appellée Esquiline, aussi-bien que la porte qui étoit dans ce quartier. Servius Tullius se fit bâtir un palais dans le plus bel endroit du mont Esquilin.

On dit que cette montagne fut ainsi nommée du mot Latin *Excubiæ*, qui signifie sentinelles, à cause de la garde qu'on y faisoit. C'est là qu'est maintenant l'église de Sainte Marie-Majeure. C'est pourquoi, les Italiens la nomment *in monte di S. Maria Maggiore*.

ESQUILIES, *Esquiliæ*, lieu de Rome où l'on enterroit les pauvres, & où l'on jettoit les corps de ceux que l'on avoit exécutés à mort; c'étoit même le lieu destiné pour les supplices. Ce lieu dans la suite changea de face, & Mécene, favori d'Auguste, y bâtit de beaux jardins.

ESQUILIN [le Mont], *Esquilinus Mons*. *Voyez* Esquilies, l'une des sept collines de Rome.

ESQUILINE [la Tribu], *Esquilina Tribus*. C'étoit une des Tribus Romaines. *Voyez* Tribu.

ESQUILINE [la Porte], *Esquilina Porta*. *Voyez* Esquilies, l'une des sept collines de Rome.

ESQUILINUS CAMPUS, (*b*) lieu dont parle Cicéron sur la fin de sa neuvième Philippique.

ESRIEL, *Esriel*, Ε'ρινλ, (*c*) fut un des enfans de Manassé. Les septante, au livre de Josué, l'appellent ἰεζιὴλ.

ESRON, *Esron*, Ε'σρὼν, ou Ε'σρὼμ, (*d*) fils de Pharès, & pere d'Aram, est compté au nombre des ancêtres de J. C., selon la chair.

ESRON, *Esron*, Α'σὼμ, (*e*) fut le troisième des fils de Ruben.

ESSA, *Essa*, Ε'σσα, (*f*) ville de l'Idumée, dans laquelle Zénon, gouverneur de cette Province, avoit enfermé ce qu'il avoit de plus précieux. Alexandre, roi des Juifs, la fit environner d'une triple muraille, & l'emporta ensuite d'assaut.

ESSÉDARII, (*g*) nom que l'on donnoit parmi les habitans de la grande Bretagne, à ceux qui combattoient de dessus des

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 44. L. II. c. 28. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 137, 149. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 70, 71.

(*b*) Cicer. Philipp. 9. c. 17.

(*c*) Josu. c. 17. v. 2. Paral. L. I. c. 7. v. 14.

(*d*) Ruth. c. 4. v. 18. Matth. c. 1. v. 3. Luc. c. 3. v. 33.

(*e*) Paral. L. I. c. 5. v. 3.

(*f*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 462.

(*g*) Cæs. de Bell. Gall. L. IV. p. 146, 152, 153.

chars, quoiqu'ils mettoient quelquefois pied à terre. La façon de combattre des *Essedarii*, dit César, est de courir çà & là, & de lancer des dards de tous côtés; & après avoir troublé ou éclairci les rangs, ils fondoient dessus, & s'ils avoient affaire à de la cavalerie, ils mettoient pied à terre, & combattoient l'épée à la main. Cependant, ceux qui conduisoient les chars, les retiroient peu à peu de la mêlée, & s'alloient placer en un lieu où leurs maîtres les pussent rejoindre s'ils avoient du pire. Ainsi, ces Barbares imitoient la vîtesse de la cavalerie, & la fermeté des gens de pied, & étoient si adroits par un continuel exercice, qu'ils arrêtoient leurs chars sur un penchant dans le milieu de la course, tournoient tout court en un instant, couroient sur le timon, ou s'y tenoient fermes, & en moins d'un tourne-main se retiroient sur leur char.

ESSÉDARIUS DIMACHERUS. *Voyez* Assidarius.

ESSEDE, *Esseda*, *Essedum*, (*a*) espèce de char ou chariot, en usage chez les Belges, & d'autres peuples des Gaules; il étoit à deux roues, & tiré par deux chevaux ou deux mulets, marchant l'un à la queue de l'autre. On s'en servoit à la guerre. Les combattans appellés *Essedarii* étoient debout dans leur *Essede*. Les gens du peuple, les personnes distinguées, voyageoient dans cette voiture; on y mettoit indistinctement & des hommes & des bagages; on en conduisoit dans les triomphes; on en fit courir dans les cirques; on en fit même monter par des gladiateurs, d'où ils combattoient.

On croit que l'Essede avoit des faulx à l'essieu des roues, comme plusieurs autres chariots des Gaulois. Cette voiture étoit aussi en usage parmi les peuples de la grande Bretagne. *Voyez* Essedarii.

ESSÉNIENS, *Esseni*, (*b*) Ἐσσηνοί, fameuse secte parmi les Juifs, lorsque cette nation habitoit la Palestine.

Pline dit que les Esséniens subsistoient depuis plusieurs milliers d'années, sans mariage, & sans aucun commerce avec des personnes d'un autre sexe. *Ita per sæculorum millia, incredibile dictu, gens æterna est in qua nemo nascitur.* Le quatrième livre des Maccabées les appelle *Hasdanim*, & dit qu'ils subsistoient déjà du tems d'Hyrcan, grand-Prêtre des Juifs, vers l'an du monde 3894, avant Jesus-Christ 106. Le premier Essénien, dont Josephe fasse mention, est un Judas, qui vivoit du tems d'Aristobule & d'Antigone, fils d'Hyrcan. Suidas, & quelques autres après lui, ont cru que les Esséniens

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 192.

(*b*) Plin. Tom. I. p. 262. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 455. L. XVIII. p. 617 de Bell. Judaïc. L. II. p. 785. & *seq.*

étoient une branche des Réchabites, qui, comme on sçait, vivoient dès avant la captivité de Babylone.

Saint Épiphane dérive leur nom de Jessé, pere de David; ou de Notre-Seigneur Jesus-Christ, dont le nom, selon lui, signifie médecin, ou sauveur. Il dit que c'étoit une secte de Samaritains, à qui Elxaï avoit inspiré diverses erreurs. Drusius croit que les Esséniens sont une branche des Pharisiens. Saumaise veut qu'ils aient tiré leur nom de la ville d'Essa, dont on a parlé plus haut; enfin Serrarius rapporte jusquà douze opinions sur le seul nom des Esséniens. D. Calmet croit que les *Chasidim*, dont il est parlé dans quelques Pseaumes, & les *Assidéens* des Maccabées, sont la vraie source des Esséniens.

Le même Pline semble fixer leur principale demeure au-dessus d'Engaddi, où ils se nourroissoient du fruit de leurs palmiers, qui étoient communs en ces quartiers-là. Il ajoûte qu'ils demeuroient éloignés du bord de la mer, de peur de se corrompre par le commerce des étrangers.

Josephe regarde la secte des Esséniens comme la plus parfaite de toutes celles qui s'étoient formées parmi les Juifs. Voici la peinture qu'il fait de cette secte. « Les Esséniens sont » Juifs de nation; ils vivent » dans une union très-étroite, » & considerent les voluptés » comme des vices que l'on » doit fuir, & la continence » & la victoire de ses passions » comme des vertus que l'on » ne sçauroit trop estimer. Ils » rejettent le mariage, non » qu'ils croient qu'il faille dé» truire la race des hommes, » mais pour éviter l'intempé» rance des femmes, qu'ils » sont persuadés ne garder pas » la foi à leurs maris. Ils ne » laissent pas néanmoins de » recevoir les jeunes enfans » qu'on leur donne pour ins» truire, & de les élever dans » la vertu avec autant de soin & » de charité que s'ils en étoient » les peres, & ils les nourris» sent & les habillent tous d'u» ne même sorte.

» Ils méprisent les richesses; » toutes choses sont communes » entr'eux, avec une égalité si » admirable, que lorsque quel» qu'un embrasse leur secte, il » se dépouille de la propriété » de ce qu'il possede, pour évi» ter par ce moyen la vanité » des richesses, épargner aux » autres la honte de la pauvre» té, & par un si heureux mê» lange, vivre tous ensemble » comme freres.

» Ils ne peuvent souffrir de » s'oindre le corps avec de » l'huile; mais, si cela arrive à » quelqu'un, quoique contre » son gré, ils essuient cette » huile comme si c'étoient des » taches & des souillures, & » se croient assez propres & » assez parés, pourvu que leurs » habits soient toujours bien » blancs.

» Ils choisissent pour économes des gens de bien, qui reçoivent tous leurs revenus, & les distribuent selon le besoin que chacun en a. Ils n'ont point de ville certaine dans laquelle ils demeurent, mais ils sont répandus en diverses villes où ils reçoivent ceux qui désirent d'entrer dans leur société; & quoiqu'ils ne les aient jamais vus auparavant, ils partagent avec eux ce qu'ils ont, comme s'ils les connoissoient depuis long-tems.

» Lorsqu'ils font quelque voyage, ils ne portent autre chose que des armes pour se défendre des voleurs. Ils ont dans chaque ville quelqu'un d'eux pour recevoir & loger ceux de leur secte qui y viennent, & leur donner des habits & autres choses dont ils peuvent avoir besoin.

» Ils ne changent d'habits que quand les leurs sont déchirés ou usés. Ils ne vendent & n'achetent rien entr'eux; mais, ils se communiquent les uns aux autres, sans aucun échange, tout ce qu'ils ont.

» Ils sont très-religieux envers Dieu; ils ne parlent que des choses saintes, avant que le soleil soit levé, & font alors des prieres qu'ils ont reçues par tradition, pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire luire sur la terre. Ils vont après cela travailler chacun à son ouvrage, selon qu'il leur est ordonné. A onze heures, ils se rassemlent, & couverts d'un linge, se lavent le corps dans de l'eau froide. Ils se retirent ensuite dans leurs cellules, dont l'entrée n'est permise à nuls de ceux qui ne sont pas de leur secte; & étant purifiés de la sorte, ils vont au réfectoire comme à un saint temple, où, lorsqu'ils sont assis en grand silence, on met devant chacun d'eux du pain, & une portion dans un petit plat. Un sacrificateur bénit les viandes, & on n'oseroit y toucher jusqu'à ce qu'il ait achevé sa priere. Il en fait encore une autre après le repas, pour finir comme il a commencé par les louanges de Dieu, afin de témoigner qu'ils reconnoissent tous que c'est de sa seule libéralité qu'ils tiennent leur nourriture. Ils quittent alors leurs habits, qu'ils considerent comme sacrés, & retournent à leurs ouvrages. Il font le soir à souper la même chose, & font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est arrivé quelques-uns.

» On n'entend jamais de bruit dans ces maisons; on n'y voit jamais le moindre trouble; chacun n'y parle qu'en son rang, & leur silence donne du respect aux étrangers. Une si grande modération est un effet de leur continuelle sobriété; car, ils ne mangent ni ne boivent qu'au-

» tant qu'ils en ont beſoin pour
» ſe nourrir.

» Il ne leur eſt permis de
» rien faire que par l'avis de
» leurs ſupérieurs, ſi ce n'eſt
» d'aſſiſter les pauvres, ſans
» qu'aucune autre raiſon les y
» porte que leur compaſſion
» pour les affligés ; car, quant
» à leur parens, ils n'oſeroient
» leur rien donner, ſi on ne le
» leur permet.

» Ils prennent un extrême
» ſoin de réprimer leur colere;
» ils aiment la paix, & gardent ſi
» inviolablement ce qu'ils pro-
» mettent, que l'on peut ajoû-
» ter plus de foi à leurs ſimples
» paroles, qu'aux ſermens des
» autres. Ils conſiderent même
» les ſermens comme des par-
» jures, parce qu'ils ne peuvent
» ſe perſuader qu'un homme ne
» ſoit pas un menteur, lorſqu'il
» a beſoin pour être cru de
» prendre Dieu à témoin.

» Ils étudient avec ſoin les
» écrits des Anciens, princi-
» palement en ce qui regarde
» les choſes utiles à l'ame & au
» corps, & acquierent ainſi
» une très-grande connoiſ-
» ſance des remedes propres à
» guérir les maladies, & de la
» vertu des plantes, des pier-
» res & des métaux.

» Ils ne reçoivent pas à
» l'heure même dans leur com-
» munauté, ceux qui veulent
» embraſſer leur manière de
» vivre ; mais, ils les font de-
» meurer durant un an au de-
» hors, où ils ont chacun avec
» une portion, une pioche, le
» linge dont nous avons parlé,
» & un habit blanc. Ils leur
» donnent enſuite une nourri-
» ture plus conforme à la leur,
» & leur permettent de ſe la-
» ver comme eux dans de l'eau
» froide, afin de ſe purifier ;
» mais, ils ne les font point
» manger au réfectoire, juſqu'à
» ce qu'ils aient encore durant
» deux ans, éprouvé leurs
» mœurs, comme ils avoient au-
» paravant éprouvé leur conti-
» nence. Alors, on les reçoit, par-
» ce qu'on les en juge dignes;
» mais, avant que de s'aſſeoir
» à table avec les autres, ils
» proteſtent, ſolemnellement
» d'honorer & de ſervir Dieu
» de tout leur cœur, d'obſer-
» ver la juſtice envers les
» hommes, de ne faire jamais
» volontairement de mal à per-
» ſonne, quand on le leur
» commanderoit ; d'avoir de
» l'averſion pour les méchans ;
» d'aſſiſter de tout leur pouvoir
» les gens de bien ; de garder
» la foi à tout le monde, &
» particulièrement aux Souve-
» rains, parce qu'ils tiennent
» leur puiſſance de Dieu. A
» quoi ils ajoûtent que ſi ja-
» mais ils ſont élevés en char-
» ge, ils n'abuſeront point de
» leur pouvoir pour maltraiter
» leurs inférieurs ; qu'ils n'au-
» ront rien de plus que les
» autres, ni en leurs habits, ni
» dans le reſte de ce qui re-
» garde leurs perſonnes ; qu'ils
» auront un amour inviolable
» pour la vérité, & repren-
» dront ſévèrement les men-

» teurs ; qu'ils conserveront » leurs mains & leurs ames pu- » res de tout larcin & de tout » désir d'un gain injuste ; qu'ils » ne cacheront rien à leurs con- » freres des mystères les plus » secrets de leur religion, & » n'en révéleront rien aux au- » tres, quand même on les me- » naceroit de la mort pour les » y contraindre ; qu'ils n'ensei- » gneront que la doctrine qui » leur a été enseignée, & qu'ils » en conserveront très-soigneu- » sement les livres aussi - bien » que les noms de ceux de qui » ils l'ont reçue.

» Telles sont les protesta- » tions qu'ils obligent ceux » qui veulent embrasser leur » manière de vivre, de faire » solemnellement, afin de les » fortifier contre les vices. » Que s'ils y contreviennent » par des fautes notables, ils » les chassent de leur compa- » gnie ; & la plûpart de ceux » qu'ils rejettent de la sorte, » meurent misérablement, par- » ce que ne leur étant pas per- » mis de manger avec des étran- » gers, ils sont réduits à paî- » tre l'herbe comme les bêtes, » & se trouvent ainsi consumés » de faim ; d'où il arrive quel- » quefois que la compassion » que l'on a de leur extrême » misere, fait qu'on leur par- » donne.

» Ceux de cette secte sont » très - justes & très - exacts » dans leurs jugemens ; leur » nombre n'est pas moindre » que de cent lorsqu'ils les » prononcent ; & ce qu'ils ont » une fois arrêté, demeure im- » muable.

» Ils réverent tellement, après » Dieu, leur législateur, qu'ils » punissent de mort ceux qui en » parlent avec mépris, & con- » sidérent comme un très-grand » devoir d'obéir à leurs An- » ciens & à ce que plusieurs » leur ordonnent.

» Ils se rendent une telle dé- » férence les uns aux autres, » que s'ils se rencontrent dix » ensemble, nul d'eux n'oseroit » parler, si les neuf autres ne » l'approuvent ; & ils regar- » dent comme une grande in- » civilité d'être au milieu » d'eux, ou à leur main droite.

» Ils observent plus religieu- » sement le Sabbat que nuls au- » tres de tous les Juifs ; & non » seulement ils font la veille » cuire leur viande, pour n'ê- » tre pas obligés dans ce jour » de repos, d'allumer du feu ; » mais ils n'osent pas même » changer un vaisseau de pla- » ce, ni satisfaire, s'ils n'y sont » contraints, aux nécessités de » la nature. Aux autres jours, » ils font dans un lieu à l'écart, » avec cette pioche dont nous » avons parlé, un trou dans la » terre, d'un pied de profon- » deur, où après s'être déchar- » gés, en se couvrant de leurs » habits, comme s'ils avoient » peur de souiller les rayons » du Soleil que Dieu fait luire » sur eux, ils remplissent cette » fosse de la terre qu'ils en ont » tirée, parce que quoique ce

» soit une chose naturelle, ils » ne laissent pas de la considé- » rer comme une impureté » dont ils se doivent cacher, » & se lavent même pour s'en » purifier.

» Ceux qui font profession de » cette sorte de vie, sont di- » visés en quatre classes, dont » les plus jeunes ont un tel » repect pour leurs Anciens, » que lorsqu'ils les touchent, » ils sont obligés de se purifier » comme s'ils avoient touché » un étranger.

» Ils vivent si long-tems, que » plusieurs vont jusques à cent » ans; ce que j'attribue à la » simplicité de leur vie, & à ce » qu'ils sont si règlés en toutes » choses.

» Ils méprisent les maux de » la terre, triomphent des » tourmens par leur constance, » & préferent la mort à la vie, » lorsque le sujet en est hono- » rable. La guerre que nous » avons eue contre les Ro- » mains, a fait voir en mille » manières que leur courage » est invincible. Ils ont souf- » fert le fer & le feu; ils ont » vu briser tous leurs os plutôt » que de vouloir dire la moin- » dre parole contre leur légis- » lateur, ni manger des vian- » des qui leur sont défendues, » sans qu'au milieu de tant de » tourmens ils aient jetté une » seule larme, ni dit la moindre » parole pour tâcher d'adoucir » la cruauté de leurs bour- » reaux. Au contraire, ils se » moquoient d'eux, sourioient, » & rendoient l'esprit avec » joie, parce qu'ils espéroient » de passer de cette vie à une » meilleure, & qu'ils croyoient » fermement que comme nos » corps sont mortels & corrup- » tibles, nos ames sont immor- » telles & incorruptibles, qu'el- » les sont d'une substance aë- » rienne très-subtile, & qu'é- » tant enfermées dans nos » corps, ainsi que dans une pri- » son, où une certaine inclina- » tion naturelle les attache & » les arrête, elles ne sont pas » plutôt affranchies de ces » liens charnels qui les re- » tiennent comme dans une » longue servitude, qu'elles » s'élevent dans l'air, & s'en- » volent avec joie, en quoi ils » conviennent avec les Grecs, » qui croient que ces ames » heureuses ont leur séjour au » de-là de l'Océan, dans une » région où il n'y a ni pluie ni » neige, ni une chaleur exces- » sive, mais qu'un doux Zé- » phyr rend toujours très- » agréable; & qu'au contraire, » les ames des méchans n'ont » pour demeure que des lieux » glacés & agités par de con- » tinuelles tempêtes, où elles » gémissent éternellement dans » des peines infinies. Car, c'est » ainsi qu'il me paroît que les » Grecs veulent que leurs hé- » ros, à qui ils donnent le nom » de demi-dieux, habitent des » isles qu'ils appellent Fortu- » nées, & que les ames des » impies soient à jamais tour- » mentées dans les enfers,

» ainsi qu'ils disent que le sont » celles de Sisyphe, de Tantale, d'Ixion, & de Tytie.

» Ces mêmes Esséniens » croient que les ames sont » créées immortelles pour se » porter à la vertu & se détourner du vice; que les » bons sont rendus meilleurs » en cette vie, par l'espérance » d'être heureux après leur » mort; & que les méchans, » qui s'imaginent pouvoir cacher en ce monde leurs mauvaises actions, en sont punis » en l'autre par des tourmens » éternels. Tels sont leurs sentimens touchant l'excellence » de l'ame dont on ne voit » guère se départir ceux qui en » sont une fois persuadés. Il y » en a parmi eux qui se vantent de connoître les choses à venir, tant par l'étude » qu'ils font des livres Saints & » des anciennes prophéties, » que par le soin qu'ils prennent de se sanctifier; & il » arrive rarement qu'ils se » trompent dans leurs prédictions.

» Il y a une autre sorte » d'Esséniens qui conviennent » avec les premiers dans l'usage des mêmes viandes, » des mêmes mœurs & des » mêmes loix, & n'en sont » différens qu'en ce qui regarde le mariage. Car, » ceux-ci croient que c'est » vouloir abolir la race des » hommes que d'y renoncer, » puisque si chacun embrassoit » ce sentiment, on la verroit » bientôt éteinte. Ils s'y conduisent néanmoins avec tant » de modération, qu'avant que » de se marier, ils observent » pendant trois ans si la personne est assez saine pour » bien porter des enfans; & » lorsqu'après être mariés, » elle devient grosse, ils ne » couchent plus avec elle durant sa grossesse, pour témoigner que ce n'est pas la » volupté, mais le désir de » donner des hommes à la république, qui les engage » dans le mariage. Lorsque les » femmes se lavent, elles se » couvrent avec un linge comme les hommes. On peut voir » par ce que je viens de rapporter, quelles sont les mœurs » des Esséniens. «

Philon s'étend aussi beaucoup sur le chapitre des Esséniens, & la peinture qu'il en fait, mérite aussi d'être lue. » Leur » nom, dit-il, est pris du mot » Grec *Hosios*, qui signifie » Saint, & qui marque leur » grande piété; mais, cette » étymologie n'est pas tout-à-fait exacte. Quoique fort religieux & fort attachés au » culte de Dieu, ils ne lui sacrifient rien qui ait vie. Ils » se contentent de lui offrir » le sacrifice d'une ame pure » & sainte, qu'ils s'efforcent » pour cet effet de purifier. Ils » demeurent à la campagne, & » évitent les grandes villes, à » cause de la corruption qui y » règne ordinairement, persuadés que comme on contracte

» des

» des maladies en respirant un » air infecté, aussi les mauvais » exemples des habitans de » l'endroit où l'on passe sa vie, » font souvent sur l'esprit des » impressions ineffaçables.

» Les uns travaillent à la » terre, & les autres à des mé- » tiers & à des manufactures » des choses seulement qui » servent pendant la paix, ne » voulant faire que du bien à » eux-mêmes & aux autres » hommes. Ils n'amassent ni or » ni argent, ils ne font pas non » plus de grandes acquisitions » de terre pour augmenter leurs » revenus; contens de posséder » ce qui est nécessaire pour » subvenir aux besoins de la » vie. Ce sont peut-être les » seuls hommes qui, sans ar- » gent & sans terre, par choix, » plutôt que par nécessité, se » trouvent assez riches, parce » qu'ils ont besoin de peu de » choses; & que sçachant se » contenter de rien, pour » ainsi dire, ils sont toujours » dans l'abondance. Vous ne » trouvez pas un artisan par- » mi eux qui veuille travailler » à faire une fleche, un dard, » une épée, un casque, une » cuirasse ou un bouclier, ni » aucune espèce d'armes, de » machines ou d'instrumens qui » servent à la guerre. Ils ne » font même pendant la paix » aucune des choses, dont les » hommes font un mauvais usa- » ge. Ils ne se mêlent ni du tra- » fic, ni de la navigation, de » crainte que cela ne les en- » gage dans l'avarice. Ils n'ont » point d'esclaves, mais ils se » servent les uns les autres. » Ils condamnent la domina- » tion que les maîtres exercent » sur leurs esclaves, comme » une chose non seulement in- » juste & contraire à la socié- » té, mais comme impie & » contraire à la loi de nature, » qui, comme une mere com- » mune, a fait naître tous les » hommes freres & égaux; » mais, la cupidité qui a pris » le dessus, détruit cette pa- » renté, & met entr'eux la » haine & l'indifférence, au » lieu de l'amitié & de la fa- » miliarité, qui devroient y rè- » gner.

» Pour ce qui est de la phi- » losophie, ils laissent la logi- » que à ceux qui se plaisent » aux disputes des mots; & la » regardent comme absolument » inutile pour acquérir la ver- » tu. Ils laissent aussi la Physi- » que & la métaphysique, ex- » cepté ce qui regarde l'exis- » tence de Dieu, ou la pro- » duction originale de toutes » choses, à ceux qui ont du » tems de reste pour s'y appli- » quer, ou qui sont entêtés de » les subtiliser. Mais, ils étu- » dient beaucoup la morale, » dont ils trouvent le fonde- » ment & les règles dans les » loix de leur païs, qui sont » telles, qu'elles n'ont pu » partir de l'esprit de l'homme, » sans une inspiration particu- » lière de la divinité. Ils s'y » instruisent tous les jours, mais

» principalement le ſeptième, » qui eſt ſaint parmi nous; ils » s'abſtiennent de tout travail » ce jour-là, & ſe rendent dans » leurs ſynagogues ou lieux » d'aſſemblées, où chacun ſe » place ſelon ſon rang de ré» ception dans le corps; les » plus nouveaux y occupent » toujours la dernière place, » & s'y rangent dans la bien» ſéance convenable pour y » entendre la parole de Dieu. » Cela fait, un d'entr'eux prend » le livre & fait la lecture; un » autre, qui eſt d'ordinaire un » des plus habiles, explique » ce qui a été lu. Ils ſuivent » dans leur explication la mé» thode de développer les » ſens allégoriques des Ecritu» res.

» Leurs inſtructions roulent » principalement ſur la ſainteté, » l'équité, la juſtice, l'écono» mie, la politique, la diſtinc» tion du vrai bien & du vrai » mal, de ce qui eſt indiffé» rent, de ce qu'on doit re» chercher, & de ce qu'on » doit fuir. Les trois maximes » fondamentales de leur mora» le, ſont l'amour de Dieu, » l'amour de la vertu, l'amour » du prochain. Ils donnent des » preuves de leur amour de » Dieu dans une chaſteté conſ» tante pendant toute leur vie, » dans un grand éloignement » du jurement, du menſonge, » & en attribuant à Dieu tout » ce qui eſt bon, ſans le faire » jamais auteur du mal. Ils font » voir leur amour pour la ver» tu dans leur déſintéreſſement, » dans leur éloignement de la » gloire & de l'ambition, dans » leur renoncement au plaiſir, » dans leur continence, leur » patience, leur ſimplicité, » leur facilité à ſe contenter, » leur mortification, leur reſ» pect pour les loix, leur conſ» tance, & les autres vertus. » Enfin, ils font voir leur » amour pour le prochain dans » leur libéralité, & leur con» duite égale envers tous, & » leur communauté de biens, » ſur laquelle il eſt bon de s'é» tendre un peu ici.

» Premièrement nul d'entre » eux en particulier n'eſt maî» tre de la maiſon où il demeu» re; tout autre de la même » ſecte qui y viendra, y ſera » maître comme lui. Comme » ils vivent en ſociété, & boi» vent & mangent en commun, » on prépare à manger pour » toute la communauté, tant » pour ceux qui ſont préſens, » que pour ceux qui ſurvien» nent. Il y a un dépôt commun » dans chaque communauté par» ticulière, où l'on réſerve tout » ce qu'il faut à chacun pour » la nature & pour les habits. » Tout ce que chacun gagne » eſt porté dans la maſſe com» mune; & ſi quelqu'un tombe » malade, en ſorte qu'il ne » puiſſe plus travailler, on lui » fournit du commun tout ce » qui lui eſt néceſſaire pour le » rétabliſſement de ſa ſanté. Les » plus jeunes portent un grand » reſpect aux anciens, & les

» traitent à peu près de même » que les enfans traitent leurs » peres dans leur vieillesse.

» Josephe nous apprend que » les Esséniens attribuent tout » à Dieu. Ils tiennent les ames » immortelles, & croient que » la justice est de toutes les » choses la plus digne de nos » empressemens & de nos re- » cherches. Ils envoient leurs » offrandes au temple, mais ils » n'y offrent point de sacrifices » sanglans. On leur en refuse » l'entrée, à cause des purifica- » tions usitées parmi les Juifs » [auxquelles apparemment ils » ne veulent pas se soumettre, » ou parce qu'ils se croient plus » purs que les autres] & ils » sont obligés de faire leurs » sacrifices dans leur société » particulière. Du reste, ce » sont de très-honnêtes gens, » dont l'emploi principal est » l'agriculture. Leur justice est » admirable, & surpasse tout » ce qu'on en connoît chez les » Grecs & les Barbares; com- » me s'y exerçant de longue- » main, & n'en interrompant » jamais le cours. Leurs biens » sont communs, & celui qui » est entré riche dans leur so- » ciété, n'en possede pas plus » que le plus pauvre de tous. » Leur nombre est de plus de » quatre mille hommes; ils ne » souffrent parmi eux ni fem- » mes, ni esclaves; ils regar- » dent ceux-ci comme une sour- » ce perpétuelle d'injustice, & » celles-là comme une cause » d'embarras & de divisions; » ainsi, vivant séparés des au- » tres hommes, ils se servent » l'un l'autre dans leurs be- » soins réciproques.

» Pour receveurs des biens » & des revenus communs de » leur société, ils choisissent » les prêtres les plus distingués » par leur mérite, qui sont aussi » chargés d'en donner ce qu'il » faut pour la table de la mai- » son. Leur manière de vivre » n'a rien de singulier ni d'af- » fecté; elle est simple, & à » peu près la même que celle » des Pléistes parmi les Daces. » Dans un autre endroit, Jose- » phe dit que les Esséniens sou- » tiennent que le destin gou- » verne tout, & qu'il n'arrive » rien aux hommes, que ce » qu'il a réglé.

Voilà l'idée que Josephe & Philon nous donnent des Esséniens. Nous ne voyons pas dans l'Évangile que Jesus-Christ en ait parlé, ni qu'il ait prêché parmi eux. Il n'est pas hors d'apparence que S. Jean-Baptiste ait vécu parmi eux jusqu'au tems qu'il commença à baptiser, & à prêcher la pénitence. Le désert où Pline place les Esséniens, n'étoit pas fort éloigné d'Hébron, que l'on croit être le lieu de la naissance de S. Jean.

ESSIENS, *Essii*. *Voyez* Essios.

ESSIOS, *Essios*, (*a*) nom d'une isle qu'Appien met dans

(*a*) Appian. p. 760.

la mer Ionienne, & il dit qu'elle avoit abandonné le parti du roi Agron, pour se donner aux Romains. Le même Auteur nomme *Essii*, les habitans de cette isle. Ortélius soupçonne avec raison que c'est l'Issa de Ptolémée.

ESSUENS, *Essui*, (*a*) peuple que César nomme entre les habitans de la Gaule Belgique. Il dit que l'année n'ayant guère fourni de bled, à cause des sécheresses, il fut obligé, en mettant son armée en quartier d'hiver, de la repartir autrement qu'il n'avoit fait les années précédentes, & de distribuer les légions en plusieurs garnisons. Il en envoya une sous C. Fabius son lieutenant, chez les Morins, aujourd'hui les habitans de Terouenne; la seconde, sous Q. Cicéron, chez les Nerviens; une troisième, sous L. Roscius, chez les Essuens; la quatrième, sous T. Labiénus, chez les Rhémois, sur la frontière de Treves, &c.

Comme ce nom ne se trouve que dans ce seul passage de César, ses Interpretes ne s'accordent guère touchant le peuple *Essui*. Marlian soupçonne qu'ils étoient ou en Normandie, ou dans la Bretagne, en-deçà de la mer. Ce qu'il ajoûte n'y convient pas; les François, dit-il, les appellent *le Rhetelois*. Tout le monde sçait que le Rhetelois n'est dans aucune de ces deux provinces, mais bien loin de-là dans la Champagne. C'est ce qui persuade que Marlian a ramassé peu judicieusement dans un même article, plusieurs opinions différentes, sans les entendre. M. d'Ablancourt, dans sa traduction de César, rend *Essui*, par le païs de Seez. En quoi il ne s'écarte pas trop de Vigénere, qui a cru que le *païs Bessin*, auprès de Bayeux, venoit du mot *Essui*. D'autres, comme Divæus, disent que c'est le comté d'Eu; d'autres, Thierache, ou Téresse, comme qui diroit *terra Essuorum*. Sanson croit que ce nom est corrompu de *Sessui* ou *Sesuvii*.

Vossius avoit cru d'abord qu'*in Essuos* étoit pour *Suessuonibus*, défiguré par les copistes; mais, il changea ensuite de sentiment, & pensa qu'il falloit lire *in Æduos*. Voici sur quoi il se fonde. Les *Ædui* & les Rhémois sont presque toujours joints ensemble. César dit que tous ces quartiers d'hiver faisoient à peine un espace de cent mille pas, excepté celui de L. Roscius, qui étoit logé dans le païs le plus paisible. Cela détruit la conjecture de ceux qui ont placé les *Essui* auprès du Hainaut ou des Nerviens; & celle de Hubertus Léodius, qui les met à Ath dans le Hainaut même; car, si l'on suppose qu'ils étoient au milieu des nations que César nomme dans la répartition des quartiers, pourquoi, lorsqu'il fit marcher ces légions, fit-il venir Crassus, qui étoit à

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 178.

Beauvais, environ vingt-cinq milles par-delà Amiens; T. Labiénus, qui étoit dans le Rhémois; C. Fabius, qui étoit au païs de Terouenne, & qui tous par conséquent étoient plus éloignés de lui? Pourquoi n'appella-t-il pas L. Roſcius, qui auroit été auprès de lui, ſi les *Eſſui* euſſent été voiſins du Hainaut. L. Roſcius étoit plus à portée de marcher, & de plus ſes troupes étoient aſſez inutiles, dans un païs très-paiſible. Voſſius conclut de-là, qu'il faut lire *in Æduos.*

Ce ſentiment convient d'autant plus, que les *Ædui* étoient anciens & fideles alliés des Romains, *gens pacatiſſima & quietiſſima;* & par l'intervalle qu'il y avoit entr'eux & les autres quartiers d'hiver, on voit pourquoi César ne put employer les troupes de Roſcius, auſſitôt que les autres. *Voyez* cependant l'article ſuivant, qui a été fait d'après les réflexions de M. le comte de Caylus.

ESSUENS, *Eſſui*, (*a*) dont parle Céſar dans ſes Commentaires, habitoient, à ce que l'on croit, le païs qui eſt repréſenté aujourd'hui par le diocèſe de Séez. Céſar envoya dans ce païs, l'an de Rome 700, & 54 ans avant J. C. L. Roſcius, avec la treizième légion, pour y prendre des quartiers d'hiver, comme dans un païs tranquille, *quietiſſimam partem*, & voiſin des cités armoriques ou maritimes, qui étoient ſoumiſes depuis deux ans. Ces cités reprirent les armes, & marcherent pour attaquer L. Roſcius dans ſon camp, *Hybernis;* mais, ſur la nouvelle d'une grande victoire que Céſar venoit de remporter dans le païs des Nerviens, les Gaulois ſe retirerent avec précipitation, & L. Roſcius ne fut point attaqué.

M. le comte de Caylus croit que le païs de *Eſſui*, des Commentaires, & que Pline appelle *Iteſui*, doit être la cité nommée, au cinquième ſiècle, *Civitas Sagiorum*, le diocèſe de Séez. Toutes les autres cités voiſines, ſoit maritimes, ſoit du milieu des terres, ſont connues par les commentaires de Céſar, par Pline & par Ptolémée; on ne peut placer la cité des *Eſſui* ailleurs qu'au diocèſe de Séez.

ESTAOL, *Eſtaol*, Ἀϛαὼλ, la même qu'Eſthaol. *Voyez* Eſthaol.

ESTHAMO, *Eſthamo*, (*b*) ville de Paleſtine. Ce fut une de celles auxquelles David envoya une partie du butin qu'il avoit fait ſur les Amalécites qui avoient pillé Siceleg. On croit qu'Eſthamo eſt la même qu'Eſthemo. *Voyez* Eſthemo.

ESTHAMO, *Eſthamo*, (*c*) Ἐσθαιμὼν, étoit fils de Jesba & petit-fils d'Ezra.

ESTHAMO, *Eſthamo*, (*d*)

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. IV. 384, 385.

(*b*) Reg. L. I. c. 30. v. 28.

(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.

(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 19.

Ε'σθαιμῶν, fils d'Ezra & d'Odaia, fixa sa demeure à Machathi.

ESTHAOL, *Esthaol*, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Elle avoit d'abord appartenu à la tribu de Juda. Eusebe, qui la nomme Estaoul, dit qu'elle étoit à dix milles d'Eleuthéropolis, en allant vers Nicopolis.

ESTHEMO, *Esthemo*, (*b*) ville de Palestine, située dans la partie méridionale de Juda. Eusebe dit que c'étoit un gros bourg, dans le canton d'Éleuthéropolis, au nord de cette ville. Elle fut cédée aux prêtres pour leur demeure.

ESTHER, *Esther*, Ε'σθὴρ, (*c*) autrement appellée Édisse, étoit fille d'Abihaïl de la tribu de Benjamin. Sa modestie & sa bonne grace étoient si extraordinaires, qu'elle attiroit sur elle les yeux & l'admiration de tout le monde. Son pere & sa mere étant morts, Mardochée, son oncle, l'adopta pour sa fille, & la fit élever auprès de lui à Suse, où il demeuroit depuis qu'il avoit été transféré de Jérusalem, sous le règne de Nabuchodonosor.

Assuérus ayant répudié la reine Vasthi, l'an 514 avant J. C., selon D. Calmet, ses amis lui conseillerent de faire chercher dans toutes ses provinces les plus belles filles, afin d'épouser celle qui lui plairoit davantage, & par l'amour qu'il auroit pour elle, diminuer peu à peu celui qu'il avoit pour Vasthi, & enfin de l'effacer entièrement. Le Roi approuva cet avis, & envoya aussitôt pour ce sujet dans tous ses États. Comme on amenoit plusieurs filles qui excelloient en beauté, & qu'on les mettoit entre les mains de l'eunuque Égée, on lui amena aussi Esther avec les autres, afin qu'elle fût gardée parmi les femmes destinées pour le Roi. Esther plut à Égée, & trouva grace devant lui; c'est pourquoi, il se hâta de lui faire donner, par un autre eunuque, tous ses ornemens & tout ce qui devoit lui appartenir selon son rang, avec sept filles parfaitement belles de la maison du Roi, pour la servir; & il ordonna d'avoir grand soin de tout ce qui pouvoit contribuer à la parer & à l'embellir, elle & ses filles. Esther ne voulut point lui dire de quel païs & de quelle nation elle étoit, parce que Mardochée lui avoit ordonné de tenir cela très-secret. Il se promenoit tous les jours devant le vestibule de la maison où étoient gardées les vierges choisies, désirant d'être instruit de l'état d'Esther, & de ce qui lui arriveroit.

(*a*) Josu. c. 15. v. 33. c. 19. v. 41.

(*b*) Josu. c. 21. v. 14. Paral. L. I. c. 6. v. 58.

(*c*) Esth. c. 2. v. 7. *& seq.* c. 3. v. 1. *& seq.* c. 4. v. 1. *& seq.* c. 5. v. 1. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 374. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 514.

Lorſque le tems de ces filles étoit venu, elles étoient préſentées au Roi en leur rang, après avoir fait tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe parer & ſe rendre plus agréables pendant l'eſpace de douze mois, ſe ſervant pour cela pendant les ſix premiers mois d'une onction d'huile de mirrhe, & pendant les ſix autres de parfums & d'aromates. Lorſqu'elles alloient trouver le Roi, on leur donnoit tout ce qu'elles demandoient pour ſe parer, & elles paſſoient de la chambre des femmes à celle du Roi, avec tous les ornemens qu'elles avoient déſirés. Celle qui y étoit entrée au ſoir, en ſortoit le matin, & elle étoit conduite de-là dans un autre appartement, où demeuroient les femmes du Roi, dont Suſagaze, eunuque, avoit ſoin; & elle ne pouvoit plus de nouveau ſe préſenter devant le Roi, à moins que lui-même ne le voulût, & qu'il ne l'eût commandé expreſſément en la nommant par ſon nom.

Après qu'il ſe fut donc paſſé du tems, le jour vint auquel Eſther devoit être préſentée au Roi en ſon rang. Elle ne demanda rien pour ſe parer; mais, Égée lui donna pour cela tout ce qu'il voulut. Eſther fut donc menée à la chambre du roi Aſſuérus, au dixième mois appellé Thebeth, la ſeptième année de ſon règne. Le Roi l'aima plus que toutes ſes autres femmes, & elle s'acquit dans ſon cœur & dans ſon eſprit une conſidération plus grande que toutes les autres; il lui mit ſur la tête le diadême royal, & il la fit Reine à la place de Vaſthi. Le Roi commanda qu'on fît un feſtin très-magnifique à tous les grands de ſa cour & à tous ſes ſerviteurs, pour le mariage & les noces d'Eſther; il ſoulagea les peuples de toutes ſes provinces; & il fit des dons dignes de la magnificence d'un ſi grand Prince. Eſther n'avoit encore découvert, ni ſon païs, ni ſon peuple, ſelon l'ordre que Mardochée lui en avoit donné; car, Eſther obſervoit tout ce qu'il lui ordonnoit, & faiſoit encore toutes choſes en ce tems-là par ſon avis, de même que lorſqu'il la nourriſſoit auprès de lui étant toute petite.

Un Amalécite, nommé Aman, étoit alors en ſi grand crédit, que toutes les fois qu'il entroit dans le palais, les Perſes & les étrangers étoient obligés, pour obéir au commandement du Roi, de ſe proſterner devant lui; & Mardochée étoit le ſeul qui ne lui rendoit point cet honneur, parce que la loi de Dieu le lui défendoit. Aman l'ayant remarqué, s'informa d'où il étoit; & ayant ſçu qu'il étoit Juif, il en fut ſi irrité, qu'il s'écria: » Quoi! » les Perſes qui ſont libres, » mettent le genou en terre de» vant moi; & cet eſclave ne » daigne pas faire la même cho» ſe. « Comme il étoit naturellement mortel ennemi des Juifs, à cauſe que les Amalécites avoient été vaincus autrefois

par eux, il entra dans une telle fureur, qu'il crut que ce seroit trop peu pour satisfaire sa vengeance, que de se contenter de faire mourir Mardochée; mais qu'il falloit exterminer toute sa nation avec lui. Il alla ensuite trouver le Roi, & obtint de ce Prince un édit, par lequel il ordonnoit de mettre à mort tous les Juifs qui se trouveroient dans ses États.

Dès que Mardochée eut connoissance de ce cruel édit, il déchira ses habits, se couvrit d'un sac, répandit de la cendre sur sa tête, & alla par-toute la ville, criant que c'étoit une chose horrible que de vouloir détruire de la sorte une nation très-innocente. Mais, il fut contraint de demeurer à la porte du palais, parce qu'en l'état où il étoit, il ne lui étoit pas permis d'y entrer. L'affliction de tous les Juifs n'étoit pas moindre en toutes les autres villes où cet édit avoit été publié; & dans une désolation si générale, l'air retentissoit de cris, de lamentations & de plaintes. La Reine, troublée d'apprendre que Mardochée étoit à la porte du palais dans le déplorable état que nous avons dit, lui envoya d'autres habits pour en changer; mais il les refusa, parce que la cause de sa douleur subsistant toujours, il ne pouvoit se résoudre d'en quitter les marques. Cette Princesse, sur ce refus, envoya un eunuque lui demander quel si grand sujet il avoit de s'affliger de la sorte, & de ne vouloir pas même, à sa priere, quitter un habit si triste. Mardochée lui manda par cet eunuque, qu'Aman avoit offert au Roi une très-grande somme d'argent, pour obtenir de lui la permission d'exterminer tous les Juifs; & que sa majesté la lui ayant accordée, on avoit publié dans Suse & dans toutes les provinces de l'Empire, l'édit dont il lui envoyoit la copie; qu'ainsi, comme il s'agissoit de la ruine entière de la nation, dont la Reine tiroit sa naissance, il la supplioit de ne point craindre de s'abaisser jusqu'à se rendre suppliante pour obtenir leur grace du Roi, puisqu'elle seule le pouvoit, parce qu'Aman, que nul autre n'égaloit en faveur & en autorité, aigrissoit sans cesse ce Prince contr'eux. La Reine répondit que si le Roi ne la mandoit, elle ne pouvoit l'aller trouver, sans perdre la vie, à moins que pour lui faire grace, il ne la touchât de la verge d'or qu'il tenoit en sa main. Alors, Mardochée pria l'eunuque de dire à la Reine, qu'elle ne devoit pas, dans une telle rencontre, tant considérer sa sûreté que le salut de sa nation; que si elle l'abandonnoit, Dieu ne manqueroit pas d'en prendre soin; mais qu'il la perdroit elle-même avec toute sa race, pour la punir d'avoir été insensible à la ruine de son peuple. La Reine, touchée de ces paroles, lui manda par le même eunuque, d'assembler tous

les Juifs qui étoient dans Suse, de leur ordonner de jeûner durant trois jours, & de faire des prieres à Dieu pour elle; qu'elle feroit la même chose avec ses femmes, & iroit ensuite trouver le Roi sans être mandée, quand il lui en devroit coûter la vie. Mardochée exécuta cet ordre, & pria Dieu durant ce jeûne, de ne pas permettre la destruction de son peuple, mais de l'assister en cette occasion comme il avoit fait en tant d'autres.

Esther, de son côté, avec un habit de deuil, passa ces trois jours prosternée en terre sans boire, sans manger, & sans prendre aucun soin de sa personne. Elle demandoit sans cesse à Dieu d'avoir compassion d'elle, de lui mettre en la bouche ce qu'elle devoit dire au Roi, & de la rendre plus agréable à ses yeux qu'elle ne l'avoit jamais été, afin de n'attirer pas seulement dans un tel péril sa clémence sur elle & sur ceux de sa nation, mais de faire qu'il tournât sa colère contre leurs ennemis, & qu'ils tombassent eux-mêmes dans le malheur où ils avoient voulu les précipiter. Après avoir prié de la sorte, durant trois jours, elle quitta cet habit si triste, pour en prendre un extrêmement riche, & y ajoûta tous les ornemens dont se peut parer une grande reine. Elle alla ensuite trouver le Roi, accompagnée de deux de ses femmes seulement, sur l'une desquelles elle s'appuyoit, & l'autre portoit la queue de sa robe, dont les longs plis sembloient flotter sur la terre. On voyoit une modeste rougeur peinte sur ses joues; la beauté & la majesté éclatoient également sur son visage, & son cœur n'étoit pas exempt de crainte. Lorsqu'elle apperçut ce Prince assis sur son trône tout brillant de pierreries, & qui la regarda peut-être d'abord d'une manière peu favorable, elle fut saisie d'une si grande frayeur, que les forces lui manquant, elle tomba sur cette femme sur qui elle s'appuyoit. Le Roi, dont Dieu en ce moment toucha sans doute le cœur, appréhenda si fort pour elle, qu'il descendit en grande hâte de son trône, la prit entre ses bras, & lui dit avec des paroles pleines d'amour & de tendresse, de ne rien craindre pour être venue sans qu'il l'eût mandée, puisque cette loi n'étoit faite que pour ses sujets, & non pas pour elle, qui partageant avec lui sa couronne, étoit au-dessus de toutes les loix.

Après lui avoir ainsi parlé, il mit son sceptre dans sa main, & pour la rassurer entièrement & ne pas contrevenir à la loi qu'il avoit faite, il lui toucha doucement la tête avec cette verge d'or. Alors, cette vertueuse Reine revint à elle, & lui dit après avoir repris ses esprits: » Je ne puis vous rendre d'autre raison de la défaillance où je suis tombée, » sinon que ma surprise a été si » grande de vous voir si plein

» de gloire, de beauté, de majef-
» té, & tout enfemble, fi redou-
» table, que je ne fçais ce que je
» fuis devenue.« Elle proféra ce peu de mots d'une voix fi foible, qu'ils augmenterent encore le trouble où étoit le Roi ; il n'oublia rien pour l'affurer qu'il n'y avoit point de faveurs qu'elle ne dût attendre de lui ; & que quand même elle lui demanderoit la moitié de fon royaume, il la lui donneroit avec joie. Elle lui répondit que la feule grace qu'elle défiroit, étoit d'agréer qu'elle lui donnât le lendemain à fouper, & d'amener Aman avec lui. Il le lui promit très-volontiers ; & lorfqu'ils furent à table, il la preffa de lui dire ce qu'elle fouhaitoit, l'affurant encore qu'il n'y avoit rien qu'il ne lui accordât avec plaifir, quand ce feroit même une partie de fon royaume. Elle le fupplia de trouver bon qu'elle différât jufqu'au lendemain, & de lui faire encore l'honneur de venir ce jour-là fouper chez elle, & d'amener auffi Aman avec lui ; ce qu'elle n'eut pas peine à obtenir. Aman fortit de ce feftin tout ravi de la faveur fi extraordinaire que la Reine lui faifoit de le choifir feul pour avoir l'honneur de manger avec le Roi & avec elle.

Le lendemain, le Roi, au milieu du feftin, dit à la Reine de lui demander tout ce qu'elle voudroit, & de s'affurer de l'obtenir. Elle lui répondit que le péril où elle étoit avec tous ceux de fa nation, ne lui permettoit pas de lui pouvoir parler d'autre chofe, & qu'elle ne prendroit pas la liberté de l'importuner, s'il n'étoit queftion que de les condamner tous à une groffe amende, puifque cette affliction, quelque grande qu'elle fût, feroit en quelque forte fupportable ; mais que s'agiffant de fon entière ruine & de celle de tout fon peuple, elle ne pouvoit, dans un fi extrême danger, n'avoir point recours à fa clémence. Le Roi, fort furpris de ce difcours, lui demanda qui étoit celui qui avoit formé ce deffein ; & elle répondit que c'étoit Aman, qui, par la haine mortelle qu'il portoit aux Juifs, avoit réfolu de les perdre. La furprife du Roi fut fi grande, qu'il fe leva de table & s'en alla tout troublé dans les jardins. Alors, Aman ne put douter qu'il ne fût perdu. Il conjura la Reine de lui pardonner ; & comme il fe baiffoit, il tomba fur le lit fur lequel elle étoit affiffe. Le Roi rentra en même tems, & le voyant en cet état, fa colère s'augmenta de telle forte, qu'il lui cria : *Quoi! fcélérat & le plus perfide de tous les hommes, voulez-vous donc violer la Reine ?* Ces paroles imprimerent une fi grande frayeur dans l'efprit & dans le cœur d'Aman, qu'il lui fut impoffible de rien répondre ; & un eunuque qui fe trouva préfent, dit au Roi que lorfqu'il étoit allé chez Aman, pour lui dire de fe hâter de venir au

festin de la Reine, il avoit vu une potence de cinquante coudées de haut plantée dans sa maison, & appris d'un de ses serviteurs, qu'elle etoit destinée pour y pendre Mardochée.

Le Roi commanda qu'on l'y pendît lui-même à l'instant, pour le punir avec justice du même supplice qu'il avoit voulu si injustement faire souffrir à un autre. Il donna à la Reine la confiscation de tout son bien; & sçachant alors que Mardochée étoit oncle de cette Princesse, il lui mit entre les mains son anneau qu'Aman portoit auparavant. La Reine lui donna aussi tout le bien d'Aman, & supplia le Roi de la vouloir tirer de l'appréhension où la mettoient les lettres que ce méchant homme avoit fait écrire au nom de sa majesté dans toutes les provinces de l'Empire, pour faire massacrer tous les Juifs en un même jour, puisque la mort lui seroit beaucoup plus douce que de survivre à la ruine de son peuple. Ce Prince n'eut pas de peine à lui accorder cette priere; il lui promit d'écrire des lettres telles qu'elle le désireroit, de les faire sceller de son sceau, & de les envoyer dans toutes ses provincer, afin que personne n'osât y contrevenir. Il fit ensuite écrire ces lettres adressées aux Gouverneurs & aux Magistrats des cent vingt-sept provinces de son Empire, & permit aux Juifs par ces mêmes lettres, de se venger de leurs ennemis. Ceux des provinces où les lettres du Roi furent portées, les regarderent, dans le transport de leur joie, comme une lumière favorable qui leur annonçoit leur délivrance; & leurs ennemis entrerent dans une telle crainte de leur ressentiment, que plusieurs se firent circoncire pour ne pas périr, car les couriers du Roi ne manquerent pas de faire sçavoir aux Juifs qu'ils pouvoient, le treizième jour du douzième mois, nommé Adar en Hébreu, & que les Macédoniens appelloient Dystrus, se venger impunément de leurs ennemis. Ainsi, il n'y avoit point de Princes, de Gouverneurs, de Grands, & de Magistrats, qui ne rendissent de l'honneur aux Juifs, tant ils appréhendoient Mardochée.

Lorsque le jour donné aux Juifs pour se venger de leurs ennemis, fut arrivé, ils en tuerent dans Suse environ cinq cens. Le Roi le dit à la Reine, & lui demanda si elle étoit satisfaite, parce qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour la contenter. Elle pria de permettre que l'on continuât le jour suivant, & de faire pendre les dix fils d'Aman. Il le lui accorda, & ainsi, le quatorzième jour de ce même mois, les Juifs tuerent encore dans Suse environ trois cens hommes, sans toucher à quoi que ce soit de leur bien, & le nombre de ceux qu'ils tuerent le jour précédent, dans toutes les autres

villes fut de soixante - quinze mille. Ils employerent le jour d'après en des festins & en des réjouissances ; & encore du tems de Josephe, les Juifs répandus par tout le monde, solemnisoient ce jour, & s'envoyoient les uns aux autres quelque partie de ce que l'on servoit dans leurs festins. Ils avoient donné à cette fête le nom de Purim, c'est-à-dire, les sorts, à cause que ce jour-là ils devoient être mis à mort, suivant le sort qu'Aman avoit tiré à cette intention.

On n'a aucune certitude touchant l'auteur de l'Histoire d'Esther, ou du livre qui porte ce nom. Saint Épiphane, Saint Augustin, & Saint Isidore attribuent ce livre à Esdras ; Eusebe le croit plus récent ; d'autres le donnent à Joachim, grand-Prêtre des Juifs, petit-fils de Josedech. La plûpart en font auteur Mardochée, & quelques-uns lui joignent Esther. Les Thalmudistes prétendent que la synagogue, pour conserver la mémoire de cet évènement, & rendre raison de l'origine de la fête de *Purim*, a fait composer ce livre, qu'elle a approuvé & mis dans le canon des livres sacrés. Il a d'abord été composé en Hébreu, & quelque Juif Hellénifte l'a ensuite amplifié, & y a fait des additions, qui ont été insérées en leur place dans la version Grecque, & mises par Saint Jérôme toutes ensemble à la fin du livre, depuis le 24 v. du c. 10. Origène a cru que ces pièces avoient été autrefois dans le texte Hébreu ; mais, il y a bien de l'apparence, que ce sont des additions d'un auteur Grec. Le livre d'Esther étoit compris dans le Canon des Juifs. Il n'est point dans quelques anciens Canons des Chrétiens ; mais, il se trouve dans celui du Concile de Laodicée & dans plusieurs autres. Saint Jérôme a rejetté hors du Canon des livres sacrés, les six derniers chapitres ; & plusieurs Auteurs, jusqu'à Sixte de Sienne, ont été de ce sentiment ; mais, le Concile de trente a reconnu le livre entier pour Canonique.

ESTHON, *Esthon*, (*a*) Ἀσσαθών, fils de Mahir, fut pere de Béthrapha, de Pheffé & de Téhinna.

ESTIATORIUM, *Estiatorium*, Ἑστιατόριον, (*b*) étoit chez les Grecs une salle à manger.

ESTIÉENS, *Estienses*, (*c*) Ἑστιαιεῖς, peuple de l'isle d'Eubée, selon Plutarque. Périclès chassa les Estiéens de leur païs, & mit des Athéniens en leur place ; il ne traita les premiers avec tant de rigueur, que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaisseau Athénien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul.

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 11, 12.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 92.
(*c*) Plut. T. I. p. 164, 165.

Ceux, que Plutarque appelle Estiéens, sont nommés par d'autres Histiéens; ils habitoient la ville d'Histiée.

ESTIÉOTIDE, *Estiæotis*, Ἑστιαιῶτις, (a) contrée de la Thessalie, selon Strabon. Ce Géographe divise toute la Thessalie en quatre parties, & l'Estiéotide, selon lui, en étoit une. Elle comprenoit la partie occidentale de la Thessalie, & tout ce qui étoit entre le mont Pinde & la haute Macédoine.

Ptolémée appelle les habitans de l'Estiéotide Estiotes, & leur assigne pour villes, Phestus, Gomphes, Antinium, Tricca, Ctémenes, Chyreties & Métropolis. Il faut y ajoûter, sur le témoignage de Tite-Live & de Strabon, Phéca, & Ithome, ou Thome.

Hérodote ne s'accorde pas avec Strabon & Ptolémée, sur la position du païs qu'habitoient les Estiéotes; car, il les met au pied des monts Ossa & Olympe, montagnes qui sont dans la partie orientale de la Thessalie; mais, rien n'empêche de les concilier. Hérodote parle là d'un païs nommé alors l'Istiéotide, & non pas du païs qu'habita dans la suite le peuple dont parlent Strabon & Ptolémée. Ce païs, au reste, est nommé *Istiæotis*, par Hérodote; *Estiæotis*, par Strabon & par Étienne de Byzance; & *Estiætis*, par Suidas. Strabon, citant un vers d'Homère, où il est parlé de Tricca & d'Ithome, ajoûte: Ces villes sont de l'Estiéotide, qui fut autrefois nommée la Doride; mais, les Perrhebes l'ayant occupée, après avoir détruit la ville d'Estiée, dans l'isle d'Eubée, & fait passer les habitans en terre ferme, donnerent ce nouveau nom à ce païs, à cause de la multitude d'Estiéens qui vinrent s'y établir.

ESTIOTES, *Estiotæ*, Ἑστιῶται, nom que Ptolémée donne aux habitans de l'Estiéotide. *Voyez* Estiéotide.

ESTYÉENS, *Æstyæi*, peuples de la Sarmatie d'Europe. Ils étoient fort étendus, puisqu'on dit qu'ils occupoient tous les païs situés entre la Vistule, & la Finlande. Les Estyéens comprenoient les Estyens proprement dits, dont il est parlé ci-après; les Ombrones, où est la Samogitie; les Scyrres, où sont aujourd'hui les duchés de Courlande & de Sémigalle; & enfin les Hirres, où sont les provinces de Lettie & d'Esthonie. La conformité du nom semble marquer que les habitans de cette dernière province sont les descendans des Estyéens.

ESTYENS, *Æstyi*, (b) peuples de Germanie, qui, selon Tacite, habitoient à droite sur les bords de la mer Suévique, c'est-à-dire, Baltique. Ils vivoient & s'habilloient

(a) Strab. pag. 430, 437. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXII. c. 14. Herod. L. I. c. 56. L. VII. 1. 175.

(b) Tacit. de Morib. Germ. c. 45.

comme les Sueves ; mais, leur langue ressembloit plutôt à celle des Bretons. Ils adoroient la mere des Dieux ; & les plus zélés pour son culte se faisoient reconnoître en portant une figure de sanglier, qui rendoit leur personne inviolable, & leur tenoit lieu de sauve-garde au milieu même des ennemis. Les armes des Estyens étoient rarement de fer ; ils n'en avoient presque point d'autres que des bâtons. Ces peuples s'appliquoient à l'agriculture avec plus de patience que ne comportoit la paresse ordinaire des Germains. Ils fouilloient même au sein de la mer, pour y chercher l'ambre qu'on ne ramassoit que dans leur païs ; quelquefois, on le rencontroit sur le rivage. Ils lui donnoient le nom de *Glès* ; mais, ces Barbares en ignoroient & n'en avoient jamais recherché la nature ni l'origine. Ils ne daignoient pas le ramasser autrefois, & le regardoient comme un vil excrément de la mer, avant que le luxe des Romains le mît à la mode ; du tems de Tacite, ils n'en faisoient encore aucun usage pour eux mêmes, ni ne sçavoient le travailler. Ils le vendoient aux Romains tel qu'ils le trouvoient, & étoient étonnés du prix qu'ils leur en donnoient.

On ne peut douter que les Estyens ne soient aujourd'hui les habitans de la Prusse ducale. Leur nom signifie orientaux, parce qu'ils étoient censés être à l'orient de la Germanie.

ESULE, *Æsula*, (*a*) ville d'Italie dans le païs des Latins. On y voyoit une citadelle, dont parle Tite-Live.

Acron, commentateur d'Horace, à l'occasion de ces vers :

Eripe te moræ
Ne semper udum Tibur & Æsulæ
Declive contempleris arvum &
Telegoni juga parricidæ ;

Observe que c'est le nom d'une ville qui étoit sur la pente de la montagne, auprès de Tibur. Pline nomme les habitans *Æsolani*, & en parle comme d'un des peuples qui ne subsistoient plus ; ainsi, Horace ne doit pas être entendu, comme s'il eût nommé une ville de son tems, mais il nomme le terroir du nom de la ville à laquelle il avoit appartenu. Velleius Paterculus dit *Æsulum* au neutre ; & il assure qu'il fut donné à une colonie, vingt-trois ans après le commencement de la première guerre Punique.

ESUS, *Esus*. *Voyez* Hésus.

ESUVIUM, *Æsuvium*, (*b*) Αἰσούειον, nom que Plutarque donne à une prairie d'Italie, située entre Veies & le Tibre. Il l'appelle un lieu sacré. La prairie Esurienne étoit voisine de la forêt Arsia. *Voyez* Arsia.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 9 Horat. L. III. Ode 23. v. 5. & *seq.* Plin. T. I. p. 157. Vell. Paterc. L. I. c. 14.

(*b*) Plut. T. I. p. 101.

ESYETE, *Æsyetes*, (*a*) Ἀισυήτης, prince Troyen qui fut pere d'Alcathoüs. Homère fait mention du tombeau d'Esyete, qu'il met dans la ville de Troye. Il étoit sur une hauteur, à peu de distance du palais de Priam.

ESYME, *Æsyma*, Ἄισυμν, (*b*) ville, dont il est fait mention dans Homère.

ESYMNETE, *Æsymnetes*, Ἀισυμνήτης, surnom de Bacchus. Ce mot, selon quelques-uns, veut dire un jeune homme robuste. On avoit donné ce surnom à Bacchus, parce qu'apparemment sa statue le représentoit ainsi. *Voyez* Bacchus & Eurypyle.

Le mot *Esymnete* avoit une signification différente de celle que nous venons de marquer, comme on peut s'en assurer par la lecture de l'article suivant.

ESYMNETE, *Æsymnetes*, Ἀισυμνήτης. (*c*) Le verbe αἰσυμνάω signifioit anciennement régner, gouverner. Lorsqu'on élisoit un Prince pour gouverner une ville, on l'appelloit Esymnete, ou tyran, ἐκάλουν Ἀισυμνήτην ἢ τύραννον, parce que le Prince rendoit la justice, & la faisoit observer, τὰ αἴσια, ὅ ἐστι, τὰ δικαῖα νεμεῖ ou τηρεῖ; d'où il étoit appellé Ἀισυμνήτης ou Ἀισυμνητὴρ. Homère fait mention de l'Esymnete. Ce souverain Magistrat, créé par élection, étoit à vie, ou seulement pour un tems. Un marbre de Téos en Ionie, d'une grande antiquité, prouve que cette ville étoit gouvernée par un Esymnete, & qu'il commandoit dans la ville & dans son territoire : ΑΙΣΥΜΝΩΙ ΕΝ ΤΕΩΙ Η ΓΗΙ ΤΗΙ ΤΗΙΗΙ. Dans la suite des tems, on donna le nom d'Esymnetes aux Présidens des jeux publics ou à leurs ministres, Ἀισυμνῆται οἱ τοῦ Ἀγῶνος προεστῶτες ἢ ὑπηρέται. La ville de Chalcédoine, suivant un marbre de cette ville, étoit gouvernée par un Sénat; mais, elle avoit six Magistrats souverains, appellés Esymnetes, qui changeoient tous les mois. Les Esymnetes du mois Dionysius, dans une assemblée publique, & après un sacrifice solemnel, désigné par l'autel qui est gravé au-dessus de l'inscription du marbre qu'on vient de citer, couronnerent chef du Sénat, Dionysius, fils de Dionysius.

ESYMNUS, *Æsymnus*, (*d*) Ἄισυμνος, l'un des capitaines Grecs qui allerent au siège de Troye, où il fut tué par Hector.

ESYMNUS, *Æsymnus*, (*e*) Ἄισυμνος, héros, qui avoit à Mégare un monument remarquable. Voici ce que les Mégaréens racontoient de ce héros. Hypérion, fils d'Agamemnon

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 300. L. XIII. v. 427.
(*b*) Homer. Iliad. L. VI. v. 304.
(*c*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 175, 176.
(*d*) Homer. Iliad. L. XI. v. 303.
(*e*) Pauf. p. 80.

& dernier roi de Mégare, fut tué par Sandion, à cause de son arrogance & de son avarice. Après sa mort, les Mégaréens n'étant pas d'humeur à se soumettre davantage à l'autorité d'un seul homme, résolurent de créer tous les ans des Magistrats, en qui résideroit le pouvoir souverain; ce fut en ce tems-là qu'Esymnus, le plus considérable de tous ses concitoyens, alla à Delphes, pour sçavoir de l'oracle par quel moyen sa patrie pourroit prospérer. Le Dieu répondit entre autres choses que les Mégaréens seroient heureux tant qu'ils seroient gouvernés par plusieurs. Eux, croyant que cet oracle regardoit autant les morts que les vivans, firent construire un Sénat qui renfermoit la sépulture de leurs Héros.

ET

ETAM [la Roche d'], (*a*) *Petra Etam*. Il y avoit dans cette roche une caverne, où se retira Samson, après avoir brûlé les moissons des Philistins. Trois mille hommes de la tribu de Juda vinrent à la caverne du rocher d'Etam, & dirent à Samson: » Est-ce que » vous ne sçaviez pas que nous » sommes assujettis aux Philis» tins? Pourquoi les avez» vous traités de la sorte? Il » leur répondit: Je leur ai » rendu le mal qu'ils m'on fait. » Nous sommes venus, lui di» rent-ils, pour vous lier, & » pour vous livrer entre les » mains des Philistins. Promet» tez moi avec serment, leur » dit Samson, que vous ne me » tuerez-point. Ils lui répon» dirent: Nous ne vous tuerons » point; mais, après vous » avoir lié, nous vous livre» rons aux Philistins. « Ils le lierent donc de deux grosses cordes neuves, & ils le tirerent du rocher d'Etam; & étant venu au lieu appellé la Mâchoire, les Philistins vinrent à sa rencontre avec de grands cris. Mais, l'esprit du Seigneur ayant saisi Samson, il rompit en pièces les cordes dont il étoit lié, comme le lin se consume lorsqu'il sent le feu; & ayant trouvé là une mâchoire d'âne, qui n'étoit pas encore desséchée & qui étoit à terre, il la prit & en tua mille hommes.

ETAM, *Etam*, Αἰτὰν, (*b*) ville située auprès des eaux, ou des fontaines, dont il est parlé dans l'article d'Ettan. Elle étoit entre Bethléem & Thécué, selon l'auteur des Paralipomènes. Il en est aussi fait mention dans le livre de Josué, selon les Septante.

Les Voyageurs modernes parlent des belles eaux qu'on voit encore à cinq ou six lieues de Jérusalem. Nous croyons, dit D. Calmet, que ce sont les mêmes

(*a*) Judic. c. 15. v. 8. *& seq.*

(*b*) Josu. c. 15. v. 60. Paral. L. I. c. 4. v. 32. L. II. c. 11. v. 6.

mêmes que Pilate fit conduire à Jérusalem, & on remarque encore aujourd'hui des ruines de l'aquéduc qui les y amenoit. Quelques-uns croient que les fleuves d'Ethan, dont il est parlé dans le pseaume 73.[e] v. 15, ne sont autres que ces eaux d'Etam. Les mêmes Voyageurs parlent des vastes bassins que l'on voit encore aujourd'hui au voisinage de Bethléem, & que la tradition du peuple croit avec beaucoup de fondement avoir été faits par Salomon. Ces bassins sont d'un ouvrage magnifique, & les eaux y sont très-belles & très abondantes. Il y a trois bassins. Le premier a deux cens pas de long, & cent de large. Le second a cent quatre-vingt-dix pas de long, cent quinze de large, & soixante de haut. Le troisième à deux cens quatre-vingt-neuf pas de long, cent quatre-vingt-dix-sept de large, & cent quarante de haut.

ÉTANG, *Stagnum*, (*a*) amas d'eaux dormantes, qui ont quelque profondeur, & qui sont fournies, soit par les pluies, soit par quelque source peu considérable; il differe du lac, en ce que le lac est plus grand, plus profond, qu'il reçoit & forme quelque rivière ou ruisseau, au lieu que l'étang n'en forme, ni n'en reçoit; il differe de la mare, en ce que la mare est plus petite dans sa circonférence, moins profonde, & plus sujette à se dessécher durant l'été. Nous disons d'eaux dormantes, car les Anciens qui ont appellé *Stagnum* l'Etang, appellent aussi *Stagnantes*, les eaux dormantes. Ils ont aussi nommé au pluriel *Stagna*, certaines plages de la mer, où il règne un calme assez ordinaire. Virgile dit de Neptune qui s'apperçoit d'une tempête excitée sans son ordre, & dont la mer est troublée:

Interea magno misceri murmure Pontum,
Emissamque hyemem sensit Neptunus, & imis
Stagna refusa vadis.

Le même Poëte se sert du mot *Etang* pour désigner le Cocyte, dont les Poëtes supposent que les eaux sont dormantes:

Cocyti Stagna alta vides.

Festus, Servius & Isidore disent que l'Etang *Stagnum*, est ainsi nommé, parce que l'eau y est sans mouvement, *quòd in eo aqua perpetuò stet.* Mais, Festus ne donne cette étymologie que comme le sentiment de quelques-uns; il ajoûte que, selon d'autres, ce nom vient des Grecs, qui appellent ces sortes de lieux στεγνὸς, *stegnos*, parce qu'il contient bien l'eau. Ainsi, Varron dit *Stagnum*, *græcè* στεγνὸν, *quòd non habet rimam*, parce qu'il n'a point

(*a*) Virg. Æneid. L. I. c. 128. *& seq.* L. VI. v. 323.

d'ouverture par où l'eau puisse s'écouler.

Il y a des Étangs d'eau salée, comme sur la côte de Languedoc, l'Étang de Maguelone, l'Étang de Thau. Ce n'est qu'un amas d'eau de la mer qui n'a qu'une issue. On voit dans les Indes quantité d'Étangs faits & ménagés par l'industrie des habitans. Quelques-uns ont un ou même deux milles de tour, plusieurs sont bordés d'une muraille pour retenir l'eau qui tombe du ciel durant les mois de pluie, & en fournir durant la sécheresse de l'été, aux habitans qui sont trop loin des rivières, ou dont le terroir n'est pas propre à creuser des puits. Le nom qu'ils donnent à ces réservoirs, n'est pas fort différent du mot François, car ils les appellent Tanckes. En Égypte on ménage au voisinage du Nil, des creux entourés de digues, que le Nil, lorsqu'il se déborde, couvre de ses eaux; dont ils se remplissent, & qu'il y laisse en se retirant; ressource nécessaire dans un païs où il ne pleut presque jamais.

En France, nous entendons communément par le mot d'Étang, un réservoir d'eau douce dans un lieu bas, fermé par une digue ou chaussée pour y nourrir du poisson, & c'est ce que les Latins nommoient *Piscina*.

ÉTAT, terme générique qui désigne une société d'hommes vivant ensemble sous un gouvernement quelconque, heureux ou malheureux.

De cette manière, on peut définir l'État, une société civile, par laquelle une multitude d'hommes sont unis ensemble sous la dépendance d'un Souverain, pour jouir par sa protection & par ses soins, de la sûreté & du bonheur qui manquent dans l'État de nature.

La définition que Cicéron nous donne de l'État, revient à peu près à la même chose, & est préférable à celle de Puffendorf, qui confond le Souverain avec l'État. Voici la définition de Cicéron : *Multitudo, Juris consensu, & utilitatis communione sociata;* » Une multitude d'hommes joints ensemble par des intérêts & des loix communes, auxquelles ils se soumettent d'un commun accord. «

On peut considérer l'État comme une personne morale, dont le Souverain est la tête, & les particuliers les membres; en conséquence, on attribue à cette personne certaines actions qui lui sont propres, certains droits distincts de ceux de chaque citoyen, & que chaque citoyen, ni plusieurs, ne sçauroient s'arroger.

Cette union de plusieurs personnes en un seul corps, produites par le concours des volontés & des forces de chaque particulier, distingue l'État d'une multitude; car, une multitude n'est qu'un assemblage de plusieurs personnes, dont cha-

cune a sa volonté particulière ; au lieu que l'État est une société animée par une seule ame qui en dirige tous les mouvemens d'une manière constante, relativement à l'utilité commune. Voilà l'État heureux, l'État par excellence.

Il falloit pour former cet État, qu'une multitude d'hommes se joignissent ensemble d'une façon si particulière, que la conservation des uns dépendît de la conservation des autres, afin qu'ils fussent dans la nécessité de s'entre-secourir ; & que par cette union de forces & d'intérêts, ils pussent aisément repousser les insultes dont ils n'auroient pu se garantir chacun en particulier ; contenir dans le devoir ceux qui voudroient s'en écarter, & travailler plus efficacement au bien commun.

Ainsi, deux choses contribuent principalement à maintenir l'État. La première, c'est l'engagement même, par lequel les particuliers se sont soumis à l'empire du Souverain ; engagement auquel l'autorité divine & la religion du serment ajoûtent beaucoup de poids. La seconde, c'est l'établissement d'un pouvoir supérieur, propre à contenir les méchans par la crainte des peines qu'il peut leur infliger. C'est donc de l'union des volontés, soutenue par un pouvoir supérieur, que résulte le corps politique, ou l'État, & sans cela on ne sçauroit concevoir de société civile.

Au reste, il en est du corps politique comme du corps humain ; on distingue un État sain & bien constitué, d'un État malade ; ses maladies viennent ou de l'abus du pouvoir souverain, ou de la mauvaise constitution de l'État ; & il faut chercher la cause dans les défauts de ceux qui gouvernent, ou dans les vices du gouvernement.

ÉTÉ, *Ætas*, (*a*) est une des saisons de l'année, qui commence dans les païs septentrionaux, le jour que le Soleil entre dans le signe du Cancer, & qui finit quand il sort de la Vierge.

Pour parler plus exactement & plus généralement, l'Été commence lorsque la distance Méridienne du Soleil au Zénith est la plus petite, & finit lorsque sa distance est précisément entre la plus grande & la plus petite.

La fin de l'Été répond au commencement de l'automne.

Depuis le commencement de l'Été jusqu'à celui de l'automne, les jours sont plus long que les nuits ; mais, ils vont toujours en décroissant, & se trouvent enfin égaux aux nuits au commencement de l'automne.

Le premier jour de l'Été

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 89, 242. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 659.

étant celui où le Soleil darde ses rayons le plus à plomb ; ce devroit être naturellement le jour de la plus grande chaleur; cependant, c'est ordinairement vers le mois d'Août, c'est-à-dire, au milieu de l'Été, que nous ressentons le plus grand chaud; cela vient de la longueur des jours & de la brièveté des nuits de l'Été, qui fait que la chaleur que le Soleil a donnée à la terre pendant le jour, subsiste encore en partie au commencement du jour suivant, & s'ajoûte ainsi à celle que le soleil donne de nouveau. La chaleur, ainsi conservée de plusieurs jours consécutifs, forme vers le milieu de l'Été, la plus grande chaleur possible.

On appelle *levant* & *couchant* d'Été, les points de l'horizon où le soleil se lève & se couche au solstice d'Été. Ces points sont plus au nord que les points *est* & *ouest* de l'horizon, qui sont le levant & le couchant des équinoxes.

Nous voyons sur un monument l'Été représenté sous la figure d'une femme, qui est couchée de droit à gauche. Elle est à demi nue, couronnée d'épis, & elle en touche d'autres qui sont entassés dans sa corne d'abondance. Un génie qui est devant elle, en touche de même, & tient de plus une faucille à la main, qui marque la saison des moissons.

ÉTÉARQUE, *Etearchus*, (*a*) Ἐτέαρχος, roi d'Oaxus dans l'isle de Crete, avoit d'un premier mariage une fille nommée Phronyme. Il épousa une seconde femme, qui, par les mauvais traitemens qu'elle fit à cette Princesse, mérita l'odieux nom de Marâtre. Entr'autres calomnies dont elle la chargea auprès de son père, elle fit entendre à ce Prince trop crédule, que sa fille le déshonoroit par sa conduite. En un mot, elle lui fit prendre le cruel dessein de la faire périr. Il gagne un marchand de Théra, nommé Thémison. Il se l'attache par les liens sacrés de l'hospitalité, & lui fait promettre ensuite avec serment, qu'il fera pour lui tout ce qu'il lui commandera. Étéarque lui met sa fille entre les mains, & lui ordonne, en vertu du serment qu'il a fait, de la jetter dans la mer, lorsqu'il sera à moitié chemin de Théra. Thémison, indigné qu'on l'eût surpris, abjure sur le champ l'hospitalité qu'il avoit avec Étéarque ; & pour se dégager de son serment, il se contente d'attacher Phronyme à une corde, & de la plonger dans la mer. Il la retire aussitôt, & continue sa route vers Théra. Polymnestus, un des principaux seigneurs de l'isle, accueillit Phronyme dans sa maison. Il en devint amoureux, & en eut, après quelque tems, un fils

(*a*) Herod. L. IV, c. 154. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III, p. 408, 409.

qu'ils nommerent Battus, parce qu'il avoit le ton de la voix foible, & qu'il bégayoit.

ETÉARQUE, *Etearchus*, Ἐτέαρχος, (a) roi des Ammoniens. Hérodote en fait mention au second livre.

ÉTENDARD, *Vexillum*. De tous les tems il y a eu des signaux muets pour distinguer les troupes, les guider dans leurs marches, leur marquer le terrein, & l'alignement sur lequel elles doivent combattre, régler leurs manœuvres, mais plus particulièrement pour les rallier & réformer en cas de déroute. Ces signaux ont changé, suivant les tems & les lieux, de figure & de nom. Mais, comme nous désignons d'une manière générale, par le seul mot d'Enseigne, toutes celles dont on a fait usage en France depuis le commencement de la Monarchie; de même les Anciens comprenoient, sous des termes génériques, tous leurs signaux muets, à quelques troupes qu'ils appartinssent, & quelle que pût être leur forme; les mêmes termes avoient encore chez eux comme chez nous, outre une signification générale, leur application particulière. Chez les Romains, par exemple, qui se servoient indifféremment des mots *Signum* & *Vexillum*, pour désigner toutes sortes d'Enseignes; le premier mot signifioit néanmoins d'une manière expresse les Enseignes de l'infanterie légionnaire, & le second celles des troupes de cavalerie. Nous distinguons de même nos Enseignes en deux espèces; nous conservons le nom d'Enseignes à celles dont on se sert dans l'infanterie; nous appellons Étendards, Guidons, Cornetes, les Enseignes affectées aux gens de cheval.

Il y a toute apparence que dans les commencemens, les choses les plus aisées à trouver, servirent de signes militaires. Des branches de feuillages, des faisceaux d'herbes, quelques poignées de chacune, furent sans doute les premières Enseignes; on leur substitua dans la suite des oiseaux, ou des têtes d'autres animaux; mais, à mesure que l'on se perfectionna dans la guerre, on prit aussi des Enseignes plus composées, plus belles, & l'on s'attacha à les faire d'une matière solide & durable, parce qu'elles devinrent des marques distinctives & perpétuelles pour chaque nation. On mit encore au rang des Enseignes les images des Dieux, les portraits des Princes, des Empereurs, des Césars, des grands Hommes, & quelquefois ceux des Favoris.

On adopta aussi des figures symboliques. Les Athéniens avoient dans leurs signes militaires la chouette, oiseau consacré à Minerve; les Thébains, le sphinx; d'autres peuples ont eu des lions, des chevaux, des

(a) Herod. L. II. c. 32.

minotaures, des sangliers, des loups, des aigles.

L'aigle a été l'Enseigne la plus commune de l'antiquité; celle de Cyrus & d'autres rois de Perse dans la suite, étoit une aigle d'or aux ailes déployées, portée au sommet d'une pique. L'aigle devint l'Enseigne la plus célebre des Romains; elle étoit de même en relief posée à l'extrêmité d'une pique, sur une base, ou ronde, ou triangulaire, tenant quelquefois un foudre dans ses serres; sa grosseur n'excédoit pas celle d'un pigeon; ce qui paroît conforme au rapport de Florus, qui dit qu'après la défaite de Varus, un *Signifer* en cacha une dans son baudrier.

L'on sçait que chez les Romains le nombre des aigles marquoit exactement le nombre des légions, parce que l'aigle en étoit la première Enseigne. Les Manipules avoient aussi leurs Enseignes; elles ne consisterent d'abord qu'en quelques poignées de foin qu'on suspendoit au bout d'une longue perche; & c'est de-là, dit Ovide, qu'est venu le nom que l'on donna à ces divisions de l'infanterie légionnaire.

Pertica suspensos portabant longa Maniplos,

Unde Maniplaris nomina miles habet.

Dans les tems postérieurs, ces marques de l'ancienne simplicité firent place à d'autres plus recherchées, dont on voit la représentation sur les médailles & les monumens qui se sont conservés jusqu'à nous; c'étoit une longue pique traversée à son extrêmité supérieure d'un bâton en forme de T, d'où pendoit une espèce d'étoffe quarrée. La hampe de la pique portoit dans sa longueur des plaques rondes ou ovales, sur lesquelles on appliquoit les images des Dieux, des Empereurs & des Hommes illustres. Quelques-uns de ces signes sont terminés au bout par une main ouverte; il y en a qui sont ornés de couronnes de laurier, de tours & de portes de villes; distinction honorable acccordée aux troupes qui s'étoient signalées dans une bataille, ou après la prise de quelque place.

L'Étendard de la cavalerie nommé *Vexillum* ou *Cantabrum*, n'étoit qu'une pièce d'étoffe précieuse d'environ un pied en quarré, que l'on portoit de même au bout d'une pique, terminée en forme de T.

Les dragons ont encore servi d'Enseignes à bien des peuples. Les Assyriens en portoient. Suidas cite un fragment qui donne le dragon pour Enseigne à la cavalerie Indienne; il y en avoit un sur mille chevaux; sa tête étoit d'argent, & le reste du corps d'un tissu de soie de diverses couleurs. Le dragon avoit la gueule béante, afin que l'air venant à s'insinuer par cette ouverture, enflât le tissu de soie qui formoit le corps de l'animal, & lui fît imiter en quelque sorte le sifflement & les re-

plis tortueux d'un véritable dragon.

Selon le même Suidas, les Scythes eurent pour Enseignes de semblables dragons. Ces Scythes paroissent être le même peuple que les Goths, à qui l'on donnoit alors ce premier nom. On voit ce dragon sur la colonne Trajanne dans l'armée des Daces; il n'est pas douteux que l'usage n'en ait été adopté par les Perses, puisque Zénobie leur en prit plusieurs.

Après Trajan, les dragons devinrent l'Enseigne particulière de chaque cohorte, & l'on nomma dragonaires ceux qui les portoient dans le combat. Cet usage subsistoit encore lorsque Végece composa son excellent abrégé de l'art militaire.

On prit enfin des Enseignes symboliques, comme des armes, des devises, & des chiffres; les uns étoient ceux des Princes, ceux des chefs ou d'autres affectés aux troupes.

L'honneur a fait de tous les tems une loi capitale du respect & de l'attachement des peuples pour leurs Enseignes; quelques-uns ont poussé ce sentiment jusqu'à l'idolâtrie; & pour ne parler que des Romains, on sçait qu'ils se mettoient à genoux devant les leurs, qu'ils juroient par elles, qu'ils les parfumoient d'encens, les ornoient de couronnes de fleurs, & les regardoient comme les véritables dieux des légions; hors des tems de guerre, ils les déposoient dans les temples. Comme il y avoit une grande infamie à les perdre, c'étoit aussi une grande gloire d'en prendre aux ennemis; aussi préféroit-on plutôt de mourir, que de se les laisser enlever; & quiconque étoit convaincu de n'avoir pas défendu son Enseigne de tout son pouvoir, étoit condamné à mourir. La faute rejaillissoit même sur-toute la cohorte; celle qui avoit perdu son Enseigne, étoit rejettée de la légion, & contrainte à demeurer hors de l'enceinte du camp, & réduite à ne vivre que d'orge, jusqu'à ce qu'elle eût réparé sa honte par des prodiges de valeur. Jamais les Romains ne firent de traités de paix que sous la condition que leurs Enseignes leur fussent rendues; de-là les louanges d'Auguste par Horace, cet Empereur s'étant fait restituer les Enseignes que les Parthes avoient prises à Crassus.

Il faudroit des volumes entiers pour rapporter tous les usages des Anciens sur les Enseignes; encore ne pourroit-on pas toujours se flatter d'avoir démêlé la vérité dans ce cahos de variations succcessives, qui ont produit à cet égard une infinité de changemens dans les pratiques de toutes les nations. Quelles difficultés n'éprouvons-nous pas, seulement pour accorder entr'eux nos propres Auteurs, sur ce qu'ils ont écrit des Enseignes dont on a fait usage dans les différens

tems de notre Monarchie ?

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*a*) Ἐτεοκλῆς, naquit de l'inceste d'Œdipe avec Jocaste sa mere, qu'il avoit épousée sans la connoître, selon Diodore de Sicile. Du même inceste naquit encore Polynice, avec deux filles, Antigone & Ismene.

Après la mort, ou, si l'on veut, après la retraite d'Œdipe, ses deux fils Etéocle & Polynice, convinrent de règner tour à tour. Diodore de Sicile dit que ces deux jeunes Princes, devenus grands, ayant appris l'opprobre de leur maison, enfermerent leur pere dans son palais; après quoi, s'étant rendus maîtres du royaume, ils convinrent ensemble qu'ils règneroient tour à tour chacun une année; convention qui fut la source de leur haine & de la guerre qui, selon Pausanias, fut une des plus considérables qu'il y ait eu parmi les Grecs, pendant les tems héroïques. Elle est connue sous le nom de guerre de Thebes.

Les deux freres étant donc convenus de règner l'un après l'autre, Etéocle, qui étoit l'aîné, monta sur le trône le premier; mais, l'année étant expirée, il trouva tant d'appas à être le maître, qu'il ne voulut point céder sa place à son frere. Polynice indigné se retira à Argos chez le roi Adraste, qui lui fit épouser sa fille Argie. On dit même qu'Adraste, pour lui marquer son estime, lui promit de le faire rentrer dans sa patrie, & de le rétablir dans tous ses droits. Dans ce dessein, il envoya Tydée en embassade chez Etéocle, pour lui parler du retour de son frere. On raconte que Tydée, tombé dans une embuscade de cinquante hommes, qu'Etéocle, averti du sujet qui l'amenoit, avoit posée sur son chemin, les tua tous, & revint à Argos. Adraste, apprenant cette trahison, se prépara à une expédition militaire, & engagea dans son parti plusieurs célebres capitaines de ce temslà. Mais, cette expédition fut très-malheureuse. Etéocle & Polynice se tuerent l'un l'autre dans un combat singulier. Tous les autres périrent aussi de différentes manières. Adraste seul eut le bonheur de sauver sa vie.

Etéocle eut pour successeur son fils de Laodamas, qui, jeune encore, fut mis sous la tutele de Créon de Ménœcée.

Le récit que fait Euripide dans ses Phéniciennes, de la mort d'Etéocle & de Polynice, est un des morceaux les plus travaillés des tragédies de ce Poëte, puisqu'il y peint le combat des deux freres avec les couleurs les plus vives & les plus vraies, & qu'il en met toutes les circonstances sous les yeux du spectateur, avec une netteté & une précision ad-

(*a*) Diod. Sicul. p. 185, 186. Pauf. pag. 324, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 206. T. VII. p. 187, 193. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 413. *& suiv.* T. V. p. 119. *& suiv.*

mirables. En voici un abrégé.

» Etéocle & Polynice, dit » Euripide, se battirent d'abord » avec la lance. Chacun d'eux » examine attentivement les » mouvemens de son ennemi, » pour rendre ses efforts inuti- » les, & se couvre avec soin » de son bouclier. Etéocle heur- » te contre une pierre, qui l'o- » blige de faire un pas en avant » & de se découvrir en partie. » Polynice saisit l'occasion qui » se présente de le blesser, & » lui perce la cuisse avec sa » lance. Dans le tems même » qu'il le frappe, il se décou- » vre l'épaule; Etéocle profite » du moment, & lui enfonce » sa lance dans la poitrine. » Pour se tirer de l'embarras où » le met cet accident, il fait » un pas en arrière, & prend » une pierre avec laquelle il » rompt la lance de Polynice » par le milieu; ainsi, comme » ils n'ont plus de lance ni l'un » ni l'autre, le combat rede- » vient égal entr'eux. Alors, » ils mettent l'épée à la main, » & fondent l'un sur l'autre. » Leurs boucliers se touchent, » le combat s'échauffe, & ils se » chargent avec la plus grande » fureur. Enfin, Etéocle s'avi- » se d'une ruse qui étoit en » usage parmi les Thessaliens, » & qui lui étoit connue par le » commerce qu'il avoit avec » ces peuples. Il change son » attaque, il porte son pied » gauche en arrière, ayant tou- » jours soin de se tenir bien » couvert; & avançant son pied » droit, il passe son épée dans » le corps de son frere, & le » traverse depuis le nombril » jusqu'à l'épine du dos. Poly- » nice en recevant le coup » penche son corps en avant, » & tombe sur la poussière, qu'il » teint de son sang. Etéocle, » qui se croit assuré de la vic- » toire, jette son épée par ter- » re, & court sur son frere » pour le dépouiller; il ne s'oc- » cupe que de ce soin, & ne » prend aucune précaution. » C'est ce qui cause sa perte. » Polynice, qui respiroit enco- » re, & qui dans sa chûte n'a- » voit point quitté son épée, » la lève, quoique d'une main » foible, la plonge dans le » corps d'Etéocle, & lui perce » le foie. On les voit étendus » tous deux à côté l'un de l'au- » tre, sans que la victoire se » soit déclarée pour l'un des » deux. «

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*a*) Ἐτεοκλῆς, Argien qui fut un des chefs de la guerre de Thebes. Euripide en fait le portrait suivant, » Cet autre, dit ce Poëte, » est Etéocle, jeune héros, peu » favorisé des biens de la for- » tune, mais comblé d'honneurs » dans l'Argolide; tellement » désintéressé dans les services » qu'il rendoit à sa patrie, » que jamais il ne put se ré- » soudre à recevoir rien de ses » amis même, dans la crainte

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 220.

» de corrompre tant soit peu » son integre équité, & de se » voir lié par les présens. Il » haïssoit les méchans, & non » l'État; & il distinguoit la ré- » publique de ceux qui la » rendoient odieuse en la gou- » vernant mal. «

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*a*) Ἐτεοκλῆς, étoit fils d'une fille de Leucon, & d'Andréus qui vint le premier s'établir dans le païs d'Orchomene en Béotie. Mais, selon les Béotiens, il passoit pour être fils du fleuve Céphisse; & de-là vient que quelques Poëtes lui ont donné cette qualité. Etéocle, ayant succédé à son pere, souffrit que le païs retînt son premier nom; il établit seulement deux tribus, dont il nomma l'une la Céphissiade, & l'autre l'Etéoclée. Il donna à Halmus, fils de Sisyphe, un petit canton, où celui-ci bâtit quelques villages qui furent nommés les Halmons; mais, dans la suite, ce nom resta à un seul village.

Les Béotiens disoient qu'Etéocle est le premier qui se soit avisé de sacrifier aux Graces; ils prétendoient qu'il en reconnoissoit trois; mais, ils ignoroient les noms qu'il lui plut de leur imposer.

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*b*) Ἐτεοκλῆς, Lacédémonien. Comme Lysandre ne tuoit pas seulement pour ses ressentimens particuliers, mais qu'il servoit encore l'inimitié, la haine & & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis; on vanta fort un mot que dit Etéocle à ce sujet; sçavoir, *que la Grece ne pourroit supporter deux Lysandres.* Théophraste écrit que ce même mot avoit déjà été dit d'Alcibiade par Archistrate; mais, il ne lui convenoit pas si bien; car, dans Alcibiade, ce qui déplaisoit le plus, c'étoit une grande insolence avec beaucoup de luxe & de vanité; au lieu que dans Lysandre la rudesse de ses mœurs & la cruauté rendoient sa puissance terrible & insupportable.

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*c*) Ἐτεοκλῆς, Ephore de Lacédémone, qui refusa à Antipater, gouverneur de Macédoine, cinquante enfans de la ville, qu'il lui demandoit pour ôtages, après la défaite d'Agis, roi de Sparte, la troisième année de la 112.e Olympiade, 330 ans avant Jesus Christ. Il lui allégua pour raison de ce refus, que c'étoient de jeunes arbres qui devoient être bien cultivés, & qui ne profiteroient point, s'ils étoient transportés ailleurs. Néanmoins, il lui offrit des vieillards, ou des femmes, au double; mais, Antipater, ne les voulant pas accepter, s'emporta à des menaces qui n'étonnerent point Etéocle. Il ré-

(*a*) Pauf. p. 595. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11. & *suiv.* T. IV. p. 505, 506, 507.

(*b*) Plut. T. I. p. 443, 444.
(*c*) Plut. T. II. p. 235.



pondit courageusement, que si Antipater demandoit aux Lacédémoniens des choses plus difficiles que la mort, il leur seroit plus aisé de mourir que de donner ce qu'il prétendoit.

ETÉOCRETES, *Eteocretes*, Ἐτεόκρητες, (a) nom que Diodore de Sicile donne aux premiers habitans de l'isle de Crete. Ce mot signifie de véritables Crétois, des Crétois indigenes, Autochthones, c'est-à-dire, originaires du païs, nés dans le païs. Le nom d'Etéocretes fut restreint dans la suite à un peuple particulier, dont il est fait mention dans Homère. Strabon place ce peuple dans la partie méridionale de l'isle, & lui donne la petite ville de Prasos, où étoit un temple de Jupiter.

ETÉONE, *Eteonus*, (b) Ἐτεωνὸς, ville de Grece dans la Béotie, selon Homère. Ce Poëte la qualifie montagneuse, sans doute parce qu'elle étoit située dans les montagnes. Ses habitans partirent pour le siege de Troye, ce qui prouve l'antiquité de cette ville. Strabon dit qu'elle fut ensuite appellée Scarphe, & qu'elle étoit située dans le territoire des Parasopiens ; il ajoûte cependant que d'autres la mettoient dans celui des Platéens.

Étienne de Byzance en fait une ville d'Eubée ; mais, on soupçonne avec bien de la vraisemblance, que c'est une faute, & qu'il faut lire la Béotie, au lieu de l'Eubée. D'ailleurs, Étienne de Byzance assure, comme Strabon, que cette ville se nommoit Scarphe de son tems.

ETÉONÉE, *Eteoneus*, (c) Ἐτεωνεὺς, un des principaux officiers de Ménélaüs, roi de Lacédémone, étoit fils de Boëthus. Télémaque & Pisistrate étant venus à Lacédémone, & étant entrés, montés sur leurs chars, dans la cour du palais de Ménélaüs, Etéonée va annoncer leur arrivée au Prince ; & s'approchant, il lui dit : » Divin Ménélaüs, deux étrangers viennent d'entrer dans la cour ; on les prendroit aisément tous deux pour les fils du grand Jupiter. Ordonnez si nous irons dételer leurs chars, ou si nous les prierons d'aller chercher ailleurs des hôtes qui soient en état de les recevoir. «

Ménélaüs, offensé de ce discours, lui répondit : » Fils de Boëthus, jusques-ici vous ne m'aviez pas paru dépourvu de sens ; mais aujourd'hui je vous trouve très-insensé de me venir faire une telle demande. En vérité, j'ai eu grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans tous les païs que j'ai traversés

(a) Diod. Sicul. pag. 230. Homer. Odyss. L. XIX. p. 176. Strab. pag. 221, 475.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 4. Strab. 298, 408, 409.

(c) Homer. Odyss. L. IV. v. 22. & seq.

» pour revenir dans mes États;
» veuille le grand Jupiter que
» je ne sois plus réduit à l'é-
» prouver, & que mes peines
» soient finies. Allez donc
» promptement recevoir ces
» étrangers, & les amenez à
» ma table. «

Sur le champ, Etéonée part sans répliquer, & il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils détellent les chevaux, qui étoient tout couverts de sueur, les font entrer dans de superbes écuries, & leur prodiguent le froment mêlé avec la plus belle orge. Ils mettent les chars dans une remise dont l'éclat éblouissoit les yeux; & ensuite ils conduisent les deux Princes dans les appartemens, où ils furent très-bien traités.

ÉTERNITÉ, *Æternitas*, (*a*) fut adorée comme une déesse dans l'antiquité. On la voit souvent figurée sur des médailles, mais en des manières très-différentes. Dans une médaille de Tite, l'Éternité est représentée en femme qui tient la tête du Soleil rayonnant, & celle de la Lune. Il n'est rien qui représente mieux l'Éternité que le Soleil, dont le cours ne devoit jamais cesser, selon l'opinion de la plûpart des Payens. Dans une autre d'Adrien, la femme tient d'une main la tête du Soleil, & de l'autre celle de la Lune. Comme cette image est assez commune, je croirois volontiers, dit D. Bernard de Montfaucon, que c'étoit en cette manière qu'on représentoit ordinairement la déesse Éternité, & que les autres figures qui portent le nom d'Éternité sur les médailles, n'en sont que des symboles. Ce qui me confirme dans cette opinion, poursuit-il, est que Rome Éternelle, dans une médaille du même Adrien, tient aussi la tête du Soleil rayonnant.

Une autre médaille de Tite, donne une image de l'Éternité, fort différente de la précédente. Un Mars *Gradivus*, c'est-à-dire, dans l'attitude d'un homme qui marche, porte de sa main gauche un trophée, & de la droite une pique, pour marquer que les victoires & les trophées de Tite étoient consacrés à l'Éternité.

Outre les figures de femmes qui portent à la main une tête du Soleil rayonnant avec l'inscription *Æternitas*, on en voit deux dans les médailles de Faustine Mere, avec la même inscription, qui ont à la main droite un globe, sur lequel est un oiseau rayonnant, qu'on croit être le phénix, mis pour symbole de l'Éternité, à cause qu'il se renouvelle toujours, & arrive par ce moyent à l'immortalité. Son histoire passe pour fabuleuse; ce qui n'empêchoit pas que les Payens, qui la regardoient comme vérita-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 331, 332. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 215, 216.

ble, n'en fissent un symbole de l'Éternité. Dans une médaille de Carin, outre le phénix qui est sur la main de la femme, il y en a un autre à ses pieds ; ils sont tous deux sur un globe.

Sur les médailles de l'impératrice Faustine, elle est représentée, tantôt tenant une main étendue, & un bâton ou sceptre de l'autre ; tantôt tenant un globe d'une main, & une pique de l'autre ; quelquefois avec une torche, d'autrefois elle tient le globe d'une main, & de l'autre elle se couvre la tête d'un voile ; ou elle tient le globe de la gauche, & étend la droite. Cette inscription *Æternitas* se mettoit ordinairement après que l'Empereur ou l'Impératrice étoient morts, pour la consécration ou l'apothéose ; car, les Romains déifioient aussi leurs Empereurs défunts. On voit Faustine Mere dans un revers, assise sur un globe couvert d'étoiles ; & dans un autre, montée sur un char tiré par deux éléphans, avec l'inscription *Æternitas* ; dans une autre, montée sur un char tiré par deux lions, elle a comme Cybele une couronne murale ou tourelée. Dans une de Faustine la Fille, l'impératrice monte au ciel, & une femme aîlée tient une torche. On trouve encore Faustine la Fille sur un globe, entre deux femmes qui se couvrent d'un voile, avec l'inscription *Æternitas*.

L'Éternité est aussi désignée dans une médaille de l'Empereur Philippe, par un éléphant, sur lequel est monté un petit garçon qui tient des fleches. On dit que l'éléphant est pris pour symbole de l'Éternité à cause de sa longue vie.

Dans Posthume, l'Empereur est couronné par Hercule, & cela pour marquer la durée future de son empire. L'inscription est *Æternitas Aug.*

ETERNUMENT, *Sternutamentum*, *Sternutatio*. (a) L'ancienneté & l'étendue de la coûtume de faire des souhaits en faveur de ceux qui Éternuent, ont engagé les littérateurs à rechercher curieusement, d'après l'exemple d'Aristote, si cet usage tiroit son origine de la religion, de la superstition, des raisons de morale ou de physique.

Mais, toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet, ne laissent à désirer que la vérité ou la vraisemblance. Il faudroit être aujourd'hui bien habile pour deviner si dans les commencemens l'on a regardé les Éternumens comme dangereux, ou comme amis de la nature ; chaque peuple a pu s'en former des idées différentes, puisque les anciens médecins mêmes ont été partagés ; cependant, aucun d'eux n'a adopté

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 145, 146. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 265. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 325. & suiv.

le systême de Saint Clément d'Alexandrie, qui ne considéroit les Sternutations que comme une marque d'intempérance & de mollesse; c'est un systême à lui tout seul.

Laissant donc à part la cause inconnue qui a pu porter les divers peuples à saluer un mouvement convulsif de la respiration, qui n'a rien de plus singulier que la toux & le hoquet, il suffira de faire quelques observations sur cet usage.

On sçait d'abord que les Grecs avoient différentes formules de complimens pour saluer ceux qui éternuoient. La plus simple & la plus commune étoit celle de ζῆθι, *vivez*, comme nous en assure Olympiodore dans son commentaire sur le Phédon de Platon. C'est précisément la même dont les Juifs se servent de tout tems dans les mêmes occasions, & le *salve* des Latins; ils employoient aussi celle de Ζεῦ σῶσον, *Jupiter vous conserve*. Il paroît même d'après quelques monumens, qu'ils ne se contentoient pas, comme nous, de former ces souhaits pour les autres, ou de les recevoir, mais qu'ils s'en faisoient eux-mêmes l'application, apparemment quand ils étoient seuls.

Ces honnêtetés faisoient aussi chez les Romains un des devoirs de la vie civile, *Sternutamentis salutamur*; ce sont les paroles de Pline, & il ajoûte comme une chose singulière, que l'empereur Tibere, avec toute sa gravité, ne laissoit pas d'exiger cette marque d'attention & de respect de ceux de sa suite, même en voyage & dans sa litière; ce qui semble supposer que la vie libre de la campagne, ou les embarras du voyage les dispensoient ordinairement de certaines formalités attachées à la vie citadine. Dans Pétrone, Giton, qui s'étoit caché sous un lit, s'étant découvert lui-même par un Éternument, Eumolpus lui adresse aussi-tôt son compliment, *salvere Gitona Jubet*; & dans Apulée semblable contre-tems étant arrivé plusieurs fois au galant d'une femme qui avoit été obligé de se retirer dans la garde-robe, le mari dans sa simplicité, supposant que c'étoit sa femme, *solito sermone salutem ei precabatur*, faisoit des vœux pour sa santé, suivant l'usage.

Ceux qui ont succédé aux Grecs & aux Romains dans les trois parties du monde, soit qu'ils aient reçu cette politesse d'eux ou de leurs ancêtres, l'ont gardée religieusement jusqu'à ce jour sans aucune exception, à la réserve peut-être de quelques Anabaptistes ou Trembleurs d'Angleterre, qui ont étendu leur réforme chagrine jusque sur cet acte de civilité, comme sur un reste de superstition payenne; mais, cette exception, bien loin d'infirmer la règle, la confirme, & cette singularité affectée ne doit être regardée que comme un entêtement bizarre, qui ne

tire à aucune conséquence contre le consentement unanime du reste du genre humain.

Afin que rien n'y manque, il ne sera pas inutile d'ajoûter ici les suffrages des habitans de l'extrêmité de l'Afrique, & même du nouveau monde, peuples certainement inconnus aux Grecs & aux Romains. Les relations du Monomotapa nous assurent que quand le roi du païs éternue, tous ceux qui se trouvent dans le lieu de sa résidence, ou aux environs, en sont informés dans le même instant, ou par certains signaux, ou par certaines formules de prieres qui se font tout haut en sa faveur, & qui passent successivement de la cour à la ville, & de la ville dans les fauxbourgs, de manière que l'on n'entend retentir de tous côtés que des vœux solemnels pour la santé du Prince, & des espèces *de vive le Roi*, qu'ils sont obligés de dire hautement chacun dans leur langage. Mais, ce qui paroît plus étonnant, c'est que les Espagnols ont trouvé cette politesse établie dans le nouveau monde, s'il en faut croire l'histoire de la conquête de la Floride, dont l'auteur nous assure que le Cacique de Guachoia ayant eternué en présence de Soto, les Indiens de sa suite s'inclinerent aussi-tôt devant lui, étendirent leurs bras, & lui donnerent à leur manière les marques ordinaires de leurs respects, priant le Soleil de le défendre, de l'éclairer, & d'être toujours avec lui. Ces exemples en disent beaucoup, & nous marquent assez intelligiblement d'où cet usage peut venir; que ce n'est ni un effet de l'éducation, ni de l'imitation, ni de la tradition, qu'il naît, pour ainsi dire, avec nous, & qu'il sort du sein même de la nature.

La superstition, qui se glisse par-tout, ne manqua pas de s'introduire dans ce phénomene naturel, & d'y trouver de grands mystères. Dans tout le corps du paganisme le plus ancien, chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Romains, c'étoit une espèce de divinité familiere, un oracle ambulant, qui, dans leurs préventions, les avertissoit en plusieurs rencontres du parti qu'ils devoient prendre, du bien ou du mal qui devoit leur arriver; les Auteurs sont remplis de faits qui justifient clairement leur attention extrême là-dessus, & leur vaine crédulité. Xénophon harangue ses troupes; un de ses soldats éternue précisément comme il les exhortoit avec chaleur à prendre une résolution hazardeuse, mais qui lui paroissoit nécessaire; toute l'armée, d'un mouvement unanime, adore Dieu, dit l'Historien, & lui-même, saisissant l'occasion, conclut en habile homme, qu'il falloit offrir sur le champ des sacrifices d'actions de graces au dieu conservateur, qui les avoit déterminés par ce signal à suivre les conseils salutaires

de leur Général. Dans Homère, Pénélope fatiguée des assiduités importunes de ses amans, fait des imprécations contre eux & des vœux pour le retour d'Ulysse; Télémaque l'interrompt par un de ces Éternumens authentiques, qui ébranlent toute une maison; la Princesse s'abandonne à des transports de joie, & son conseil entrant dans son sens, regarde cet accident comme une assurance infaillible de l'accomplissement de leurs souhaits. Ce fameux démon de Socrate, qui lui marquoit précisément le chemin qu'il devoit suivre dans certains états ambigus assez fréquens dans l'usage de la vie, qui ne présentent à droite & à gauche que des incertitudes ou des probabilités, ce démon prétendu, n'étoit ni un sylphe, ni un salamandre, ni un génie, ce n'étoit que l'Éternument, s'il en faut croire Polymnis chez Plutarque.

Mais, où ce symptôme étoit particulièrement décisif, c'étoit dans le commerce des femmes & des jeunes gens. Dans Aristénète, Parthénis, jeune folle entêtée de l'objet de sa passion, après plusieurs combats & de longues irrésolutions, se détermine enfin à expliquer ses sentimens par écrit à son cher Sarpédon; elle éternue dans l'endroit de sa lettre le plus vif & le plus tendre; c'en est assez pour elle; cet incident lui tient lieu de réponse, & lui fait juger que dans le même instant son cher Adonis pensoit à elle sur le même ton, comme si cette opération du cerveau, en concours avec l'idée d'un sujet agréable, étoit une marque certaine de l'union que la sympatie établit entre les cœurs. Par la même raison, les Poëtes Grecs & Latins disoient des jolies personnes, *que les Amours avoient éternué à leur naissance.*

Après cela, il y avoit plusieurs observations à faire pour démêler les bons d'avec les mauvais. Quand la Lune étoit dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne, ou des Poissons, c'étoit un bon augure; dans les autres, mauvais; le matin, depuis minuit jusqu'à midi, fâcheux pronostic; favorable au contraire, depuis midi jusqu'à minuit; pernicieux en sortant du lit ou de la table; il falloit s'y remettre, & tâcher, ou de dormir, ou de boire, ou de manger quelque chose, pour changer ou rompre les loix du mauvais quart d'heure. Ils tiroient aussi de semblables inductions des Éternumens simples ou redoublés, de ceux qui se faisoient à droite & à gauche, au commencement ou au milieu de l'ouvrage, & de plusieurs autres circonstances dont le détail seroit long & ennuyeux.

Dans tous ces faits & toutes ces préventions, on ne peut pas nier qu'il n'y eût de la folie & de la superstition; il peut bien se faire aussi que le menu peuple, rempli de ces préjugés, en mêloit quelques grains dans

ses civilités & dans les vœux qu'il formoit en faveur de ceux qui éternuoient ; mais, c'étoit un abus populaire, dont les gens sensés & les personnes raisonnables ne faisoient que rire, comme on le peut voir dans Cicéron, dans Séneque, & même dans les Auteurs comiques.

ETÈS, *Ætes*, Ἀήτης, (*a*) Athénien, que Démosthène, dans sa harangue contre Nééra, qualifié Cériade. C'est parce qu'il étoit de quelque bourg de l'Attique, qui portoit ce nom.

ETÉSIENS, *Etesiæ*, sorte de vents. Les Anciens donnoient le nom d'Étésiens, du terme Grec ἐτήσιος, qui signifie *anniversaire*, à des vents dont le souffle se faisoit sentir régulièrement chaque année, & rafraîchissoit l'air pendant six ou sept semaines, depuis le solstice d'été jusque dans la canicule. Le règne des vents Étésiens étoit annoncé par ceux que l'on nommoit *prodromes* ou *précurseurs*, durant quelques jours.

Ces vents, mettant de la température dans l'air pendant la saison des chaleurs, la plus commune opinion veut qu'ils soufflent de la bande du nord ; & c'est ainsi que le vent de nord étant le traversier des bouches du Nil, dont le cours en général est du midi au septentrion, les Anciens attribuoient aux vents Étésiens, pendant Juin & Juillet, le refluement des eaux du fleuve, qui pouvoit contribuer à son débordement régulier dans la même saison. Le rhumb de ce vent n'est pas néanmoins tellement fixé à cette région du monde, qu'il ne participe de plusieurs autres ; & le nom d'Étésiens est appliqué à des vents venant du couchant comme du septentrion. C'est pour cette raison que dans plusieurs Auteurs anciens, les Étésiens sont déclarés favorables sur la Méditerranée, à ceux qui font route d'occident en Orient ; & accusés d'être contraires pour la route opposée. C'est ainsi qu'on peut entendre les vents Étésiens dans quelques endroits de Cicéron & de Tacite. Aristote ou l'auteur Grec, quel qu'il soit, du traité intitulé *le Monde*, dit formellement que les Étésiens tiennent également du vent ζεφύρος comme de l'ἄρκτος ; & Diodore de Sicile étend la bande des vents Étésiens jusqu'au couchant d'été. On trouve même dans Pline & dans Strabon, d'après Posidonius, que des vents soufflant de l'est sont appellés Étésiens ; mais, il est constant qu'en cela ils s'écartent de l'idée la plus générale qu'on doit avoir des vents Étésiens ; & cette communication du nom d'Étésiens à des vents étrangers à la région ordinaire des Étésiens, ne peut être admise ou autorisée, qu'au-

(*a*) Demosth. Orat. in Neær. p. 867.

tant que la dénomination en elle-même deviendra propre à tout vent qui soufflera régulièrement. Il en seroit de même du nom de vent *alisé*, qui vient du vieux terme *alis*, qui signifie réglé, quoiqu'il soit spécialement employé à désigner le vent qui règne sur les mers renfermées entre les tropiques, & qui, dans la mer du Sud particulièrement, conduit les navigateurs d'Orient en Occident.

ETÉSIPE, (*a*) nom commun à deux enfans d'Hercule. Il eut l'un d'Astidamie, fille d'Amyntor, & l'autre de Déjanire, fille d'Énée.

ETHAI, *Ethaï*, Ε'θὶ, (*b*) Géthéen, du tems de David. Ce Prince, fuyant devant Absalom son fils, dit à Ethaï : » Pourquoi venez-vous avec nous ? » Retournez, & allez avec le » nouveau Roi; parce que vous » êtes étranger, & que vous » êtes sorti de votre païs. » Vous n'êtes que d'hier à Jérusalem, & vous en sortiriez aujourd'hui à cause de » moi ? Pour moi j'irai où je » dois aller ; mais pour vous, » retournez, & remenez vos » gens avec vous. Puissiez-vous » recevoir du Seigneur qui est » plein de bonté & de justice, » la récompense de votre zele » & de votre fidélité ! Ethaï lui » répondit : Vive le Seigneur, » & vive le Roi mon maître, » en quelque état que vous » puissiez être, mon Seigneur » & mon Roi, votre serviteur » y sera, soit à la mort ou à » la vie. David lui répondit : » venez donc & passez ; « Ainsi Ethaï Géthéen passa avec tous les gens qui le suivoient, & tout le reste du peuple.

ETHAI, *Ethaï*, Ἀ'ιθί, (*c*) fils de Ribaï, de la ville de Gabaath, étoit un des braves de l'armée de David.

ETHALIDE, *Æthalides*, (*d*) Ἀ'ιθαλίδης, fils de Mercure & d'Eupoleme, fille originaire de Larisse. Ce jeune Prince, ayant obtenu de son pere la permission de faire des souhaits, & d'y comprendre toutes choses, excepté l'immortalité, demanda de pouvoir se souvenir de tout ce qu'il auroit fait durant sa vie & après sa mort, lorsque son ame auroit passé dans d'autres corps ; & de pouvoir conserver la mémoire des circonstances de toutes ses transmigrations. Diogène Laërce qui rapporte ceci tiré d'Héraclide de Pont, au commencement de la vie de Pythagore, ajoûte que ce dernier Philosophe voulant faire valoir sa métempsycose, assuroit qu'il avoit été lui-même cet Ethalide.

D'autres racontent autrement l'histoire d'Ethalide. D'abord ils le mettent sur la liste des

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom VII. p. 64.

(*b*) Reg. L. II. c. 15. v. 19. & *seq.*

(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 31.

(*d*) Diog. Laërt. p. 569. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 376 & 377.

Argonautes ; ensuite, ils disent de lui, qu'il avoit obtenu de son pere Mercure deux graces; l'une, que vif ou mort il seroit toujours informé de ce qui se faisoit dans le monde ; l'autre, qu'il seroit la moitié du tems parmi les vivans, & l'autre moitié parmi les morts ; fable fondée peut-être sur ce qu'il étoit le héraut des Argonautes, & que cette fonction le rendoit souvent présent & souvent absent de l'armée, & l'obligeoit à être exactement informé de ce qui se passoit. Il étoit aussi par sa mere du sang des Eolides, puisqu'elle étoit fille de Pisidice, sœur de Créthée.

ETHALIE, *Æthalia*, (*a*) Αἰθαλία, isle de la mer Tyrrhene, située vis-à-vis une ville d'Italie, appellée Poplonium, & éloignée de trois cens stades de l'isle de Corse, selon Strabon & Diodore de Sicile.

Cette isle fut ainsi nommée de la quantité de suye qu'on y voyoit, αἴθαλος en Grec signifiant suye. On y rencontroit une sorte de pierre nommée Sidérite, qui contenoit beaucoup de fer, & qu'on fendoit en plusieurs morceaux pour en tirer ce métal. Les ouvriers, ayant d'abord coupé une grande quantité de ces pierres, les jettoient dans des fourneaux d'une forme particulière. Quand la chaleur avoit fondu ces pierres, ils les partageoient en différens morceaux gros comme les plus grosses éponges; & on vendoit ces morceaux à des marchands qui les transportoient à Dicéarchie, & en d'autres villes de commerce. Ceux qui avoient acheté cette marchandise, la donnoient enfin à des ouvriers en fer qui lui faisoient prendre toutes sortes de figures. Car, les uns en fabriquoient des représentations d'oiseaux ; les autres, des beches, des faulx, en un mot, différentes sortes d'outils, dont tous les païs où on les transportoit ensuite, éprouvoient l'utilité.

Il y avoit à Ethalie un port renommé, sur-tout depuis que les Argonautes, en traversant la mer Tyrrhene, y avoient abordé; ils lui donnerent le nom d'Argos, de celui de leur vaisseau ; & ce nom se conservoit encore du tems de Strabon & de Diodore de Sicile.

Cette isle est nommée Ilva par Pline. Ptolémée dit Æthala, qu'il distingue mal à propos d'Ilva. C'est aujourd'hui Elve ou Elbe sur la côte de Toscane, vis-à-vis de Piombino, dont elle n'est séparée que par un canal de dix milles.

ETHALIE, *Æthalia*, (*b*) Αἰθαλία, nom que Tite-Live donne à une isle de la mer Égée, située sur les côtes de l'Asie mineure. Comme plusieurs Auteurs anciens attestent

(*a*) Strab. pag. 123, 223, 224, 225. Diod. Sicul. p. 180, 204, 205. Plin. T. I. p. 160. Ptolem. L. III. c. 1, 3.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13. Plin. Tom. I. p. 287. Homer. Iliad. L. I. v. 592, 593.

que l'isle de Chio a porté ce nom, on peut croire que Tite-Live a voulu parler de cette isle. Les circonstances même s'y rapportent, comme on peut le voir dans cet Historien.

Madame Dacier, dans une remarque sur la chûte de Vulcain dans l'isle de Lemnos, dont il est parlé dans le premier livre de l'Iliade, dit : » Cette » fable de Vulcain précipité » dans l'isle de Lemnos, marquoit seulement la nature de » cette isle dont il sortoit des » feux souterreins ; c'est pour» quoi, on l'appelloit ancien» nement *Æthalia*, l'isle ar» dente, & elle étoit consacrée » à Vulcain. «

ETHALION, *Ethalion*, (*a*) matelot Tyrrhénien que l'on feint avoir été métamorphosé en dauphin. C'est sans doute le même dont parle Ovide.

ETHAM, *Etham*, Ὀθὼμ, (*b*) nom de la troisième station des Israëlites, après leur sortie d'Égypte. Etham devoit être vers la pointe de la mer Rouge, & c'est peut-être la même que *Buthus* ou *Buthum*. D'Etham, les Israëlites allerent à Pihahiroth.

ETHAN, *Ethan*, ou plutôt ETTAN. *Voyez* Ettan.

ETHAN [les fleuves d'], (*c*) *Fluvii Ethan*. Il en est parlé dans un des Pseaumes. On l'explique diversement, ou des eaux d'Etam, dont il a été parlé sous l'article d'Etam, ou des fleuves violens & rapides, suivant la force de l'Hébreu *Ethan*, qui signifie *fort*, *haut*, *élevé*. Les Juifs l'entendent des fleuves que les Israëlites passerent en venant dans la Terre Sainte. Ils croient que l'Arnon fut mis à sec, de même que le Jourdain, pour donner passage aux Hébreux.

L'Hébreu porte mot à mot : *vous avez desséché le fleuve de la Force*, c'est-à-dire, le fleuve rapide, en parlant du Jourdain seul. La langue Hébraïque met souvent le pluriel pour le singulier, par une espèce d'emphase ; on peut dire aussi que le Jourdain est grossi de plusieurs torrens qui coulent dans le même lit que ce fleuve, à l'endroit où il fut desséché pour le passage des Israëlites. Ainsi, ils furent tous desséchés en ce lieu en même tems que le Jourdain.

ETHAN, *Ethan*, Γαιθὰν, (*d*) Ezrahite, ou, comme disent d'autres, fils d'Ezra, étoit un des hommes les plus sages de son tems. Salomon étoit cependant plus sage que lui. Le Pseaume 78 porte le nom d'Ethan Ezrahite. Ethan Ezrahite s'appelloit aussi Idithun ; & il paroît sous ce nom à la tête de plusieurs Pseaumes. Il y en a qui prennent cet Ethan pour le même qui suit.

ETHAN, *Ethan*, (*e*) Αἰθὰν,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 11.
(*b*) Exod. c. 13. v. 20. Numer. c. 33. v. 6.
(*c*) Psal. 73. v. 15.
(*d*) Reg. L. III. c. 4. v. 31.
(*e*) Paral. L. I. c. 6. v. 44. c. 15. v. 17.

Αἰθὰμ, Lévite, fils de Cusi, ou Casaia, de la famille de Mérari, fut un des principaux chantres, sous le règne de David.

ETHAROTH, ETHROTH, *ou* ATHAROTH, (*a*) il y a eu dans la Palestine plus d'une ville de ce nom.

1.° ATHAROTH, *ou* ATHROTH-SOPHAN, ville de la Palestine, dans la tribu de Gad. Les deux noms se trouvent dans un même verset; & D. Calmet croit que c'est la même ville. Notre Vulgate brouille un peu ces noms; car, au lieu de ces mots: *Et Ataroth atque Aroer. Item Atroth-Sophan, Jahzer, Jogbeda*, &c. comme portent les versions sur l'Hébreu; on y lit: *Et Ataroth & Aroer, & Ethroth, & Sophan, & Jazer & Jegbaa*, &c., par où l'on voit que d'Etroth-Sophan elle fait deux lieux différens l'un de l'autre, & du premier qui est nommé Ataroth dans le même verset.

2.° ATHAROTH, autre ville de la Palestine sur les frontières d'Ephraïm, entre Janoë & Jéricho. D. Calmet croit que c'est la même qu'Atharoth-Adar, ou, selon d'autres versions, Ataroth-ad-Dar, qui est nommée au livre de Josué en deux chapitres différens, dans l'un desquels notre Vulgate porte, selon quelques éditions, Astaroth-Addar.

ETHBAAL, *Ethbaal*, (*b*) Ἰεθεβαὰλ, roi des Sidoniens, fut pere de Jézabel, femme d'Achab.

ETHÉ, *Æthe*, Αἴθη, (*c*) nom d'une cavale, que le prince Echépolus avoit donnée à Ménélaüs.

ETHECA, (*d*) terme qui se trouve dans Ezéchiel: *Ethecas ex utraque parte centum cubitorum.* Ce terme est formé sur l'Hébreu *Athikim*, ou *Ethikim*, qui peut signifier une galerie, un portique, un lieu séparé. Saint Jérôme, qui a employé le terme *Etheca* au chapitre 41 d'Ézéchiel, le rend au chapitre 42. v. 3. 5. par un portique; & c'est sa vraie signification. Cependant, dans son Commentaire, il lit *Ecthheta*, & dit que ce terme signifie un balcon: *Ecthetas Romæ appellant solaria de cœnaculorum parietibus eminentia, sive mœniana, ab eo qui primus invenit*

ETHÉEL, *Etheel*, Ἐθιὴλ, (*e*) fils d'Isaïas & pere de Masia, étoit de la tribu de Benjamin.

ETHEI, *Ethei*, Ἐθί, (*f*) fils de Jéraa, esclave Égyptien, & d'une fille de Sesan, fut pere de Nathan.

ETHÉMON, *Ethemon*, (*g*) est mis par Ovide, au nombre de ceux qui périrent dans la querelle qui s'excita à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée & d'Andromede.

(*a*) Numer. c. 32. v. 34, 35. Josu. c. 16. v. 5, 7. c. 18. v. 13.
(*b*) Reg. L. III. c. 16. v. 31.
(*c*) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 295.
(*d*) Ezech. c. 41. v. 15.
(*e*) Esdr. L. II. c. 11. v. 7.
(*f*) Paral. L. I. c. 2. v. 35, 36.
(*g*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

Ethémon, au milieu de la mêlée, paroissoit si furieux, que sa rage en avoit fait un ennemi redoutable ; mais, comme il vouloit décharger un coup sur la tête de Persée, il frappa une colomne avec tant de force, que son épée se rompit entre ses mains, & la pointe qui en rejaillit, vint donner par hazard dans la gorge de son maître. Néanmoins, il ne fût pas mort de cette blessure, si en même tems Persée ne lui eût passé son épée au travers du corps.

ETHER, *Ether*, *ou* Atar, *ou* Jéther, (*a*) ville de la Palestine, à vingt milles d'Eleuthéropolis, près de Malatha, dans la partie la plus méridionale de Juda. Ether fut d'abord attribuée à la tribu de Juda, & ensuite elle fut cédée à celle de Siméon.

ETHER, *Æther*, Αἰθὴρ, (*b*) nom d'un chien de chasse, selon Xénophon. Ce mot signifie Air.

ETHER. *Voyez* Æther.

ETHÉRÉA, *Ætherea*, surnom commun à plusieurs divinités Aëriennes.

ETHÉRÉUS, *Æthereus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ETHÉRIUS, *Ætherius*, (*c*) un des surnoms qui furent donnés à Jupiter.

ETHI, *Ethi*, Ἰεθί, (*d*) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent se retirer près de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance ; ils avoient un visage de lion, & ils égaloient à la course les chevres des montagnes.

ETHICIENS, *Æthices*, (*e*) Αἴθικες, peuple de Grece. Strabon place les Ethiciens dans les montagnes de l'Épire, auprès de la Macédoine & de la Thessalie, vers les sources du Pénée, où ils subsistoient déjà au tems des guerres des Lapithes & des Centaures ; car, c'est vers les Ethiciens, si l'on en croit Homère, Strabon & Plutarque, que se retirerent les Centaures, & quelques autres peuples de la Thessalie vaincus par Ixion & Pirithoüs, chefs des Lapithes.

La moindre ancienneté qu'on puisse donc donner aux Ethiciens, est d'avoir habité un canton de l'Épire environ un siècle avant la guerre de Troye, & de s'y être établis vers le même tems à peu près que les Thesprotes. Il n'y a pas d'apparence qu'ils y aient été, dès le tems des Chaoniens, puisque les Chaoniens, dit Strabon, règnerent d'abord dans toute l'É-

(*a*) Josu. c. 15. v. 42. c. 19. v. 7.
(*b*) Xenoph. p. 987.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(*d*) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 11.

(*e*) Strab. pag. 326, 327, 430, 434. Homer. Iliad. L. II. v. 251. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII, p. 162. & *suiv.*

pire, & après eux les Molosses. Pour les Thesprotes, dont la domination se trouve placée dans l'intervalle de l'établissement des Chaoniens, & de celui des Molosses, on ne dit point qu'ils aient règné dans toute l'Épire, à cause sans doute des différens peuples; tels que les Ethiciens, & les autres qui s'établirent vers les montagnes de l'Épire, tandis que les Thesprotes occupoient le reste du païs.

Les Éthiciens ne subsistoient déjà plus, ou du moins n'étoient plus reconnus pour un peuple particulier, au tems des guerres des Romains dans la Grece. La gloire & la puissance des Thessaliens & des Macédoniens avoient, pour ainsi dire, absorbé leurs voisins, sur-tout les Épirotes ou les peuples du continent, jusqu'à les obliger de gré ou de force, à ne faire plus qu'une même nation avec leurs vainqueurs. C'est ainsi, dit Strabon, que les Ethiciens étoient devenus partie des Thessaliens.

ETHILLA, (a) étoit fille de Laomédon & sœur de Priam. Protésilaüs l'emmenoit captive sur ses vaisseaux, avec plusieurs autres Troyennes, lorsque tout à coup accueilli d'une violente tempête, il eut bien de la peine à se mettre à la rade entre Mende & Scione. Là, s'étant écarté du rivage avec les siens, pour aller chercher de l'eau bien avant dans les terres, Ethilla profita de l'occasion; & adressant la parole à ses compagnes: *Si l'on nous mene en Grece*, leur dit-elle, *tout ce que nous avons souffert jusqu'ici, sont des roses, en comparaison des malheurs qui nous attendent. Croyez-moi, brûlons la flotte des Grecs.* Ces misérables captives la crurent, & mirent le feu aux vaisseaux de Protésilaüs, qui parlà fut réduit à la nécessité de se fixer avec elles dans ce païs, & il y bâtit Scione, où ces Grecs & ces Troyennes ne firent plus qu'un peuple.

ETHION, *Æthion*, (b) l'un de ceux qui furent tués dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, au sujet des noces de Persée & d'Andromede. Il prévoyoit autrefois les choses futures, mais il ne put connoître alors ce qui lui devoit arriver.

ETHIONOME, *Ethionome*, étoit une des filles de Priam.

ETHIOPE, *Æthiope*, (c) Αἰθιόπη, étoit un des noms de Diane. Étienne de Byzance, au mot Αἰθιόπιον, apporte plusieurs raisons de ce nom.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, (d)

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 192, 193.

(b) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 295.

(d) Just. L. I. c. 2. Strab. pag. 819. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 72, 73, 100. *& seq.* Herod. L. II. c. 28. *& seq.* L. III. c. 17. *& seq.* L. VII. c. 69. Pomp. Mel. p. 201, 211. *& seq.* Ptolem. L. IV. c. 6. *& seq.* Plin. T. I. p. 252, 345. *& seq.* Numer. c. 12. v. 1. Lucian. Tom. I.

Αἰθιοπία, nom, qui, dans les Auteurs anciens, est commun à divers païs, tant de l'Asie que de l'Afrique.

Les Grecs nommoient en général Ethiopiens tous les peuples qui ont la peau noire ou basannée. On croit ordinairement que l'Ethiopie est désignée par le mot de *Chus*, dans quelques livres de l'Ancien Testament. M. Huet, dans son traité de la situation du Paradis Terrestre, le prouve contre le sçavant Bochart qui l'avoit nié. Bochart prétend que *Lud*, dont il est parlé dans Isaïe, est l'Ethiopie des Grecs; & que les Ethiopiens sont nommés Ludéens par Jérémie. Il en apporte diverses preuves qui ne sont guère que des convenances peu décisives.

I. Il est certain que les Anciens ont donné quelquefois le nom d'Indiens aux peuples de l'Ethiopie:

Usque coloratis amnis devexus ab Indis,

dit Virgile en parlant du Nil:

Ultra Garamantas & Indos
Proferet imperium,

dit le même ailleurs, en parlant d'Auguste qui avoit effectivement conquis quelques villes d'Ethiopie, & obligé ces peuples à lui demander la paix par des ambassadeurs.

Élien met des Indiens auprès des Garamantes dans la Libye, & en conférant ce passage avec un autre d'Hérodote, on voit qu'il s'agit là de l'Ethiopie.

Dans Procope, l'Ethiopie est nommée Inde, & on pourroit montrer, par un grand nombre de passages des anciens Historiens Ecclésiastiques, qu'on ne lui donnoit point alors d'autre nom.

On peut apporter plusieurs raisons de cette expression:

1.° La ressemblance qui étoit anciennement entre les Ethiopiens & plusieurs nations. Hérodote distingue deux sortes d'Ethiopiens; les uns Orientaux, qui habitoient au milieu des Indes, & servoient avec eux dans les troupes de Darius & de Xerxès; les autres Occidentaux, qui demeuroient au midi & à l'occident de l'Egypte; les uns & les autres étoient également noirs, & différoient seulement par le langage & la forme de leurs cheveux, les Ethiopiens d'Afrique les ayant extrêmement crêpus comme les Negres, au lieu que ceux de l'Inde les avoient noirs, longs & rudes comme du crin.

2.° L'origine des Ethiopiens voisins de l'Égypte; car les Indiens croyoient sur une ancienne tradition, que les noirs ou Ethiopiens de l'Inde avoient abandonné leur païs pour passer en Afrique, où ils avoient

p. 984, 985. Tom. II. p. 994. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104. T. III pag. p. 123, 124. T. IV. p. 597. *& suiv.* Tom. V. pag. 318. *& suiv.* T. VI. p. 97. T. VII. p. 81.

peuplé l'Ethiopie, après en avoir chassé les Égyptiens; c'est Jarchas, Philosophe Indien, qui l'assure à Apollonius dans Philostrate, & ce Philosophe Pythagoricien en paroît si persuadé, que dans la suite il parle aux Ethiopiens sur ce principe.

Eusebe & George le Syncelle, après d'anciens Historiens, font mention de cette migration des Ethiopiens, & en placent le tems sous le règne d'Aménophis, pere du fameux Sésostris, c'est-à-dire, dans les premiers tems héroïques de la Grece. Cette migration des Ethiopiens de l'Inde dans l'Afrique, n'est peut-être pas tout-à-fait à rejetter; car, les Ethiopiens ou Abyssins different des Negres par leur langue, par leur chevelure, & même par la couleur de leur teint & les traits de leur visage, quand on les examine de près; les Abyssins ont des cheveux, & non de la laine, & le teint brun-olivâtre avec des taches noires, & non entièrement noir comme les Negres. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne trouve plus de véritables noirs dans la presqu'isle de l'Inde, la seule partie de ce païs qui ait été connue des Grecs; mais, outre que le témoignage d'Hérodote est précis, les nouvelles découvertes nous ont appris que presque toutes les isles méridionales de l'Inde sont remplies de Noirs, ce qui a fait croire à de très-habiles gens, que ces Noirs à longs cheveux sont les anciens & naturels habitans de l'Inde.

Les Portugais donnent le nom de Noirs aux Canarins, voisins de Goa, & il semble que les ancêtres de ces Canarins ont été de véritables Noirs, dont le mêlange avec les Arabes & les Indiens blancs a altéré la couleur.

Les Anciens, voyant donc que les Ethiopiens d'Afrique & plusieurs nations de l'Inde se ressembloient dans un point aussi essentiel que cette noirceur radicale, qui, se remarquant dans les enfans quelques instans après leur naissance, ne peut être attribuée à l'ardeur du soleil, & sçachant par une tradition confuse, que ces peuples avoient une même origine, ils confondirent leurs noms, & les employerent presque comme synonymes, nommant Indiens les peuples de l'Ethiopie, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus, & Ethiopiens les Noirs de l'Inde, ainsi que fait Hérodote qui les appelle Ἀπ' ἡλίου ἀνατολέων Αἰθίοπες.

Il paroît même, par un endroit des Scholies d'Eustathe sur Denys de Charax, que l'on avoit étendu cet usage jusqu'à la haute Égypte, & qu'on lui donnoit quelquefois le nom d'Inde, aussi-bien que celui d'Ethiopie qu'elle porte souvent de l'aveu de tout le monde.

II. L'Ethiopie, à ne considérer que celle qui étoit ren-

fermée dans l'Afrique, étoit divisée par les Anciens en diverses manières, suivant Hérodote & plusieurs autres; elle étoit partagée en deux le long des côtes du golfe Arabique, & même au-delà. Une partie de la grande Péninsule de l'Arabie faisoit l'Ethiopie orientale; & ce qui est entre ce golfe & le Nil, & par conséquent en Égypte, formoit l'occidentale. Pline divise aussi les Ethiopiens en Orientaux & Occidentaux; mais, il les place tous dans l'Afrique; & cite Homère comme garant de cette division. M. Huet allégue le même Poëte, & prétend que l'orient & l'occident de l'Ethiopie se doivent prendre, par rapport à la mer Rouge. Ce qui favorise le sentiment de M. Huet, c'est que Séphora, femme de Moïse, qui étoit de Madian, sur la mer Rouge, est nommée Chusite ou Ethiopienne.

Pline remarque que l'Ethiopie fut d'abord nommée Æthéria. Hésychius dit Α'ερία; & comme, suivant la remarque du P. Hardouin, ce nom a été aussi donné à l'Égypte, peut-être leur étoit-il commun, lorsque les Égyptiens étoient les maîtres de l'Ethiopie. Pline ajoûte qu'elle fut ensuite appellée Atlantia, & peu après Ethiopie, du nom d'Ethiops fils de Vulcain. L'esprit fabuleux est inépuisable; & si un païs a eu quatre ou cinq noms voilà quatre ou cinq Princes dont il faut imaginer la naissance, la généalogie & l'histoire. Pline a sans doute pris des Grec le prétendu Ethiops fils de Vulcain. L'étymologie n'est-elle pas plus naturelle, si l'on observe qu'Αἴθω, mot Grec, veut dire brûler, & Ω'ψ le visage, c'est-à-dire, visage brûlé, ou noirci par les ardeurs du soleil.

La division que Ptolémée nous fournit est préférable aux autres, parce que c'est la plus distincte, sa méthode n'admettant point de descriptions coufuses, & qu'il a profité de ceux qui avoient écrit avant lui. Il distingue donc l'Ethiopie en trois parties, qu'il traite en autant de chapitres.

1.° L'Ethiopie sous l'Égypte, qui répond à peu près à la Nubie, à l'Abyssinie, & sous laquelle il faut ranger la Troglodytique des anciens, qui est aujourd'hui la côte d'Abex. C'est proprement à cette partie de l'Ethiopie, que l'on a donné le nom d'*India*, dans l'antiquité.

2.° L'isle de Méroé, dont il est traité amplement dans son article particulier.

3.° L'Ethiopie intérieure. Ce païs comprend tout ce qui étoit au midi du fleuve Niger, c'est-à-dire aujourd'hui, du Sénégal & du Niger, & au couchant méridional de l'Abyssinie. Il appelle Barbarie une province dont Rapta étoit la capitale, qui répond aujourd'hui au Zanguebar. Il nomme Asanie, ce qui est à présent

le royaume d'Adel; il met une place maritime nommée l'Hippodrome d'Ethiopie, vers l'endroit de la Guinée, où est présentement Christianebourg. Il n'a pas cru que les connoissances de son tems fussent assez sûres pour en faire usage plus loin que le promontoire Prassum, à l'opposite de l'isle qu'il nomme Ménuthias, & qui est le cap de Mosambique, opposé à l'isle de Madagascar. Il ne laisse pas de nommer quantité de nations, dont l'existence doit être d'autant plus suspecte, que l'on n'en connoît rien que les noms, & quelques descriptions fabuleuses & puériles. Ainsi, on peut regarder le Congo & la Cafrerie, comme des païs absolument inconnus aux Géographes Grecs & Romains; il n'en est pas de même de l'Ethiopie proprement dite, qui étoit au midi de la haute Égypte. Ce païs est illustre dans l'antiquité, tant par la richesse de son commerce, que par les guerres qu'il eut avec les Égyptiens. C'est ainsi qu'en parle M. Huet dans son histoire du commerce & de la navigation des Anciens.

III. Ces deux nations se sont long-tems disputé la primauté & l'antiquité. Les Ethiopiens prétendoient être la plus ancienne nation du monde, & avoir peuplé les premiers l'Égypte par leurs colonies, sous la conduite d'Osiris. Les Égyptiens soutenoient au contraire que les Ethiopiens sont sortis d'eux; & cela semble confirmé par le témoignage de Moïse. Ces différends ont produit entre eux plusieurs guerres, qui ont eu divers succès, & avant même la guerre de Troye. Les rois d'Égypte, Sésostris & Rhamsés, dont le premier règna peu d'années après Salomon, & le second environ 50 ans après le premier, se rendirent maîtres de l'Ethiopie, qui secoua le joug bientôt après, & se sépara entièrement de l'Égypte, sans y entretenir aucune correspondance. Ptolémée Philadelphe ne négligea pas les avantages que l'Égypte pouvoit retirer de l'Ethiopie; il y entra avec une armée, & fit mieux connoître ce païs qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Il fit refleurir le commerce. La ville de Coptos sur le Nil étoit l'entrepôt, & comme le magasin de toutes les marchandises, tant de celles qui venoient de l'occident par Alexandrie, pour passer au levant, que de celles qui venoient de l'Ethiopie par le Nil; & parce que les navigations de la mer Rouge étoient plus difficiles & dangereuses vers le fond du golfe Arabique, que vers son embouchure, Ptolémée Philadelphe fit bâtir la ville de Bérénice, ainsi appellée du nom de sa mere, sur le bord de ce golfe, plus bas vers son entrée, dans le païs des Troglodytes, pour y faire passer les marchandises de Coptos.

Loix des Ethiopiens.

Les Ethiopiens avoient plu-

ſieurs loix fort différentes de celles des autres peuples, ſurtout pour ce qui regardoit l'élection des Rois. Les Prêtres choiſiſſoient les plus honnêtes gens de leur corps, & les enfermant comme dans un cercle, celui de ces derniers que prenoit au hazard un des Prêtres, qui entroit dans le cercle en marchant & en ſautant comme un Ægipan ou un Satyre, étoit déclaré Roi ſur le champ, & tout le peuple l'adoroit comme un homme chargé du gouvernement par la providence divine. Le nouvel élu commençoit à vivre de la manière qui lui étoit preſcrite par les loix. En toutes choſes, il ſuivoit la coûtume du païs, ne puniſſant & ne récompenſant que ſelon les règles établies dès l'origine de la nation. Il étoit défendu au Roi de faire mourir aucun de ſes ſujets, quand même il auroit été déclaré en jugement digne du dernier ſupplice; mais, il lui envoyoit un officier, qui lui apportoit le ſignal de la mort; & auſſi-tôt le criminel s'enfermoit dans ſa maiſon, & ſe faiſoit juſtice à lui-même. Il ne lui étoit point permis de s'enfuir en des royaumes voiſins, & de changer ainſi la peine de mort en un banniſſement, comme cela ſe pratiquoit chez les Grecs.

On raconte à ce ſujet, qu'un certain homme ayant vu cet ordre de mort, qui lui étoit envoyé de la part du Roi, & ſongeant à s'enfuir hors de l'Ethiopie; ſa mere, qui s'en doutoit, lui paſſa ſa ceinture autour du col, ſans qu'il osât ſe défendre, & l'étrangla ainſi, de peur, diſoit-elle, que ſon fils ne procurât par ſa fuite une plus grande honte à ſa famille. Il y avoit quelque choſe encore de plus extraordinaire dans ce qui regardoit la mort des Rois. Les Prêtres qui ſervoient à Méroé, y avoient acquis un très-grand pouvoir. Ceux-ci, quand il leur en prenoit fantaiſie, dépêchoient un courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faiſoient dire que les dieux l'avoient ainſi réglé, & que ce feroit un crime de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoûtoient pluſieurs autres raiſons qui ſurprenoient aiſément des hommes ſimples, prévenus d'une ancienne coûtume, & qui n'avoient pas aſſez de force d'eſprit pour réſiſter à ces commandemens injuſtes. En effet, les premiers Rois s'étoient ſoumis à ces cruelles ordonnances, ſans aucune autre contrainte que celle de leur propre ſuperſtition. Ergamenès, qui règnoit du tems de Ptolémée ſecond, & qui étoit inſtruit de la philoſophie des Grecs, fut le premier qui oſa ſecouer ce joug ridicule. Ayant pris une réſolution vraiment digne d'un Roi, il s'en vint avec ſon armée attaquer la forterеſſe où étoit autrefois le temple d'or des

Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prêtres, & institua lui-même un culte nouveau.

Les amis du Roi s'étoient fait une loi, qui subsistoit encore du tems de Diodore de Sicile, quelque singulière qu'elle fût. Lorsque leur maître avoit perdu l'usage de quelqu'une des parties de son corps, par maladie ou par quelque accident, ils se donnoient la même infirmité, croyant que c'étoit une chose honteuse, par exemple, de marcher droit à la suite d'un Roi boiteux; & il leur paroissoit absurde de ne pas partager avec lui les incommodités corporelles, puisque la simple amitié nous oblige à prendre part à tous les biens & à tous les maux qui arrivent à nos amis. Il étoit même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois, & ils pensoient qu'il leur étoit glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité constante. De-là vient que chez les Ethiopiens, il étoit difficile de former aucune entreprise contre le Roi, par l'attention que tous ses amis apportoient à leur conservation commune. C'étoient-là les loix & les coûtumes des Ethiopiens qui demeuroient dans la capitale, & qui habitoient l'isle de Méroé, & cette partie de l'Ethiopie qui touchoit à l'Égypte.

Funérailles des Ethiopiens.

Les Ethiopiens avoient des cérémonies très-singulières dans leurs funérailles. Après avoir salé les corps, ils les mettoient dans une niche de verre, qu'ils posoient sur une colomne; de sorte qu'on les voyoit à découvert : c'est ainsi que le rapporte Hérodote; mais, Ctésias soutient qu'il se trompe. Il dit qu'à la vérité on saloit les corps, mais qu'on ne les voyoit point à nu dans une niche de verre. Car, comme ils avoient été altérés par le feu, où on les avoit fait passer, ils ne pouvoient conserver la ressemblance du défunt. Mais, il soutient que l'on faisoit une statue d'or, qui le représentoit, dans laquelle son cadavre étoit renfermé; & que c'étoit cette statue que l'on posoit dans une niche, & qu'on voyoit au travers du verre. Au reste, ce n'étoient que les plus riches que l'on ensevelissoit ainsi. On faisoit faire des statues d'argent pour ceux qui l'étoient moins, & des statues de terre cuite pour les pauvres. A l'égard du verre, on en trouvoit abondamment en Ethiopie, & il n'y avoit personne qui ne fût en état d'en avoir.

Hérodote dit que les plus proches parens du mort gardoient un an entier cette niche de verre dans leurs maisons, lui faisoient, durant ce tems-là, des sacrifices, lui offroient les prémices de toutes choses; & quand l'année étoit finie, ils la transportoient aux environs

de la ville, en quelque lieu où ils la plantoient.

Des caractères hiéroglyphiques chez les Éthiopiens.

Ces sortes de lettres ressembloient, les unes à différentes espèces d'animaux, d'autres aux extrêmités du corps humain, d'autres à des instrumens méchaniques. Ainsi, ils composoient leur écriture, non d'un assemblage de lettres & de mots, mais d'un arrangement de figures, dont un long usage avoit gravé la signification dans leur mémoire. En effet, s'ils représentoient un milan, un crocodile, un serpent, ou quelque partie du corps humain, un œil, une main, un visage, & d'autres choses semblables; c'est que le milan, par une métaphore naturelle, signifie tout ce qui est prompt & subit, & qu'il vole le plus légèrement de tous les oiseaux, le crocodile dénote toute sorte de méchanceté; l'œil marque un observateur de la justice, & tout ce qui défend le corps. Entre les autres parties, la main droite avec les doigts étendus, exprime l'abondance des choses nécessaires à la vie; la main gauche fermée indique l'économie & l'épargne. Il en est à peu près de même des autres parties du corps, aussi-bien que des instrumens. Les Éthiopiens recherchant avec soin la signification de chacune de ces figures, & se l'imprimant dans l'esprit, par une longue application, connoissoient d'abord ce qu'elles représentoient.

Coûtumes de quelques Éthiopiens sauvages.

Il y avoit plusieurs autres nations Éthiopiennes, dont les unes cultivoient les deux côtés du Nil, avec les isles qui étoient au milieu, les autres habitoient les provinces voisines de l'Arabie, d'autres étoient plus enfoncées dans l'Afrique. Presque tous ces peuples, & entre autres, ceux qui étoient nés le long du fleuve, avoient la peau noire, le nez camus & les cheveux crêpus. Ils paroissoient très-sauvages & très-féroces, & l'étoient pourtant beaucoup moins par tempérament, que par volonté & par affectation. Ils étoient fort secs & fort brûlés; leurs ongles étoient toujours longs comme ceux des animaux; ils ne connoissoient point l'humanité; ils ne poussoient qu'un son de voix aigu. Ne s'étudiant point du tout à rendre la vie plus douce & plus agréable, ils n'avoient rien des mœurs ordinaires. Quand ils alloient au combat, les uns s'armoient de leurs boucliers, faits de cuir de bœuf, & avoient en main de petites lances; les autres portoient des traits recourbés, d'autres se servoient d'arcs, dont le bois étoit de la longueur de quatre coudées, & qu'ils bandoient avec le pied. Quand ceux-ci n'avoient plus de traits, ils combattoient avec des maf-

ſues. Ils menoient les femmes à la guerre, & les obligeoient de ſervir dès qu'elles avoient un certain âge. Elles portoient ordinairement un anneau de cuivre pendu à leurs levres.

Quelques-uns de ces peuples paſſoient leur vie ſans s'habiller, ſe couvrant ſeulement de ce qu'ils trouvoient pour ſe mettre à l'abri du ſoleil. Les uns coupoient une queue de brebis, & ſe la paſſoient entre les cuiſſes, pour cacher leur nudité ; d'autres prenoient des peaux de leurs beſtiaux. Il y en avoit qui s'entouroient la moitié du corps avec des eſpèces de ceintures faites de cheveux, la nature du païs ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture, les uns vivoient d'un certain fruit qui croiſſoit ſans culture dans les étangs & dans les lieux marécageux ; d'autres mangeoient les plus tendres rejettons des arbres, dont l'ombrage les garantiſſoit de la chaleur du midi ; quelques-uns ſemoient du ſeſame & du lotos. Il y en avoit qui ne vivoient que de racines de roſeaux. La plûpart d'entr'eux s'exerçoient à tirer des oiſeaux, & comme ils manioient l'arc fort adroitement, cette chaſſe rempliſſoit abondamment leurs beſoins. Mais, la plus grande partie de ces peuples ſoutenoient leur vie avec le lard & la chair de leurs troupeaux.

Les Éthiopiens qui habitoient au-deſſus de Méroé, faiſoient des diſtinctions remarquables entre les Dieux. Ils diſoient que les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible, comme le Soleil, la Lune & l'Univers entier ; que les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils avoient faits au monde. Ils révéroient Iſis, Pan, & ſur-tout Júpiter, & Hercule, dont ils prétendoient que le genre humain avoit reçu le plus de bienfaits. Quelques Éthiopiens, cependant, croyoient qu'il n'y avoit point de dieux, & quand le ſoleil ſe levoit, ils s'enfuyoient dans leurs marais, en blaſphémant contre lui comme contre leur plus cruel ennemi.

Ces Éthiopiens différoient encore des autres nations dans les honneurs qu'ils rendoient à leurs morts. Les uns jettoient leurs corps dans le fleuve, penſant que c'étoit la plus honorable ſépulture qu'on pût leur donner. Les autres les gardoient dans leurs maiſons, enfermés dans des niches de verre, croyant qu'il convenoit à des enfans d'avoir toujours devant les yeux le viſage de leurs parens, & à ceux qui ſurvivoient, de conſerver la mémoire de leurs prédéceſſeurs. D'autres renfermoient les corps morts dans des cercueils de terre cuite, & les enterroient aux environs des temples. Ils regardoient comme le plus in-

violable des ſermens celui qui ſe faiſoit ſur les morts.

En certains païs, les Ethiopiens ſauvages donnoient la royauté à celui d'entr'eux qui étoit le mieux fait, diſant que les deux plus grands dons de la fortune étoient la Monarchie & la belle taille. Ailleurs, ils la déféroient au paſteur le plus vigilant, comme à celui qui auroit le plus de ſoin de ſes ſujets. D'autres choiſiſſoient le plus riche, dans la penſée qu'il ſeroit plus en état de ſecourir ſes peuples. Il y en avoit d'autres qui prenoient pour Rois ceux qui étoient les plus forts, eſtimant dignes de la première place, ceux qui étoient les plus capables de les défendre dans les combats.

Il y avoit dans la Libye, & tout auprès du Nil, un très-beau païs, qui produiſoit une grande quantité de fruits de toute eſpèce. On y trouvoit un abri commode dans les grandes chaleurs, entre les plantes qui croiſſoient dans les marais. Les Africains & les Ethiopiens étoient continuellement en guerre pour ſe diſputer ce terrein. On y voyoit un grand nombre d'éléphans, qui deſcendoient de la haute Libye, attirés, ſelon quelques Auteurs, par la bonté des pâturages. En effet, des deux côtés du fleuve, il y avoit de grands marais où croiſſoient toutes ſortes d'herbes, & ſur-tout des roſeaux que ces animaux trouvoient ſi bons, que quand ils en avoient une fois goûté, ils demeuroient toujours dans cet endroit, où ils conſommoient les vivres des habitans. Il n'eſt pas étonnant, dit Diodore de Sicile, que des paſteurs qui logeoient ſous des tentes, & qui regardoient comme leur patrie le ſéjour le plus commode pour eux, vinſſent ſe rendre dans des marais qui attiroient des animaux mêmes, chaſſés par le manque d'eau & de pâturages, du milieu des terres, où le ſoleil brûle tout ce qui en ſort.

Quelques Auteurs diſent que dans l'Ethiopie appellée ſauvage, il naiſſoit un nombre infini de ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Ils ſe battoient contre les éléphans auprès des eaux dormantes. S'étant d'abord jettés ſur eux avec impétuoſité, ils leur entortilloient les cuiſſes, & ſi long-tems, que l'éléphant engourdi & écumant tomboit de lui-même, après quoi ils le dévoroient facilement, dans l'impuiſſance où il étoit de ſe relever. Mais, quand ils avoient manqué leur coup par quelque accident, & que les éléphans fuyoient vers le fleuve, ils ne quittoient jamais leur retraite pour les pourſuivre. Ils évitoient les lieux plats, & ſe tenoient toujours au pied des montagnes, & dans des cavernes aſſez profondes pour ſuffire à la longueur de leur corps; la nature faiſant connoître à tous les animaux ce qui leur eſt propre.

IV. Après tant de diverſes contrées, auxquelles on a démontré

montré que le nom d'Ethiopie a été commun, il feroit difficile de dire quelle eft celle où Lucien dit que l'aftronomie prit naiffance. Voici fes termes, traduits par M. d'Ablancourt. » Les » Ethiopiens, à ce qu'on dit, » font les premiers qui l'ont » découverte, à caufe que leur » ciel eft fans nuages, & qu'ils » n'éprouvent pas comme nous » le changement des faifons. » Après avoir donc remarqué » les faces [phafes] différentes » de la lune, ils en voulurent » chercher la caufe, & trou- » verent à la fin que cela ve- » noit des divers afpects du » foleil, dont elle empruntoit » fa lumière. Ils étudierent en- » fuite le cours & la nature des » autres planetes, & leur don- » nerent des noms, pour les » difcerner & marquer leurs » diverfes influences. « Tous les Sçavans s'accordent prefque à faire honneur de cette invention aux Chaldéens; & on pourroit aifément concilier ces deux fentimens.

Lucien fournit encore deux chofes remarquables; 1.° Que les Ethiopiens adoroient le jour, ce qui eft bien exprimé dans ce vers d'un de nos Poëtes, qui tranfporte aux Perfans ce qui peut auffi convenir aux Ethiopiens :

Où le Perfe eft brûlé de l'aftre qu'il adore.

2.° L'autre obfervation de Lucien, eft que les Ethiopiens font nommés par Homère irrépréhenfibles. Rien ne peut faire plus d'honneur à cette nation que l'idée que l'on a de la jufteffe des épithetes d'Homère.

Il n'eft pas non plus fort aifé de dire dans quelle forte d'Éthiopie étoit roi le pere d'Andromede, laquelle fut délivrée par Perfée, qui revenoit de Libye, où fon pere l'avoit envoyé contre les Gorgones.

V. L'Ethiopie moderne a des bornes plus refferrées que l'ancienne; mais, les Géographes de notre tems ne s'accordent pas mieux que les anciens, fur les païs que l'on doit nommer l'Ethiopie. Baudrand la diftingue en haute ou intérieure, où font l'Abyffinie, la Nubie, les Galles, & les autres États voifins; & la baffe ou l'extérieurieure, où font la Cafrerie, le Monomotapa, le Monoëmugi & le Zanguebar. On voit que Baudrand renverfe les idées des Anciens, en nommant extérieure la partie de l'Ethiopie qu'ils nommoient intérieure. D'autres donnent pour bornes à l'Ethiopie moderne la mer Rouge, la côte d'Ajan, & le Zanguebar à l'orient; le Monoëmugi & la Cafrerie au midi; le Congo à l'occident; la Nubie & l'Égypte au feptentrion. Ainfi, ils y comprennent l'Abyffinie, & quelques vaftes païs éloignés des côtes, & dont on ne fçait que les noms de quelques royaumes.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, Αἰθιοπία, nom qui a été donné

quelquefois à la Colchide. *Voyez* Colchide.

ETHIOPIENS, *Æthiopes*, Αἰθίοπες, peuples qui habitoient les païs connus des Anciens sous le nom d'Ethiopie. *Voyez* Ethiopie.

ETHIOPS, *Æthiops*, (*a*) est un des surnoms que l'on a donnés à Jupiter.

ETHIOPS, *Ethiops*, fils de Vulcain, dont il est parlé sous l'article d'Ethiopie, chiffre II. *Voyez* Ethiopie.

ETHLIUS, *Æthlius*, (*b*) Αἔθλιος, Prince qui passe pour le premier qui ait règné sur les Éléens. Il étoit fils de Jupiter & de Protogénie fille de Deucalion, & fut pere d'Endymion. Pausanias dit ailleurs qu'Ethlius étoit fils de cet Eole qui eut le surnom de Jupiter. On croit que Pausanias confond ici Eole surnommé Jupiter, avec Eole surnommé Neptune, quoique le premier fût plus ancien que le second de deux ou trois générations.

ETHLIUS, *Æthlius*, Αἔθλιος, (*c*) natif de Samos, fut auteur d'un ouvrage où il décrivoit sa patrie. Athénée en cite deux fois le cinquième livre sous deux titres différens. Il l'appelle d'abord Ὅροι Σάμιοι, *Fines Samii*, ce qui donne l'idée d'une description exacte de cette isle; puis il le fait reparoître sous le titre d'Ὡραῖα Σαμία, *les Beautés* ou *les Délices de Samos*. Il doute au premier endroit si l'ouvrage qu'il avoit entre les mains étoit d'Ethlius, question qu'on ne peut décider, l'ouvrage, tel qu'il fut, n'étant pas venu jusqu'à nous.

ETHNAN, *Ethnan*, Ἐσθανάμ, (*d*) fut le troisième des fils de Halaa.

ETHON, *Æthon*, surnom qu'on dit avoir été donné à Erisichthon, à cause de son insatiable avidité pour le manger. Ce mot signifie ardent, brûlant.

Le nom d'Ethon a été commun à plusieurs chevaux. Le Soleil, Pluton, Pallas & Hector avoient chacun un cheval qui portoit ce nom, comme on le voit dans les Poëtes. *Voyez* Aëthon.

(*e*) Virgile parle d'un cheval du nom d'Ethon qu'il donne à Pallas, fils d'Evandre. Après la mort de son maître, on vit, dit ce Poëte, de grosses larmes couler de ses yeux. Sur quoi M. l'abbé Desfontaines fait la réflexion suivante : » Il est beau, » il est digne de l'Épopée, de » donner cette sensibilité à un » cheval chéri de son maître. » On ne s'étoit pas encore avisé en ce tems-là de supposer » avec quelques Philosophes » modernes, que les bêtes » étoient des machines; ce qui » heurte le sens commun & la » nature. C'est une des plus » fortes extravagances de l'es» prit humain, & qui à peine

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(*b*) Pauf. pag. 287, 300.

(*c*) Athen. p. 650, 653.

(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 7.

(*e*) Virg. Æneid. L. XI. v. 89, 90.

» peut-être soutenue comme » un jeu d'esprit. Cette opi- » nion est si folle, qu'il seroit » moins déraisonnable d'admet- » tre la matérialité de toutes » les ames. Ce n'est pas ici le » lieu d'établir, comme je le » pourrois, un systême très- » conforme à la religion sur la » nature de l'ame des bêtes, » sans avoir recours à l'imper- » tinente *forme substantielle* du Pé- » ripatéticien. Virgile fait donc » pleurer Ethon à la vue du » cadavre de son cher maître, » comme Homère fait pleurer » les chevaux d'Achille, dans » le dix-septième livre de l'Ilia- » de. Au reste, les Anciens & » les plus graves Auteurs at- » testent qu'on a vu des che- » vaux verser des larmes, en » voyant leur maître tué. Pline, » entr'autres l'assure : *Amissos* » *lugent dominos, lacrymasque* » *interdum desiderio fundunt.* A » l'égard de ce que Suétone » rapporte des chevaux de Jule » César qui pleurerent sa mort, » comme le fait est donné pour » un prodige, il ne tire point à » conséquence. «

ETHON, *Æthon*, Αἴθων, (*a*) nom que se donne Ulysse dans un récit feint qu'Homère lui fait faire de ses aventures. » Deucalion, dit-il, eut deux » fils, Idoménée & moi. Ido- » ménée s'embarqua avec les » Grecs pour aller à Troye ; » car, il étoit l'aîné, & hom- » me d'un grand courage. Pour » moi, comme le plus jeune, » je restai dans le Palais de » mon pere, & je m'appellois » Ethon. «

ETHOPIE, *Ethopia*, (*b*) ville de l'Athamanie, selon Tite-Live. C'étoit une place située sur une hauteur, d'où elle commandoit Argithée. Zénon, lieutenant de Philippe, roi de Macédoine, s'empara de cette place avec mille hommes de pied, l'an 189 avant l'Ére Chrétienne. Mais, il fut bientôt obligé de l'abandonner, ne se sentant pas en état de la défendre contre les Athamanes & les Étoliens, qui accouroient de toutes parts pour l'y opprimer avec sa troupe.

ETHRA, *Æthra*, Αἴθρα, (*c*) fille de Pitthéus, roi de Trœzene, devint grosse d'Égée, roi d'Athènes, qui étoit logé chez son pere. Son amant étant obligé de retourner en Attique, & la laissant enceinte, lui ordonna, que si elle accouchoit d'un fils, elle le lui envoyât lorsqu'il seroit grand. Il lui laissa une épée & des souliers, par le moyen desquels ce fils pût se faire reconnoître. L'enfant dont Ethra accoucha, est le fameux Thésée, dont on peut voir l'article ainsi que celui d'Égée son pere.

Ethra devint l'esclave d'Hé-

(*a*) Homer. Odyss. L. XIX. v. 183.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 2.
(*c*) Homer. Iliad. L. III. v. 144. Plut. T. I. p. 2. *& suiv.* Pauf. p. 145, 147, 323, 658. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 96. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 454. T. VII. p. 99, 100.

lène, ayant été amenée à Sparte avec cette Princeſſe par Caſtor & Pollux, & elle la ſuivit à Troye, lorſque dans la ſuite elle fut enlevée par Pâris. Pauſanias, en expliquant un beau tableau de Polygnote, dit qu'on y voyoit Ethra la tête raſée, pour marque de ſon eſclavage, & Démophoon, ſon petit-fils, dans la poſture d'un homme inquiet, qui cherchoit à la délivrer. Le même Auteur ajoûte qu'il falloit que le peintre eût lu le poëte Leſchée, qui rapporte dans ſes ouvrages que Démophoon voyant dans le camp des Grecs, Ethra avec les autres eſclaves, après la priſe de Troye, la demanda à Agamemnon, & que ce Prince ne la lui rendit, qu'après en avoir reçu le conſentement d'Hélène. Plutarque a donc tort de réfuter cette circonſtance de l'hiſtoire, de laquelle les Poëtes tragiques font mention, & Élien auſſi; ainſi on voit que Pauſanias n'eſt pas le ſeul qui en ait parlé.

Le même Plutarque, citant un vers du troiſième livre de l'Iliade, dans lequel Homère parlant des eſclaves d'Hélène, nomme Ethra, fille de Pitthéus, dit que pluſieurs Auteurs traitent ce vers de ſuppoſé. L'hiſtoire de la captivité de la mere de Théſée eſt cependant très-conſtante par les Auteurs que nous avons cités; & on ne ſçait ce que veut dire M. Dacier dans ſa note ſur ce vers d'Homère, dont voici les paroles. *Car ils trouvent* [c'eſt-à-dire, ceux qui ſoutiennent que ce vers eſt ſuppoſé] *qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'Homère eût appellé ſuivante d'Hélène, Ethra qui étoit ſa belle mere, & qui avoit règné à Athènes.* Il ſemble ſuppoſer que Théſée avoit épouſé cette Princeſſe, & qu'elle étoit par conſéquent la bru d'Ethra. Cependant, il eſt conſtant qu'Hélène étoit alors fort jeune & un enfant, comme le dit le même Plutarque, & que Théſée, après l'avoir enlevée, la cacha à Aphidne, & qu'il ne la vit plus depuis, les Tyndarides l'ayant délivrée, pendant qu'il étoit dans les priſons d'Aidonée. Où a-t-il pris auſſi qu'Ethra avoit règné dans Athènes avec ſon fils.

ETHRA, *Ethra*, Αἴθρα, fille de Thétis & de l'Océan, épouſa Atlas, & fut mere de Hyas & de ſept filles. Ce Hyas paſſant dans la Libye, & ayant été malheureuſement dévoré par un Lion, ſes ſœurs en jetterent tant de larmes, qu'elles moururent de douleur. Jupiter voulant récompenſer leur tendreſſe, les métamorphoſa en ſept étoiles, que nous appellons *pluvieuſes*, & que les Grecs nommoient *Hyades*, & les Latins *ſucules*, *ſuculæ*, non pas de *ſus*, fauſſe étymologie, que Tyron imputoit aux Latins; & il les accuſoit de dériver le mot ὑάδε de ὗς, *ſus*, au lieu qu'il vient de ὕειν, *pleuvoir*. Aulu-Gelle ſoutient que *ſuculæ* eſt formé du nom Grec ὑάδες, en changeant l'eſprit âpre en ſ.

ETHROTH. *Voyez* Etharoth.

ETIAS, *Etias*, Ἔτιας, fille d'Énée. *Voyez* Etis.

ÉTIENNE, *Stephanus*, (*a*) Στέφανος, terme qui signifie couronne. C'est le nom que l'on donne au premier martyr. Saint Étienne étoit apparemment du nombre des Juifs Hellénistes, qui avoient cru en Jesus-Christ. Saint Épiphane pense qu'il étoit du nombre des soixante-dix disciples de Jesus-Christ; mais, cela n'est nullement certain. Jesus-Christ avoit destiné ses soixante-dix disciples à enseigner & à prêcher; & il semble que Saint Étienne, & les six autres premiers diacres, n'avoient point encore de destination particulière, lorsqu'on les choisit pour le service ordinaire des tables. Ce fut l'an de Jesus-Christ 53 que les sept diacres furent élus. Saint Étienne est toujours mis à leur tête, comme le premier & le plus digne. On croit qu'il avoit étudié sous Gamaliel. Comme il étoit plein de zele & du Saint-Esprit, il faisoit de grands prodiges, & de grands miracles devant le peuple; & quelques-uns de la synagogue des affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins, & quelques autres, étant entrés en dispute avec lui, ne pouvoient résister à la sagesse & à l'esprit qui parloient par sa bouche.

Alors, ils subornerent des gens, pour dire qu'ils l'avoient entendu blasphémer contre Moïse & contre Dieu. Ils émurent donc le peuple, les Sénateurs & les Docteurs de la loi; & se jettant sur Étienne, ils le prirent & l'entraînerent au conseil. Ils produisirent de faux témoins, qui dirent: » Cet » homme ne cesse de parler » avec blasphême contre le » Lieu saint & contre la loi. » Car, nous lui avons oui dire » que Jesus de Nazareth dé- » truira ce lieu-ci, & changera » les ordonnances que Moïse » nous a laissées. «

Cependant, comme tous ceux qui étoient assis dans le conseil avoient les yeux sur lui, son visage leur parut comme le visage d'un Ange. Alors, le grand-Prêtre lui demanda si ce que l'on disoit de lui étoit véritable. Saint Étienne répondit par un discours, dans lequel il montra qu'il n'avoit rien dit contre Moïse, ni contre le temple; mais, que les Juifs eux-mêmes avoient toujours été opposés à Dieu & aux Prophetes. Il leur reprocha leur endurcissement & leur infidélité; la mort qu'ils avoient fait souffrir aux Prophetes, & enfin à Jesus-Christ.

A ces paroles, ils furent transportés d'une rage qui leur déchiroit le cœur, & ils grinçoient les dents contre lui. Mais Étienne, étant rempli du Saint-Esprit, & levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu,

(*a*) Actu. Apost. c. 6. v. 5. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 2.

& Jesus debout à la droite de Dieu, & dit : » Je vois les » cieux ouverts, & le fils de » l'homme qui est debout à la » droite de Dieu. » Alors, ils pousserent de grands cris, & se boucherent les oreilles ; puis ils se jetterent tous ensemble sur lui ; & l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapiderent, & les témoins mirent leurs vêtemens aux pieds d'un jeune homme appellé Saul. Tandis qu'ils lapidoient Étienne, il prioit & disoit : *Seigneur Jesus, recevez mon esprit.* Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après cette parole, il s'endormit au Seigneur. Quelques personnes pieuses prirent soin de l'ensevelir, & de faire ses funérailles avec un grand deuil.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de Saint Étienne & de son martyre. On lit plusieurs particularités de sa sépulture, & ensuite de la découverte de son corps, dans un ouvrage imprimé à la fin du septième tome de la nouvelle édition de Saint Augustin, sous le nom du Prêtre Lucien. Son culte est très-ancien, & très-célebre dans l'Église, & Dieu a opéré par ses reliques une infinité de miracles, dont la plûpart sont très-avérés.

Les Hérétiques supposerent dans les premiers siecles, des révélations sous son nom; mais, les fideles les rejetterent, & témoignerent tant de dévotion pour ce Saint Lévite, qu'on lui bâtit des oratoires, comme celui que lui éleva Saint Martial dans les Gaules. L'invention de ses reliques se fit l'an 415, sous l'empire d'Honorius & de Théodose le jeune ; & Orose fut le premier qui en porta en Occident, ce qui se voit dans les œuvres de Saint Augustin, & par les actes de cette translation, rapportés par Métaphraste, Lippoman & Surius, sous le 3 Août, & par les Auteurs allégués par le cardinal Baronius, sous les années 34, 44, 74, 415, 416, 439, &c.

ÉTIENNE, *Stephanus*, (a) Στέφανος, intendant de Domitille, est un de ceux qui entrerent dans la conjuration contre l'empereur Domitien. Comme il étoit le plus robuste, il se chargea de porter le premier coup ; & cela s'exécuta en cette manière. Un jour que Domitien se disposoit à aller prendre le bain, on lui dit qu'Étienne, intendant de Domitille, demandoit à lui parler pour une affaire de grande conséquence, qui ne souffroit point de délai. L'Empereur ayant donné ordre que tout le monde se retirât, entra dans sa chambre, & fit appeller Étienne, qui avoit le bras gauche en écharpe. Il le portoit ainsi depuis plusieurs jours, comme s'il

(a) Dio. Caff. p. 766. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 95. *& suiv.*

y eût eu quelque mal, afin de pouvoir cacher, comme il fit, un poignard dans l'écharpe, sans donner du soupçon. Il dit à l'empereur qu'il venoit lui découvrir une conjuration tramée contre sa personne, & lui donna un mémoire qui en contenoit le détail. Pendant que Domitien lisoit avec beaucoup d'attention & même de saisissement, Étienne tira son poignard, & le lui enfonça dans le ventre. La blessure n'étoit pas mortelle; & Domitien se jetta sur le meurtrier, & le terrassa, appellant au secours. Mais, comme toutes les portes étoient fermées personne ne put entrer; ainsi, ceux qui étoient destinés à achever le meurtre, eurent toute liberté de tomber sur Domitien, qui se débattoit contre Étienne, & s'efforçoit tantôt de lui arracher son poignard, tantôt de lui porter ses doigts tout déchiquetés dans les yeux, pour les lui crever. Le renfort d'assassins fit bientôt cesser le combat, en perçant Domitien de sept coups. Cependant, accoururent au bruit quelques officiers de la garde, qui vinrent trop tard pour sauver le Prince, mais qui tuerent Étienne sur la place, l'an de J. C. 96.

ETIENNE, *Stephanus*, (a) Στέφανος, surnommé *de Byzance*, célebre Grammairien, vivoit, à ce que l'on croit, du tems de l'Empereur Anastase, vers la fin du cinquième siècle; car, il témoigne lui-même qu'il succéda dans l'emploi de Professeur au college royal de Constantinople, à Eugene, qui, selon Suidas, enseignoit vers le même tems.

Étienne de Byzance a composé un dictionnaire Géographique, où, non content de marquer les noms des villes & des provinces, il ajoûte encore les noms dérivés, qui se donnoient à leurs habitans, comme sous Abdere celui d'*Abdérites*, sous Athènes celui d'Athéniens. Cet ouvrage, qui eût été d'un prix inestimable pour l'ancienne Géographie, a été assez mal abrégé par le grammairien Hermolaüs, sous l'empereur Justinien, & ce soin trop officieux nous a sans doute fait perdre l'original. Encore l'abrégé n'est-il pas parvenu tout entier jusqu'à nous. On ne laisse pas néanmoins d'en tirer de grands secours.

Dès l'an 1678, nous avions trois éditions Grecques d'Étienne de Byzance, l'une d'Alde Manuce, l'autre des Juntes, & la dernière de Xylander; en la même année, un Juif Portugais, nommé Pinedo, en donna une version Latine imprimée à Amsterdam, avec des notes. En 1688, il parut à Leyde une nouvelle version de cet Auteur, avec de sçavans Commentaires

(a) Suid. T. I. pag. 1044. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 374, 387. *& suiv.* Tom. IX. p. 114. *& suiv.*

composés par Abraham Berkelius, & publiés par les soins de M. Gronovius. Cette édition est préférable à la première. Quant à celle que le P. Lubin, religieux Augustin de Paris, promettoit, quoiqu'annoncée depuis long-tems, elle n'a point encore paru.

ETION, *Ætion*, (a) fameux peintre. Cicéron le met au nombre de ceux qui avoient beaucoup contribué à la perfection de leur art.

ETIS, *Etis*, Ἤτις, (b) ville du Péloponnèse dans la Laconie. Elle étoit située sur la baye de Boée. On dit qu'elle eut pour fondateur Énée, que la tempête obligea de relâcher à cette baye, lorsqu'il vouloit aborder en Italie. Ce Prince lui donna le nom de sa fille Etias.

ETLEVA, *Etleva*, (c) femme de Gentius, roi d'Illyrie, eut de ce Prince deux fils Scerdilétus & Pleuratus. Elle tomba avec ses deux fils au pouvoir des Romains, l'an 168 avant J. C. Il y a apparence que cette Princesse est la même que Tite-Live nomme ailleurs Etuta. *Voyez* Etuta.

ETNA, *Ætna*, Αἴτνη, (d) montagne célebre & la plus haute de la Sicile, située à l'orient de cette isle vers le bord de la mer, au-dessus de Catane.

Les Anciens avoient bâti sur cette montagne une chapelle en l'honneur de Vulcain, le dieu du feu. Voici ce qu'en dit Elien: » Sur l'Etna, montagne de Sicile, il y a un temple consacré » à Vulcain, & entouré de murs » & d'arbres sacrés. On y garde un feu perpétuel. Il y a » dans le bois & dans le temple » des chiens sacrés, qui caressent & flattent ceux qui » viennent au temple & dans » le bois, avec la modestie & la » décence requises; mais, s'il » se présente quelque scélérat, » ou un homme qui n'ait pas » les mains pures, ils le mordent & le déchirent. S'il en » vient qui se soient souillés par » quelque action impudique, » ils ne font que les mettre en » fuite, & leur donner la » chasse. »

Un Historien de Sicile dit qu'à deux cens pas plus bas que le sommet de l'Etna, on voit les restes d'une ancienne voûte de brique; que les habitans de Catania & ceux des environs de la montagne, les nomment la tour du Philosophe, & qu'une ancienne tradition leur a appris qu'Empédocle avoit fait construire cette voûte, pour y pouvoir contempler à couvert les causes des feux du mont Etna. Le même Histo-

(a) Cicer. Brut. c. 35.
(b) Pauf. p. 206.
(c) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.
(d) Ptolem. L. III. c. 4. Strab. p. 248, 258, 267. & seq. Just. L. IV. c. 1. Diod. Sicul. p. 159. Pomp. Mel. p. 152. Virg. Æneid. L. III. v. 554. & seq. Pauf. p. 208, 663. Plin. Tom. I. p. 122, 162. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 134, 135. Tom. IV. p. 419. T. XIV. p. 222, 223.

rien conjecture avec raison que ce sont les restes du temple de Vulcain.

Les Anciens se servoient des feux du mont Etna pour présager l'avenir ; car, ils jettoient dans le gouffre des cachets d'or ou d'argent, & toutes sortes de victimes. Si le feu les dévoroit, c'étoit bon signe ; s'il les rejettoit en dehors, c'étoit un mauvais présage.

Le mont Etna est nommé par Pindare, *Pythior*, Κίων οὐρανία, *colomne céleste*, comme s'il soutenoit le ciel à cause de sa hauteur.

Quelques-uns ont cru que Deucalion & Pyrrha n'échapperent au déluge, qu'en se réfugiant sur le mont Etna ; restes confus de l'histoire de Noé, dont l'arche s'arrêta sur une des montagnes d'Arménie.

Le mont Etna a été de tout tems si célebre, que les poëtes Latins ont nommé la Sicile *Ætna Regna.* Il paroît que les Anciens appelloient du nom général d'Etna, les diverses montagnes contigues & inférieures, auxquelles les Modernes ont donné des noms particuliers.

Voici une description du mont Etna, tirée du troisième livre de l'Enéide, traduction de Ségrais.

Mais par tout ce rivage

Incessamment d'Etna tonne le bruit affreux,

Tantôt jusques au ciel il élance ses feux ;

Et roule à gros bouillons, sur la cime enflammée,

Un tourbillon épais de cendre & de fumée.

Tantôt du plus profond de ses gouffres ouverts,

Furieux, il mugit, & vomit dans les airs

Du mont étincelant les entrailles brûlantes,

Et les rochers fondus dans ses grottes ardentes.

On croit que par la foudre, autrefois terrassé,

Sous ce mont Encélade est encore oppressé ;

Qu'au moment qu'il respire, ainsi qu'une fournaise,

Par ce gouffre béant il exhale la braise ;

Et que l'isle à l'entour tremble aux moindres efforts

Que tente le géant pour mouvoir son grand corps.

1.° Lorsque les Aborigenes entrerent pour la première fois en Sicile, pour y fonder des colonies, l'embrasement du mont Etna fut si grand, qu'effrayés du péril, ils abandonnerent cette isle & passerent en Italie, pour s'y établir avec plus de sûreté. Il semble, dit le sçavant P. Kircher, que ce fut ce qui donna lieu à la fable de l'enlèvement de Proserpine.

2.° Après les Aborigenes vinrent les Sicaniens, qui, étant

épouvantés par les nouveaux tourbillons de feux, abandonnerent la partie orientale de l'isle, & se retirerent dans la plus occidentale.

3.° du tems des Argonautes, il y eut un nouvel embrasement. Orphée en a fait la description dans ses vers.

4.° Comme Énée aborda en Sicile, Virgile en a pris prétexte pour faire une belle peinture poëtique du mont Etna, dont nous avons donné ci-dessus la traduction.

5.° Lorsque les Grecs furent maîtres de la Sicile, c'est-à-dire, depuis la deuxième Olympiade jusqu'à la quatre-vingt-huitième, il y eut en tout ce tems-là trois embrasemens célebres; il y en eut un entre autres qui causa un extrême étonnement à Pythagore; & les Historiens rapportent que du tems d'Hiéron, le philosophe Empédocle périt en observant de près ce phénomene.

6.° Sous les consuls Romains, il y eut quatre embrasemens, comme on peut le recueillir des écrits de Diodore de Sicile, de Polybe & autres.

7.° Sous le règne de Jule César, il y en eut un très-violent, qui fut regardé comme un présage de la mort de ce Dictateur. La mer en fut si échauffée, que les poissons y furent étouffés, & que les vaisseaux qui étoient aux isles de Lipari, furent embrasés. La montagne fut quatre fois en feu dans l'espace de vingt ans.

8.° Sous Caligula, 49 ans après J. C., le mont Etna devint si furieux, que cet Empereur, qui étoit alors en Sicile, chercha ailleurs une retraite moins dangereuse. L'empereur Adrien, plus hardi que Caligula, voulut considérer ce prodige, & monta jusqu'à une certaine hauteur pour le considérer de plus près.

Le P. Kircher, qui fournit ces détails, examina cette montagne en 1638. La hauteur de son sommet, dit-il, prise dans son axe, est de trente mille pas, selon Maurolycus & Clavius, qui l'ont calculée géométriquement, & cette montagne entière occupe un terrein de soixante milles ou de cent, suivant quelques autres. Le terroir d'alentour est gras & fertile; & il y a des vignobles, des pâturages, des forêts de pins, de hêtres, & de sapins. Mais, le haut est couvert de cendres mouvantes & de pierre de ponce; on y trouve un enfoncement dont l'ouverture à douze milles de circuit. Ce goufre effroyable par les flammes & la fûmée qui sortent du fond & des côtés, avec un horrible mugissement qui ressemble au tonnerre, est ce que les Naturalistes appellent en Latin le *crater* d'Etna. L'aspect en est si affreux, qu'il n'y a point d'homme, quelque hardi & déterminé qu'il puisse être, qui ne soit saisi d'horreur & qui ne recule à la vue de ce précipice infernal. Il est

vraisemblable que l'incendie perpétuel a accru cette montagne par les cendres qu'elle vomit ; c'est ce qu'on peut juger en considérant des rochers calcinés & couverts de cendres, & des cavernes parmi lesquelles il y en a d'assez grandes pour contenir trente milles hommes, & où l'on trouve des charbons de pierre de ponce & des scories de différentes matières minérales fondues. On voit des traces de grands torrens de cette matière, que les gens du païs nomment *Sciarra*, qui sont comme les vestiges & les monumens des grands ravages qu'a fait ce métal fondu en coulant. Au sommet, il y a de la cendre & de la neige, qui mettent dans un danger d'autant plus terrible pour ceux qui s'en approchent sans précaution, qu'elles couvrent des abîmes & des fondrières qui percent jusqu'au fond de la montagne. La perte de ceux qui s'y sont hazardés doit détourner les autres, & il en coûta presque la vie au P. Mathieu Taveran, qui eut la curiosité d'observer cette fournaise de trop près. Il semble que tout le haut de la montagne n'est composé que d'une masse de cendre, de pierre de ponce & de charbons de terre, entassée & suspendue en quelques endroits en forme de voûte. Comme cette masse reçoit intérieurement les esprits minéraux, & est extérieurement exposée aux neiges, à la pluie & au vent; il n'est pas surprenant que cette même matière brûlée s'empreigne de nouveau de ce qui la rendoit combustible & qu'elle recommence à brûler. Cornélius Sévérus exprime cela admirablement bien.

Cætera materies quæcumque est fertilis igni,

Ut semel accensa est, moritur, nec restat in illa

Quod repetat; tantùm cinis sine semine terra est.

Hìc semel atque iterum patiens, ac mille perhaustis

Ignibus instaurat vires.

Le feu, qui ne s'éteint jamais entièrement dans ces gouffres, & qui se fait toujours remarquer, ou par la chaleur, ou par la fumée qui en sort, ne recommence à brûler qu'en de certains tems, plus ou moins, à proportion de l'amas de matière combustible qui s'y rejoint; & plus long-tems elle a été sans brûler, plus elle a recueilli de ces esprits qui la rendent inflammable, & plus grande est la violence avec laquelle le feu pousse au-dehors des flammes, des cendres & des pierres. L'orifice de la fournaise ou du *crater*, est de 3080 pas, ou même de 3000, selon les uns; (il y a dans le Latin 30000, mais c'est une faute d'impression) d'autres le font de 4000. Cette variété d'opinions vient de ce qu'elle est tantôt plus grande,

tantôt plus petite; ce qui est commun à tous les volcans. L'abîme de celui-ci est si profond, qu'on n'en sçauroit voir le bas. Des roches de figure pyramidale débordent des côtés, & quoique ces côtés soient paralleles, ils semblent pourtant se rapprocher en bas par les règles de l'optique; ce qui a trompé plusieurs observateurs, qui ont cru que cette fournaise se termine en pointe vers le fond comme un four à chaux. Le P. Kircher dit avoir remarqué au fond de ce gouffre une espèce de montagne de la matière minérale, autour de laquelle il a toujours observé un creux rempli d'une matière resplendissante, comme du métal fondu. Les côtés, par des conduits qui se correspondent, jettent en plusieurs endroits une fumée continuelle, qui, pendant la nuit, est une flamme. Le gouffre n'est jamais sans mugissemens, & il en sort de tems en tems de si horribles, que le mont en est ébranlé. L'Etna est si élevé, que de dessus l'on peut découvrir toute la Sicile. & même les côtes d'Afrique, lorsque le tems est sérein. Mais, si par malheur quelque tempête venoit à ébranler la montagne, ceux qui s'y trouveroient alors seroient perdus, & ne tarderoient guère à être ensevelis sous les cendres & les neiges. On a observé que si les soupiraux viennent à se boucher avec le tems ou par les secousses de la montagne, sa violence redouble, & ses feux cherchent une nouvelle issue par la surface extérieure. C'est alors que se forment ces effroyables ouvertures & ces cavernes, parmi lesquelles il y en a qui pourroient contenir trente mille hommes. Il y a aussi un lieu souterrein & très-obscur, nommé par les Siciliens, *la Grota de la Palumba*, si grand, si profond, que ceux qui demeurent auprès du mont Etna, croient qu'il y a un chemin par lequel on peut passer sous l'isle & sous la mer pour se rendre aux isles Eoliennes. Il est sorti autrefois de ces cavernes des rivieres brûlantes, comme on peut juger, par un conduit rempli de ces roches brûlées, que les Siciliens nomment *sciarres*. Ces torrens de feu s'étendent quelquefois jusqu'à dix-huit mille pas de longueur, sur un, deux, trois ou quatre mille de large, comme les Historiens le racontent; c'est un digne sujet d'étonnement, que de penser comment cette montagne peut fournir cette incroyable quantité de matière, & dans quel lieu sont les fourneaux nécessaires pour la mettre en fusion.

Les Siciliens d'aujourd'hui l'appellent monte Gibello, & les François le mont Gibel. Ce nom moderne est un pléonasme, & ne signifie autre chose que le *mont mont*; car, Gibel en Arabe signifie une montagne, & vient des Arabes ou Sarrasins, qui ont possédé la Sicile.

ETNA, *Ætna*, Αἴτνη, ville

de Sicile, (*a*) située près de la montagne de même nom. En la 76e Olympiade, Hiéron, tyran de Syracuse, ayant chassé les Catanéens de leur ville, y plaça de nouveaux habitans. Il rassembla jusqu'à cinq mille hommes du Péloponnèse, qu'il joignit à autant d'hommes du territoire de Syracuse, & il changea le nom de Catane en celui d'Etna. Il leur distribua au sort, non seulement les terres de Catane, mais encore de grands cantons voisins, & parvint à peupler ces lieux de dix mille habitans. Mais, après la mort d'Hiéron, les anciens Catanéens revenant dans leur païs, chasserent les habitans. Ceux-ci, leur cédant le terrein, se retirerent à Innésa, selon Strabon, & Ennésie, selon Diodore de Sicile, & ils donnerent à cette ville le nom d'Etna, à cause de celle dont on venoit de les chasser. Cette nouvelle Etna étoit à quatre-vingts stades de l'ancienne, c'est-à-dire, de Catane. On y passoit pour aller de Centurippe à Catane, & quand on vouloit aller de ce dernier lieu sur le mont Etna. Elle fut prise par Denys, tyran de Syracuse, l'an 403 avant J. C. On lit Etnes en pluriel dans Ptolémée.

Cluvier, qui a comparé les distances marquées par Strabon & par les anciens Itinéraires, juge qu'elle doit avoir été à l'endroit où est à présent *San Nicolo* l'Arena, *de Arenis*, monastère de l'ordre de saint Benoît, à douze milles de Catania.

ETNÉENS, *Ætnæi*, Αἰτναῖοι, (*b*) étoient les habitans de la ville d'Etna. Pline les appelle *Ætnenses*. *Voyez* Etna.

ETNÉUS, *Ætnæus*, (*c*) est un des surnoms que l'on a donnés à Jupiter.

ETŒMOCLE, *Etœmocles*, (*d*) Ἐτοιμοκλῆς, philosophe Stoïcien. N'ayant pas été invité par Aristénete aux noces de sa fille, il lui envoya le billet suivant pendant qu'on étoit à table : » Etœmocle à Aristénete. Ma vie » passée témoigne assez combien j'ai l'esprit éloigné de la » débauche ; car, importuné » tous les jours par de plus » grands seigneurs que toi, de » manger avec eux, je ne leur » ai jamais voulu accorder cette grace, à cause du déreglement des festins ; mais, » j'ai raison de me plaindre de » ce que faisant profession d'amitié avec moi depuis tant » d'années, tu as oublié de me » prier à la noce de ta fille ; » en quoi tu as d'autant plus » de tort, que je suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fâché pour moi, mais pour toi, » comme une marque d'ingratitude. Car, du reste, je ne » mets pas ma félicité à faire » bonne chere, & si je l'aimois,

(*a*) Diod. Sicul. p. 267, 281, 398, 402. Strab. p. 268. Ptolem. L. III. c. 4.
(*b*) Strab. p. 268. Plin. T. I. p. 163.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.
(*d*) Lucian. T. II. p. 858. *& seq.*

» je reçois assez de présens de
» ceux qui sçavent mieux leur
» devoir que toi. Aujourd'hui
» même, j'ai pu manger chez
» Pammenès, l'un de mes dis-
» ciples, en un festin d'impor-
» tance; mais, je n'y ai pas
» voulu aller, croyant que je
» serois prié ici. Ce qui me fâ-
» che le plus, c'est que tu en
» as prié d'autres qui ne me
» valent pas; en quoi tu mon-
» tres que tu n'as pas la cer-
» velle trop bien faite. Je vois
» bien que tu l'as fait à la solli-
» citation de Zénothémis & de
» Diphile, à qui je voudrois
» fermer la bouche d'un seul
» argument; car, ils ne sçavent
» pas seulement les élémens de
» la Philosophie, pour ne point
» parler des questions plus obs-
» cures & plus épineuses. Mais,
» jouis à la bonne heure de leur
» conversation; car, pour moi,
» qui ne trouve rien de grand
» que la vertu, le mépris ni la
» honte ne me touchent point.
» Toute fois, pour te rendre
» tout-à-fait inexcusable, je
» t'ai abordé deux fois aujour-
» d'hui, l'une chez toi, & l'au-
» tre dans le temple de Castor
» & de Pollux, afin que tu ne
» pusses pas dire que tu n'as pas
» songé à moi. Voilà ce que
» j'avois à te représenter sur
» ce sujet. Que s'il te semble
» que je me mette en colère
» pour peu de chose, songe à
» celle qu'eut Diane, pour
» n'avoir pas été conviée à un
» sacrifice avec les autres
» dieux, & comme elle s'en
» vengea cruellement. Cepen-
» dant, tu as négligé un per-
» sonnage comme moi, pour
» prier un Diphile, qui aime
» trop ton fils, pour être son
» précepteur; & son valet t'en
» pourroit bien dire des nou-
» velles. Mais, il ne faut par-
» ler mal de personne, ni trou-
» bler l'allégresse des festins,
» quoique Diphile le méritât
» bien, pour m'avoir débauché
» deux de mes disciples, sur
» quoi je veux bien me taire,
» pour le respect de la Philo-
» sophie. Du reste, j'ai défen-
» du à mon valet de rien pren-
» dre, quand on lui voudroit
» donner quelque chose, pour
» montrer que ce n'est pas cela
» qui me fait parler. «

Ce billet fut lu tout haut en présence de la compagnie par le valet d'Etœmocle, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu de son maître. Cet échantillon est propre à donner une idée de l'orgueil Stoïcien.

ETOLIE, *Ætolia*, Αἰτωλία, (*a*) province de Grece, avoit, suivant les cartes de M. d'Anville, l'Acarnanie au couchant, la

(*a*) Plin. T. I. p. 190. Strab. p. 449. *& seq.* Pomp. Mel. pag 110. Pauf. pag 263, 288. Diod. Sicul. pag. 317, 487, 563, 632. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. XXVI. *& seq. Lib.* Just. L. XII. *& seq. Lib.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 3. T. IV. p. 365. *& suiv.* T. V. p. 86. *& suiv.* Hist. Rom. T. III. p. 489. *& suiv.* T. IV. p. 108. *& suiv.* T. V. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 218. *& suiv.*

mer ou détroit du golfe de Corinthe au midi, la Phocide & la Locride à l'orient & la Thessalie au nord.

Les Curetes, au rapport de Strabon, furent les premiers habitans de l'Etolie. Etolus, fils d'Endymion, obligé de quitter le Péloponnèse où il règnoit sur les Éléens, vint se réfugier dans ce païs, en chassa les Curetes, & lui donna son nom. L'Etolie se nommoit auparavant Curetis & Hyantis.

En parlant de l'Etolie, il faut bien distinguer les tems, & ne pas confondre l'Etolie ancienne avec l'Etolie ajoûtée. La première s'étendoit le long de la mer, depuis l'Achéloüs jusqu'à Calydon. L'autre, qui étoit contigue aux Locriens, s'avançoit vers Naupacte & Eupalium jusqu'à l'Athamanie.

L'Etolie a eu autrefois ses Rois, & les plus fameux dans la fable ont été Œnéus, & son fils Méléagre, époux d'Atalante, à l'occasion duquel il y eut plusieurs guerres entre les Calydoniens & les Pleuroniens. Ensuite, l'Etolie se gouverna quelque tems d'une manière républicaine, la souveraine autorité étant entre les mains du Panétolium, qui étoit le Conseil de toute la nation.

Tite-Live nous dépeint les Etoliens comme des orgueilleux & des ingrats, mais guerriers, ce qui se rapporte aux épithetes que leur donnent Homère de μενεχάρμαι, prompts à la guerre, & Euripide de σακεσφόροι, armés de boucliers. Ils combattoient n'ayant qu'un pied chaussé, ce que signifie l'épithete de μονοκρηπῖδες. Maxime de Tyr en fait de vrais brigands. Strabon les traite de pirates, & leur attribue l'invention de la fronde. Athénée dit qu'ils se piquoient de magnificence, & étoient toujours endettés.

Ces peuples furent presque toujours en guerre. Les avantages qu'ils remporterent sur leurs voisins, les mirent en possession de divers lieux dans la Thessalie & l'Acarnanie; & c'est-là sans doute l'origine de l'Etolie ajoûtée, dont nous avons parlé ci-dessus. L'an 425 avant l'Ere Chrétienne, les Athéniens parcoururent les côtes de l'Etolie, y brûlerent un grand nombre de villages; mais, les Etoliens étant venus bien armés à leur rencontre, il se donna un combat où les Athéniens furent battus, & ils se retirerent dans Naupacte. Les Etoliens animés par ce succès, emprunterent trois mille soldats Lacédémoniens, & vinrent insulter cette ville habitée alors par des Messéniens, qui se défendirent & les repousserent. Ainsi, les Etoliens tournerent du côté d'une ville appellée Molycrie, dont ils se rendirent maîtres.

Diodore de Sicile remarque que les Etoliens étoient demeurés seuls invincibles ou infatigables dans la guerre Lamiaque, & ils ne perdirent point la présence d'esprit à l'aspect du nouveau secours qui arrivoit à

leurs adversaires. Mais, choisissant ce qu'ils avoient de plus vigoureux dans leur jeunesse, au nombre de dix mille hommes, ils les firent marcher vers les endroits difficiles & scabreux de leurs montagnes où ils avoient mis en sûreté leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & leurs trésors. Quoiqu'ils eussent abandonné celles de leurs villes qui n'étoient pas assez fortifiées, ils avoient redoublé les garnisons de celles qui étoient capables de se défendre, & ils attendoient l'ennemi avec beaucoup de résolution & de courage.

Antipater & Cratere qui, en entrant dans l'Etolie, y avoient trouvé toutes les campagnes & toutes les villes du Plat-païs abandonnées de leurs habitans, se transporterent du même pas vers les retraites escarpées, où toute cette nation s'étoit réfugiée. Les Macédoniens perdirent d'abord un grand nombre des leurs à une attaque si difficile; & le courage des assiégés soutenu par l'avantage du lieu l'emporta de beaucoup sur la témérité des assiégeans. Mais, dans la suite, les soldats de Cratérus s'étant fait des tentes plus épaisses & mieux garnies contre le froid, & forçant par leur persévérance les assiégés à aller passer l'hiver au milieu des neiges, & sans aucune ressource de ravitaillement, les réduisirent bientôt aux dernières extrêmités. Car, il falloit qu'ils s'exposassent à travers une armée considérablement plus nombreuse & plus accoûtumée à la guerre qu'ils ne l'avoient jamais été, ou qu'ils se résolussent à mourir de faim & de froid dans leur poste; mais, lorsqu'ils commençoient à désespérer de leur salut, ils se virent délivrés, comme par le secours manifeste d'une puissance supérieure qui eût voulu récompenser leur courage & leur vertu. Car, Antipater & Cratere, frappés d'une nouvelle qu'on vint leur annoncer, assemblerent aussitôt le conseil; & on y fut d'avis de terminer sur le champ la guerre que l'on faisoit aux Etoliens.

Antipater passa ensuite en Asie, & il n'y fut pas plutôt arrivé, que les Etoliens se jetterent dans la Thessalie pour faire une diversion aux projets de ce Prince. Ils étoient douze mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, sous le commandement d'Alexandre leur compatriote. Ils assiégerent en passant Locres de Grece, & leurs détachemens battant la campagne, enleverent quelques forts. Mais, de plus, ils vainquirent dans les formes Polyclès, lieutenant d'Antipater, qu'ils tuerent avec un nombre considérable de ses soldats. Ils rendirent les uns pour de l'argent, & vendirent les autres à ceux qui les voulurent acheter. Passant de-là en Thessalie, ils persuaderent à la plûpart des villes de cette province d'entrer dans leur ligue contre Antipater,

tipater, de sorte qu'ils formerent bientôt une armée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de quinze cens chevaux. Pendant qu'ils parcouroient ainsi les païs qui ne leur appartenoient pas, les Acarnaniens, mécontens d'eux de longue main, se jetterent dans l'Etolie, où ils désolerent les campagnes & emporterent plusieurs villes. Les Etoliens, apprenant ce désastre qui les regardoit personnellement, laisserent toutes leurs troupes étrangères en Thessalie, sous la conduite de Ménon de Pharsale, & revinrent à la hâte avec tous leurs concitoyens à la défense de leur patrie propre, qu'ils délivrerent effectivement des Acarnaniens qui furent bientôt défaits & chassés. Mais, pendant qu'ils étoient ainsi occcupés, Polysperchon, laissé par Antipater au gouvernement de la Macédoine, passa lui-même dans la Thessalie avec des forces convenables; & ayant vaincu les ennemis en bataille rangée, il tua Ménon de sa main, il dissipa son armée & reconquit la Thessalie.

Je ne rapporte ces traits des Etoliens, que pour donner une idée de leur manière de faire la guerre. On trouvera dans Polybe & dans Tite-Live l'histoire de leurs exploits militaires. Il est certain que ces peuples étoient devenus, du tems des successeurs d'Alexandre le Grand, une nation fort puissante dans la Grece. Ils vivoient à peu près sur terre, comme les pirates sur mer, c'est-à-dire, de brigandages & de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvoient point de honteux ni d'illicite, & ils ne connoissoient ni les loix de la paix, ni celles de la guerre. Ils étoient fort endurcis aux fatigues, & intrépides dans les combats. Ils se distinguerent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois qui firent une irruption dans la Grece, & ils se montrerent de zélés défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avoit rendus fiers & insolens. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains, lorsqu'ils leur envoyerent des ambassadeurs, pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignerent, si nous en croyons Trogue Pompée, ou Justin son abréviateur, un souverain mépris pour Rome, qui, selon eux, n'étoit dans son origine qu'une honteuse retraite de brigands & de voleurs, fondée & bâtie par un fratricide, & formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parens. Ils ajoûtoient que les Etoliens s'étoient toujours distingués dans la Grece, autant par leur courage que par leur noblesse; qu'ils n'avoient redouté, ni Philippe, ni Alexandre son fils; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejetter ses Édits & ses Ordonnances;

qu'ainsi, les Romains prissent garde de provoquer contr'eux des armes qui avoient exterminé les Gaulois, & méprisé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractère des Etoliens. Cependant, les Romains sçurent bien rabaisser leur fierté, en les domptant, & en les forçant d'obéir à leurs loix.

L'Etolie avoit deux fleuves remarquables, l'un l'Achéloüs, qui la séparoit de l'Acarnanie; l'autre l'Evénus, qui séparoit l'ancienne Etolie de ses Annexes. Pline compte parmi les peuples d'Etolie, les Athamanes, les Tymphées, les Ephyres, les Eniens, les Perrhebes, les Dolopes, les Maraces, les Atraces. Les principales villes du païs étoient Calydon, Macynia, Molycria, & Taphiassus. Sur le golfe de Corinthe, il y avoit Naupacte & Pylene, & dans l'intérieur du païs, Pleuron & Halicyrna. On y trouvoit aussi les monts Acanthon, Panétolium & Macynium.

On assure que l'Etolie répond à ce qu'on appelle présentement le Despotat, la partie de la Livadie renfermée entre les rivières d'Aspri & de Fidari. Baudrand ajoûte que Peschiera, Petala & Necastro en sont les lieux principaux.

ETOLUS, *Ætolus*, Αἰτωλὸς, (*a*) troisième fils d'Endymion, succéda à son frere au royaume d'Elide. Mais, il fut obligé dans la suite de quitter le Péloponnèse, comme on peut le voir sous l'article d'Apis, fils de Jason. Il donna son nom aux Etoliens.

ETOVISSE, *Etovissa*, (*b*) ville d'Espagne, selon Tite-Live. Elle étoit dans le païs des Edétains, au rapport de Ptolémée. Le texte de ce dernier porte Etobese, ou, selon d'autres, Etobeme ou plutôt Hetobeme.

Il ne faut pas croire que cette ville fût sur l'Ebre, comme Ortélius le dit, faute d'avoir bien ponctué le passage de Tite-Live, où il en est fait mention, & que voici: *Ab Gadibus Carthaginem ad hiberna exercitus rediit; atque deinde profectus præter Ætovissam urbem, ad Iberum maritimamque oram ducit.* La virgule mise ou omise, après le mot *urbem*, fait deux sens bien différens, par rapport à la Géographie.

ETRIER, (*c*) espèce de grand anneau de fer ou d'autre métal, forgé & figuré par l'éperonier, pour être suspendu par paire à chaque selle, au moyen de deux étrivières; & pour servir, l'un à présenter un appui au pied gauche du cavalier lorsqu'il monte en selle, & qu'il met pied à terre, & tous les deux ensemble à soutenir ses

(*a*) Pauf. p. 288.

(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 22. Ptolem. L. II. c. 16.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 77. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 489, 490.

pieds ; ce qui non seulement l'affermit, mais le soulage d'une partie du poids de ses jambes quand il est à cheval.

On ne connoissoit point anciennement l'usage des Etriers. Outre la preuve tirée de tous les monumens de différens siècles, où l'on n'en voit jamais, quoiqu'il y ait plusieurs centaines de cavaliers dans les colomnes, dans les arcs & dans les autres grands monumens, où les figures sont si grandes, qu'on y remarque toutes les parties même les plus petites; outre cette raison, dis-je, qui est décisive, on en tire une autre du silence des Auteurs, tant Grecs que Latins, qui n'ont jamais parlé d'Etriers. Les anciens Auteurs de Dictionnaires & de vocabulaires n'en ont jamais rien dit; il est impossible qu'une chose d'un usage aussi ordinaire que le sont les Etriers, depuis qu'ils ont été introduits, eût été passée sous silence par tous ces Auteurs, & qu'elle n'eût jamais été gravée sur tant de marbres & de bronzes, qui représentent des chevaux harnachés. Les mots *stapes*, *stapeda*, *stapia*, & *bistapia*, dont on s'est servi dans les bas tems, ont été inventés depuis que l'usage des Etriers a été trouvé. Vossius, qui a attribué à François Philelphe l'invention du mot *stapeda*, pour signifier un Etrier, pourroit bien s'être trompé; sur-tout s'il prétend que tous ces mots, qui ne paroissent qu'une corruption les uns des autres, *stapes*, *stapia*, *staffa*, *staphia*, n'ont pas été en usage avant ce tems-là. M. du Cange apporte plusieurs exemples, où *staffa* & *staphæ* sont pris pour des Etriers, & cela depuis le onzième siècle jusqu'au quatorzième.

Celui qui a cité saint Jérôme pour *bistapia*, s'est prudemment exprimé ainsi : *Si ma mémoire ne me trompe, saint Jérôme dit dans ses Epîtres, que lorsqu'il reçut quelques lettres, il alloit monter à cheval, & qu'il avoit déjà le pied dans l'Etrier, in bistapia.* Personne que lui n'a encore trouvé ce passage dans saint Jérôme; & comme il ne le dit qu'en doutant, cela fait juger qu'il l'aura lu dans quelque moderne, & qu'il se sera ensuite imaginé l'avoir lu dans saint Jérôme. On rapporte aussi l'épitaphe de Rome, d'un homme qui montant à cheval, passa son pied dans l'Etrier, qui est appellé dans l'inscription *stapia*, & fut traîné si long-tems par le cheval, qu'il en mourut; mais, tous les Sçavans conviennent aujourd'hui que cette inscription est ou moderne ou supposée. L'usage des Etriers étoit donc inconnu aux Anciens.

Xénophon, qui enseigne à monter à cheval, dit que le cavalier doit prendre de la main droite la criniere avec les rênes; de peur qu'en sautant, il ne tire trop rudement la bride; il apprend à monter du côté droit, & du côté gauche. Quand le maître étoit trop pesant

pour sauter à cheval, il falloit, dit-il, que l'écuyer le mît dessus, à la mode des Perses; il donnne à entendre au même endroit, qu'il y avoit des écuyers si habiles, qu'ils dressoient les chevaux à se baisser devant leurs maîtres, quand ils vouloient monter sur eux.

Les Romains exerçoient leurs jeunes gens à monter à cheval en cette sorte. Ils faisoient des chevaux de bois, & ils leur apprenoient à sauter à cheval, premièrement sans armes. Ils les faisoient monter, tantôt à droite, tantôt à gauche, afin que dans les occasions ils fussent également habiles à monter des deux côtés. Après qu'ils s'étoient suffisamment exercés à monter sans armes, ils les accoûtumoient à monter armés, & à sauter même l'épée ou la lance à la main. Tous ces exercices, comme nous avons dit, se faisoient sans Étriers, & en étoient par-là beaucoup plus difficiles; cependant, c'étoit un grand déshonneur à un jeune Romain de ne pas sçavoir monter & aller à cheval. Il falloit sans doute, quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs écuyers, s'ils en avoient; ou qu'ils prissent des avantages, ou d'un terrein plus élevé, ou de quelque pierre ou d'un tronc d'arbre.

Il est surprenant que la commodité des Étriers, si utile & si facile, ce semble, à inventer, ait été inconnue dans le tems de la belle antiquité, lorsque tous les arts étoient dans une si grande perfection, que nos ouvriers modernes ont bien de la peine à l'atteindre. Cela paroîtra moins incroyable, lorsqu'on considérera que beaucoup d'autres usages, dont l'invention paroît aussi facile que celle des Étriers, leur étoient également inconnus. Quoi de plus aisé à des gens qui avoient l'usage du verre, qui en faisoient une infinité de pots, de vases & de bouteilles, que de faire des vitres pour garantir leurs appartemens des injures de l'air, sans rien ôter de la clarté du jour? Cependant, les Anciens, tant Grecs que Romains, à ce qu'ont cru jusqu'à présent presque tous les Antiquaires, n'ont jamais eu de vitres, même dans les tems où tous les arts fleurissoient le plus chez eux. L'invention de cet usage étoit réservée à des siecles de barbarie, aussi-bien que les lunetes, le télescope, l'aiguille marine, & plusieurs autres arts, que les Anciens n'avoient pas.

D. Bernard de Montfaucon se flatte d'avoir découvert la raison pourquoi les Anciens n'avoient pas trouvé l'usage des Étriers. » La selle n'étoit alors, » dit-il, qu'une pièce d'étoffe » qui pendoit quelquefois des » deux côtés presque jusqu'à » terre. Elle étoit doublée & » souvent bourrée. Il étoit diffi- » cile d'y attacher des Étriers » qui tinssent bien, soit pour

» monter à cheval, soit pour » s'y tenir ferme & commodément. On n'avoit pas encore » l'art de faire entrer du bois » dans la construction des selles; cela paroît dans toutes » celles que nous voyons dans » les monumens. Ce n'est que » du tems de Théodose, que » l'on remarque que les selles » ont un pommeau; & que selon toutes les apparences, le » fond en étoit une machine de » bois. C'est depuis ce tems-là » qu'on a inventé les Étriers, » quoiqu'on ne sçache pas précisément le tems de leur ori- » gine. «

ETRITUS, *Etritus*, (*a*) homme brave & entreprenant. Ces qualités, jointes à son attachement pour Plator, frere de Gentius, roi des Illyriens, causerent sa perte. Car, Gentius le fit mourir avec son frere, dont il avoit conçu de la défiance.

ETRUN [Camps de l']. *Voyez* Camps de César.

ETRURIE, *Etruria*, contrée d'Italie, appellée par les Grecs Τυῤῥηνία, Tyrrhénie. Il y en a qui lisent Hétrurie. *Voyez* Hétrurie.

ETRUSQUES, *Etrusci*, peuple d'Italie, qui habitoit la contrée appellée Étrurie, ou Hétrurie. *Voyez* Hétrurie.

ETTAN, *Ettan*, Ἤτταν, (*b*) lieu ou maison de campagne située à deux schœnes de Jérusalem. Le roi Salomon s'y plaisoit beaucoup, parce qu'il y avoit là de fort beaux jardins, de belles fontaines, & que la terre en étoit extrêmement fertile.

ÉTUDE, *Studium*, terme générique qui désigne toute occupation à quelque chose qu'on aime avec ardeur; mais, nous prenons ici ce mot dans le sens ordinaire, pour la forte application de l'esprit, soit à plusieurs sciences en général, soit à quelqu'une en particulier.

Nous n'encouragerons point les hommes à se dévouer à l'Étude des sciences, en leur citant les Rois & les Empereurs qui menoient à côté d'eux, dans leurs chars de triomphe, les gens de lettres & les sçavans. Nous ne leur citerons point Phraotès, traitant avec Apollonius comme avec son supérieur, Julien descendant de son trône pour aller embrasser le philosophe Maxime, &c. Ces exemples sont trop rares & trop singuliers pour en faire un sujet de triomphe; il faut vanter l'Étude par elle-même & pour elle-même.

L'Étude est par elle-même de toutes les occupations celle qui procure à ceux qui s'y attachent, les plaisirs les plus attrayans, les plus doux & les plus honnêtes de la vie; plaisirs uniques, propres en tout tems, à tout âge & en tous lieux. » Les lettres, dit l'hom-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VIII. p. 272.

» me du monde qui en a le mieux » connu la valeur, n'embarrassent jamais dans la vie; » elles forment la jeunesse, » servent dans l'âge mûr, & » réjouissent dans la vieillesse; » elles consolent dans l'adversité, & elles rehaussent le » lustre de la fortune dans la » prospérité; elles nous entretiennent la nuit & le jour; » elles nous amusent à la ville, » nous occupent à la campagne, & nous délassent dans » les voyages. «

Elles sont la ressource la plus sûre contre l'ennui, ce mal affreux & indéfinissable, qui dévore les hommes au milieu des dignités & des grandeurs de la cour.

» Je fais de l'Étude mon divertissement & ma consolation, disoit Pline, & je ne » sçais rien de si fâcheux qu'elle » n'adoucisse. Dans ce trouble » que me causent l'indisposition » de ma femme, la maladie de » mes gens, la mort même de » quelques-uns, je ne trouve » d'autre remede que l'Étude. » Véritablement, ajoûte-t-il, » elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du » mal, mais elle me le fait aussi » supporter avec moins d'amertume. «

Elle orne l'esprit de vérités agréables, utiles ou nécessaires; elle élève l'ame par la beauté de la véritable gloire; elle apprend à connoître les hommes tels qu'ils sont, en les faisant voir tels qu'ils ont été, & tels qu'ils devroient être; elle inspire du zele & de l'amour pour la patrie; elle nous rend plus humains, plus généreux, plus justes, parce qu'elle nous rend plus éclairés sur nos devoirs, & sur les liens de l'humanité.

C'est par l'Étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes;
Et citoyens de tous les lieux.

Enfin, c'est elle qui donne à notre siecle les lumières & les connoissances de tous ceux qui l'ont précédé; semblables à ces vaisseaux destinés aux voyages de long cours, qui semblent nous approcher des païs les plus éloignés, en nous communiquant leurs productions & leurs richesses.

Il ne faut pas toutefois qu'en chérissant l'Étude, nous nous abandonnions aveuglément à l'impétuosité d'apprendre & de connoître; l'Étude a ses règles, aussi-bien que les autres exercices, & elle ne sçauroit réussir, si on ne s'y conduit avec méthode. *Voyez* l'article suivant.

ÉTUDES, terme par lequel on désigne les exercices littéraires, usités dans l'Instruction de la Jeunesse.

L'objet des Études a été fort différent chez les divers peuples & dans les différens siecles. Mais, je ne dirai rien sur ce sujet, pour me borner à exposer ici les judicieuses réflexions d'un maître d'une expérience

consommée sur la méthode des Études Latines, qui d'ailleurs sont presque l'unique objet de l'institution vulgaire. On me permettra cependant d'y joindre quelques traits qui me sont arrivés personnellement. Cet article, ainsi que plusieurs autres de ce dictionnaire, pourra paroître un peu long à ceux qui n'aiment que le superficiel, mais il ne le paroîtra pas à ceux qui ont le goût du solide.

Plusieurs Sçavans, Grammairiens & Philosophes, ont travaillé dans ces derniers tems à perfectionner le systême des Études; Locke, entre autres, parmi les Anglois; parmi nous, M. le Febvre, M. Fleury, M. Rollin, M. du Marsais, M. Pluche, & plusieurs autres encore se sont exercés en ce genre. Presque tous ont marqué dans le détail ce qui se peut faire en cela de plus utile, & ils paroissent convenir à l'égard du Latin, qu'il vaut mieux s'attacher aujourd'hui, se borner même à l'intelligence de cette langue, que d'aspirer à des compositions peu nécessaires, & dont la plûpart des Étudians ne sont pas capables. Ce point est déjà bien établi par les Auteurs que l'on vient de citer, & par plusieurs autres également sçavans.

Un ancien maître de l'Université de Paris, qui en 1666 publia une traduction des Captifs de Plaute, s'énonce bien positivement sur ce sujet dans la préface qu'il a mise à ce petit ouvrage. » Pourquoi, dit-il, » faire perdre aux écoliers un » tems qui est si précieux, & » qu'ils pourroient employer si » utilement dans la lecture des » plus riches ouvrages de l'Antiquité? . . . Ne vaudroit-il » pas mieux occuper les enfans » dans les colleges, à apprendre » l'histoire, la chronologie, la » géographie, un peu de géométrie & d'arithmétique, & » sur-tout la pureté du Latin » & du François, que de les » amuser de tant de règles & » instructions de grammaire? . . . » Il faut commencer à leur apprendre le Latin par l'usage » même du Latin, comme ils » apprennent le François, & cet » usage consiste à leur faire lire, » traduire & apprendre les » plus beaux endroits des auteurs Latins, afin que s'accoûtumant à les entendre » parler, ils apprennent eux-mêmes à parler leur langage. « C'est ainsi que tant de femmes, sans Étude de grammaire, apprennent à bien parler leur langue, par le moyen simple & facile de la conversation & de la lecture; & c'est de même encore que la plûpart des voyageurs apprennent les langues étrangeres.

Un autre maître de l'Université, qui avoit professé aux Grassins, publia une lettre sur la même matière en 1707; nous en rapporterons un article qui vient à notre sujet. » Pour sçavoir l'Allemand, l'Italien,

» l'Espagnol, le bas-Breton, » l'on va demeurer un ou deux » ans dans les païs où ces lan» gues sont en usage, & on les » apprend par le seul commer» ce avec ceux qui les parlent? » Qui empêche d'apprendre » aussi le Latin de la même ma» nière? Et si ce n'est par l'u» sage du discours & de la pa» role, ce sera du moins par » l'usage de la lecture, qui sera » certainement beaucoup plus » sûr & plus exact que celui » du discours. C'est ainsi qu'en » usoient nos peres il y a qua» tre ou cinq cens ans. «

M. Rollin préfere aussi pour les commançans l'explication des Auteurs à la pratique de la composition; & cela parce que les thêmes, comme il le dit, » ne sont propres qu'à tour» menter les écoliers par un » travail pénible & peu utile, » & à leur inspirer du dégoût » pour une Étude, qui ne leur » attire ordinairement de la » part des maîtres, que des ré» primandes & des châtimens; » car, poursuit-il, les fautes » qu'ils font dans leurs themes, » étant très-fréquentes & pres» que inévitables, les correc» tions le deviennent aussi; au » lieu que l'explication des » Auteurs, & la traduction, » où ils ne produisent rien » d'eux-mêmes, & ne font que » se prêter au maître, leur » épargnent beaucoup de tems, » de peines & de punitions. «

M. le Febvre est encore plus décidé là-dessus; voici comme il s'explique dans sa méthode: » Je me garderai bien, dit-il, » de suivre la manière que l'on » suit ordinairement, qui est » de commencer par la compo» sition. Je me suis toujours » étonné de voir pratiquer une » telle méthode pour instruire » les enfans dans la connois» sance de la langue Latine; » car, cette langue, après » tout, est comme les autres » langues. Cependant, qui a » jamais oui dire qu'on com» mence l'Hébreu, l'Arabe, » l'Espagnol, &c. par la com» position. Un homme qui dé» libere là-dessus, n'a pas grand » commerce avec la saine rai» son. «

En effet, comment pouvoir composer avant que d'avoir fait provision des matériaux que l'on doit employer? On commence par le plus difficile; on présente pour amorce à des enfans de sept à huit ans, les difficultés les plus compliquées du Latin, & l'on exige qu'ils fassent des compositions en cette langue, tandis qu'ils ne sont pas capables de faire la moindre lettre en François sur les sujets les plus ordinaires & les plus connus.

Quoi qu'il en soit, M. le Febvre suivit uniquement la méthode simple d'expliquer les Auteurs, dans l'instruction qu'il donna lui-même à son fils; il le mit à l'explication vers l'âge de dix ans, & il le fit continuer de la même manière, jusqu'à sa quatorzième année, tems au-

quel mourut cet enfant célebre, qui entendoit alors couramment les auteurs Grecs & Latins les plus difficiles ; le tout sans avoir donné un seul instant à la structure des thêmes, qui du reste n'entroient point dans le plan de M. le Febvre, comme il est aisé de le voir par une réflexion qu'il ajoûte à la fin de sa méthode : » Où pouvoient aller, » dit-il, de si beaux & de si » heureux commencemens ? » Que n'eût-on point fait, si » cet enfant fût parvenu jusqu'à la vingtième année de » son âge ? Combien aurions-» nous lu d'histoires Grecques » & Latines? Combien de beaux » Auteurs de morale ? Com-» bien de tragédies ? Combien » d'Orateurs ? Car enfin, le » plus fort de la besogne étoit » fait. «

Il ne dit pas, comme on voit, un seul mot des thêmes ; il ne parle pas non plus de former son fils à la composition Latine, à la poësie, à la rhétorique. Peu curieux des productions de son éleve, il ne lui demande, il ne lui souhaite que du progrès dans la lecture des Anciens, & il se tient parfaitement assuré du reste ; bien différent de la plûpart des parens & des maîtres, qui veulent voir des fruits dans les enfans, lorsqu'on n'y doit pas encore trouver des fleurs. Mais, en cela, moins éclairés que M. le Febvre, ils s'inquietent hors de saison, parce qu'ils ne voient pas, comme lui, que la composition n'est proprement qu'un jeu pour ceux qui sont consommés dans l'intelligence des Auteurs, & qui se sont comme transformés en eux par la lecture assidue de leurs ouvrages. C'est ce qui parut bien dans Mademoiselle le Febvre, si connue dans la suite sous le nom de *Madame Dacier*. On sçait qu'elle fut instruite, comme son frere, sans avoir fait aucun thême ; cependant, quelle gloire ne s'est-elle pas acquise dans la littérature Grecque & Latine ? Au reste, approfondissons encore plus cette matière importante, & comparons les deux méthodes, pour en juger par leurs produits.

L'exercice littéraire des meilleurs colleges, depuis sept à huit ans jusqu'à seize & davantage, consiste principalement à se former à la composition du Latin ; je veux dire à lier bien ou mal en prose & en vers quelques centaines de phrases Latines ; habitude du reste qui n'est presque d'aucun usage dans le cours de la vie ; outre que telles sont la sécheresse & la difficulté de ces opérations stériles, qu'avec une application constante de huit ou dix ans de la part des écoliers & des maîtres, à peine est-il un tiers des disciples qui parviennent à s'y rendre habiles ; je dis même parmi ceux qui achevent leur carrière ; car, je ne parle point ici d'une infinité d'autres qui se rebutent au milieu de la course, & pour

qui la dépenſe déjà faite ſe trouve abſolument perdue.

En un mot, rien de plus ordinaire que de voir de bons eſprits cultivés avec ſoin, qui, apres s'être fatigués dans la compoſition Latine, depuis ſix à ſept ans juſqu'à quinze ou ſeize, ne ſçauroient enſuite produire aucun fruit réel d'un travail ſi long & ſi pénible ; au lieu qu'on peut défier tous les adverſaires de la méthode propoſée, de trouver un ſeul diſciple conduit par des maîtres capables, qui ait mis en vain le même tems à l'explication des Auteurs, & aux autres exercices que nous marquerons plus bas. Auſſi pluſieurs maîtres des penſions & des colleges reconnoiſſent-ils de bonne foi le vuide & la vanité de leur méthode, & ils gémiſſent en ſecret de ſe voir aſſervis malgré eux à des pratiques déraiſonnables, qu'ils ne ſont pas toujours libres de changer.

Tout ce qu'il y a de plus éblouiſſant & de plus fort en faveur de la méthode uſitée pour le Latin, c'eſt que ceux qui ont le bonheur d'y réuſſir & d'y briller, doivent faire pour cela de grands efforts d'application & de génie ; & qu'ainſi l'on eſpere avec quelque fondement, qu'ils acquerront par là plus de capacité pour l'éloquence & la poëſie Latine ; Mais, nous l'avons déjà dit, & rien de plus vrai, ceux qui ſe diſtinguent dans la méthode règnante, ne ſont pas le tiers du total. Quand il ſeroit donc bien conſtant qu'ils duſſent faire quelque choſe de plus par cette voie, conviendroit-il de négliger une méthode qui eſt à la portée de tous les eſprits, pour s'entêter d'une autre toute ſemée d'épines, & qui n'eſt faite que pour le petit nombre, dans l'eſpérance que ceux qui vaincront la difficulté, deviendront un jour de bons Latiniſtes ? En un mot, eſt-il juſte de ſacrifier la meilleure partie des étudians, & de leur faire perdre le tems & les frais de leur éducation, pour procurer à quelques ſujets la perfection d'un talent qui eſt le plus ſouvent inutile, & qui n'eſt preſque jamais néceſſaire ?

Pendant ſix ans que j'ai profeſſé la quatrième dans notre College, je puis aſſurer que parmi une trentaine d'écoliers que j'ai eus chaque année, je n'ai pas trouvé en tout dix ſujets qui montraſſent un goût décidé pour les Études. Voilà près de ſix ans que je ſuis paſſé de quatrième en troiſième ; & depuis ce tems-là, j'en ai rencontré encore moins. Je ne parlerai pas de quelques ſujets, qui, ſans montrer des talens ſupérieurs, n'ont pas laiſſé de ſe diſtinguer par une application aſſidue ; mais, ont ſçait que le nombre de ces ſujets n'eſt pas le plus grand dans une claſſe, & que c'eſt beaucoup quand parmi une trentaine on en trouve cinq à ſix. Ainſi, à parler juſte, il y a plus des trois quarts

des écoliers d'une classe qui n'ont pas la moindre aptitude pour les Études ; & la plûpart de ces écoliers, surtout dans les colleges de Province, étoient destinés par leur naissance à apprendre des métiers, & à se rendre par-là utiles à la société. Mais, après avoir passé quatre ou cinq ans plus ou moins dans un college, sans y avoir acquis aucune connoissance, à quoi ils ne sont pas même propres, ils n'en regardent pas moins alors l'état de leurs peres comme au-dessous d'eux ; & ils se croiroient déshonorés de s'y exercer. Que deviennent donc ces jeunes gens ? Le voici. Les uns s'engagent, & ils ne sçauroient être que d'assez mauvais soldats ; d'autres vont s'enfermer dans un cloître, dont ils sont presque toujours l'opprobre ; d'autres enfin entrent dans l'état ecclésiastique, auquel ils ne font pas plus d'honneur.

Ces réflexions fondées sur une expérience journaliere, devroient porter le Gouvernement à donner plus d'attention qu'il n'en donne aux Études, & surtout à la manière dont elles se font. Il ne devroit point permettre que les enfans du bas peuple passassent un si grand nombre d'années dans les colleges, quand ils ne donnent point des marques de leur aptitude pour les Études, & qu'ils ne témoignent aucune bonne volonté pour leur avancement. Il devroit autoriser les maîtres ou ceux qui ont l'inspection des Études, à les renvoyer à leurs parens, & contraindre en même tems ceux-ci de les garder pour les faire travailler à leur propre métier, ou à quelqu'autre convenable. Il y a long-tems que j'ai imaginé à ce sujet un projet de réglement, mais il seroit trop long d'exposer ici les idées qui me sont venues sur cette matière. Revenons à notre sujet.

Que diront nos Antagonistes, si nous soutenons avec M. le Febvre, que le moyen le plus efficace pour arriver à la perfection de l'éloquence Latine, est précisément la méthode que nous conseillons ; je veux dire la lecture constante, l'explication & la traduction perpétuelle des Auteurs de la bonne Latinité ? On ignore absolument, dit ce Grammairien célebre, la véritable route qui mene à la gloire littéraire ; route qui n'est autre que l'Étude exacte des anciens Auteurs. C'est, dit-il encore, cette pratique si féconde qui a produit les Budés, les Scaligers, les Turnèbes, les Passerats, & tant d'autres grands hommes.

Schorus, auteur Allemand, qui écrivoit il y a deux siècles sur la manière d'apprendre le Latin, étoit bien dans les mêmes sentimens. « Rien, dit-il, » de plus contraire à la per-» fection des études Latines, » que l'usage où l'on est de né-

» gliger l'imitation des Au-
» teurs, & de conduire les en-
» fans au Latin plûtôt par des
» compositions de college, que
» par la lecture assidue des An-
» ciens. »

Aussi la méthode qu'indiquent ces Sçavans, étoit proprement la seule usitée pour apprendre le Latin, lorsque cette langue étoit si répandue en Europe, qu'elle y étoit presque vulgaire. Au tems, par exemple, de Charlemagne & de St. Louis, que faisoit-on pour lors autre chose, que lire ou expliquer les Auteurs? N'est-ce pas de-là qu'est venu le mot de *Lecteur*, pour dire *Professeur*? Et n'est-ce pas enfin ce qu'il faut entendre par le *Prælectio* des anciens Latinistes? terme qu'ils emploient perpétuellement pour désigner le principal exercice de leurs écoles, & qui ne peut signifier autre chose que l'explication des livres classiques.

D'ailleurs, il n'y avoit anciennement que cette voie pour devenir Latiniste; les dictionnaires François-Latins n'ont paru que depuis environ deux cens ans; avant ce tems-là, il n'étoit pas possible de faire ce qu'on appelle un thême, & il n'y avoit pas d'autre exercice de Latinité que la lecture ou l'explication des Auteurs. Ce fut pourtant, comme dit M. le Febvre, ce fut cette méthode si simple qui produisit les Budés, les Turnèbes, les Scaligers. Ajoûtons que ce fut cette méthode qui produisit Madame Dacier.

Quoi qu'il en soit, il est visible qu'on doit plus attendre d'une instruction grammaticale suivie & raisonnée, où les difficultés se développent à mesure qu'on les trouve dans les livres, que d'un fatras de règles isolées, le plus souvent fausses & mal conçues; & qui, quoique décorées du beau nom de principes, ne sont au vrai que les exceptions des règles générales, ou si l'on veut, les caprices d'une Syntaxe mal développée. Voilà pourtant à quoi se réduit le sçavoir de presque tout ce que l'on appelle maîtres de Latin dans les Provinces. Ces Maîtres sont peut-être plus à plaindre que coupables; car le plus grand nombre n'a guère jamais lu d'autres livres que le Rudiment & la Particule. Mais, en quoi ils ne sont pas excusables, c'est de ne pas chercher à s'instruire dans les bons livres que nous avons sur cette matière; & il faut l'avouer à la honte de plusieurs, c'est qu'ils ne sont ni lettrés ni propres à le devenir. Voilà ce qui fait qu'ils sont si entêtés de leurs règles de Rudiment & de Particule. Je me rappelle à ce propos ce qui m'est arrivé la première année que je professai la quatrième. Les trois quarts des règles de la Particule étant ou fausses, ou mal imaginées, ou inutiles, je ne croyois pas devoir fatiguer mes disciples à

leur faire apprendre par cœur un livre que la faine raifon réprouve. Je me faifois cependant un devoir de leur faire remarquer les règles, & de les leur expliquer à mefure qu'elles fe préfentoient dans l'explication des Auteurs. Mais bientôt il fe forma contre moi un violent orage, excité fans doute par quelqu'un de ceux dont tout le mérite confifte à fçavoir tant bien que mal le Rudiment & la Particule. On fe plaignoit que je n'enfeignois pas les principes, que je bâtiffois fans fondement, & cent autres pédanteries de cette efpèce, comme fi des règles qui ne font point fondées en raifon, pouvoient jamais fervir de fondement à un édifice qui doit porter fur la raifon même. Je ne rapporte ce trait que pour montrer l'étendue des préjugés de certains ignorans Pédagogues.

Au refte, l'exercice de l'explication eft tout-à-fait indépendant des difficultés compliquées dont on régale des enfans qui commencent. En effet, ces difficultés fe trouvent rarement dans les Auteurs ; elles ne font, pour ainfi dire, que dans l'imagination & les recueils de ces prétendus Méthodiftes, qui loin de chercher le Latin, comme autrefois, dans les ouvrages des Anciens, fe font frayés une route à cette langue, par de nouveaux détours où ils brufquent toutes les difficultés du François ; route fcabreufe & comme impraticable, en ce que les tours, les expreffions & les figures des deux langues ne s'accordant prefque jamais en tout, il a fallu, pour aller du François au Latin, imaginer une efpèce de méchanique fondée fur des milliers de règles, mais règles embrouillées, & le plus fouvent impénétrables à des enfans, jufqu'à ce que le bénéfice des années & le fentiment que donne un long ufage, produifent à la fin dans quelques-uns une mefure d'intelligence & d'habileté, que l'on attribue fauffement à la pratique de ces règles.

Cependant, il eft des obfervations raifonnables, que l'on doit faire fur le fyftême grammatical, & qui réduites pour les commençans à une douzaine au plus, forment des règles conftantes pour fixer les rapports les plus communs de concordance & de régime : & ces règles fondamentales clairement expliquées, font à la portée des enfans de fept à huit ans. Celles qui font plus obfcures, & dont l'ufage eft plus rare, ne doivent être préfentées aux étudians que lorfqu'ils font au courant des auteurs Latins. D'ailleurs, la plûpart de ces règles n'ont été occafionnées que par l'ignorance où l'on eft, tant des vrais principes du Latin, que de certaines expreffions abrégées, qui font particulières à cette langue, & qui une fois bien approfondies,

comme elles le font dans Sanctius, Port-royal & ailleurs, ne présentent plus de vraie difficulté, & rendent même inutiles tant de règles qu'on a faites sur ces irrégularités apparentes.

On peut ajoûter que l'un des grands avantages de cette nouvelle institution, c'est qu'elle épargneroit bien des châtimens aux enfans; article délicat, dont on ne parle guère, mais qui mérite autant ou plus qu'un autre d'être bien discuté. Nous trouvons donc qu'il y a sur cela de l'injustice du côté des parens & du côté des maîtres; je veux dire trop de mollesse de la part des uns, & trop de dureté de la part des autres.

En effet, les maîtres de la méthode vulgaire, bornés pour la plûpart à quelque connoissance du Latin, & entêtés follement de la composition des thêmes, ne cessent de tourmenter leurs éleves, pour les pousser de force à ce travail accablant; travail qui ne paroît inventé que pour contrister la jeunesse, & dont il ne résulte presque aucun fruit. Premier excès qu'il faut éviter avec soin.

Les parens, d'un autre côté, quoiqu'inquiets, impatiens même sur les progrès de leurs enfans, n'approuvent pas pour l'ordinaire qu'on les mene par la voie des punitions. En vain le Sage nous assure que l'instruction, appuyée de la punition, fait naître la sagesse; & que l'enfant livré à ses caprices devient la honte de sa mere; que celui qui ne châtie pas son fils, le hait véritablement, que celui qui l'aime, est attentif à le corriger, pour en avoir un jour de la satisfaction.

En vain il nous avertit que si on se familiarise avec un enfant, qu'on ait pour lui de la foiblesse & des complaisances, il deviendra un cheval fougueux, & fera trembler ses parens; qu'il faut par conséquent le tenir soumis dans le premier âge, le châtier à propos tant qu'il est jeune, de peur qu'il ne se roidisse jusqu'à l'indépendance, & qu'il ne cause un jour de grands chagrins. En vain S. Paul recommande aux peres d'élever leurs enfans dans la discipline & dans la crainte du Seigneur.

Ces oracles divins ne sont plus écoutés; les parens aujourd'hui plus éclairés que la Sagesse même, rejettent bien loin ces maximes; & presque tous aveugles & mondains, ils voient avec beaucoup plus de plaisir les agrémens & l'embonpoint de leurs enfans, que le progrès qu'ils pourroient faire dans les habitudes vertueuses.

Je citerai ici deux traits bien frappans de l'aveuglement des meres en particulier sur le compte de leurs enfans. Il m'est arrivé deux fois de trouver des meres qui prétendoient justifier leurs enfans sur des points dont

ils convenoient eux-mêmes. A-t-on jamais vu porter la tendresse maternelle jusqu'à ce point? De telles meres ne méritent pas le nom de meres ; on devroit plûtôt les appeller les meurtrières de leurs enfans.

La pratique de l'éducation sévere est trop bien établie, & par les passages déja cités, & par les deux traits qui suivent, pour être regardée comme un simple conseil. Il est dit au Deutéronome, que s'il se trouve un fils indocile & mutin, qui, au mépris de ses parens, vive dans l'indépendance & dans la débauche, il doit être lapidé par le peuple, comme un mauvais sujet dont il faut délivrer la terre. On voit d'un autre côté que le grand-prêtre Héli, pour n'avoir pas arrêté les désordres de ses fils, attira sur lui & sur sa famille les plus terribles punitions du ciel.

Il est donc certain que la mollesse dans l'éducation peut devenir criminelle, qu'il faut par conséquent une sorte de vigilance & de sévérité pour contenir les enfans, & pour les rendre dociles & laborieux ; c'est un mal, j'en conviens, mais c'est un mal inévitable. L'expérience confirme en cela les maximes de la Sagesse ; elle fait voir que les châtimens sont quelquefois nécessaires, & qu'en les rejettant tout-à-fait, on ne forme guère que des sujets inutiles & vicieux.

Quoi qu'il en soit, le meilleur, l'unique tempérament qui se présente contre l'inconvénient des punitions, c'est la facilité de la méthode que nous proposons ; méthode qui, avec une application médiocre de la part des écoliers, produit toujours un avancement raisonnable, sans beaucoup de rigueur de la part des maîtres. Il s'en faut bien qu'on en puisse dire autant de la composition Latine ; elle suppose beaucoup de talent & beaucoup d'application, & c'est la cause malheureuse, mais la cause nécessaire de tant de châtimens qu'on inflige aux jeunes Latinistes, & que les maîtres ne pourront jamais supprimer, tant qu'ils demeureront fideles à cette méthode.

Il est donc à souhaiter qu'on change le systême des Études ; qu'au lieu d'exiger des enfans avec rigueur des compositions difficiles & rebutantes, inaccessibles au grand nombre, on ne leur demande que des opérations faciles, & en conséquence rarement suivies des corrections & du dégoût. D'ailleurs, la jeunesse passe rapidement ; & ce qu'il faut sçavoir pour entrer dans le monde est d'une grande étendue. C'est pour cette raison qu'il faut saisir au plus vîte le bon & l'utile de chaque chose, & glisser sur tout le reste ; ainsi, le premier âge doit être employé par préférence à faire acquisition des connoissances les plus nécessaires. Qu'est-ce en effet que l'éducation, si ce n'est l'appren-

tiſſage de ce qu'il faut ſçavoir & pratiquer dans le commerce de la vie? Or, peut-on remplir ce grand objet, en bornant l'inſtruction de la jeuneſſe au travail des thêmes & des vers? On ſçait que tout cela n'eſt dans la ſuite d'aucun uſage, & que le fruit qui reſte de tant d'années d'Études, ſe réduit à peine à l'intelligence du Latin; je dis *à peine*, & je ne dis pas aſſez. Il n'eſt guère de Latiniſte qui n'avoue de bonne foi que le talent qu'il avoit acquis au college pour compoſer en proſe & en vers, ne lui faiſoit point entendre couramment les livres qu'il n'avoit pas encore étudiés. Chacun, dis-je, avoue, qu'après ſes brillantes compoſitions, Horace, Virgile, Ovide, Tite-Live & Tacite, Cicéron & Tribonien, ont ſouvent mis en défaut toute ſa latinité. Il falloit donc s'attacher moins à faire des vers inutiles, qu'à bien pénétrer ces Auteurs par la lecture & par la traduction; ce qui peut donner tout à la fois ces deux degrés également néceſſaires & ſuffiſans, intelligence facile du Latin, éloquence & compoſition Françoiſe.

Pour entrer dans quelque détail de la méthode propoſée, le maître aura ſoin dans les premiers tems, de rendre ſon explication fort littérale; il fera ſentir la raiſon des cas & les autres variétés de grammaire; prenant tous les jours quelques phraſes de l'Auteur, pour y montrer l'application des règles. On explique de même, à proportion de l'âge & des progrès des enfans, tout ce qui eſt relatif à l'hiſtoire & à la géographie, les expreſſions figurées, &c. à quoi on les rend attentifs par diverſes interrogations. Ainſi, la principale occupation des étudians, durant les premières années, doit être d'expliquer des Auteurs faciles, avec l'attention ſi bien recommandée par M. Pluche, de répéter pluſieurs fois la même leçon, tant de Latin en François que de François en Latin; après même qu'on a vu un livre d'un bout à l'autre, & non par lambeaux, comme c'eſt ſouvent la coûtume, il eſt bon de recommencer ſur nouveaux frais, & de revoir le même Auteur en entier. On ſent bien qu'il ne faudroit pas ſuivre pour cela l'uſage établi dans les colleges, d'expliquer dans le même jour trois ou quatre auteurs de Latinité; uſage qui nuit véritablement au progrès des enfans, leſquels, embarraſſés & ſurchargés de livres, n'en étudient aucun comme il faut; outre qu'ils les perdent, les vendent & les déchirent, & conſtituent des parens (quelquefois indigens) en frais pour en avoir d'autres.

Outre l'explication des bons Auteurs, & la répétition du texte Latin, faite, comme on l'a dit, ſur l'explication Françoiſe, on occupera nos jeunes Latiniſtes à traduire de la proſe

&

& des vers ; mais, au lieu de prendre, suivant la coûtume des morceaux détachés de l'explication journalière, nous pensons qu'il vaut mieux traduire un livre de suite, en poussant toujours l'explication qui doit aller beaucoup plus vîte. Le brouillon & la copie de l'écolier seront écrits posément, avec de l'espace entre les lignes, pour corriger ; opération importante, qui est autant du maître que du disciple, & à laquelle il faut être fidele. La version sera donc corrigée avec soin, tant pour l'orthographe que pour le François ; après quoi elle sera mise au net sur un cahier propre & bien entretenu.

Ces pratiques formeront peu à peu les enfans, non seulement aux tours de notre langue, mais encore plus à l'écriture ; acquisition précieuse, qui est propre à tous les états & à tous les âges.

Depuis l'âge de douze ans jusqu'à quinze & seize, on suivra le systême d'Etudes exposé ci-dessus ; mais alors les enfans prépareront eux-mêmes l'explication. De plus, ils seront occupés à diverses compositions Latines, pourvu que tout se fasse dans les circonstances & avec les précautions qui conviennent. Nous ne pouvons nous empêcher de placer ici quelques réflexions que fait sur cela M. Pluche.

» S'il est, dit-il, de la der» nière absurdité d'exiger des » enfans de composer en prose » dans une langue qu'ils ne » sçavent pas, & dont aucune » règle ne peut leur donner le » goût ; il n'est pas moins ab» surde d'exiger de toute une » troupe, qu'elle se mette à » méditer des heures entières » pour faire huit ou dix vers, » sans en sentir la structure ni » l'agrément ; il vaudroit mieux » pour eux avoir écrit une pe» tite lettre d'un style aisé, » dans leur propre langue, que » de s'être fatigués pour pro» duire à coup sûr de mauvais » vers, soit en Latin, soit en » Grec.

» Il est sensible que plusieurs » courront les mêmes risques » dans le travail des amplifica» tions & des pièces d'éloquen» ce, où il faut que l'esprit » fournisse tout de lui-même, » le fond & le style ; peu y » réussissent ; s'il s'en trouve » six dans cent, quelle vrai» semblance y a-t-il à exiger » des autres de l'invention, de » l'ordonnance, du raisonne» ment, des images, des mou» vemens, & de l'éloquence ? » C'est demander un beau chant » à ceux qui n'ont ni musique » ni gosier...... Lorsqu'une » heureuse facilité de conce» voir & de s'énoncer encoura» ge le travail des jeunes gens, » & inspire plus de hardiesse au » maître, je voudrois princi» palement insister sur ce qui a » l'air de délibération ou de » raisonnement ; j'aurois fort à » cœur d'assujettir un beau na-

» turel à ce goût d'Analyse, à » cet esprit méthodique & aisé, » qui est recherché & applaudi » dans toutes les conditions, » puisqu'il n'y a aucun état où » il ne faille parler sur le » champ, exposer un projet, » discuter des inconvéniens, & » rendre compte de ce qu'on » a vu, &c. «

Quoi qu'il en soit, il est certain que des enfans bien dirigés par la nouvelle méthode, auront vu dans leur cours d'Etudes quatre fois plus de latin qu'on n'en peut voir par la méthode vulgaire. En effet, l'explication devenant alors le principal exercice classique, on pourra expédier dans chaque séance au moins quarante lignes d'auteur, prose ou vers; & toujours comme on l'a dit, en répétant de Latin en François, puis de François en Latin, l'explication faite par le maître ou par un écolier bien préparé; travail également efficace pour entendre le Latin, & pour s'énoncer en cette langue. Car il est visible qu'après s'être exercé chaque jour pendant huit ou dix ans d'humanités à traduire du François en Latin, & cela de vive voix & par écrit, on acquerra mieux encore qu'à présent la facilité de parler Latin dans les classes supérieures, supposé qu'on ne fît pas aussi bien d'y parler François. Ce travail enfin, continué depuis six ans jusqu'à quinze ou seize, donnera moyen de voir & d'entendre presque tous les Auteurs classiques, les plus beaux traités de Cicéron, plusieurs de ses oraisons, Virgile & Horace en entier.

Pour ne pas paroître trop long, je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur la manière d'étudier, quoiqu'il y eût encore bien des choses à dire sur cette matière. On peut consulter les excellens traités que nous avons sur cet important objet.

ETUS, *Ætus*, Α'ετὸς, nom que les Anciens donnoient au Nil, fleuve d'Égypte, pour exprimer la rapidité de son cours par la force de ce mot, qui en Grec signifie *aigle*, comme Cœlius Rhodiginus l'a remarqué après Lycophron.

ETUTA, *Etuta*, (*a*) fille d'Honunus, Prince des Dardaniens, avoit été d'abord promise à Plator, fils de Pleuratus roi d'Illyrie. Mais, ce jeune Prince ayant été tué par Gentius son frere, Etuta fut mariée au meurtrier de son premier amant.

ETYMOCLE, *Etymocles*, Ε'τυμοκῆς, (*b*) intime ami d'Agésilaüs, au rapport de Plutarque.

ETYMOCLÈS, *Etymocles*, Ε'τυμοκλῆς, (*c*) député Lacédémonien, dont il est fait mention dans Xénophon.

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.
(*b*) Plut. T. I. p. 610.
(*c*) Xenoph. p. 609.

E V

EVA, *Eva*, Εὔα, (*a*) village du Péloponnèse, situé auprès du mont Parnon, qui séparoit les Lacédémoniens des Argiens & des Tégéates. Il y avoit dans ce village un temple consacré à Polémocrate, fils de Machaon & frere d'Alexanor; ce dieu guérissoit aussi les maladies; c'est pourquoi les habitans du lieu l'honoroient d'un culte particulier.

Polybe donne le nom d'Eva à une colline près de Sellasie dans la Laconie.

EVADNÉ, *Evadne*, Εὐάδνη, (*b*) fille de Mars & de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Mais, elle épousa Capanée, & elle aima tant son mari, qu'ayant appris qu'il avoit été frappé de la foudre au siège de Thebes, elle tomba en pamoison, & ensuite se jetta dans les flammes.

EVADNÉ, *Evadne*, Εὐάδνη, (*c*) l'une des filles de Pélias, fut mariée à Canès, fils de Céphale & roi des Phocéens.

EVAGORAS, *Evagoras*, (*d*) Εὐαγόρας, roi de Salamine dans l'isle de Chypre. Il descendoit de Teucer le Salaminien, qui, au retour de la guerre de Troye, avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de sa patrie. Ses descendans y avoient toujours règné depuis; mais, un étranger, venu de Phénicie, ayant dépossédé le Roi légitime, avoit pris sa place; & pour se maintenir dans son usurpation, il avoit rempli la ville de Barbares, & soumis toute l'isle à la domination du Roi des Perses.

C'est sous ce Tyran qu'Evagoras vint au monde. On prit grand soin de son éducation. Il se distingua parmi les jeunes gens par la beauté de son visage, par la force de son corps, & encore plus par un air de modestie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A mesure qu'il avançoit, on voyoit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la sagesse, la justice. Il porta dès lors ces vertus à un degré éminent, jusqu'à donner de la jalousie à ceux qui gouvernoient, & qui sentoient bien qu'un mérite si éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obscurité d'une condition privée; mais, sa modestie, sa probité, sa droiture les rassurerent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, sans jamais songer à les chasser du trône par la violence ni par la trahison.

Une voie plus honnête l'y conduisit, & ce fut la Providence, dit Isocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux

(*a*) Pauf. p. 157.
(*b*) Virg. Æneid. L. VI. v. 447.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 178.
(*d*) Diod. Sicul. p. 447, 459. *& seq.* Corn. Nep. in Chabr. c. 2. Plut. T. I. p. 439. Xenoph. p. 540. Just. L. V. c. 6. Pauf. p. 5. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 641. *& suiv.* T. III. p. 397.

citoyens de la ville égorgea celui qui étoit sur le trône, & songea à arrêter Evagoras, & à se défaire de lui pour s'assurer le sceptre; mais, celui-ci s'étant dérobé à ses poursuites, se retira à Solos ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abattre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chassa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit soutenu par le crédit & la protection du roi des Perses. Rétabli dans Salamine, il rendit bien-tôt son petit royaume très-florissant, par son application à soulager ses sujets, & à les protéger en toute manière, à les gouverner avec justice & bonté, à les rendre actifs & laborieux, à leur inspirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma aussi à la guerre, & en fit d'excellens soldats.

Il étoit déja fort puissant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorsque Conon, général Athénien, après sa défaite près d'Ægos-Potamos, se retira chez lui, ne croyant point pouvoir trouver ailleurs, ni d'asyle plus sûr pour lui-même, ni de protection plus puissante pour sa patrie. La ressemblance de caractères & de sentimens lia bien-tôt entr'eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la cour du roi de Perse; il l'employa auprès de ce Prince, par le moyen de Ctésias son médecin, pour le réconcilier avec Evagoras son hôte, & il en vint à bout.

Evagoras & Conon, occupés du grand dessein d'abattre ou du moins d'affoiblir la puissance de Sparte, qui s'étoit rendue formidable à toute la Grece, concertoient ensemble les moyens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoyens d'Athènes; le dernier par sa naissance, l'autre par le droit d'adoption que ses grands services & son zele pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Asie voyoient avec peine leur païs ravagé par les Lacédémoniens, & se trouvoient dans un grand embarras, parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagoras leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il falloit les attaquer, mais par mer; & il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avoit encore auprès du roi de Perse, à faire nommer Conon général de sa flotte. La célebre victoire remportée près de Cnide sur les Lacédémoiens, en fut la suite, & porta à cette République un coup mortel.

Les Athéniens, pour reconnoître le service important qu'Evagoras & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur

érigerent des ſtatues à Athénes.

Evagoras, de ſon côté, pouſſant ſes conquêtes de ville en ville, travailloit à ſe rendre maître de l'iſle entière. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perſe. Ce Prince, allarmé des progrès rapides d'Evagoras, dont il craignoit les ſuites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laiſſer tomber en des mains ennemies, une iſle dont la ſituation étoit ſi favorable pour tenir en bride l'Aſie mineure, leur promit un prompt & puiſſant ſecours, ſans ſe déclarer encore ouvertement contre Evagoras.

Occupé ailleurs par des ſoins plus importans, il ne put pas leur tenir parole auſſi promptement qu'il l'avoit eſpéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis ſix ans, & le ſuccès avec lequel Evagoras la ſoutenoit contre le Roi de Perſe, devoit diſſiper dans l'eſprit des Grecs la terreur du nom Perſan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il eſt vrai que les ſecours qu'Artaxerxe avoit envoyés juſques-là, étoient peu conſidérables, & il en fut de même des deux années ſuivantes. Pendant tout ce tems, ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais, quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une ſérieuſe application, & attaqua Evagoras avec toutes ſes forces. L'armée de terre, commandée par Orontas ſon gendre, étoit composée de trois cens mille hommes; & la flotte, de trois cens galères. Elle avoit pour amiral Téribaze, Perſan d'une grande nobleſſe & d'une grande réputation. Gaos ſon gendre commandoit ſous lui.

Evagoras, de ſon côté, fit alliance avec Acoris roi d'Égypte, alors ennemi des Perſes, & il tira de lui un ſecours conſidérable de troupes. Ecatomnus, ſouverain particulier de la Carie, avec lequel il avoit des intelligences ſecretes, lui fournit auſſi des ſommes conſidérables pour l'entretien de ſes troupes étrangères. Enfin, pluſieurs autres ennemis, ou déclarés, ou couverts qu'avoient les Perſes, participerent à cette guerre d'une manière convenable à leur ſituation. Evagoras avoit en ſon pouvoir la plus grande partie des villes de Cypre; & il étoit outre cela maître de Tyr & de quelques autres villes de la Phénicie. Ainſi, il forma une flotte de quatre-vingt-dix voiles, dont il y en avoit vingt de Tyr & ſoixante-dix de l'iſle de Cypre. Ses propres ſoldats montoient à ſix mille hommes, mais ſes alliés lui en avoient envoyé bien davantage; & les tréſors qu'il avoit amaſſés lui en fournirent un plus grand nombre encore d'étrangers ſtipendiaires. Le Roi des Arabes & quelques autres Princes, jaloux de la puiſſance des Perſes, lui prêterent auſſi du ſecours.

Evagoras, comptant ſur toutes ces forces, ſe préſenta

hardiment devant l'ennemi. Comme il avoit dans ſon armement beaucoup de ces barques légères, dont les corſaires faiſoient uſage, il les mena d'abord au-devant des vaiſſeaux de charge qui portoient les proviſions des ennemis; de ſorte qu'il en coula à fond quelques-uns, il en prit d'autres, & empêcha les derniers de joindre leur flotte. Il arriva de-là que les vaiſſeaux de guerre des Perſes, ayant déjà débarqué un grand nombre de ſoldats dans l'iſle de Cypre, ces derniers tomberent en peu de jours dans la diſette, par la crainte qui empêchoit les entrepreneurs des vivres d'en approcher. La faim produiſit bientôt la révolte. Les ſoudoyés des Perſes ſe ſouleverent contre leurs capitaines, & en ayant tué quelques-uns, ils remplirent tout le Camp de ſédition & de déſordre. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que les officiers principaux appaiſerent ce tumulte. Ils ramenerent toute la flotte vers les côtes de la Cilicie, où ils ſe pourvurent abondamment de tout ce qui leur étoit néceſſaire.

A l'égard d'Evagoras, le roi Acoris lui avoit envoyé de l'Égypte de l'argent & des proviſions en abondance. Mais, comme il ſentoit que ſon armée navale étoit trop inférieure à celle des ennemis, il fit équiper encore ſoixante vaiſſeaux, & en demanda cinquante autres à Acoris; de ſorte que ſa flotte entière montoit à deux cens voiles. Il la prépara à de vrais combats de mer, par des exercices violens & périlleux, & auxquels il donnoit peu de relâche. Ce fut ſur la confiance qu'il s'étoit procurée à lui-même par ces préparatifs, que la flotte du roi de Perſe, paſſant à la hauteur de Citium ville de Cypre, Evagoras, à la tête de la ſienne, ſe jetta ſur elle, & tombant en bon orde ſur des vaiſſeaux mal arrangés & qui ne s'y attendoient pas, il eut d'abord tout le ſuccès dû à une attaque bien diſpoſée; il ſembla même s'aſſurer la victoire dès le premier moment. En effet, il coula à fond une partie des vaiſſeaux ennemis, & ſe rendit maître de l'autre. Cependant, Gaos & les autres officiers Perſes ayant eu le tems de ſe reconnoître, formerent une véritable défenſe; & ayant rendu peu à peu le combat égal, le déſavantage paſſa à la fin du côté d'Evagoras. Il commença à céder; & bientôt après toute la flotte ennemie tombant ſur la ſienne, lui fit perdre un grand nombre de vaiſſeaux & le mit en fuite. Les Perſes abordés à Citium, y firent à leur aiſe le débarquement de leurs troupes de terre & de mer; & y établiſſant leur place d'armes, ils partirent de-là pour Salamine qu'ils aſſiégerent par mer & par terre.

Evagoras, qui, avant le combat de mer, s'étoit encouragé par quelque avantage qu'il avoit eu ſur des troupes nouvellement débarquées, fut ex-

trêmement abattu par la défaite qu'il venoit d'essuyer sur mer, & qui avoit été suivie sur le champ du siege de sa capitale où on l'enfermoit. Cependant, résolu de se défendre jusqu'à la fin, il confia la garde de la ville & de l'isle entière à son fils Pythagoras ; & lui-même accompagné de dix galeres, il partit la nuit à l'inscu des ennemis, & arriva en Égypte, où ayant abordé le roi Acoris, il le pressa vivement de s'intéresser à cette guerre, & de lui prêter de puissans secours contre le roi de Perse, qui n'étoit pas moins l'ennemi de l'Égypte que de Cypre même.

A son retour, Evagoras trouva sa capitale extrêmement pressée par les ennemis ; & ne pouvant plus compter sur les alliés, il fut contraint d'entrer en négociation avec les assiégeans. Téribaze, qui avoit toute l'autorité dans l'armée des Perses, répondit qu'on feroit la paix, si Evagoras abandonnoit toutes les villes de Cypre ; & que se contentant de demeurer roi de Salamine, il payât un tribut annuel au roi de Perse, auquel il feroit soumis d'ailleurs comme un serviteur à son maître. Quelque dures que ces conditions pussent être, Evagoras n'excepta que la comparaison du serviteur à son maître, & consentit d'ailleurs d'être un Roi dépendant du roi de Perse. Téribaze ayant refusé cet adoucissement, Orontas, chef des troupes de terre, & qui portoit envie au poste de Téribaze, écrivit secrétement au Roi une lettre contre lui. Artaxerxe, ayant reçu cette lettre, ajoûta foi aux accusations qu'elle contenoit. Il écrivit à Orontas de se saisir de Téribaze & de le lui envoyer. Orontas exécuta volontiers cet ordre ; & il fut chargé de continuer le siege en l'absence de Téribaze. Mais, voyant qu'Evagoras se défendoit avec la même vigueur qu'auparavant, & s'appercevant de plus que les troupes, mécontentes de la disgrace de Téribaze, respectoient peu les ordres de son successeur, & se dégoûtoient des travaux du siege, il commença à craindre quelque évènement fâcheux pour lui-même. Ainsi, il envoya des députés à Évagoras, pour lui proposer la paix aux mêmes conditions précisément qu'il avoit acceptées de la part de son prédécesseur. Evagoras, qui se vit heureusement délivré de la captivité qu'il avoit à craindre, signa le traité de paix aux conditions qu'il avoit déjà proposées, c'est-à-dire, qu'il demeureroit roi de Salamine, qu'il payeroit au roi de Perse un tribut annuel, & qu'il auroit pour ses volontés toute la déférence qu'un Roi dépendant doit à un Roi supérieur.

Ce Prince vécut encore plusieurs années depuis la conclusion de ce traité. Il fut assassiné la troisième année de 101.e Olympiade, 375 ans avant J. C., non par l'eunuque Nicoclès,

comme le dit Diodore de Sicile, mais par l'eunuque Thrasidée. Evagoras laissa deux fils, Nicoclès & Protagoras. Le premier, qui étoit l'aîné, lui succéda, & hérita de ses vertus aussi-bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagoras*, qu'Isocrate composa pour animer le jeune Roi à marcher sur les traces de son pere, & dont on a tiré l'éloge qui suit, lui tint lieu d'oraison funebre.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Evagoras.

Quoiqu'Evagoras ne fût Roi que d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modèle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit, jointe à la grandeur d'ame, qui fait les grands Princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement royales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagoras n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour règner, il suffit d'être de la famille royale; & que la naissance qui donne droit à la couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer que tout autre état, toute autre condition, exigeant nécessairement une espèce d'apprentissage pour y réussir, l'art de règner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions, un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & prompte à laquelle rien n'échappoit, une solidité de jugement qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il falloit prendre; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application; & cependant, comme s'il fût né sans talens, & qu'il se fût vu obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & il donna un tems considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin & sa grande application furent de connoître les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre, par ce qu'ont été ceux des autres siècles. Mais, on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur conduite, dans

leurs démarches. L'amour de la République le rendoit attentif à tous ceux qui étoient capables de la servir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus secretes inclinations, à découvrir les plus secrets ressorts qui les faisoient agir, à connoître leurs différens talens & leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque personne sa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point sur le rapport d'autrui, dit Isocrate, qu'il récompensoit ni qu'il punissoit ses sujets, mais sur ce qu'il en connoissoit par lui-même ; & ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais desseins des méchans, n'échappoient à sa lumière & à ses recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premières places, sur-tout lorsqu'ils se croient capables de gouverner par eux-mêmes ; je veux dire une docilité merveilleuse, qui naissoit de la défiance où il étoit de ses propres lumières. Éclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce semble, besoin d'avoir recours au conseil des autres ; & cependant il ne prenoit aucune résolution, & ne formoit aucune entreprise, sans avoir consulté les personnes sages qui étoient à sa cour ; au lieu que l'orgueil, qui est le venin secret de la souveraine puissance, porte la plûpart de ceux qui sont arrivés au trône, à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particulière ce qu'elles avoient de plus excellent, il se proposoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages ; affable & populaire, comme dans un État républicain ; grave & sérieux, comme dans un conseil de vieillards & de Sénateurs ; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une monarchie ; profond politique par l'étendue & la justesse de ses vues ; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une sage modération ; bon pere, bon parent, bon ami ; & ce qui met le comble à son éloge, en tout cela toujours grand & toujours Roi.

Il soutenoit sa dignité & son rang, non par un air de fierté & de hauteur ; mais par une sévérité de visage & une majesté douce, que donnent la vertu & le témoignage d'une bonne conscience. Il gagnoit ses amis par ses libéralités, & soumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuser leur estime & leur admiration. Mais, ce qu'il y avoit de plus royal en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, & même de ses ennemis, c'étoit sa sincérité, sa bonne foi, son respect pour les enga-

gemens qu'il avoit pris, sa haine, ou plutôt la détestation qu'il témoignoit pour tout déguisement, tout mensonge, toute fourberie. Une simple parole de sa part étoit regardée comme un serment sacré, & l'on sçavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légère atteinte.

C'est par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entièrement la face en assez peu de tems. Il la trouva grossière, féroce, barbare, ennemie des sçavans & des sciences; sans goût, ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime son peuple & qui en est aimé, qui ne se croit grand & puissant que pour le rendre heureux, & qui sçait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit? Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine, les arts, les sciences, le commerce, la marine, la guerre; en sorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Grece.

Isocrate répete bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagoras, dont on n'a rapporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-dessous de la vérité.

EVAGORAS, *Evagoras*, Εὐαγόρας, (*a*) petit-fils du précedent, étoit fils de Nicoclès. Il succéda à son peré au royaume de Salamine; mais il en fut dépouillé par son oncle Protagoras.

Il y avoit alors dans l'isle de Cypre, neuf villes principales, qui avoient chacune leur Roi; & ce Roi étoit soumis au Roi de Perse. Ces neuf Princes, de concert entr'eux, se révolterent en même tems, l'an 351 avant l'Ére Chrétienne, en se portant tous pour souverains indépendans. Cette nouvelle irrita extrêmement Artaxerxe Ochus; & à sa sollicitation, Idriée, souverain de la Carie, mit sur pied huit mille soudoyés & quarante galeres, qu'il fit partir contre Cypre, en leur donnnant pour commandant l'Athénien Phocion & Evagoras. Dès qu'ils furent arrivés, ils investirent la capitale Salamine des troupes qu'ils amenoient; & en ayant fait la circonvallation, ils l'assiégerent par mer & par terre. Comme la paix avoit duré long-tems dans cette isle, & que le terroir en étoit excellent, les soldats qui étoient les maîtres de la campagne, y firent un butin immense, & y amasserent de grandes richesses. Le bruit même qui s'en répandit dans les côtes les plus voisines, attira de la Syrie & de la Cilicie un grand nombre d'hommes, qui venoient

(*a*) Diod. Sicul. pag. 532, 534. Roll. Hist. Anc. T. III, p. 438.

d'eux-mêmes se joindre au camp des assiégeans. Enfin, l'armée d'Evagoras & de Phocion ayant été doublée par ce moyen, les Rois de Cypre tomberent dans le découragement & dans une véritable crainte de l'avenir. Ils se soumirent donc tous aux Perses, à l'exception de Protagoras, qui seul osa résister à leur puissance.

Cependant, Evagoras prétendoit toujours au royaume de Salamine, qu'il regardoit comme un bien paternel, dû à son aînesse; & il comptoit y parvenir, avec la protection du roi de Perse; mais, comme il lui devint suspect par quelques accusations, ce Prince en vint à favoriser Protagoras; de sorte qu'Evagoras renonçant au trône de Salamine, & s'étant néanmoins justifié des accusations portées contre lui, reçut en échange un poste bien plus avantageux. On lui donna le gouvernement d'une province de l'Asie. Mais, s'y étant mal conduit, il revint une seconde fois dans l'isle de Cypre, où il fut pris & puni de mort; & Protagoras, s'étant soumis volontairement aux Perses, garda le trône de Salamine jusqu'à la fin de ses jours.

EVAGRE, *Evagrus*, (*a*) l'un des Lapithes. Dans le combat qu'il y eut entre les Lapithes & les Centaures aux noces de Pirithoüs, Evagre, voyant le jeune Corythus renversé par le centaure Rhœtus: » Quelle » gloire dit il, à ce dernier, » penses-tu donc avoir acquise » pour avoir tué un enfant? « Mais, Rhœtus ne lui permit pas de tenir de plus longs discours, & lui donna dans la bouche du tison qu'il avoit en main, & de la bouche, il le fit entrer dans le cœur.

EVALCUS, *Evalcus*, (*b*) Εὔαλκος, capitaine Lacédémonien, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Pyrrhus, roi d'Épire, dans un combat où son fils avoit été tué par les Lacédémoniens, cherchoit par tout Evalcus, pour assouvir sur lui sa vengeance. L'ayant apperçu au milieu de la mêlée, il poussa son cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc; & lui déchargeant un grand coup d'épée, il pensa lui abattre la main qui tenoit la bride; mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Pyrrhus, profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacédémoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus.

EVAN, *Evan*, Εὐαν, (*c*) l'un des surnoms de Bacchus. M. l'abbé Gédoyn dit qu'on lui donnoit ce surnom à cause du lierre qui lui étoit consacré.

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 403. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 238, 239.

(*c*) Ovid. Metam. L. IV. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 248.

D'autres donnent au mot *Evan* la même signification qu'au mot *Evohe*. *Voyez* Evohe.

EVANDER [C. AVIANUS], *C. Avianus Evander*, célebre sculpteur. *Voyez* Avianus.

EVANDRE [la Colline d'], *Tumulus Evandri*, (*a*) Λόφος Εὐάνδρου. On lit dans Plutarque, que Philopœmen marchant contre Messene, trouva à moitié chemin, sur la colline d'Evandre, Dinocrate qui venoit à sa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais, cinq cens chevaux, qui gardoient le plat païs de Messene, étant survenus, & ceux qui avoient été repoussés, s'étant ralliés & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline; Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé, & qui vouloit sauver les jeunes cavaliers qui l'avoient suivi, se retiroit par des lieux difficiles, se tenant toujours à la queue, & tournant souvent tête aux ennemis pour les attirer à lui, & pour les empêcher de suivre ses cavaliers. Mais, les ennemis n'osoient le joindre, & se contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Personne, que je sçache, dit M. Dacier, n'a fait mention de cette colline d'Evandre. Mais, à quelque distance de Messene, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pausanias, placent une colline appellée Evan, qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appellée Evan d'une exclamation bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis Evandre sans sçavoir pourquoi.

EVANDRE, *Evander*, (*b*) Εὔανδρος, Arcadien d'origine, & même roi d'Arcadie, selon quelques-uns. Quoi qu'il en soit, on dit qu'Evandre fut le plus grand capitaine & la meilleure tête qu'il y eût de son tems dans toute l'Arcadie. Il passoit pour être fils de Mercure, & d'une nymphe qui étoit fille du fleuve Ladon; ayant reçu ordre d'aller faire l'établissement d'une colonie, il prit avec lui quelques troupes de Pallantium, d'où il étoit, & vint s'établir, environ soixante ans avant la prise de Troye, sur les bords du Tibre où il bâtit une ville qui depuis fit partie de la ville de Rome; & du consentement de ceux qui l'avoient suivi, il lui donna le nom de Pallantium pour faire honneur à leur commune patrie; nom qui dans la suite, par le retranchement de deux lettres,

(*a*) Plut. T. I. p. 366, 367.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 5, 7. Pauf. p. 525, 527. Dionyf Halicar. L. I. c. 7. Juft. L. XLIII. c. 1. Virg. Æneid. L. III. v. 51. *& seq.* L. IX. v. 9. L. X. v. 148, 370. *& seq.* L. XI. v. 26. *& seq.* L. XII. v. 184. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 368. T. V. p. 355, 356. T. VII. p. 29, 30. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 173. *& suiv.* T. IV. p. 385, 386.

l & *n*, a été changé en celui de *Palatium*.

Ce Prince, qui avoit apporté dans le païs des Aborigènes, l'usage des lettres qui y étoit alors inconnu, s'étoit attiré la bienveillance de ces peuples, qui, sans le regarder comme leur Roi, lui obéissoient comme à un homme d'une sagesse peu commune. Mais, rien ne lui attiroit davantage la vénération de ces peuples, que la réputation de sa mere Carmenta, que les Grecs nommoient Thémis, & qu'on regardoit comme une divinité. Elle fut pendant sa vie l'oracle de toute cette nation, & après sa mort on lui rendit les honneurs divins. Evandre, à qui Carmenta avoit appris il y avoit longtems, qu'un héros, fils de Jupiter, arriveroit un jour dans le païs, & qu'il mériteroit par ses belles actions d'être mis au rang des Dieux, n'eut pas plutôt entendu prononcer le nom de celui qui avoit tué le fameux brigand Cacus, qu'il voulut être le premier à l'honorer, même de son vivant, comme une divinité. Ainsi, il lui érigea un autel à la hâte; & après lui avoir fait part des prédictions de sa mere, il immola en son honneur un jeune taureau. Après le sacrifice, il fut arrêté, à la priere d'Hercule, & par le consentement de toute la nation, qu'on célébreroit à perpétuité tous les ans une pareille solemnité, selon le rit des Grecs, qu'il prit soin lui-même de leur apprendre, & on choisit pour y présider, deux des plus nobles familles du païs, celle des Poticiens & celle des Pinariens. La première, selon les historiens Romains, périt entièrement dans la suite, pour avoir voulu se décharger de cette cérémonie sur des esclaves publics, pendant que celle des Pinariens, fidelle à cet engagement, subsistoit encore du tems de Cicéron.

Dans le huitième livre de l'Énéïde, Virgile raconte qu'Énée ayant remonté le Tibre pour aller demander à Évandre du secours, trouva ce vieux Roi avec sa famille, occupé à un sacrifice solemnel en l'honneur d'Hercule. Ce moment si heureusement choisi pour l'entrevue d'Énée & d'Évandre, & qui étale aux yeux une scene si noble & si riche, est manifestement pris d'Homère; mais, ce que produit cette entrevue pour la connoissance des antiquités de Rome, est entièrement de Virgile.

Virgile raconte donc que le lendemain du sacrifice célébré en l'honneur d'Hercule, Énée trouvant naturellent l'occasion de faire parler Evandre sur les hommes & sur les mœurs du païs où il étoit; ce Roi reprenant les choses de plus haut, lui expose l'ancienne histoire du territoire de Rome, & l'état où étoit cette contrée depuis que sorti d'Arcadie, il étoit venu habiter le long des rives du Tibre. Ces forêts, dit-il, étoient

anciennement habitées par des faunes & par des nymphes, qui ne devoient point à une autre terre leur origine. Les hommes étoient rudes & grossiers comme les arbres des forêts qui les produisoient. Ils étoient si loin d'être civilisés, qu'ils ne sçavoient pas même atteler des bœufs à la charrue, ni vivre de ce qu'ils auroient pu recueillir. Saturne, chassé du ciel par son pere, se réfugia en Italie pour le bonheur de ces peuples. Il rassembla les hommes qui étoient auparavant dispersés sur les montagnes, & par le moyen des loix qu'il leur donna, y fit naître ce siecle heureux, que les Poëtes ont nommé le siecle d'or. Ainsi, Saturne gouvernoit les hommes dans le repos d'une profonde paix. Sa fuite & sa retraite donnerent au païs le nom de Latium. La fureur de la guerre & l'avarice firent changer une situation si heureuse. Les peuples d'Ausonie & les habitans de la Sicile firent des conquêtes dans ce païs, & furent cause que le païs changea de nom plus d'une fois. Les peuples furent soumis à des Rois, parmi lesquels celui qui se nomma Tibris, donna son nom au fleuve, qui se nommoit auparavant Albula. Evandre raconte ensuite comment les destins l'ont conduit en Italie, & quels sont les monumens qui feront souvenir de son arrivée toute la postérité. Après avoir montré à Énée quelques endroits singuliers, il le mena, dit Virgile, à l'endroit où est présentement le Capitole, & qui pour lors n'étoit qu'un endroit plein de ronces & de broussailles. Une horreur religieuse, ajoûte-t-il, saisissoit dès-lors les hommes à la vue de cet endroit; le roc même & le bois dont le roc étoit couvert, leur inspiroient une sainte frayeur. Cette forêt, dit Evandre, & cette colline où les arbres font une ombre si épaisse, c'est un Dieu qui les habite. On ne sçait quel est ce Dieu, les Arcadiens croient y avoir souvent vu Jupiter lui-même, lorsque de la main droite remuant son égide, il excitoit la tempête dans les airs. Remarquez, disoit Evandre à Énée, les ruines de deux anciens châteaux, dont l'un bâti par Janus, se nommoit *Janiculum*; l'autre bâti par Saturne, se nommoit *Saturnia*. Dans cet entretien, Evandre & Enée, dit Virgile, s'avançoient vers la maison d'Evandre, & entendoient les mugissemens des bœufs qui paissoient dans le lieu où est aujourd'hui le célebre marché de Rome. Evandre en arrivant chez lui, dit à Énée : Hercule vainqueur de tant d'ennemis, n'a pas dédaigné cette demeure, & n'a point eu d'autre palais; méprisez de même, illustre étranger, l'éclat des richesses, & conformez-vous aux mœurs du Dieu que nous avons reçu en ce lieu; ne nous faites pas non plus que lui sentir la

pauvreté de nos cabanes.

EVANDRE, *Evander*, (a) Ἔυανδρος, Thespien, qui, sur la déposition d'un certain Carien, nommé Ménippus, fut condamné par les Athéniens pour avoir violé les mystères.

EVANDRE, *Evander*, (b) Ἔυανδρος, Crétois d'origine, & général des troupes auxiliaires de Persée, roi de Macédoine. Ce Prince, qui en vouloit beaucoup à Eumene II, roi de Pergame, parce qu'il soupçonnoit que c'étoit par lui que Rome avoit été instruite de toutes ses démarches les plus secretes, résolut de s'en venger, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahison. Il aposta Evandre & trois Macédoniens qui lui avoient déja prêté leur ministère en semblables occasions, pour assassiner Eumene. Persée sçavoit qu'il se préparoit à faire un voyage à Delphes. Les assassins, le voyant engagé dans un défilé fort étroit au milieu des montagnes, roulerent sur lui de la hauteur où ils s'étoient placés, deux grosses pierres, & lui en jetterent encore d'autres plus petites, comme une grêle dont ils cherchoient à l'accabler; puis, l'ayant laissé pour mort, ils prirent la fuite.

Depuis, Persée vaincu par les Romains & abandonné de la plûpart de ses amis, prit la fuite. Evandre fut du petit nombre de ceux qui ne l'abandonnerent point dans cette circonstance. Pendant qu'ils étoient à Amphipolis, Persée en assembla les habitans dans la place; mais, à peine eut-il commencé à parler, que les larmes qui couloient en abondance de ses yeux, l'empêchant de continuer, il chargea Evandre d'entretenir cette multitude en sa place, & descendit de dessus son tribunal. Mais, si le peuple avoit été touché de l'état déplorable de son roi, & n'avoit pu s'empêcher de verser des larmes, en voyant couler les siennes, il ne daigna pas écouter Evandre; & & quelques-uns même eurent assez d'audace pour crier du milieu de l'assemblée: *Sortez d'ici, & par votre présence ne causez pas la perte du peu que nous sommes ici restés de citoyens.* Des paroles si fieres fermerent la bouche à Evandre. Ayant donc quitté Amphipolis, ils se retirerent à Samothrace.

Là, un jeune Romain d'une naissance illustre, se trouvant un jour à l'assemblée du peuple, demanda aux Magistrats la permission de lui parler en peu de mots; & l'ayant obtenue: » Samothraces, dit-il, nos hô» tes & nos amis, je vous prie » de me dire si ce qu'on nous » a assuré de votre isle est » vrai ou faux, que toute la

(a) Demost. Orat. in Midi. p. 631.

(b) Plut. T. I. pag. 267. Tit. Liv. L. XLII. c. 15. L. XLIV. c. 43, 45. L. XLV. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 9, 77, 78. Hist. Rom. T. IV. p. 520, 604.

» terre qu'elle renferme est » sacrée & inviolable.» Et tous lui ayant confirmé ce qu'il avoit appris de la sainteté du lieu; « Pourquoi donc, repli» qua-t-il, souffrez-vous qu'un » meurtrier, souillé du sang » du roi Eumene, le profane? » Pourquoi, tandis que tous » les sacrifices commencent par » une formule qui en éloigne » ceux qui n'ont pas les mains » pures, permettez-vous à un » assassin détestable d'entrer » dans votre sanctuaire, & de » le souiller par sa présence? » Il n'y avoit point de ville dans la Grece où l'on n'eût oui parler du meurtre abominable qu'Evandre avoit presque exécuté à Delphes dans la personne du roi Eumene. C'est pourquoi, les Samothraces voyant les Romains maîtres de leur isle & de leur temple, & d'ailleurs ne pouvant nier qu'on n'eût raison de leur faire ces reproches, envoyerent leur premier Magistrat vers Persée, pour lui déclarer qu'on accusoit de meurtre Evandre le Crétois; que leurs ancêtres avoient établi une loi, en vertu de laquelle ils étoient obligés d'informer contre ceux qu'on soupçonnoit d'être entrés dans le temple avec des mains souillées de quelque attentat; que si Evandre comptoit sur son innocence, il n'avoit qu'à paroître & défendre sa cause; mais que s'il avoit quelque raison de ne pas risquer un jugement, il rendît au temple sa pureté, en s'éloignant, & évitât lui-même le danger dont il étoit menacé.

Alors Persée, ayant fait venir Evandre, ne lui conseilla nullement de se présenter à des juges devant qui ni sa cause ne seroit assez favorable, ni son crédit assez grand, pour le tirer d'affaire. Ce Prince appréhendoit d'ailleurs que si l'accusé étoit convaincu, il ne le dénonçât lui-même comme l'auteur de ce forfait. Il lui fit donc entendre que le seul parti qu'il eût à prendre, c'étoit de se donner généreusement la mort. Evandre en convint en présence du Roi. Mais, lui ayant dit qu'il choisissoit le poison préférablement au fer, il songeoit effectivement aux moyens de se sauver par la fuite. Persée en fut averti; & craignant de faire tomber sur lui-même tout le ressentiment des Samothraces, s'il permettoit à l'accusé de se dérober au châtiment que méritoit son crime, il fit tuer Evandre. Il n'eut pas plûtôt exécuté un dessein aussi téméraire qu'il étoit criminel, qu'il reconnut qu'il avoit admis dans sa personne la même souillure qu'on venoit de reprocher à Evandre, en tuant à Samothrace ce Crétois qui avoit blessé Eumene à Delphes; qu'ainsi les deux temples les plus respectables de l'Univers avoient été souillés du sang humain, à sa seule sollicitation. Pour détourner de dessus lui le soupçon de ce dernier meurtre, il obligea le premier Magistrat

gistrat en le gagnant à force d'argent, à publier qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

EVANGÉLISTES, *Evangelistæ*; terme particulièrement consacré pour désigner les quatre Apôtres que Dieu a choisis & inspirés pour écrire l'Évangile, ou l'histoire de Notre Seigneur Jesus-Christ, & qui sont St. Matthieu, St. Marc, St. Luc, & St. Jean.

Ce mot est composé d'εὖ, *benè*, & d'ἀγγέλλω, *j'annonce une nouvelle*, c'est-à-dire, *porteur de bonnes nouvelles.* C'est dans ce sens que Cicéron dit à Atticus : *O suaves epistolas tuas uno tempore mihi datas duas, quibus evangelia quæ reddam nescio, deberi quidem planè fateor.*

Dans la primitive église, on donnoit aussi le nom d'Evangélistes à ceux qui annonçoient l'évangile aux peuples, étant choisis pour cette fonction par les Apôtres, qui ne pouvoient pas par eux-mêmes publier le christianisme par tout le monde. Mais, ces Evangélistes n'étoient point attachés à un troupeau particulier, comme les évêques ou les pasteurs ordinaires; ils alloient partout où les envoyoient les Apôtres, & revenoient vers eux quand ils s'étoient acquittés de leur commission; aussi étoit-ce une fonction extraordinaire, qui a cessé avec celle des Apôtres, à moins qu'on ne veuille leur comparer nos missionnaires.

Quelques interprêtes pensent que c'est dans ce sens que le diacre St. Philippe est appellé Évangéliste dans les actes des Apôtres, & que S. Paul écrivant à Timothée, lui recommande de remplir les fonctions d'Evangéliste. Le même Apôtre, dans son épître aux Ephésiens, met les Evangélistes après les Apôtres & les Prophetes. M. de Tillemont a employé le mot d'Evangéliste dans le même sens. « Beaucoup de ceux qui embrasserent alors la foi, dit » cet Auteur, remplis de l'amour d'une sainte philosophie, commencerent à distribuer leurs biens aux pauvres, & ensuite allerent en » différentes contrées faire » l'office d'Evangélistes, prêcher Jesus-Christ à ceux qui » n'en avoient pas encore entendu parler, & leur donner les livres sacrés des Évangiles, &c. »

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Ε'υάγγελος, successeur de Branchus, qui donna son nom au célebre oracle de Branchides, à Milet. Evangélus lui ayant succédé, cet oracle fut aussi appellé l'oracle des évangiles.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Ε'υάγγελος, (*a*) valet de Périclès, étoit un homme très-entendu & très-habile, soit par lui-même, soit parce qu'il avoit été dressé par Périclès même. Cet homme gouvernoit les affaires de son maître, & il le fai-

(*a*) Plut. T. I. p. 162.

soit avec beaucoup d'exactitude.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Ἐυάγγελος, (a) riche Tarentin. Il lui prit un jour envie de vouloir remporter le prix aux jeux Pythiques ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force, ni de vîtesse pour disputer celui de la course ou de la lutte, il se voulut hazarder dans la musique. Il arriva donc à Delphes, à la persuasion de ses flatteurs, & se présenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier, dont les feuilles étoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre étoit aussi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le théâtre en admiration, & fit naître l'espérance de voir & d'entendre des merveilles ; mais, comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens, au lieu des miracles qu'on en attendoit, on ouit un misérable fausset, qui n'étoit point d'accord avec sa lyre, & pour comble de malheur, lorsqu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru sur le théâtre après un autre qui avoit assez bien fait ; puis l'indignation succédant à la risée, les présidens des jeux, piqués de son insolence, le firent chasser du théâtre à coups de fouet, de façon qu'il traversa la scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouettoit aussi.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Ἐυάγγελος, (b) Poëte comique. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Athénée rapporte dans le 14 livre, le sujet d'une de ses pieces, sur quoi on pourra consulter Suidas & Casaubon.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Ἐυάγγελος, (c) auteur Grec, qui avoit écrit un traité des Tactiques, c'est-à-dire, de l'art de ranger des troupes en bataille. Il en est parlé dans Arrien, qui a traité le même sujet, & qui dit que les écrits de cet Evangélus & ceux de Polybe, d'Eupolémus, d'Iphicrate & de Posidonius, étoient moins utiles de son tems, parce qu'ils avoient omis beaucoup de choses comme connues, & qui avoient pourtant besoin alors d'explication. Philopœmen, selon Plutarque, se plaisoit beaucoup à lire le traité d'Evangélus sur les Tactiques.

EVANGILE, *Evangelium*, Ἐυαγγέλιον, c'est-à-dire, heureuse nouvelle. C'est le nom que les Chrétiens donnent aux livres canoniques du Nouveau Testament, qui contiennent

(a) Lucian. T. II. p. 543. *& seq.*
(b) Athen. p. 644. Suid. T. I. p. 1065.
(c) Plut. T. I. p. 358.

l'histoire de la vie, des miracles, de la mort, de la résurrection & de la doctrine de Jesus-Christ, qui a apporté aux hommes l'*heureuse nouvelle* de leur réconciliation avec Dieu.

Les Eglises Grecque & Latine, & les sociétés Protestantes ne reconnoissent que quatre Évangiles canoniques; sçavoir, ceux de St. Matthieu, de St. Marc, de St. Luc, & de St. Jean.

St. Matthieu écrivit le premier l'Évangile vers l'an 41 de l'Ere Chrétienne, en Hébreu ou en Syriaque, qui étoit la langue vulgaire alors en usage dans la Palestine; on croit que ce fut à la priere des Juifs nouvellement convertis à la foi. S. Epiphane ajoûte que ce fut par un ordre particulier des Apôtres. Le texte original de St. Matthieu fut traduit en Grec de très-bonne heure. Quelques Auteurs ecclésiastiques attribuent cette version à St. Jacques, d'autres à St. Jean; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est très-ancienne. La version Latine ne l'est guère moins; elle est exacte & fidelle, mais le nom de son Auteur est inconnu. Le texte Hébreu se conservoit encore du tems de St. Epiphane & de St. Jérôme, & quelques Sçavans ont prétendu qu'il s'est conservé parmi les Syriens; cependant, en comparant le Syriaque qui subsiste aujourd'hui, avec le Grec, il est aisé de se convaincre que le premier n'est qu'une traduction de celui-ci, comme le prouve M. Mille dans ses prolégomenes.

Quelques-uns ont conjecturé que St. Marc écrivit son Evangile en Latin, parce qu'il le composa à Rome sur ce qu'il avoit appris de St. Pierre, & pour satisfaire aux désirs des Chrétiens de cette église; ce fut vers l'an 44 de Jesus-Christ. Cependant, St. Augustin & St. Jérôme attestent que tous les Evangiles, à l'exception de celui de St. Matthieu, avoient été écrits primitivement en Grec; & d'ailleurs, du tems de St. Marc, la langue Grecque n'étoit pas moins familière à Rome que la Latine. Au reste, la dispute seroit bientôt terminée, s'il étoit sûr que les cahiers de l'Evangile de St. Marc qu'on conserve à Prague, & l'Evangile entier de cet Apôtre, qu'on garde précieusement à Venise, sont l'original écrit de la main de St. Marc; car, D. Bernard de Montfaucon, dans le journal de son voyage d'Italie, atteste qu'après avoir soigneusement examiné ce dernier manuscrit, il a reconnu qu'il étoit écrit en caractères Latins. Au reste, comme ce n'est qu'en 1355 que l'empereur Charles IV, ayant trouvé à Aquilée l'original de St. Marc, écrit, disoit-on, de sa main, en sept cahiers, en détacha deux qu'il envoya à Prague; & que l'original de Venise n'est conservé dans cette république que depuis l'an 1420, ainsi que

M. Fontanini l'a prouvé dans une lettre à D. Bernard de Montfaucon, insérée, dans le même journal, ces prétendus originaux ne décident rien contre l'antiquité & l'authenticité du texte Grec, reconnue & attestée par les anciens Peres.

St. Luc étoit originaire d'Antioche, où il fut converti par St Paul, & avoit été dès l'enfance exercé à parler & à écrire en Grec, que le règne des Séleucides avoit rendu la langue dominante dans sa patrie. Il s'attacha à St. Paul, qu'il suivit dans ses voyages; ce qui a fait penser à Tertullien que St. Paul étoit le véritable auteur de l'Evangile qui porte le nom de St. Luc; & à St. Grégoire de Nazianze, que St. Luc l'écrivit, se fiant sur le secours de St. Paul. D'autres ont prétendu qu'il l'écrivit sous la direction de St. Pierre. Mais on n'a aucune preuve positive de toutes ces assertions; & St. Luc n'insinue nulle part que ces Apôtres l'ayent porté à écrire, ni qu'ils lui aient dicté son Evangile. Estius & Epotius croient que St. Luc écrivit son Evangile vers l'an de J. C. 63. L'opinion la plus suivie & la mieux appuyée, est qu'il l'écrivit en Grec, en faveur des églises de Macédoine & d'Achaïe, vers la 53.e année de l'Ére Chrétienne. Son style est plus pur & plus correct que celui des autres Evangélistes, quoiqu'on y rencontre des tours de phrase qui tiennent du Syriaque, sa langue maternelle, & même du génie de la langue Latine, si l'on en croit Grotius dans ses prolégomenes sur cet Evangéliste.

Les Critiques ne sont pas d'accord sur l'année précise, ni sur le lieu où St. Jean composa son Evangile. Plusieurs ont avancé que ce fut à Ephese, après son retour d'exil dans l'isle de Pathmos, une des Sporades dans la mer Egée; d'autres soutiennent que ce fut à Pathmos même. Plusieurs manuscrits portent qu'il l'écrivit trente-deux ans après l'Ascension de Jesus-Christ, d'autres lisent trente, & d'autres lisent trente-un ans. Les uns en fixent l'époque sous l'empire de Domitien, les autres sous celui de Trajan. L'opinion la plus commune est que l'Evangile de St. Jean fut écrit après son retour de Pathmos, vers l'an de Jesus-Christ 98, la première année de Trajan, soixante-cinq ans après l'Ascension du Sauveur, & que l'Evangéliste étoit alors âgé d'environ quatre-vingt-quinze ans. Quoi qu'il en soit, aux instances de ses disciples, des évêques & des églises d'Asie, il se détermina à écrire son Evangile, pour l'opposer aux hérésies naissantes de Cérinthe & d'Ebion, qui nioient la divinité du Verbe; à l'incrédulité des Juifs, & aux idées des Platoniciens & des Stoïciens, quoique M. le Clerc & d'autres Modernes croient qu'il avoit emprunté de Pla-

ton ce qu'il dit du Verbe divin; mais, sa doctrine sur ce point est bien différente de celle des Platoniciens.

St. Jean avoit écrit son Evangile en Grec, & on le conservoit encore en original dans l'église d'Ephese au septième siècle, au moins au quatrième, ainsi que l'atteste Pierre d'Alexandrie. Les Hébreux le traduisirent bientôt en Hébreu, c'est-à-dire, en Syriaque, & la version Latine remonte aussi jusqu'à l'antiquité la plus reculée.

La canonicité de ces quatre Evangiles est démontrée par le soin & la vigilance avec lesquelles les églises Apostoliques en ont conservé des exemplaires originaux ou des copies authentiques; par les décisions de différens Conciles, & notamment de celui de Trente; par le concours unanime des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques, à n'en point reconnoître d'autres; & enfin par la confession même des sectes séparées de l'Église Romaine. Les Sociniens même les reconnoissent, quoiqu'ils tentent d'en altérer le sens par des interprétations arbitraires & forcées.

Les Hérétiques, sur-tout dans les tems les plus reculés, ne se sont pas contentés de rejetter tous ou quelques-uns de ces Évangiles, où se trouvoit la réfutation de leurs erreurs; mais, ils en ont encore supposé de faux & d'apocryphes, qui fussent favorables à leurs prétentions.

Entre ces Évangiles apocryphes & sans autorité, dont les uns sont venus jusqu'à nous, & les autres sont entièrement perdus, on compte.

1.° L'Évangile selon les Hébreux.

2.° L'Évangile selon les Nazaréens.

3.° L'Évangile des douze Apôtres.

4.° L'Évangile de S. Pierre.

Les Critiques conjecturent que ces quatre Évangiles ne sont que le même sous différens titres, c'est-à-dire, l'Évangile de saint Matthieu, qui fut corrompu de bonne heure par les Nazaréens hérétiques; ce qui porta les Catholiques à abandonner aussi de bonne heure l'original Hébreu ou Syriaque de saint Matthieu, pour s'en tenir à la version Grecque, qu'on regardoit comme moins suspecte, ou moins susceptible de falsification.

5.° L'Évangile selon les Égyptiens.

6.° L'Évangile de la naissance de la sainte Vierge; on l'a en Latin.

7.° L'Évangile de saint Jacques qu'on a en Grec & en Latin, sous le titre de *Protévangile de saint Jacques*.

8.° L'Évangile de l'enfance de Jesus; on l'a en Grec & en Arabe.

9.° L'Évangile de saint Thomas; c'est le même que le précédent.

10.° L'Évangile de Nicodeme; on l'a en Latin.

11.° L'Évangile éternel.

12.° L'Évangile de St. André.

13.° L'Évangile de St. Barthelemi.

14.° L'Évangile d'Apellès.

15, L'Évangile de Basilide.

16.° L'Évangile de Cérinthe.

17.° L'Évangile des Ébionites.

18.° L'Évangile des Éncratites, ou de Tatien.

19.° LÉvangile d'Eve.

20.° L'Évangile des Gnostiques.

21.° L'Évangile de St. Marcion; c'est le même que celui qui est attribué à saint Paul.

22.° L'Évangile de St. Paul; c'est le même que celui de saint Marcion.

23.° Les petites & les grandes interrogations de Marie.

24.° Le livre de la naissance de Jesus, qu'on croit avoir été le même que le Protévangile de saint Jacques.

25.° L'Évangile de St. Jean, autrement le livre du trépas de la sainte Vierge.

26.° L'Évangile de saint Mathias.

27.° L'Évangile de la perfection.

28.° L'Évangile des Simoniens.

29.° L'Évangile selon les Syriens.

30.° L'Évangile selon Tatien; c'est le même que celui des Encratites.

31.° L'Évangile de Thadée, ou de saint Jude.

32.° L'Évangile de Valentin; c'est le même que l'Évangile de la Vérité.

33.° L'Évangile de Vie, ou l'Evangile du Dieu vivant.

34.° L'Évangile de saint Philippe.

35.° L'Évangile de saint Barnabé.

36.° L'Évangile de saint Jacques le majeur.

37. L'Évangile de Judas Iscariote.

38.° L'Évangile de la Vérité, qui est le même que celui de Valentin.

39.° Les faux Évangiles de Leucius, de Séleucus, de Lucianus, d'Hésychius.

Tel est le catalogue des Évangiles apocryphes, que M. Fabricius nous a donné dans son ouvrage intitulé *Codex apocryphus Novi Testamenti.*

EVANTHE, *Evanthes*, (*a*) Ἔυανθης, étoit pere de Maron, grand-prêtre d'Apollon à Ismare.

EVANTHÉ, *Evanthé*, (*b*) nom que certains donnent à la mere des Graces, qui est appellée par d'autres Éurynome.

EVANTHÈS, *Evanthes*, (*c*) Ἐυάνθης, nom de trois sçavans hommes. Le premier étoit de Milet, & Diogène Laërce en fait mention dans la vie du philosophe Thalès. Le second étoit de Samos, & Plutarque

(*a*) Homer. Odyss. L. IX. v. 197, 198.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 11.

(*c*) Diog. Laërt. p. 19. Plut. T. I. p. 84. Plin. T. I. p. 459.

l'allégue en parlant de Solon. Le dernier étoit natif de Cyzique, & saint Jérôme le nomme dans le second livre contre Jovinien. Pline parle d'un Evanthès.

EVARCHIPPE, *Evarchippus*, Εὐάρχιππος, (a) l'un des Ephores de Lacédémone pendant la guerre du Péloponnèse.

EVARNÉ, *Evarne*, (b) nom que l'on donna à l'une des Néréïdes.

EVARQUE, *Evarchus*, (c) Εὔαρχος, Acarnanien, s'étant rendu tyran d'Astaque, en fut chassé par les Athéniens. Mais, dans la suite, désirant de rentrer dans cette ville, il persuada aux Corinthiens de l'y ramener avec quarante vaisseaux & quinze cens hommes pesamment armés, auxquels il joignit quelques soldats mercénaires.

EVAS, *Evas*, (d) capitaine Phrygien, fut tué par Mézence.

EVATES, *Evates*, (e) nom d'une branche ou division des Druides, anciens philosophes Celtiques.

Strabon divise les philosophes Bretons & Gaulois en trois sectes, les Bardes, les Evates, les Druides. Il ajoûte que les Bardes étoient poëtes & musiciens; les Evates, prêtres & naturalistes; & les Druides, moralistes aussi bien que naturalistes; mais, Ammien Marcellin, Vossius & Hornius les réduisent tous à deux sectes; sçavoir, les Bardes & les Druides. Enfin, César les renferme tous sous le nom de Druides.

Les Evates ou Vates de Strabon sont probablement ceux que d'autres Auteurs, & particulièrement Ammien Marcellin appelle Eubages; mais, M. Bouche, dans son histoire de Provence, les distingue. » Les » Vates, dit-il, étoient ceux » qui prenoient soin des sacri» fices & des autres cérémo» nies de la religion; & les Eu» bages passoient leur tems à » la recherche & à la contem» plation des mystères de la na» ture. «

E U

EUBAGES, *Eubages*, (f) nom d'une classe de Prêtres ou Philosophes chez les Celtes ou Gaulois.

Chorier pense que les Eubages sont les mêmes que les Druides & les Saronides de Diodore de Sicile. Quelques-uns croient que les Eubages sont ceux que Strabon appelle Οὐατεῖς, *Vates*. Peut-être même s'est-on persuadé qu'il falloit lire Ουαγεῖς, étant aisé de prendre un Γ pour un T. Quoi qu'il en soit, il paroît que les Eubages étoient différens des Druides. Ammien Marcellin parle des Eubages dans son quinzième livre; & parce qu'il ne s'agit là que de

(a) Xenoph. p. 462.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.
(c) Thucyd. p. 118, 119.
(d) Virg. Æneid. L. X. v. 702.
(e) Strab. p. 197.
(f) Strab. pag. 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. V. p. 389, 390.

l'isle Britannique, quelques Auteurs ont cru que les Eubages n'étoient que dans cette isle, & qu'ils y étoient ce qu'étoient les Druides en Gaule. Mais encore un coup les Anciens, & surtout Strabon & Ammien Marcellin lui-même, à l'endroit cité, ne laissent aucun lieu de douter que les Eubages ne fussent différens des Druides, & au moins une espèce particulière de Druides, & qu'il n'y en eût dans les Gaules. Ammien Marcellin fait entendre que c'étoient les Philosophes de ces nations, & que leur occupation principale étoit l'étude de la nature.

EUBATAS, *Eubatas*, (*a*) fameux Athlete de Cyrene, donna un exemple singulier de continence. Laïs, célebre courtisanne, ayant vu cet athlete, en devint éperdument amoureuse, & lui fit quelques propositions de mariage. L'athlete, pour ne point s'exposer par un refus au ressentiment & à la vengeance de cette femme, lui promit de faire là-dessus tout ce qu'elle souhaiteroit, après la célébration des jeux; & il eut grand soin d'éviter jusques-là tout commerce de galanterie avec elle. Ayant été déclaré vainqueur dans ces jeux, & ne voulant pas qu'on pût l'accuser de rompre le marché qu'il avoit fait avec Laïs, il s'avisa de cet expédient. Il fit faire le portrait de cette courtisanne, avec lequel il partit pour retourner en son païs, disant qu'il emmenoit Laïs avec lui, suivant ses conventions. La femme qu'il avoit à Cyrene, charmée de la fidélité d'un tel mari, lui fit ériger une espèce de colosse dans la même ville.

EUBATIDE, *Eubatidas*, Ε'υβάτιδας, étoit de la ville de Corinthe. *Voyez* Arignote.

EUBIOTUS, *Eubiotus*, (*b*) Ε'υβίοτος, frere bâtard de Leucanor roi du Bosphore. Après la mort de ce Prince, Eubiotus fut choisi pour lui succéder. Il étoit, selon Lucien, ennemi des Alains & ami des Scythes.

EUBŒE, *Eubœa*, Ε'ύβοια, (*c*) isle de la mer Égée, qui s'étendoit depuis l'Attique, le long de la Béotie, jusqu'en Thessalie.

Comme elle étoit beaucoup plus longue que large, les Anciens la nommerent Macris. Elle fut aussi appellée Abantis; & Homère, lorsqu'il parle de ses habitans, ne les nomme jamais Eubœens, mais toujours Abantes. Aristote, cité par Strabon, dit que les Thraces étant partis d'Abes, ville de la

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 223, 224.

(*b*) Lucian. T. II. p. 98.

(*c*) Ptolem. L. III. c. 15. Strab. pag. 328, 400, 444. *& seq.* Plin. T. I. p. 211. Pomp. Mel. pag. 145, 333, 480. Diod. Sicul. p. 472, 513. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4. in Themist. c. 3. Tit. Liv. L. XXVII. c. 3. L. XXXI. c. 23. L. XXXIV. c. 51. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 5. T. IV. p. 546, 551.

Phocide, vinrent s'emparer de cette isle, & qu'ils donnerent aux habitans le nom d'Abantes. D'autres cependant prétendent que ce nom venoit d'un certain héros, comme celui d'Eubœe venoit d'une héroïne. On apporte d'autres raisons de ce dernier nom. L'Eubœe fut encore appellée Ocha du nom de sa plus haute montagne, & Ellopie, d'Ellops, fils de Jupiter. Selon Pline, cette isle se nomma d'abord Chalcodotis ou Macris, comme le rapportent Denys & Ephorus; Macra comme le dit Aristide; Chalcis au rapport de Callideme, par ce qu'on y trouva le premier airain; Abantias, selon Ménæchme; & Asopis dans le style des Poëtes.

Plusieurs Auteurs assurent que cette isle faisoit autrefois partie de la Béotie, dont elle fut séparée par des tremblemens de terre & par l'impétuosité des flots de la mer, qui y fit un canal. Strabon & Pline mettent au midi deux promontoires, nommés l'un Géræstum, & l'autre Capharée. Ce fut à ce dernier que Nauplius, roi de ce païs, fit allumer un grand feu la nuit, pour y attirer les Grecs, lorsqu'ils revenoient du siege de Troye; ce qui leur fit prendre ce feu pour un fanal, & cet écueil pour un port, où leurs vaisseaux vinrent se briser.

Strabon & Pline donnent à l'isle d'Eubœe du moins deux mille pas dans sa plus petite largeur, & tout au plus quarante mille dans sa plus grande; cent cinquante mille pas de longueur & trois cens soixante-cinq mille pas de circuit. Les Athéniens l'eurent autrefois sous leur domination, & établirent des colonies dans Erétrie & dans Chalcis, ses deux principales villes. Philippe, roi de Macédoine, n'oublia rien pour s'emparer de l'Eubœe, qu'il appelloit les *Entraves de la Grece*. Les Athéniens avoient un grand intérêt de ne point laisser tomber en des mains ennemies une isle que l'on pouvoit joindre au continent de l'Attique. Aussi Thucydide dit que dans la guerre du Péloponnèse, la révolte de l'Eubœe les consterna fort, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique.

L'an 358 avant l'Ére Chrétienne, les habitans de l'Eubœe ayant pris querelle entr'eux, les uns rechercherent le secours des Bœotiens, & les autres, ceux des Athéniens; ce qui introduisit une véritable guerre dans cette isle. Cependant, malgré bien des attaques & bien des rencontres, aucune des deux nations étrangères ne pouvoit se vanter d'avoir eu de l'avantage sur l'autre; & il ne s'étoit donné aucun combat assez considérable pour décider cette querelle. Mais, l'isle entière souffroit beaucoup de cette division intestine; & les deux nations auxiliaires se détruisoient réciproquement. Ré-

veillées pourtant enfin par les pertes qu'elles avoient faites l'une & l'autre, elles entrerent en négociation, & conclurent la paix; les Béotiens revenant chez eux, se tinrent tranquilles, & la paix fut rendue à l'isle.

On trouvoit dans cette isle des villes assez mémorables, telles que Chalcis & Erétrie; Pline parle encore de Pyrrha, de Porthmus, de Nésus, de Cérinthe, d'Oréum, de Dium & de quelques autres. Il parle aussi de la fontaine Aréthuse, du fleuve Lelante, & des eaux chaudes, nommées Ellopies. Mais, rien n'a plus contribué à la célébrité de l'isle d'Euboee, que son marbre de Caryste. Elle avoit aussi des montagnes, comme l'Ocha.

Cette isle est connue aujourd'hui sous le nom de Negrepont, dans l'Archipel. La terre en est très-fertile. Elle produit quantité de bled, de vin & de coton; l'huile, le miel y sont en grande abondance. Il y a de beaux & vastes pâturages, où l'on éleve des troupeaux sans nombre; la laine, les fromages & les autres denrées qu'on en tire, font une partie des richesses de l'isle. Il y avoit autrefois plusieurs villes fort peuplées, un très-grand nombre de gros bourgs, & plus de huit cens villages; mais, depuis que cette isle est passée sous la domination de Infideles, elle a beaucoup déchu. On y voit de hautes montagnes couvertes de neiges six mois de l'année.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*a*) ville de l'isle de même nom. Strabon, qui en fait mention, dit qu'elle fut engloutie par un tremblement de terre; & il remarque que cette isle est fort sujette à des vents souterreins qui la secouent.

Il y a eu d'autres lieux qui ont porté le nom d'Euboee, comme une ville de Macédoine, une autre de Sicile, &c.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*b*) nymphe, fille du fleuve Astérion, fut la nourrice de Junon.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*c*) eut de Mercure un fils qui fut nommé Polybe.

EUBŒENS, *Eubœenses*, Εὐβοῖοι, les habitans de l'isle d'Euboee. *Voyez* Euboee.

EUBOICUS SINUS. *Voyez* Cœla Eubœæ.

EUBOTAS, *Eubotas*, (*d*) Εὐβότας, athlete de Cyrene, ayant sçu de l'oracle d'Ammon, qu'il remporteroit le prix de la course, fit faire sa statue; & le jour même qu'il fut couronné, elle se trouva posée. On dit qu'il fut aussi vainqueur à la course du char en la même Olympiade, qui étoit la 93.[e]; mais, les Éléens rejettoient cette Olympiade, parce que ce furent les Arcadiens qui présiderent aux jeux.

(*a*) Strab. p. 447.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 54.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 70.
(*d*) Xenoph. p. 358.

EUBULE, *Eubula*, (*a*) jeune fille Athénienne, qui fut livrée avec Praxithée & Théope ses sœurs, par leur propre mere, pour être immolées, suivant l'ordre de l'oracle; afin de faire cesser par leur mort une rude famine qui désoloit l'Attique.

EUBULE, *Eubula*, l'une des filles de Danaüs.

EUBULE, *Eubulus*, (*b*) Εὔβουλος, disciple de Saint Paul, dont il est fait mention dans la deuxième épître à Timothée. Il est honoré par l'église Grecque le 28 de Février.

EUBULIDAS, *Eubulidas*, (*c*) officier qui étoit de Chalcis. Ce fut un de ceux que les Romains demanderent au roi Antiochus, qu'il leur livrât l'an 190 avant J. C.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*d*) Εὐβουλίδης, célebre statuaire d'Athènes. On ne sçait pas précisément en quel tems il vivoit; Pausanias est je crois le seul qui en parle; il eut un fils nommé Euchir, qui fut aussi un habile sculpteur.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*e*) Εὐβουλίδης, certain personnage, contre lequel Démosthène prononça une de ses harangues.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*f*) Εὐβουλίδης, fameux philosophe de la secte Mégarique, naquit à Milet, & vivoit sous la 105.e Olympiade, vers l'an 360 avant Jesus-Christ. Il fut disciple & successeur d'Euclide.

Il inventa dans la dialectique divers sophismes extraordinairement captieux & embarrassans, auxquels il donnoit différens noms, comme *le menteur*, *l'électre*, *le trompeur*, *le voilé*, *le sorite*, *le cornu*, *le chauve*. Pour faire connoître, par exemple, ce que c'étoit que le menteur, on supposoit un homme qui disoit, *je mens*, & puis on argumentoit de telle manière, que de ce qu'il disoit vrai, on concluoit qu'il mentoit, & de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il disoit vrai. *Si dicis te mentiri verumque dicis, mentiris. Dicis autem te mentiri, verumque dicis; mentiris igitur.* Pour Embarrasser davantage, on faisoit considérer que dans les raisonnemens semblables à celui-là, quant à la forme, la conclusion étoit vraie; *comment oserez vous rejetter la conclusion de celui-ci*, disoit-on, *pendant que vous admettez celle des autres?* Il haïssoit fort Aristote, qu'il a repris en quantité de choses. Athénée fait mention des livres qu'il avoit composés contre lui. Alexinus, Euphantus, & Apollonius, surnommé Saturne, furent ses disciples.

EUBULIDE, *Eubulides*, Εὐβουλίδης, auteur Grec, qui

(*a*) Æliam. p. 194, 195.
(*b*) Ad Timoth. Epist. 2. c. 4. v. 21.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 45.
(*d*) Pauf. p. 4, 479.
(*e*) Demosth. p. 882. *& seq.*
(*f*) Diog. Laërt. pag. 160. *& seq.* Athen. p. 354, 437. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 415.

écrivit la vie de Diogène le Cynique, & celle de Socrate, comme on le peut recueillir de ce que Diogène Laërce dit en parlant de ces deux Philosophes.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*a*) Εὐβουλίδης, Sicilien, qui étoit de la ville de Centuripes. Cicéron lui donne le surnom de Grosphus, & nous apprend qu'il tenoit dans sa patrie un rang considérable, autant par sa vertu & sa noblesse, que par ses richesses. Mais, toutes ces qualités ne l'empêcherent pas d'essuyer les plus indignes traitemens de la part d'Apronius. On lui enleva en outre tout le froment qu'il avoit.

EUBULIE, *Eubulia*, (*b*) Εὐβουλία, déesse du bon conseil. Cette déesse avoit un temple à Rome. Son nom est pris d'εὖ, *benè*, bien, & βουλή, *consilium*, conseil.

EUBULUS, *Eubulus*, (*c*) Εὔβουλος, fils de Carmanor, fut pere de Carmé, qui eut de Jupiter une fille nommée Britomartis.

EUBULUS, *Eubulus*, (*d*) Εὔβουλος, orateur Athénien, qui étoit fort accrédité parmi le peuple. Il étoit grand ami d'Eschine, & ennemi déclaré de Démosthène. Un jour que le premier étoit accusé par le second, Eubulus empêcha qu'on ne prononçât rien sur l'accusation. Les Juges mêmes se leverent avant que l'accusateur eût achevé de parler.

Cet Eubulus est sans doute le même dont parle Plutarque dans la vie de Phocion.

EUBULUS, *Eubulus*, (*e*) Εὔβουλος, surnommé Cettius, Poëte comique d'Athènes, étoit fils d'Euphranor. Il vivoit en la 101.[e] Olympiade, entre la comédie ancienne & la comédie moyenne. Selon Suidas, il avoit composé vingt-quatre pièces. On en trouve un bien plus grand nombre, citées par Athénée, & qu'il seroit trop long de rapporter ici.

EUBULUS, *Eubulus*, (*f*) Εὔβουλος, Philosophe, natif d'Alexandrie, prit les leçons d'Euphranor, & devint ensuite maître de Ptolémée.

(*g*) S. Jérôme cite un auteur Grec du nom d'Eubulus, qui avoit écrit une histoire de Mithra. Il est parlé dans Pausanias d'un Eubulus, fils de Spinter. Suidas fait mention d'un troisième Eubulus, qu'il qualifie très-illustre Démagogue.

EUBURIATES, *Euburiates*, (*h*) peuples de la Ligurie. Ils habitoient quelque part vers la côte de Gênes, selon Pline.

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 46.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 127.
(*c*) Pauf. p. 141.
(*d*) Plut. T. I. p. 744. Lucian. T. II. p. 942. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 95.
(*e*) Suid. T. I. p. 1067. Athen. p. 47. *& seq.*
(*f*) Diog. Laërt. p. 704.
(*g*) Pauf. p. 56. Suid. T. I. p. 1067.
(*h*) Plin. T. I. p. 149. Flor. L. II. c. 3.

Il en est aussi fait mention dans Florus.

EUCALPIDAS, *Eucalpidas*, Ἐυκαλπίδας, (*a*) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il fut employé à la conquête de l'Arcadie. C'est apparemment le même qui suit.

EUCALPIDAS, *Eucalpidas*, Ἐυκαλπίδας, (*b*) Arcadien, que Démosthène met au nombre de ceux qui ont trahi leur patrie.

EUCHADIE, *Euchadia*, (*c*) qui avoit été femme d'Exégiste. L. Pison se retira un jour à sa maison de campagne, depuis qu'elle avoit perdu son mari. Cette circonstance ne donne pas une idée trop avantageuse de la vertu d'Euchadie.

EUCHARISTIE, *Eucharistia*, du Grec Ἐυχαριςία, c'est-à-dire, action de graces, sacrement de la loi nouvelle, ainsi nommé parce que Jesus-Christ, en l'instituant dans la dernière Cene, prit du pain, & rendant graces à son Pere, bénit ce pain, le rompit, le distribua à ses Apôtres, en leur disant: *Ceci est mon Corps*; & que c'est le principal moyen par lequel les Chrétiens rendent graces à Dieu, par Jesus-Christ.

On l'appelle aussi *Cene du Seigneur*, parce qu'il fut institué dans la dernière Cene; *Communion*, parce que c'est le lien d'unité du Corps de Jesus-Christ & de l'Église; *Saint-Sacrement*, & parmi les Grecs, les *Saints Mystères* par excellence, parce que c'est le principal des signes des choses sacrées, établis par Jesus-Christ; *Viatique*, parce qu'il est particulièrement nécessaire pour fortifier les Fideles dans le passage de cette vie à l'autre. Les Grecs l'appellent *Synaxe* ou *Eulogie*, parce que c'est le lieu de l'assemblée du peuple, & la source des bénédictions de Dieu sur les Chrétiens.

Les Théologiens Catholiques définissent l'Eucharistie, un sacrement de la loi nouvelle, qui, sous les espèces ou apparences du pain & du vin, contient réellement, véritablement & substantiellement le Corps & le Sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ, pour être la nourriture spirituelle de nos ames, en y entretenant la vie de la grace. Ils la considerent aussi comme un sacrifice proprement dit, dans lequel Jesus-Christ est offert à Dieu son Pere, par le ministère des Prêtres, & renouvelle d'une manière non sanglante, le sacrifice sanglant qu'il fit de sa vie sur l'arbre de la Croix, pour la rédemption du genre humain. Par ce sacrifice de la nouvelle loi, les mérites de la mort & passion de Jesus-Christ, sont appliqués aux fideles; & on l'offre dans l'Église Catholique, pour les vivans & pour les morts.

(*a*) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*b*) Demosth. Orat. de Coron. p. 521.

(*c*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 70.

La matière de ce Sacrement est le pain de froment & le vin ; la discipline de l'Église Latine est de consacrer avec du pain azyme ou sans levain ; celle de l'Église Grecque est de se servir de pain levé ; l'un & l'autre est indifférent pour la validité du Sacrement. C'est un précepte de tradition ecclésiastique, de mêler un peu d'eau dans le vin ; la pratique en est constante parmi les Grecs & les Latins ; & elle est confirmée par Saint Cyprien & par les autres Peres. Ce mêlange figure l'union des Fideles avec Jesus-Christ.

La forme de ce Sacrement sont ces paroles de Jesus-Christ, pour le pain, *ceci est mon corps*, pour le vin, *ceci est le calice de mon Sang*, ou *c'est mon Sang* ; paroles que le Prêtre prononce, non pas en son propre nom, mais au nom de Jesus-Christ ; & par la vertu desquelles le pain & le vin sont transsubstantiés, ou changés au Corps & au Sang de Jesus-Christ.

Les Évêques & les Prêtres ont toujours été les seuls Ministres ou Consécrateurs de l'Eucharistie ; mais, anciennement, les Diacres la distribuoient aux Fideles, & ils pourroient encore aujourd'hui la dispenser, par ordre de l'Évêque.

Depuis l'institution de l'Eucharistie, les Chrétiens ont de tout tems célébré ce mystère dans leurs assemblées religieuses, dans lesquelles les Evêques ou les Prêtres bénissoient du pain & du vin, & les distribuoient aux assistans, comme étant devenus par la consécration, le vrai Corps & le vrai Sang de Jesus-Christ. De-là le respect qu'ils ont eu pour l'Eucharistie, & l'adoration qu'ils lui ont rendue, comme on peut s'en convaincre par les prieres qui, dans toutes les Lithurgies, suivent les paroles de la consécration, & qui sont autant d'actes ou de témoignages d'adoration, & de monumens de la foi des peuples. Les Cathécumenes & les Pénitens n'assistoient point à la consécration de l'Eucharistie, & ne participoient point à sa réception. Jusqu'au douzième siècle, les Fideles la recevoient sous les deux espèces du pain & du vin, tant dans l'Église Latine que dans l'Église Grecque. Cette dernière a retenu son ancien usage ; mais, l'Église Latine a adopté celui de n'administrer l'Eucharistie aux simples Fideles, que sous l'espèce du pain. Le retranchement de la coupe, ou de l'espèce du vin, a occasionné les guerres les plus sanglantes en Boheme dans le quinzième siècle, & l'on en agita le rétablissement au Concile de Trente ; mais, la discipline présente de l'Église à cet égard a prévalu.

EUCHE, *Euche*, Εὐχὴ, (a) certaine déesse, dont parle Lu-

(a) Lucian. Tom. I, p. 604.

cien. Ce nom veut dire vœu. On voit par-là quelle étoit cette déesse. Lucien dit qu'on pouvoit l'invoquer pour tout ce que l'on désiroit d'obtenir, & qu'elle ne s'opposoit à rien. Sans doute qu'une telle déesse étoit souvent invoquée.

EUCHÉNOR, *Euchenor*, Ἐυχήνορ, (*a*) fils de Polyide le devin, étoit un homme, qui, ayant de grandes richesses, avoit encore plus de vertu. Il faisoit son séjour ordinaire à Corinthe. Il s'embarqua avec les Grecs pour aller au siège de Troye, quoiqu'il sçût fort bien la funeste destinée qui l'attendoit sur le rivage de Troye; car, le vieux Polyide son pere lui avoit souvent prédit que s'il restoit à Corinthe, il feroit emporté par une cruelle maladie, & que s'il s'embarquoit avec les Grecs, il ne manqueroit pas de périr par le fer des Troyens. Dans cette extrêmité, pour se mettre à couvert de la honteuse amende à laquelle les Grecs l'auroient condamné, s'il avoit refusé de les suivre, & pour n'avoir pas le déplaisir d'être sans honneur la proie d'une longue & douloureuse maladie, il préféra de s'embarquer. Pâris le blessa d'une fleche au-dessous de l'oreille; toutes ses forces l'abandonnerent en même tems, & les horribles ténebres de la mort l'envelopperent.

Cet Euchénor est donc comme Achille, qui alla à Troye, quoiqu'il sçût bien qu'il y périroit. Cela nuiroit un peu au caractère d'Achille, dont tous les traits doivent être uniques & supérieurs à tout, & qui doit règner sans rival dans ce ton héroïque; mais, voici entre Euchénor & lui deux différences essentielles, qui conservent au héros du poëme toute sa supériorité. Achille n'allant point à Troye, devoit vivre longtems, & Euchénor devoit être bientôt emporté par une cruelle maladie; Achille, comme indépendant & comme Roi, pouvoit demeurer tranquillement chez lui sans être exposé à rien de honteux; & Euchénor, comme particulier, devoit, ou marcher, ou être condamné à une amende ignominieuse. Car, anciennement on condamnoit à des amendes considérables, les particuliers qui refusoient d'aller à la guerre, quand leur Prince les y appelloit. Voilà pourquoi cet Euchénor va à Troye sçachant bien qu'il y doit mourir. Il préfere un moindre mal, qui est la mort par l'épée, à deux maux plus grands, qui sont la mort par une douloureuse maladie, & la honte. Il n'a rien de commun avec Achille. Je ne puis assez m'étonner, dit Madame Dacier, que celui qui a procuré la plus belle édition que nous ayons de Didyme, ait choisi pour interprête Latin celui qui a pu expliquer

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 663. *&* *seq.* Lucian. T. II. p. 1002.

ce vers de cette manière : *Ideo simul gravem cædem declinabat Græcorum ;* car, c'est tout le contraire ; Euchénor préféra d'aller à l'armée. Le Grec dit très-clairement : *Ideo simul gravem mulctam declinabat Græcorum ; il évitoit en même tems, & une grosse amende, & une grande maladie.*

EUCHIDAS, *Euchidas*, (*a*) Εὐχίδας, Platéen. Après la bataille de Platées, les Lacédémoniens & les Athéniens ayant envoyé en commun à Delphes consulter l'oracle, sur le sacrifice qu'ils devoient faire, le dieu leur répondit : *Qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice, avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le païs, parce qu'il avoit eté souillé & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appellé l'autel commun.*

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allerent d'abord dans tout le païs, & firent éteindre tous les feux ; & Euchidas s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour là mille stades. En arrivant, il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emporterent & l'enterrerent dans le temple de Diane, surnommée Eucléa, & mirent sur son tombeau cette épithaphe en un seul vers : *Ci gît Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.*

Dans nos Cartes, il n'y a que quatre cens stades, cinquante mille pas de Platées à Delphes. Mais, Plutarque est plus croyable que nos Géographes, car il avoit souvent fait ce chemin ; il en compte cinq cens ; ainsi, Euchidas fit ce jour là mille stades, ou cent vingt cinq mille pas, c'est-à-dire, quarante lieues à vingt-cinq stades par lieues.

Le Lecteur a dû remarquer un trait de superstition bien singulier, & dont nous ne croyons pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple ; tout le feu d'un païs éteint par religion, parce qu'il avoit été souillé par les Barbares ; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces étrangers.

EUCLÉA, *Eucléa*, Εὐκλεία, surnom de Diane. *Voyez* Diane Eucléa.

EUCLIDAS, *Euclidas*, (*b*) Εὐκλείδας, Lacédémonien, qui vécut du tems d'Artaxerxe Mnémon. Un jour, Euclidas

(*a*) Plut. Tom. I. p. 331.

(*b*) Plut. T. I. 1013.

ayant

ayant dit bien des choſes contre ce Prince avec beaucoup d'inſolence, il ſe contenta de lui faire dire par ſon Capitaine des gardes : *Tu peux dire contre le Roi tout ce qu'il te plaît, & le Roi peut non ſeulement dire, mais faire tout ce que bon lui ſemble.*

EUCLIDAS, *Euclidas*, (*a*) Εὐκλείδας, frere de Cléomene, roi de Sparte. Il fut aſſocié par ſon frere à la royauté, & ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois enſemble de la même famille.

Un jour que Cléomene s'étoit emparé de quelques hauteurs, Antigonus, roi de Macédoine, marcha contre lui avec les troupes des Achéens. Les chefs des Illyriens, voulant forcer les Lacédémoniens qui leur étoient oppoſés, s'ébranlerent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demeuroit en bataille ſans faire aucun mouvement, ſelon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, qui commandoit de ce côté là, ayant appris que les Illyriens s'avançoient ſans être ſoutenus par la cavalerie, détache promptement ſon infanterie la plus légèrement armée, & l'envoie par les derrières attaquer les Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légère d'Euclidas, ayant fait tourner tête aux Illyriens, les enfonça & les mit en déſordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber ſur cette infanterie d'Euclidas & de la renverſer, & que c'étoit-là le moment de le faire, en dit d'abord ſon avis aux officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Mais, ces officiers, bien loin d'entrer dans ſon ſentiment, le traiterent de fou & de viſionnaire; car, ſa réputation n'étoit pas encore aſſez grande ni aſſez établie pour autoriſer & pour hazarder cette manœuvre dans une occaſion ſi délicate & ſi importante.

Philopœmen ne ſe rebuta point; & ſeul avec ſes citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand carnage. Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarraſſés de ce qui les arrêtoit, monterent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont la force conſiſtoit dans l'union étroite de ſes parties, dans le ſerrement de ſes rangs, dans la roideur égale de ſes piques hériſſées & multipliées, dans l'impétuoſité uniforme de ce corps maſſif, qui par ſon poids renverſoit & accabloit tout ce qui s'oppoſoit à ſa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine ſe-

(*a*) Plut. T. I. 358, 359, 818. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 315, 331, 332.

roit descendu, avec ses troupes moins pesantes & moins embarrassées, fort loin au devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter; il l'auroit harcelée de toutes parts; & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille; & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainsi le haut de la montagne à mesure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendoit de la qualité de ses armes & de la disposition de ses gens, profitant de la commodité du poste qu'il occupoit, il les auroit facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, se flattant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croyant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée, il resta sur le sommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réservé assez de terrein pour faire un mouvement en arrière, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas long-tems la pesanteur de l'armure & l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne, qui s'étoit aussitôt rangée sur la hauteur, & mise en état de combattre; & Euclidas, qui n'avoit de terrein ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bien-tôt renversé, vers l'an 223 avant Jesus-Christ.

EUCLIDE, *Euclides*, (a) Ε'υκλείδης, célebre Philosophe, natif de Mégare, fit beaucoup d'honneur à sa patrie. Il étoit si passionné pour Socrate, dont il étoit disciple, qu'il se déguisoit en femme, & passoit toutes les nuits de Mégare à Athènes, pour éviter les peines décernées par les Athéniens, contre ceux de Mégare qui oseroient entrer dans leur ville, & revenoit de vingt milles le matin dans son païs. Le philosophe Taurus, pour attirer ses disciples à l'étude de la Philosophie, après leur en avoir fait voir tous les avantages, leur rappelloit souvent l'exemple d'Euclide. Celui-ci vivoit environ quatre-vingt-dix ans avant le Géometre du même nom, qui étoit d'Alexandrie. Après la mort de Socrate, la crainte des Tyrans obligea Platon & les autres disciples de Socrate à sortir d'Athènes; ils se retirerent à Mégare, où

(a) Diog. Laërt. pag. 158. *& seq.* Suid. Tom. I. pag. 1079. Strab. pag. 393. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 414, 415. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 10. Tom. XVI. p. 136, 137.

Euclide les reçut, & leur procura le meilleur traitement qu'il put.

Euclide ne suivit point son maître ; car, au lieu de s'attacher principalement à la doctrine des mœurs, il se mit à rafiner sur les subtilités de la Logique. Il fonda une secte qui passa pour une branche, ou plutôt pour une continuation de l'école de Xénophane, de Parménide, & de Zénon d'Élée. Ceux qui suivirent sa méthode de philosopher, furent nommés Mégariques, *Megarici*, puis *Disputeurs*, & enfin *Dialecticiens*. On ne connoît guère le détail de ses opinions, & il est assez difficile de comprendre quelque chose dans sa doctrine sur la nature du bien. Il le faisoit unique sous différens noms ; on l'appelle, disoit-il, tantôt *Prudence*, tantôt *Dieu*, tantôt *Entendement*, & ainsi du reste. Il nioit tout ce qui étoit contraire à ce bien, disant qu'il n'existoit point. Il n'employoit que des conclusions dans ses disputes, & par-là on peut juger de l'ardeur & de l'impétuosité qu'il y apportoit, n'y ayant rien qui soit plus capable d'embarrasser & d'étourdir ceux qui soutiennent une these, que la véhémence avec laquelle un disputant entasse des conclusions l'une sur l'autre, *donc*, *donc*, *donc*. Il inspira ce caractère d'esprit à ses disciples. Ce fut une fureur de disputer.

On dit qu'Euclide ayant un jour entendu son frere dire dans sa colère, contre quelqu'un qui l'avoit offensé : *Que je meure si je ne me venge ; & moi*, répliqua-t-il, *je mourrai à la peine, si je ne puis calmer votre transport, & faire que vous m'aimiez encore plus que vous n'avez fait jusqu'ici.*

Eubulide, qui lui succéda, fut l'inventeur de divers sophismes extraordinairement captieux & embarrassans, dont on trouvera un exemple à l'article d'Eubulide. Alexinus, qui succéda à Eubulide, fut grand amateur de la dispute. Diodore, autre disciple d'Eubulide, s'entêta & s'infatua si fort de cette espèce de combat, qu'il mourut de déplaisir, pour n'avoir pu résoudre sur le champ les questions de dialectique que Stilpon lui avoit faites. Cette secte d'Euclide ne peut pas avoir beaucoup contribué à l'éclaircissement de la vérité ; car, rien n'est plus propre à brouiller, & à obscurcir les matières, & à jetter des doutes dans l'esprit des auditeurs & des lecteurs, que l'application aux subtilités & aux quintessences de la Logique, qui dégénerent presque toujours en chicanes, en opiniâtreté, en mauvaise foi, & en vanité de Sophiste. On ne sçait rien du systême de Physique de ces Philosophes ; il n'y a guère d'apparence que leur passion de rafiner les idées dialecticiennes, leur ait laissé, ou l'envie, ou le loisir de travailler à l'application des effets de la nature.

On attribue à Euclide six

dialogues intitulés, *Lamprias*, *Eſchines*, *Phœnix*, *Criton*, *Alcibiade*, & de l'*Amour*. Eubulide fut ſon diſciple & ſon ſucceſſeur. Euclide floriſſoit ſous la 97.e Olympiade, vers l'an 390 avant J. C.

EUCLIDE, *Euclides*, (*a*) Ε'υκλείδης, l'un des trente tyrans que Lyſandre donna aux Athéniens.

EUCLIDE, *Euclides*, (*b*) Ε'υκλείδης, Phliaſien, fameux devin, fils de ce Cléagoras, qui avoit peint les Songes dans le Lycée. Il étoit à Lampſaque, lorſque Xénophon arriva dans cette ville avec ce qui lui reſtoit des dix mille Grecs, & cet Hiſtorien rapporte un entretien qu'il eut avec Euclide. Celui-ci félicitoit Xénophon de ce qu'il étoit revenu en bonne ſanté, & lui demandoit combien il avoit d'argent. Xénophon lui jura qu'il n'en auroit pas aſſez pour s'en retourner chez lui, à moins qu'il ne vendît ſon cheval, & tout ce qu'il avoit avec lui. Euclide n'en vouloit rien croire. Mais enſuite, ceux de Lampſaque ayant envoyé des préſens à Xénophon, il offrit un ſacrifice à Apollon. Euclide, qui étoit auprès de lui, ayant examiné les entrailles de la victime, lui dit alors qu'il n'avoit point d'argent.

EUCLIDE, *Euclides*, (*c*) Ε'υκλείδης, officier Corinthien. Denys, tyran de Syracuſe, ſe voyant à la veille d'être forcé dans la citadelle où il s'étoit enfermé, envoya des ambaſſadeurs à Timoléon pour lui livrer la place. Timoléon ſur le champ y fit filer Euclide & Télémaque avec quatre cens ſoldats. Ces troupes étant entrées heureuſement dans la citadelle, s'en ſaiſiſſent & s'emparent de tous les meubles du tyran & de toutes les proviſions qu'il avoit faites; car, il y avoit quantité de chevaux, toutes ſortes de machines de guerre & de traits; & on trouva juſqu'à ſoixante-dix mille paires d'armes qu'on y avoit amaſſées de longue main.

EUCLIDE, *Euclides*, (*d*) Ε'υκλείδης, dont Démoſthène fait mention dans ſa harangue contre Timocrate. Cet orateur parle de loix portées par cet Euclide.

EUCLIDE, *Euclides*, (*e*) Ε'υκλείδης, fameux mathématicien, étoit d'Alexandrie, où il enſeigna ſous Ptolémée, fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Valere Maxime, avec Euclide de Mégare.

Il paroît qu'Euclide le Mathématicien s'eſt uniquement ou principalement occupé à la géométrie ſpéculative. Il nous a laiſſé un ouvrage intitulé *les Élémens* de Géométrie, en quinze livres. On doute pourtant

(*a*) Xenoph. p. 461.
(*b*) Xenoph. p. 425.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 243.
(*d*) Demoſt. Orat. in Timocrat. p. 779.

(*e*) Cicer. de Orator. L. III. c. 72. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 607. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 86, T. XVI. p. 136.

si les deux derniers sont de lui. Ses élémens contiennent une suite de propositions, qui sont la base & le fondement de toutes les autres parties des Mathématiques. Son livre est regardé comme un des plus précieux monumens qui nous soient venus des Anciens par rapport aux sciences naturelles. Il avoit aussi écrit sur l'optique, la catoptrique, la musique & sur d'autres matières sçavantes.

On a remarqué que le fameux M. Pascal, à l'âge de douze ans, sans avoir jamais lu aucun livre de Géométrie, ni connu autre chose de cette science, sinon qu'elle enseignoit le moyen de faire des figures justes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entr'elles, arriva, par la seule force de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide.

EUCLIDE, *Euclides*, (*a*) Εὐκλείδης, Athénien, qui s'opposa à ce que ses concitoyens favorisassent Aratus.

EUCRATE, *Eucrates*, (*b*) Εὐκράτης, Leucadien, dont il est parlé dans une harangue de Démosthène.

EUCRATE, *Eucrates*, (*c*) Εὐκράτης, Carthaginois, fut pere de l'historien Proclès ou Proclus.

EUCRATE, *Eucrates*, (*d*) Εὐκράτης, Sicyonien. C'étoit, selon Lucien, un vieillard qui n'avoit point d'enfans, & qui cependant possédoit de grandes richesses. Il étoit sans cesse obsédé par une multitude de gens, qui en vouloient à sa succession.

EUCRATE, *Eucrates*, (*e*) Εὐκράτης, Philosophe, dont parle le même Lucien. Ce Philosophe fit un jour la débauche chez un de ses amis, qui célébroit le jour de la naissance de sa fille; & après avoir bien bu & philosophé, il se prit de paroles avec le Péripatéticien Euthydème, qui soutenoit opiniâtrément des choses contestées; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui lui fit mal à la tête, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lit au retour, après avoir serré les viandes qu'il avoit données à garder à son valet, qui étoit derrière lui à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. Eucrate avoit pourtant remporté la victoire, quoique ce ne fût pas, comme on dit, sans coup férir. Car, comme l'autre étoit querelleur & opiniâtre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il lui avoit jetté à la tête une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison, & lui avoit fait un grand abreuvoir à mouches, & par ce moyen étoit devenu victorieux.

EUCRATE, *Eucrates*, (*f*) Εὐκράτης, personnage fort ri-

(*a*) Plut. T. I. p. 1046.
(*b*) Demosth. Orat. in Neær. p. 866.
(*c*) Pauf. p. 123.
(*d*) Lucian. T. II. p. 225, 226.
(*e*) Lucien. T. I. p. 539. *& seq.*
(*f*) Lucian. T. II. p. 240. *& seq.* p. 466. *& seq.*

che, que Lucien introduit dans plusieurs de ses dialogues. C'étoit un bon homme, comme le prouvent quelques traits que nous allons citer. » Écoute, » dit-il à un incrédule, [cet » incrédule, c'est Lucien lui-» même] écoûte, dis-je, une » chose qui m'est arrivée de-» puis cinq ans, & que je prouve-» rai par de bons témoins. Com-» me j'étois aux champs pendant » la vendange, & que je me » promenois seul en un bois sur » le midi dans une profonde rê-» verie, j'entendis première-» ment japper des chiens, & » je crus que c'étoit mon fils qui » chassoit avec ses camarades, » comme il avoit coûtume. » Mais, quelque tems après, » j'ouis la terre trembler avec » un bruit comme de tonnerre, » & je vis venir à moi un spec-» tre de la hauteur des cedres, » avec une torche à une main, » & une épée à l'autre, haute » de vingt coudées. C'étoit une » femme coeffée de serpens, » comme on peint Méduse, » dont les uns étoient entortil-» lés au tour de son cou en » forme de carcans, & les au-» tres étoient épars sur ses » épaules; mais, de la ceintu-» re en bas, elle étoit faite » comme un dragon. Enfin, » c'étoit le plus effroyable » monstre qu'on ait jamais vu, » & tout mon poil se dresse en-» core du souvenir..... Dino-» maque prenant la parole : » de quelle taille étoient les » chiens, puisque le véneur » étoit si grand? Plus grands » que des éléphans, répondit » Eucrate, mais noirs, sales, » velus & tout hérissés. Ce » spectacle m'arrêta tout court, » ajoûta-t-il; mais, comme » j'eus tourné en-dedans la » pierre de l'anneau que l'Ara-» be m'a donné, le fantôme » disparut, & s'abîma dans les » enfers, après avoir frappé » la terre du pied. Je m'ap-» prochai tout curieux, pour » regarder par cette ouverture; » & m'appuyant contre un ar-» bre, de peur de tomber, je » découvris clairement l'A-» chéron, le Phlégéton & le » Cerbere, & je reconnus quel-» ques-uns d'entre les morts, » & mon pere même, en l'état » où nous l'avions enseveli. » Que faisoient-ils là bas, dit » Ion? Ils étoient par troupes, » reprit Eucrate, qui s'entre-» tenoient dans un pré d'As-» phodele. «

L'incrédule n'ajoûtant pas foi à ce conte, non plus qu'à quelques autres dont on l'accompagna; » Je veux, reprit » Eucrate, te dire encore une » chose à laquelle peut-être tu » te rendras; car, j'en suis » témoin oculaire. Comme on » m'eut envoyé jeune étudier » en Égypte, il me prit envie » de voir les raretés du païs, » & entr'autres la statue de » Memnon, qui fait du bruit » au lever du soleil. J'y allai » donc, & je n'ouis pas seule-» ment quelque son comme les » autres; mais, elle me pro-

» nonça un oracle, que je rapporterois, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moi un scribe de Memphis, qui avoit demeuré dans une grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la déesse Isis lui avoit appris tous ses mystères, de sorte qu'il étoit en grande vénération. C'est Pancrate mon Précepteur, dit Dinomaque, qui est un grand homme camus, vêtu de lin, qui a les jambes grêles, les lèvres grosses, la tête rase, & parle bon Grec. Lui-même, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord; mais, voyant qu'il montoit sur des crocodiles, & apprivoisoit des bêtes farouches, je reconnus que c'étoit un homme divin; & je tâchai de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien, qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous étions arrivés à l'hôtellerie, il coeffoit un bâton ou quelque manche de balai, & l'habilloit en homme; & après avoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit trotter ce bâton par le logis, & faire tout ce qu'il falloit; & quand c'étoit fait, il lui rendoit sa première forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoiqu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachai en un coin, tandis qu'il faisoit ses mystères, & je l'ouis prononcer un mot à trois syllabes, que je retins; & sitôt qu'il fut sorti, je le prononcai sur un pilon qui fut aussitôt animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais, comme il en eut apporté un seau, & que je lui eus commandé de s'arrêter, il n'en voulut rien faire, & se mit toujours à en tirer, jusqu'à ce qu'irrité de sa désobéissance, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupai en deux d'un coup de cognée; mais, chaque pièce commença à puiser séparément; ce qui me mit fort en peine, jusqu'à ce que le magicien arriva, qui défit l'enchantement, & puis après disparut. Sçais-tu encore ce mot, qui put faire un si grand miracle, interrompit Dinomaque? Oui, dit Eucrate; mais, si le fantôme se mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison; car je ne le pourrois faire cesser? «

Ce nouveau trait n'étoit pas plus capable que les autres de convaincre un incrédule. Et celui-ci, justement indigné: » N'avez-vous point de honte, leur dit-il, à votre âge, & dans l'estime où vous êtes, de venir conter ces fadaises, quand ce ne feroit que pour le respect de ces jeunes gens, dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition

» pour toute leur vie ? «

EUCRATE, *Eucrates*, (a) Εὐκράτης, Athénien qui étoit du Pirée. C'étoit un de ces orateurs qui s'étoient élevés pendant les divisions, & avoient passé comme des torrens, gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise.

EUCRATE, *Eucrate*, (b) est le nom d'une des Néréïdes, ou nymphes Marines.

EUCRATIDE, *Eucratides*, *Eucratidas*, Εὐκρατίδας, (c) roi des Bactriains. Ce Prince monta sur le trône de cette nation, dans le même tems que Mithridate reçut la couronne des Parthes. Eucratide s'étoit signalé en plusieurs combats; mais, comme les pertes qu'il y avoit faites, eurent entièrement consumé ses forces, & qu'il se vit assiégé par Démétrius roi des Indes, il sçut, par les sorties continuelles qu'il fit à la tête de trois cens hommes seulement, fatiguer à tel point son ennemi qui en avoit soixante mille, qu'il le força de lever le siège après l'avoir soutenu cinq mois. Affranchi de ce péril, il alla subjuguer les Indes. Il en revenoit victorieux, lorsque son fils, qu'il avoit associé à l'Empire, l'assassina sur la route. Ce fils dénaturé, ne désavouant point son parricide, comme s'il eût tué un ennemi & non un pere, conduisit son chariot sur les traces de son sang, & défendit qu'on lui donnât la sépulture.

Le parricide d'Eucratide [il portoit le même nom que son pere] ne resta pas long-tems impuni; car, les Scythes ayant attaqué la Bactriane d'un côté, & les Parthes ayant fait la même chose de l'autre, Eucratide fut chassé du trône, & tué dans la suite, en voulant y remonter.

EUCRITE, *Eucritus*, Εὔκριτος, ami d'Evéphene. *Voyez* Evéphene.

EUCRITE, *Eucritus*, (d) Εὔκριτος, fameux usurier, dont parle Lucien.

EUCRITE, *Eucritus*, (e) Εὔκριτος, jeune homme qui aimoit la courtisanne Corinne, selon le même Lucien.

EUCTÉMON, *Euctemon*, (f) Εὐκτήμων, étoit archonte d'Athènes, en la 93.e Olympiade.

EUCTÉMON, *Euctemon*, Εὐκτήμων, (g) Athénien, dont parle Démosthène, étoit du bourg de Lusis.

EUCTRÉSIENS, *Euctresii*, Εὐκτρήσιοι, (h) nom d'un peuple, dont il est parlé dans Xénophon. Les Commentateurs aimeroient mieux lire Eutrésiens, comme on lit dans Pausanias; mais, peut-être seroit-il plus à propos de corriger le texte de Pau-

(a) Lucian. T. II. p. 937, 938.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.
(c) Just. L. XLI. c. 6. Strab. p. 515. & seq.
(d) Lucian. T. II. p. 846. & seq.
(e) Lucian. T. II. p. 721.
(f) Xenoph. p. 433.
(g) Demosth. Orat. in Midi. p. 619.
(h) Xenoph. p. 619.

ſanias ſur celui de Xénophon. *Voyez* Eutréſiens.

EUCTUS, *Euctus*, Εὔυκτος, (*a*) gouverneur de la ville de Pella, l'an 168 avant l'Ére Chrétienne. Après que Perſée, roi de Macédoine, eut été vaincu par les Romains, Euctus le reçut à Pella dans ſon palais avec ſes pages. Ce Prince ne reſta pas long-tems dans cette ville, & en étant ſorti, il prit le chemin d'Amphipolis.

Plutarque nous donne Euctus pour l'un des deux gardes du tréſor de Perſée. L'autre ſe nommoit Eudéus. Plutarque ajoûte que Perſée tua de ſa main, à coups de poignard, ces deux officiers, parce qu'ils avoient eu la hardieſſe de lui repréſenter les fautes qu'il avoit faites, & qu'avec une liberté hors de ſaiſon, ils lui avoient donné leurs conſeils ſur ce qu'il devoit faire pour ſe relever. Ce double meurtre fut cauſe que tous ceux qui étoient alors auprès de Perſée, l'abandonnerent. Il ne reſta auprès de ſa perſonne que trois officiers & quelques ſoldas Crétois.

EUDAIMONIE, *Eudaimonia*, Εὐδαιμονία, nom que les Grecs donnoient à la déeſſe appellée Félicité par les Latins. *Voyez* Félicité.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (*b*) Corinthien, qui, en mourant, fit un teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à un ami; car, n'ayant pour tout bien que deux amis, nommés l'un Charixene, l'autre Arétée, il laiſſa à l'un de nourrir ſa mere, & à l'autre de marier ſa fille; & Charixene étant mort cinq jours après, ſoit de regret, ou autrement; Arétée qui reſtoit, exécuta la commiſſion de tous les deux; car, ils étoient ſubſtitués l'un à l'autre; & pour rendre ſon action plus illuſtre, il maria la fille de ſon ami & la ſienne en un même jour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit juſqu'à la mort, quoique le peuple criât que le défunt avoit trouvé le ſecret d'hériter après ſa mort de ſon ami.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (*c*) capitaine Lacédémonien. L'an 382 avant l'Ére Chrétienne, les Lacédémoniens ayant déclaré la guerre aux Olynthiens, firent partir leurs troupes ſous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des Éphores que Phébidas ſon frere commanderoit celles qui devoient bientôt ſuivre, & ſe joindre aux ſiennes. Quand Eudamidas fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui étoit auſſi appellée la Thrace, il mit des garniſons dans les places qui eurent recours à lui, s'empa-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 43. Plut. T. I. p. 266.
(*b*) Lucian. T. II, p. 68. *& ſeq.*
(*c*) Xenoph. p. 556. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 333.

ra de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendirent sans faire de défense, & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (*a*) étoit, selon Pausanias, fils d'Archidame, roi de Lacédémone, & frere d'Agis. Il succéda à son frere qui fut tué dans le combat livré par Antipater, Général d'armée d'Alexandre, aux troupes des Lacédémoniens, la première année de la 114.e Olympiade, 324 ans avant Jesus-Christ. Eudamidas fut pere d'un autre Agis, qui eut pour fils Eurydamidas.

Selon Polybe, auteur digne de foi en matière d'Histoire, cet Eudamidas fut pere d'Archidame, quatrième du nom, qui au rapport de Plutarque, eut pour fils un autre Eudamidas, dont naquit Agis, troisième du nom. A cet Agis succéda Eurydamidas, que Cléomène fit empoisonner.

EUDAMUS, *Eudamus*, Εὔδαμος, (*b*) officier qui commandoit les éléphans d'Eumene. Cet officier, ayant été informé d'un complot qui se tramoit contre Eumene, alla sur le champ lui en donner avis, non par aucune bonne volonté qu'il eût pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement par la crainte où il étoit de perdre l'argent qu'il lui avoit prêté. Eumene le rémercia & le loua extrêmement de son affection & de sa fidélité; & rentrant dans sa tente, il dit à ses amis, *qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces.*

EUDÉMON, *Eudæmon*, (*c*) Εὐδαίμων c'est-à-dire, Heureux, surnom qu'on donna au second Prince de la famille des Battes, au rapport de Plutarque.

EUDÉMON, *Eudæmon*, (*d*) Εὐδαίμων, lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince l'établit chef des Thraces, en la place de Philippe, qui avoit été assassiné.

EUDEMUS, *Eudemus*. (*e*) Il y a des éditions de Quinte-Curse qui lisent ainsi ce nom. Les autres portent Charideme, que l'Historien qualifie Athénien, parce que ceux d'Athènes lui avoient accordé le droit de bourgeoisie. *Voyez* Charideme.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (*f*) Εὔδημος, Philosophe de l'isle de Cypre, sur la mort duquel Aristote composa son dialogue de l'Ame, se joignit à Dion pour délivrer la Sicile de la tyrannie de Denys.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (*g*)

(*a*) Pauf. p. 178. Plut. T. I. p. 796.
(*b*) Plut. T. I. p. 593.
(*c*) Plut. T. I. p. 218.
(*d*) Q. Curt. L. I. c. 1.
(*e*) Q. Curt. L. III. c. 2.
(*f*) Plut. T. I. p. 967.
(*g*) Plut. T. I. p. 830.

Εὔδημος, de la ville de Pergame, après la mort d'Attale Philopator, apporta à Rome le testament de ce Prince, qui avoit institué le peuple Romain son héritier.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (*a*) Εὔδημος, médecin & confident de Liville, fut associé à un complot formé par cette Princesse & par Séjan, contre les jours de Drusus; & il prêta pour un crime détestable le ministère de son art, qui lui donnoit chez Liville des entrées fréquentes & non sujettes à soupçon. On fit donc prendre à Drusus un poison qui n'agit que lentement; ce qui trompa Tibere, qui crut qu'il étoit mort de maladie naturelle. Et ce ne fut que plusieurs années après, qu'on découvrit l'horrible mystère. Eudémus, appliqué à la question, avoua tout.

EUDERCE, *Euderces*, (*b*) Εὐδέρκης, certain homme dont parle Démosthène dans sa harangue contre Aristocrate.

EUDÉUS, *Eudæus*, (*c*) Εὐδαῖος, officier du roi Persée, & l'un des gardes du trésor de ce Prince. *Voyez* Euctus.

EUDIANAX, *Eudianax*, (*d*) Εὐδιάναξ, pere de Nyctérion. Ce sont deux personnages feints d'un Dialogue de Lucien.

EUDICUS, *Eudicus*, (*e*) Εὔδικος, le dernier des Ephores de Sparte, pendant la guerre du Péloponnèse.

EUDICUS, *Eudicus*, (*f*) Εὔδικος, l'un des lieutenans de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il contribua à soumettre la Thessalie aux Macédoniens.

EUDIÉRU, *Eudieru*, (*g*) nom que Tite-Live donne à une tour. Pour pouvoir se former une idée de la situation de cette tour, il faut observer que les Romains étant campés entre Azore & Dolique, dans la Perrhébie, & voulant passer de là dans la Macédoine, envoyerent devant un corps de troupes de quarante mille hommes, & que ces troupes, à cause de la difficulté des chemins, n'ayant fait que cinq lieues en deux jours, camperent autour d'un lieu qu'on appelloit la tour d'Eudiéru. On voit par ce récit, que ce lieu n'étoit qu'à cinq lieues, ou comme porte le texte, qu'à quinze milles d'Azore & de Dolique.

Au reste, l'endroit où Tite-Live fait mention d'Eudiéru, est fort défectueux; & si ce mot n'a point souffert lui-même d'altération, il pourroit être dérivé de διερὸς, qui signifie humide. C'est pourquoi, la tour d'Eudiéru aura été ainsi appellée à cause de la douceur & de la bonté des eaux.

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 3. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 523 524, 561.

(*b*) Demost. Orat. in Aristocr. p. 758.

(*c*) Plut. T. I. p. 267.

(*d*) Lucian. T. I. p. 719.

(*e*) Xenoph. p. 462.

(*f*) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*g*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2, 3.

EUDOCIE, *ou* EUDOXIE, *Eudocia*, *Eudoxia*. *Voyez* Athénaïs.

EUDORE, *Eudora*, (*a*) nom qui fut attribué à l'une des Néréïdes. Ce fut aussi le nom d'une nymphe Océanide. Une des Hyades porta encore le même nom.

EUDORUS, *Eudorus*, (*b*) Εὔδωρος, fils de Polymele & de Mercure. Phylas, pere de Polymele, l'ayant retiré dans son palais, prit soin de son éducation, l'aima tendrement, & le fit élever comme son propre fils. Ce fut depuis un des capitaines Grecs qui allerent au siège de Troye.

EUDOSES, *Eudoses*, (*c*) peuple de Germanie, compris entre les Sueves septentrionaux. Ils habitoient la partie de la Poméranie où sont les villes de Stralsund & de Bar, c'est-à-dire, la partie la plus occidentale. Le temple de Herthe si révéré des Germains, rendoit leur païs célebre. Il étoit dans une isle de la mer Baltique, & cette isle étoit commune à sept peuples. Bunitium, que tous les Géographes expliquent par Stralsund, étoit leur principale retraite.

EUDOXE, *Eudoxus*, (*d*) Εὔδοξος, fils d'Eschine, naquit à Cnide, & vivoit sous la 97.e Olympiade, vers l'an 392 avant Jesus-Christ. Il fut astrologue, géometre, médecin & législateur, & apprit la géométrie sous Archytas, & la médecine sous Philistion de Sicile. Sotion, dans ses successions, dit qu'il fut aussi auditeur de Platon. Après avoir reçu quelque tems les leçons de ce dernier, il ne fut pas satisfait de ce qui s'enseignoit sur l'astronomie dans les écoles d'Athenes. Il alla donc en Égypte puiser cette source, & ayant obtenu une lettre de recommandation d'Agésilaüs, roi de Lacédémone, à Nectanébus, roi d'Égypte, il demeura seize mois avec les astronomes de ce païs-là, pour profiter de leurs conférences. A son retour, il composa plusieurs livres d'astronomie, & entr'autres la description des Constellations qu'Aratus mit en vers quelque tems après par l'ordre d'Antigonus.

On attribue les hypotheses suivantes à Eudoxe. Il supposa, 1.° que la terre étant immobile au centre du monde, les planetes & les étoiles étoient emportées au tour d'elle d'orient en occident, par un mouvement général, dont la révolution s'achevoit en vingt-quatre heures.

2.° Que chaque planete étoit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71, 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 460.

(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 179. *& seq.*

(*c*) Tacit. de Morib. Germ. c. 4.

(*d*) Suid. T. I. p. 1072. Diog. Laërt. p. 622. *& seq.* Strab. p. I, 390, 391, 550, 656. Plut. T. I. p. 305. Cicer. de Divinat. L. II. c. 87. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 623. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 12, 70. T. XVIII. p. 106.

attachée à un cercle particulier, qui l'emportoit en même tems dans un sens contraire ; c'est-à-dire, d'occident en orient, & la faisoit reculer d'une certaine quantité, pendant chaque révolution diurne, mais dans un autre plan que celui de l'équateur.

3.° Que ce second cercle étoit emporté lui-même par un troisième, qui éloignoit d'abord les deux premiers du plan de l'écliptique du soleil, pour les en rapprocher en suite, ce qui causoit l'apparence du mouvement des planetes en latitude.

4.° Enfin, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter & Saturne avoient un quatrième mouvement, qui les portoit suivant leur écliptique, mais dans un sens contraire à celui de leur mouvement propre, & qui causoit les apparences de station, de rétrogadation & d'accélération. Ces cercles ou spheres étoient au nombre de vignt-six.

Euxode publia des Ephémérides, où l'année étoit distribuée en ses parties, suivant le cours du soleil & des planetes, & pour cela il est appellé par Cicéron, par Strabon & par Aulu-Gelle, le pere & l'inventeur des fastes. Lucain dit, en parlant de soi à la manière des Poëtes, c'est-à-dire, avec beaucoup de suffisance :

Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

La patrie d'Eudoxe lui fut redevable de plusieurs loix qu'il fit pour elle. Ce Philosophe mourut, à ce qu'on croit, en la 107.e Olympiade, vers l'an 352 avant J. C. Il laissa trois filles, que Suidas nomme Actis, Delphis & Philtis.

E V

EVE. *Voyez* Heve.

EVÉDORACHUS, EVÉDORESCHUS, EVEDORISCHUS, *Evedorachus*, *Evedoreschus*, *Evedorischus*, (*a*) règna dix-huit sares dans l'opinion des Chaldéens.

EVÉMÉRION, *Evemerion*, Εὐαμερίων, (*b*) étoit un héros, à qui les Sicyoniens rendoient tous les jours après le coucher du soleil des honneurs divins. Cet Evémérion, suivant la conjecture de Pausanias, étoit le même que les Pergaméniens, autorisés par un certain oracle, nommoient Télesphore, & les Épidauriens Acésius. Pour se conformer au texte Grec, il faudroit lire Evamérion.

EVÉMON, *Evæmon*, (*c*) Εὐαίμων, fut pere d'Eurypyle, l'un des capitaines Grecs qui partirent pour le siège de Troye.

EVÉNOR, *Evenor*, (*d*) pere de Léocrite, selon Homère dans son Odyssée.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 148.
(*b*) Pauf. p. 105, 106. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 308, 309.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 243. L. V. v. 76.
(*d*) Homer. Odyss. L. XXII. v. 294.

EVENTUS. *Voyez* Bon Succès.

EVÉNUS, *Evenus*, (*a*) Εὔηνος, fleuve de l'Asie mineure dans l'Éolide. Pline dit que les villes de Lyrnesse & de Milet, qui ne subsistoient déjà plus de son tems, avoient été sur ses bords; & Strabon assure que les habitans d'Adramytte faisoient venir l'eau de ce fleuve par des canaux. Il se déchargeoit dans la mer Égée à Pitane.

EVÉNUS, *Evenus*, (*b*) Εὔηνος, fleuve de Grece dans l'Étolie, s'appelloit autrefois Lycormas, selon Strabon. Il avoit sa source au mont Othrys, suivant la carte de la Grece par M. d'Anville, & se rendoit dans la mer Ionienne, vers l'endroit où commençoit le golfe de Corinthe. On voyoit sur les bords de ce fleuve la célebre ville de Calydon, & à son embouchure la ville de Chalcis. Il séparoit la province qui portoit proprement le nom d'Étolie, & qui pour cela étoit nommée *Ætolia vetus*, d'avec l'Étolie ajoûtée, ou les conquêtes des Étoliens. C'est aujourd'hui la rivière de *Fidari*, que quelques-uns nomment *Lafidari*, confondant l'article avec le nom.

EVÉNUS, *Evenus*, (*c*) Εὔηνος, fils de Sélépius, fut pere de Mynes & d'Epistrophus, deux héros qui furent tués par Achille.

EVÉNUS, *Evenus*, (*d*) Εὔηνος; pere de Marpesse, qui fut mariée à Idas. Telle est la tradition qu'Homère a suivie. Il y en a une autre différente de celle-là, comme on peut le voir dans l'article suivant.

EVÉNUS, *Euenus*, Εὔηνος, fils de Mars, & roi d'Étolie. Ce Prince fut, dit-on, si piqué d'avoir été vaincu à la course par Idas, qui lui avoit promis Marpesse sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve qu'on appella depuis Evénus. *Voyez* l'article suivant.

EVÉNUS, *Evenus*, (*e*) Εὔηνος, poëte Élégiaque, qui étoit de Paros. On sçait qu'il fleurit vers la 91.e Olympiade, parce qu'il eut pour disciple l'historien Philistus, qui favorisa le parti du premier Denys. Eratosthène & Suidas font mention d'un autre Evénus, aussi de Paros, & poëte Élégiaque, mais plus ancien. C'est apparemment celui-ci, qui, désespérant d'atteindre le ravisseur de sa fille, qu'il avoit poursuivi jusques sur les bords du Lycormas, se précipita dans ce fleuve, & lui donna son nom. Quoi qu'il en soit, de cette histoire, qui est contredite par Porphyre & par

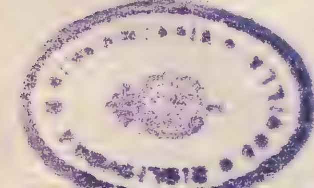
(*a*) Plin. Tom. I. pag. 281. Strab. p. 614.

(*b*) Strab. pag. 327, 335, 336, 459. Plin. T. I. p. 192. Diod. Sicul. p. 168.

(*c*) Homer. Iliad. L. II. 199, 200.

(*d*) Homer. Iliad. L. IX. v. 553.

(*e*) Suid. Tom. I. pag. 1074, 1075. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 375, 376.



Eustathe, l'ancien Evénus est le moins célebre du côté de la poësie; & c'est au second que l'on attribue les divers fragmens qui ont passé jusqu'à nous sous le nom d'Evénus.

Quoique ces fragmens soient trop peu considérables pour en rien conclure de son mérite, on n'a pas laissé quelquefois de l'exalter; soit parce que Philippe de Thessalonique, qui après Méléagre a travaillé au recueil de l'Anthologie, a assigné le laurier à Evénus; soit parce que Socrate interrogé pourquoi dans sa prison il s'étoit appliqué à la poësie, lui qui lusques-là ne s'y étoit jamais exercé, répondit qu'en cela il n'avoit point voulu se montrer le rival d'Evénus, dont il connoissoit la supériorité. Mais, en lisant attentivement le Phédon, on s'apperçoit bientôt que cet éloge est un éloge ironique, & que Socrate, dans ce dialogue, ne fait d'Evénus qu'un Sophiste ennemi de la vraie Philosophie, comme dans le Phédrus, il en fait un poëte médiocre, qui avoit seulement mis en vers certaines règles du genre judiciaire, desquelles il étoit l'inventeur.

Pour son caractère, on en peut juger par ces mots d'Arrien, sur Epictete. *Au lieu de Chrysippe & de Zénon, vous avez lu Aristide & Evénus; n'avez-vous rien perdu à cette lecture?* Nous sçavons d'ailleurs par Artémidore, qu'Evénus avoit composé des Erotiques, & qu'il les dédia à un certain Eunomus.

On remarque que dans l'Anonyme imprimé à la suite de Censorin, au lieu de *Evehemerus*, qui s'y lit encore aujourd'hui, les manuscrits portent *Eurectus*, qu'il étoit bien plus naturel de changer en *Evenus*, d'autant mieux, qu'excepté Giraldus & quelques autres modernes que l'ont suivi, nul Auteur ne fait un poëte d'Evéhémere.

EVÉON, *Evæon*, (*a*) Εὐαίων, certain personnage, dont parle Démostène dans sa harangue contre Midias.

ÉVÊQUE, *Episcopus*, Ἐπίσκοπος, prélat du premier ordre, qui est chargé en particulier de la conduite d'un diocèse, pour le spirituel, & qui, conjointement avec les autres Prélats, participe au gouvernement de l'Église universelle.

Sous le terme d'Évêques sont aussi compris les Archevêques, les Primats, Patriarches, & le Pape même, lesquels sont tous des Évêques, & ne sont distingués par un titre particulier des simples Évêques, qu'à cause qu'ils sont les premiers dans l'ordre de l'Épiscopat, dans lequel y a plusieurs degrés différens par rapport à la Hiérarchie de l'Église, quoique par rapport à l'ordre, les Évêques aient tous le même pouvoir chacun dans leur diocèse.

(*a*) Demost. Orat. in Midi. p. 614.

Le titre d'Évêque vient du Grec Ἐπίσκοπος, & signifie *surveillant* ou *inspecteur*. C'est un terme emprunté des Payens ; car, les Grecs appelloient ainsi ceux qu'ils envoyoient dans leurs provinces, pour voir si tout y étoit dans l'ordre.

Les Latins appelloient aussi *Episcopos* ceux qui étoient inspecteurs & visiteurs du pain & des vivres ; Cicéron avoit eu cette charge, *Episcopus oræ campaniæ.*

Les premiers Chrétiens emprunterent donc du gouvernement civil le terme d'Évêques, pour désigner leurs Gouverneurs spirituels ; & ils appellerent diocèse la province gouvernée par un Évêque, de même qu'on appelloit alors de ce nom le gouvernement civil de chaque province.

Le nom d'Évêque a été donné par Saint Pierre à Jesus-Christ ; il étoit aussi quelquefois appliqué à tous les Prêtres en général, & même aux Laïcs peres de famille.

Mais, depuis long-tems, suivant l'usage de l'Église, ce nom est demeuré propre aux Prélats du premier ordre, qui ont succédé aux Apôtres, lesquels furent les premiers Évêques institués par J. C.

On les appelle aussi *Ordinaires*, parce que leurs droits de jurisdiction & de collation pour les bénéfices leur appartiennent de leur chef, *ex jure ordinario*, c'est-à-dire, *suivant le droit commun.*

Les Évêques sont les Vicaires de Jesus-Christ, les successeurs des Apôtres & les Princes des Prêtres ; ils possedent la plénitude & la perfection du sacerdoce, dont Jesus-Christ a été revêtu par son Pere; de sorte que quand un Évêque communique quelque portion de son pouvoir à des Ministres inférieurs, il conserve toujours la suprême jurisdiction & la souveraine éminence dans les fonctions hiérarchiques.

Ils sont les premiers Pasteurs de l'Église, établis pour la sanctification des hommes, étant les successeurs de ceux auxquels Jesus-Christ a dit: *Allez, prêchez à toutes les nations, en leur enseignant à garder tout ce que je vous ai dit.*

Il appartient à chacun d'eux d'ordonner dans son diocèse les Ministres des autels, de confier le soin des ames aux Pasteurs qui doivent travailler sous leurs ordres ; c'est pourquoi, ils doivent, suivant le droit commun, avoir l'institution des bénéfices & la disposition de toutes les dignités ecclésiastiques.

Chaque Évêque exerce seul la jurisdiction spirituelle sur le troupeau qui lui est confié, & tous ensemble ils gouvernent l'Église.

La dignité des Évêques est très-respectable, puisque leur institution est divine, leurs fonctions sacrées, & leur succession non interrompue. L'épiscopat est le plus ancien & le plus éminent

éminent de tous les bénéfices ; c'est la source de tous les ordres & de toutes les autres fonctions ecclésiastiques.

Jesus-Christ dit, en parlant des Apôtres, leurs prédécesseurs, *que, qui les écoute, l'écoute*; & *que, qui les méprise, le méprise*.

Ils sont les Peres & les premiers Docteurs de l'Église, auxquels toute puissance a été donnée dans le ciel & sur la terre, pour lier & délier en tout ce qui a rapport au spirituel.

Les Apôtres, ayant prêché l'Évangile dans de grandes villes, y établissoient des Évêques, pour instruire & fortifier les fideles, travailler à en augmenter le nombre, gouverner ces Églises naissantes, & pour établir d'autres Évêques dans les villes voisines, quand il y auroit assez de Chrétiens pour leur donner un Pasteur particulier. *Je vous ai laissé à Crete*, dit Saint Paul à Tite, *afin que vous gouverniez le troupeau de Jesus-Christ, & que vous établissiez des Prêtres dans les villes où la foi se répandra.* Par le terme de *Prêtres*, il entend en cet endroit les Évêques, ainsi que la suite de la lettre le prouve.

Le nombre des Évêques s'est ainsi multiplié à mesure que la religion Chrétienne a fait des progrès. Pendant les premiers siècles de l'Église, c'étoient les Évêques des villes voisines qui en établissoient de nouveaux dans les villes où ils le croyoient nécessaire ; mais, depuis huit ou neuf cens ans, il ne s'est guère fait d'établissement de nouveaux Évêchés sans l'autorité du Pape. Il faut aussi entendre les autres parties intéressées, & en France, il faut que l'autorité du Roi intervienne.

Le Pape, comme successeur de Saint Pierre, est le premier des Évêques ; la prééminence qu'il a sur eux est d'institution divine. Les autres Évêques sont tous successeurs des Apôtres ; mais, les distinctions qui ont été établies entr'eux par rapport aux titres de *Patriarches*, de *Primats* & de *Métropolitains*, sont de droit Ecclésiastique.

Saint Paul, dans son Épître à Timothée, dit que, *Si quis Episcopatum desiderat, bonum opus desiderat*. Les Évêchés n'étoient alors considérés que comme une charge très-pesante ; il n'y avoit ni honneurs ni richesses attachés à cette place ; ainsi, l'ambition, ni l'intérêt ne les faisoient point rechercher ; plusieurs, par un esprit d'humilité, se cachoient, lorsqu'on les venoit chercher pour être Évêques.

A l'égard des qualités que Saint Paul désire dans un Évêque : *Oportet*, dit-il, *Episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum, sobrium, castum, ornatum, prudentem, pudicum, hospitalem, doctorem, non vinolentum, non percussorem, sed modestum, non litigiosum, non cupidum, sed suæ domui benè præpositum, filios habentem subditos cum omni castitate.*

Ces termes, *unius uxoris virum*, signifient qu'il falloit n'avoir été marié qu'une fois, parce que l'on n'ordonnoit point de bigames; d'autres entendent par-là que l'Évêque ne doit avoir qu'une seule épouse.

C'est une tradition de l'Église, que depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, les Apôtres vécurent dans le célibat; on élevoit cependant souvent à l'épiscopat & à la prêtrise des hommes mariés. Ils étoient obligés dès-lors, ainsi que les diacres, de vivre en continence, & de ne plus regarder leurs femmes que comme leurs sœurs. La discipline de l'Église Latine n'a jamais varié sur cet article. Les femmes d'Évêques se trouvent nommées dans quelques anciens écrits, *Episcopæ*, à cause de la dignité de leurs maris.

Mais, peu à peu, dans l'Église Latine, on ne choisit plus d'Évêques qui fussent actuellement mariés, & telle est encore la discipline présente de l'Église Latine; on n'admet pas à l'épiscopat, non plus qu'à la prêtrise, celui qui aura été marié deux fois.

Dans les Églises Schismatiques, telles que l'Église Grecque, les Évêques & les Prêtres sont mariés.

On trouve dans l'Histoire Ecclésiastique, plusieurs exemples de Prélats qui furent élus entre les Laïcs, tels que Saint Nicolas & Saint Ambroise; mais, ces élections n'étoient approuvées que quand l'humilité de ceux que l'on choisissoit pour Pasteurs, étoit si universellement reconnue, qu'on n'avoit pas lieu de craindre qu'ils s'enorgueillissent de leur dignité; & bien-tôt on n'en choisit plus qu'entre les clercs.

Les Évêques doivent, suivant le Concile de Trente, être nés en légitime mariage, & recommandables en mœurs & en science; ce Concile veut aussi qu'ils soient âgés de trente ans; mais en France, il suffit, suivant le Concordat, d'avoir vingt-sept ans commencés. On trouve quelques exemples d'Évêques qui furent nommés étant encore fort jeunes. Le Comte Héribert, oncle de Hugues Capet, fit nommer à l'Archevêché de Reims, son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans; ce qui fut confirmé par le Pape Jean X. Ces exemples singuliers ne doivent point être tirés à conséquence.

EVERCA, *Everca*, (a) l'un des principaux d'entre les Thébains, fut mis à mort par Persée, parce qu'il avoit parlé un peu trop librement contre lui dans l'assemblée de sa nation, & avoit déclaré qu'il informeroit les Romains de tout ce qui se passoit.

EVERÈS, *Everes*, (b) l'un des fils de Ptérélas, fut le seul

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 13.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 5.

de ses freres qui ne périt pas dans un combat contre les fils d'Electryon. On lui avoit confié la garde des vaisseaux, & ce fut ce qui lui sauva la vie. Car, s'il se fût trouvé au combat, il y a apparence qu'il y seroit péri comme ses freres.

EVERÈS, *Everes*, (*a*) fils d'Hercule & de Patthénope, fille de Stymphale.

EVERGETES, *Evergetes*, (*b*) Ἐυεργέται, peuples d'Asie, qui avoient leurs habitations dans le voisinage de la Drangiane. Au lieu d'*Evergetæ*, on lisoit autrefois dans Pline *Argetæ*, auquel le P. Hardouin a substitué le vrai nom, sur l'autorité de Strabon, qui dit qu'Alexandre le Grand, sortant de la Drangiane, alla chez les Evergetes. Or, Pline, à l'endroit cité, joint ensemble les Drangiains & les Evergetes, ce qui est d'autant plus remarquable en cet endroit, qu'il ne suit point l'ordre alphabétique, qu'il affecte quelquefois.

Les Anciens conviennent que ce fut Cyrus qui leur donna le nom d'Evergetes, c'est-à-dire, un nom équivalent; car, ce mot est Grec, & exprime dans cette langue celui d'*Orosangæ* dont se servoient les Perses, & tous deux signifient en François *bienfaisans* & *bienfaiteurs*. Diodore de Sicile dit que Cyrus, celui qui transporta aux Perses l'empire des Medes, s'étant engagé dans un désert, où les vivres venant à manquer, la famine fut si affreuse dans son armée, que ses soldats étoient réduits à se nourrir de la chair de leurs camarades; les Arimaspes lui amenerent trente mille chariots de vivres, & que ce secours inespéré ayant sauvé l'armée, Cyrus, par reconnoissance, voulut qu'à l'avenir ils fussent exempts de toutes sortes de tributs, les combla de marques de sa libéralité, & leur changea leur ancien nom d'Arimaspes en celui d'Evergetes. Alexandre, étant arrivé chez eux, éprouva à son tour leur honnêteté, & leur marqua sa gratitude. Strabon dit de même, mais sans marquer aucune circonstance, qu'Alexandre passa du païs des Drangiains à celui des Evergetes; Justin s'accorde avec lui sur ce point; & Arrien dit aussi qu'on les nomma Evergetes, parce qu'ils lui avoient fait plaisir; mais, il prétend qu'ils se nommoient auparavant *Agriaspes*; ce qui peut être une faute des copistes, qu'il a été d'autant plus facile de faire, que ces deux mots ne different que par la transposition & le changement de quelques lettres.

EVERGETES, *Evergetes*, Ἐυεργέτης, (*c*) surnom, qui devint propre à plusieurs Princes, & qui signifie *bienfaisant*, *bienfaiteur*, comme on l'a dit dans l'article précédent.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 64.

(*b*) Plin. T. I. p. 325. Diod. Sicul. pag. 605. Strab. p. 724. Just. L. XII. c. 5.

(*c*) Plut. T. I. p. 218.

Cette épithete fut d'abord donnée par les Anciens à leurs Princes, pour quelques bienfaits insignes, envers les hommes ou les Dieux. Dans la suite, cet éloge d'Evergetes fut affecté par quelques-uns pour se distinguer de ceux qui portoient un même nom. Les rois d'Égypte ont presque tous porté le nom de Ptolémée, avec des surnoms; & le troisième prit le surnom d'Evergetes, afin d'être distingué de son pere & de son ayeul. La raison de cela, dit Saint Jérôme, fut que ce Prince ayant fait une expédition militaire en Syrie, & à Babylone, rapporta en Égypte, parmi les dépouilles de ses ennemis, les vases sacrés & les idoles des Dieux que Cambyse avoit emportés d'Egypte en Perse. A son exemple, un de ses petits-fils, septième roi d'Égypte, appellé par dérision *Physcon*, c'est-à-dire, *ventru*, & qui étoit le plus méchant de tous les Rois qui eussent règné en Égypte, voulut néanmoins être appellé Evergetes II; mais ceux d'Alexandrie l'appellerent au contraire *Kakergetes*, c'est-à-dire, *mal-faisant*, à cause de ses horribles cruautés. Les rois de Syrie entre autres ont fort affecté ce surnom. Lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la Grece, les Grecs donnerent le même titre aux Empereurs; &, dans plusieurs médailles anciennes, on voit que le nom d'Evergetes est souvent donné aux Princes & aux Souverains.

EVERGUS, *Evergus*, (*a*) Εὔεργος, Athénien, dont il est parlé dans la harangue de Démosthène contre Panténétus.

EVESPÉRIDES, *ou* EVESPÉRITES, *Evesperidæ*, *Evesperitæ*, Εὐεσπερίδαι, Εὐεσπερῖται, (*b*) peuples de Libye. Leurs terres étoient fort bonnes. Dans les meilleures années elles rendoient le centuple. Les Evespérides étoient voisins des Auschises, selon Hérodote. Thucydide fait mention des Evespérides.

EVESPÉRIS, *ou* EVESPÉRIDES, *Evesperis*, *Evesperides*, Εὐέσπερις, Εὐεσπερίδες. (*c*) Ce fut le premier & le véritable nom de la ville de Bérénice, dans la Pentapole. C'est par erreur, qu'à l'article de cette ville on lit ce nom Hespéris ou Hespérides. Il faut lire Evespéris ou Evespérides, car c'est ainsi qu'on le trouve écrit dans Hérodote. Il est vrai que cet Auteur, comme on le voit dans l'article précédent, semble plutôt faire de ce nom un nom de peuple, qu'un nom de ville; mais, rien n'empêche que cette nation n'eût une ville qui fût appellée de leur nom.

EVESPÉRITES, *Evesperitæ*, Εὐεσπερῖται. *Voyez* Evespérides.

(*a*) Demosth. Orat in Pantæn. p. 987. & *seq.*

(*b*) Herod. L. IV. c. 171, 198 & 204. Thucyd. p. 527.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III, p. 32, 33.

E U

EUGANÉENS, *Euganei* (a) peuples d'Italie, selon Tite-Live. Cet Auteur leur assigne une demeure différente de celle qu'ils eurent dans la suite. Voici le passage : » On peut assurer » qu'Anténor, après avoir es- » suyé diverses aventures, se » mit à la tête d'une troupe » d'Hénetes, qu'une sédition » avoit chassés de la Paphla- » gonie, & qui ayant perdu » leur roi Pyléménes à Troye, » cherchoient un autre chef, » qui pût leur procurer un nou- » vel établissement; qu'il péné- » tra avec eux jusques dans » le fond du golfe Adriatique; » & qu'après avoir chassé les » Euganéens qui habitoient » entre la mer & les Alpes, il » s'empara de cette contrée » avec les Hénetes, & ceux » des Troyens qui avoient suivi » sa fortune; qu'enfin, il don- » na le nom de Troye à la pre- » mière terre & au premier » bourg qu'il occupa, & celui » de Vénetes aux deux na- » tions qu'il avoit amenées avec » lui, & dont il ne fit qu'un » peuple. «

On voit par ce passage, pourquoi les Poëtes donnent souvent au païs des Vénetes en général, le nom des Euganéens ses anciens possesseurs. Silius dit :

Tum Trojana manus, tellure antiquitus orti
Euganea, profugitque sacris Antenoris oris.

Martial dit :

Quæque Antenoreo Dryadum pulcherrima Fauno,
Nupsit ad Euganeos sola puella lacus.

Sidoine Apollinaire dit :

Quidquid in ævum,
Mittunt Euganeis Patavina volumina chartis.

Mais, comme cette migration est fort ancienne, il n'y a guère que les Poëtes qui aient entendu par ce nom l'ancienne demeure de ce peuple, qui l'ayant perdue, se jetta dans les Alpes, & s'établit entre l'Adige & le lac de Côme.

Pline dit que les Euganéens avoient le droit du *Latium*, c'est-à-dire, les mêmes droits que cette province. Il nous apprend aussi que Caton leur attribuoit trente-quatre villes. Le même Pline ajoûte qu'ils tiroient leur nom des avantages de leur naissance; en effet, selon le P. Hardouin, εὐγένειοι ou εὐγενεῖς, signifie *bien nés*. Les *Triumpilini*, dont le païs est aujourd'hui la vallée de *Troppia*, & les *Camuni*, qui occupoient la vallée de *Camonica*, faisoient partie de ce peuple. Ils bâtirent

(a) Tit. Liv. L. I. c. 1. Plin. Tom. I. p. 176. Sili. Ital. L. VIII. v. 604, 605. Martial. L. IV. Epigr. 25.

la ville de Vérone ; mais, il y a bien de l'apparence que le nom de leur capitale s'est conservé dans celui de *Lucano*, sur le lac du même nom, entre le Majeur, *Maggiore*, & celui de Côme.

EUGÉNEIA, *Eugeneia*, Εὐγένεια, nom que les Grecs donnoient à la noblesse. *Voyez* Noblesse.

EUGÉNIUM, *Eugenium*, (*a*) ville d'Illyrie, au rapport de Tite-Live. Elle fut cédée aux Romains par un traité de paix, conclu l'an 205 avant Jesus-Christ, entre ce peuple & Philippe, roi de Macédoine.

EUGÉRIE, *Eugeria*, déesse à qui les dames Romaines sacrifioient, pour être préservées d'accidens pendant leur grossesse.

EUGRAPHUS, *Eugraphus*. (*b*) L'épitaphe d'une ancienne urne porte que cette urne a été faite par Eugraphus pour Apate sa mere & pour Eugraphus, petit-fils d'Apate.

E V

EVHÉMERE, *Evhemerus*, Εὐήμερος, (*c*) auteur sur la patrie duquel les sentimens sont partagés. Polybe le fait Messénien; & Plutarque, Tégéate. Il étoit de l'isle de Cos, selon Athénée; si l'on en croit Arnobe, il avoit vu le jour à Agrigente. Rien donc de plus incertain que le lieu de sa naissance, & il a cela de commun avec Homère ; à cette différence près, que la plûpart des villes Grecques, flattées de la réputation du dernier, se disputerent à l'envi la gloire d'avoir produit un Poëte si fameux. Il n'en étoit pas de même d'Evhémere ; aucune d'elles ne voulut avouer un homme dont les écrits détruisoient entièrement la religion dominante.

Dans cette diversité d'opinions, on se rangeroit volontiers du côté de Polybe, parce qu'il étoit moins éloigné, que ni Plutarque ni les autres du tems auquel vivoit Evhémere. Mais, comme il y avoit deux villes appellées Μεσσήνη, l'une dans le Péloponnèse, & l'autre dans la Sicile, on ne sçait à laquelle des deux appartenoit Evhémere. Les Anciens ne s'expliquent point là-dessus, & à peine ont-ils daigné instruire la postérité de quelques circonstances, qui concernent la vie d'Evhémere. Il étoit contemporain de Cassandre, roi de Macédoine. Diodore de Sicile le dit en termes formels ; & il ajoûte que ce Prince honoroit Evhémere de son amitié. Il le chargea d'affaires importantes ; & à sa sollicitation, il entreprit de longs & pénibles voyages.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 12.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V, p. 84.

(*c*) Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 129. Strab. p. 102, 299. Athen. p. 658, Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag 376. Tom. VIII. p. 107. *& suiv.* T. XV. p. 265. *& suiv.* T. XVI. p. 61. *& suiv.*

S'étant embarqué par ses ordres dans un des ports de l'Arabie heureuse, après plusieurs jours de navigation sur l'océan, il découvrit une isle qui se nommoit *Panchée*; les habitans en étoient fort opulens, & parmi eux il y avoit des Crétois, qui, quoique venus autrefois à la suite de Jupiter, conservoient encore quelques vestiges de leur langue maternelle. A soixante stades de la capitale, se voyoit un temple digne par ses immenses richesses de la grandeur & de la majesté du souverain des Dieux que l'on y adoroit. Une colomne d'or en faisoit le principal ornement, moins toutefois par le prix de la matière, que par la singularité des évènemens dont le monument en question étoit dépositaire. On y trouvoit les vies de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, de Diane & d'Apollon. Toutes ces vies avoient été écrites par Mercure; Evhémere du moins le vouloit persuader dans la préface de l'ouvrage dont nous allons rendre compte.

Un morceau publié sur des mémoires si respectables, devenoit également curieux & intéressant; curieux, parce que tout y avoit les graces de la nouveauté, & intéressant, parce que, si vous en exceptez les incrédules de profession, personne ne pouvoit contester la certitude des faits que l'on y annonçoit. Il étoit intitulé ἱερὰ ἀναγραφὴ, ou l'Histoire sacrée; & ce frontispice convenoit parfaitement à un ouvrage composé sur les inscriptions, que pendant le cours de ses voyages, Evhémere avoit découvertes en divers endroits consacrés au service des dieux. Voici comment s'en explique Lactance: » Evhémere de Messene a donné une histoire de » Jupiter, & des autres héros » dont depuis on a fait des di- » vinités, uniquement guidé » par les titres & les inscrip- » tions sacrées que lui avoient » fournis les plus anciens tem- » ples, & particulièrement ce- » lui de Jupiter Triphylien. On » y admiroit entr'autres choses » une colomne d'or, où ce dieu » lui-même, comme le titre » l'indiquoit, avoit gravé les » actions les plus éclatantes de » son règne. « Circonstance, qui ne s'accorde pas avec les paroles de Diodore de Sicile, suivant le témoignage duquel le tout étoit de la façon de Mercure; & Diodore de Sicile paroît plus croyable, lui qui, à en juger par sa narration, avoit lu fort exactement les livres d'Evhémere.

Le dessein que notre Auteur s'y proposoit, étoit de faire voir, que Cœlus, Saturne, & le reste de ceux auxquels on avoit érigé des autels, ne différoient pas des autres mortels. Le monde alors étoit dans son enfance. Les premiers hommes ne se formoient pas des idées bien justes de la plûpart des objets, & ces idées d'ailleurs étoient en très-petit nombre.

Hors d'état donc de faire un usage bien étendu de leur raison, de petites choses leur parurent merveilleuses & surnaturelles; les vastes & rapides conquêtes des grands capitaines éblouirent des nations entières; il y en eut qui, plus sensibles aux bienfaits, ne purent voir sans étonnement, des Rois qui ne sembloient être montés sur le trône, que pour travailler au bonheur de leurs sujets, soit par l'utilité des découvertes, soit par la sagesse de leur gouvernement; & presque tous, comme de concert, crurent que des personnes qui leur étoient infiniment supérieures en talens, devoient cet avantage à une nature bien plus excellente que la leur. Tel étoit à peu près le systême d'Evhémere sur l'origine de l'idolâtrie; ce que prouve clairement un passage de Cicéron dans le traité de la nature des dieux. Il nous apprend encore que ce même Écrivain, pour mettre son sentiment dans un plus beau jour, avoit marqué soigneusement les païs & les villes illustrées par les tombeaux de presque toutes les divinités, que les Poëtes & les Théologiens ont honoré du titre pompeux d'immortels.

Evhémere ne s'en étoit pas tenu-là. Dans la vue de porter le dernier coup à la religion payenne, il n'avoit passé sous silence aucun de ces faits, qui pouvoient ouvrir les yeux au public sur le chapitre de tant de dieux différens, adorés dans les villes & dans les provinces. Nous avons un exemple du peu de ménagement de notre Auteur à leur égard dans la personne de Cadmus, dont on sçait que la nombreuse postérité avoit peuplé le ciel. Il assuroit que cet étranger étoit un cuisinier du roi de Sidon, & que séduit par les charmes d'Harmonie, une des musiciennes de la cour, il l'avoit enlevée & conduite dans la Bœotie. Pareille généalogie ne feroit point honneur à Bacchus, qui d'ailleurs ne démentoit point par ses inclinations une origine si peu digne du rang éminent que lui avoit accordé parmi les dieux la trop crédule antiquité. Ce fragment d'Evhémere est rapporté par Athénée, qui l'avoit tiré du troisième livre de son histoire. Il ne seroit guère possible aujourd'hui de décider si le nombre en étoit plus considérable. On ne connoît aucuns monumens qui puissent là-dessus ouvrir le chemin à des conjectures solides & judicieuses.

Au reste, il seroit assez probable, qu'un passage que l'on trouve dans Sext. Empiricus, contînt le commencement de cet ouvrage. Voici ce passage: » Lorsque les hommes, dit » Evhémere, surnommé l'*Athée*, » vivoient dans le désordre & » dans la confusion, ceux qui » surpassoient les autres en for» ce & en prudence, les obli» gerent à respecter leurs vo» lontés; aspirant toutefois à

» quelque chose de plus rele-
» vé, ils se prétendirent revê-
» tus de qualités divines & sur-
» naturelles ; aussi plusieurs en
» firent les objets de leur cul-
» te. « Tout le projet d'Evhémere se trouve renfermé dans ce peu de mots ; & il faut avouer que cet Écrivain ne pouvoit guère entrer en matière par un exorde qui convînt mieux à son sujet. Il y avoit même de l'affectation dans ce début, à la tête duquel paroît un vers, que quelques Anciens attribuent à Critias, & d'autres au poëte Euripide. Or, ce vers se lisoit dans une pièce remplie de blasphêmes & d'impiétés, au jugement de Plutarque. On ne peut pas douter que ceci n'ait beaucoup contribué à soulever le Lecteur contre les écrits d'Evhémere.

Le texte qu'on vient d'employer, établit d'une manière évidente, que le plus ordinairement on le désignoit par l'épithete injurieuse d'athée. Théophile d'Antioche a été plus loin. Dans son apologie, il le traite de très-impie A'θεώτατος. Mais, S. Clément d'Alexandrie en porte un jugement plus favorable. Il est persuadé que ni Protagore ni Evhémere ne doivent pas être mis au nombre des athées ; rien de plus réglé selon lui que la vie de ces Philosophes, & tout leur crime étoit d'avoir pénétré plus avant que le commun des hommes, dans les mystères de l'idolâtrie.

Saint Augustin s'est exprimé de même sur le compte de ces athées prétendus, dont Lactance, Minucius Félix & Arnobe ont aussi pris la défense ; & ce sentiment, à le bien examiner, paroît fort vraisemblable ; du moins, si par le mot d'*Athée*, on entend celui qui ne reconnoît pas un Être suprême ; égarement dans lequel on ne prouvera jamais que notre Messénien soit tombé. Plutarque, qui ne le ménageoit pas, se contente d'assurer qu'Evhémere, des dieux, en faisoit de simples hommes. Il ne laisse pas néanmoins d'avancer sur un principe si ruineux, que cet Auteur enseignoit hautement l'athéisme. Nous disons sur un principe si ruineux, parce que dans son histoire, il ne se trouvoit pas le moindre terme qui pût autoriser cet injuste soupçon. Mais, comme la plûpart des hommes, dans le dessein de grossir les objets, n'abusent que trop souvent des termes, celui-ci quelquefois a eu une acception plus étendue. Combien de gens, quoique très-convaincus de l'existence d'un Dieu, ont été accusés d'athéisme, uniquement parce qu'ils ne vouloient prodiguer, ni aux Saturnes, ni aux Jupiters, les attributs de la divinité. Les Chrétiens, par exemple, étoient des athées détestables au jugement des Gentils, & même de ceux qui connoissoient le fonds de leur doctrine, dont les principes étoient directement contraires à ce dogme pervers. Mais revenons à Evhémere.

Son histoire lui suscita bien des ennemis, & les Grecs à l'envi travaillerent à la décréditer. Malgré le soulevement général, Ennius en fit quelque tems après une traduction Latine; mais, ni la traduction ni l'original ne subsistent plus aujourd'hui; sans doute par le scrupule que se firent nombre de personnes dans la suite, de laisser voir le jour à un monument qui anéantissoit la religion dominante. Rarement on fait grace à des écrits de cette nature. Les Payens, aussi-bien que nous, avoient leurs dévôts; & on lit dans Julien, que leur zele avoit dès-lors causé la perte de plusieurs traités composés par les Epicuriens & les Pyrrhoniens. Quoi qu'il en soit, il y a bien de l'apparence qu'Evhémere avoit fabriqué une partie des inscriptions dont il faisoit usage, & en particulier celles du temple de Jupiter Triphylien, qui ne sçauroient être véritables, si, comme on le croit, l'isle de Panchée n'a jamais existé.

L'épithete de Philosophe dont il est honoré dans Plutarque, ne prouve rien du tout; ce seroit trop de vouloir en conclure qu'Evhémere a composé des traités de Philosophie. Nous croirions plutôt que son systême sur la Théologie payenne lui avoit mérité ce titre. Les témoignages de Columelle, & d'un Auteur anonyme imprimé à la fin de Censorin, sont plus précis; l'un & l'autre mettent Evhémere au nombre des Poëtes. Mais, il faut avouer que leur texte est corrompu, & que dans les deux passages il est moins question d'Evhémere, que du poëte Evénus.

E U

EUHIUS, *Euhius*, surnom de Bacchus, le même que celui d'Évohé. *Voyez* Évohé.

EUHYDRIUM, *Euhydrium*, (*a*) ville de Grece dans la Thessalie. Elle fut détruite par Philippe roi de Macédoine, l'an 198 avant l'Ére Chrétienne.

E V

EVI, *Evi*, Ε'υὶν, (*b*) un des premiers princes des Madianites, fut tué, avec plusieurs autres, dans la guerre que Dieu commanda à Moïse de faire à ces infideles, pour les punir des outrages qu'ils avoient faits aux Israëlites, & sur-tout de ce que par leurs artifices, ils les avoient portés à sacrifier aux idoles. Phinées, fils d'Éléazar, fut le chef de cette expédition, & se mit pour l'exécuter à la tête de mille hommes choisis de chaque tribu.

EVIA, *Evia*, Ε'υία, (*c*) lieu de Macédoine, au rapport de Diodore de Sicile. Cet Auteur dit qu'Eurydice étoit campée à Evia de Macédoine.

EVILMÉRODACH, *Evil-*

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.
(*b*) Numer. c. 31. v. 8.
(*c*) Diod. Sicul. p. 676.

merodach, Εὐιλμαρωδὲχ, (*a*) fils & successeur du grand Nabuchodonosor roi de Babylone. Il gouverna d'abord le royaume pendant la maladie de son pere, qui s'étoit mis dans l'esprit qu'il étoit métamorphosé en bœuf. Mais, après sept ans, l'esprit étant revenu au Roi, & son imagination s'étant guérie, il remonta sur le trône; & Evilmérodach fut, à ce que l'on croit, mis en prison par son pere. Ce fut dans cette prison qu'Evilmérodach fit connoissance & amitié avec Jéchonias roi de Juda, qui avoit été amené à Babylone par Nabuchodonosor; en sorte qu'aussitôt après la mort du roi, Evilmérodach étant monté sur le trône, tira Jéchonias de prison, le combla de faveurs, & le plaça au-dessus de tous les autres Rois qui étoient dans sa cour à Babylone. Josephe dit qu'il lui fit de riches présens, l'établit grand maître de sa maison, & eut pour lui une affection très-particulière. Ainsi, il le traita d'une manière bien différente de celle dont Nabuchodonosor l'avoit traité, lorsque son amour pour le bien de son païs l'ayant fait résoudre à se mettre de bonne foi entre ses mains avec ses femmes, ses enfans & tout son bien, afin de l'obliger à lever le siege de Jérusalem, il lui avoit manqué de parole.

Les Hébreux, & après eux saint Jérôme & plusieurs Interpretes, disent qu'Evilmérodach, après la mort de son pere, voyant que les premiers du Royaume faisoient difficulté de le reconnoître, craignant que Nabuchodonosor ne fût encore en vie, & pour les convaincre qu'il étoit véritablement mort, le fit tirer du tombeau, & traîner par les rues à la vue de tout le monde. D'autres ajoûtent que Jéchonias lui inspira de faire déterrer le Roi son pere, & d'en donner le corps hâché à trois cens corbeaux, de peur qu'il ne revînt du tombeau, comme il étoit revenu de sa métamorphôse en bœuf.

Evilmérodach ne règna qu'un an selon quelques uns. Selon d'autres il règna deux ans. Mais, il y en a qui prolongent beaucoup plus le règne de ce Prince, puisqu'ils lui donnent jusqu'à vingt-trois ans de durée. Josephe ne lui en donne que dix-huit. Quoi qu'il en soit, on place sous Evilmérodach la découverte que fit Daniël de la fraude des prêtres de Bel; l'innocent artifice par lequel ce Prophete fit périr un Dragon qui étoit honoré comme un dieu; la délivrance miraculeuse par laquelle ce même Prophete avoit été tiré de la fosse aux lions, où le prophete Habacuc lui avoit porté de la nourriture.

Evilmérodach s'étoit rendu

(*a*) Reg. L. IV. c. 25. v. 27. Jerem. c. 52. v. 31. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 350. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 363.

si odieux par ses débauches & ses autres déréglemens, que ses propres parens conspirerent contre lui, & le mirent à mort.

Nériglissor, mari de sa sœur, qui avoit été à la tête des conjurés, règna en sa place, l'an 560 avant J. C., dans l'opinion de ceux qui ne donnent que deux ans de règne à Evilmérodach.

EVIPPE, *Evippe*, (*a*) femme de Piérus, roi de Macédoine, eut de ce Prince neuf filles, & fut en danger de la vie autant de fois qu'elle en accoucha.

EVIPPUS, *Evippus*, Ε"υιππος, (*b*) capitaine Troyen, succomba sous les coups de Patrocle.

EVITUS, *Evitus*, Ε"υιτος, (*c*) l'un des lieutenans d'Antigonus, obtint le gouvernement de l'Arie, province d'Asie. Mais à peine fut-il arrivé dans cette province, qu'il y mourut, & il eut pour successeur Evagoras.

EVIUS, *Evius*, Ε"υιος, surnom de Bacchus. C'est le même que celui d'Évohé. *V.* Évohé.

EVIUS, *Evius*, Ε"υιος, (*d*) joueur d'instrumens. Eumene & Ephestion eurent un jour querelle ensemble, au sujet de ce joueur d'instrumens, parce que pour le loger, Ephestion avoit fait sortir par force les gens d'Eumene du logis qu'ils avoient retenu pour leur maître. Et, quelque tems après, lorsqu'il sembloit que cette querelle fût appaisée, elle se renouvella de telle sorte, que l'on en vint de part & d'autre à des reproches & à des injures sanglantes. Mais, enfin, par l'arrivée & par le commandement d'Alexandre, leurs inimitiés cesserent, pour le moins en apparence.

E U

EULABE, *Eulabes*, Ε'υλάβης, (*e*) certain Athénien, qui étoit du bourg de Phalere. Démosthène en fait mention dans sa harangue contre Néera.

EULÉE, *Eulæus*, Ε"υλαιος, (*f*) fleuve d'Asie, qu'on croit être le même que le Vlai, dont parle le prophete Daniël.

Pline dit que l'Eulée baignoit la citadelle de Suse, & Hérodote nomme Choaspes le fleuve qui passoit à Suse. Cette diversité d'opinions de ces deux Auteurs a donné lieu à une dispute entre les Sçavans; sçavoir, si l'Eulée & le Choaspes sont un même fleuve. Pline, qui les fait venir l'un & l'autre de la Médie, les distingue, en faisant tomber le Choaspes dans le Pasitigris, avec lequel il se répand dans le païs de la Chal-

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 9.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 417.
(*c*) Diod. Sicul. p. 696.
(*d*) Plut. T. I. p. 583. Freinsh. Suppl. in Q. Curt.
(*e*) Demosth. Orat. in Neær. p. 871.
(*f*) Dan. c. 8. v. 2. Plin. T. I. pag. 327, 334. Herod. L. I. c. 188. Strab. p. 728. Diod. Sicul. pag. 681. Ptolem. L. VI. c. 3. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 209, 210.

dée ; & il fait couler l'Eulée dans le lac de Charax, dans lequel le Pasitigris se décharge aussi. Strabon rapporte un autre sentiment qui est celui de Polyclete ; sçavoir, que le Choaspes, l'Eulée, & le Tigre, se joignent dans un certain lac, & vont ensemble à la mer. Ainsi, Polyclete distingue ces fleuves, & dit de leur sortie dans un même lac, presque la même chose que Pline, excepté que ce dernier est un peu plus embrouillé dans ce qui regarde son Pasitigris, & les lacs de la Chaldée, comme il les appelle.

Saumaise croit au contraire que l'Eulée & le Choaspes sont le même fleuve nommé d'une manière près de sa source, & d'une autre, lorsqu'elle sort de dessous terre, où elle se cache un intervalle de chemin. Car Pline dit : L'Eulée ayant sa » source dans la Médie, & se » cachant dans un souterrein » d'un espace médiocre, en » ressort, & traversant la Mé» sobatene, fait le tour de la » forteresse de Suse. « Mais, comme il ne se cache qu'un court espace, on pourroit avec Saumaise douter s'il n'a pas un de ces deux noms depuis sa source jusqu'à l'endroit où il se perd sous la terre, & un autre nom depuis l'endroit où il recommence à paroître. On ne peut pas nier qu'il n'ait deux sources. Ptolémée lui en donne deux ; l'une dans la Susiane à 35 deg. de latit, l'autre dans la Médie, à 38 deg. de latit. Que dirons-nous à cela, dit Saumaise ? L'Eulée auroit-il sa source dans la Médie ? Se cacheroit-il ensuite pour reparoître dans la Susiane ? Il n'y a rien de plus vraisemblable. Ce sentiment peut être fortifié de plusieurs raisons.

En effet, ce que l'on dit du Choaspes, convient à l'Eulée. Herodote dit qu'il passe à Suse, que les Rois n'usoient point d'autre eau que de la sienne ; que même après l'avoir fait bouillir, ils en portoient avec eux une provision, lorsqu'ils faisoient de longs voyages. Pline dit de même de l'Eulée, qu'il entoure la forteresse de Suse & le temple de Diane, lequel est en grande vénération à ces peuples ; que lui-même en est fort estimé, que les Rois ne boivent point d'autre eau, & que pour cela ils en portent fort loin. Il fait venir de la Médie le Choaspes & l'Eulée. Ptolémée, qui ne parle que de l'Eulée, ne connoît point le Choaspes, & il n'est pas rare qu'un fleuve ait deux noms, comme l'Ister & le Danube, *Vierra* & *Visurgis*, l'un près de sa source, l'autre plus loin.

M. d'Anville, dans sa carte de l'expéditon d'Alexandre, nomme Choaspes, la partie du fleuve qui traverse la Médie, & Eulée la partie qui arrose la Susiane. Il donne aussi dans la même carte, le nom de Choaspes à une rivière qui va se rendre dans l'Eulée au-dessous de Suse. Dans une autre carte, il

dit *Eulæus*, *sive Vlai vel Choaspes*, l'Eulée, ou le Vlai, ou le Choaspes.

Il y a aussi bien de la difficulté touchant la manière dont ce fleuve arrive à la mer. Pline dit : » Le lac que forment l'Eu- » lée & le Tigre, auprès de » Charax. Et ailleurs : le Tigre » reçoit le Choaspes, qui vient » de la Médie. » Mais, Ptolémée donne à l'Eulée une embouchure dans la mer, à près de 50 milles d'Allemagne de l'embouchure orientale du Tigre; il fait plus, il suppose entre le Tigre & l'Eulée une rivière qu'il appelle Mosœe. Cela fait une contradiction. D'ailleurs, Arrien dit que l'on coupa un canal de communication entre le Tigre & l'Eulée. Ils n'étoient donc pas si éloignés l'un de l'autre; car, comment auroit-on pu creuser un si long canal & le rendre navigable ? Voici les passages d'Arrien. » Ayant fait aborder » sa flotte au païs des Susiens, » il monta sur ses vaisseaux avec » des soldats armés de bou- » cliers; & avec l'avant garde, » il s'avança vers la mer, des- » cendant l'Eulée; & quand » il fut près de l'embouchure » par laquelle ce fleuve se jette » dans la mer, laissant la plû- » part de ses vaisseaux, & ceux » qui étoient endommagés, il » s'avança lui-même avec les » barques les plus légères, & » navigea par mer, depuis l'Eu- » lée jusqu'à l'embouchure du » Tigre. Les autres navires se » rendirent par l'Eulée dans le » canal que l'on a amené du » Tigre jusqu'à ce fleuve, & » entrerent ainsi dans le Tigre.« Le même Auteur ajoûte peu après: » Alexandre ayant doublé » par mer tout l'espace du golfe » Persique, entre l'Eulée & le » Tigre, remonta ce dernier » fleuve jusqu'à son camp, c'est- » à-dire, jusqu'au lieu où Éphes- » tion étoit avec l'armée. » On voit par ce récit d'Arrien, que l'Eulée étoit un fleuve qui couloit jusqu'à la mer, où il avoit son embouchure indépendante; qu'outre cela, il communiquoit au Tigre par un canal. On voit de plus que ce canal de communication ne devoit pas être fort éloigné de l'embouchure de ces deux fleuves. Ceci posé, il est difficile de comprendre comment entre l'Eulée & le Tigre il y avoit le fleuve Mosœe, à qui Ptolémée donne une embouchure, dans la mer; & comment il pouvoit traverser ce canal, dont les eaux se feroient écoulées par son lit, de sorte qu'il n'auroit plus été navigable. Peut être que Ptolémée a manqué d'exactitude, & que le Mosœe se répandoit dans le Tigre, ou dans l'Eulée, au-dessus du canal.

Le nom que prend aujourd'hui l'Eulée, est Caron.

EULÉE, *Eulæus*, (a) Εὐλαῖος, eunuque qui fut chargé de l'éducation de Ptolémée Philométor. Cet Eunuque, qui dé-

(a) Diod. Sicul. L. XXVI. Excerpt. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 673.

vint ensuite son premier ministre, avoit employé tous ses soins à le plonger dans le luxe & dans la mollesse, afin de le rendre incapable des affaires, & de se rendre lui-même aussi nécessaire quand ce jeune Prince seroit majeur, qu'il l'avoit été pendant sa minorité, & de conserver ainsi toujours le pouvoir entre ses mains.

EULIMENE, *Eulimene*, (*a*) étoit une des nymphes appellées Néréïdes.

EUMACHUS, *Eumachus*, Εὔμαχος, (*b*) capitaine Grec, étoit de Chrysis.

EUMACHUS, *Eumachus*, Εὔμαχος, (*c*) autre capitaine Grec, qui vivoit environ trois cens ans avant J. C. *Voyez* Archagathe.

EUMATHES, *Eumathes*, (*d*) Εὐμάθης, est compté au nombre des trente tyrans que Lysandre donna aux Athéniens.

EUMEDE, *Eumedes*, Εὐμήδης, (*e*) célebre héraut Troyen, fut pere de Dolon. Il n'eut que lui de fils avec cinq filles.

EUMEDE, *Eumedes*, (*f*) Εὐμήδης, capitaine Troyen, fils du fameux Dolon, portoit le nom de son ayeul, & avoit la courageuse habileté de son pere, qui s'offrit autrefois à servir d'espion aux Troyens dans le camp des Grecs, & qui osa demander pour récompense le char d'Achille. Mais, son audace reçut un autre prix de la main de Diomede, qui lui fit perdre pour jamais le désir de posséder les chevaux du fils de Pélée. Turnus, ayant apperçu Eumede hors des rangs, lui lance de loin un javelot. Eumede tombe blessé; Turnus court sur lui, l'atteint, arrête son char, saute à terre, & lui mettant un pied sur la gorge, lui arrache son épée & la lui plonge dans le sein: » Troyen, dit-il, voici » les vastes campagnes d'Hespérie, que les armes à la » main tu prétends conquérir. » Que ton corps étendu mesure » aujourd'hui cette terre. Turnus traite ainsi ceux qui osent » combattre contre lui. C'est » de cette façon qu'ils s'établissent en ces lieux. «

EUMÉDON, *Eumedon*, (*g*) fils de Bacchus & d'Ariane, est mis par Hygin au nombre des Argonautes.

EUMÉE, *Eumæus*, Εὔμαιος, (*h*) homme plein de sagesse, à qui Ulysse avoit donné l'intendance de ses troupeaux, & qui avoit en même tems soin de tous les pasteurs de ce Prince, aussi bien que de ses autres domestiques.

Ulysse, comme tout le monde le sçait, fut absent de ses États

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.

(*b*) Thucyd. p. 119.

(*c*) Diod. Sicul. p. 763. *& seq.*

(*d*) Xenoph. p. 461.

(*e*) Homer. Iliad. L. X. v. 314.

(*f*) Virg. Æneid. L. XII. v. 346. *& seq.*

(*g*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 84.

(*h*) Homer. Odyss. L. XIII. v. 403. *& seq* L. XIV. v. 3. *& seq.* L. XV. v. 288. *& seq.* L. XVI. v. 1. *& seq.* L. XVII. *& seq. Lib.*

pendant plusieurs années. Y étant enfin revenu, sans se faire connoître, il eut ordre de Minerve de s'adresser à Eumée. Il le trouva sous un des portiques qui règnoient tout autour d'une belle maison bâtie de grosses pierres, dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidele l'avoit bâtie de ses épargnes, sans en parler, ni à Pénélope, ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une basse-cour fort vaste qu'il avoit environnée d'une haie vive, fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chêne qu'il avoit taillés. Dans cette basse-cour, il avoit fait douze belles étables pour les femelles qui avoient des petits; dans chacune il y en avoit cinquante; les mâles couchoient dehors, & ils étoient moins nombreux que les femelles, car les poursuivans de Pénélope en diminuoient journellement le nombre, Eumée étant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gros, pour leurs sacrifices & leurs festins. Il n'y en avoit plus que trois cens soixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuse & semblables à des bêtes féroces, veilloient à la garde des troupeaux; Eumée les nourrissoit de sa main, & alors il étoit assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers étoient allés mener leurs troupeaux en différens pâturages; & le quatrième, il l'avoit envoyé à la ville porter à ces fiers poursuivans le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens, appercevant tout d'un coup Ulysse, se mirent à aboyer & à courir sur lui. Ulysse, pour se garantir, se couche à terre & jette son bâton; ce Prince étoit exposé là au plus grand de tous les dangers, & dans sa maison même, si ce maître pasteur ne fût accouru promptement. Dès qu'il eut entendu l'aboi des chiens, son cuir lui tomba des mains; il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force de cris & de pierres, il écarta enfin ces chiens; & ayant délivré Ulysse, il lui parla en ces termes: » Vieillard, il s'en » est peu fallu que mes chiens » ne vous aient dévoré; vous » m'auriez exposé à une dou» leur très-sensible & à des » regrets éternels. Les dieux » m'ont envoyé assez d'autres » déplaisirs sans celui-là. Je » passe ma vie à pleurer l'ab» sence, & peut-être la mort » de mon cher maître, que sa » bonté & sa sagesse égaloient » aux dieux, & j'ai la douleur » de fournir pour la table de » ses plus mortels ennemis, » tout ce que j'ai de plus beau » & de meilleur, pendant que » ce cher maître manque peut» être des choses les plus né» cessaires à la vie, dans quel» que terre étrangère, suppo» sé même qu'il vive encore, » & qu'il jouisse de la lumière » du soleil. Mais, bon homme,

» entrez,

» entrez, je vous prie, dans » ma maison, afin qu'après vous » être rafraîchi, & après avoir » repris vos forces par quelque » nourriture, vous m'appre- » niez d'où vous êtes & tout ce » que vous avez souffert. «

En achevant ces mots, il le fait entrer & le conduit lui-même. Dès qu'ils sont dans la maison, il jette à terre quelques broussailles tendres qu'il couvre d'une grande peau de chevre sauvage, où il le fait asseoir. Ulysse est ravi de ce bon accueil & lui en témoigne sa reconnoissance : » Mon hôte, » lui dit-il, que Jupiter & tous » les autres dieux accomplis- » sent tout ce que vous désirez, » pour vous récompenser de la » bonne réception que vous me » faites. «

Cependant, Eumée ayant relevé sa tunique jusqu'à la ceinture, courut promptement à une des étables, & il en apporta deux jeunes cochons ; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, & après les avoir fait rôtir, il les servit à Ulysse avec les broches mêmes, & les saupoudra de fleur de farine ; il mêla ensuite l'eau & le vin dans une urne ; & s'étant assis vis-à-vis d'Ulysse, il le presse de manger. Pendant qu'ils s'entretiennent ensemble, les bergers arrivent avec leurs troupeaux, qu'ils enferment dans les étables ; toute la basse-cour retentit des cris de toutes ces bêtes qu'on ramene des pâturages ; alors Eumée crie à ses bergers : » Amenez-moi promp- » tement la victime la plus » grasse que vous ayez dans vo- » tre troupeau ; que j'offre un » sacrifice à Jupiter en faveur » de cet étranger qui est notre » hôte, & que nous en profi- » tions en même tems, nous » qui avons tous les jours tant » de fatigues à garder ces trou- » peaux, pendant que d'autres » se nourrissent tranquillement » des fruits de nos peines. «

Ayant ainsi parlé, il fendit du bois pour le sacrifice. Les bergers amenerent la victime la plus grasse ; c'étoit un cochon de cinq ans, & la présenterent à l'autel. Eumée n'oublia pas alors les dieux ; car, il étoit plein de piété. Il prend les soies du haut de la tête de cette victime & les jette dans le feu comme les prémices, & demande à tous les dieux, par des vœux très-ardens, qu'Ulysse revienne enfin dans son palais. Sa priere finie, il assomme la victime avec le tronc du même chêne dont il avoit coupé le bois pour l'autel, & qu'il avoit réservé pour cette fonction. La victime tombe sans vie ; les bergers l'égorgent en même tems, la font passer par les flammes & la mettent en quartiers. Eumée prend de petits morceaux de tous les membres, les met sur la graisse dont il avoit enveloppé les cuisses, & après avoir répandu dessus de la fleur de farine, il les jette au feu pour les faire brûler. Le reste fut ensuite coupé par morceaux, mis en bro-

che & rôti avec soin. On les mit sur des tables de cuisine, & le maître pasteur se leva pour faire lui-même les portions; car il étoit plein d'équité. Il en fit sept parts, il en offrit une aux nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa, en accompagnant son offrande de prieres. Ses trois bergers & lui eurent aussi chacun leur part, & Ulysse fut régalé de la partie la plus honorable, qui étoit le dos de la victime. Ulysse, ravi de cette distinction, en témoigne sa reconnoissance en ces termes.

» Eumée, daigne le grand Jupiter vous aimer autant que » je vous aime, pour le bon ac» cueil que vous me faites, en » me traitant avec tant d'hon» neur, malgré l'état misérable » où je me trouve. « Eumée lui répondit: » Étranger, que j'ho» nore comme je dois, faites » bonne chere des mets que je » puis vous offrir; Dieu nous » donne une chose & nous en » refuse une autre, mêlant no» tre vie de biens & de maux » comme il lui plaît; car, il est » tout-puissant. «

En finissant ces mots, il jette au feu les prémices de sa portion, & prenant la coupe pleine de vin, après en avoir fait les libations, il la présente à Ulysse sans se lever de sa place. Un esclave, qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens depuis le départ de son maître, & qu'il avoit acheté de son argent, sans le secours de Pénélope, ni du bon vieillard Laërte, servit le pain. Quand ils eurent mangé & bu, & qu'ils furent rassasiés, l'esclave desservit, & peu de tems après ils allerent se coucher. Mais, comme la nuit étoit très-froide, Eumée approcha du feu le lit d'Ulysse & y étendit des peaux de brebis & de chevres; & Ulysse s'étant couché, il le couvrit d'un manteau très-ample & très-épais, qu'il avoit de rechange pour se garantir du froid pendant l'hiver le plus rude. Les jeunes bergers se coucherent près de lui; mais, Eumée ne jugea pas à propos de s'arrêter là à dormir loin de ses troupeaux; il se prépara pour aller dehors. Ulysse étoit ravi de voir le soin que ce bon pasteur prenoit de son bien pendant son absence. Premièrement, il mit sur ses épaules son baudrier d'où pendoit une large épée; il mit ensuite un bon manteau qui pouvoit le défendre contre la rigueur du tems; il prit aussi une grande peau de chevre, & arma son bras d'un long javelot, pour s'en servir contre les chiens & contre les voleurs. En cet équipage, il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abri des souffles du Borée, près de ses troupeaux.

Le lendemain, Ulysse & Eumée se mirent à table avec les bergers. Et après le souper, Ulysse, pour éprouver Eumée, & pour voir s'il avoit pour lui une véritable affection, & s'il voudroit le retenir plus longtems, ou s'il seroit bien aise de

ſe défaire de lui & de l'envoyer à la ville, lui parla en ces termes : » Eumée, j'ai envie d'aller demain à la ville dès le matin mendier mon pain, pour ne vous être pas ici plus long-tems à charge, ni à vous, ni à vos bergers. C'eſt pourquoi, je vous prie de ne pas me refuſer vos avis, & de me donner un bon guide pour me conduire. « A cette propoſition, Eumée entra dans une véritable colère. » Eh ! bon homme, lui dit-il, quelle penſée eſt-ce qui vous eſt venue dans l'eſprit ? Avez-vous donc envie de périr à la ville ſans aucun ſecours. Je vous aſſure que vous n'êtes à charge ici, ni à moi, ni à aucun de mes compagnons, & que nous vous y voyons avec une extrême joie. Quand le fils d'Ulyſſe ſera venu, il vous donnera des habits tels que vous les devez avoir, & il vous fournira les moyens d'aller par-tout où vous voudrez. « Ulyſſe, ravi de ces marques d'affection, lui en témoigna ſa reconnoiſſance. Comme la converſation fut pouſſée bien avant dans la nuit, ils n'eurent pas beaucoup de tems pour dormir.

A la pointe du jour, ayant allumé du feu, ils préparerent le déjeûner, & envoyerent enſuite les bergers avec leurs troupeaux aux pâturages. Le lendemain, Ulyſſe & Eumée ſe diſpoſerent à prendre le chemin de la ville. Ulyſſe met ſur ſes épaules ſa beſace toute rapiécée, qui étoit attachée à une corde, & Eumée lui mit à la main un bâton aſſez fort pour le ſoutenir. Ils partent en cet état. Les bergers & les chiens demeurerent à la bergerie pour la garder. Eumée, ſans le ſçavoir, conduiſoit ainſi à la ville ſon maître & ſon Roi, caché ſous la figure d'un miſérable mendiant & d'un vieillard qui marchoit appuyé ſur ſon bâton, & couvert de méchans habits tout déchirés. Après avoir marché long-tems par des chemins très-raboteux, ils arriverent à la ville. Pendant qu'Eumée entre dans la ſalle où les pourſuivans de Pénélope étoient à table, Ulyſſe, à la porte du palais, eſt reconnu par ſon chien, qu'il avoit laiſſé en partant pour Troye, & qui meurt de joie d'avoir vu ſon maître. Eumée s'en retourne chez lui, & Ulyſſe demeure avec les Princes.

Eumée revint quelque tems après, menant avec lui trois cochons engraiſſés, les meilleurs de ſon troupeau ; il les laiſſe paître dans la baſſe-cour, & cependant ayant apperçu Ulyſſe, il s'approcha de lui, & lui dit : » Étranger, les Grecs ont-ils pour vous la conſidération & les égards que vous méritez, ou vous traitent-ils avec mépris, comme ils ont fait d'abord ? « Ulyſſe répond à ſa demande, & pendant qu'ils s'entretiennent, on voit arriver Philœtius, qui avoit l'intendan-

ce des troupeaux d'Ulysse dans l'isle des Céphaléniens. Ce Prince, ayant tiré à part ces deux pasteurs, leur dit avec beaucoup de douceur: » Pasteurs, je ne sçais si je dois » vous déclarer ou vous cacher » une pensée qui m'est venue, » mais mon cœur m'inspire de » venir à vous. Dites moi fran» chement dans quelle disposi» tion vous êtes pour Ulysse. » S'il arrivoit ici tout d'un » coup, & qu'un Dieu vous » l'amenât, prendriez-vous son » parti, ou vous déclareriez» vous pour les poursuivans » de Pénélope? Parlez, faites » moi cette confidence, je n'en » abuserai point. Ah! s'écria » Eumée, Jupiter, pere des » dieux & des hommes, ac» complissez notre désir. Que » ce cher maître revienne! » Qu'un dieu favorable daigne » nous l'amener! Si ce bonheur » nous arrivoit, étranger, » vous verriez des preuves de » l'amour que nous lui conser» vons, & vous seriez témoin » des efforts que nous tenterions » pour son service. «

C'est ainsi qu'Eumée prioit les dieux de ramener Ulysse; & Philœtius ne désiroit pas moins ardemment son retour. Ulysse, instruit par-là des véritables sentimens de ces deux fideles serviteurs, & assuré de leur zele, leur dit: » Vous » voyez devant vos yeux cet » Ulysse; c'est moi, qui, après » avoir souffert pendant vingt » années des maux infinis, suis » enfin revenu dans ma patrie. » Je connois que vous êtes les » seuls de mes domestiques qui » fassiez des vœux pour mon » retour; car, parmi tous les » autres, je n'en ai pas entendu » un seul qui désirât de me re» voir, & qui demandât aux » dieux que je revinsse dans » mon palais. Je suis si touché » des marques de votre affec» tion, que vous pouvez comp» ter que si Dieu me donne la » victoire sur les poursuivans » de Pénélope, je vous marie» rai l'un & l'autre, & je vous » comblerai de biens; je vous » ferai bâtir des maisons près » de mon palais, & vous serez » non seulement les amis & les » compagnons de Télémaque, » mais comme ses freres. Et afin » que vous ne doutiez pas de » la vérité de ce que je vous » dis, & que vous soyez forcés » de me reconnoître, je vais » vous montrer une marque » sûre qui ne vous laissera au» cun scrupule, je vais vous » faire voir la cicatrice de la » blessure que me fit autrefois » un sanglier sur le mont Par» nasse, où j'étois allé à la » chasse avec les fils d'Autoly» cus, & qui vous est très» connue. «

En achevant ces mots, il écarte ses haillons, & découvre cette large cicatrice. Les deux pasteurs, en la voyant, se mettent à pleurer, & se jettant au cou d'Ulysse, ils l'embrassent & le baisent avec des transports de joie mêlés d'un profond respect.

Ulysse, touché de ces marques de tendresse, y répond par tous les témoignages d'une véritable affection; la nuit les auroit surpris dans ces caresses réciproques, mêlées de larmes & de soupirs, si Ulysse n'eût modéré cet excès. Ce Prince, s'étant fait connoître ensuite aux poursuivans, ceux-ci, par leurs soumissions, tâcherent de désarmer sa colère; mais, se voyant rebutés, ils prennent le parti de se défendre. Dans le combat Eumée fut blessé par Ctésippus. Le javelot volant par-dessus son bouclier, lui effleura le haut de l'épaule, & alla tomber à terre derrière lui. Après avoir échappé à ce danger, Eumée attaque Polybe, & le fait tomber sous ses coups.

Tels sont les principaux traits que l'Odyssée nous fournit de cet Eumée. L'idée qu'on a eue, que c'étoit un simple berger, a fait trouver qu'il en usoit trop familièrement avec son maître. Mais, cette idée est fausse, car Eumée étoit un homme considérable, non seulement par sa naissance, mais encore par son emploi. Par sa naissance, il étoit fils d'un Prince qui avoit règné dans l'isle de Scyros; par son emploi, nous voyons dans l'Écriture Sainte même, que les intendans des troupeaux étoient des hommes considérables. D'ailleurs, rien ne marque mieux qu'Eumée étoit un homme de conséquence, & qui avoit été bien élevé, que les discours qu'il fait à Ulysse & tout ce qu'il lui dit dans la conversation qu'il a avec lui. Il y a une éloquence très-naturelle & très-naïve, & beaucoup de sagesse.

Nous remarquerons encore que quoiqu'Eumée fût l'intendant & le maître des autres pasteurs, il ne laissoit pas de travailler de ses mains; les Princes mêmes travailloient, comme on le voit souvent dans l'Iliade & l'Odyssée; & c'est cette bonne & louable coûtume qui avoit mis Ulysse en état de faire dans la nécessité ce qui le sauva. Ce maître pasteur avoit taillé lui-même les chênes dont il avoit fortifié sa haie, & il se faisoit, lorsqu'Ulysse arriva, une chaussure, c'est-à-dire, une sorte de bottine nécessaire à un homme soigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller sur ses troupeaux. La peinture qu'Homère fait de l'état où est ce pasteur quand Ulysse arrive chez lui, est très-naturelle & très-agréable, aussi bien que le récit du danger qu'Ulysse courut, & il n'y a qu'un goût corrompu qui puisse s'en moquer.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*a*) Εὔμηλος, Prince qui eut une fille, qui, selon Ovide, fut métamorphosée en oiseau. On croit que c'est le même qui suit.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*b*)

(*a*) Ovid. Metam. L. VII. c. 3.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 221, 222, 270. *& seq.* L. XXIII. v. 288. *& seq.*

Εὔμηλος, fils d'Admete & d'Alceste, la plus belle des filles de Pélias, étoit roi de Pheres. Il alla au siege de Troye avec onze vaisseaux. Ce Prince pouvoit se vanter d'avoir les deux plus belles cavales de toute l'armée; elles étoient vîtes comme des oiseaux, toutes deux de même poil, de même âge & de même taille; Apollon lui-même avoit pris soin de les nourrir sur les montagnes de Piérie, & elles portoient par tout la terreur de Mars.

Eumélus étoit en réputation de bien mener un char, aussi fut-il le premier à se présenter pour le combat de la course des chars, aux jeux qui furent donnés par Achille, pendant la célébration des funérailles de Patrocle. Dès qu'on eut donné le signal, tous les rivaux partent en même tems, & animant leurs chevaux de la voix & de la main, ils les poussent à toute bride. Déjà les cavales d'Eumélus avoient gagné le devant, mais les chevaux entiers de Diomède le suivoient de si près, qu'à tout moment il sembloit qu'ils alloient voler pardessus son char; le dos & les épaules d'Eumélus étoient moites de leur haleine, car ils appuyoient presque sur lui leurs têtes toutes fumantes de sueur, & blanches d'écume. Et il est certain que Diomede alloit, ou le passer, ou tenir du moins la victoire douteuse, si Apollon, irrité contre le fils de Tydée, ne lui eût fait tomber le fouet de la main. Diomede, au désespoir, verse des larmes de rage, car il voit les cavales d'Eumélus redoubler leurs efforts, & ses chevaux ralentir leur ardeur, parce qu'ils ne sentent plus d'aiguillon qui les réveille. Minerve, qui s'apperçoit de la supercherie d'Apollon, s'approche promptement de Diomede, lui donne un fouet & inspire à ses chevaux une vigueur nouvelle. Non contente de cette faveur, elle pousse plus loin son indignation contre Eumélus, elle le joint, & rompt son essieu; les cavales s'écartent, le char se renverse, & le fils d'Admete tombe au pied des roues & se blesse au visage & aux bras; ses yeux sont baignés de larmes; il veut se plaindre, mais il ne trouve plus de voix.

Quand le combat fut fini, chacun des rivaux se présenta pour recevoir le prix. Eumélus arriva le dernier de tous, traînant à peine les débris de son naufrage. Achille, le voyant, fut touché de son malheur, & se levant au milieu de l'assemblée, il dit: » Celui qui avoit » d'abord le mieux couru, arrive » après tous les autres; mais en » considération de l'avantage » qu'il a d'abord remporté & » qu'il n'a pas perdu par sa » faute, donnons-lui le second » prix; le premier est dû à » Diomede. « Toute l'assemblée fut de son avis; Achille alloit donc, du consentement de tous les Grecs, donner le

fecond prix à Eumélus, fi Antiloque ne s'y fût oppofé, prétendant l'avoir mérité lui-même. Il lui donna cependant, en manière de prix, une belle cuiraffe qui étoit d'airain, & toute bordée d'un étain très-fin, qui la rendoit plus éclatante. Eumélus la reçut comme un très-grand honneur, avec beaucoup de marques de reconnoiffance.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*a*) Εὔμηλος. originaire du païs de Patra, fut le premier qui s'y fit un établiffement confidérable; il règna même fur le peu d'habitans qui s'y trouverent. Triptolème, venu d'Attique, lui apprit à femer du bled & à bâtir des villes. La première qu'il bâtit fut appellée Aroé, du nom même que les Grecs donnoient à la culture des terres. Anthéas, fils d'Eumélus, pendant que Triptolème dormoit, s'avifa d'atteler des dragons à fon char, & de courir le païs femant du bled. Mais, le jeune homme tomba malheureufement & fe tua. Eumélus & Triptolème, pour honorer fa mémoire, bâtirent à frais communs, une ville qu'ils nommerent Anthée; bientôt après, ils en fonderent une troifième entre Aroé & Anthée, & cette dernière, à caufe de fa fituation, fut nommée Meffatis.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*b*) Εὔμηλος, capitaine Troyen, dont Virgile fait mention dans fon Énéïde.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*c*) Εὔμηλος. fils d'Amphilycus, de l'illuftre famille des Bacchiades, naquit à Corinthe environ 770 ans avant J. C. De plufieurs ouvrages qu'on lui a attribués, il n'y avoit que l'hymne pour le voyage de Délos, qui fût certainement de lui; les autres étoient une hiftoire de Corinthe, la Bugonie, ou defcription des abeilles, l'Europie, dont on ne fçait pas bien le fujet, & la Titanomachie; quelques-uns ont dit que ce dernier ouvrage étoit d'Arétius. Tous ces ouvrages étoient écrits en vers; on ne compofoit pas autrement alors; ce qui montre ce qu'on doit penfer de ce qu'on lit dans faint Clément d'Alexandrie, qu'Eumélus n'avoit fait que mettre en profe, ce qu'Héfiode avoit écrit en vers avant lui. L'ouvrage intitulé *le retour des Grecs*, cité par le Scholiafte de Pindare, étoit-il d'Eumélus, ou d'Eumolpe? Cette queftion ne fera jamais bien décidée; mais elle eft peu importante. Paufanias, Athénée, faint Jérôme, les Scholiaftes d'Apollonius & de Pindare font mention d'Eumélus.

Nous avons un fragment de l'hiftoire de Corinthe d'Eumélus, qui porte que le Soleil, fils d'Hypérion, ayant eu d'Antiope Æétès & Aloëus, fit un par-

(*a*) Pauf. p. 431.
(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 665.
(*c*) Pauf. p. 85. & *feq.* Athen. p. 22. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 164. T. VII. pag. 96. T. VIII. 249.

tage entr'eux, suivant lequel Aloëus eut le païs qu'arrose l'Asope, & son frere Æétès celui d'Éphyre ou Corinthe; qu'Æétès étant allé dans la Colchide, remit volontairement à Bunus le païs de Corinthe pour le garder, jusqu'à ce que lui-même, ou quelqu'un de ses enfans ou petits-enfans vînt le lui redemander. Eumélus avoit ajoûté dans la suite de son histoire, que Médée avoit règné à Corinthe; & après avoir marqué que Sisyphe y règna aussi depuis la fuite de cette Princesse, il donnoit la suite des descendans de Sisyphe, jusqu'à la conquête de Corinthe par les Héraclides; cette généalogie étoit continuée depuis Ornytion, le plus jeune des fils de Sisyphe, jusqu'à Doridas & Hyanthidas, qui règnoient à Corinthe au tems du retour des Héraclides dans le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la prise de Troye.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*a*) Εὔμηλος, Poëte au lieu duquel le nom d'Evhémere s'est glissé dans Columelle.

EUMENE, *Eumenes*, (*b*) Εὐμένης, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, naquit à Cardie, ville de la Chersonnèse de Thrace. Si sa fortune eût été égale à son mérite, elle n'auroit à la vérité rien ajoûté à ses grandes qualités; mais elle lui auroit du moins donné plus de lustre & un rang plus considérable dans le monde. En effet, ce n'est point l'éclat fragile de la fortune, mais la solidité du mérite, qui doit faire estimer les grands hommes tout ce qu'ils valent. Il entra dans le monde au tems que l'empire des Macédoniens commençoit à monter au plus haut période de sa grandeur; & ce qui lui fit le plus de tort parmi eux, fut sa qualité d'étranger; car il ne lui manquoit, pour être regardé comme un homme accompli, que d'être sorti d'un sang qui fût illustre chez cette nation. Les Macédoniens ne pouvoient s'accoûtumer qu'avec peine à lui donner la préférence chez eux, quoiqu'ils fussent quelquefois forcés par son mérite à la lui accorder. Son activité, sa vigilance, son assiduité constante au travail, son adresse & sa promptitude à trouver des ressources dans les affaires, étoient en lui des qualités qui le rendoient supérieur à tous les autres.

Cornélius Népos dit qu'Eumene étoit d'une des plus considérables familles du païs; ce qui ne s'accorde pas trop avec le récit de Plutarque, qui écrit

(*a*) Lucian. Tom. II. p. 545, 546.

(*b*) Plut. T. I. pag. 683. *& seq.* Corn. Nep. in Eumen. c. 1. *& seq.* Diod. Sicul. p. 628, 636, 643. *& seq.* Just. L. XIII. c. 4, 6, 8. L. XIV. c. 1. *& seq.* Q. Curt. L. IX. c. 1. L. X. c. 10. Strab. p. 672. Appian. p. 121, 175. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 23, 25, 31, 44. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 20. *& suiv.*

d'après l'hiſtorien Duris, qu'il étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être roulier dans la Cherſonnèſe de Thrace, qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les lettres & dans tous les exercices de la Paleſtre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le roi Philippe paſſa par la ville de Cardie ; & comme il ſe trouvoit ſans affaires, il eut la curioſité de voir les exercices des jeunes gens & la lutte des enfans. Parmi ces derniers, le jeune Eumène réuſſit ſi bien & fit paroître tant d'adreſſe, de gentilleſſe & de courage, qu'il plut à Philippe, qui voulut l'avoir auprès de lui, & qui l'emmena. Mais, je trouve plus vraiſemblable, dit Plutarque, ce que d'autres aſſurent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour ſon pere, & en reconnoiſſance de l'hoſpitalité ; car il logeoit dans ſa maiſon.

Quoi qu'il en ſoit, Philippe l'attacha d'abord à ſa perſonne en qualité de ſecrétaire de ſes commandemens, qui étoit une charge beaucoup plus conſidérable chez les Grecs qu'elle ne l'étoit chez les Romains. Il ſe conſerva dans ce poſte de faveur auprès de Philippe pendant ſept ans entiers, & après la mort de ce Prince, qui fut malheureuſement aſſaſſiné, il demeura encore treize années dans le même emploi auprès d'Alexandre ſon fils & ſon ſucceſſeur. Après tout ce tems-là, il fut créé colonel d'un régiment de cavalerie, qui étoit diſtingué par le titre de compagnons du Prince. Au reſte, ces deux Rois l'admirent à tous leurs conſeils, & lui donnerent part dans toutes leurs affaires.

Dans ſon expédition des Indes, Alexandre l'envoya commander un corps ; & après la mort d'Épheſtion, lorſque Perdiccas fut envoyé remplir ſa place, Eumene eut le gouvernement de Perdiccas. C'eſt pourquoi Néoptoleme, qui étoit le grand Écuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui, il portoit le bouclier & la lance du Prince, & qu'Eumene le ſuivoit portant ſon écritoire & ſon porte-feuille* ; les Macédoniens ne firent que rire de cette vanité, ſçachant fort bien qu'outre tous les grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumene, il l'honora encore de ſon alliance. Car, Barſine, fille d'Artabaze, qui fut la première perſonne qu'Alexandre aima en Aſie, avoit deux ſœurs dont l'une portoit le même nom qu'elle. Alexandre la donna à Eumene, dans cette célebre occaſion où il choiſit dans les plus nobles maiſons de Perſe, pluſieurs filles qu'il fit épouſer à ſes principaux amis.

Malgré cette grande faveur, Eumene ne laiſſa pas d'être ſouvent en diſgrace auprès du Prince, & de courir même quelque danger à cauſe d'Épheſtion. Premièrement, Epheſtion ayant

fait donner à un joueur de flûte, nommé Évius, un logement que les valets d'Eumene avoient déjà retenu pour leur maître, Eumene, transporté de colère, alla trouver Alexandre avec Mentor, beau-frere d'Artabaze, & se mit à crier, *qu'il valoit bien mieux jetter les armes & apprendre à flûter & à jouer des comédies, puisqu'on préféroit des flûteurs & des comédiens à ceux qui avoient toujours le harnois sur le dos, & qui soutenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord contre lui, & ensuite contre Éphestion qu'il reprit avec beaucoup d'aigreur ; mais, peu de tems après, il changea, & fit retomber toute sa colère sur Eumene, trouvant qu'il lui avoit manqué de respect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'insolence qu'il n'avoit parlé contre Éphestion avec liberté.

Une autrefois, Alexandre voulant envoyer Néarque avec des vaisseaux reconnoître les côtes de l'Océan, & n'ayant point d'argent dans son épargne pour cette expédition, eut recours à ses amis, & demanda trois cens talens à Eumene qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaise grace, disant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramasser. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refusa ses cent talens ; mais il ordonna à ses gens de mettre secrétement le feu à sa tente, & pour le prendre sur le fait, & pour le convaincre de mensonge, quand il feroit emporter son argent. Malheureusement la tente fut brûlée avant qu'on pût y apporter aucun secours, & Alexandre se repentit bien d'avoir donné cet ordre ; car, tous les papiers du cabinet qu'Eumene avoit sous sa garde, furent brûlés. On y trouva de l'or & de l'argent que l'embrasement avoit fondu en masse, plus de mille talens dont il ne voulut rien prendre, & il fit écrire aux Satrapes & à tous ses lieutenans, capitaines & gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été consumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumene.

Quelque tems après, Eumene eut une autre querelle avec Ephestion, au sujet de quelque présent d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures sanglantes, & Alexandre ne lui en témoigna alors aucun mécontentement ; mais, Ephestion étant venu à mourir, le Roi, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conservoit beaucoup de ressentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant sa vie, & de s'être réjouis de sa mort ; & ses soupçons tomboient encore plus sur Eumene ; car il se souvenoit toujours & lui parloit souvent des disputes & des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumene, qui étoit un

homme fin, insinuant & persuasif, chercha un remede à sa disgrace dans la chose même qui l'avoit perdu; car, il prit le parti de seconder l'affection, l'empressement & le zele qu'Alexandre témoignoit pour honorer la mémoire & pour embellir les obseques de son ami. Il inventa de nouveaux honneurs, & tout ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, & fournit très-libéralement & très-généreusement la plus grande partie des sommes qu'il fallut pour célébrer ses funérailles, & pour lui élever un magnifique tombeau.

Après la mort d'Alexandre, il s'éleva un fort grand différent entre la Phalange & les Seigneurs de la cour. Eumene étoit intérieurement du parti des derniers; mais, en public & dans tous ses discours, il faisoit semblant d'être neutre, & jouoit le rôle d'un simple particulier, disant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de se mêler des affaires & des disputes des Macédoniens; & quand les autres Seigneurs sortirent de Babylone, il resta dans la ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, & les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Aussi quand les premiers troubles furent calmés, & que les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu, distribuerent les gouvernemens des provinces & les commandemens des armées, Eumene eut pour lui la Cappadoce & la Paphlagonie qui confinoit à la mer du Pont, jusqu'à Trapézonte. La Cappadoce n'étoit pas encore en ce tems-là aux Macédoniens; car, Ariarathe en étoit Roi, & il étoit expressément porté par le traité, que Léonatus & Antigonus, avec une grosse armée, y conduiroient Eumene pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chasser le roi Ariarathe. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit, car il étoit si rempli de hautes espérances, qu'il méprisoit tout le monde, & qu'il ne pensoit qu'à son propre agrandissement. Léonatus descendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expédition en faveur d'Eumene. Mais, Hécatée, tyran des Cardiains, l'étant venu trouver, & l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plutôt au secours d'Antipater & des Macédoniens qui étoient assiégés dans la ville de Lamia, il se disposa à faire ce voyage, & pressa fort Eumene de se joindre à lui. Il employa même les offres les plus pressantes pour l'engager dans ses intérêts, & lui faire abandonner ceux de Perdiccas; mais, comme il le trouva constant & inflexible, il prit une autre voie pour se défaire d'un homme qui pouvoit lui être un si grand obstacle; c'étoit de le faire assassiner; mais Eumene prévint le coup. Il le quitta, & partit de nuit avec tout son équi-

page, qui confiftoit en trois cens chevaux & deux cens de fes domeftiques bien armés, & tous fes effets qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & fe retira auprès de Perdiccas. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous fes confeils.

Peu de tems après, il fut mené en Cappadoce avec une bonne armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathe fut fait prifonnier, la Cappadoce fubjuguée, & Eumene établi Satrape. D'abord, il partagea les gouvernemens des villes à fes amis, & établit commandans des garnifons, juges & intendans, tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne fe mêlant point du tout de ces fortes d'affaires, & lui en laiffant l'entière difpofition. Après cela, il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laiffer les Rois l'obféder feuls & fe rendre maîtres de fon efprit. Mais, Perdiccas s'affurant qu'il viendroit à bout tout feul de l'entreprife qu'il méditoit, & voyant d'ailleurs que les provinces qu'il laiffoit derrière, avoient befoin d'un homme ferme & fidele pour les contenir, renvoya Eumene de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans fon gouvernement, & en effet afin qu'il tînt en bride l'Arménie contigue à fes provinces, & qui étoit troublée par les menées de Néoptoleme qui y formoit de grandes nouveautés.

Ce Néoptoleme étoit un homme rempli d'orgueil, & que les vaines efpérances dont il fe repaiffoit avoient rendu d'une fierté infupportable. Eumene tâchoit de le ramener par fa converfation; & voyant que la phalange des Macédoniens étoit devenue très-audacieufe & très-infolente, il travailla à affembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en refpect & lui faire tête; pour cet effet, il donna toutes fortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du païs qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même un grand nombre de chevaux, qu'il donna à ceux de fa cour auxquels il fe fioit le plus, excita & releva leur courage par les honneurs & par les préfens qu'il leur faifoit, les dreffa & les accoûtuma au travail & à la fatigue, par des revues, des exercices & des mouvemens continuels; de forte que de tous ces Macédoniens, les uns furent fort furpris & les autres fort raffurés, en voyant qu'en fi peu de tems il avoit affemblé fix mille trois cens chevaux en état de bien fervir.

Environ dans ce tems-là, Cratérus & Antipater, après avoir fubjugué les Grecs, pafferent en Afie pour ruiner la puiffance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchoient à grandes journées pour fe jetter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui

étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolémée, déclara Eumene généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, & écrivit des lettres à Alcétas & à Néoptoleme pour leur ordonner d'obéir à Eumene à qui il donnoit pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcétas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumene, & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macédoniens qui étoient à ses ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obéir à Cratérus à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté, on voyoit clairement que Néoptoleme machinoit quelque trahison contre Eumene; car, lorsqu'il fut mandé, non seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille & alla l'attaquer.

Ce fut là qu'Eumene jouit pour la première fois des fruits de sa prévoyance & des préparatifs qu'il avoit faits; car, son infanterie ayant été battue, il défit Néoptoleme avec sa cavalerie, prit ses bagages, & tombant en corps sur sa phalange qui s'étoit débandée à la poursuite de cette infanterie qu'elle avoit rompue, il l'obligea à mettre bas les armes & à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de fidélité. Néoptoleme rallia quelques fuyards & s'enfuit avec eux auprès de Cratérus & d'Antipater. Ils avoient déjà envoyé des ambassadeurs à Eumene, pour le presser de quitter le parti de Perdiccas & de se tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les gouvernemens qu'il avoit déjà, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratérus.

Eumene, ayant entendu ces propositions, répondit, qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir son ami, lorsqu'il voyoit qu'il traitoit ses amis comme ses ennemis; que pour Cratérus, il étoit tout prêt à le réconcilier avec Perdiccas, & à le remettre dans ses bonnes graces, à des conditions justes & raisonnables; mais que, s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever son bien, il marcheroit à son secours & l'aideroit de tout son pouvoir, tant que le sang couleroit dans ses veines, & qu'il abandonneroit plutôt son corps & sa vie que de trahir sa foi.

Cette réponse rapportée à Cratérus & à Antipater, ils délibéroient à loisir sur le parti qu'ils devoient prendre; & dans ce moment Néoptoleme arrive auprès d'eux. Il leur raconte le malheureux succès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le secourir. Craté-

rus envoya donc Antipater en Cilicie ; & lui, avec la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptoleme contre Eumene, dans l'espérance qu'il le surprendroit & qu'il tomberoit sur lui pendant que ses troupes seroient en désordre, & qu'elles ne songeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire signalée qu'elles venoient de remporter. Cette prudence d'Eumene d'avoir prévu de bonne heure l'arrivée de son ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toujours sans doute pour la marque d'un capitaine vigilant & sage, mais non pas pour un acte de la dernière habileté ; au lieu que d'avoir fait non seulement que ses ennemis n'aient rien sçu de ce qu'ils devoient ignorer, mais que ses troupes mêmes aient attaqué Cratérus avant que de sçavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi, il n'y a personne, dit Plutarqe, qui n'avoue que c'est-là le chef-d'œuvre d'un grand capitaine; car, il fit courir le bruit que c'étoit Néoptoleme qui revenoit contre lui avec Pigrès, à la tête de quelque cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens.

La nuit qu'il avoit résolu de décamper pour se mettre en marche, après qu'il se fût endormi, il eut une vision fort extraordinaire ; il lui sembla qu'il voyoit deux Alexandres, qui se préparoient à combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de sa phalange ; ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cérès pour donner du secours à l'autre ; que le combat fut rude & sanglant ; qu'enfin celui que Minerve appuyoit fut vaincu, & que Cérès fit une couronne d'épis dont elle couronna le vainqueur qu'elle protégeoit. Sur cela, il s'éveilla, & la dernière circonstance de ce songe ne lui laissa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un païs excellent, qui même étoit alors tout couvert d'épis déjà jaunes. Car, toute cette terre étoit cultivée & ensemencée, & elle présentoit un spectacle très-agréable aux yeux, comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes pat-tout de riches moissons. Mais, il se confirma encore plus dans cette pensée, quand il eut appris que le mot de la bataille que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve* & *Alexandre*. Il donna tout aussitôt pour le sien, *Cérès & Alexandre*, & il ordonna à ses troupes de se couronner d'épis & d'en couvrir leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de découvrir à ses principaux officiers & à ses capitaines, qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre sur lui seul de retenir & de leur cacher un secret si important, & dont il étoit peut-être néceſſaire qu'ils fussent in-

formés. Il persista pourtant dans sa première résolution, & ne confia ce danger qu'à sa pensée. Dans l'ordonnance de sa bataille, il n'opposa à Cratérus aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangère qui étoient conduits l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, & l'autre par Phœnix de Ténédos; & il leur ordonna que sitôt qu'ils verroient l'ennemi, ils poussassent à lui & qu'ils le chargeassent, sans lui donner le tems de se retirer ni de parler, & sans recevoir aucun héraut de sa part pour quoi que ce pût être; car, il craignoit extrêmement que les Macédoniens venant à reconnoître Cratérus, ne se tournassent de son côté. Pour lui, il composa un corps de trois cens chevaux de l'élite de sa cavalerie, avec laquelle il passa à son aîle droite, pour être opposé à Néoptoleme qui commandoit l'aîle gauche des ennemis.

Quand ils eurent passé une petite colline, qui séparoit les deux armées, & qu'ils furent en présence, ils s'ébranlerent & firent leur charge avec tant d'impétuosité, que Cratérus surpris, vomit mille injures contre Néoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flattant d'un prompt changement de la part des Macédoniens, dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ses officiers à donner en cette occasion des preuves de leur courage, & poussa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volerent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratérus ne fit point de déshonneur à Alexandre dans ce dernier jour; car, il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur son corps sans le reconnoître. Gorgias seul, un des lieutenans d'Eumene, l'ayant reconnu, mit pied à terre & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déjà à sa fin & luttoit contre la mort.

Dans ce moment, Néoptoleme charge l'aîle droite où étoit Eumène; ils se haïssoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colère étoit encore plus enflammée. Ils firent deux décharges sans se reconnoître; mais, à la troisième, s'étant reconnus, ils poussent impétueusement l'un contre l'autre l'épée à la main, avec de grands cris. Leurs chevaux courant de roideur, se heurtent de front comme deux galères qui se choquent; alors, ils abandonnent la bride, se saisissent tous deux au corps, & tâchent de s'arracher leur casque & de rompre les épaulettes de leur cuirasse. Pendant qu'ils se tiraillent de cette manière, leurs chevaux se dérobent de dessous eux; ils tombent tous deux à terre sans lâcher prise, & se colletant tou-

jours; leur combat devient alors une lutte. Néoptoleme se releve le premier. Eumene, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & se trouve tout aussitôt sur ses pieds. Néoptolème, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuie à terre sur un genou, & combat ainsi d'en bas avec beaucoup de courage, sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi; enfin, il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverse tout étendu; Eumene se jette sur lui, le dépouille de ses armes, l'accable d'injures; & il est si transporté par sa haine invétérée & par sa colère, qu'il ne s'apperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le blesse pardessous sa cuirasse à l'endroit de l'aîne, à cause de la posture où il est sous lui. Mais, le coup lui fait plus de peur que de mal, étant poussé par un bras foible que la mort gagne déjà.

Après qu'il l'eut dépouillé de ses armes, il se trouva très-mal de ses blessures, car il avoit les cuisses & les bras percés en plusieurs endroits. Il eut pourtant la force de se jetter sur son cheval & de pousser à son aîle gauche, où il croyoit que les ennemis faisoient encore ferme. Ayant appris là que Cratérus a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il trouvera son corps. Et voyant qu'il respire encore & qu'il n'a pas entièrement perdu connoissance, il descend de cheval, se met à pleurer, lui tend la main, maudit & déteste Néoptoleme, déplore le malheureux état où il le voit réduit, & se plaint & gémit de sa propre infortune & de la fatale nécessité qui l'a forcé de se trouver en armes contre son compagnon & son meilleur ami, & de lui porter ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Eumene gagna cette bataille dix jours après la première, & cette victoire augmenta beaucoup sa réputation; car, tout le monde vit que de ses deux ennemis, il étoit venu à bout de l'un par sa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par sa valeur. Mais, si ce grand succès releva infiniment sa gloire, il excita aussi contre lui une haine furieuse & une envie extrême, non seulement parmi ses ennemis, mais encore parmi ses alliés, de ce qu'un aventurier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé capitaine des Macédoniens, avec les bras & les armes des Macédoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratérus eût été portée plutôt à Perdiccas, jamais les Macédoniens n'auroient eu d'autre Roi que lui. Mais malheureusement cette nouvelle ne fut sçue dans son camp, que deux jours après qu'il eut été tué en Égypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolémée. Les Macédoniens ne l'eurent pas plutôt apprise, que pleins de colère ils

résolurent

résolurent tous la mort d'Eumene, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller exécuter cette vengeance. Cependant, Eumene, ayant rencontré les haras du Roi qui paissoient sur le mont Ida, prit tous les chevaux qui lui étoient nécessaires, & envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient soin. L'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, se prit à rire, & dit qu'il admiroit la prévoyance d'Eumene, qui s'attendoit à leur rendre ou à leur demander compte des biens du Roi.

Le dessein d'Eumene étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie, autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler sa grande puissance aux yeux de Cléopâtre; mais, à la priere de cette Princesse, qui craignoit que, s'il attendoit-là les ennemis, Antipater ne l'accusât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie, & passa l'hiver dans la ville de Célenes. Là Alcétas, Polémon & Docimus entrerent en contestation avec lui pour le commandement de l'armée; & sur cela, il s'écria: Ne voilà-t-il pas ce que l'on dit communément: *Chacun pense à s'avancer, & pas un ne pense au danger qu'il y a de perdre tout & de se perdre soi même?*

Il avoit promis aux soldats qu'il les paieroit dans trois jours; mais, n'ayant point d'argent pour satisfaire à sa promesse, il leur vendit les fermes & les châteaux du païs, avec tout le bétail & toutes les personnes dont ils étoient pleins. Le capitaine, ou le chef de bande, qui avoit acheté un château, prenoit les machines & les engins de batterie qu'Eumene lui fournissoit, & alloit prendre ce château de force; après quoi il partageoit à ses soldats, tout ce qu'on y avoit pris jusqu'à la concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen, il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les soldats ayant trouvé dans le camp plusieurs billets que les officiers des ennemis y avoient fait jetter, par lesquels ils promettoient cent talens & de grands honneurs à celui qui tueroit Eumene, les Macédoniens en furent très-irrités; & sur le champ ils firent une ordonnance, que désormais il y auroit toujours mille des plus vaillans & des principaux officiers qui seroient ses gardes du corps, qui se tiendroient tour-à-tour auprès de lui, & passeroient la nuit devant sa tente. Il n'y eut pas un officier qui refusât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneurs & de distinction que les rois de Macédoine donnoient à leurs amis; car, Eumene avoit le privilege de distribuer des chapeaux de pourpre à la mode du païs, & des vestes magnifiques, ce qui passoit pour le don le plus royal

parmi les Macédoniens.

La prospérité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit, de sorte que l'on croit voir en eux quelque sorte de grandeur, quand on les regarde dans l'élévation & dans la pompe où la fortune les a placés. Mais, celui qui a l'ame véritablement grande & ferme, paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adversités qui lui arrivent, comme Eumene; car, premièrement, ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le païs des Orcyniens en Cappadoce, par la trahison d'un de ses officiers, il ne donna pas le tems à ce traître d'échapper & de se retirer dans l'armée des ennemis; il le prit & le fit pendre sur le champ. Après quoi, dans sa fuite il tourna tout court; & prenant un chemin tout opposé à celui que les ennemis tenoient pour le poursuivre, il passa à côté d'eux sans qu'ils s'en apperçussent, & retourna par les derrières dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea; & faisant ramasser tous les corps de ses gens qui avoient été tués, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres qu'il envoya prendre dans tous les bourgs & villages des environs. Il fit brûler les capitaines à part & les soldats à part; & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa & continua sa marche, de sorte qu'Antigonus, étant arrivé peu de tems après dans le même camp, ne pouvoit se lasser d'admirer son audace & sa fermeté.

Ensuite, ayant rencontré sur son chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement, & sans coup férir, faire prisonniers un grand nombre de personnes libres & tous leurs esclaves, & s'emparer de toutes les richesses qu'Antigonus avoit amassées par tant de guerres & par tant de pillages de villes. Mais, il craignit que ses gens, chargés de tant de butin & de tant de riches dépouilles, n'en devinssent plus pesans pour la fuite, plus mous à supporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables, par leur impatience, d'attendre le bénéfice du tems dans lequel il avoit mis toutes ses espérances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le suivre, ne tournât ses pas ailleurs. Mais, comme il étoit très-difficile de retenir les Macédoniens, & de les empêcher de se jetter sur un butin qui étoit étalé devant eux, & qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ses troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux, & de marcher ensuite à l'ennemi; & pendant ce tems-là, il envoya en secret un exprès à Ménandre, qui commandoit l'escorte des bagages d'Antigonus, lui dire que l'amitié qu'il conservoit pour lui l'obligeoit de lui

donner avis de se mettre en sûreté, de quitter au plus vîte la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de se retirer au pied de la montagne voisine, d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ses derrières. Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit, & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumene envoya ouvertement ses coureurs battre l'estrade, & donna ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Cependant, les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre est hors d'insulte, & qu'il s'est retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumene fit semblant d'être au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion, & emmena son armée. On dit que Ménandre racontant un jour cela à Antigonus, les Macédoniens qui étoient présens se mirent à louer Eumene & à témoigner de l'affection pour lui, de ce que pouvant rendre esclaves leurs enfans & déshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront, & les avoit laissés échapper. Mais, Antigonus, prenant la parole, leur dit: *Eh! mes amis, ce qu'Eumene a fait-là n'est point pour l'amour de nous, mais il a craint de se mettre des entraves dans sa fuite.*

Comme Eumene ne faisoit qu'errer çà & là, & fuir toujours, sans avoir ni dessein formé, ni route certaine, il conseilla à la plûpart de ses soldats de se retirer, soit qu'il n'eût plus besoin d'eux, soit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied, & se retira dans un lieu fort d'assiette, appellé Nora, qui étoit sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. Et là encore il donna congé à tous ceux de ses amis qui, ne pouvant supporter les incommodités du lieu & la disette où ils étoient, le prierent de les renvoyer. Il les embrassa, leur fit mille caresses, & leur donna la liberté de se retirer.

Peu de jours après, Antigonus arriva devant Nora; & avant que d'en former le siege, il envoya proposer à Eumene une entrevue, & lui dire qu'il n'avoit qu'à descendre pour lui parler. Eumene fit réponse qu'Antigonus avoit avec lui plusieurs de ses amis, qui pourroient prendre sa place s'il venoit à manquer; & commander l'armée; mais que pour lui, parmi ceux dont il avoit entrepris la défense, il n'y en avoit pas un seul qui pût le remplacer; & qu'ainsi il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, s'il vouloit qu'il descendît pour s'aboucher avec lui. Antigonus insista & lui envoya dire que

c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. *Mais*, répondit Eumene, *je ne reconnoîtrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je ferai maître de mon épée.* Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages, comme il l'avoit demandé; il lui envoya son propre neveu Ptolémée, & il descendit. Ils se saluerent & s'embrasserent avec beaucoup d'amitié, comme se connoissant de longue main, & ayant vécu long-tems ensemble dans une étroite liaison. Leur conversation fut fort longue; Eumene ne parla jamais, ni de sûreté pour sa personne, ni d'oubli du passé; mais, il demanda toujours qu'on lui conservât ses gouvernemens, & qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux qui étoient présens, étoient étonnés de sa fermeté, & admiroient sa magnanimité & sa hardiesse.

Pendant l'entrevue, la plûpart des Macédoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumene; car, depuis la mort de Cratérus, il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'armée, & qui eût tant de réputation; mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, se mit à crier qu'on n'approchât point, & fit chasser à coups de pierre ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin, il prit Eumene entre ses bras, & faisant écarter la foule par ses gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener Eumene dans sa forteresse & à le remettre en sûreté.

N'y ayant donc plus aucune espérance d'accommodement, Antigonus environna la place de bonnes murailles, laissa des troupes pour continuer le siege, & partit avec le reste de son armée. Eumene demeura assiégé dans Nora, qui étoit abondamment pourvue de bled, d'eau & de sel, mais qui manquoit de tout autre chose bonne à manger, de sorte qu'il n'avoit que le pain tout sec. Cependant, avec ce pain seul, il ne laissoit pas de traiter ceux qui étoient auprès de lui; car, il les appelloit à sa table tour-à-tour, & assaisonnoit ces repas si maigres de beaucoup de grace & de familiarité, en les entretenant de choses agréables & plaisantes.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison que le petit espace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées, & dans un terrein qui en tout n'avoit pas plus de deux stades de circuit, où on ne pouvoit, ni se promener, ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant presque se remuer, devenoient pesans & incapables de servir. Pour dissiper donc cette langueur où les hommes & les chevaux croupissoient par l'inaction, & afin de les rendre plus dispos & plus légers pour la fuite, si l'occasion s'en présentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu, & qui n'avoit en tout que

quatorze coudées, il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler ensuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Pour les chevaux il les suspendoit les uns après les autres avec de grandes sangles qu'il leur mettoit sous le cou, & qu'il plaçoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; ensuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de manière qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derrière, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Pendant qu'il les tenoit ainsi suspendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derrière, s'agitoient très-violemment, & faisant de grands efforts pour appuyer leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une si grande extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne souffrît, & qu'à force de hennir & de se tourmenter, ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondée & pilée, afin qu'ils pussent la digérer plus promptement & avec moins de peine.

Comme ce siège traînoit en longueur, Antigonus fut informé qu'Antipater étoit mort en Macédoine, & que les affaires y étoient fort brouillées par les factions & par les brigues de Cassandre & de Polyperchon. N'aspirant donc plus à rien de médiocre, & dévorant déjà par ses espérances & par ses désirs l'Empire entier, il voulut avoir Eumene pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ses desseins & à les conduire à une heureuse fin. Il envoya pour cet effet Hiéronymus à Eumene, lui proposer des conditions de paix, & lui porter la formule du serment qu'il exigeoit de lui. Eumene y corrigea quelque chose, & prit les Macédoniens mêmes qui l'assiégeoient, pour juges, lequel de ces deux sermens étoit le plus juste & le plus raisonnable, ou celui qu'Antigonus lui présentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car, Antigonus parloit bien au commencement de la maison royale, mais il n'en parloit qu'en passant & par manière d'acquit, pour s'exempter de blâme, & tout le reste du serment ne regardoit que lui & ne l'attachoit qu'à lui; au lieu qu'Eumene, dans la correction qu'il fit, nomma la reine Olympias la première, avec les Rois ses enfans. Outre cela il jura, non *qu'il serviroit en tout & par-tout Antigonus seul, & que*

les amis & les ennemis d'Antigonus seroient les siens, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il serviroit Olympias & les Rois ses enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux.* Cette formule ayant paru la plus équitable, les Macédoniens lui firent prêter ce serment tel qu'il l'avoit dressé, leverent le siège, & envoyerent vers Antigonus pour le porter à prêter le même serment.

Cependant, Eumene rendit tous les ôtages Cappadociens qu'il avoit à Nora; & ceux à qui il les avoit remis, lui donnerent en échange des chevaux, des bêtes de somme, & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeller la plus grande partie des soldats qui s'étoient enfuis après sa défaite, & qui étoient errans dans la campagne. Il en assembla un corps de près de mille chevaux, avec lesquels il se retira très-promptement, craignant toujours Antigonus, & avec très-grande raison; car, non seulement Antigonus envoya ordre à ses troupes de l'assiéger de nouveau & de presser plus vivement le siege; mais, il fit encore une réponse très-dure aux Macédoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumene avoit faite au serment qu'il avoit dressé.

Pendant qu'Eumene fuyoit çà & là, il reçut des lettres des principaux de la Mecédoine, qui craignoient l'agrandissement d'Antigonus; il en reçut aussi de la reine Olympias, qui l'appelloit & qui le pressoit de venir prendre la tutele & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ses ennemis dressoient des embûches pour le faire périr. Polysperchon & le roi Philippe lui écrivirent aussi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le trésor royal, qui étoit à Quindes, cinq cens talens pour rétablir ses propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit besoin. Ils écrivirent aussi conformément à cela à Antigène & à Teutamus, qui commandoient les Argyraspides.

Ces officiers, ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumene; mais, malgré cette bonne mine, on voyoit manifestement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalousie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéir à Eumene. Pour ce qui est de l'envie, Eumene la guérit ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent qu'il avoit ordre de prendre pour lui, & en disant qu'il n'en avoit pas besoin. Mais, pour l'ambition & la jalousie, qui les portoient à refuser de lui obéir, quoiqu'ils fussent très-incapables de commander, il ne crut pouvoir y remédier qu'en leur inspirant un esprit de superstition. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant son sommeil, qu'il lui avoit montré une tente royalement parée, dans laquelle il y

avoit un trône, & qu'il lui avoit déclaré, *que tant qu'ils tiendroient le conseil dans cette tente pour y délibérer de leurs affaires, il y seroit; qu'assis sur ce trône il donneroit ses ordres à ses capitaines, & qu'il les conduiroit dans tous leurs desseins & dans toutes leurs entreprises, pourvu qu'ils s'adressassent toujours à lui.*

Il persuada facilement cette vision à Antigene & à Teutamus, qui ne vouloient pas aller tenir le conseil chez lui, comme il croyoit aussi qu'il se déshonoreroit si on le voyoit aller à la porte des autres. On dressa donc d'abord une tente magnifique, on y éleva un trône, qu'on appella *le trône d'Alexandre*, & sur lequel on plaça son diadême, son sceptre, & ses armes, & on s'assembla dans cette tente pour y délibérer des affaires les plus importantes & les plus pressées.

De-là ils s'avancerent vers les hautes provinces. Sur le chemin, Peucestas, qui étoit ami particulier d'Eumene, & les autres Satrapes se joignirent à eux avec toutes leurs troupes. Eumene, voyant qu'ils se méprisoient les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, & qu'ils n'épioient qu'une occasion favorable pour le tuer, supposa un grand besoin d'argent, & emprunta de grosses sommes de ceux qui le haïssoient le plus, afin qu'ils missent désormais en lui leur confiance, & qu'ils cessassent de lui dresser des embûches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté; de sorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour sa personne, & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour sauver leur vie, lui, au contraire, ne sauva la sienne & ne se mit en sûreté, qu'en prenant l'argent des autres.

Quelque tems après, comme les soldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, & qu'Eumene, tombé dans une maladie dangereuse, se faisoit porter en litière assez loin de l'armée, pour être plus loin du bruit, à cause d'une grande insomnie dont il étoit travaillé; quand ils eurent fait quelque chemin, ils s'apperçurent tout à coup que les ennemis ayant gagné les hauteurs de quelques côteaux qui les déroboient à leur vue, commençoient à descendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes dorées qui éclatoient aux rayons du soleil, n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux; ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance de leurs troupes, leurs éléphans chargés de leurs tours, & les hocquetons de pourpre, que leur cavalerie portoit sur ses épaules, & qui étoient son ornement ordinaire, quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, se mirent à crier qu'on appellât Eumene, & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête. En même tems, ils

mirent leus boucliers à terre, s'entr'exhorterent à demeurer là sans bouger, & déclarerent à leurs officiers qu'ils n'avoient qu'à se tenir en repos, à ne point combattre, & à ne pas exposer les troupes, avant qu'Eumene fût venu pour les commander.

Cela étant rapporté à Eumene, il vint en toute diligence, pressant les esclaves qui le portoient; & ouvrant des côtés les rideaux de sa litière, il tendoit la main aux soldats, & leur marquoit sa joie & sa reconnoissance. Dès que ses soldats le virent, ils le saluerent en langage Macedonien, releverent leurs boucliers, & les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis, comme ne craigant plus rien, puisqu'ils avoient leur capitaine à leur tête. D'un autre côté, Antigonus ayant appris de quelques prisonniers qu'Eumene étoit même si mal, qu'il se faisoit porter en litière à la queue de l'armée, crut qu'il lui seroit fort aisé de défaire les autres, & que sa maladie les lui livreroit entre les mains. Il se hâtoit donc pour les attaquer. Mais, lorsque s'étant avancé pour reconnoître leur posture, il eut vu leur belle contenance & la disposition de leur armée, il s'arrêta long-tems fort étonné. Il apperçut ensuite la litière qu'on portoit d'une aîle a l'autre; alors se prenant à rire, selon sa coûtume, avec de grands éclats, il dit à ses amis qui étoient autour de lui: *Voilà cette litière qui a rangé des troupes contre nous, & qui va nous combatre;* & sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, & se retira dans son camp.

Les deux armées s'étant séparées sans combat, camperent à trois stades l'une de l'autre, une rivière & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le païs étoit dévasté, Antigonus envoya des ambassadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Eumene, pour les porter à quitter Eumene, & se rendre à lui, leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejetterent ses propositions, & renvoyerent les ambassadeurs, en leur faisant de grandes menaces, s'ils osoient jamais leur faire de pareilles propositions. Eumene, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet Apologue fort ancien: » Un jour un lion, » devenu amoureux d'une jeune » fille, la demanda en mariage » à son pere. Celui-ci répondit » qu'il tenoit cette alliance à » grand honneur, & qu'il étoit » prêt à lui donner sa fille; mais » que ses grands ongles & ses » dents tranchantes lui faisoient » peur, & qu'il craignoit qu'a» près son mariage, sur la moin» dre querelle qui surviendroit » dans leur ménage, il ne les ap» pliquât sur sa fille un peu trop » rudement. Le lion, qui étoit » passionné pour la jeune fille, » se fit arracher sur l'heure les

» ongles & les dents; après quoi, » le pere prit un bâton, & se » défit du prétendu gendre. Voi» là, ajoûta-t-il, ce que pretend » Antigonus. Il vous fait de » grandes promesses, pour se » rendre maître de toutes vos » forces; après quoi il vous » fera sentir ses ongles & ses » dents. «

Quelques jours après, des déserteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumene que ce général se préparoit à partir la nuit suivante, sur la seconde veille, (vers les neuf ou dix heures du soir) Eumene se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la province de Gabene, qui étoit un païs gras & capable de nourrir de grosses armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des rivières & des ravins dont il étoit traversé; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vue, il persuada, à force d'argent, à quelques soldats étrangers, d'aller comme déserteurs dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumene devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems, il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture & de se mettre en marche. Antigonus, sur ce faux avis qu'Eumene venoit l'attaquer, tint son armée sous les armes; cependant, Eumene avançoit chemin. Antigonus sçut bientôt de ses coureurs qu'Eumene avoit décampé; & connoissant qu'il avoit été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de persister dans son premier dessein; & ayant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que sa marche avoit l'air d'une poursuite. Mais, voyant qu'il lui étoit impossible de joindre avec toute son armée, Eumene qui avoit au moins six heures d'avance, il laissa son infanterie sous les ordres de Pithon, & prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour, il atteignit l'arrière-garde des ennemis qui descendoit une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumene, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi, Antigonus rendit la pareille à Eumene, & l'amusa à son tour; car, il l'empêcha de continuer sa marche, & donna à son infanterie le tems d'arriver.

Alors, les deux armées se rangerent en bataille. Celle d'Eumene avoit trente-cinq mille hommes de pied, plus de six mille chevaux, & cent quatorze éléphans; celle d'Antigonus, vingt-huit mille hommes de pied, huit mille cinq cens chevaux, & soixante-cinq éléphans. Le combat fut rude & opiniâtre, & poussé bien avant dans la nuit, car c'étoit pleine lune; cependant, la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigonus perdit de son infanterie trois mille sept cens hommes, & de sa cavalerie cinquante-quatre; il eut plus

de quatre mille hommes blessés. Eumene perdit cinq cens quarante hommes de pied, très-peu de cavalerie, & eut plus de neuf cens hommes de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Eumene. Mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fît, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le sceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigonus qui y revint, & ensevelit ses morts. Le lendemain, Eumene envoya demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funebres avec toute la magnificence possible.

Quelque tems après, informé que les troupes des ennemis s'étoient dispersées pour prendre des quartiers d'hiver, Antigonus crut que ce seroit une occasion favorable pour les attaquer. Mais, Eumene envoya promptement ordre à tous les officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence; & montant à cheval avec tous les autres capitaines qu'il avoit avec lui, & qui étoient suivis de leurs soldats, qui portoient du feu dans plusieurs vaisseaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vu facilement de ceux qui étoient en marche; & y mesurant un espace de terrein d'environ soixante-dix stades de circuit, il ordonne à ses soldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits, selon la différence des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le prissent pour un véritable camp.

Cela étant exécuté, & Antigonus ayant vu la nuit ces feux sur la hauteur, en fut fort affligé, & tomba dans le découragement, ne doutant point que les ennemis, avertis de sa marche, n'eussent rassemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinssent audevant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre, las comme il l'étoit, contre des troupes toute fraîches, il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais, voyant que personne ne se présentoit pour l'inquiéter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais d'arriver quand on se retire à la vue de l'ennemi; & tous les habitans des environs lui disant qu'ils n'avoient point vu d'armée, & qu'ils avoient seulement vu la montagne pleine de feux; il reconnut alors que c'etoit un stratagême d'Eumene, & plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, il tourna bride, résolu d'en venir à une bataille.

Cependant, la plûpart des troupes d'Eumene ayant eu le tems de se rassembler auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux capitaines des bandes des Argyraspides, Antigene & Teutamus, au désespoir de cette distinction, qui lui

étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr; & ayant entraîné dans cette conjuration la plûpart des Satrapes & des premiers officiers, ils tiennent conseil pour délibérer où, quand & comment ils exécuteroient leur entreprise. Mais, ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus, qui commandoit les éléphans, & Phédime allerent sur le champ rapporter à Eumene cette résolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumene les remercia & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité; & rentrant dans sa tente, il dit à ses amis, qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces, fit son testament, & déchira & brûla tous ses papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort, ceux qui avoient donné des avis secrets, fussent exposés aux accusations & aux calomnies.

Après avoir disposé ainsi de ses affaires, il délibéra en lui-même s'il livreroit la bataille à ses ennemis, ou si, traversant la Médie & l'Arménie, il iroit se jetter dans la Cappadoce. Il ne prit point de résolution fixe pendant que ses amis furent avec lui. Quand il fut seul, après avoir été encore long-tems agité de différentes pensées que l'état de sa fortune lui inspiroit, & toutes contraires; enfin, faisant effort sur lui-même, il mit son armée en bataille, & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car, pour sa phalange & ses bandes des Argyraspides, bien loin qu'elles eussent besoin qu'il les excitât, elles étoient les premières à l'encourager & à bien espérer de la victoire, l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. En effet, se jettant sur eux avec furie, elles enfoncerent l'infanterie, dont la plus grande partie fut taillée en pièces. Antigonus fut entièrement défait en cet endroit; mais, d'un autre côté, sa cavalerie eut tout l'avantage par la lâcheté de Peucestas, qui combattit très-mal en cette journée; & à la faveur d'une poussière qui s'étoit élevée, & qui obscurcissoit la vue, Antigonus enleva les bagages des ennemis sans être apperçu.

Le combat étant fini, les Argyraspides envoyerent quelques officiers prier le vainqueur de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non seulement il rendroit tous les bagages aux Argyraspides, mais encore qu'en toute autre chose il les traiteroit avec toute sorte de bonté & d'humanité, pourvu qu'ils lui remissent Eumene entre les mains. A cette offre, voilà les Argyraspides qui prennent la malheureuse & infame résolution de livrer Eumene vi-

vant à ses ennemis. D'abord, ils s'approchent de lui d'une manière qui ne pouvoit lui donner aucun soupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns se mettent à déplorer la perte de leur équipage; les autres à le consoler & à lui dire qu'il n'a que faire de se mettre en peine de rien, puisqu'enfin il a remporté la victoire, & la plûpart à déclamer hautement contre les Satrapes & officiers Généraux, qui, par leur lâcheté, avoient été cause que leur victoire n'avoit pas été complette. Ensuite, prenant leur tems, ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée, & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir; & comme on le menoit au travers de la phalange Macédonienne, qui étoit en armes, il demanda la permission de parler, non pour leur faire aucune priere, ni pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses très-importantes, & qui regardoient leurs intérêts.

Là-dessus, on fait un grand silence, & alors Eumene montant sur un lieu élevé, & étendant ses mains liées: » O » les plus méchans de tous les » Macédoniens qui aient jamais » vécu, leur dit-il! Jamais Antigonus auroit-il osé se flatter » d'élever un aussi grand trophée à sa gloire, que celui » que vous élevez vous-mêmes » à votre honte, en livrant » votre Général, après l'avoir » chargé de chaînes? N'étoit-ce pas déjà une action assez » lâche, après avoir remporté » la victoire, de s'avouer vaincus pour retirer des bagages, » comme si la victoire consistoit » dans les biens, & non dans » la seule valeur & dans les » seules armes? Falloit-il encore, quel comble d'infamie! » falloit-il donner pour rençon » de ces malheureux bagages » votre propre Général? Pour » moi, je suis emmené captif, » mais non vaincu, vainqueur » de mes ennemis, & trahi seulement par mes compagnons » & par mes troupes. Mais, au » nom de Jupiter dieu des armées, & au nom de tous les » dieux qui président aux fermens, tuez-moi ici vous-mêmes; car, ma mort sera » toujours votre ouvrage, quoiqu'Antigonus me fasse mourir. Et ne craignez de lui aucun reproche, car il a besoin » d'Eumene mort, & non pas » d'Eumene vivant. Si vous ne » voulez pas prêter vos mains » à ce ministère, rendez la liberté à une des miennes; elle » suffira pour exécuter ce que » vous me refusez. Que si vous » n'osez me confier une épée, » jettez-moi aux bêtes, lié & » garrotté comme je suis; si » vous me rendez ce dernier » office, je vous délivre & vous » absous de toutes les peines » que vous pouvez craindre de » la vengeance des dieux pour » ce crime; & je vous déclare

» les hommes du monde les plus » pieux & les plus justes en» vers votre Général. «

Quand Eumene eut ainsi parlé, toutes les autres troupes furent saisies de douleur, & tout rétentit de gémissemens & de plaintes; mais, les Argyraspides se mirent à crier: » Qu'on » l'emmene, & qu'on ne s'ar» rête point à ses vains dis» cours & à tous ses contes; » car ce n'est pas une chose si » horrible, qu'un scélérat, un » maudit Chersonnésien périsse, » après avoir fait contre les » Macédoniens tant de guer» res; mais, c'en est un très» déplorable que les plus bra» ves soldats d'Alexandre & » de Philippe, après tant de » combats, de blessures & de » fatigues, soient privés dans » leur vieillesse du prix de leurs » travaux, & réduits à aller » mendier leur vie. Eh! il y a » déjà trois jours que nos fem» mes couchent avec nos en» nemis. «

En finissant ces mots, ils l'emmenent & le pressent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient sorties à sa rencontre; il ne restoit presque personne dans son camp. Antigonus, craignant qu'il ne fût écrasé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir, envoya dix de ses plus forts éléphans avec beaucoup de piquiers Medes & Parthes pour écarter la foule.

Quand Eumene fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir, à cause de leur ancienne amitié, & de la familiarité avec laquelle ils avoient vécu longtems ensemble; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât: *Comme un éléphant*, leur dit-il, *ou comme un lion*. Mais, quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir, & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entières, & de lui porter tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigonus passa ainsi plusieurs jours à délibérer sur ce qu'il en devoit faire, & il écoutoit les prieres & les promesses que lui faisoient pour lui Néarque le Crétois, & son propre fils Démétrius, qui se faisoient un honneur de le sauver. Mais, tous les autres Satrapes & capitaines s'y opposoient & le pressoient de le faire mourir.

On dit qu'un jour Eumene demanda à Onomarchus qui le gardoit, *d'où vient qu'Antigonus, ayant entre ses mains son ennemi, ne le fait pas mourir promptement, ou ne le délivre pas généreusement?* Onomarchus lui répondit avec insolence: *Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort; il falloit le faire dans la bataille. Aussi l'ai je fait*, lui répartit brusquement Eume-

ne, *& demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre; je t'assure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien*, reprit Onomarchus, *puisqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi, que n'attends-tu donc tranquillement l'heure qu'il voudra prendre?*

Cependant, Antigonus n'osant pas décider du sort de ce grand homme, assembla son conseil. Le trouble & l'agitation parurent sur le visage de la plûpart de ceux de l'assemblée; ils étoient dans une surprise extrême qu'on eût différé si longtems à les défaire d'un homme qui les avoit tenus dans de continuelles allarmes l'espace de tant d'années, & les avoit réduits aux dernières extrêmités; qui avoit fait périr leurs plus vaillans capitaines; qui étoit enfin si redoutable par lui-même, que leur sûreté dépendoit absolument de sa perte; ils ajoûtoient que sa mort dissiperoit toutes leurs frayeurs, & mettroit tous les mal-intentionnés hors d'état de leur nuire; ils conclurent par demander à Antigonus sur quels amis il croyoit pouvoir compter dans la suite, s'il sauvoit la vie à Eumene? Que pour eux, ils lui déclaroient qu'il n'y avoit plus de fond à faire sur leur assistance, s'il gardoit plus long-tems ce dangereux ennemi. Antigonus, après avoir connu les intentions de toute l'assemblée, prit encore sept jours pour en délibérer.

Ce terme expirant, il craignit qu'un plus long délai ne causât quelque sédition dans l'armée; c'est pourquoi, il fit défenses à toutes personnes de voir le prisonnier, & de lui porter aucune nourriture, aimant mieux, disoit-il, le laisser mourir de faim, que de faire souffrir une mort violente à un homme avec qui il avoit eu quelque liaison d'amitié. Malgré les ordres d'Antigonus, & à son insçu, dans le tems que l'armée décampoit, ceux qu'on avoit laissés à la garde d'Eumene l'étranglerent dans la prison, au bout de trois jours, pendant lesquels on ne lui avoit pas donné la moindre chose à manger. Telle fut la fin déplorable d'Eumene à l'âge de 45 ans. Sa mort arriva l'an 314 ou 315 avant J. C. Antigonus rendit son corps à ses amis, afin qu'ils le brûlassent, & qu'après avoir recueilli ses cendres, ils les missent dans une urne d'argent, & qu'ils l'emportassent avec eux pour la remettre à sa femme & à ses enfans.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Eumene.

Outre les charmes de la conversation, il avoit la mine gracieuse & douce, & il ne ressentoit en rien le guerrier qui avoit toujours eu le harnois sur le dos; mais, il étoit de belle taille & frais comme un jeune homme, & si bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de statue d'une symmétrie plus par-

faite, dit Plutarque. Il n'étoit pas né fort éloquent ; mais, il avoit une manière de parler douce & persuasive.

On peut dire qu'Eumene fut un homme des plus accomplis de son siècle en tout genre, & des plus dignes de succéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne lui étoit peut-être pas inférieur en mérite ; véritablement brave sans témérité, & prudent sans foiblesse. Issu d'une basse naissance dont il ne rougissoit point, il s'avança par degrés jusqu'aux premières places, & auroit pu aspirer au trône s'il avoit eu, ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un tems où les brigues & les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de règner, ne connoissoient ni sincérité ni bonne foi, ne respectoient ni les liaisons du sang ni les droits de l'amitié, & fouloient aux pieds les loix les plus sacrées, Eumene conserva toujours pour la famille royale un attachement & une fidélité inviolables, que nulle espérance, nulle crainte, nul renversement de fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. Et c'est ce caractère-là même de probité qui blessoit ses collégues ; car, il arrive souvent que la vertu s'attire des inimitiés & des haines, parce qu'elle semble faire des reproches à ceux qui pensent autrement, & leur montrer leurs défauts de trop près.

Il possédoit toutes les qualités guerrières dans un souverain degré ; la science militaire, le courage, la prévoyance, la fermeté d'ame, une fécondité merveilleuse de ruses, de stratagêmes, de ressources dans les périls les plus inopinés, & dans les conjonctures les plus désespérantes. Mais, nous mettons au-dessus de tous cela un caractère de probité & les sentimens d'honneur qui dominoient en lui, qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont nous avons parlé.

Un mérite si éclatant, si universel, & en même tems si modeste, qui devoit exciter l'estime & l'admiration des autres commandans, ne servit qu'à les irriter & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux personnes d'une grande qualité ! Ces Satrapes, pleins d'eux-mêmes, voyoient avec un œil jaloux, & avec une sorte d'indignation, qu'un officier sans naissance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, étoit arrivé par degrés jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croyoient n'être dues qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient issus d'une ancienne & illustre famille ; comme si la vraie noblesse ne consistoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Diodore de Sicile fait, au sujet d'Eumene, des réflexions bien philosophiques. » Nous » sommes tous embarqués, dit- » il, dans un vaisseau dont Dieu » tient le gouvernail, & qu'il

» conduit à ſon gré, ou à bon » port, ou dans les écueils; » de ſorte que le véritable ſujet » d'étonnement n'eſt pas qu'il » nous arrive des malheurs, » mais que tout ce qui nous ar- » rive ne ſoit pas contraire en » bien ou en mal à l'attente que » nous avions lieu d'en former. » Cette réflexion peut être re- » gardée comme le véritable » fruit de l'Hiſtoire. Les revers » les moins attendus & en quel- » que ſens les plus injuſtes doi- » vent modérer la confiance » qu'inſpire la proſpérité & ſer- » vir de conſolation dans l'in- » fortune. C'eſt l'uſage qu'Eu- » mene fit conſtamment de l'une » & de l'autre ſituation, ne per- » dant jamais de vue les viciſ- » ſitudes des choſes humaines, » ſe reconnoiſſant étranger, & » ainſi très-éloigné par lui- » même de toute autorité en » Macédoine. »

EUMENE, *Eumenes*, (*a*) Εὐμένης, fils de Boa, danſeuſe & courtiſanne, & frere de Philétere qui fonda le royaume de Pergame. Il mourut avant ſon frere Philétere, & laiſſa un fils qui porta le même nom que ſon pere.

EUMENE, *Eumenes*, (*b*) Εὐμένης, fils du précédent, ſuccéda à ſon oncle Philétere au royaume de Pergame. On eſt redevable de cette particularité aux ſoins de Strabon, qui a inſéré dans le treizième livre de ſa géographie, la ſuite des Rois de Pergame. Il faut remarquer cependant que ſur l'article dont il eſt ici queſtion, Pauſanias & lui ne ſont pas tout-à-fait d'accord. Le premier de ces Auteurs paroît inſinuer que cet Eumene étoit frere de Philétere; nous diſons qu'il paroît inſinuer, parce que nous ſerions portés à croire que l'inadvertence des Copiſtes a cauſé tout le déſordre. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'un léger changement dans le texte, remettroit les choſes dans leur état naturel. Que penſer de Thémiſtius, qui, contre le ſentiment général de l'antiquité, prétend que Philétere étoit pere d'Eumene? Mais, ces ſortes de mépriſes ne ſe rencontrent que trop ordinairement dans les écrits des Sophiſtes. Dion Chryſoſtôme en fournit un exemple remarquable; Eumene, ſelon lui, étoit fils d'un charron ou roulier. Il eſt viſible que cet Auteur a confondu le roi de Pergame avec Eumene, le plus ſage & le plus habile des capitaines d'Alexandre le Grand; autrement il faudra ſoutenir que ce fameux Général avoit pris la qualité de Roi; il eſt conſtant néanmoins que ſa fidélité pour la maiſon de ſon maître, ne put jamais être ébranlée, & que de ſon vivant, ni les Antigonus,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 209.

(*b*) Strab. pag. 623, 624. Pauſ. pag. 13. Diog. Laërt. pag. 279. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 249. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 209. *& ſuiv.*

ni

ni les Ptolémées n'oserent ceindre le diadême.

Quoi qu'il en soit, Eumene signala les commencemens de son règne par une victoire éclatante. Le royaume de Pergame, dont la puissance s'augmentoit tous les jours, donnoit de l'ombrage à Antiochus Soter ; il craignoit avec raison, que les successeurs de Philétere ne songeassent enfin à lui enlever les provinces situées en-deçà du mont Taurus. Il considéroit de plus, que Pergame lui appartenoit légitimement ; en effet, dans le traité conclu entre Séleucus & Philétere, il étoit porté en termes précis, que la ville & les trésors de Lysimaque seroient livrés au roi de Syrie ; ces motifs le déterminerent à la guerre ; & résolu de ne pas laisser à Eumene le tems de s'affermir sur le trône, il s'avança jusqu'à Sardis. Ce fut-là que les deux armées en vinrent aux mains, celle d'Antiochus fut entièrement défaite ; & la mort de ce Prince, qui suivit de près, ne lui permit pas de tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu. De tous les évènemens du règne d'Eumene, voilà le seul que les Historiens aient eu l'attention de transmettre à la postérité. Le vin, auquel il étoit très-adonné, étouffa peut-être en lui les sentimens de la gloire & de l'ambition. On apprend de Ctésiclès, que ses excès en ce genre le mirent au tombeau.

Strabon lui donne vingt-deux ans de règne, & dès-lors il a dû mourir vers la fin de la cent vingt-quatrième Olympiade, ou au commencement de la suivante ; car, les Auteurs, contens de marquer les années accomplies, ont omis les mois que ces Rois peuvent avoir règné de plus.

Il ne fut pas moins zélé protecteur des lettres que Philétere son oncle ; Diogène Laërce en sera garant ; il assure qu'Arcésilaüs éprouva plus d'une fois la libéralité d'Eumene, & qu'en reconnoissance, ce Philosophe lui dédia quelques-uns de ses ouvrages.

EUMENE II, *Eumenes*, (a) Εὐμένης, fils d'Attale I, & frere d'Attale II, de Philétere & d'Athénée, monta sur le trône de Pergame après la mort de son pere, sur la fin de la quatrième année de la 145.[e] Olympiade, vers l'an 197 avant J.C. Eumene se fit une loi de cultiver fidelement l'amitié des Romains, & il leur en donna des preuves bien éclatantes dans la

(a) Strab. p. 624, 665. Corn. Nep. in Annib. c. 10, 11. Just. L. XXVII. c. 3. L. XXXI. c. 8. L. XXXII. c. 4. L. XXXIII. c. 1. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30, 34. L. XXXIV. c 26, 30. L. XXXV. c. 13. L. XXXVI. c. 42. *& seq.* L. XXXVII. v. 14. *& seq.* L. XXXVIII. c. 37. *& seq.* L. XXXIX. v. 27, 28. L. XLII c. 11. *& seq.* L. XLIV. c. 12, 13, 20. *& seq.* L. XLV. c. 19. Appian. p. 88, 89. Diod. Sicul. L. XXVI. Excerpt. Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 488, 6:8, 529, 559. *& suiv.* T. V. p 6. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 182. T. IX. p. 398. T. XII. p. 240. *& suiv.*

guerre de Lacédémone. Nabis en avoit usurpé la couronne sur les héritiers légitimes; & les Romains s'étant proposés, ou de détrôner ce tyran, ou de le mettre du moins hors d'état de leur nuire, envoyerent contre lui des troupes auxquelles Eumene joignit les siennes. Nabis, consterné des pertes multipliées qu'il fit en peu de tems, demanda qu'on lui accordât une entrevue. Eumene y fut invité, & bientôt après la conférence, il retourna dans ses États.

Il étoit pour lui de la dernière conséquence d'éclairer de près les démarches d'Antiochus. Ce Prince avoit une ambition démesurée; & malgré le grand nombre de provinces soumises à sa domination, il méditoit continuellement de nouvelles conquêtes. Il offrit en mariage une de ses filles au roi de Pergame; mais, Eumene, comprenant bien que l'intérêt seul avoit part aux avances qu'on lui faisoit, ne marqua aucune envie de répondre aux empressemens d'Antiochus. Philétere & Attale en furent surpris; & représenterent, à leur frere que rien ne pouvoit lui arriver de plus glorieux, que de se voir recherché par un monarque à qui ses richesses, ses exploits, & la vaste étendue de son Empire, avoient mérité à si juste titre le surnom de Grand. » La conduite que je tiens aujourd'hui, leur dit-il, cessera de » vous paroître déraisonnable, » si vous considérez que la paix » ne subsistera pas long-tems entre les Romains & Antiochus; » la guerre se fera d'abord » avec un avantage égal, enfin la valeur & la fermeté de » cette nation belliqueuse, forceront la victoire à se déclarer en sa faveur; alors, je » n'aurai plus rien à craindre, » mes États seront plus florissans que jamais, & mes peuples goûteront, sans alarmes, » les fruits d'une paix que mes » soins leur auront procurée. » Que si la fortune sert le Syrien au gré de ses désirs, » croyez-vous que l'alliance » dont il s'agit, me mette à » l'abri de ses injustices? Supposez un moment qu'il veuille » bien ne pas me toubler dans » la possession du royaume de » Pergame, ne serai-je pas » obligé de respecter ses caprices avec une soumission » servile, & si peu digne du » rang où les dieux m'ont élevé? « Attale & Philétere, convaincus de la sagesse de ces réflexions, admirerent la prudence d'Eumene; & lui, de son côté, demeura inviolablement attaché au parti des Romains.

La première année de la cent quarante-septième Olympiade, Sulpicius & Villius furent envoyés en Asie. Ils avoient ordre de demander à Antiochus des explications nettes & précises, de passer à Pergame, & de s'aboucher avec Eumene. Ce Prince souhaitoit la guerre; les conférences roulerent là-dessus; une magnifique réception & de

riches présens firent entrer les ambassadeurs dans ses vues; ils prirent ensuite la route d'Éphese où Antiochus étoit alors. On y vit arriver quelques jours après, les députés de plusieurs villes d'Asie, qui, à l'instigation d'Eumene, venoient se plaindre des mauvais traitemens du roi de Syrie. Les diverses prétentions de tant de personnes, firent échouer la négociation. Sulpicius & Villius refuserent constamment de se relâcher sur aucun article; & ce Prince, qui ne pouvoit honorablement les accorder tous, songea plus sérieusement que jamais à se venger de la hauteur des Romains.

C'étoit une grande satisfaction pour Eumene, de voir les choses s'acheminer à une rupture ouverte. Il se flattoit, comme le remarque Tite-Live, qu'Antiochus ne seroit pas plus heureux que ne l'avoit été Philippe; que le Sénat, touché de ses services, joindroit au royaume de Pergame, une partie des provinces dont on dépouilleroit l'ennemi commun, & que par-là il se trouveroit en état de résister aux Syriens, indépendamment des secours étrangers. Cet Auteur lui fait faire une autre réflexion, c'est que si malheureusement les Romains succomboient, il lui étoit plus avantageux de partager leurs disgraces, que d'être exposé seul à recevoir la loi d'Antiochus, ou d'y être contraint par la force des armes. Le roi de Syrie, peu de tems après le départ des ambassadeurs, passa l'Hellespont, & Eumene, sur le champ, fit embarquer Attale son frere, qui en porta la première nouvelle à Rome. Cependant, Eumene suivit Antiochus de près; & de concert avec Quintius, il jetta cinq cens soldats dans Chalcis. Ce renfort, quoique médiocre, releva les espérances des habitans, que la présence d'Antiochus avoit effrayés. Ce Prince, peu de tems après, fut entierement défait aux Thermopyles. Il ne paroît pas qu'Eumene & ses troupes aient eu quelque part à la gloire de cette journée.

Dans la description que nous en a laissée Tite-Live, il n'est fait aucune mention du roi de Pergame; cependant, il ne devoit pas être éloigné du lieu où se donna la bataille. Ce qu'il y a de constant, c'est que, suivant cet Historien, il étoit dans l'isle d'Egine, quelques mois après l'action. Il avoit quitté l'Asie dans des circonstances où son absence pouvoit avoir des suites fâcheuses. Antiochus, que l'échec reçu aux Thermopyles avoit contraint de repasser la mer, menaçoit Pergame. Eumene d'abord fut tenté d'aller en personne défendre ses États; la valeur & la sagesse d'Attale qui y commandoit, le rassurerent; & sous prétexte de sacrifier sa propre couronne à l'agrandissement de la République, il sortit du port d'Egine avec trois vaisseaux, & joignit la flotte Romaine au

promontoire de Syllée. Polyxénidas, amiral d'Antiochus, en fut averti, & résolu de prévenir la jonction des escadres de Rhodes & de Pergame, il marcha à la rencontre de Livius. Les deux armées se mêlerent, & Eumene qui avoit le commandement de l'arrière garde, chargea l'aîle droite des Syriens, & la mit en désordre. Polyxénidas prit la fuite, & sa flotte auroit été totalement détruite, si la légèreté des bâtimens qui la composoient, ne l'avoit dérobée à la furie du vainqueur.

Eumene ensuite fit voile pour Élée, d'où il se rendit à Pergame. Son dessein étoit de pourvoir à la sûreté de cette place, & de travailler encore plus efficacement que par le passé, à susciter de nouveaux ennemis à Antiochus. On sçait que l'Asie étoit remplie de colonies Grecques, dont quelques-unes étoient riches & puissantes. Il étoit important d'attirer les plus considérables dans le parti des Romains. Eumene en vint heureusement à bout, & par ses caresses & par ses intrigues. Tant de services lui acquirent la confiance entière des généraux de la République; on en jugera par la manière dont Livius se conduisit à son égard. Il avoit pris des quartiers d'hiver à Canes, ville de l'Éolide. Le roi de Pergame alla l'y trouver, accompagné de cent chevaux, & de deux mille hommes de pied; & comme il lui eut proposé de ravager les environs de Thyatire, Livius fit un détachement de cinq mille hommes, & se reposa sur ce Prince de la conduite de cette expédition. Elle réussit, & les soldats retournerent au camp, chargés de dépouilles & de butin. Livius, au commencement du printems, se remit en mer avec trente-quatre vaisseaux; il s'avança du côté de l'Hellespont; l'armée Romaine étoit en marche, & il falloit préparer les choses nécessaires à son passage.

Ce fut dans ce tems-là même qu'arriva le préteur Emilius, à qui le Sénat avoit décerné le commandement de la flotte. Eumene le suivit à Iassus; on refusa de lui en ouvrir les portes, & il en auroit formé le siège, si ce Prince & les Rhodiens ne se fussent employés en faveur des habitans.

Cependant, Antiochus rassembloit des troupes nombreuses sur la frontière qui séparoit ses États d'avec ceux de Pergame; & cela, vraisemblablement dans la vue de profiter de l'absence d'Eumene. Il l'avoit prévu, & ses places bien munies résisterent aisément aux efforts de Séleucus.

Ce jeune Price, un des enfans d'Antiochus, s'étoit approché d'Élée vers le commencement du printems; Attale averti de sa marche le prévint, & couvrit cette ville avec le corps de troupes qui étoit sous ses ordres. En même tems, il dépêcha vers Eumene, des cour-

riers qui le trouverent à Samos. Eumene en partit sur le champ, aborda à Élée, & delà il gagna sa capitale. Résolu de ne rien donner à la fortune, il se contenta de fatiguer l'ennemi par de fréquentes sorties. Ce Prince avoit tout lieu de croire que les Romains ne souffriroient pas qu'on l'opprimât. Emilius étoit à portée de le secourir, & ce Général ne pouvoit, sans trahir la gloire du nom Romain, livrer à la merci d'Antiochus, le plus fidele & le plus solide des alliés de la République.

Tels furent les motifs qui déterminerent Eumene à temporiser; l'évènement en justifia la justesse; les vaisseaux d'Emilius & ceux des Rhodiens se mirent en mer, & entrerent heureusement dans le port d'Élée. Un renfort si considérable déconcerta les projets d'Antiochus, qui se vit contraint de demander à Emilius une conférence, dans laquelle on régleroit les articles de la paix. Le Préteur, avant que de répondre à une proposition de cette importance, voulut en délibérer avec Eumene, & le fit prier de se rendre incessamment à Elée; les Rhodiens, dans le conseil qui fut tenu à ce sujet, étoient d'avis que l'on s'abouchât avec Antiochus; Eumene n'avoit garde d'y consentir, il craignoit avec justice, que les Romains, incertains de l'avenir, contens des succès passés, ne traitassent à des conditions qui auroient détruit toutes ses espérances; & dans la vue de rompre la négociation, il représenta « qu'une paix faite dans la situation présente des affaires, seroit honteuse & peu durable. » Convient-il d'écouter Antiochus dans un tems, où maître de la campagne; il assiege les villes de Pergame & d'Élée? S'imaginera-t-on que le Consul ratifie un traité conclu en son absence, & sans la participation du Sénat & du peuple Romain? « S'adressant ensuite au Préteur : » Repasserez-vous en Italie, ajoûta-t-il, lorsque les articles seront arrêtés? Attendrez-vous ici le consentement du Sénat? En ce cas-là, il faudra assigner à l'armée des quartiers d'hiver, & ces quartiers d'hiver épuiseront les alliés. Ne vaut-il pas mieux continuer la guerre? A en juger par les apparences, elle finira avec l'automne. » Dans le fond, ces réflexions étoient judicieuses; Emilius en sentit toute la force; & malgré la gloire qui lui seroit revenue d'avoir consommé un si grand ouvrage, il refusa d'accepter l'entrevue qu'Antiochus désiroit si ardemment.

Cependant, Séleucus pressoit vivement le siège de Pergame; mais, un corps de troupes que les Achéens envoyerent au secours de cette ville, obligea d'abord les Syriens à s'éloigner, & ensuite à se retirer entièrement des états d'Eumene; c'est

du moins ce que prétendent Appien & Tite-Live. La marche de l'armée Romaine qui s'avançoit à grandes journées, fut, ou la seule, ou la principale cause d'une retraite si précipitée.

Il paroît néanmoins qu'Eumene n'étoit que médiocrement inquiet du sort de sa capitale; malgré les efforts de l'ennemi, il avoit joint Emilius, qui, après quelques expéditions, le pria de vouloir bien retourner à Élée, & là, de préparer tout ce qui seroit nécessaire pour le passage du Consul. Enfin, l'armée gagna le rivage de l'Hellespont, & graces aux soins d'Eumene, elle débarqua en Asie, sans trouver aucune opposition. Les vaisseaux de ce Prince étoient désormais inutiles, il résolut de les ramener à Élée. Les vents contraires le surprirent dans les environs du promontoire de Lectos; il se fit mettre à terre, dans la crainte qu'un plus long retardement ne l'empêchât de signaler son zele envers la République. L'armée Romaine marchoit à Antiochus, Eumene s'y rendit avec toute la diligence imaginable; le Consul qui comptoit sur son amitié, lui exposa ses inquiétudes au sujet des vivres, il appréhendoit d'en manquer. Ce Prince se chargea volontiers de pourvoir à la subsistance des troupes, & il prit incontinent la route de Pergame; il n'y demeura qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour satisfaire à ses engagemens. Le désir d'acquérir de la gloire le rappella bientôt dans le camp. Les deux armées étoient en présence. On lit dans Appien, qu'Eumene, le jour du combat, eut le commandement de l'aîle droite. Tite-Live n'en dit rien. Il nous apprend seulement que le roi de Pergame avoit joint le Consul avec trois mille hommes de pied & huit cens chevaux; que par les sages manœuvres de ce Prince, les chariots armés de faux resterent sans effet; en un mot, que lui & Attale son frere se distinguerent extrêmement dans cette bataille. Elle ne fut pas disputée. Les Romains n'y perdirent que trois cens soldats, & Eumene vingt-cinq. Une victoire si complette acheva d'abattre la fierté d'Antiochus. Il demanda la paix, & elle lui fut accordée, parce qu'aucun des articles proposés ne fut contesté. Aussitôt il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs pour obtenir du Sénat la confirmation de ce qui avoit été réglé.

Eumene fit en même tems le voyage de Rome. Il y fut reçu avec une magnificence extraordinaire; tous les ordres s'empresserent de lui témoigner la joie qu'ils avoient de voir un Prince à qui la République avoit de si grandes obligations. Ces transports déplurent à Caton, dont la vertu austère & farouche ne connoissoit point certains ménagemens. Cepen-

dant, les maximes outrées de ce sage Romain ne nuisirent point aux justes prétentions d'Eumene. Introduit dans le Sénat, il remercia cette auguste assemblée de la promptitude avec laquelle on avoit secouru ses États lors du siege de Pergame. Il la félicita ensuite au sujet des importantes victoires que les armées Romaines avoient remportées sur Antiochus. Son discours fini, on le pria de déclarer librement ce qu'il croyoit qu'on dût faire en sa faveur, que la compagnie souhaitoit passionnément de lui donner les marques les plus éclatantes de sa reconnoissance & de son amitié. « Si j'avois des graces à » solliciter auprès de quel- » qu'un, répartit Eumene, » je supplierois le Sénat de » m'aider de ses conseils, & » cela, dans la crainte, ou de » porter mes désirs au-de-là » des justes bornes, ou de de- » mander des choses peu con- » formes aux règles de la mo- » destie & de l'équité. Aujour- » d'hui que mes prieres s'a- » dressent au Sénat même, n'est- » il pas naturel de se reposer » sur lui du soin des récom- » penses que méritent, & mes » services, & ceux de mes » freres? » Malgré des instances réitérées, il refusa toujours de s'expliquer, & sortit de l'assemblée. On délibéra de nouveau, & il fut arrêté que ce Prince étant mieux instruit qu'aucun d'eux, & de ses véritables intérêts, & de l'état de l'Asie, on ne pouvoit se dispenser de l'entendre avant que de rien décider sur ce qui le regardoit. Là-dessus on fit rentrer Eumene, & pressé avec plus de vivacité que jamais, il parla en ces termes :

« J'aurois persévéré dans la » résolution que j'avois prise » de me taire, Messieurs, si » l'audience que vous devez » incessamment accorder aux » Ambassadeurs de Rhodes, ne » me forçoit de rompre le si- » lence dans les circonstances » du monde les plus embarras- » santes pour moi. Il n'y a rien » dans leurs prétentions qui » m'attaque directement, rien » qui paroisse les intéresser en » particulier; ils plaideront la » cause des villes Grecques, » auxquelles ils veulent vous » persuader de rendre la liber- » té. Que si jamais ils vien- » nent à bout de la leur pro- » curer, est-il douteux que les » habitans, & de ces villes, » & de celles mêmes qui sont » tributaires du royaume de » Pergame, ne se déclarent » contre notre maison? Un si » grand bienfait les attachera » aux Rhodiens, dont en ap- » parence ils seront les alliés, » & les sujets en effet. Cette » République, en travaillant » sourdement à sa propre puis- » sance, fera parade de son » désintéressement, & soutien- » dra que la gloire des Ro- » mains, & la manière dont ils » en ont usé jusqu'à présent, » doivent les engager à briser

» les fers de cette nation. Que » ces beaux discours ne vous » en imposent pas. Donnez-» vous bien de garde de met-» tre de la difference dans la » manière dont vous en userez » avec vos amis, de trop abais-» ser les uns, & de trop élever » les autres. Faites réflexion » qu'alors la condition de ceux » qui vous ont déclaré la guer-» re, seroit plus avantageuse » que celle de vos amis & de » vos confédérés. Pour moi, » j'aime mieux, en toute autre » chose, abandonner une par-» tie de mes droits, que de » paroître les défendre avec » une opiniâtreté trop marquée; » mais, je ne souffrirai pas » que personne l'emporte sur » moi, dans un combat où il » s'agit de l'amitié, de la bien-» veillance, & des récompen-» ses que j'attends de votre li-» béralité. C'est la plus belle » portion de l'héritage que j'ai » reçu de mon pere; il est le » premier des Princes de la » Grece & de l'Asie qui soit » entré dans votre alliance; » alliance dont jusqu'à la fin de » ses jours il ne s'est pas dé-» parti un seul instant. Non » content de l'entretenir avec » une fidélité à toute épreuve, » il n'y a point eu de bataille » sur terre ou sur mer, à la-» quelle il ne se soit trouvé. » Est-il aucun des alliés qui » ait fourni plus abondamment » les provisions nécessaires à » la subsistance de vos armées? » Enfin, n'est-ce pas lorsqu'il » travailloit à mettre les Béo-» tiens dans votre parti, qu'il » a été supris de la maladie » qui l'a mis au tombeau? J'ai » depuis marché constamment » sur ses traces. A la vérité, » il ne m'a pas été possible de » rien ajoûter à la vivacité de » son zele pour la République, » il étoit sans bornes; mais, » la fortune, les tems, Antio-» chus & la guerre d'Asie, » m'ont procuré les moyens de » le surpasser par la grandeur » & l'importance de mes ser-» vices. Antiochus, roi de l'A-» sie & d'une partie de l'Euro-» pe, m'offroit sa fille en ma-» riage, & avec sa fille, la » restitution des places qui s'é-» toient soustraites à la domi-» nation des Attalides; il me » flattoit encore de l'espéran-» ce d'agrandir le domaine de » mes ancêtres, si je voulois » seconder les projets qu'il » avoit formés contre vous.

» Mon dessein n'est point ici » de tirer vanité de ne vous » avoir pas manqué, je ne par-» lerai que des choses qui sont » honneur à l'amitié qui nous » unit. Les troupes de terre » & de mer que j'ai envoyées » à vos Généraux, les secours » de vivres que je leur ai don-» nés, sont si considérables, » que personne des confédérés » ne m'a jamais égalé de ce » côté-là. Parmi tant d'actions » qui se sont passées sur mer, » & en tant d'endroits diffé-» rens, il n'en est pas une seule » où je n'aie été présent. Il

» n'y a ni travaux ni dangers » auxquels je ne me sois exposé. Quoi de plus triste dans » la guerre, que de souffrir les » incommodités d'un siege? Je » les ai souffertes. Enfermé » dans les murs de Pergame, » j'ai couru risque de perdre » & mes États & la vie. Le » siege levé, quoiqu'Antiochus » d'un côté, & Séleucus de » l'autre, fussent campés aux » environs de ma capitale, j'ai » sacrifié mes propres intérêts » au besoin que le Consul avoit » de ma flotte. Je me suis embarqué, & mes vaisseaux ont » transporté vos légions en Asie. » Dès ce moment, je n'ai plus » quitté Scipion, & il n'y a point » de soldat qui se soit moins » écarté du camp que moi & » mes freres. Il ne s'est fait » aucune expédition, & jamais » la cavalerie n'est venue aux » mains avec l'ennemi, que je » n'aie été du nombre des combattans. Le jour de la bataille, j'ai occupé le poste » que le Consul avoit bien voulu confier à mes soins. » Je ne dirai point qui, dans » cette guerre, a mieux mérité que moi du peuple Romain. Cependant, des peuples & des rois que vous honorez le plus particulièrement, il n'y en a point auquel » je ne me compare hardiment. » Masinissa, avant que de devenir votre allié, étoit votre ennemi. Il n'avoit ni » royaume, ni patrie, ni armée; lorsqu'il chercha un » asyle dans votre camp, accompagné seulement de quelques cavaliers. La fidélité » néanmoins, & le zele ardent » avec lequel il servit la République, vous engagerent » à le rétablir dans ses États; » on y joignit les plus riches » provinces du royaume de Syphax, & aujourd'hui Masinissa est le monarque le plus » puissant de l'Afrique. De » quelles récompenses & de » quels honneurs ne sommes-nous donc pas dignes, nous » qui avons toujours été vos » alliés, & jamais vos ennemis? Mon pere, mes freres » & moi, lors de vos différends avec Philippe, Antiochus & les Etoliens, avons » combattu en votre faveur sur » mer & sur terre, non seulement en Asie, mais encore » dans des païs éloignés de » Pergame, dans le Péloponnèse, dans la Béotie & dans » l'Étolie. Que demandez-vous » donc, dira quelqu'un? je vais » m'expliquer, puisque vous » me l'ordonnez. Si vous avez » dépouillé le roi de Syrie des » provinces qui sont en-deçà » du mont Taurus, dans la vue » de les unir à vos domaines, » il n'y a point de voisinage qui » me soit plus agréable que le » vôtre, & je suis convaincu » que je ne sçaurois avoir de » rempart plus ferme & plus » solide contre les entreprises » de mes ennemis. Que si vous » êtes dans la résolution de retirer vos armées, & de re-

» noncer à tant de provinces, » je ne crains pas d'avancer » qu'aucun des confédérés ne » peut prétendre à vos con- » quêtes, avec des titres plus » légitimes que le sont les » miens. Mais, objectera-t-on, » quoi de plus noble que d'ac- » corder la liberté à des vil- » les esclaves ? j'en conviens, » si ces villes n'ont pas exercé » des actes d'hostilité. En cas » qu'elles se soient rangées sous » les étendards d'Antiochus, » n'est-il pas de l'équité & de la » prudence du peuple Romain, » de combler de bienfaits un » Prince ami de la République, » préférablement à des gens » qui ont porté les armes con- » tre elle ? »

Le Sénat applaudit au discours d'Eumene, & par-là il sçut habilement détourner le coup dont les Rhodiens le menaçoient; leurs Ambassadeurs étoient chargés de la défense des colonies Grecques, & il faut avouer qu'ils firent valoir avec beaucoup d'art, les raisons que le roi de Pergame avoit détruites par avance. Leurs efforts furent inutiles; la présence d'Eumene, ses insinuations, les services de son pere, les siens propres, tout concourut à lui faire obtenir ce qu'il souhaitoit. Le Sénat se piqua de reconnoissance & de générosité; Eumene en obtint les contrées de l'Europe, & celles de l'Asie en-deçà du mont Taurus, qui jusque-là avoient appartenu à l'empire de Syrie. La Carie néanmoins & la Lycie en furent détachées, & cédées aux Rhodiens, à l'exception de Telmissus & de quelques autres places de Lycie, dont, au rapport de Polybe & de Strabon, l'on jugea à propos de grossir le royaume de Pergame. Il étoit difficile que ce partage ne produisît souvent des sujets de division entre les deux empires. C'étoit vraisemblablement l'intention des Romains; il y alloit de leur gloire & de leur intérêt, de marquer de grands égards pour un Prince, dont l'attachement à la République s'étoit signalé en tant d'occasions. Mais, quelque confiance qu'eussent les Romains en l'amitié d'Eumene, ils n'étoient pas fâchés que lui & ses voisins vécussent dans une espèce de mésintelligence. Leur union étoit infiniment à craindre; & le Sénat, qui en sentoit les conséquences, déclara que les villes Grecques qui n'auroient point été tributaires d'Attale, & celles qui ne seroient entrées dans aucun engagement avec les Syriens, recouvreroient leur ancienne liberté. Plusieurs colonies, à la faveur de ce décret, se trouvoient affranchies de la domination du roi de Pergame; & il n'est pas douteux que la plûpart, en cas de rupture, ne se fussent jointes à ceux qui les avoient délivrées du joug de l'esclavage.

Eumene, malgré cette distraction, étoit sans contredit le

plus opulent prince de l'Asie. Si l'on en croit Cicéron & Valère Maxime, ce fut au roi Attale que les Romains firent un si beau présent. Ces Auteurs se trompent, au jugement de M. l'Abbé Sévin, & ce sçavant en donne de bonnes raisons.

Eumene, peu de tems après son retour dans ses États, épousa Stratonice, fille d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Le Consul Manlius étoit encore en Asie, lorsque les noces se célébrerent. Eumene eut pour lui des égards infinis jusqu'au moment de son départ. Non content alors de lui prêter des vaisseaux pour le transport des troupes, il voulut encore qu'Athénée son frere l'accompagnât pendant le cours de sa navigation.

La paix n'avoit point étouffé toutes les semences de la haine qui divisoit depuis si long-tems les rois de Pergame & de Syrie. A peine les Romains étoient-ils sortis de l'Asie, que ces deux souverains se brouillerent de nouveau; on ignore & le sujet & les suites de cette querelle; les soins de Cornélius Scipion rétablirent la bonne intelligence. C'est dommage que les ouvrages de Phylarque ne subsistent plus aujourd'hui. Celui dans lequel étoient décrites les guerres d'Eumene & d'Antiochus, répandroit un grand jour sur l'histoire de ce siècle-là, & on seroit bien plus à portée de développer les causes des démêlés qui s'éleverent entre Eumene & Prusias. L'enlévement de la Mysie & les conseils d'Annibal, concoururent également à allumer le feu de la discorde. Ce Général détestoit les Romains, & Eumene par contre-coup. Son attachement à la République le lui avoit rendu odieux, & il trouvoit un plaisir secret à lui susciter des ennemis, & à former des ligues qui le conduisissent à sa perte.

Il n'est pas aisé de déterminer en quelle année commencerent les actes d'hostilité. M. l'Abbé Sévin auroit beaucoup de penchant à croire que la rupture entre Eumene & Prusias éclata au plus-tard la première année de la 149.e Olympiade. Annibal, qui commandoit les troupes de Prusias, remporta divers avantages sur celles d'Eumene; le général Carthaginois n'en fut redevable qu'à sa valeur, à son habileté & à son expérience. Les armées d'Eumene, à ce que nous apprend Diodore de Sicile, étoient composées de soldats aguerris, aucun Prince ne les payoit plus libéralement; & la générosité avec laquelle il récompensoit les belles actions, avoit attiré sous ses étendards les plus braves gens de la Grece & de l'Asie. Cependant, Annibal força presque toujours la victoire à se déclarer en faveur des Bithyniens. De toutes ces batailles, la seule dont on ait conservé la mémoire se donna sur mer.

La flotte de Pergame étoit plus forte en vaisseaux & en équipages; Annibal suppléa à tout par la ruse. Il fit rassembler un grand nombre de vases, & les remplit de serpens. Persuadé que la perte d'Eumene entraîneroit celle de son armée, & dans la vue de découvrir sûrement le navire que ce Prince montoit, il envoya un héraut avec une lettre qui ne contenoit pas un seul mot d'écriture. On l'admit à l'audience; & après avoir bien examiné ce dont il étoit chargé, il se retira, & le Roi ne pénétra point alors le véritable motif de ce message.

Annibal, instruit de ce qu'il désiroit sçavoir, ordonna aux Bithyniens d'attaquer plusieurs ensemble le vaisseau sur lequel Eumene combattoit; les ordres du général de Prusias furent ponctuellement exécutés, & le roi de Pergame n'évita la mort que par une prompte fuite. A peine eut-il le tems de gagner un camp qu'il avoit formé près du rivage. Cependant, le reste de la flotte étoit aux mains. Les vases d'abord exciterent la risée du soldat & des matelots; mais, les serpens épars çà & là dans les vaisseaux, y jetterent le désordre & l'épouvante. Plusieurs des Anciens parlent avec éloge du stratagême dont il s'agit; de ce nombre sont Cornélius-Népos, Galien, Frontin & Justin. Le dernier de ces Auteurs prétend que les troupes de Prusias furent toujours battues, ce qui est directement contraire au récit de Cornélius-Népos & de Tite-Live, écrivains plus croyables en toutes façons, que l'abréviateur de Trogue-Pompée. Il avance encore que le commencement de cette guerre est postérieur à la mort de Philippe; comment accorder cela avec l'ambassade d'Athénée, frere d'Eumene? Il est certain que ce Prince vint à Rome sous le consulat de Quintus Fabius Labéo, & de Marcus Claudius Marcellus, la seconde année de la cent quarante-neuvième Olympiade. Athénée, au reste, eut lieu d'être content de son ambassade. Les Romains envoyerent Flaminius en Asie, avec ordre de rétablir la bonne intelligence entre les rois de Pergame & de Bithynie.

Mais, la paix que la médiation de Flaminius avoit procurée à Eumene, ne fut pas de longue durée. Pharnace, roi de Pont, & ayeul du célebre Mithridate, s'étoit emparé de Sinope. Une invasion si subite allarma Eumene & les Rhodiens, protecteurs des colonies Grecques, & on vit arriver en même tems à Rome les Ambassadeurs des trois puissances. Les raisons des uns & des autres furent examinées en plein Sénat. Cette compagnie nomma des députés. Mais, comme le dessein de Pharnace n'avoit été que d'amuser Eumene, il se préparoit pendant ce tems-là à l'attaquer au dépourvu. Léo-

crite, général du roi de Pont, pénétra dans la Galatie, vers la fin de la troisième année de la cent-quarante-neuvième Olympiade. Eumene comptoit sur la fidélité des petits Princes qui gouvernoient la nation; mais, Léocrite gagna les uns, & ravagea le territoire des autres. L'armée, que Pharnace commandoit en personne, s'avança du côté de la Cappadoce.

Des procédés si contraires à la bonne foi, irriterent Eumene au dernier point; & il rassembloit ses troupes avec une diligence extrême, lorsqu'Attale vint lui apporter la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Rome. Ils concerterent ensemble les projets de la campagne. Leurs premiers efforts tomberent sur la Galatie. Léocrite n'y étoit plus. En vain, Carsignatus & Gœzotorius eurent recours à la clémence du vainqueur, on ne les écouta pas. Ce Prince, persuadé que ni les bienfaits, ni les sermens ne fixeroient jamais l'inconstance de ces Barbares, laissa par-tout des marques sanglantes de son passage. Le roi de Pergame ensuite tourna ses armes contre Pharnace même. Ariarathe, avec ses Cappadociens, le joignit sur sa route; & après onze jours de marche, ils parurent l'un & l'autre à la vue d'Amisus, ville considérable du royaume de Pont. Là ils apprirent que les députés du Sénat avoient débarqué en Asie. Attale partit sur le champ pour les aller recevoir.

Eumene, dans l'intervalle, ne s'occupa que du soin de discipliner son armée, & de la rendre plus nombreuse du double. Il vouloit faire connoître aux Romains qu'il étoit en état par lui-même, & indépendamment des secours étrangers, de faire repentir ceux qui oseroient l'insulter. Les députés arriverent enfin, & à leur sollicitation, les deux Rois cesserent les actes d'hostilité. On voulut engager Pharnace à se trouver en personne aux conférences qui devoient se tenir; mais, il refusa de se rendre à une proposition si raisonnable. Il envoya seulement des Ambassadeurs munis de pleins pouvoirs. On s'apperçut bientôt du peu de cas que ce Prince faisoit, & de la médiation, & des médiateurs. Les plus petites choses étoient contestées, & les articles dont on étoit convenu un jour, on les éludoit le lendemain par des interprétations frivoles & captieuses.

Une mauvaise foi si marquée lassa la patience des députés. Ils s'en retournerent à Rome, & les troupes d'Eumene, qui étoient restées sur les frontières de la Galatie, rentrerent en campagne. Pharnace de son côté ne demeura pas dans l'inaction; il s'empara de quelques places de la Cappadoce, & Léocrite alla mettre le siege devant Tius, ville de Paphlagonie. La garnison & les habitans en furent inhumainement passés au fil de l'épée. Eumene

eut bientôt sa revanche, il pénétra dans le royaume de Pont avec une armée formidable, qui, selon toutes les apparences, y remporta quelque victoire signalée. Il faut en juger par le traité de paix qui se lit encore aujourd'hui dans les écrits de Polybe. Eumene y parle en Prince qui, par la supériorité de ses armes, a contraint l'ennemi à recevoir la loi du vainqueur.

On ne seroit pas éloigné de penser que dans cette guerre, Prusias avoit fourni des troupes à Eumene. Il lui fit présent quelque tems après de la ville de Tius, & un si beau présent suppose que ces deux monarques vivoient dans une intelligence parfaite. Nous sçavons que les Rhodiens avoient pris avec chaleur la défense des habitans de Sinope, & naturellement ils auroient dû seconder les efforts d'Eumene. Soit jalousie de la trop grande puissance d'Eumene, soit offres avantageuses de la part de Pharnace, ils s'unirent étroitement avec ce Prince, pendant le cours de la guerre dont il s'agit. L'interruption du commerce servit de prétexte à cette République. Les vaisseaux d'Eumene croisoient sur tous les bâtimens qui portoient des marchandises dans le royaume de Pont. Les Rhodiens vraisemblablement se plaignirent, & le roi de Pergame refusa de se relâcher sur un article qui diminuoit considérablement les revenus de l'ennemi. Il est vrai que la flotte Rhodienne fit échouer les projets d'Eumene; en revanche, ses troupes firent de fréquentes incursions sur les contrées de la Lycie soumises à la domination de la république de Rhodes. Elle ne se déclara que vers la fin de la guerre. Polybe semble l'insinuer; il ajoûte que dans le tems qu'elle étoit le plus échauffée, Eumene tomba dangereusement malade. Attale prit le commandement de l'armée. Sa sagesse & son habileté, dans un poste si délicat, se firent admirer.

Eumene, infiniment satisfait d'une campagne si glorieuse, & ne suivant plus que les mouvemens de sa tendresse pour un Prince qui la méritoit si bien, lui conseilla de s'embarquer incessamment pour l'Italie. La santé du roi de Pergame devenoit tous les jours plus chancelante, & il prévoyoit combien un nouveau Souverain avoit à craindre des princes de l'Asie, les uns jaloux, & les autres ennemis de sa maison. La protection des Romains assuroit incontestablement à Attale la possession tranquille des états de Pergame. Il avoit beaucoup d'amis dans le Sénat, & un séjour de quelques mois à Rome, devoit naturellement achever de mettre dans ses intérêts les personnes les plus distinguées de la République. Cependant, Eumene se rétablit, & son premier soin fut d'éclairer les démarches de Persée, roi

de Macédoine. Comme la haine des peres avoit passé jusqu'aux enfans, il vouloit absolument perdre un ennemi dont il appréhendoit le ressentiment. Les espions qu'il entretenoit à la cour de Macédoine, ne tarderent pas à lui fournir les moyens de se satisfaire. Il reçut de leur part un mémoire, qui contenoit en détail les preuves de la mauvaise volonté de Persée à l'égard des Romains.

Ce Prince, sous le prétexte spécieux d'aller à Delphes, venoit de parcourir une partie de la Grece. Le Sénat crut entrevoir les motifs de ce voyage. Les soupçons se changerent en certitude à l'arrivée d'Eumene. Les lettres qu'on lui avoit écrites de Macédoine, étoient précises, & la lecture fit juger à l'assemblée que la guerre étoit inévitable. Ce fut Attale, suivant Valérius Antias, qui révéla au Sénat les desseins de Persée. Mais, Tite-Live, sur le témoignage des Historiens les plus dignes de foi, prétend qu'Eumene vint à Rome lui-même, & que la République, pénétrée de reconnoissance, lui rendit des honneurs extraordinaires. Il ajoûte, & Valère-Maxime est d'accord avec lui, il ajoûte, dis-je, que le discours du roi de Pergame au Sénat fut entièrement ignoré du public, tant que dura la guerre, & cela malgré le nombre des personnes intéressées à rompre les mesures de ce Prince. Tels étoient les ambassadeurs de Persée, ceux de Rhodes & de plusieurs villes libres de l'Asie. Ces diverses puissances les avoient envoyés, sur les bruits qui s'étoient répandus du voyage d'Eumene.

La guerre ne commença que l'année suivante, la seconde de la cent cinquante-deuxième Olympiade. Persée jusque-là s'étoit contenté de haïr Eumene; mais, la démarche qu'il venoit de faire, irrita au dernier point le roi de Macédoine, & il forma dès ce moment le noir projet de se délivrer d'un Prince dont l'amitié étoit si utile aux Romains, & avec lequel il ne pouvoit plus espérer de se réconcilier. Eumene devoit aller à Delphes. Persée en fut averti, & ne laissa pas échapper une si belle occasion de satisfaire sa vengeance. Il se servit pour cet effet d'un certain Evandre, Crétois de naissance, auquel il associa trois Macédoniens. Quand ils furent arrivés à Delphes, ils allerent au logis d'une femme nommée Praxo, très-considérée dans cette ville, & par ses richesses, & par sa magnificence.

Elle étoit dans les intérêts de Persée. Évandre lui remit une lettre de ce Prince, & de concert avec elle, lui & ses compagnons examinerent les environs de Delphes. Eumene devoit débarquer à Cirrha. Le chemin de-là au temple conduisoit nécessairement à un sentier, qu'une masure à gauche, & un éboulement de terre à droite,

resserroient tellement, qu'on étoit obligé de marcher à la suite les uns des autres. Cet endroit étoit très-propre à cacher une ambuscade ; Évandre plaça son monde derrière la masure, & y pratiqua des degrés à l'aide desquels on pouvoit attaquer Eumene à coup sûr. Ce Prince aborda quelques jours après à Cirrha ; & ayant pris la route du temple, escorté de ses gardes, à peine fut-il engagé dans le sentier dont on a parlé, que les assassins roulerent sur lui deux pierres extrêmement pesantes ; l'une l'atteignit à la tête & l'autre à l'épaule. Il tomba sans mouvement, ses gens l'abandonnerent, & il ne resta auprès de lui que Pantaléon, un des principaux magistrats de la république des Étoliens.

Évandre, persuadé de la mort d'Eumene, se sauva avec précipitation, lui & ses complices ; il ne vouloit pas donner à la garde de ce Prince, le tems de le reconnoître. Un seul des siens arrêté auroit découvert le complot, & Persée seroit devenu l'objet de l'exécration publique. Cependant, les amis du roi de Pergame se rassemblerent autour de lui. On l'enleva, & ses vaisseaux le transporterent à Corinthe, & de-là à Égine. On n'admit dans son appartement que les personnes qui travailloient à la guérison de ses blessures, & le secret sur l'état de sa santé fut gardé avec tant d'exactitude, que le bruit de sa mort se répandit jusqu'en Asie.

Attale y ajoûta foi un peu trop légèrement, & il traita sur le champ avec la Reine & le gouverneur de la citadelle. Malgré la résolution qu'avoit prise Eumene, de ne témoigner aucun mécontentement à son frere, il ne put s'empêcher à la première entrevue, de lui reprocher en quelque façon, l'empressement avec lequel il avoit recherché Stratonice. On dit pourtant qu'il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, & qu'à en juger par les caresses qu'il lui fit, on auroit dit qu'il ignoroit entièrement ce qui venoit de se passer. On ne sçauroit nier que tant de modération ne soit digne des plus grands éloges. Les Princes les plus sages pardonnent quelquefois les offenses, rarement ils les oublient.

Au reste, les Romains entrerent avec ardeur dans le ressentiment d'Eumene. Le Sénat lui envoya des ambassadeurs, sous prétexte de le complimenter sur sa guérison ; ils le joignirent à Pergame. Les sujets, à l'exemple du souverain, ne respiroient que la vengeance, & on se préparoit avec une diligence incroyable, à tirer raison d'un attentat dont on ne doutoit pas que Persée ne fût l'auteur. Les ambassadeurs sçurent habilement profiter des dispositions favorables où se trouvoit le Roi. Elles étoient conformes aux vues secretes de

Rome, qui, par la ruine de Persée, se frayoit un chemin à la monarchie universelle. On arrêta donc les projets de la campagne ; & en conséquence, l'armée Romaine pénétra dans la Thessalie. Eumene, presque dans le même tems, vint débarquer à Chalcis, avec Attale & Athénée ses freres. Il avoit sur sa flotte mille chevaux & six mille hommes de pied, dont deux mille furent laissés à Chalcis, sous le commandement d'Athénée, & le roi de Pergame, avec les cinq mille qui lui restoient, se rendit au camp du consul Licinius.

On y eut bientôt avis que les Macédoniens s'approchoient. Les Romains coururent aux armes, & le consul, à l'instant, détacha deux cens hommes des troupes du roi de Pergame, dont moitié cavalerie, moitié gens de trait. A cinq cens pas du camp, ils rencontrerent un parti qui alloit à la découverte. On se battit de part & d'autre avec un avantage égal; le nombre des combattans l'étoit, & les deux Généraux ne les firent point soutenir. Eumene perdit dans cette action trente de ses cavaliers, & parmi eux Carsignatus, un des principaux chefs des Gaulois. Quelques jours après, l'infanterie armée à la légere & la cavalerie des deux nations en vinrent aux mains. La bonne contenance du roi de Pergame empêcha la défaite totale des Romains, ou plutôt Persée ne sçut pas profiter de sa victoire. Les légions étoient consternées, & le consul dans l'abattement. Eumene lui conseilla de passer le Pénée, & de mettre ce fleuve entre son armée & celle des Macédoniens. Le pas étoit glissant; heureusement l'ennemi ne s'avisa point d'inquiéter Licinius dans un mouvement si délicat.

Eumene rendit aux Romains un autre service très-important sur la fin de la campagne. Cotys, un des rois de Thrace, avoit conduit plusieurs de ses sujets au secours des Macédoniens, il étoit très-brave de sa personne, & son intrépidité avoit beaucoup contribué aux succès de Persée ; le priver d'un renfort si considérable étoit un coup de partie. Le roi de Pergame en vint à bout. Ce Prince, la campagne finie, prit la route de ses Etats. L'année suivante, il assiégea Abdere, ville de Thrace. Le siege devenoit tous les jours plus difficile, & peut-être que ce Prince auroit été contraint de le lever, sans la trahison de Python.

Eumene étoit brouillé avec les Achéens. Les ambassadeurs de ce Prince avoient offert de sa part, dans une assemblée générale de cette nation, cent vingt talens, dont le produit annuel seroit consacré à l'entretien de ceux qui se trouveroient aux assemblées publiques de la nation en qualité de députés. La générosité du Roi déplut à Apollonius de Sicyone ;

il convint que la grandeur de la somme étoit digne des Achéens ; mais, il représenta en même tems que ce présent paroîtroit également honteux & injuste, si l'on examinoit de près les vues de celui qui vouloit le faire, & les usages auxquels il le destinoit. Ces remontrances, jointes à celles de Cassandre d'Egine, échaufferent les esprits de la multitude, au point, qu'aucun des assistans n'eut l'assurance d'ouvrir la bouche en faveur du roi de Pergame. Non seulement on refusa avec dédain les cent vingt talens, il fut encore ordonné que les statues & les monumens qui lui avoient été décernés, seroient détruits dans toutes les villes de la dépendance des Achéens.

Un procédé si violent mortifia extrêmement Eumene. Les secours de cette République lui avoient été très-utiles dans des tems critiques. Elle jouoit un beau rôle dans la Grece, & il comprenoit combien la perte de semblables alliés étoit préjudiciable à ses véritables intérêts. On auroit tenté vainement de les ramener, après un éclat de cette nature.

Attale, pendant qu'il étoit en quartier d'hiver à Élatée, osa entreprendre une négociation si épineuse, & il fut assez heureux pour la faire réussir. Il reçut la nouvelle du succès de ses démarches, comme il se disposoit à suivre le nouveau consul C. Marcius, dont tous les préparatifs tendoient à pénétrer dans le sein de la Macédoine. Les Romains étoient déjà venus à bout de forcer les passages les plus difficiles, lorsqu'Eumene, avec vingt vaisseaux, joignit C. Marcius, qui alors se crut en état d'assiéger Cassandrée ; mais, cette entreprise ne fut pas heureuse. On ne réussit pas mieux devant Démétriade. Bien des gens alors soupçonnerent Eumene d'avoir traversé sous main la prise de Démétriade. Cydas & Antimachus y commandoient. Ces deux capitaines, à ce que rapporte Tite-Live, proposerent les premiers à ce Prince de traiter avec Persée ; la négociation fut très-secrete ; du moins, le roi de Pergame, immédiatement après la levée du dernier de ces sieges, alla saluer le consul, & le complimenta sur le progrès de ses armes en Macédoine. Eumene prit ensuite la route de Pergame.

Persée n'eut garde d'abandonner une négociation que Cydas & Antimachus avoient si heureusement entamée. Cryphon vint de sa part à Pergame, sous prétexte de régler la rançon des prisonniers. Animé par le désir de réussir dans une commission de cette importance, il commença son discours à Eumene, par établir que la nature avoit mis une espèce d'inimitié entre les villes libres & les monarques. Il lui représenta ensuite que les Romains les attaquoient les uns après les autres,

& qu'ils employoient les forces des Rois contre les Rois mêmes. Ces réflexions étoient solides & judicieuses, & on est surpris qu'elles eussent échappé à la pénétration d'un Prince aussi éclairé que l'étoit Eumene. L'esprit de vengeance lui avoit fermé les yeux sur ses propres intérêts; & uniquement dans la vue de satisfaire sa haine contre Persée, il lui avoit suscité une guerre, qui, en le renversant du trône, alloit ébranler celui de tous les autres souverains. Mais le mal étoit fait, & le remede presque impossible.

Les préparatifs que faisoit le Sénat, & la mauvaise conduite de Persée, annonçoient la ruine du royaume de Macédoine, & Eumene étoit trop habile, pour épouser, dans de pareilles conjonctures, la querelle d'un Monarque si peu digne de la place qu'il occupoit. Cryphon eut beau faire, le roi de Pergame ne voulut jamais entendre parler d'une ligue offensive contre les Romains. C'étoit le premier article des instructions de l'Ambassadeur. Le second concernoit la paix, & ce Prince fut beaucoup plus traitable sur celui-là. Il étoit bien informé que Persée la souhaitoit ardemment, & il croyoit s'être apperçu que le Sénat étoit las d'une guerre qui jusqu'alors n'avoit pas été fort heureuse. Eumene, persuadé que sa médiation seroit agréable aux deux partis, & que la conclusion de la paix lui feroit un honneur infini auprès de toutes les puissances, laissa Cryphon se flatter de l'espérance de réussir dans cette partie de sa négociation. Celui-ci redoubla ses instances, & Eumene promit à la fin de travailler à la réconciliation de Persée avec les Romains; il s'engagea même à ne leur fournir, ni troupes, ni vaisseaux, mais à condition qu'on lui feroit compter quinze cens talens, en reconnoissance de ses bons offices; & la preuve, dit-il, que j'agis avec sincérité, c'est que je suis prêt à donner des ôtages. On convint qu'ils seroient envoyés dans l'isle de Crete.

Cryphon se voyoit à la veille de conclure, lorsque Persée, qui ne pouvoit se résoudre à sacrifier une somme si considérable, fit naître de nouvelles difficultés. Quoique d'abord il eût accepté la proposition, il prétendit que la signature de la paix avec les Romains, devoit précéder le paiement des quinze cens talens; & il offroit, pour la sûreté de sa parole, de les déposer à Samothrace. Eumene comprit aisément qu'on cherchoit à l'amuser. L'isle de Samothrace étoit une dépendance du royaume de Macédoine; & comment dans la suite forcer Persée à remplir ses engagemens? En vain Eumene se réduisit à demander qu'on lui remît entre les mains une partie de la somme, Cryphon avoit ordre de ne se point relâcher. Ainsi finit une négociation qui

sera un monument éternel de la mauvaise foi & de l'avarice sordide de ces deux Princes.

Le seul avantage que Persée tira de ces conférences, fut de rendre son ennemi suspect aux Romains. A la vérité, Eumene avoit eu la précaution d'avertir le consul de l'arrivé de Cryphon à sa cour. Le rachat des prisonniers étoit l'unique objet de cette ambassade. C'est ce que le Roi faisoit insinuer à C. Marcius; mais, ni le Sénat, ni lui, ne prirent point le change. Les fréquentes dépêches qui venoient de Macédoine, & les audiences qu'on accordoit à l'ambassadeur, parurent à tout le monde cacher des mystères, dont la République avoit de justes raisons de s'allarmer. On ne douta plus qu'Eumene n'eût formé le dessein de trahir la cause commune. L'amitié des Romains se changea en haine, & depuis ils embrasserent avidement toutes les occasions qui se présenterent de lui causer de l'inquiétude & des mortifications.

La crainte de Rome, plus que la puissance d'Eumene, avoit jusqu'alors contenus les Gaulois dans le devoir. La mésintelligence entre ce Prince & la République, enhardit ces peuples; ils coururent aux armes, & remporterent une victoire signalée sur Eumene. Ne seroit-ce pas de cette bataille qu'on doit entendre un endroit de Polyen, dans lequel il est dit qu'Eumene obligé, à cause de sa mauvaise santé, de se faire porter dans une litière, & près de tomber entre les mains des Gaulois, qui le poursuivoient vivement, ordonna à ses gens de gagner la colline prochaine? L'ennemi, persuadé que le Roi n'auroit pas pris le parti de s'arrêter-là, s'il n'avoit été soutenu de quelques corps de troupes cachées dans les environs, crut qu'il y auroit de la témérité à s'engager plus avant. Une si belle campagne releva les espérances des Gaulois, qui rentrerent dans les États de Pergame dès le commencement du printems. Il est à présumer que la présence de Licinius empêcha que les deux armées n'en vinssent à une action décisive. Le Sénat l'avoit envoyé en Asie l'année précédente. On auroit tort de s'imaginer que ce fût pour favoriser Eumene. Le désir seul de se venger de ce Prince animoit les Romains. L'ambassadeur avoit ordre, à ce que Polybe conjecture, d'entretenir une division qui diminueroit considérablement les forces de l'une & de l'autre de ces puissances.

Licinius néanmoins, dans la vue de sauver en quelque sorte les apparences, fit consentir les parties à n'exercer pendant l'hiver aucun acte d'hostilité. Eumene n'assista point à la plûpart de ces conférences. Il apprit dans ce tems-là même que Prusias étoit à Rome. Son génie artificieux & intriguant le fit trembler. De nouvelles ac-

cusations auroient achevé de lui aliéner l'esprit des Romains. La nécessité de regagner leur confiance, l'obligea de s'embarquer. Le Sénat, averti de son départ, s'assembla extraordinairement, & presque tout le monde opina à ne lui point accorder d'audience. Si on permet à ce Prince de se justifier, disoit-on, & qu'après l'avoir entendu, on lui déclare franchement que ses raisons ont paru insuffisantes à la compagnie, ne sera-ce pas avouer à la face de tout l'univers, que la sagesse & le discernement n'ont eu aucune part à ce nombre prodigieux de bienfaits dont on a comblé Eumene? Supposons au contraire que par des respects purement humains, on lui fasse une réponse favorable, ne nous reprochera-t-on pas d'avoir trahi & la vérité & les intérêts de la République? Cet avis prévalut; la difficulté étoit de trouver des adoucissemens à un refus dont la dureté retomberoit sur les Romains mêmes. On délibéra, & il fut arrêté que sans différer, on publieroit un décret par lequel l'entrée de Rome seroit désormais défendue à tous les souverains.

Cependant, Eumene arriva à Brindes; on lui députa sur le champ un des Questeurs. Il remit le décret à ce Prince, & après l'avoir pressé de lui déclarer les motifs de son voyage, il lui ordonna, de la part du Sénat, de sortir de l'Italie incessamment. Eumene répondit qu'il n'avoit rien à demander à la République, & reprit le chemin de ses États. La nouvelle d'un affront si sanglant se répandit bientôt par toute l'Asie. Les ennemis d'Eumene se multiplierent, au grand contentement des Romains, dont la politique avoit armé tant de peuples contre le royaume de Pergame. Il ne sera point inutile de remarquer ici que ces évènemens doivent se rapporter à la troisième année de la cent cinquante-troisième Olympiade. Eumene tomba malade pendant l'hiver de la même année, & se reposa vraisemblablement sur Attale, du soin de travailler aux préparatifs de la campagne prochaine. Les Gaulois, dès que la saison le permit, s'avancerent jusqu'à Synnade, & l'armée de Pergame se posta dans les environs de Sardis.

Licinius, qui continuoit toujours à faire les fonctions de médiateur, se transporta au camp des Gaulois. Il ne se proposoit que d'allumer de plus en plus le feu de la division. Il y réussit parfaitement; & de retour à Sardis, il dit à Eumene que ces barbares, moins traitables encore que par le passé, avoient refusé avec dédain de se prêter à un accommodement. Mais, le mauvais succès de la négociation de Licinius n'intimida point Eumene; il l'avoit prévu de loin, & à la tête d'une belle armée, il se voyoit en état de conjurer la tempête qui le menaçoit. On seroit même tenté de croire qu'il remporta sur les

Gaulois quelques avantages considérables ; car, on lit dans Polybe, que ces peuples, peu de tems après, envoyerent des ambassadeurs à Rome. Ils obtinrent du Sénat la liberté de se gouverner dans la suite par leurs propres loix, à condition néanmoins de ne plus faire de course sur le territoire de leurs voisins. Il disposoit dans cette occasion, d'un bien qui appartenoit à Eumene par droit de conquête.

La Galatie, depuis quelques années, faisoit partie du royaume de Pergame, & elle auroit été contrainte de subir le joug de nouveau, si les Romains, jaloux de la grandeur d'Eumene, n'avoient arrêté le progrès de ses armes. On eut soin de l'instruire des intentions du Sénat sur le chapitre des Gaulois. Ce Prince ne s'y conforma qu'en partie ; à la vérité, les actes d'hostilité cesserent ; mais, en revanche, les créatures qu'il avoit dans le païs, y semerent, à son instigation, le trouble & le désordre, & les partisans de Rome y essuyoient tous les jours des mortifications. Polybe du moins nous apprend que ce fut-là un article des plaintes que les ambassadeurs de Prusias à Rome avoient ordre de former contre le roi de Pergame. Ils l'accuserent, outre cela, de s'être emparé de quelques places dépendantes de la Bithynie, & d'avoir, à l'insçu des Romains, conclu une ligue avec Antiochus. Les députés des Gaulois de la ville de Selge & de plusieurs autres États, répéterent les mêmes choses. Attale & Athénée étoient à Rome ; le Sénat voulut les entendre ; ils y vinrent, répondirent solidement aux objections de leurs adversaires, & la compagnie détrompée, les combla d'honneurs. Il fut décidé néanmoins que Caïus Sulpicius & Manius Sergius passeroient en Asie, & que là ils examineroient si le bruit qui couroit d'une ligue entre Eumene & Antiochus, avoit quelque fondement.

Il auroit été contre la prudence, de ne point approfondir une accusation à la quelle les liaisons de ces Princes donnoient un air de vérité. Antiochus, au rapport d'Appien, étoit redevable de la couronne à Eumene, & ils avoient l'un & l'autre de justes sujets de n'être pas contens de la République. Il résulte de tout ce que l'on vient de dire, que le Sénat nomma les députés en question du vivant d'Antiochus, dont la mort tombe constamment sur la première année de la cent cinquante-quatrième Olympiade ; & dès-lors M. de Valois a eu tort de placer le départ de Caïus Sulpicius sous le consulat de Tiberius Gracchus & de Juventius Thalma ; il y avoit plus d'un an que Démétrius étoit sur le trône. Au reste, jamais homme ne fut moins digne de la confiance du Sénat que C. Sulpicius. Vain naturellement, il s'imagina que de chagriner Eumene lui frayeroit le chemin à

une haute réputation. A peine eut-il mis le pied en Asie, qu'il fit afficher dans toutes les villes, que ceux qui auroient à se plaindre du roi de Pergame, vinssent à un jour marqué le trouver à Sardis. On y accourut de toutes parts, & C. Sulpicius plaça dans le Gymnase sa chaise curule, & écouta avec ostentation pendant dix journées entières, les horreurs & les infamies qu'il plut à chacun de débiter contre ce Prince.

Des pocédés si extravagans ne firent honneur, ni à l'ambassadeur, ni à la République, & le Sénat étoit trop modéré, pour ne pas faire là-dessus à Eumene quelque espèce de satisfation. Les Historiens cependant qui sont parvenus jusqu'à nous, gardent un profond silence, & sur cet article, & sur plusieurs autres évènemens qui ont dû précéder la mort de ce Prince. Il vécut encore près de huit ans, & plus de seize, si l'on adopte le cacul de Strabon, qui donne quarante-neuf ans de règne à Eumene; mais ce sentiment ne paroît pas soutenable. Le texte de Tite-Live établit avec évidence que la mort d'Eumene doit se rapporter à la dernière année de la 155.e Olympiade.

Ce Prince laissa la couronne à son fils Attale qu'il avoit eu de Stratonice, & nomma pour tuteur de ce jeune Prince & régent du royaume, Attale son frere. Suivant une autre opinion, comme les besoins de l'État demandoient un Prince capable par son habileté de détourner les malheurs dont la Monarchie étoit alors menacée, Eumene déclara son frere même son successeur; & un choix si judicieux fut le salut de la patrie.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Eumene II.

Ce Prince aima les lettres, comme avoient fait ses prédécesseurs; il augmenta considérablement la bibliotheque de Pergame, & plusieurs Sçavans ressentirent les effets de sa générosité. Il en fut payé sans doute par de magnifiques éloges, & on ne sçauroit nier qu'il ne les méritât à plus juste titre qu'aucun des souverains qui règnoient alors. Polybe sera notre garant. Voici comme il s'explique sur le chapitre d'Eumene. » Eumene, dit-il, quoi- » que d'une complexion extrê- » mement délicate, suppléa à » la foiblesse du corps par la » vigueur & les lumières de » l'esprit. Il ne fut inférieur à » aucun des Monarques de son » tems dans les choses ordinai- » res, & il les surpassa tous » dans les grandes. Quelques » villes peu considérables for- » moient, avant lui, le royau- » me de Pergame, & il en » étendit les bornes au point, » qu'il ne le céda à aucun des » Empires les plus florissans qui » subsistassent alors. Un si haut » degré d'élévation fut moins

» l'ouvrage du hazard & de la » fortune, que de la pénétra- » tion, du travail & de l'activité » d'Eumene. Avide de gloire, il » donna avec plus de profusion » qu'aucun autre Prince, des » marques de sa libéralité, & » aux villes Grecques, & à » plusieurs particuliers. Il sçut » maintenir dans l'obéissance & » dans la subordination ses trois » freres, tous à la fleur de leur » âge. Ils faisoient auprès de » lui la fonction de gardes, & » travailloient de concert à » l'affermissement de l'autorité » royale. » Les exemples d'une union si parfaite sont très-rares dans l'Histoire. Ces dernières paroles rappellent le souvenir d'une maxime de ce Prince, qui se lit dans le Recueil d'Antonius Mélissa. *Si mes freres*, disoit-il, *me traitent en Roi, je les traiterai en freres; s'ils me traitent en freres, je les traiterai en Roi.*

EUMENE, *Eumenes*, (*a*) Εὐμένης, roi de Bithynie, au rapport de Justin. Cet Auteur donne mal à propos le titre de roi de Bithynie à Eumene II, roi de Pergame.

EUMENE, *Eumenes*, (*b*) Εὐμένης, fils de Démétrius Poliorcete, selon le même Justin, qui lui attribue un frere nommé Antigonus.

EUMENE, *Eumenes*, (*c*) Εὐμένης, lieutenant de Persée, roi de Macédoine. Il commandoit pour ce Prince la garnison de Thessalonique, l'an 168 avant l'Ére Chrétienne. Athénagoras partageoit avec lui l'autorité du commandement.

EUMÉNIDE, *Eumenidas*, (*d*) Sicilien, qui étoit de la ville d'Halycie. C'étoit un homme autant distingué par sa probité que par ses biens. L'intendant qui régissoit ses riches possessions, fut accusé, à la sollicitation de Verrès; & Euménide, pour le sauver, donna soixante mille sesterces à Verrès.

EUMÉNIDES, *Eumenides*, (*e*) Εὐμενίδες, nom que les Grecs ont donné aux Furies.

Les Sçavans ne conviennent pas sur l'origine de ce mot. Eustathe & Sergius ont cru qu'elles ont été ainsi nommées par un sens contraire, & par antiphrase, comme parlent les Grammairiens; car Εὐμενὴς, *Eumenes*, en Grec signifie *doux* & *benin*, qui sont des qualités contraires à celles des Furies; mais, plusieurs Écrivains modernes rejettent cette étymologie. Ils prétendent que le nom d'Euménides a été imposé aux Furies en son vrai sens, & qu'elles furent ainsi appellées, lorsqu'Oreste fut absous du meurtre qu'il avoit commis en la personne de sa mere. Minerve appaisa les Furies & les

(*a*) Just. L. XXVII. c. 3. L. XXXIII. c. 1.
(*b*) Just. L. XVII. c. 2.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.
(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 12.

(*e*) Plut. T. I. p. 13. Pauf. pag. 105, 447, 448, 449, 510. Ovid. Metam. L. X. c. 2. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 130, 131. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 46.

adoucit; en forte qu'elles cessèrent de le poursuivre & de le tourmenter. Cette opinion est fondée sur la tragédie d'Eschyle, intitulée *les Euménides*, où ce Poëte raconte que Minerve s'employa fortement auprès des Furies pour les adoucir, & qu'elle en vint à bout. Les Athéniens prirent de-là occasion de les appeller Euménides. Harpocration & le Scholiaste de Sophocle rapportent cette même origine après Eschyle. Quoique cette étymologie soit fondée sur l'autorité de ces Auteurs, elle n'est pas néanmoins vraie; car, avant le jugement d'Oreste, les Athéniens appelloient Euménides les Furies, comme on le peut prouver par l'autorité de Sophocle, dans la tragédie d'Œdipe, où il dit que lorsqu'Œdipe se retira au territoire d'Attique, les Athéniens appelloient, dès ce tems-là, les Furies Euménides. Or, le jugement d'Oreste arriva long-tems après la mort d'Œdipe.

Les Furies sont au nombre de trois, dont les noms sont, Mégere, Alecto, & Tisiphone. Leur emploi étoit de punir les criminels. Jupiter s'en servoit pour châtier les vivans; & Pluton pour tourmenter les morts. Les Poëtes nous les dépeignent sous une figure horrible, ayant autour d'elles des serpens entortillés, & des flambeaux à la main.

Il y avoit dans Athènes, auprès de l'Aréopage, un temple dédié aux Euménides, ou Furies, auxquelles les Athéniens avoient donné la qualité de vénérables déesses. Aristide & le Scholiaste de Thucydide parlent de ce temple, qui fut érigé en mémoire du jugement d'Oreste.

Les Euménides avoient plusieurs autres temples dans la Grece. Elles en avoient un dans un endroit nommé Acé, sur le chemin de Mégalopolis en Messénie. Les gens du lieu racontoient qu'à la première apparition de ces déesses, lorsqu'elles troublerent l'esprit à Oreste, il les vit toutes noires; qu'à la seconde apparition, après qu'il se fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches, & qu'alors il recouvra son bon sens; qu'à cause de cela, pour apppaiser les premières, il les honora comme on avoit coûtume d'honorer les manes des morts, mais qu'il sacrifia aux secondes. Et encore du tems de Pausanias, en mémoire de cet évènement, ils se croyoient bien fondés à sacrifier à ces déesses & aux Graces en même tems.

A Cérynée on voyoit aussi un temple des Euménides, que l'on croyoit avoir été fondé par Oreste, & l'on dit que si la curiosité y attiroit quelqu'un qui eût commis un meurtre, ou qui fût coupable de quelque autre crime, ou d'impiété, aussitôt la frayeur lui troubloit l'esprit; c'est pourquoi, on n'y laissoit pas entrer tout le monde indifféremment. Les statues de ces déesses étoient de bois, & d'une

grandeur médiocre. Dans le parvis du temple, on voyoit des statues de marbre d'un goût merveilleux; & si l'on en eût cru les habitans, c'étoient des femmes qui avoient été autrefois prêtresses des Euménides.

Dans un bois sacré, situé sur les bords de l'Asope, non loin de Titane, on voyoit encore un temple des Euménides. Les habitans du païs observoient tous les ans un jour de fête en leur honneur; ils prenoient pour victimes des brebis pleines & les immoloient; ils usoient d'hydromel dans leurs libations, & au lieu de couronnes, ils employoient des fleurs détachées; ils honoroient à peu près de même les Parques, qui avoient leurs autels à découvert dans ce bois.

EUMÉNIDES, *Eumenides*, Εὐμενίδες, (a) nom donné à une fête que l'on célébroit en l'honneur des Furies, selon M. l'abbé Banier.

EUMÉNIE, *Eumenia*, (b) Εὐμενία, ville de l'Asie mineure dans la grande Phrygie, selon Strabon, Ptolémée & Etienne de Byzance. Elle portoit le nom d'Eumene son fondateur, selon Eutrope. Pline dit qu'elle étoit sur le Cludrus, rivière qui tomboit dans le Caïstre ou dans le Méandre; car elle n'est pas assez connue pour que l'on sçache où elle aboutissoit. Cette ville est nommée *Eumenia* dans Pline, Ptolémée & Eutrope, & dans la Notice de Hiérocles; mais, dans Étienne de Byzance, & dans la plûpart des Notices Ecclésiastiques, elle est nommée *Eumeneia*. C'étoit une ville épiscopale, & ces Notices la mettent dans la Phrygie Capatienne. Il est bon au reste d'avertir que lorsque Strabon dit les environs d'Amorium & d'Eumenia, que ses Interprêtes Latins rendent par *Regio circa Amorium Eumeniamque*, il ne faut pas l'entendre comme si cet Auteur avoit mis ces villes proches l'une de l'autre. Au contraire, ces villes étoient assez éloignées; mais il faut les séparer, en disant, les environs d'Amorium & ceux d'Euménie.

Cellarius, de qui a été empruntée la plus grande partie de cet article, met cette ville dans la Phrygie, & croit qu'elle n'étoit point différente de celle de la Carie, de laquelle Pline dit qu'elle étoit sur le Cludrus; le P. Hardouin parle dans la même supposition. Étienne de Byzance les distingue, & compte trois Euménies. 1.° Euménie, dans la Phrygie; 2.° Euménie, dans la Carie; 3.° Euménie, près de l'Hyrcanie. Pline fournit une quatrième Euménie, dans la Thrace, sur les confins de la basse Mœsie.

EUMÉNIUS, *Eumenius*, (c) capitaine Troyen, fils de Clytius, périt sous les coups de la

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 527.

(b) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. pag. 576. Plin. Tom. I. pag. 205, 276.

(c) Virg. Æneid. L. XI. v. 666. & *seq.*

reine Camille. La lance de cette Princesse perça la poitrine de ce guerrier, & lui fit vomir des flots de sang. Il expira en se roulant sur la place & mordant la terre ensanglantée.

EUMÉNIUS, *Eumenius*, (*a*) célebre orateur, Grec d'origine, mais natif d'Autun. Il enseigna quelque tems l'éloquence dans sa patrie, & ensuite il passa à une charge qui l'attachoit au palais & à la suite de l'Empereur. Il fut nommé *Memoriæ Magister*, charge que l'on compare à celle de *Maître des Requêtes* parmi nous. Constance, voulant renouveller la gloire des études dans la ville d'Autun, crut que personne n'étoit plus propre qu'Euménius à le seconder dans un pareil dessein, & il l'engagea à reprendre la profession en conservant sa charge dans le palais. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, mérite d'être ici rapportée. Elle porte en tête les noms des deux Empereurs & des deux Césars, comme tous les autres actes qui s'expédioient alors dans toute l'étendue de l'Empire; mais, il n'est pas douteux qu'elle ne doive être attribuée proprement à Constance, qui avoit les Gaules dans son département. En voici la traduction.

» Les Gaulois, nos fideles » sujets, méritent que nous nous » intéressions à l'éducation de » leurs enfans, que l'on élève » dans Autun, & que l'on y » forme aux lettres & aux bon- » nes mœurs. Et par quelle plus » solide récompense pourrions- » nous reconnoître leur zele, » qu'en leur procurant le seul » bien que la fortune ne peut, » ni donner, ni ôter? Ainsi, » comme l'école où on les élève » est maintenant sans chef, nous » n'avons point cru pouvoir » plus dignement remplir la » place vacante, qu'en jettant » les yeux sur vous, Euménius, » qui avez fait preuve d'une » éloquence non commune, & » dont la probité nous est par- » faitement connue par la ma- » nière dont vous vous acquit- » tez de votre charge auprès » de nous.

» C'est pourquoi, en vous » conservant les honneurs & » prérogatives du rang dont » vous jouissez, nous vous ex- » hortons à reprendre la pro- » fession oratoire. Vous n'i- » gnorez pas que nous nous » proposons de relever l'an- » cienne gloire d'Autun. Con- » courez-y, en travaillant à ins- » pirer aux jeunes gens, par les » belles connoissances, l'amour » de la vertu; & ne croyez » pas vous dégrader en accep- » tant l'emploi que nous vous » offrons, puisqu'une profes- » sion aussi honorable donne » plutôt du lustre à quelque » dignité que ce puisse être, » qu'elle n'est capable de l'avi-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 172. *& suiv.* Hist. du Bas Emp. par M. le Beau T. I. p. 137.

» lir. Et afin que vous compre-
» niez la considération parti-
» culière que nous avons pour
» votre mérite, nous vous assi-
» gnons six cens mille sester-
» ces de gages. Adieu notre
» cher Euménius. «

Nous ne trouvons rien de plus digne d'être observé dans cette lettre, que l'attention marquée du Prince à établir la vertu pour terme de toutes les belles connoissances. C'étoit bien aussi la façon de penser d'Euménius lui-même, qui déclare qu'il regarde les lettres comme le fondement de la tempérance, de la modestie, de la vigilance, de la patience. Lorsque ces heureuses dispositions, ajoûte-t-il, ont passé en habitude dès l'âge le plus tendre, elles portent leur fruit dans tout le reste de la vie; & tous les emplois de la société, jusqu'au métier des armes, qui paroît si discordant avec les Muses, en sont infiniment mieux remplis.

Ce n'étoient pas là des discours spécieux dans la bouche de cet Orateur, & qui fussent démentis par sa conduite. Euménius consacra à la reconstruction des écoles d'Autun, ruinées par les malheurs de la guerre, les six cens mille sesterces qui lui étoient assignés pour ses gages, *sexcena millia nummûm*. Casaubon prétend que l'on doit lire *sexagena*, ce qui ne fait pas la dixième partie, mais il se trompe. Euménius, comme un des premiers secrétaires des Empereurs, devoit avoir un salaire beaucoup plus considérable. On a recueilli ce qui nous reste d'Euménius dans les *Panegyrici veteres*, donnés par le pere de la Baune.

Il avoit professé publiquement à Rome avec réputation. il prononça à Treves, l'an de J. C. 306, un beau panégyrique en présence du grand Constantin. Cinq ans après, il harangua encore devant ce Prince à Treves, de la part des habitans d'Autun que Constantin venoit d'honorer de sa visiste, & à qui il avoit laissé des marques de sa bonté & de son attention.

On dit qu'il enseigna dans sa patrie jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

EUMOLPE, *Eumolpus*, (*a*) Εὔμολπος, originaire de Thrace, étoit, selon Pausanias, fils de Neptune & de Chioné, qui naquit de Borée & d'Orythie; il n'est fait aucune mention des parens d'Eumolpe dans Homère, qui se contente de parler de lui comme d'un homme de grand courage. On dit que dans un combat qui se donna entre les Athéniens & les Eleusiniens, le roi Erechthée & Immaradus, fils d'Eumolpe, furent tués chacun à la tête de leurs troupes, & que la paix se fit ensuite aux conditions sui-

(*a*) Pauf. pag. 70, 71, 110. Suid. T. I pag. 1083. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 102, 103. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 653, 654. T. XVIII. p. 90. T. XXI. p. 84. *& suiv.*

vantes; que les Eleusiniens à l'avenir seroient soumis aux Athéniens; que cependant ils demeureroient en possession des mystères de la déesse, & que le sacerdoce de Cérès & de Proserpine seroit conservé à Eumolpe & aux filles de Céléus; Pamphus & Homère nomment ces filles Diogénée, Pammérope, & Sésara. Le plus jeune des fils d'Eumolpe fut le seul qui survécut à son pere; il se nommoit Céryx; cependant, les Céryces, ou héraut Grecs qui en étoient descendus, le disoient fils, non d'Eumolpe, mais de Mercure & d'Aglaure fille de Cécrops.

Selon le Scholiaste de Sophocle, Eumolpe étoit fils du poëte Musée, petit-fils d'Antipheme & arrière petit-fils d'un autre Eumolpe. Suidas fait aussi Eumolpe fils du poëte Musée.

Eumolpe est regardé comme l'un des quatre personnages que Cérès se choisit elle même pour la célébration de ses mystères; il en fut le premier hiérophante, c'est-à-dire, celui qui le premier y présida & les enseigna. Eumolpe, selon Arnobe, fut le chef d'une des plus célebres familles d'Athènes, qui seule eut la gloire de donner sans discontinuation un hiérophante aux Eleusiniens, tant que le temple de Cérès subsista parmi eux.

La durée de ce sacerdoce a été de douze cens ans, & ce qui la rend encore plus mémorable dans la seule famille des Eumolpides, c'est que celui qui étoit une fois revêtu de la dignité d'hiérophante, étoit obligé de passer toute sa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pausanias dans ses Corinthiaques, de l'ancien Scholiaste de Perse, sur sa cinquième satyre, & de deux différens passages de saint Jérôme, l'un dans son livre contre Jovinien, & l'autre dans son traité de la Monogamie.

Suidas attribue à Eumolpe plusieurs ouvrages, & entre autres un sur les mystères de Cérès, en trois mille vers.

EUMOLPE, *Eumolpus*, (a) Εὔμολπος, arrière petit-fils de Déicrate qui avoit épousé la sœur de Gorgias.

EUMOLPE, *Eumolpus*, Εὔμολπος, natif de Corinthe, fut, dit-on, l'auteur d'une histoire, où il décrivoit le retour des Grecs après la prise de Troye. On a prétendu que dans l'endroit où le Scholiaste de Pindare le cite, on doit lire Eumele plûtôt qu'Eumolpe; mais, il semble que cette correction est mal imaginée, parce que le Scholiaste cite Eumele peu après. On parle d'un autre Eumolpe, grammairien, dont on ne dit point quels furent les ouvrages; mais, celui dont Diogene Laërce cite le cinquième livre des histoires, peut bien être le Corinthien.

(a) Pauf. p. 376.

EUMOLPIDES, *Eumolpidæ*, Εὐμολπίδαι, (*a*) nom d'une famille sacerdotale à Athènes. Elle y tenoit un rang distingué, comme dépositaire de ce que la religion avoit de plus sacré.

Les Eumolpides, par une prérogative particulière, attachée plûtôt à leur famille qu'à la dignité sacerdotale, avoient une espèce de jurisdiction sur ce qui se rapportoit au culte des dieux. Demosthène le dit expressément dans le discours contre Androtion; quoiqu'il se serve du terme général d'impiété, cependant il n'y a pas d'apparence que cette famille eût droit de juger indifféremment tous les crimes commis contre la religion. Cette idée seroit contraire aux notions les plus assurées; il est plus naturel de penser que ces juges particuliers ne connoissoient uniquement que des crimes qui blessoient le culte dont ils étoient les ministres, & que leur jurisdiction se bornoit même aux moins considérables, à ceux qui ne méritoient pas une accusation dans les formes devant les Héliastes ou le peuple assemblé. Comme ils étoient les dépositaires, & même, selon Lysias, les interpretes des règlemens anciens qui fixoient les cérémonies de la fête de Cérès, & des traditions sur lesquelles ce culte mystérieux étoit fondé, toutes les infractions légères contre les points les moins essentiels, étoient soumises à leur examen; ils fixoient la grandeur de la faute & de la peine qu'elle méritoit. Car, il ne faut pas croire que les causes d'éclat, où il s'agissoit de l'exil ou de la mort d'un citoyen, fussent de leur ressort; l'affaire d'Alcibiade, celle d'Andocyde, dans lesquelles ils ne parurent que comme parties, & où ils ne firent qu'exécuter les décrets d'un tribunal supérieur, le prouvent assez.

Cette famille prit le nom d'Eumolpe, dont on peut voir l'article ci-dessus.

EUMOLUS, *Eumolus*, (*b*) étoit un des troisièmes Dioscures, selon quelques-uns.

EUNAPE, *Eunapius*, (*c*) Εὐνάπιος, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin & historien, vécut dans le quatrième siècle, du tems de Valentinien, de Valens & de Gratien. Il vint à Athènes à l'âge de seize ans. Il étudia l'éloquence sous Proérèse, sophiste Chrétien, & la magie sous Chrysante, qui avoit épousé sa cousine. Nous avons une histoire des vies des Sophistes du IV.e siècle par Eunape. On y trouve beaucoup de particula-

(*a*) Suid. Tom. I. p. 1083. Plut. T. I. pag. 202, 210. Mém. de l'Acad. des Inscript & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 654. T. XVIII. p. 90. *& suiv.* T. XXI. p. 84. *& suiv.*

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 295.

(*c*) Suid. T. I. p. 1099. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 265, 266.

rités pour l'histoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du III.e siècle, d'où il passe à Porphyre, à Iamblique & à ses disciples, sur lesquels il s'étend particulièrement. Il avoit aussi écrit une histoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient l'an de Jesus-Christ 268, au règne de Claude successeur de Gallien, & se terminoient à la mort d'Eudoxie, femme d'Arcade l'an 404. Il nous reste quelques fragmens de cette histoire dans les extraits de Constantin Porphyrogénete sur les ambassades, & dans Suidas.

Photius parle avantageusement d'Eunape, & Zozime le suit si bien dans son histoire, qu'il semble n'avoir fait que copier son ouvrage. Eunape donne quelquefois son jugement sur les ouvrages des Philosophes & des Sophistes dont il écrit la vie. Son style est fort concis; cependant, sa manière d'écrire ne laisse pas d'être assez nette & fleurie. Il semble témoigner un peu d'empressement pour paroître honnête homme parmi les payens. Il dit dans la vie d'Iamblique, qu'il ne veut employer aucune narration fabuleuse; dans celle de Libanius, il proteste contre la calomnie & la médisance; cependant, ses écrits sont remplis d'invectives & d'injures; il déclame contre les martyrs des Chrétiens, contre leurs cendres, contre les Solitaires; & il paroît n'avoir entrepris la vie des philosophes, que pour relever l'idolâtrie, & rabaisser le Christianisme.

EUNÉUS, *Euneus*, Εὔνηος, (*a*) fils de Jason & d'Hypsiphyle, fille de Thoas, roi de l'isle de Lemnos. Jason, en revenant de la conquête de la toison d'or avec les Argonautes, passa à Lemnos, où il eut deux enfans d'Hypsiphyle. Eunéus, qui étoit l'aîné, règna dans l'isle. Tout ceci s'accorde fort bien avec le tems; car le voyages des Argonautes n'est tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troye.

Homère fait mention deux fois d'Eunéus dans son Iliade. Il nous apprend qu'un jour plusieurs vaisseaux que ce Prince envoyoit aux Grecs devant Troye, arriverent fort à propos chargés de vin; il y en avoit en particulier pour Agamemnon & pour Ménélaüs mille mesures, dont Eunéus leur faisoit présent.

C'est de cet Eunéus, pour le dire en passant, que descendoit la famille des Eunides, musiciens si connus dans la suite à Athènes; ainsi qu'on peut le voir dans Eustathe & dans le grand Etymologicon.

EUNÉUS, *Euneus*, Εὔνεος, (*b*) jeune Athénien, frere de Thoas & de Soloon. Ces trois

(*a*) Homer. Iliad. L. VII. v. 467. & *seq.* L. XXIII. v. 747. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 398. T. XII. p. 103, 104.

(*b*) Plut. T. I. p. 12.

freres accompagnerent Théfée dans fon voyage du pont Euxin.

EUNICE, *Eunice*, Εὐνείκη, (*a*) nom d'une nymphe de la mer. Héfiode, dans fa Théogonie, dit qu'Eunice aux bras vermeils (c'eft l'épithete qu'il lui donne, ῥοδόπηχυς), étoit fille de Nérée & de Doride, ou Doris.

Eunice, étoit encore une nymphe du fleuve Afcanius, qui eft aujourd'hui l'Acfu dans l'Afie mineure. Celle-ci, au rapport de Théocrite, Idylle 13.e, eft une des trois nymphes qui enleverent Hylas favori d'Hercule, qui l'avoit envoyé puifer de l'eau au fleuve Afcanius. Ce qui a donné occafion à cette fable, c'eft qu'Hercule, en allant à l'expédition de la toifon d'or, ayant rompu fa rame, mit pied à terre fur les côtes de l'Afie, aux environs du fleuve Afcanius, pour en couper une autre dans les bois. Preffé de la foif & de la chaleur, il envoya Hylas puifer de l'eau à la riviere voifine, dans laquelle le jeune homme tomba, & fe noya; ou, comme le conte Théocrite, les Argonautes s'étant arrêtés dans la Propontide, fur la côte d'Afie, au port de Cyane, & s'étant mis dans des prairies fort agréables, pour y faire un repas, Hylas prit un vafe d'airain, & alla querir de l'eau pour Hercule & pour Télamon; mais, le poids du vafe l'emporta, & il fe noya.

Au refte, il ne faut point confondre ces deux nymphes; car, fans parler du refte, leurs noms tout femblables en notre langue, font fort différens en Grec. La première s'appelle Εὐνείκη, qui eft compofé de εὖ, bien, & νεῖκος, querelle, difpute, différend, débat; de forte que ce nom fignifie querelleufe, opiniâtre; & pour fe fervir d'un mot populaire qui l'exprime fort bien, *hargneufe*. La feconde fe nomme Εὐνίκη, ou, comme parle Théocrite, dans fon dialecte Dorique, Εὐνίκα, mot compofé de εὖ, bien, & νίκη, ou νίκα, victoire.

EUNICE, *Eunice*, Εὐνίκη, (*b*) mere de faint Timothée, étoit Juive de naiffance; mais, elle avoit époufé un payen, qui fut pere de faint Timothée. Eunice avoit été convertie au Chriftianifme par un autre prédicateur que faint Paul; car, quand cet Apôtre arriva à Lyftres, il y trouva Eunice & Timothée déja avancés en grace & en vertu.

EUNICUS, *Eunicus*, (*c*) Εὔνικος, Athénien, qui étoit du bourg de Cholarge.

EUNOMIE, *Eunomia*, (*d*) Εὐνομία, nom qui s'eft gliffé

(*a*) Hefiod. Deor. Generat. v. 247. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 71.

(*b*) Actu. Apoft. c. 16. v. 1. ad Timoth. Epift. 2. c. 1. v. 5.

(*c*) Demofth. Orat. in Eubulid. pag. 888.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.

pour

pour celui d'Eurynome, mére des Graces, dans les hymnes d'Orphée, ou plutôt d'Onomacrite.

EUNOMIE, *Eunomia*, (*a*) Ε'υνομίη, l'une des heures, étoit fille de Jupiter & de Thémis.

EUNOMUS, *Eunomus*, (*b*) Ε'υνομος, célebre joueur de Cithare, qui étoit de la ville de Locres. Conon, le joignant à Ariston de la ville de Rhege, qui excelloit dans le même art, en rapporte une histoire, qui, quoiqu'elle paroisse un conte fait à plaisir, se trouve cependant munie de bonnes autorités. Ces deux musiciens étant allés à Delphes pour disputer le prix de leur art, il arriva qu'une corde de la cithare du premier s'étant cassée, on vit à l'instant voler une cigale, qui s'étant abattue sur la cithare, suppléa si bien au défaut de la corde par son chant, qu'Eunomus remporta la victoire. Le même Auteur ajoûte que quoique les deux villes qu'il nomme, ne fussent séparées que par le fleuve Alex, les cigales chantoient du côté de Locres, & étoient muetes du côté de Rhege.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce fait est attesté comme une vérité par de très-grands Auteurs, tels que Strabon, Diodore de Sicile, Pline & Pausanias; Diodore de Sicile en rend une raison peu digne de lui; c'est, dit-il, qu'hercule passant par ce païs, & se trouvant fatigué, se coucha sous un arbre & voulut dormir. Les cigales l'en ayant empêché par leur chant, il les maudit, & pria Jupiter de les exterminer à jamais, ce que le dieu lui accorda. Aussi, dit l'Historien, depuis ce tems-là on n'a entendu aucune cigale dans tout ce canton. Strabon, plus judicieux, en rend une raison très-plausible; sçavoir, que Rhege est un païs couvert & humide, ce qui rend cet insecte engourdi, pendant qu'il est sec & découvert du côté de Locres, ce qui laisse à la cigale la liberté de chanter. Lorsqu'on sçait, comme la chose n'est pas douteuse aujourd'hui, que le chant des cigales n'est que le mouvement rapide de leurs aîles dans les tems chauds, on trouve encore meilleure la raison de ce sçavant & judicieux Géographe; à quoi on peut ajoûter que c'est sans doute cette singularité qui a donné lieu à la fable.

Les habitans de Locres avoient représenté en marbre Eunomus avec une cigale, sans doute pour faire croire que l'aventure étoit véritable.

EUNOMUS, *Eunomus*, (*c*) Ε'υνομος, capitaine Athénien, fut mis à la tête d'une flotte de treize vaisseaux qu'on envoya contre les Pirates. Dans un com-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201.

(*b*) Lucian. Tom. I. p. 755. Strab. p. 260. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 150, 151. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 186, 187.

(*c*) Xenoph. p. 545, 546.

bat qui se donna pendant la nuit au clair de la lune, les ennemis lui enleverent quatre galeres à trois rangs de rames. Les autres ayant pris la fuite, se retirerent dans le port du Pirée.

EUNOMUS, *Eunomus*, (*a*) Ε'ὔνομος, préteur des Thessaliens, l'an 192 avant l'Ére Chrétienne, eut ordre de Quintius Flamininus d'armer la jeunesse de son païs.

EUNONE, *Eunone*, (*b*) roi des Adorses. Les Romains, après avoir chassé de ses États Mithridate, roi du Bosphore, & le voyant près d'y rentrer à la tête d'une nombreuse armée, envoyerent des ambassadeurs à Eunone pour l'engager à se joindre à eux. Ce Prince accepta, sans balancer l'alliance qu'on lui proposoit contre un rebelle qu'il ne croyoit pas en état de résister à une puissance aussi formidable que celle des Romains. Ils convinrent entre eux qu'Eunone tiendroit la campagne avec sa cavalerie, pendant que les Romains assiégeroient les villes avec leurs légions. Par ce moyen l'ennemi fut bientôt réduit.

Mithridate, abandonné de tous ceux dont les armes pouvoient le défendre, prit le parti de se jetter entre les bras d'Eunone, qui ne le haïssoit pas personnellement, & à qui l'alliance tout récemment contractée avec les Romains, donnoit beaucoup de crédit & de considération. Ayant donc pris l'air, les vêtemens & la posture qui convenoit à sa fortune présente, il alla trouver ce Prince dans son palais, & se prosternant devant lui: » Vous voyez, » dit-il, à vos pieds ce Mithridate que les Romains » poursuivent par mer & par » terre depuis tant d'années. Je » vous fais l'arbitre de la destinée d'un des descendans du » grand Achémene; car c'est » le seul bien que mes ennemis » ne m'aient pas enlevé. «

Eunone ne put refuser, ni sa compassion à l'état déplorable où la fortune avoit réduit un si grand Prince, ni son assistance à des prieres qu'il employoit avec tant de noblesse. Il le releva, & loua le dessein qu'il avoit pris d'implorer le secours des Adorses, & de le choisir lui-même pour son protecteur auprès des Romains. En même tems, il envoya des ambassadeurs à l'empereur Claude, avec une lettre dans laquelle il lui représentoit que ce qui engageoit les Empereurs du peuple Romain à faire amitié avec les Rois des nations puissantes, étoit d'abord la ressemblance de leur condition; mais que pour lui il étoit uni d'ailleurs avec Claude par les avantages qu'ils avoient remportés conjointement sur leurs ennemis communs; qu'après tout on ne

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 39.

(*b*) Tacit. Annal. L. XII. c. 15. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 214, 215.

pouvoit plus glorieusement terminer la guerre que par la victoire suivie du pardon de ses ennemis; que c'étoit ainsi qu'après avoir vaincu Zorsine, on lui avoit rendu ses États sans en rien retrancher; qu'à l'égard de Mithridate, comme il étoit plus coupable, il ne demandoit point qu'on le rétablît sur son trône avec la même puissance qu'auparavant, mais qu'il se bornoit à prier l'Empereur qu'il ne lui ôtât, ni la vie, ni l'honneur en le faisant servir d'ornement à son triomphe. Claude répondit à Eunone, que quoiqu'il fût assez puissant pour faire souffrir à Mithridate la mort, dont sa perfidie étoit digne, cependant il imiteroit l'exemple de ses ancêtres, toujours aussi disposés à pardonner aux supplians, qu'à poursuivre jusqu'au bout les rebelles & les opiniâtres, & qui ne triomphoient que de ceux qu'ils avoient vaincus & pris les armes à la main.

EUNUQUE, *Eunuchus*, Εὔνουχος, titre d'une comédie de Térence. L'Eunuque fut joué deux fois en un jour; & Térence en eut beaucoup plus d'argent qu'on n'en avoit jamais eu d'aucune pièce, car on lui donna deux cens écus, qui en ce tems-là étoient une somme fort considérable. Cela étoit marqué dans les anciennes Didascalies. Un passage de Donat nous apprend une chose assez singulière; c'est que quand on publioit, ou qu'on annonçoit les pièces d'un Poëte nouveau, qui n'étoit pas connu, & dont la réputation n'étoit pas faite, on mettoit le nom de la comédie le premier, & après cela le nom du Poëte, *Andria Terentii*, comme la pièce devant faire connoître le Poëte; mais, quand la réputation du Poëte étoit formée, & qu'il étoit généralement estimé, en annonçant ou publiant ses pièces, on mettoit son nom avant celui de sa comédie, comme ici, *Terentii Eunuchus*. Si cette remarque est vraie, l'Eunuque fut donc la première pièce où l'on fit l'honneur à Térence de faire précéder son nom; ainsi, ses trois premières pièces, l'Andriene, l'Hécyre, & l'Heautontimorumenos, furent annoncées, *Andria Terentii*, *Hecyra Terentii*, *Heautontimorumenos Terentii*.

EUNUQUE, *Eunuchus*, (a) Εὔνουχος, nom que l'on donne à ceux qui naissent incapables d'engendrer, ou qui le deviennent, soit par maladie, soit par l'opération. C'est à ces derniers que le nom d'Eunuques convient plus proprement; cependant, notre Seigneur le donne même à ceux qui, pouvant se marier, font profession de continence, pour le royaume des cieux.

Les Perses sont les premiers

(a) Genes. c. 39. v. 1. Levit. c. 22. v. 24. Deuter. c. 23. v. 1. Reg. L. 3. c. 22. v. 9. L. IV. c. 9. v. 32. c. 24. v. 12, 15. Paral. L. I. c. 28. v. 1. Matth. c. 19. v. 12. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 462, 463.

qui ont pratiqué l'art de faire des hommes Eunuques, & les Lydiens l'ont poussé jusqu'aux femmes; les autres nations les ont imités. Il y avoit des Eunuques chez les Romains; & les Princes des nations barbares prenoient de jeunes gens bienfaits, qu'ils faisoient Eunuques, pour les employer à la garde des femmes & des filles. Cela se pratique encore parmi les Turcs, & dans les cours des Princes d'Orient.

Cyrus, songeant à ne laisser approcher de lui que ceux sur la fidélité desquels il pouvoit absolument compter, crut les Eunuques, préférablement à tous autres, du caractère qu'il cherchoit; par ce qu'étant sans femme, sans enfans, sans famille, & d'ailleurs généralement méprisés par la bassesse de leur naissance & par la honte de leur état, toutes sortes de raisons les engageoient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, & de qui seul ils tenoient, & biens, & considération. Il leur confia donc tous les ministères de sa maison; & cet usage, déjà connu avant lui, devint général dans tout l'Orient.

On sçait qu'il passa aussi dans la suite chez les Empereurs Romains, auprès desquels les Eunuques étoient tout puissans; & cela n'est pas étonnant. Il étoit tout naturel que le Prince, leur ayant confié le soin de sa personne, & trouvant en eux du zele & du mérite, leur confiât aussi la conduite de quelques affaires, & que peu à peu il se livrât entièrement à eux. Ces habiles courtisans sçurent bien profiter de ces momens favorables, où les Princes, délivrés du poids de leur dignité qui leur est à charge, deviennent hommes, & se familiarisent avec leurs officiers. Par ce moyen, s'étant emparés de leur esprit & de leur confiance, ils s'accréditerent dans les palais, dominerent dans les cours, s'attirerent le maniement & la conduite des affaires publiques, se rendirent maîtres de la distribution des charges & des honneurs, & parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'État.

Mais, les bons Empereurs, tels qu'Alexandre Sévère, abhorroient les Eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, & ennemis par principe du bien public; qui ne songeoient qu'à s'emparer de l'esprit du Prince, à lui dérober la connoissance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, & à le tenir resserré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre officiers qui le dominoient & le maîtrisoient absolument.

Les Empereurs Chrétiens pousserent les choses encore plus loin; ils publierent des loix pour défendre que l'on fît des Eunuques. Constantin, premier Empereur Chrétien, défendit, sous peine de la vie, de mutiler

ainsi les hommes. L'empereur Adrien l'avoit déja défendu, & l'empereur Justinien imposa la loi du Talion contre ceux qui exerceroient cette violence.

Le terme Hébreu *sarisim* signifie un véritable Eunuque; soit qu'il soit né tel, ou qu'il ait été fait Eunuque par la main des hommes. Mais assez souvent ce terme, de même que le Grec Ε'υνουχος, & le Latin *Eunuchus*, se prennent dans l'Écriture pour un officier d'un Prince, servant à sa cour, & occupé dans l'intérieur du palais; soit qu'il fût réellement Eunuque, ou non.

Dieu avoit défendu à son peuple de faire des Eunuques, & de couper même les animaux; il avoit dit dans le Deutéronome, que *celui dans lequel ce qui est destiné à la conservation de l'espèce, aura été coupé, ou retranché, n'entrera point dans l'assemblée du Seigneur.* On explique ces paroles diversement. Les uns croient que par-là Dieu défend aux Eunuques de se marier à des Israëlites. D'autres, que Dieu leur défend l'entrée de son Temple, d'autres, qu'il leur interdit les charges de magistrature. Mais, il est plus croyable que Dieu les excluoit simplement des prérogatives extérieures attachées à la qualité d'Israëlites & de peuple du Seigneur. Ils étoient regardés dans la République comme des bois arides & inutiles; *ecce ego lignum aridum.* Mais, cela n'empêchoit pas que ceux qui étoient fidèles observateurs de la loi de Dieu, n'eussent part au bonheur & aux récompenses des Justes. *Hæc dicit Dominus Eunuchis: qui custodierint sabbata mea.... & tenuerint fœdus meum, dabo eis in domo mea, & in muris meis, locum & nomen melius à filiis & filiabus.*

Il y avoit des Eunuques dans la cour des Rois de Juda & d'Israël, des officiers nommés *Sarisim*, Eunuques; mais, c'étoient apparemment des peuples étrangers, ou si c'étoient des Hébreux, le nom d'Eunuques qu'on leur donna, marque seulement leur office & leur dignité.

Notre Sauveur dans l'Évangile parle d'une sorte d'Eunuques, différente de celle dont on vient de parler; ce sont ceux qui se sont faits Eunuques pour le royaume des Cieux, c'est-à-dire, qui par un motif de religion, ont renoncé au mariage, & à l'usage de toutes sortes de plaisirs de la chair. Origène & quelques anciens Hérétiques avoient autrefois pris les paroles de Jesus-Christ à la letrre, & prétendoient qu'il conseilloit de se faire Eunuques pour gagner le royaume du Ciel.

Dans la loi nouvelle, les Eunuques sont exclus du Clergé par les Canons, à l'exception de ceux qui auroient été faits Eunuques par les Barbares, ou par l'ordonnance des médecins, comme il est porté par le Canon du concile de Nicée. Il y a eu néanmoins quelques Evê-

ques Eunuques dans l'Église Grecque. Origène, comme on l'a déjà dit, se fit Eunuque par un zele inconsidéré. Léonce, évêque d'Antioche, étoit Eunuque, & ce fut une des raisons pour lesquelles il fut déposé.

Il y a encore en Italie de jeunes gens que l'on fait Eunuques, afin qu'ils aient une belle voix, & qu'ils la puissent conserver; mais c'est à la Porte qu'il y a le plus grand nombre d'Eunuques. Il y en a de blancs & de noirs, à la cour du grand Seigneur. Les blancs sont au service du Sultan, & les noirs servent dans le serrail des femmes. On choisit pour ce serrail, les plus difformes de tous les negres de l'Afrique. Le commandant des Eunuques blancs est appellé *Capou Agasi*; & celui des Eunuques noirs *Kizler Agasi*.

Le mot d'Eunuque est Grec, & vient d'εὐνὴ, *lit*, & d'ἔχειν, *garder*; comme qui diroit *gardien du lit*, parce qu'ils sont employés pour avoir soin des femmes; c'est pourquoi, ce nom n'a pas seulement été donné à ceux qui étoient hors d'état d'avoir lignée, mais aussi à des officiers des Princes. C'est en ce sens qu'il est dit que Putiphar étoit Eunuque de Pharaon, quoiqu'il fût marié; & que les Empereurs de Constantinople avoient des Eunuques pour officiers, qui étoient aussi appellés *Cubicularii*, ou *Cubiculi Custodes*, comme qui diroit Chambellan; entre lesquels il y avoit un Archi-Eunuque, ou grand Chambellan. La peine ordinaire de ceux qui étoient surpris en adultere, étoit d'être faits Eunuques.

E V

EVOCATI. (*a*) Ceux qu'on nommoit ainsi chez les Romains, étoient des vétérans cavaliers ou piétons, pris, ou des citoyens, ou des associés, gens expérimentés & sages; on les appelloit *Evocati*, par ce que par prieres on les engageoit à servir de nouveau, quoiqu'ils eussent déjà fait toutes leurs campagnes; ils étoient exempts des travaux & de monter la garde, & ils avoient plusieurs autres privileges. On appelloit aussi *Evocati*, du tems des Empereurs, des cavaliers choisis pour leur garde, dont il est souvent fait mention dans les inscriptions. Les Grecs les nommoient ἀνάκλητοι, comme qui diroit rappellés. Ils sont pourtant appellés Ἐυόκατοι dans Dion Cassius.

César nomme souvent les *Evocati* dans ses commentaires sur la guerre des Gaules & la guerre Civile. *Voyez* Vétérans.

ÉVOCATION DES DIEUX. (*b*) C'étoit une opération religieuse du Paganisme. Pour bien entendre cette sorte d'Évocation [car les Anciens en avoient

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 335. de Bell. Civil. L. I. p. 454, 455. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 9, 10.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 555. & *suiv.*

de pluſieurs eſpèces], il faut ſçavoir que la Théologie Payenne enſeignoit que les dieux préſidoient particulièrement ſur quelques lieux, & que ſouvent il y avoit pluſieurs de ces lieux qui étoient ſous la protection du même dieu ; & comme il ne pouvoit être par-tout en même tems, il étoit néceſſaire d'uſer de la cérémonie de l'Évocation, quand on croyoit avoir beſoin de ſa préſence. On avoit pour cela des hymnes propres à cette opération qu'on appelloit κλητικοι, comme ſont la plûpart de ceux qu'on attribue à Orphée, & ceux du poëte Proclus. Ces hymnes étoient compoſés pour l'ordinaire de deux parties ; la première étoit employée à louer les dieux, & à parler des lieux différens qui étoient ſous leur protection ; la ſeconde contenoit la priere par laquelle on s'efforçoit de les attirer, & de les faire venir dans les lieux où leur préſence étoit néceſſaire. Lorſqu'on croyoit que le dieu patron étoit arrivé, on célébroit des fêtes qui étoient nommées ἐπιδημίαι. Telles étoient quelques-unes de celles des Argiens en l'honneur de Junon, & de celles des habitans de Délos & de Milet, pour Apollon.

Lorſque le danger, qui avoit fait appeller les dieux, étoit paſſé, on leur permettoit de s'en aller ailleurs, & on avoit encore d'autres hymnes pour célébrer leur départ. Jules Scaliger, que l'on peut conſulter ſur ce ſujet, obſerve que ces hymnes qu'on nommoit ἀποπεμπτικοὶ, & dans leſquels excelloit ſur-tout Bachilide, poëte Lyrique, étoient plus longs que ceux qu'on employoit pour faire venir les dieux, afin de retarder autant qu'on pouvoit leur éloignement. Car, quand nous déſirons, dit-il, nous voulons que ce qui eſt l'objet de nos ſouhaits, arrive promptement, & que ce ſoit le plus tard qu'il eſt poſſible, que nous en ſoyons privés.

ÉVOCATION DES DIEUX TUTÉLAIRES. (*a*) C'étoit une manière d'inviter les Dieux Tutélaires des païs où l'on portoit la guerre, à daigner les abandonner & à venir s'établir chez les vainqueurs, qui leur promettoient en reconnoiſſance des temples nouveaux, des autels & des ſacrifices.

Les Romains, entr'autres peuples, ne manquerent pas de pratiquer cette opération religieuſe & politique, avant la priſe des villes, & lorſqu'ils les voyoient réduites à l'extrêmité. Ne croyant pas qu'il fût poſſible de s'en rendre les maîtres tant que leurs Dieux Tutélaires leur ſeroient favorables, & regardant comme une

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 21. Virg. Æneid. L. II. v. 351, 352. Q. Curt. L. IV. c. 3. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 554, 555. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 239, 240. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 30. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 348. & *ſuiv.*

impiété dangereuse de les prendre pour ainsi dire prisonniers, en s'emparant par force de leurs temples, de leurs statues, & des lieux qui leur étoient consacrés, ils évoquoient ces Dieux de leurs ennemis; c'est-à-dire, qu'ils les invitoient par une formule religieuse à venir s'établir à Rome, où ils trouveroient des serviteurs plus zélés à leur rendre les honneurs qui leur étoient dûs.

Tite-Live rapporte l'Évocation que fit Camille des Dieux Véïens, en ces mots: » C'est » sous votre conduite, ô Apol» lon Pythien, & par l'instiga» tion de votre divinité, que » je vais détruire la ville de » Véïes; je vous offre la dixiè» me partie du butin que j'y » ferai. Je vous prie aussi, Ju» non, qui demeurez présente» ment à Véïes, de nous sui» vre dans notre ville, où l'on » vous bâtira un temple digne » de vous. «

Mais, le nom sacré des divinités Tutélaires de chaque ville étoit presque toujours inconnu aux peuples, & révélé seulement aux prêtres, qui, pour éviter ces évocations, en faisoient un grand mystère, & ne les proféroient qu'en secret dans les prieres solemnelles; aussi pour lors ne les pouvoit-on évoquer qu'en termes généraux, & avec l'alternative de l'un ou de l'autre sexe, de peur de les offenser par un titre peu convenable.

Macrobe nous a conservé la grande formule de ces Évocations, tirée du livre des choses secretes des Sammoniens; Sérénus prétendoit l'avoir prise dans un Auteur plus ancien. Elle avoit été faite pour Carthage; mais, en changeant le nom, elle peut avoir servi dans la suite à plusieurs autres villes, tant de l'Italie que de la Grece, des Gaules, de l'Espagne & de l'Afrique, dont les Romains ont évoqué les Dieux avant que de faire la conquête de ces païs-là. Voici cette formule curieuse.

» Dieu ou déesse Tutélaire » du peuple & de la ville de » Carthage, divinité qui les » avez pris sous votre protec» tion, je vous supplie avec » une vénération profonde, & » vous demande la faveur de » vouloir bien abandonner ce » peuple & cette cité; de quit» ter leurs lieux saints, leurs » temples, leurs cérémonies » sacrées, leur ville; de vous » éloigner d'eux; de répandre » l'épouvante, la confusion, la » négligence parmi ce peuple » & dans cette ville; & puis» qu'ils vous trahissent, de vous » rendre à Rome auprès de » nous; d'aimer & d'avoir pour » agréables nos Lieux saints, nos » temples, nos sacrés Mystères; » & de me donner, ainsi qu'au » peuple Romain & à mes sol» dats, des marques évidentes » & sensibles de votre protec» tion. Si vous m'accordez cet» te grace, je fais vœu de vous » bâtir des temples & de célé-

» brer des jeux en votre hon-
» neur. «

Après cette Évocation ils ne doutoient point de la perte de leurs ennemis, persuadés que les Dieux qui les avoient soutenus jusqu'alors, alloient les abandonner, & transférer leur Empire ailleurs. C'est ainsi que Virgile parle de la désertion des Dieux Tutélaires de Troye, lors de son embrasement.

Excessere omnes, adytis arisque relictis,

Dî quibus imperium hoc steterat.

Cette opinion des Grecs, des Romains & de quelques autres peuples, paroît encore conforme à ce que rapporte Josephe, que l'on entendit dans le temple de Jérusalem, avant sa destruction, un grand bruit, & une voix qui disoit, *sortons d'ici;* ce que l'on prit pour la retraite des Anges qui gardoient ce S. lieu, & comme un présage de sa ruine prochaine, car les Juifs reconoissoient des Anges protecteurs de leurs temples & de leurs villes.

Finissons par un trait également plaisant & singulier, qu'on trouve dans Quinte-Curce, au sujet des Évocations. Les Tyriens, dit-il, vivement pressés par Alexandre qui les assiégeoit, s'aviserent d'un moyen assez bizarre pour empêcher Apollon, auquel ils avoient une dévotion particulière, de les abandonner. Un de leurs citoyens ayant déclaré en pleine assemblée qu'il avoit vu en songe ce Dieu qui se retiroit de leur ville, ils lierent sa statue d'une chaîne d'or, qu'ils attacherent à l'autel d'Hercule leur Dieu Tutélaire, afin qu'il retînt Apollon.

EVOCATION DES MANES. (*a*) C'étoit la plus ancienne, la plus solemnelle, & en même tems celle qui fut le plus souvent pratiquée.

Son antiquité remonte si haut, qu'entre les différentes espèces de magie que Moïse défend, celle-ci est formellement marquée. *Nec sit.... qui quærat à mortuis veritatem.* L'histoire, qu'on répete si souvent à ce sujet, de l'ombre de Samuël évoquée par la magicienne, fournit une autre preuve que les Évocations étoient en usage dès les premiers siecles, & que la superstition a presque toujours triomphé de la raison chez tous les peuples de la terre.

Cette pratique passa de l'Orient dans la Grece, où on la voit établie du tems d'Homère. Loin que les Payens aient regardé l'Évocation des ombres comme odieuse & criminelle, elle étoit exercée par les ministres des choses saintes. Il y avoit des temples consacrés aux Manes, où l'on alloit consulter les morts ; il y en avoit qui étoient destinés pour la cérémonie de l'Évocation. Pausanias

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 554. T. II. p. 181. *& suiv.*

alla lui-même à Héraclée, enſuite à Phygalie, pour évoquer dans un de ces temples une ombre dont il étoit perſécuté. Périandre, tyran de Corinthe, ſe rendit dans un pareil temple qui étoit chez les Theſprotes, pour conſulter les Manes de Méliſſe.

Les voyages que les Poëtes font faire à leurs héros dans les enfers, n'ont peut-être d'autre fondement que les Évocations, auxquelles eurent autrefois recours de grands hommes pour s'éclaircir de leur deſtinée. Par exemple, le fameux voyage d'Ulyſſe au païs des Cimmériens, où il alla pour conſulter l'ombre de Tyréſias; ce fameux voyage, dis-je, qu'Homère a décrit dans l'Odyſſée, a tout tout l'air d'une ſemblable Évocation. Enfin, Orphée qui avoit été dans la Theſprotie pour évoquer le fantôme de ſa femme Eurydice, nous en parle comme d'un voyage d'enfer, & prend de-là occaſion de nous débiter tous les dogmes de la Théologie Payenne ſur cet article; exemple que les autres Poëtes ont ſuivi.

Mais, il faut remarquer ici que cette manière de parler, *évoquer une ame*, n'eſt pas exacte; car, ce que les Prêtres des temples des Manes, & enſuite les magiciens, évoquoient, n'étoit ni le corps ni l'ame, mais quelque choſe qui tenoit le milieu entre le corps & l'ame, que les Grecs appelloient εἴδωλον, les Latins *ſimulacrum*, *imago*, *umbra tenuis*. Quand Patrocle prie Achille de le faire enterrer, c'eſt afin que les images légères des morts, εἴδωλα καμόντων, ne l'empêchent pas de paſſer le fleuve fatal.

Ce n'étoit ni l'ame ni le corps qui deſcendoient dans les champs Élyſées, mais ces idoles. Ulyſſe voit l'ombre d'hercule dans ces demeures fortunées, pendant que ce [illegible] lui-même avec les dieux immortels dans les cieux, où il a Hébé pour épouſe. C'étoient donc ces ombres, ces ſpectres ou ces Manes, comme on voudra les appeller, qui étoient évoqués.

De ſçavoir maintenant ſi ces ombres, ces ſpectres ou ces Manes ainſi évoqués apparoiſſoient, ou ſi les gens trop crédules ſe laiſſoient tromper par l'artifice des Prêtres, qui avoient en main des fourbes pour les ſervir dans l'occaſion, c'eſt ce qu'il n'eſt pas difficile de décider.

Ces Évocations, ſi communes dans le Paganiſme, ſe pratiquoient à deux fins principales; ou pour conſoler les parens & les amis, en leur faiſant apparoître les ombres de ceux qu'ils regrettoient; ou pour en tirer leur horoſcope. Enſuite, parurent ſur la ſcene les Magiciens, qui ſe vanterent auſſi de tirer par leurs enchantemens ces ames, ces ſpectres ou ces fantômes de leurs demeures ſombres.

Ces derniers, miniſtres d'un

art frivole & funeste, vinrent bientôt à employer dans leurs Évocations les pratiques les plus folles & les plus abominables; ils alloient ordinairement sur le tombeau de ceux dont ils vouloient évoquer les Manes; ou plutôt, selon Suidas, ils s'y laissoient conduire par un bélier qu'ils tenoient par les cornes, & qui ne manquoit pas, dit cet Auteur, de se prosterner dès qu'il y étoit arrivé. On faisoit là plusieurs cérémonies, que Lucain nous a décrites en parlant de la fameuse magicienne nommée *Hermonide*; on sçait ce qu'il en dit.

Pour des charmes pareils elle garde en tous lieux
Tout ce que la nature enfante d'odieux;
Elle mêle à du sang qu'elle puise en ses veines,
Les entrailles d'un Lynx, &c.

Dans les Évocations de cette espèce, on ornoit les autels de rubans noirs & de branches de cyprès; on y sacrifioit des brebis noires; & comme cet art fatal s'exerçoit la nuit, on immoloit un coq, dont le chant annonce la lumière du jour, si contraire aux enchantemens. On finissoit ce lugubre appareil par des vers magiques, & des prieres qu'on récitoit avec beaucoup de contorsions. C'est ainsi qu'on vint à bout de persuader au vulgaire ignorant & stupide, que cette magie avoit un pouvoir absolu, non seulement sur les hommes, mais sur les dieux mêmes, sur les astres, sur le soleil, sur la lune, en un mot, sur toute la nature. Voilà pourquoi Lucain nous dit:

L'univers les redoute, & leur force inconnue
S'éleve impudemment au-dessus de la nue;
La nature obéit à ses impressions,
Le soleil étonné sent mourir ses rayons,
. . . .
Et la lune arrachée à son trône superbe,
Tremblante, sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

Personne n'ignore qu'il y avoit dans le Paganisme différentes divinités, les unes bienfaisantes & les autres malfaisantes, à qui les Magiciens pouvoient avoir recours dans leurs opérations. Ceux, qui s'adressoient aux divinités malfaisantes, professoient la magie goétique, ou sorcelerie dont nous venons de parler. Les lieux souterreins étoient leurs demeures; l'obscurité de la nuit étoit le tems de leurs Évocations; & des victimes noires qu'ils immoloient, répondoient à la noirceur de leur art.

Tant d'extravagances & d'absurdités établies chez des nations sçavantes & policées, nous paroissent incroyables; mais, indépendamment du retour sur nous-mêmes, qu'il seroit bon de faire quelquefois, l'étonnement

doit cesser, dès qu'on considere que la magie & la Théologie Payenne se touchoient de près, & qu'elles émanoient l'une & l'autre des mêmes principes.

EVOCATION, *Evocatio*, (*a*) l'une des trois manières de lever les milices chez les Romains. Cela se pratiquoit en envoyant des gens en différens endroits pour ramasser, & pour ainsi dire évoquer des troupes. Ceux qu'on nommoit Évoqués, tant cavaliers que piétons, se prenoient de la ville & des associés.

ÉVODE, *Evodus*, Εὔοδος, (*b*) affranchi de Claude, eut ordre de présider à l'exécution de Messaline; ce qui arriva l'an de J. C. 48.

ÉVODIE, *Evodia*, Εὐοδία, (*c*) dont parle saint Paul dans son Épître aux Philippiens. Quelques manuscrits Grecs lisent *Evodum*, ou *Evodium*, comme si c'étoit un homme; mais, les imprimés & la plûpart des manuscrits lisent au féminin, *Evodiam*, Évodie; & il y a assez d'apparence qu'Évodie & Syntyque étoient deux femmes d'une grande vertu, qui avoient aidé saint Paul dans l'établissement de l'Évangile. Ces deux personnes étoient en différend pour quelque sujet qui nous est inconnu; saint Paul les conjure de se réuiner dans les mêmes sentimens. D'autres croient que Syntyque étoit un homme & Évodie une femme, & que saint Paul les prie de se réconcilier. Mais, le Martyrologe mettant Syntyque au nombre des Saintes le 22 Juillet, il faut croire que le sentiment le plus commun a été qu'Évodie & Syntyque étoient deux femmes.

ÉVOÉ, *Evoe*, terme qui signifie la même chose que celui d'Évohé. *Voyez* Évohé.

ÉVOHÉ, *Evohe*, (*d*) c'est-à-dire, bon fils. On surnommoit ainsi Bacchus, parce que s'étant changé en lion pour défendre son pere contre les Géans, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles: *Euge fili*, *Evohe Bacche*; *courage*, *mon fils Bacchus*.

Les hommes & les femmes, consacrés au culte de Bacchus, employoient la même expression. On les voyoit couronnés de lierre, les cheveux épars & presques nus, courir à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*. Quelques Peres de l'Église ont cru qu'ils invoquoient, sans le sçavoir, Eve & le Serpent qui la trompa, & qu'ainsi ce mot est un mot Hébreu.

E U

EUPALAMON, *Eupalamon*, (*e*) l'un de ceux qui allerent à la chasse du sanglier de Calydon. Il fut tué par cet animal,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 9, 10.
(*b*) Tacit. Annal. L. XI. c. 37.
(*c*) Ad Philipp. Epist. c. 4. v. 2.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 247, 249, 262, 266.
(*e*) Ovid. Metam. c. 8.

comme il vouloit s'opposer à son impétuosité.

EUPALIE, *Eupalia*, Εὐπαλία, ville, la même qu'Eupalium. *Voyez* Eupalium.

EUPALIUM, *Eupalium*, (*a*) Εὐπάλιον, ville de Grece dans la Locride. Pline l'attribue aux Locriens Ozoles. Elle devoit être vers les frontières de leur païs du côté de l'Étolie. Tite-Live la met près d'Érythres, ville qu'il attribue aux Étoliens. Elle n'étoit pas non plus éloignée de Naupacte, selon Strabon.

EUPATOR, *Eupator*, Εὐπάτωρ, c'est-à-dire, bon pere. *Voyez* Antiochus Eupator.

EUPATRIDES, *Eupatridæ*, Εὐπατρίδαι, (*b*) nom que Diodore de Sicile donne à une des trois classes qui partageoient la République d'Athènes. Les Eupatrides formoient la première classe ; & cette classe étoit de ceux qui avoient reçu une éducation distinguée, & qui pouvoient être admis aux dignités. Elle répondoit à celle des prêtres Égyptiens.

EUPHAÈS, *Euphaes*, (*c*) Εὐφαής, fils d'Antiochus, succéda à son pere au royaume de Messénie. Ce fut sous son règne que commença la guerre entre les Messéniens & les Lacédémoniens. Ces derniers ouvrirent la campagne par le siege d'Amphée, petite ville & peu considérable, mais qui leur parut propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Dès que les Messéniens sçurent la prise d'Amphée de la bouche même de ceux qui avoient échappé à la cruauté de l'ennemi, aussitôt ils accoururent de toutes parts au Stényclere, où le peuple ayant été convoqué, les principaux de la nation parlerent tour à tour sur la conjoncture présente ; ensuite, Euphaès prit la parole & rassura les esprits en disant qu'il ne falloit pas juger des suites de la guerre par ce malheureux commencement ; que les préparatifs des Lacédémoniens n'avoient rien qui l'étonnassent ; qu'à la vérité ces peuples étoient plus aguerris que les Messéniens, mais que les Messéniens se trouvoient dans la nécessité indispensable de payer de leurs personnes, & de faire preuve de leur courage ; qu'enfin leurs armes seroient plus favorisées des dieux, puisqu'ils n'étoient point les aggresseurs, qu'ils ne faisoient que se défendre, & qu'on ne pouvoit leur reprocher, ni violence, ni injustice.

Euphaès, après avoir parlé de la sorte, congédia l'assemblée, & sans perdre de tems fit prendre les armes à tous les Messéniens ; il exerçoit continuellement les nouvelles mili-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8. Plin. T. I. p. 190. Strab. p. 450.

(*b*) Diod. Sicul. p. 17.

(*c*) Pauf. p. 225. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 101. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 92. & *suiv.*

ces, tenoit les vieux soldats en haleine, & leur faisoit observer une discipline beaucoup plus exacte que de coûtume. Cependant, les Lacédémoniens ne cessoient de faire des courses dans la Messénie; mais, regardant déjà ce païs comme le leur, ils l'épargnoient, n'abattoient, ni arbres, ni maisons, & se contentoient de faire quelque butin, si l'occasion s'en présentoit; ils coupoient les bleds, ils enlevoient les fruits, en un mot ils tâchoient de subsister aux dépens de leurs ennemis. Ils assiégerent quelques places, mais ils n'en prirent aucune, parce qu'elles étoient bien fortifiées, & abondamment pourvues de toute sorte de munitions; de façon qu'ils se retirerent avec perte, & qu'ils résolurent de ne faire à l'avenir aucun siege. Les Messéniens de leur côté ravageoient toutes les côtes maritimes de la Laconie, & même les terres qui étoient aux environs du mont Taigete.

Quatre ans depuis la prise d'Amphée s'étoient ainsi passés en hostilités de part & d'autre, lorsqu'Euphaès, croyant avoir suffisamment exercé ses troupes, & voulant profiter de la bonne disposition des Messéniens qui paroissoient s'animer tous les jours de plus en plus contre les Lacédémoniens, déclara enfin qu'il vouloit tenir la campagne & marcher en corps d'armée. En même tems, il ordonne que les esclaves suivent, & qu'ils aient à se munir d'outils propres à remuer la terre, & de tout ce qui étoit nécessaire pour faire de bons retranchemens. Les Lacédémoniens, avertis par la garnison d'Amphée, se mettent en marche aussitôt. Il y avoit sur les confins de la Messénie une grande plaine fort propre à donner bataille, à cela près qu'elle étoit coupée par un torrent fort profond. Ce fut-là néanmoins qu'Euphaès rangea son armée en bataille; il nomma pour son lieutenant général Cléonnis, & donna le commandement de la cavalerie, tant pesante que légère à Pytharate & à Antandre; cette cavalerie ne faisoit pas en tout plus de cinq cens hommes. Quand les deux armées furent en présence, elles marcherent l'une contre l'autre de bonne grace & avec cette haine invétérée qui les animoit. Mais, le torrent qui coupoit la plaine, les empêcha de se joindre & d'en venir aux mains. Il n'y eut que la cavalerie de part & d'autre qui combattit par-dessus la ravine; comme le nombre & le courage n'étoient pas différens de part & d'autre, l'avantage fut assez égal. Durant ce combat, Euphaès commanda aux esclaves qu'il avoit amenés à sa suite, de fortifier ses derrieres & ses flancs, ce qu'ils firent en diligence. Cependant la nuit vint, qui mit fin au combat de la cavalerie, & qui donna le tems à Euphaès de se retrancher aussi par-devant. Le lende-

main matin, les Lacédémoniens voyant son camp fortifié, jugerent bien qu'il n'y avoit pas moyen de combattre des gens qui se tenoient renfermés dans leurs retranchemens; d'ailleurs, ils n'étoient pas en état de les y forcer, n'ayant rien apporté de ce qui étoit nécessaire pour cela; de sorte qu'ils prirent le parti de s'en retourner chez eux. Cette bataille fut donnée la seconde année de la dixième Olympiade.

L'année suivante, les vieillards de Sparte ne cessant de reprocher à la jeunesse, & sa lâcheté, & le peu de religion qu'elle avoit pour son serment, on entreprit une seconde expédition contre les Messéniens, non plus à la dérobée, mais ouvertement & de bonne guerre. Les deux rois se mirent à la tête de l'armée, Théopompe fils de Nicandre, & Polydore, fils d'Alcamene. Les Messéniens sortirent en même tems de leurs quartiers, & se voyant comme défiés au combat, ils marcherent courageusement à l'ennemi. Euphaès & Antandre menoient l'aîle gauche directement opposée à l'aîle droite de Théopompe, Pytharate menoit la droite qui répondoit à l'aîle gauche de Polydore, & Cléonnis étoit au centre. Un moment avant que l'on sonnât la charge, chaque Général s'étant avancé au milieu de ses troupes, exhorta officiers & soldats à bien faire leur devoir. Euphaès représenta aux Messéniens qu'il ne s'agissoit pas seulement de conserver leurs terres & leurs fortunes, qu'ils ne pouvoient ignorer quel seroit leur sort, s'ils se laissoient vaincre; leurs femmes & leurs enfans réduits à la condition d'esclaves, tous les autres trop heureux s'ils en étoient quittes pour mourir par le tranchant de l'épée, leurs temples pillés, leurs villes & leurs maisons brûlées, tout leur païs en proie au vainqueur & à un vainqueur cruel; qu'il ne parloit pas par conjecture, & qu'ils avoient dans Amphée un exemple de ce qui les attendoit; qu'il valoit donc bien mieux prévenir des maux si funestes par une mort honorable; qu'après tout il leur étoit aisé de vaincre, à présent qu'ils avoient encore toutes leurs forces & tout leur courage, au lieu qu'il seroit bien tard, lorsque découragés par leurs pertes ils voudroient rétablir leurs affaires & réparer les malheurs de la guerre; c'est ce que leur représenta Euphaès.

Dès que le signal fut donné, les Messéniens non seulement marcherent, mais coururent au combat comme des gens qui comptoient la mort pour rien, & qui tous cherchoient à vaincre ou à périr. Les Lacédémoniens s'y porterent avec la même ardeur, mais ils étoient plus attentifs à bien garder leurs rangs & à ne se point laisser rompre. Quand ils furent les uns & les autres à portée de se mêler, ils com-

mencerent par se menacer du geste & des yeux, même de paroles ; à entendre les uns, les Messéniens alloient être leurs esclaves, & ne faire plus qu'un corps avec les misérables Hilotes ; les autres reprochoient aux Lacédémoniens leur insatiable envie de s'accroître, qui les armoit contre leurs freres, non seulement malgré les liens du sang, mais au mépris de leurs dieux paternels, & du grand Hercule dont le culte leur étoit commun. Des paroles ils en vinrent aussitôt aux mains. Les chefs eux-mêmes voulurent se mesurer l'un contre l'autre. Théopompe, n'écoutant que son courage, s'avance le premier pour combattre Euphaès, qui le voyant venir ne pût s'empêcher de dire à Antandre : » Ne vous semble-t-il pas que » Théopompe imite bien Polynice dont il descend ? car Polynice, à la tête des Argiens, » fit la guerre à sa patrie, & » de sa propre main blessa mortellement son frere, dont il » fut tué à son tour ; & celui-ci par un pareil attentat contre la postérité d'Hercule » veut se déshonorer comme a » fait la malheureuse race de » Laïus & d'Œdipe ; mais, je » suis bien trompé s'il sort du » combat aussi gaiement qu'il » s'y présente. « En même tems il marcha à lui. A ce spectacle une nouvelle ardeur s'empare des troupes, quoiqu'épuisées il semble que ce soient des troupes toutes fraîches qui aient succédé aux premières ; le combat s'échauffe plusque jamais, le carnage redouble, chacun s'oublie pour ne penser qu'à défendre son Roi. Le gros qui environnoit Euphaès étoit composé de gens d'élite & de tout ce qu'il y avoit de plus braves Messéniens ; furieux ils chargent la troupe que commandoit Théopompe, obligent ce Prince lui-même à reculer, & enfoncent les Lacédémoniens qui couvroient sa personne. Mais, pendant ce tems-là, l'aîle droite des Messéniens étoit fort maltraitée, Pytharate qui la conduisoit avoit été tué, & ses ses soldats n'ayant plus de chef avoient perdu courage & s'étoient laissé rompre. Cependant, ni Polydore qui avoit remporté cet avantage, ne voulut poursuivre les Messéniens dans leur fuite, ni Euphaès qui avoit fait plier les Lacédémoniens, ne jugea à propos de les pousser davantage ; car, pour Euphaès, de l'avis de ses lieutenans, il aima mieux quitter prise pour venir au secours des siens, qu'il se contenta de rallier & de soutenir, sans engager un nouveau combat avec Polydore, parce qu'il étoit déjà nuit, & celui-ci craignit de se mettre à la poursuite des fuyards dans un païs & par des routes qu'il ne connoissoit point. La nuit ayant séparé les combattans, le lendemain ni les uns ni les autres n'eurent envie de se battre, ni ne s'aviserent d'ériger un trophée ; au contraire, ils

ils envoyerent des héros réciproquement d'une armée à l'autre, pour demander une fuſpenſion d'armes avec la liberté d'enterrer les morts.

Depuis ce combat, les affaires des Meſſéniens commencerent à décheoir. Enfin, la huitième année de la guerre, qui étoit la treizième du règne d'Euphaès, il ſe donna un nouveau combat, où les plus déterminés quittant leur poſte formerent un corps de part & d'autre, & combattirent avec furie. Euphaès, ſe laiſſant emporter à ſon courage plus qu'il ne convenoit à un Roi, chargea bruſquement la troupe où étoit Théopompe; mais, il reçut pluſieurs bleſſures mortelles. Ce fut alors que le combat devint ſanglant; car, les Lacédémoniens, voyant Euphaès tombé & près d'expirer, firent les derniers efforts pour ſe rendre maîtres de ſa perſonne; & les Meſſéniens, encouragés par l'amour qu'ils avoient pour leur Roi, ſe battirent en déſeſpérés autour de lui, ſans compter que l'honneur les y engageoit, auſſi penſoient-ils qu'il étoit plus beau de mourir pour leur Roi que de lui ſurvivre en l'abandonnant. Ainſi, le malheur d'Euphaès opiniâtra le combat, & donna aux uns & aux autres occaſion de faire des prodiges de valeur. Enfin, ce Prince fut rapporté au camp, où il eut la conſolation de ſentir que ſes troupes avoient fait leur devoir, & n'avoient point été battues. Au bout de quelques jours, il mourut après avoir règné treize ans, durant leſquels il fut toujours en guerre avec les Lacédémoniens.

Euphaès, mourant ſans enfans, laiſſa au peuple la liberté de ſe choiſir un maître. Cléonnis & Damis ſe trouverent en concurrence avec Ariſtodeme & prétendoient l'emporter; mais, malgré leur oppoſition, Ariſtodeme eut les ſuffrages du peuple & prit les rênes de l'État.

EUPHEME, *Eupheme*, paſſe pour avoir été la nourrice des Muſes.

EUPHÉMUS, *Euphemus*, Εὔφημος, (a) fils de Trœzénus, mena les Ciconiens au ſecours des Troyens contre les Grecs.

EUPHÉMUS, *Euphemus*, Εὔφημος, (b) fameux Argonaute. Les Poëtes, les Mythologues, les Hiſtoriens qui ont parlé du voyage de Jaſon, ont tous mis Euphémus dans le catalogue des héros qui eurent part à cette expédition.

On le diſoit fils de Neptune, & on lui donne pour mere, les uns Europe, fille du fameux Tityus, les autres Mécionicé ou Oris, fille du fleuve Eurotas. Si nous en croyons Pindare, il naquit ſur les bords du fleuve Céphiſe dans la Béotie;

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 353.

(b) Pauſ. pag. 320. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 386, 436. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 392 & ſuiv. T. IX. p. 82. & ſuiv.

cependant, il habitoit au cap du Ténare dans la Laconie. Apollonius de Rhodes l'appelle Polypheme, dans son premier livre.

Il y a tout lieu de croire que c'est une faute dans le texte, & qu'il faut lire Ε῎υφημος pour Ποχύφημος, d'autant plus qu'Apollonius le nomme par tout ailleurs Ε'υτνμος, & qu'il parle d'un Polypheme Thessalien, fils d'Élatus, qui n'est point le même que celui-ci. D'ailleurs, Pindare, Apollodore, Pausanias & les autres l'appellent Euphémus, & aucun d'eux ne varie sur son nom.

Apollonius de Rhodes & Hygin vantent sa légereté à la course, qui étoit telle, disent-ils, qu'en courant sur la mer à peine mouilloit-il ses pieds.

Pausanias lui attribue de plus une grande habileté à conduire un char. Dans la description qu'il fait d'un tableau qu'il avoit vu à Olympie, où étoient peints les jeux funebres que les Argonautes avoient célébrés à la mort de Pélias, il remarque entr'autres choses, qu'Euphémus avoit gagné à ces jeux le prix de la course du char attelé de deux chevaux.

Ces deux talens, que l'on attribue à Euphémus, suffisoient dans le siecle où il a vécu, & auroient même suffi dans des siecles bien postérieurs, pour en faire un grand homme. Aussi Apollonius de Rhodes l'honore-t-il dans son poëme, des mêmes épithetes qu'Homère donne à Achille dans l'Iliade.

En voilà assez pour faire connoître le mérite d'Euphémus, & le rang qu'il tenoit parmi les Argonautes. Entrons maintenant dans le détail de ses aventures.

La navire Argo se trouva embarrassée entre ces fameux bancs de sable qui sont sur la côte de la Libye, & que l'on nomme aujourd'hui les seiches de Barbarie. Les Argonautes ne voyant point d'apparence de pouvoir continuer leur route le long de la côte, prirent le parti de mettre pied à terre, & de porter leur vaisseau sur leurs épaules. Ils le porterent, disent les Poëtes, pendant douze jours, & arriverent enfin au lac Tritonis, où ils le mirent à l'eau; mais, ils n'en furent pas plus avancés. Comment sortir de ce lac auquel ils ne connoissoient point d'issue dans la mer? Orphée leur conseilla d'avoir recours aux dieux de la contrée, & de leur faire l'offrande du trépied d'Apollon qu'ils avoient dans leur vaisseau. Ils le firent, & sur le champ ils furent exaucés. Un Triton, qui se disoit fils de Neptune & Roi de la côte de Libye, leur apparut sous une forme humaine. Il reçut leur offrande, & leur marqua la route qu'ils devoient prendre pour trouver l'embouchure du lac, & pour se mettre en mer. Ce Triton n'est autre chose qu'un Roi de cette contrée, qui se nommoit Eurypyle. Ce Prince, ne pouvant faire agréer aux

Argonautes aucune des offres qu'il leur fit, prit une motte de terre qu'il trouva sous sa main, & la leur présenta. Euphémus, qui commandoit à la proue du vaisseau, s'élança sur le rivage & reçut la motte de terre. D'autres disent qu'Eurypyle la lui donna préférablement aux autres Argonautes, parce qu'il étoit fils de Neptune comme lui; & que ce dieu destinoit dès-lors ses descendans à régner dans la Libye.

Les Argonautes partent, & Euphémus emporte sa motte de terre. Lorsqu'ils furent proche de l'isle de Théra, qui s'appelloit alors Callisté, cette motte fatale tomba malheureusement dans la mer, par la négligence des esclaves d'Euphémus, qui l'avoient en garde. Médée, qui avoit recommandé qu'on en eût soin, fut fâchée de cet accident. Si Euphémus l'eût conservée jusqu'à ce qu'il fût arrivé au Ténare, pour la jetter dans l'antre qui conduisoit aux enfers, ses enfans seroient allés dès la quatrième génération s'établir dans la Libye; parce qu'alors, dit-elle, les Minyens qui doivent naître du commerce des Argonautes avec les femmes de Lemnos, seront obligés de se retirer hors du Péloponnèse; qu'au lieu d'aller droit dans la Libye, comme ils eussent fait sans cet accident, ils s'arrêteront dans l'isle de Théra, où ils demeureront jusqu'à la 17.e génération; auquel tems un héros de la race d'Euphémus ira par ordre d'Apollon fonder dans la Libye un puissant empire.

C'est ainsi que Pindare, pour flatter Arcésilaüs roi de Cyrene, dont il écrit l'éloge, fait annoncer par la bouche de Médée, la grandeur future des descendans d'Euphémus.

Apollonius de Rhodes a pris un tour bien différent, pour traiter cette aventure. Il feint que lorsque les Argonautes furent dans l'isle d'Anaphé, l'une des Sporades, & voisine de l'isle de Théra, Euphémus se ressouvint d'un songe qu'il avoit eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, & le conta à Jason & aux autres Argonautes. Il avoit songé qu'il tenoit la motte de terre dans ses bras, & qu'il voyoit couler de son sein sur elle, quantité de gouttes de lait, qui, à mesure qu'elles la détrempoient, lui faisoient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en étoit devenu amoureux aussitôt qu'elle étoit née, & n'avoit eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il vouloit; mais, il s'étoit repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyoit incestueux. La fille l'avoit rassuré sur le champ, en lui apprenant qu'il n'étoit point son pere; qu'elle étoit fille du Triton & de la Libye, & qu'elle seroit un jour la nourrice de ses enfans. Elle avoit ajoûté qu'elle demeuroit, par l'ordre de son pere, aux environs de l'isle d'Anaphé, dans la com-

pagnie des filles de Nérée ; & qu'elle paroîtroit sur la face des eaux, lorsqu'il en seroit tems, pour accueillir sa famille.

Jason, après quelques momens de réflexion, entrevit dans ce songe des espérances de gloire & de grandeur pour la postérité d'Euphémus. Il l'assura que de cette petite portion de terre de la Libye que le Triton lui avoit donnée, les dieux feroient naître une isle que ses descendans rendroient célebre ; qu'il devoit, sans hésiter, jetter la motte de terre dans la mer, & qu'il verroit sur le champ l'accomplissement du songe.

Euphémus suit le conseil de Jason, & jette dans la mer la motte de terre, qui dans l'instant fut convertie en une isle charmante, qu'ils appellerent à cause de sa beauté Callisté, Καλλίστη.

Cette fiction d'Apollonius paroît magnifique, & peut être citée comme un exemple remarquable du mêlange adroit qu'un bon Poëte sçait faire du mensonge & de la vérité, suivant la pratique d'Homère, & les préceptes des maîtres de la poëtique.

EUPHETÈS, *Euphetes*, (*a*) Εὐφήτης, roi d'Ephyre sur les bords du fleuve Selléis, donna à Phylée une cuirasse à l'épreuve pour gage de l'hospitalité qui étoit entr'eux.

EUPHILETE, *Euphiletus*, Εὐφίλητος, (*b*) fils de Damotimus, selon Démosthène dans sa harangue contre Lacritus.

EUPHONIE, *Euphonia*; Εὐφωνία, prononciation facile. Ce mot est Grec, & composé de εὖ, *benè*, bien, & φωνὴ, *vox*, voix ; ainsi, Euphonie vaut autant que *voix bonne*, c'est-à-dire, *prononciation facile*, *agréable*. Cette facilité de prononciation dont il s'agit ici, vient de la facilité du méchanisme des organes de la parole. Par exemple, on auroit de la peine à prononcer *ma ame*, *ma épée* ; on prononce plus aisément *mon ame*, *mon épée*. De même on dit par Euphonie, *mon amie*, & même *m'amie*, au lieu de *ma amie*.

C'est par la raison de cette facilité dans la prononciation, que pour éviter la peine que cause l'*hiatus* ou bâillement toutes les fois qu'un mot finit par une voyelle, on insere entre ces deux voyelles certaines consonnes qui mettent plus de liaison, & par conséquent plus de facilité dans le jeu des organes de la parole. Ces consonnes sont appellées *lettres Euphoniques*, parce que tout leur service ne consiste qu'à faciliter la prononciation. Ces mots *prosum*, *profui*, *profueram*, &c. sont composés de la préposition *pro* & du verbe *sum* ; mais, si le verbe vient à commencer par une voyelle, on insere une lettre Euphonique entre la préposition & le verbe ; le *d* est alors cette

(*a*) Homer. Iliad. L. XV. v. 532.

(*b*) Demost. Orat. in Lacrit. p. 953.

lettre Euphonique, *pro-d-eſt*, *pro-d-eram*, *pro-d-ero*, &c. Ce ſervice des lettres Euphoniques eſt en uſage dans toutes les langues, parce qu'il eſt une ſuite naturelle du méchaniſme des organes de la porole.

C'eſt par la même cauſe que l'on dit *m'aime-t-il? dira-t-on?* le *t* eſt la lettre Euphonique; il doit être entre deux diviſions, & non entre une diviſion & une apoſtrophe, parce qu'il n'y a point de lettre mangée; mais, il faut écrire va-t'en, parce que le *t* eſt là le ſingulier de *vous*. On dit *va-t'en*, comme on dit *allez-vous en*, *allons-nous en*.

On eſt un abrégé de *homme*; ainſi, comme on dit *l'homme*, on dit auſſi *l'on*, *ſi l'on veut*; *l* interrompt le bâillement que cauſeroit la rencontre de deux voyelles, *i*, *o*, *ſi on*, &c.

S'il y a des occaſions où il ſemble que l'Euphonie faſſe aller contre l'analogie grammaticale, on doit ſe ſouvenir de cette réflexion de Cicéron, que l'uſage nous autoriſe à préférer l'Euphonie à l'exactitude rigoureuſe des règles; *impetratum eſt à conſuetudine, ut peccare ſuavitatis cauſâ liceret.*

EUPHORBE, *Euphorbus*, Εὔφορβος, (*a*) fils de Panthus, étoit un vaillant Dardanien, qui, en force, en courage, en adreſſe à mener un char, & en vîteſſe, ſurpaſſoit tous ſes compagnons, & dont les premières armes étoient célebres par la mort de vingt guerriers qu'il avoit précipités de leurs chars dans la mêlée. Ce fut lui qui le premier bleſſa Patrocle; mais, il n'eut pas la gloire d'achever de le vaincre, action trop au-deſſus de ſes forces, car retirant promptement ſa pique, il regagna ſon bataillon, & n'eut pas la hardieſſe d'attendre Patrocle nu & déſarmé.

Mais, quand il vit ce dernier étendu ſur la pouſſière, il ne négligea pas une ſi belle occaſion, & s'approchant de ſon corps il adreſſe ces paroles menaçantes à Ménélaus: » Fils » d'Atrée, que Jupiter a fait » naître pour gouverner des » peuples, retirez-vous; abandonnez ce corps, & laiſſez-» moi ces dépouilles ſanglantes; elles ne ſont dues qu'à » moi; parmi les Troyens & » leurs alliés il n'y a point de » guerrier qui oſe ſe vanter » d'avoir le premier teint ſa pique du ſang de Patrocle; c'eſt » pourquoi ne vous obſtinez » pas à vouloir me priver d'une » gloire qui me rendra à jamais » célebre parmi les Troyens; » laiſſez-là-moi remporter, ou » je vais vous percer de ce fer, » & vous arracher la vie. « Ménélaus ne s'étant point rendu à ces paroles menaçantes, Euphorbe lui porta un grand coup de pique ſur ſon bouclier, dont l'airain ſe trouva de ſi bon-

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 806. *& ſeq.* L. XVII. v. 9. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. XV. c. 3. Pauſ. p. 114.

ne trempe qu'il ne put être percé, & que la pointe de la pique fut repoussée. Ménélaus, après avoir soutenu ce coup, adressant sa priere à Jupiter, se jette sur son ennemi qui reculoit, le frappe de sa pique au bas de la gorge, & appuie tellement son coup, que le fer sort derrière le cou. Euphorbe tombe mort, & en tombant il épouvante les Troyens par le bruit de ses armes. Sa chevelure, pareille à celle des Graces, nage dans le sang. Et les beaux nœuds d'or & d'argent, qui en serroient les belles boucles, en sont souillés.

Pythagore prétendoit que l'ame d'Euphorbe étoit passée dans son propre corps. La preuve qu'il en apportoit, étoit que lorsqu'il vit à Argos le bouclier de cet Euphorbe, que Ménélaus y avoit suspendu dans le temple de Junon, il s'étoit, disoit-il, souvenu de l'avoir déjà vu, quoique ce fût la première fois qu'il fût venu à Argos, & que ce bouclier n'en fût point sorti. Lactance se moque avec raison de cette preuve, & prétend que ce bouclier avoit été ailleurs où Pythagore avoit pu le voir.

EUPHORION, *Euphorion*, Ἐυφορίων, (*a*) nous est donné pour le pere de Solon par un certain Philoclès, cité par le grammairien Didyme.

EUPHORION, *Euphorion*, Ἐυφορίων, (*b*) pere d'Eschyle, fameux Poëte tragique, étoit d'une famille des plus distinguées de l'Attique. Il vivoit vers le milieu du sixième siècle avant Jesus-Christ.

EUPHORION, *Euphorion*, Ἐυφορίων, (*c*) petit-fils du précédent, étoit fils d'Eschyle. Il eut un frere, nommé Bion. *Voyez* Bion.

EUPHORION, *Euphorion*, Ἐυφορίων, (*d*) natif de Chalcis en Eubée, & fils de Polymnete, naquit sous la 126.e Olympiade, vers l'an 274 avant J. C. Il prit le goût de la poësie sous Archébule; il sçut s'insinuer dans la faveur de la reine Nicia, qui le combla de bienfaits; il passa ensuite en Syrie auprès d'Antiochus le Grand; & ce Prince lui confia le soin de sa bibliotheque.

Il composa différens ouvrages, dont Meursius nous a donné une liste assez exacte, excepté qu'il lui attribue l'Ἀποδιδοῦσαν, qui doit être rendue à Euphorion le tragique, & fils d'Eschyle. Euphorion de Chalcis publia des mêlanges sous le nom de Mopsopies, parce que l'Attique, ainsi nommée autrefois, lui avoit fourni

(*a*) Plut. T. I. p. 78.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 221.

(*c*) Suid. T. I. p. 1101.

(*d*) Pauf. pag. 115, 661. Suid. T. I. pag. 1101, 1102. Virg. Eclog. 10. v. 50, 51. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 131. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 265. T. V. pag. 280, 282. T. VI. p. 456. T. VII. p. 360, 361.

la matière de ces mêlanges. Cornélius Gallus en avoit traduit une partie, & Parthénius en transporta dans ses Érotiques les histoires d'Harpalyce, de Trambélus, de Cizycus & d'Apriate. Il est vraisemblable que ces histoires qui représentoient les effets tragiques de l'amour, étoient écrites en vers Élégiaques; & comme elles paroissoient extrêmement touchantes, on se faisoit un plaisir de les chanter; car, Euphorion a eu ses Rhapsodes, aussi bien qu'Homère.

Quintilien recommandoit la lecture d'Euphorion, & l'empereur Tibere se le proposa pour modele dans la composition de ses poësies Grecques; il voulut même que son portrait & ses ouvrages fussent placés dans les bibliotheques. Mais, si Euphorion a eu ses partisans, il a eu ses censeurs aussi, & des censeurs illustres. Pausanias lui reproche d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance. Lucien l'accuse d'aimer les détails, & les longues descriptions. Cicéron dit simplement que ses poësies sont obscures; mais, un autre Écrivain les compare aux énigmes des disciples de Pythagore, qui appelloient la mer, *les larmes de Saturne*; & il ajoûte que ces mêmes poësies étoient le supplice des Grammairiens. Helladius enfin lui reproche d'avoir fabriqué de nouveaux mots, à l'imitation du premier Denys, qui en avoit rempli ses tragédies, & d'avoir allié des termes dont l'union ne rendoit point sa pensée. Il cite entr'autres celui de ναυαγὸς, qu'Euphorion avoit adapté à Jason, quoique ce mot signifie bien plutôt un pilote, qu'un homme qui a fait naufrage. Tels sont, en général, les jugemens que les Anciens ont portés des poësies d'Euphorion; & on en peut tirer une induction particulière contre ses Élégies. Le goût pour les termes nouveaux, & l'obscurité qu'on lui reproche, sont vicieux en tout genre de littérature, mais principalement dans le genre élégiaque.

Virgile a quelquefois imité Euphorion & même jusque dans ses fautes, comme lorsqu'il fait dire à Chorœbe:

Dolus an virtus, quis in hoste
requirat?

Qu'importe de quelle manière on vienne à bout de son ennemi, par la ruse ou par la valeur? Car, à l'exemple du Poëte Grec, le Poëte Latin donne à Chorœbe un sentiment fort bas, quoiqu'en même tems il nous le dépeigne comme un jeune Prince de grande espérance.

Il y a eu deux autres Auteurs du même nom, l'un a écrit des choses rustiques, & est souvent cité par Varron & par Columelle. L'autre étoit Grammairien, & fut précepteur de l'empereur Marc-Antoine le philosophe.

EUPHRANOR, *Euphranor*,

Ε'υφράνωρ, (*a*) pere du poëte Eubulus; ſelon Suidas étoit d'Athènes.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Ε'υφράνωρ, (*b*) à la fois grand peintre & habile ſculpteur, car il excelloit également dans la peinture & dans la ſculpture. Il étoit de l'iſthme de Corinthe, & vivoit en la 104.e Olympiade, en même tems que Praxitele, vers l'an 364 avant J. C. Il prit les leçons de Pe ſée qui avoit été diſciple d'Apelle, & il eut lui-même pour diſciple Antidotus. Quintilien fait un grand éloge d'Euphranor dans ſon inſtitution de l'orateur. Il fut un des premiers qui ſçut donner aux héros cette majeſté qui doit paroître dans leur port, auſſi-bien que ſur leur viſage; ce fut lui qui remarqua la beauté des proportions, & qui en dreſſa les règles.

Pline parle de pluſieurs ouvrages de la façon d'Euphranor, & en particulier d'un tableau qui repréſentoit un combat de cavalerie. Pauſanias parle auſſi de ce tableau, dont il donne la deſcription ſuivante. » Au même » lieu (il parle d'un lieu d'A- » thènes,) eſt un grand tableau » qui repréſente cet exploit » mémorable des Athéniens, » lorſqu'ils vinrent au ſecours » des Lacédémoniens à Manti- » née. Toute la ſuite de cette » guerre, l'extrêmité où la » Cadmée fut réduite, la défai- » te des Lacédémoniens à Leuc- » tres, l'irruption des Béo- » tiens dans le Péloponnèſe; » enfin le ſecours que Lacédé- » mone tira de l'alliance d'A- » thènes, tout cela eſt fort » bien décrit par pluſieurs Hiſ- » toriens, & ſur-tout par Xé- » nophon. Mais, le ſujet dont » le peintre a fait choix, c'eſt » ce combat de cavalerie où » d'un côté Gryllus fils de Xé- » nophon à la tête des Athé- » niens, de l'autre Épaminon- » das à la tête des Thébains, » ſignalerent à l'envi leur va- » leur; & ce grand peintre » c'eſt Euphranor. C'eſt lui auſſi » qui dans un temple voiſin a » peint l'Apollon ſurnommé » Patroüs. «

EUPHRANOR, *Euphranor*, Ε'υφράνωρ, (*c*) Athénien, qui étoit du bourg d'Égile. Il en eſt fait mention dans la harangue de Démoſthène contre Nééra.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Ε'υφράνωρ, (*d*) charpentier, qui rendit de grands ſervices à Aratus, en lui faiſant des échelles à la vue de tout le monde, ſans que perſonne ſe doutât de rien; car ſon métier ne le rendoit point ſuſpect.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Ε'υφράνωρ, (*e*) Philoſophe natif de Séleucie, donna des leçons à Eubulus d'Alexandrie.

(*a*) Suid. Tom. I. p. 1067.

(*b*) Plin. T. II. p. 649, 655, 701. & ſeq. Pauſ. pag. 6. Quintil. L. XII. c. 10. Lucian. T. I. p. 499.

(*c*) Demoſth. Orat. in Neær. pag. 871.

(*d*) Plut. T. I. p. 1029.

(*e*) Diog. Laërt. p. 704.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (a) officier que Persée, roi de Macédoine, avoit donnné pour gouverneur aux Dolopes. Ces peuples le tuerent avec tant d'indignité, que la mort fut la plus légère des cruautés dont ils userent à son égard.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (b) autre officier au service de Persée. Ce Prince l'envoya l'an 169 avant J. C., avec deux mille hommes choisis à Méliboee, ville qui étoit alors assiégée par un corps de troupes Romaines, avec ordre d'en faire d'abord lever le siege, puis d'entrer secrétement dans Démétriade, avant que les Romains allassent d'Iolcos camper devant les murailles de cette ville. Dès que ceux qui attaquoient Méliboee l'eurent apperçu qui descendoit de dessus les hauteurs, ils abandonnerent aussitôt leurs ouvrages avec beaucoup de précipitation & y mirent le feu. Euphranor, ayant délivré cette ville du péril qui la menaçoit, marcha sans différer à Démétriade, & y entra. Alors, les assiégés espérerent non seulement de défendre leurs murailles, mais même d'arrêter les ravages que l'ennemi exerçoit sur leurs terres; & en effet ils firent sur eux diverses sorties où ils en blesserent un grand nombre.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (c) officier qui commandoit les galeres des Rhodiens pendant la guerre d'Alexandrie. C'étoit un chef plein de valeur & d'expérience, & plus semblable aux Romains qu'au Grecs en courage & en résolution.

Il y avoit entre l'armée des Romains & celle des ennemis, un passage fort étroit; & chacun des deux partis attendoient que l'autre le passât pour le charger en désordre, outre qu'après cela la retraite étoit fort difficile. Euphranor, voyant que César avoit de la peine à se résoudre: » Il me semble, » dit-il, César, que tu crains » qu'en passant le premier, tu » n'aies pas assez de tems pour » te remettre en bataille; quitte ces soins inutiles; & me » laisse cette charge; je ne puis » souffrir que les ennemis aient » la hardiesse de nous braver » plus long-tems, & m'offre à » les soûtenir jusqu'à ce que » toutes nos galeres soient passées, & je ne tromperai point » ton attente. «

César, après avoir loué son courage, fait sonner la charge. Euphranor s'avance, & passe avec quatre galeres, qui furent aussitôt investies par les ennemis; mais, elles se démêlerent si bien, par leur adresse & par leur expérience, en présentant toujours la proue, qu'on ne les pût jamais prendre en flanc ni

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 41.
(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 13.

(c) Hirt. Pans. de Bell. Alex. p. 698. & *seq*. Crév. Hist. Rom. T. VII. p. 533.

briser leurs rames ; de sorte qu'on eut le tems de les secourir ; & comme il n'y avoit pas beaucoup d'espace pour s'étendre, il fallut quitter la ruse & l'artifice pour avoir recours à la valeur. Les Romains firent si bien qu'ils remporterent la victoire.

Les galeres des Rhodiens étoient toujours commandées par Euphranor, sans qui l'on n'avoit remporté aucun avantage sur mer ; mais, la fortune qui réserve souvent aux plus grands dangers ceux qu'elle a flattés le plus, donna un exemple de son inconstance, en la personne de ce généreux Chef. Car, un jour que les deux armées étoient en présence, & qu'il s'étoit avancé le premier, selon sa coûtume, & avoit coulé à fond une galere, il fut investi des ennemis lorsqu'il en poursuivoit une autre, & abandonné des siens, soit par crainte ou par trop de confiance ; de sorte qu'il périt seul avec sa galere, comme il avoit été le seul, qui avoit remporté de l'avantage dans ce combat. Ce fut l'an 47 avant J. C.

EUPHRATE, *Euphrates*, (a) Ε'υφράτης, l'un des plus grands & des plus fameux fleuves de l'Asie. Strabon, Pline, Hérodote, Diodore de Sicile, en un mot tous les anciens s'accordent à en mettre la source dans les montagnes d'Arménie, c'est-à-dire, au mont Taurus, & comme le dit Strabon, dans les parties septentrionales de cette montagne. Diodore de Sicile assure que les sources de l'Euphrate & du Tigre sont éloignées l'une de l'autre de quinze cens stades. Strabon les suppose plus éloignées de mille stades, ce qui ne laisse pas de faire un objet assez considérable.

Selon ce dernier, l'Euphrate plus grand que le Tigre, parcourt un plus grand espace de terres. Il couloit d'abord par la grande Arménie vers l'occident jusqu'à la petite Arménie, ayant celle-ci à droite, & le païs de Liscene à gauche. Ensuite, il se détournoit vers le midi jusqu'aux frontières de la Cappadoce. Laissant ces frontières & la Commagene à droite, & l'Asicinsene & la Sophene de la grande Arménie à gauche, il s'avançoit jusqu'en Syrie. De-là se détournant de nouveau, il alloit enfin se perdre dans le golfe Persique. Au rapport de Diodore de Sicile, l'Euphrate & le Tigre, parvenus à l'extrêmité de la Médie & de la Paratacene, embrassoient la Mésopotamie, à la-

(a) Strab. pag. 521, 527, 529, 539. Herod. L. I. c. 180, 185. L. V. c. 52. Diod. Sicul. p. 70, 71, 80. Pomp. Mel. p. 207. Solin. p. 256. *& seq.* Ptolem. L. V. c. 13. Plin. Tom. I. p. 267, 268, 307, 308. Just. L. XI. c. 12. L. XII. c. 13. L. XLI. c. 6. L. XLII. c. 3. Genes. c. 2. v. 14. Deuter. c. 1. v. 7. Josu. c. 1. v. 4. Ecclesiastic. c. 24. v. 36. Mém. de l'Acad. des Inscript & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 341. *& suiv.*

quelle même ils donnoient ce nom, parce qu'en effet cette province, étoit ſituée entre ces deux fleuves. Strabon dit auſſi que l'Euphrate & le Tigre embraſſoient la Méſopotamie, terme Grec qui veut dire un païs ſitué entre deux fleuves. Diodore de Sicile ajoute que comme l'Euphrate & le Tigre étoient fort grands, & qu'ils parcouroient de grands païs, ils étoient très-favorables pour le commerce, que c'étoit pour cela que les villes qu'ils arroſoient, étoient très-marchandes, & contribuoient par-là à l'éclat & à la magnificence de Babylone.

Quelques-uns ont cru que ces deux fleuves avoient une ſource commune. Lucain dit :

Quaque caput rapido tollit cum Tigride magnus
Euphrates, quos non diverſis fontibus edit
Perſis.....

Et Boëce dans ſa conſolation de la Philoſophie :

Tigris & Euphrates uno ſe fonte reſolvunt
Et mox abjunctis diſſoriuntur aquis.

Cette opinion eſt démentie non ſeulement par le témoignage de pluſieurs Anciens, mais encore par celui des Modernes.

Aujourd'hui les Arabes diviſent l'Euphrate en grand & petit, le grand eſt celui qui prenant ſa ſource dans les monts Gordiens, ſe décharge dans le Tigre près d'Anbar & de Pélongiah. Le petit dont le canal eſt ſouvent plus gros que celui du grand, prend ſon cours vers la Chaldée, paſſe par Coufah, & va ſe décharger dans le Tigre, entre Vaſſith & Naharvan, en un lieu nommé aujourd'hui *Carna*, c'eſt-à-dire, *Corne*, parce qu'en effet il eſt la corne, ou le confluent du grand & du petit Euphrate.

Du petit Euphrate l'on paſſe dans le grand, par un canal que Trajan fit creuſer. C'eſt la *Foſſa-Regia*, ou le *Baſilius fluvius* des Grecs & des Romains, que les Syriens ont appellé *Nahar-Malca*, par où l'empereur Sévere paſſa pour aller aſſiéger la ville de Ctéſiphon ſur le Tigre. La violence du golfe Perſique cauſe un reflux à l'Euphrate juſqu'à plus de trente lieues au-deſſus de ſon embouchure. Les Arabes ſont perſuadés que les eaux de l'Euphrate ſont ſalutaires, & qu'elles ont la vertu de guérir toutes ſortes de maux.

Ce fleuve ſe dégorge aujourd'hui dans la mer par un canal qui lui eſt commun avec le Tigre; mais autrefois il avoit ſon canal particulier; & du tems de Pline on voyoit encore des veſtiges de cet ancien canal.

Moïſe dit que l'Euphrate eſt le quatrième des fleuves qui avoient leur ſource dans le paradis terreſtre. L'Écriture l'appelle ſouvent le grand fleuve,

& elle le donne pour limite du côté de l'orient, au païs que Dieu à promis aux Hébreux.

Les Auteurs profannes nous apprennent que l'Euphrate déborde pendant l'été, comme le Nil, lorsque les neiges des montagnes d'Arménie viennent à fondre. L'auteur de l'Ecclésiastique semble dire la même chose.

EUPHRATE, *Euphratus*, Εὔφρατος, (*a*) l'un des disciples de Platon, gouverna la Macédoine avec une autorité absolue sous le règne de Perdiccas. Il poussa l'amour pour la Philosophie à un excès ridicule, jusqu'à n'admettre à la table du roi que ceux qui sçavoient comme lui la Philosophie & les Mathématiques. Parménion fut apparemment un de ceux que l'ignorance priva d'un honneur que ses services paroissoient lui avoir acquis. Il s'en vengea sous le règne de Philippe, en faisant mourir Euphrate.

EUPHRATE, *Euphrates*, Εὐφράτης, (*b*) philosophe Stoïcien, qui vécut dans le second siecle de l'Ére Chrétienne. Vespasien demanda un jour des avis & des leçons pour le gouvernement de l'empire Romain à Euphrate, à Dion Chrysostome & à Apollonius. Euphrate parla le premier, & il le fit avec une insolence qui méritoit punition. Il commença par établir que des Philosophes ne devoient point flatter ceux qui les consultoient. Il prétendit ensuite que Vespasien avoit mal posé l'état de la question, & qu'il ne s'agissoit pas d'examiner comment il devoit gouverner l'Empire, mais s'il devoit être Empereur. Il lui reprocha comme une lâcheté, l'inaction dans laquelle il s'étoit tenu par rapport à Néron. « Vous vous » êtes laissé, lui dit-il, dérober par Vindex une gloire » qu'il vous convenoit d'acquérir. Lorsque j'entendois » vanter vos victoires sur les » Juifs, je me disois à moi-même, n'a-t-il donc rien de » mieux à faire? Maintenant » distinguons dans votre projet deux parties. Vous attaquez Vitellius ; vous faites » bien. C'est un nouveau Néron qu'il faut détruire. Mais, » après que vous en aurez délivré la terre, au lieu de » vous substituer en sa place, » abolissez la monarchie, devenue trop justement odieuse, » & rendez la liberté au peuple Romain. »

Euphrate dans cette façon d'opiner avoit un motif secret. Il étoit jaloux de la préférence que Vespasien donnoit sur lui à Apollonius; & sçachant que son confrere approuvoit entièrement le systême du Prince, il se faisoit un plaisir de le contre-

(*a*) Athen. p. 508.

(*b*) Dio. Cass, pag. 791. Plin. L. I. Epist. 10. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 107, 108, 132, & *suiv*.

dire. Dion Chryſoſtome, quoique plus doux, étoit entré dans ſon complot. Cependant, il n'embraſſa pas entièrement ſon avis. Veſpaſien n'en fut pas moins affecté. Le trouble parut ſur ſon viſage, comme s'il n'eût oſé être Empereur, à moins que Dion Chryſoſtome & Euphrate ne le trouvaſſent bon.

Nous venons d'obſerver d'après Philoſtrate, qu'Euphrate étoit jaloux de la conſidération où il voyoit Apollonius auprès de Veſpaſien. C'eſt, ſelon le même Hiſtorien, cette jalouſie, qui, accrue & portée à l'excès par des diſputes vives & continuelles entre ces deux Philoſophes, porta enfin Euphrate à s'oublier juſqu'au point de ſe rendre accuſateur de ſon confrere.

Il eſt pourtant à propos d'obſerver qu'Euphrate, qui nous eſt repréſenté par Philoſtrate comme un méchant homme, a en ſa faveur un témoignage bien reſpectable. Pline le jeune, après l'avoir connu & fréquenté fort long-tems, lui donne les plus grands éloges. « La » régularité de ſes mœurs, dit » Pline, eſt parfaite, & il y » joint une égale douceur. C'eſt » aux vices qu'il en veut, & » non aux hommes; il ne ré» primande point avec hauteur » ceux qui ſont en faute, il » travaille à les réformer. »

Il eſt encore bon de remarquer qu'il ne paroit dans Euphrate aucun ſoupçon de preſtiges & d'impoſture. Au contraire, c'eſt par cet endroit qu'il attaque Apollonius devant Veſpaſien. « Aimez, dit-il à ce » Prince, & embraſſez la Phi» loſophie naturelle. Mais, » pour celle qui ſe vante d'être » l'interprête des Dieux, re» jettez-la; car ceux qui l'en» ſeignent, nous enflent d'un » vain orgueil, en débitant bien » des choſſes fauſſes & inſen» ſées ſur la divinité. »

Sous ce regard Euphrate a donc l'avantage ſur Apollonius. Mais, ſur l'article de l'intérêt, Apollonius, ſelon le rapport de ſon Hiſtorien, prend bien ſa revanche, & brille beaucoup vis-à-vis d'Euphrate. Après la conférence qu'Apollonius, Dion Chryſoſtome & Euphrate eurent avec Veſpaſien ſur ſon élévation à l'empire, ce Prince voulut les récompenſer magnifiquement, & promit de leur donner tout ce qu'ils ſouhaiteroient. Apollonius ne demanda rien. Dion Chryſoſtome fit une demande plus noble que n'étoit le déſintéreſſement de ſon confrere. Il pria le Prince d'accorder le congé à un jeune homme qui avoit quitté l'étude de la Philoſophie pour les armes, & qui vouloit revenir à ſa première profeſſion. Mais, Euphrate demanda de l'argent pour lui & pour ſes amis; ce qui lui attira de la part d'Apollonius ce reproche piquant : *Eh quoi? Pendant que vous aviez tant de choſes à demander à l'Empereur, vous conſeilliez la Démocratie?*

Euphrate chercha à se venger en prévenant les Gymnosophistes contre Apollonius ; ce qui fut cause qu'ils le reçurent assez mal, lorsqu'il les alla voir. Mais, quand il fut de retour, la querelle des deux Philosophes éclata avec une aigreur scandaleuse. Nous avons des lettres d'Apollonius à Euphrate, toutes plus insultantes les unes que les autres. Il l'attaque, & dans ces lettres, & dans quelques autres, non seulement sur l'intérêt, mais sur les mœurs. Il lui reproche des liaisons de débauche avec un certain Bassus, qu'il accuse de l'avoir voulu assassiner, après avoir empoisonné son propre pere.

Euphrate irrité, comme on le peut penser, ne garda plus de ménagement, & il se rendit délateur contre Apollonius auprès de Domitien. Il lui imputoit le crime de magie, & celui de rébellion. Il prouvoit le premier chef par la singularité de son vêtement & de sa manière de vivre, par la facilité qu'il avoit de se laisser traiter de Dieu. A l'égard du second, il prétendoit qu'Apollonius sollicitoit Nerva & plusieurs autres Sénateurs à conspirer contre l'Empereur, & qu'il avoit fait un sacrifice abominable, & immolé un enfant, pour chercher dans ses entrailles la connoissance de l'avenir, & des moyens de faire réussir la conjuration.

Dans les premières années de l'empire d'Adrien, Euphrate obtint de ce Prince la permission de se donner la mort, parce qu'il ne pouvoit supporter la maladie jointe aux incommodités de la vieillesse.

EUPHRÉE, *Euphræus*, (*a*) Ε'υφραῖος, certain homme, dont Démosthène fait mention dans une de ses harangues contre Philippe. Cet homme fut arrêté & mis en prison comme un séditieux ; & sans attendre sa condamnation, il s'étrangla lui-même.

EUPHRON, *Euphron*, (*b*) Ε'ύφρων, général des Lacédémoniens, selon Xénophon. Mais, selon Diodore de Sicile, il étoit Sicyonien. Quoiqu'il en soit, c'étoit un homme entreprenant & téméraire ; & à l'aide des Argiens, il aspira à la tyrannie de Sicyone. Il y parvint en effet, & mit hors de Sicyone quarante des principaux citoyens, dont il s'appropria les richesses. Par ce moyen il se donna des gardes & des soldats & devint maître de sa ville. Mais, la citadelle étoit encore au pouvoir des Thébains. C'est pourquoi, il se rendit à Thebes dans le dessein d'engager les habitans à retirer leur garnison. Ceux qu'il avoit bannis, instruits de son projet, se rendirent aussi dans cette ville, &

(*a*) Demosth. in Philipp. p. 93.

(*b*) Xenoph. pag. 623. *& seq.* Diod. Sicul. p. 494.

l'y assassinerent, l'an 369 avant Jesus-Christ.

EUPHRONIUS, *Euphronius*, Εὐφρόνιος, (*a*) précepteur des enfans de Marc-Antoine & de Cléopatre.

EUPHROSINE, *Euphrosine*, Εὐφροσύνη, l'une des Graces. *Voyez* Graces.

EUPITHE, *Eupithes*, (*b*) Εὐπείθης, pere d'Antinoüs, qui fut tué par Ulysse. Inconsolable de la mort de son fils, Eupithe excite le peuple d'Ithaque à en tirer vengeance. Plusieurs courent aux armes. Eupithe, transporté par son ressentiment, se met à leur tête. Il pensoit aller venger son fils; mais, au lieu de le venger, il alloit le suivre. En effet, Laërte ayant lancé sa pique, elle va donner d'une extrême roideur au milieu du casque d'Eupithe. Ce casque ne peut soutenir le coup; l'airain mortel le perce & brise le crâne d'Eupithe; ce vieillard tombe mort à la tête de ses troupes, & le bruit de ses armes retentit au loin.

EUPOLEME, *Eupolema*, mere d'Ethalide. *Voyez* Ethalide.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (*c*) capitaine Etolien, vivoit vers l'an 189 avant Jesus-Christ. Cette année, ceux d'Ambracie furent assiégés par les Romains; & les Etoliens s'étant assemblés résolurent d'aller au secours des assiégés avec toutes leurs forces. Mais, apprenant que la ville étoit presque enfermée de toutes parts par les ouvrages des Romains, ils prirent le parti de partager leurs troupes. Ainsi, Eupoleme avec un camp volant s'approcha d'Ambracie, & se jetta dans la place par les intervalles qui restoient encore entre les travaux des assiégeans. Il y donna de grandes preuves de sa valeur; mais, il ne fut pas secondé par ceux de ses compatriotes, qui étoient restés hors de la place. Il y a apparence que cet Eupoleme est le même que le suivant.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (*d*) le premier de la ville d'Hypate; on avoit promis aux exilés de cette ville qui étoient de la faction de Proxénus, qu'on les rétabliroit dans leur patrie; & Eupoleme, comme le premier de la ville, leur avoit donné parole qu'ils y seroient reçus en toute sûreté. Dans cette confiance, quatre-vingts citoyens des plus considérables s'en étant revenus, Eupoleme à la tête d'une grande multitude, vint au-devant d'eux jusqu'aux portes de la ville. Mais, dans le tems même que leurs amis les embrassoient, & les félicitoient de leur retour, leurs ennemis se jetterent sur eux & les tuerent, au mépris de la foi qu'on leur avoit don-

(*a*) Plut. T. I. p. 949.

(*b*) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 421. & *seq.*

(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 4.

(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 25.

née, & des Dieux qui en avoient été témoins, & dont ils imploroient en vain la protection.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (*a*) fils de Jean, fut un des Ambassadeurs que Judas Maccabée envoya à Rome pour faire amitié & alliance avec le peuple Romain.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (*b*) illustre citoyen de la ville de Calacte, étoit l'hôte & l'ami de la famille de Lucullus. Un jour que Verrès soupoit chez lui, il eut soin de faire servir son argenterie sans ornemens & toute nue, pour n'en être pas dépouillé. Il n'y eut que deux petites coupes qu'on servit avec leurs emblêmes. Aussitôt Verrès, comme s'il eût été le bouffon de la fête, ne voulut point sortir de table, sans avoir sa récompense, & fit détacher ces emblêmes en présence de tous les convives.

EUPOLIA, *Eupolia*, Εὐπολία, (*c*) fille de Mélésippidas, fut mariée à Archidame II, roi de Sparte, & eut de ce Prince Agésilaüs.

EUPOLIS, *Eupolis*, Εὔπολις, (*d*) poëte Athénien, l'un de ceux qui ont rendu fort célebre la comédie appellée ancienne. Il étoit fils de Sosipolis, & florissoit vers la 85.e Olympiade, l'an 440 avant Jesus-Christ. Il n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'il commença à paroître sur le théâtre. On lui attribue dix-sept pièces, dont il y en eut sept de couronnées. Il périt dans un naufrage sur l'Hellespont dans la guerre contre les Lacédémoniens. Cela fut cause qu'on ordonna qu'aucun Poëte n'iroit à la guerre. D'autres disent qu'Alcibiade le fit mourir, parce qu'il avoit fait des vers contre lui.

EUPOLIUM, *Eupolium*, Εὐπόλιον, (*e*) ville de Grece dans la Locride, selon Thucydide.

EUPOMPE, *Eupompe*, (*f*) étoit une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

EUPOMPE, *Eupompus*, (*g*) Macédonien, habile Arithméticien & Géometre. Il y a eu aussi un ancien Peintre de ce nom, maître de Pamphile, dont Apellès fut disciple.

EURIADE, *Euriades*, (*h*) Εὐριάδης, épithete que Demosthène donne à un Athénien, nommé Xanthippe. Cette épithete est prise du nom de quelque lieu de l'Attique.

EURIPE, *Euripus*, Εὔριπος, (*i*) petit bras de la mer Égée,

(*a*) Maccab. L. I. c. 8. v. 17. *& seq.*
(*b*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 43.
(*c*) Plut. T. I. p. 596.
(*d*) Suid. T. I. p. 1089, 1090. Cicer. Brut. c. 29. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 161. T. VI. p. 136.
(*e*) Thucyd. p. 238, 240.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.
(*g*) Plin. T. II. p. 652, 692, 694.
(*h*) Demosth. Orat. in Neær. p. 871.
(*i*) Strab. p. 10, 36, 54, 403. Pomp. Mel. pag. 145. Diod. Sicul. pag. 355. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6. Paus. p. 40, 187, 570, 574.

qui faisoit la séparation de l'isle d'Eubœe d'avec la Béotie, & les païs contigus à cette province, Les Auteurs anciens l'appellent *Euripus Euboïcus*, *Euripus Chalcidicus*; le premier, du nom de l'isle d'Eubœe; le second, de la ville de Chalcis.

L'an 410 avant l'Ére Chrétienne, les habitans de Chalcis & presque tous les Insulaires d'Eubœe, ayant abandonné le parti des villes alliées aux Athéniens, craignirent que ceux-ci ne vinssent ravager leur isle. Dans cette appréhension, ils proposerent aux Béotiens de combler l'Euripe, & de ne faire qu'un continent de la Béotie avec l'Eubœe. Les Béotiens agréerent cette proposition, & il leur parut avantageux d'entrer par terre dans un païs qui demeureroit isle pour les autres peuples. Ainsi toutes les villes des environs travaillerent à l'envi & de concert à cet ouvrage; & non seulement elles y obligerent leurs citoyens; mais, elles exigerent encore des étrangers qui se trouvoient dans le voisinage d'y prêter leurs mains; de sorte que la vigilance des Ingénieurs & la multitude des ouvriers, conduisirent bien-tôt à sa fin cette entreprise. La chaussée commençoit auprès d'Aulis du côté de la Béotie, & aboutissoit à Chalcis dans l'Eubœe, parce que c'étoit là le trajet le plus court de tout le détroit. Or, il y avoit eu de tout tems en cet endroit là même un courant, ou plûtôt un flux & reflux de la mer très-violent & très-fréquent. L'ouvrage auquel on travailloit augmenta encore l'impétuosité des eaux; car on ne leur avoit laissé de libre que la largeur nécessaire pour le passage d'un vaisseau, & l'on avoit bâti une haute tour sur chacune des deux extrémités de cette ouverture, recouverte par dessus d'un pont de bois. Théramene, envoyé par les Athéniens avec trente vaisseaux, entreprit d'abord de s'opposer à cet ouvrage de communication; mais, les travailleurs étant soutenus par un grand nombre de soldats, il abandonna son projet, & passa dans les isles voisines.

Presque tous les Auteurs, Historiens, Géographes, Voyageurs, qui ont écrit de l'Euripe, n'ont dit qu'une partie de ce qui en est; soit qu'ils ne l'ayent pas vu, & qu'ils en aient seulement parlé selon le rapport qu'on leur en avoit fait; soit qu'ils ne l'aient pas considéré attentivement & en divers tems, selon les divers quartiers de la Lune, & les divers jours du mois. A l'endroit où est la ville de Négrepont, l'Euripe est si serré, & de si peu de largeur, qu'à peine une galere y peut passer sous un pont levis qui est entre la citadelle & la tour des Vénitiens. Cet endroit est principalement appellé l'Euripe; on donne aussi ce nom à l'étendue d'environ douze lieues de chaque côté, où le canal

étant plus large, son cours inconstant n'est visible qu'au pied du château. Dans l'espace de ces douze lieues de chaque côté, on trouve plusieurs petits golfes, où l'on peut remarquer par l'accroissement & le décroissement de l'eau, la diversité de ce flux & reflux. Le cours de l'Euripe doit être considéré en divers tems, pendant chaque Lune. Il est réglé pendant 18 ou 19 jours, & déréglé durant 11 jours. Les 8 premiers jours de la Lune, les 14, 15, 16, 17, 18, 19 & 20, de la pleine Lune, & les 27, 28 & 29, qui sont les trois du dernier quartier, l'Euripe est réglé. Les 9, 10, 11, 12, 13 du premier quartier, & les 21, 22, 23, 24, 25, 26 du dernier quartier, il est déréglé. Ainsi, dans chaque Lune, il a 11 jours de déréglement; & les 18 ou 19 autres son cours est réglé.

Pendant les jours de son déréglement, il a dans un jour naturel, c'est-à-dire, en 24 ou 25 heures, 11, 12, 13 & même 14 fois son flux, & autant de reflux. Lorsque le cours de l'Euripe est réglé, il a cela de semblable avec la mer Océane, & avec le golfe de Venise, qu'en 24 ou 25 heures il a seulement deux fois son reflux; & chaque jour il retarde d'une heure comme l'Océan, & dure 6 heures en son montant, & autant en son descendant; soit en hiver, soit en été, soit que le vent soit violent, ou qu'il y ait bonace. Dans les jours du déréglement, le montant est d'environ une demi-heure, & le descendant de trois quarts d'heure. Toutes ces marées de l'Euripe, réglées ou non réglées, ont encore deux différences d'avec celles de l'Océan; la première est, que l'eau ne s'élève d'ordinaire que d'un pied dans son montant & rarement elle vient jusqu'à deux; au lieu que l'Océan s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de 80 coudées, comme dans les ports de Brétagne. La seconde différence est, que dans l'Océan l'eau s'abaisse, lorsqu'elle se retire en haute mer, & qu'elle s'élève, quand elle s'approche des côtes; mais, le montant de l'Euripe arrive, quand son eau s'écoule vers les isles de l'Archipel, où la mer est plus grande; & sa descente, lorsqu'elle court vers la Thessalie, dans le canal par où les galeres passent pour aller à Salonichi. Entre le montant & la descente, il y a un petit intervalle, qui fait paroître l'eau en repos; de sorte que les plumes & la paille demeurent sur l'eau sans mouvement, à moins qu'il n'y ait du vent. On a encore observé que quand la mer monte, elle cesse quelquefois de monter un quart d'heure, ou une demi-heure, quoi qu'elle coure toujours, & qu'alors elle a deux montans dans un même flux. Au reste, on n'y reconnoît point de changement sous les solstices, ni sous les équinoxes. Le

P. Babin, dont on a tiré cet extrait, conféra de toutes ces choses avec les Turcs & les Grecs, lesquels ont soin des deux moulins qui sont sur ce détroit, & ils lui assurerent qu'ils avoient fait les mêmes remarques sur les cours de l'Euripe depuis 14 ans ; ce qui leur étoit aisé, parce que les roues des moulins tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon le flux & le reflux de l'eau.

Les anciens Auteurs qui ont parlé des agitations de l'Euripe, en parlent fort différemment ; & néanmoins on peut concilier facilement leurs opinions. Antiphile, natif de Byzance, dit dans une épigramme Grecque, que l'Euripe a six fois son flux & reflux. Strabon, Pline, Suidas & plusieurs autres soutiennent que ce flux & reflux se fait sept fois. Pomponius Méla est plus conforme à la vérité, en assurant qu'il se fait 14 fois ; mais, il semble qu'il veuille dire qu'en tout tems l'Euripe va & vient 14 fois en 24 heures. Voici comme il parle : « la mer y court » rapidement, tantôt d'un côté, » tantôt de l'autre ; sept fois » le jour, & sept fois la nuit, » les flots retournent vers l'en» droit d'où ils venoient au» paravant ; avec tant de vio» lence, qu'ils résistent aux » vents, & arrêtent dans leur » course les vaisseaux qui vo» guent à pleines voiles. » Séneque semble être de même opinion, lorsqu'il dit :

Euripus undas flectit instabilis vagas,

Septemque cursus flectit, & totidem refert,

Dum lassa Titan mergat Oceano juga.

Car il ne parle que du flux & reflux du jour, qui est semblable pendant la nuit. Pline ne s'explique pas nettement, quand il dit que les courans de l'Euripe se font sept fois le jour & la nuit. Tite-Live croit avoir mieux trouvé la vérité que les autres. « L'Euripe, dit» il, n'a pas sept flux & reflux » réglés dans un jour, comme » la renommée le publie ; mais, » il court tantôt d'un côté, » tantôt de l'autre, à la ma» nière du vent. » Cela convient assez bien aux jours déréglés. Il se trompe quand il ajoûte qu'il n'y a point de port plus mauvais que celui de Chalcis à cause du courant ; car, ce flux & reflux ne fait nullement remuer les vaisseaux, qui ont assez d'espace pour se mettre à couvert du courant, soit dans le grand port, soit dans celui qui est de l'autre côté du port, comme il fut aisé de le voir en 1669, lorsque l'armée navale des Turcs hivernoit à Négrepont.

Entre ces Auteurs, quelques-uns ont considéré l'Euripe, quand la violence du vent retardoit le courant de l'eau, d'où vient qu'ils ne l'ont vu que six ou sept fois. D'autres

ne l'ont vu que dans des jours déréglés. Pour ce qui est de quelques Auteurs modernes, qui disent qu'il ne se passe rien dans l'Euripe de plus extraordinaire, que dans l'Océan, ou à Venise, ceux-là ne l'ont vu que dans les jours réglés, & n'ont pas remarqué les différences dont nous avont parlé.

Que si l'on demande la raison pour quoi l'Euripe est réglé dans de certains jours, & déréglé dans d'autres; c'est ce qu'il est bien difficile de sçavoir. On ne sçait pas non plus pour quoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours après la nouvelle Lune; pour quoi elles croissent à la nouvelle Lune, quand cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuent, lorsqu'il commence à se fortifier; pour quoi dans une mer des Indes l'eau est quinze jours à monter & quinze jours à descendre; pour quoi dans les ports de Cambaye les grandes marées ne sont qu'à la pleine Lune, & qu'au port de Calecut, qui n'en est pas éloigné, elles n'arrivent qu'à la nouvelle Lune. Il nous faut avouer avec le prophete Roi, que *les élévations de la mer sont admirables*, & que ces secrets sont inconnus aux hommes.

Ceux du païs nomment aujourd'hui l'Euripe Eripos; les Italiens l'appellent Stretto di Negreponte; les François, le détroit de l'Euripe, ou le détroit de Négrepont.

EURIPIDAS, *Euripidas*, (a) Capitaine, qui menant un jour un détachement d'Éléens de plus de deux mille hommes, pour ravager le territoire de Sicyone, tomba entre les mains de Philippe. Tous ses soldats, à l'exception de cent, furent pris ou tués.

EURIPIDE, *Euripides*, (b) Εὐριπίδης, célebre poëte Grec, est mis au nombre de ceux qui ont excellé dans la Tragédie. Il naquit la première année de la 75.[e] Olympiade, 480 ans avant Jesus-Christ dans l'isle de Salamine, où son pere Mnésarchus & sa mere Clito s'étoient retirés un peu avant que Xerxès entrât dans l'Attique. Cependant, Barnès, Jean Albert Fabricius, & plusieurs autres le font naître à Phluie, bourg de l'Attique, Harpocration & Suidas à Phlye, qui est encore un autre bourg de l'Attique; mais, ceux qui le font naître à Salamine ont raison. On dispute sur la condition de ses parens; les uns la font noble, & les autres roturière, & disent que sa mere vendoit des

(a) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 376.

(b) Athen. p. 38. *& seq.* Suid. T. I. p. 1092, 1093. Plut. T. I. p. 59, 542. Pauf. p. 3, 36. Strab. p. 27, 33, 183, 221, 356 *& seq.* Q. Curt. L. VIII. c. 1. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 149. *& suiv.* Tom. VI. p. 135. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 217, 218. T. II. p. 409. *& suiv.* T. III. p. 197, 198. T. IV. p. 13, 14. T. V. p. 110. *& suiv.* T. VI. p. 278. T. VII. p. 187, 188. T. VIII. pag. 243. *& suiv.* T. IX. p. 44. *& suiv.*

herbes. Un certain oracle, mal entendu, fut cause que l'on éleva Euripide comme ceux dont les Grecs vouloient faire des Athletes ; mais, la suite fit connoître qu'il étoit propre à d'autres choses.

Il apprit la physique sous Anaxagoras ; mais, quand il eut vu les persécutions que ce Philosophe souffrit pour avoir parlé contre l'opinion populaire, il abandonna la Philosophie, & s'appliqua à la poësie dramatique, n'étant encore âgé que de dix-huit ans. Il ne négligea point pour cela dans la suite de sa vie l'étude de la morale & de la physique ; il prit même des leçons de Socrate, qui parut l'estimer beaucoup. Il composa un grand nombre de tragédies qui furent fort estimées, & pendant sa vie & après sa mort.

Plusieurs Auteurs le regardent comme le plus accompli de tous les Poëtes tragiques. Ses pièces néanmoins remporterent assez rarement le prix aux jeux Olympiques. De soixante-quinze tragédies qu'il avoit faites, si l'on en croit Varron, ou de quatre-vingt-douze, selon d'autres, il n'y en eut que cinq qui le remporterent. L'émulation, & enfin l'inimitié qui s'éleva entre lui & Sophocle, lui causerent peut-être moins de chagrin que les railleries d'Aristophane, qui se plaisoit à le maltraiter dans ses comédies.

Il y a dans ses tragédies plusieurs rôles contre les femmes, dont il se plaisoit à médire, ce qui lui fit donner le titre *d'ennemi des femmes*. Il ne laissa pas de se marier ; il répudia sa première femme à cause de sa mauvaise conduite, & il ne fut pas plus heureux avec la seconde. L'ignominie à quoi cela l'exposoit, & les railleries qu'en firent les Poëtes comiques, l'obligerent à sortir d'Athènes. Il se retira à la cour du roi Archélaüs, où il fut bien reçu. Ce Prince aimoit les vrais Sçavans, & les attiroit par ses libéralités. Il fit Euripide son premier ministre d'État, si l'on en croit Solin. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Poëte fut en grande considération auprès du Prince. Un certain Décamnique avoit raillé Euripide sur son haleine, qui n'étoit pas agréable ; ce Poëte ne demeura point sans répartie, & donna à ce défaut de son haleine une cause glorieuse ; sçavoir, la fidélité avec laquelle il avoit gardé les secrets qu'on lui avoit confiés. Archélaüs, ne le trouvant pas assez vengé par cette réponse, lui livra Décamnique afin que l'offense fût expiée à coups d'étrivières. On prétend qu'Euripide se servit de la permission du Prince, si l'on en veut croire le témoignage d'Aristote.

Ce Poëte fit une fin tragique ; il se promenoit dans un bois, & à sa manière il méditoit profondément, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les

chiens du Prince, qui se jetterent sur lui, & le déchirerent en pièces; d'autres veulent qu'il ait été tué par des femmes, en haine de ce qu'il les avoit toujours maltraitées dans ses tragédies. Archélaüs lui fit faire des funérailles magnifiques. La nouvelle de sa mort affligea de telle sorte les Athéniens, que toute la ville en prit le deuil. Un de ses amis, nommé Philémon, en fut si touché, qu'il déclara que s'il croyoit, comme quelques-uns l'assurent, que les morts conservent leur sentiment, il se pendroit pour aller jouir de la vue d'Euripide. Ce grand Poëte avoit près de soixante-quinze ans lorsqu'il mourut.

Il ne nous reste que dix-neuf de ses tragédies, sur plusieurs desquelles on trouvera d'importantes réflexions parmi les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres. Il aimoit à débiter plusieurs sentences pleines d'une bonne morale, & il se peignoit lui-même par-là ; car, c'étoit un homme sévère & grave, & un peu indifférent pour les plaisirs ; il s'enfermoit dans une affreuse caverne pour y composer ses ouvrages. Cependant, toutes ses maximes n'étoient pas bonnes. Il y en eut même quelques-unes pour lesquelles il courut de grands risques.

Il avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les richesses sont le souverain bonheur du genre humain ; & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Tout le théatre se récria, & il auroit été chassé de la ville sur le champ, s'il n'eût prié qu'on attendît la fin de la pièce, où le Panégyriste des richesses périssoit misérablement.

On voulut aussi lui susciter une affaire très-sérieuse sur une réponse qu'il fait faire à Hippolyte. La nourrice de Phedre lui représentoit qu'un serment inviolable l'engageoit au silence. *Ma langue a prononcé le serment*, réplique-t-il, *mais mon cœur n'y a point consenti.* Cette distinction ne manquoit pas de couleur, parce que le serment que la nourrice avoit exigé d'Hippolyte par avance, l'obligeoit à taire un crime énorme, & qui intéressoit l'honneur du Roi ; sçavoir, la passion incestueuse de Phedre. Cependant, cette distinction parut à tout le peuple un mépris ouvert de la religion & de la sainteté du serment, qui alloit à bannir de la société & du commerce de la vie toute sincérité & toute bonne foi.

Cette autre maxime qu'avance Étéocle dans la tragédie intitulée *les Phéniciennes*, & que César avoit toujours dans la bouche, n'est pas moins pernicieuse. *S'il faut jamais violer la justice, ce doit être quand il s'agit d'un trône ; dans tout le reste, à la bonne heure, qu'on la respecte.*

C'eſt pour Étéocle, ou plutôt pour Euripide, dit Cicéron, un crime de faire une exception en faveur de ce qu'il y a précisément de plus criminel. Étéocle eſt un tyran, qui parle en tyran, & qui juſtifie ſon injuſte conduite par une fauſſe maxime; & il n'eſt pas étonnant que Céſar, né avec un eſprit de tyran & auſſi injuſte, ait fait valoir la ſentence d'un Prince auquel il reſſembloit. Mais, il eſt remarquable que Cicéron s'en prenne au Poëte même, & lui faſſe un crime d'avoir laiſſé avancer ſur le théatre un principe ſi pernicieux.

Une autrefois, on s'offenſa tellement des deux premiers vers de ſa ménalippe, qui ſembloient attaquer l'exiſtence du plus grand des dieux, qu'il fût obligé de les changer. Il a débité quelquefois des propoſitions impies; c'eſt le fondement ſur lequel quelques-uns le font paſſer pour athée. Un jour, le peuple d'Athènes ſouhaitant qu'il retranchât un certain endroit de l'une de ſes tragédies, il ſe préſenta ſur la ſcene, & dit au peuple: *Je ne compoſe point mes ouvrages, afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enſeigner.* Cette réponſe peut recevoir un bon & un mauvais ſens, auſſi bien que la ſuivante. Il ſe plaignoit au poëte Alceſtis, que pendant les trois derniers jours, il n'avoit pu faire que trois vers, quoiqu'il eût travaillé ſans relâche; l'autre lui répondit qu'il en avoit fait une centaine fort aiſément. *Mais*, reprit Euripide, *il y a cette différence entre les miens & les vôtres, que les miens perceront toute l'étendue des ſiècles, & que les vôtres ne dureront que trois jours.* Valere Maxime a interprété tout ceci fort favorablement; il y trouvoit moins d'orgueil qu'une confiance raiſonnable, qu'un grand homme doit avoir en ſon mérite.

On lit dans la préparation évangélique d'Euſebe, un paſſage par lequel il ſemble qu'Euripide avoit un appartement dans la citadelle d'Athènes avec une penſion du public. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Athéniens lui firent faire un cénotaphe dans leur païs. Son véritable tombeau étoit en Macédoine, où nous avons dit qu'il mourut pendant qu'il étoit à la cour du roi Archélaüs, & il fut enterré, ſelon Plutarque, près de la ville d'Aréthuſe. Cet Auteur dit que la foudre conſacra ſon tombeau; évènement qui favoriſe, ajoûte-t-il, ou plutôt qui juſtifie entièrement les partiſans de ce grand Poëte, qu'il ſoit le ſeul à qui on ait vu arriver, après ſa mort, la même choſe qui étoit arrivée auparavant au plus ſaint de tous les hommes, & à celui qui étoit le plus aimé des dieux; ſçavoir, Lycurgue. Sur quoi, M. Dacier fait la remarque ſuivante, dans laquelle il fixe en même tems le jugement que l'on doit porter d'Euripide. » Il paroît, dit-il, » par le témoignage des An-

» ciens, qu'il y avoit beaucoup » de gens qui mettoient Euripide au-dessus de Sophocle, » & qui le regardoient comme » le premier de tous les Poëtes » tragiques. Dans la poëtique » d'Aristote, j'ai expliqué les » raisons de cette préférence, » & j'ai fait voir qu'elles étoient » fondées sur ce qu'Euripide » est de tous les Poëtes tragiques le plus tragique & le » plus touchant, & que ses » pièces sont pleines d'instructions excellentes; mais, ce » qui me paroît admirable, » c'est la bonne foi avec laquelle Plutarque prétend que cette préférence a été justifiée » par cette foudre qui tomba » sur son tombeau.

» S'il falloit juger de ces » deux Poëtes par ces rapports » fabuleux, le témoignage que » Bacchus lui-même rendit à » Sophocle, devoit être d'un » plus grand poids pour un » payen, que cette foudre » tombée sur le tombeau d'Euripide. On dit qu'après la » mort de Sophocle les Lacédémoniens entrerent en armes dans l'Attique, & que » leur général vit en songe le » dieu Bacchus qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funebres à la nouvelle » Sirene qui venoit de mourir, » & que ce songe regardoit » Sophocle & sa poësie. Mais, » sans nous arrêter à des fables » nous pouvons juger de ces » deux Poëtes par leurs pièces. » Sophocle paroît supérieur à » Euripide en plusieurs choses, » & pour ce qui regarde les » mœurs & les caractères, & » pour ce qui regarde la diction, la conduite & les » chœurs. De nos deux plus » grands Poëtes François, l'un » a traité plusieurs sujets d'Euripide, & a égalé son original, ou a laissé la victoire » douteuse; & l'autre, qui n'a » traité qu'un seul sujet de Sophocle, est demeuré entièrement inférieur, & a gâté » le plus beau sujet de tragédie qui ait jamais été étalé » sur la scene. On peut entrer » en lice contre Euripide, » mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre » Sophocle. «

De tous les Grecs il n'y en avoit point qui fussent si touchés & si amoureux de la poësie d'Euripide, que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur isle leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaisir, & se les communiquoient les uns aux autres. Plusieurs d'entre les Athéniens, qui avoient été faits prisonniers de guerre avec Nicias par les Syracusains, ne durent leur salut qu'à Euripide; & on dit qu'en cette occasion il y en eut quelques-uns, qui, étant de retour à Athènes, allerent voir Euripide pour le remercier, en lui disant, les uns, *qu'ils avoient été délivrés de servitude pour avoir enseigné à leurs maîtres les endroits de ses pièces dont ils avoient pu se*

souvenir; & les autres, *qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi se nourrir en chantant ses vers.* Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puisque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caunus, poursuivi par des corsaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refuserent d'abord de lui donner retraite & vouloient le chasser; mais qu'ensuite ayant demandé à ceux qui étoient dedans s'ils sçavoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant répondu qu'ils en sçavoient plusieurs, alors ils leur permirent d'aborder, & les reçurent avec toute sorte d'humanité & de bonté.

Les pièces, qui nous restent d'Euripide, sont les *Phénisses*, ou *Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Alceste*, *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Rhesus*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélene*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*, *Hécube*, & *Hippolyte*; ces deux dernières tragédies semblent devoir remporter le prix sur toutes les autres.

EURIPIDE, *Euripides*, (*a*) Εὐριπίδης, autre Poëte tragique. Celui-ci étoit d'Athènes & beaucoup plus ancien que le précédent. On lui attribue douze pièces, dont deux furent couronnées. Il eut un neveu qui porta le même nom que lui, & qui fut aussi un Poëte tragique. On attribue à ce dernier trois pièces entr'autres, *Oreste*, *Médée*, & *Polyxene*.

EURIPYLUS, *Euripylus*, (*b*) certain personnage dont parle Cicéron, au second livre de ses Tusculanes.

EUROAQUILON, *Euroaquilo*, Εὐροκλύδων, (*c*) sorte de vent fort violent appellé nord-est; il se leve entre le levant & le nord; il s'en fallut peu qu'il ne fît périr le vaisseau qui portoit S. Paul à Rome.

EUROME, *Euromus*, (*d*) Εὔρωμος, ville de l'Asie mineure, étoit située dans la Carie, selon Pline & Strabon. Tite-Live fait mention de cette ville, aussi bien que des habitans, auxquels il attribue une province & des villes, dont les Mylassiens & les Alabandiens s'étoient emparés vers l'an 167 avant J. C.

EUROMÉENS, *Euromenses*, nom que Tite-Live donne aux habitans d'Eurome. *Voyez* Eurome.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*e*) l'une & la plus petite partie des trois parties du monde connu des Anciens. Elle en étoit séparée par la mer Mé-

(*a*) Suid. T. I. p. 1092.
(*b*) Cicer. de Tuscul. L. II. c. 38, 39.
(*c*) Actu. Apost. c. 27. v. 14.
(*d*) Plin. T. I. p. 276. Strab. p. 636, 658. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXIII. c. 30. L. XLV. c. 25.
(*e*) Genes. c. 10. v. 5. Strab. p. 104. *& seq.* Plin. T. I. pag. 21, 22. Plin. T. I. p. 135. *& seq.* Ptolem. L. II. *& seq.* Herod. L. III. c. 115, 116. L. IV. c. 42, 45. Just. L. II. c. 4. L. XLIV. c. 1.

diterranée, & les autres parties de cette mer qui s'étendoient jusqu'au Palus-Méotide. Elle avoit l'Afrique au midi, & l'Asie à l'Orient.

L'Europe n'a pas toujours eu ni le même nom, ni les mêmes divisions, par rapport aux principaux peuples qui l'ont habitée; car pour les sous-divisions, elles dépendent d'un détail impossible, tant à cause des interruptions que l'histoire a souffertes, que des fréquentes migrations des peuples, & des révolutions rapides qui ont souvent partagé une grande nation en plusieurs, réuni plusieurs en une, détruit des peuples entiers. Faute d'Historiens qui puissent donner un fil capable de nous tirer de ce labyrinte, on perd souvent de vue des peuples déja célebres, tout à coup assujettis par une nation inconnue jusques-là, mais guerrière, & qui semble sortir de dessous la terre. Néanmoins, considérons un moment l'Europe, telle que l'ont connue les Anciens, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

I. Moïse, après avoir nommé les fils & les petits-fils de Noé, ou plûtôt les peuples qui en sortirent, dit que se divisant par colonies, ils allerent s'établir dans les isles des nations, dans des terres qu'ils s'approprierent, selon leurs langues & leurs familles, & formerent autant de nations. On ne doute point que par les isles des nations, Moïse n'ait voulu dire l'Europe. Ce style des Asiatiques étoit conforme à la saine Géographie, puisque pour passer de l'Asie mineure en Europe, la première chose qui se présente, c'est une multitude innombrable d'isles semées sur l'Archipel. Peut être même, comme dit M. le Clerc, croyoient-ils que l'Europe entière étoit une grande isle. Pomponius Méla n'en donne pas une autre idée, lorsqu'il dit que l'Europe est bornée à l'orient par le Tanaïs, le Paulus-Méotide & le Pont-Euxin, au midi par la mer Méditerranée, à l'occident par la mer Atlantique, & au nord par la mer Britannique. Ces bornes ne sont pas toutes fort justés, par rapport aux connoissances modernes; mais, si un homme qui écrivoit bien des siècles après Moïse, & presque dans le cœur de l'Europe, a parlé ainsi, l'expression Asiatique en doit paroître moins étrange. Elle se retrouve dans le prophete Sophonie, & au second livre des Maccabées, où nous lisons que Démétrius Nicanor, ayant forcé ses ennemis à vivre en paix avec lui, congédia toute son armée, hormis les troupes étrangeres qu'il avoit fait venir *ex insulis Gentium*, c'est-à-dire, de Grece.

Si les Asiatiques nommoient l'Europe, les isles, par opposition, ils nommoient continent l'Asie qu'ils habitoient. Hérodote s'est conformé à cette idée, en rapportant les victoires que

Sésostris remporta sur les Asiatiques & les Européens. Il parcourut ainsi le continent, dit cet Historien, jusqu'à ce que passant d'Asie en Europe, il subjuga les Scythes.

Quelques Modernes, voyant que la postérité de Japhet avoit peuplé l'Europe, ont prétendu que cette contrée a été nommée anciennement pour cette raison Japetia. Ortélius dit que sur le témoignage de l'Écriture on pourroit l'appeller Japetia. Merula va plus loin; il dit que plusieurs, *non pauci*, des Écrivains sacrés l'appellent Japetia.

Théocrite nomme cette partie du monde Tyria; & Mérula dit que c'est à cause d'une fille enlevée, mais il doute si par ce nom on en désigne la mere ou la patrie.

Un ancien nom de l'Europe dont tout le monde convient, c'est celui de Celtique. Ensuite, elle prit le nom d'Europe, sur l'origine duquel on varie. Les Poëtes ont dit que Jupiter, pour faire honneur à Europe fille d'Agénor, qu'il enleva, donna son nom à une des parties du monde: *Tua sectus orbis nomina ducet*, lui dit Vénus dans Horace. Hérodote, dans son IV.e livre, apellé Melpomene, avoue qu'on ne sçait ni d'où vient ce nom, ni qui l'a donné à la partie du monde qui le porte. Bochart croit que ce sont les Phéniciens qui l'ont appellé *Ur-appa*, c'est-à-dire, blanc de visage, ou visage blanc, parce que les Européens sont beaucoup plus blancs que les Africains. D'autres croyent que l'Europe a été ainsi nommée d'une province qui étoit autrefois dans sa partie orientale, proche de l'Asie, où est aujourd'hui Constantinople, & que l'on rencontroit la première en venant d'Asie. Ce sentiment paroît bien probable; car, comme quelques-uns l'ont remarqué, soit dans l'antiquité, soit dans des siècles postérieurs, & jusqu'à nos jours, on a souvent donné à tout un grand & vaste païs le nom de la première contrée que l'on rencontroit en y abordant. Les deux autres parties du monde connues dans l'antiquité, l'Asie & l'Afrique, doivent leur nom à cet usage.

II. Les bornes de l'Europe ne sont pas les mêmes dans les écrits des anciens Géographes. Celles du midi & de l'occident n'ont jamais souffert de difficulté. C'est la mer qui l'entoure de ces deux côtés. Pline, Pomponius Méla & Etienne de Byzance la bornent au nord par la mer, mais plus par conjecture que par certitude; & Ptolémée, après avoir suivi la côte aussi loin qu'il croit la connoître, met des terres inconnues, au lieu de l'Océan qu'il ne connoissoit pas. On sçait présentement que l'Europe est bornée au nord par la mer, & il n'y a plus lieu d'en douter. Les bornes de l'Europe, du côté de l'orient, ne sont pas si

clairement décidées ; il y a cinq opinions différentes, dans les écrits des Anciens, au sentiment du P. Briet.

La première est celle d'Hérodote, qui croyoit l'Europe bornée de ce côté-là par un détroit de communication qu'il supposoit entre la mer Septentrionale & la mer Caspienne. Cette opinion accommode assez la symmétrie imaginaire de ceux qui croyoient les trois parties du monde séparées par autant de mers ; sçavoir, l'Europe séparée de l'Afrique par la Méditerranée & le détroit de Gilbraltar ; l'Afrique séparée de l'Asie par la mer Rouge, & l'Asie séparée de l'Europe par ce détroit imaginaire, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan, qui est au nord de l'Europe. Hérodote dit cependant deux choses remarquables, & qui ne permettent pas de le faire auteur de ce sentiment ; l'une que de son tems l'Europe n'avoit pas encore été découverte entièrement, & que l'on ignoroit si elle étoit entourée de la mer à l'occident & à l'orient ; l'autre, que la mer Caspienne est une mer par elle-même, & qui ne se mêle avec aucune autre. Ainsi, il n'y a pas sujet de lui attribuer une opinion fausse, qu'il contredit si positivement. Suivons le P. Briet.

La seconde opinion est celle de ceux qui ont regardé le Phase comme une borne commune entre l'Asie & l'Europe.

La troisième de ceux qui ont borné l'Europe à l'orient par le Danube. Ce sentiment, que le P. Briet attribue à Séneque, n'est pas si éloigné de la vérité qu'il paroît d'abord. Acron, commentateur d'Horace, nous apprend que le nom de Danube a été donné au Tanaïs. Isidore semble favoriser Acron, lorsque parlant de la rubarbe, il dit qu'elle vient d'un païs barbare au-delà du Danube. Or, on sçait qu'on la cueille sur le Wolga, fleuve qui coule au-delà du Don ou du Tanaïs des Anciens.

La quatrième prend pour limites communes de l'Asie & de l'Europe, depuis le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien, le Palus-Méotide, & tout le Tanaïs jusqu'à sa source, & de là une ligne tirée vers le nord.

La cinquième ne prend qu'une partie du Tanaïs, puis une ligne tirée de cette riviere au Wolga, & de ce dernier fleuve une autre ligne jusqu'à la riviere de Carambyce, que beaucoup de Modernes croient être présentement l'Obi, & enfin toute cette riviere jusqu'à son embouchure où est l'isle d'Elixona, que plusieurs jugent devoir être la nouvelle Zemble. Ortélius & Cluvier ont tâché de mettre cette opinion sur le compte de Pline ; mais, ceux qui la suivent font l'Europe beaucoup plus grande qu'elle n'est en effet, en l'étendant jusqu'à l'Obi, qui ne peut être la Carambyce des Anciens;

car il est certain que toute la Sarmatie étoit en deçà de l'Obi moderne, & s'il eût été la séparation de l'Asie & de l'Europe, la division ancienne de la Sarmatie en Asiatique & Européenne seroit fausse, puisque toute la Sarmatie auroit été en Europe. La Carambyce des Anciens ne peut être que la Dwine, qui coule à Archangel, & auprès de laquelle sont encore les véritables bornes de l'Europe.

Telle est la diversité des opinions des Anciens sur les bornes de l'Europe à l'orient; car, si on en excepte ceux qui les ont reculées jusqu'au Phase, tous s'accordent à la terminer d'orient au midi & à l'occident par le Palus-Méotide, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la Méditerranée & l'Océan. L'erreur des Modernes qui ont pris la Carambyce des Anciens pour l'Obi d'apréſent, a jetté une énorme confusion dans la Géographie, & engagé presque tous les Géopraphes modernes dans une erreur qu'ils n'ont que trop bien copiée les uns des autres. Il n'est pas surprenant que Baudrand & tous les Dictionnaires auxquels le sien de 1682 a servi de base, aient adopté une décision fausse, qu'ils voyoient généralement reçue; Ortélius, Cluvier, & M. Sanson, qui y regardoient de plus près que lui, s'y sont trompés. Cependant, le P. Briet ayant démontré que la Carambyce des Anciens n'a rien de commun avec l'Obi d'aujourd'hui, ceux qui ont travaillé après lui, devoient profiter de sa correction. M. de l'Isle est presque le seul des nouveaux Auteurs, dont les cartes soient exemptes de cette erreur. Elle ne se trouve pas non plus dans la carte de l'Europe, qui est dans l'Atlas de Blaeu; mais, l'Auteur du discours qui lui sert d'explication, y a donné comme les autres. Une infinité de méthodes, d'introductions, &c. sont dans le même principe.

On dira peut être que le consentement des Modernes suffit pour placer les bornes de l'Europe à l'embouchure de l'Obi. Ce n'est pas ce dont il s'agit, mais de l'Europe des Anciens, qui est bornée par la Carambyce, aujoud'hui la Dwine; sinon Strabon & Pline se seroient trompés, en prenant la longueur de l'Europe, depuis Cadiz jusqu'au Tanaïs; ce qui est juste, en mettant les limites à l'Archangel; mais, ce seroit le contraire si on les recule jusqu'à l'Obi, alors la longueur se doit prendre depuis Cadiz jusques-là, & non pas jusqu'au Tanaïs.

III. Nous trouvons dans Strabon une description fort curieuse de l'Europe. Voici à peu près comment il s'exprime: « La figure de l'Europe » n'est pas la même par tout; » elle produit des hommes vertueux & de bons citoyens; » elle est toute propre à être » habitée, à l'exception d'une

» d'une petite partie que le » froid ne permet pas que l'on » cultive; cette partie est contigue aux Hamaxiques qui » ont leurs demeures vers le » Tanaïs, le Mœotis & le Borysthene. Les parties qui » sont froides & pleines de » montagnes, quoiqu'on les » cultive difficilement à cause » de la nature du païs, se prêtent cependant quand elles » sont possédées par d'habiles » habitans. Ainsi, les Grecs » s'étant arrêtés sur des montagnes & des rochers, y habiterent commodément; parce qu'ils étoient instruits des » règles de la bonne politique, » qu'ils étoient habiles dans les » arts, & qu'ils n'ignoroient » aucune des choses nécessaires » pour vivre sagement. De » même, les Romains ayant réduit sous leur puissance plusieurs nations, que la nature » des lieux avoit rendu féroces, parce que ces lieux » étoient rudes & n'avoient » point de ports, ou qu'on ne » les habitoit pas commodément à cause du froid, ou » pour d'autres raisons, leur » apprirent le commerce qu'ils » ignoroient auparavant, & les » forcerent de mener une vie » civile.

» Quant aux parties situées » sous un climat égal & tempéré, la nature les aide à » vivre commodément; & comme les peuples qui habitent » un païs fertile, aiment la » paix, & que ceux habitent » au contraire un païs stérile, » aiment la guerre; cela fait » qu'ils se rendent des services » réciproques, les uns prenant » les armes pour la défense » des autres, & ceux-ci aidant » les premiers des fruits de la » terre & de plusieurs autres » manières; de même qu'il y a » un préjudice manifeste, quand » une partie ne donne point de » secours à l'autre. La condition de ceux qui portent les » armes, est un peu meilleure, » s'ils ne sont pas surpassés en » nombre. La nature de l'Europe est propre à cela; car » elle est entrecoupée de montagnes & de plaines, en sorte que, & les cultivateurs, & » les soldats, & ceux qui aiment la vie civile, & ceux » qui ont du goût pour les armes, se trouvent placés près » les uns des autres. Mais, le » nombre de ceux qui préferent » la paix à la guerre est le plus » grand; genre de vie, qui est » dû sur-tout à l'habileté des » généraux, qui sont d'abord » ceux des Grecs, ensuite ceux » des Macédoniens & des Romains. Ainsi, l'Europe se » suffit à elle même & pour la » paix & pour la guerre; car » elle a un grand nombre de » soldats, d'agriculteurs & de » gens qui gardent les villes. » Elle a encore cet avantage, » qu'elle produit d'excellens » fruits & tous les métaux nécessaires à l'usage de la vie. » Elle envoie chez l'étranger » des parfums & des pierres

» précieuses. Ceux, qui sont » privés de ces sortes de cho- » ses, n'en vivent pas plus mal » que ceux qui les possedent. » Ajoûtez à cela qu'elle abon- » de en troupeaux, & qu'elle » nourrit peu de bêtes dange- » reuses. Telle est en général » la nature de ce continent. «

IV. Les principaux païs de l'Europe étoient 1.° les isles Britanniques, où l'on trouvoit la ville de Londinum, Londres, le fleuve Tamésis, la Tamise; 2.° l'Espagne, où étoient Carthagène, Hispalis, Toletum, &c. 3.° la Gaule qui avoit quatre principaux fleuves, que nous nommons aujourd'hui le Rhône, la Garonne, la Loire & la Seine; 4.° la Germanie, qui avoit quelques forêts fameuses dans l'histoire ancienne; 5.° la Sarmatie, où étoient la Vistule, le Borysthène & le Tanaïs; 6.° la Dace, qui étoit arrosée par le Danube & le Tibiscus; 7.° l'Illyrie, où l'on trouvoit plusieurs montagnes; 8.° la Grece & l'Italie, deux païs si renommés à cause de leurs habitans. Il est inutile d'entrer ici dans un plus grand détail touchant chacun de ces païs, dont on peut voir les articles particuliers.

V. L'Europe se divise aujourd'hui en seize parties; quatre vers le septentrion, qui sont les isles Britanniques; les États de Danemarck, qui renferment le Danemarck & la Norwege; la Suede, & la Russie ou Moscovie. Huit au milieu, la France, les Païs-Bas, la Suisse, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne & la Prusse. Quatre au midi, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, & la Turquie d'Europe.

Il y a en Europe des souverains de plusieurs sortes. Les principaux sont, un Prince Ecclésiastique qui est le Pape; trois Empereurs; sçavoir, celui d'Allemagne, qu'on nomme simplement l'*Empereur*; celui de Russie ou Moscovie, qu'on appelle aussi *Czar*; & l'Empereur des Turcs, qu'on appelle *le Grand-Seigneur*. Onze Rois, qui sont ceux de France, d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Suede, de Prusse, de Bohême & de Hongrie, des deux Siciles, enfin de Sardaigne. Un Archiduc; sçavoir, celui d'Autriche, & un grand Duc qui est celui de Toscane.

On y ttouve aussi quatre Républiques considérables, qui sont Venise, les Provinces-Unies, ou États de Hollande, les cantons Suisses, & la République de Genes. Il y en a encore quatre moindres, qui sont celles de Geneve, de Luques, de saint Marin, & de Raguse.

Quoique l'Europe soit la moindre des trois parties de notre continent, elle a pourtant des avantages qui la doivent faire préférer aux autres. L'air y est extrêmement tempéré, & les provinces très-fertiles, si on excepte celles qui sont

ſous le ſeptentrion. Elle eſt abondante en toute ſorte de biens, & les peuples y ſont ordinairement doux, honnêtes, civiliſés, très-propres pour les ſciences & pour les arts. On dit que les François ſont polis, adroits, généreux, mais prompts & inconſtans; les Allemands, ſinceres, laborieux, mais peſans & trop adonnés au vin; les Italiens agréables, fins, doux en leur langage, mais jaloux & traîtres; les Eſpagnols ſecrets, prudens, mais rodomons & trop formaliſtes; les Anglois courageux juſqu'à la témérité, mais orgueilleux, mépriſans & fiers juſqu'à la férocité. Les peuples de l'Europe, par leur adreſſe & par leur courage, ſe ſont ſoumis ceux des autres parties du monde; leur eſprit paroît dans leurs ouvrages, leur ſageſſe dans leur gouvernement, leur force dans les armes, leur conduite dans le commerce, & la magnificence dans leurs villes. L'Europe ſurpaſſe auſſi en toutes choſes les autres parties du monde, ſoit pour ſes édifices ſaints & profanes, ſoit pour le génie différent des peuples qui l'habitent. Nous pouvons encore ajoûter aux avantages de l'Europe, celui d'avoir le vicaire de Jeſus-Chriſt en terre dans la perſonne des Papes.

Il n'y eut d'abord qu'une ſeule langue en Europe, la Celtique, ou la Gomarique; enſuite il y en eut deux, la Celtique & la Grecque, qui vint de Phénicie, & qui produiſit la Latine. Aujourd'hui, il y en a trois. La Latine, dont l'Italienne, la Françoiſe & l'Eſpagnole ſont des dialectes, mêlées néanmoins, ſur-tout l'Eſpagnole, de l'ancien Celtique, & des autres langues des Barbares qui ont inondé l'Europe en différens tems; la Tudeſque, rejetton ou fille de la Celtique, & qu'on parle dans l'Allemagne, dans les iſles Britanniques, en Suede & en Danemarck; & l'Eſclavonne, qui eſt la langue de la Pologne, de la Moſcovie, d'une grande partie de la Turquie, de l'Eſclavonie, & de preſque toute l'Illyrie. Il y a encore quelques langues moins étendues, qui ſont le Grec, l'Albanois, l'Hongrois, le Tartare, le Baſque, le Bas-Breton, l'Irlandois & le Laponois.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, contrée particulière de l'Europe, de laquelle on la diſtingue, en la nommant l'Europe propre. C'eſt de cette Europe particulière qu'il faut entendre ce vers d'Auſone à Emilius Magnus Arborius:

Hinc tenus Europam, fama creſcente, perito
Conſtantinopolis Rhetore te viguit.

Ortélius remarque que, faute de ſçavoir cette diſtinction, Vinet s'eſt donné une torture inutile; & qu'un autre critique nommé Titius Burgenſis, ne comprenant pas ce vers, a changé *Europam* en *Euripum*. Sextus Rufus,

ſus, parlant de l'acquiſition que fit la République Romaine dans la Thrace, diviſe toute la Thrace en ſix provinces; la Thrace propre, l'Æmimont, la baſſe Mœſie, la Scythie, la Rodope, & l'Europe, dans laquelle on a bâti les ſecondes citadelles de l'empire Romain, c'eſt-à-dire, Conſtantinople.

Le P. Charles de ſaint Paul marque ainſi les bornes de l'Europe de Thrace; elle s'étend le long de la mer, & eſt bornée au levant par la Propontide, au nord par le Pont, au couchant par l'Æmimont & la Rodope, & au midi par la mer Égée. Héraclée, Callipolis, Arcadiopolis, & quelques autres villes aſſez conſidérables étoient compriſes dans cette province.

Il faut remarquer que dans le Code, dans les Novelles, dans les conciles de Chalcédoine & d'Épheſe, le nom d'Europe ne ſignifie que cette partie de la Thrace, & non pas tout ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot pris dans ſa plus grande étendue.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (a) Princeſſe dont le nom eſt célebre dans la fable, étoit fille d'Agénor roi de Phénicie. Jupiter, ſelon Ovide & Hygin, devenu amoureux de cette Princeſſe, ordonna à Mercure de la conduire ſur le bord de la mer, où ce dieu s'étant métamorphoſé en Taureau, la mit ſur ſon dos, & la tranſporta dans l'iſle de Crete.

Paléphate croit que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt qu'un capitaine Crétois nommé Taurus, enleva cette Princeſſe, après avoir pris ſur Agénor la ville de Tyr; mais Échéménide, qui avoit écrit l'hiſtoire de Crete, dit avec plus de vraiſemblance, que quelques marchands de cette iſle étant allés ſur les côtes de Phénicie, & ayant vu la jeune Europe, dont la beauté les frappa, l'enleverent pour leur roi Aſtérius; & comme leur vaiſſeau portoit ſur ſa proue un taureau blanc, & que le roi de Crete ſe faiſoit appeller Jupiter, on publia que ce dieu s'étoit changé en taureau pour enlever cette Princeſſe.

Hérodote, au commencement de ſon hiſtoire, convient avec Échéménide, que ce furent des Crétois qui enleverent la fille d'Agénor; mais, il ajoûte en même tems, que c'étoit par droit de repréſailles, les Phéniciens ayant auparavant enlevé Io, fille d'Inachus.

Ces témoignages ſont poſitifs, & l'on ne voit pas pourquoi Bochart, peu content des deux explications que nous ve-

(a) Pauſ. p. 402, 569. Ovid. Metam. L. II. c. 19. Heſiod. de Deor. Generat. v. 357. Herod. L. I. c. 173. L. IV. c. 45. Horat. L. III. Ode 21. v. 25, 26. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 112. Tom. III. p. 280. Tom. VI. p. 107. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 49. Tom. VIV. pag 210.

nons de rapporter, & croyant avoir droit de chercher dans les équivoques de la langue des Phéniciens, le dénouement d'une fable Phénicienne, dit après Fullerus, que ce qui a donné lieu à celle-ci, est la double signification du mot *Alpha* ou *Ilpha*, qui veut dire également un taureau ou un navire. Il ajoûte que les Grecs, qui n'entendoient pas assez cette langue, ayant trouvé cette expression ambigue dans leurs Annales, au lieu de dire qu'Astérius avoit fait enlever Europe sur un vaisseau, publierent que Jupiter l'avoit transportée dans l'isle de Crete.

Quoi qu'il en soit, il est sûr, par le témoignage de toute l'antiquité, qu'Europe passa de Phénicie dans l'isle de Crete, où elle arriva par l'embouchure du fleuve Léthé, qui passoit à Gortyne, comme le dit Solin. Les Grecs qui poussoient le fabuleux jusqu'à l'excès, voyant sur ce fleuve des platanes toujours verds, publierent que ce fut sous un de ces arbres que se passerent les premières amours de Jupiter avec Europe; ce qui donna lieu aux habitans de Gortyne de frapper une médaille, où l'on voit d'un côté Europe, assez triste, assise sous un arbre, moitié platane & moitié palmier, au pied duquel est un aigle à qui elle tourne le dos. La même Princesse est représentée de l'autre côté, assise sur un taureau, entouré d'une bordure de feuilles de laurier, avec la légende ΓΟΡΤΙΝΙΩΝ.

L'on n'est pas d'accord sur le nom du Prince qui la fit enlever. Quelques-uns l'appellent Taurus, comme nous venons de le dire; saint Augustin le nomme Xanthes, & ce Pere ajoûte qu'on lui donnoit encore plusieurs autres noms. Mais, l'opinion la plus commune est qu'il s'appelloit Astérius, comme Apollodore, Diodore de Sicile, Eusebe, & plusieurs autres nous l'apprennent; avec cette différence que Diodore de Sicile croit que ce Prince étant trop jeune lorsqu'Europe arriva dans l'isle de Crete, elle eut de Taurus, Minos, Sarpédon & Rhadamanthe; & qu'Astérius l'ayant épousée dans la suite, & n'en pouvant avoir d'enfans, les avoit adoptés; au lieu que les autres soutiennent qu'ils étoient ses propres enfans.

Apollodore nous apprend qui étoient les parens d'Europe. Libye eut deux enfans de Neptune, Bélus & Agénor; celui-ci étant passé en Europe épousa Téléphassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phénix, & une fille nommée Europe; quoiqu'il y ait des Historiens, selon le même Auteur, qui assurent que cette Princesse étoit fille de Phénix & petite fille d'Agénor.

Europe, devenue mere des trois Princes que nous venons de nommer, s'attira l'estime & la considération de tous les Crétois, qui l'honorerent après sa mort comme une divinité. Ils

instituerent même une fête en son honneur, qu'Hésychius, après quelques anciens Auteurs, nomme *Hellotia*; & comme les Grecs changeoient les noms de ceux qu'on mettoit au nombre des dieux, on appella Europe Hellotes, nom que l'auteur de l'Étymologicon traduit par celui de *Vierge*; ce qui a embarrassé Bochart; car, quelle apparence, dit-il, qu'on ait donné ce nom à la mere de trois Princes? C'est ce qui le porte à croire que ce mot vient du Phénicien *Hallots*, qui veut dire *louange*, *épithalame*, & qu'on a voulu marquer par-là, qu'on avoit célébré l'arrivée d'Europe & son mariage, par des vers & des chansons; ce qui apparemment se renouvelloit tous les ans pendant sa vie, & fut continué après sa mort dans la fête qu'on institua en son honneur, & qui conserva le même nom d'*Hellotie*, ou de l'épithalame, ainsi que la ville de Gortyne où elle étoit célebre.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de la conjecture de Bochart, adopteront peut-être cette autre. Minerve, parmi plusieurs autres noms, avoit celui d'Hellotis; & les Corinthiens avoient institué une fête sous ce nom. Les Crétois, dans la suite, ayant honoré Europe comme une déesse, lui donnerent le surnom de Minerve, & célébrerent en son honneur la fête qui étoit consacrée à cette déesse parmi les Corinthiens. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que les Sidoniens, pour consoler Agénor, mirent aussi cette Princesse au rang des déesses, & confondirent le culte qu'ils lui rendoient, avec celui d'Astarté, d'où vient que Lucien dit que l'une & l'autre n'étoient qu'une même divinité.

N'oublions pas de dire que plusieurs Auteurs ont cru que cette Princesse avoit donné son nom à l'Europe; mais, le sçavant Bochart croit avec plus de raison, que cette partie du monde fut ainsi appellée à cause de la blancheur de ses habitans. On pourroit cependant penser qu'Europe ayant été ainsi nommée à cause de son extrême blancheur, on auroit donné son nom à cette partie du monde, dont les habitans sont blancs. Il faut bien, au reste, que cette Princesse ait été extrêmement blanche, puisque les Poëtes inventerent à ce sujet la fable, qui dit que la jeune *Angelo*, fille de Jupiter & de Junon, avoit dérobé le fard de sa mere, pour le donner à Europe, qui s'en servit si heureusement, qu'elle devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le Scholiaste de Théocrite. Horace a égard à cette grande blancheur, lorsqu'il dit en parlant d'elle:

Sic & Europe niveum doloso
Credidit tauro latus, &c.

EUROPE, *Europa*, Ἐυρώπη, (*a*) nom d'une nymphe, dont

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

il est fait mention dans les Poëtes.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*a*) nom d'une des nymphes Océanides. C'est apparemment la même que la précédente.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*b*) fille de Tityus, fut, selon quelques-uns, mere de l'argonaute Euphémus.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*c*) surnom qui a été donné à Cérès. On dit que Cérès Europe fut la nourrice de Trophonius.

EUROPS, *Europs*, Εὖρωψ, (*d*) fils d'Égialée, fut le second roi des Sicyoniens; il règna 45 ans, depuis l'an du monde 922, & 2113 avant J. C. Quelques-uns croient que c'est de lui & non pas d'Europe, sœur de Cadmus, que cette partie du monde que nous habitons, a pris son nom. Telchin lui succéda.

EUROPS, *Europs*, Εὔρωψ, (*e*) fut pere d'Hermion qui donna son nom à la ville d'Hermioné. A l'égard d'Europs, on le croit fils de Phoronée, dit Pausanias; mais, Hérophanès de Trœzene dit nettement, qu'au cas qu'Europs fût fils de Phoronée, il étoit bâtard; & la raison qu'il en donne, c'est que l'empire d'Argos n'eût pas passé à Argus petit-fils de Phoronée, par sa fille Niobé, si Phoronée avoit laissé un fils légitime. Cependant, Pausanias assure qu'Europs étoit légitime & qu'il mourut avant son pere; que d'ailleurs, quand il lui auroit survécu, il n'auroit jamais égalé Argus en puissance, puisque cet Argus passoit pour être fils de Jupiter & de Niobé.

EUROPUS, *Europus*, (*f*) Εὔρωπος, ville de macédoine, selon Étienne de Byzance. Cet Auteur dit qu'elle avoit pris son nom d'Europus, fils de Macédon & d'Orithyie, fille de Cécrops. Thucydide fait aussi mention d'une ville nommée Europus dans la Macédoine; il dit qu'elle fut attaquée par une armée de Thraces, qui ne put la prendre.

L'on ne sçait pas précisément de quelle Europus de Macédoine ces deux Auteurs ont voulu parler; car, il y en avoit plusieurs. Pline y en met deux, l'une sur l'Axius, l'autre qui étoit arrosée par la rivière Rhœdias. Ptolémée y en met aussi deux, l'une dans la province qu'il nomme *Matie* ou *Emathie*, & l'autre dans le païs des Albotes, ou Almopes, suivant les divers exemplaires de cet Auteur. Ortélius distingue les deux Europus de Ptolémée de celles de Pline, & en fait quatre villes différentes. Le P. Har-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 72.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 392.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 259.

(*d*) Pauf p. 94.

(*e*) Pauf. p. 149.

(*f*) Thucyd. p. 169. Plin. Tom. I. pag. 201. Ptolem. L. III. c. 13. Strab. pag. 327.

douin n'en fait que deux.

Strabon parle d'une ville d'Europus, qu'il place dans le voisinage des Tymphéens, peuple d'Épire.

EUROPUS, *Europus*, (a) Ε'υρωπος, ville d'Asie dans la Parthie, selon Pline, qui la met à l'orient d'été. Strabon place dans la Médie la ville de Rageïa, qu'il dit avoir été nommée Europus par Nicator son fondateur; mais que les Parthes l'appelloient Arsacia. C'est la même ville. Isidore de Charax dit que Dura, ville de Nicanor, bâtie par les Lacédémoniens, étoit nommée Europus par les Grecs. Ptolémée donne à la Médie une ville du nom d'Europus, qu'il range au nombre des villes Méditerranées du païs.

EUROPUS, *Europus*, (b) Ε'υρωπος, autre ville d'Asie dans la Syrie, située sur l'Euphrate. Elle étoit épiscopale, & reconnoissoit pour métropole Hiérapolis, sous le patriarchat d'Antioche. Le P. Charles de saint Paul la met dans l'Euphratense. Ortélius & ce Pere se sont trompés, lorsqu'ils ont cru qu'Europus a été aussi nommée Amphipolis & Thapsacum. Pline, qu'ils citent pour garant, parle de deux villes différentes, dont l'une est Europus, ou Europum, l'autre Amphipolis, dont l'ancien nom étoit Thapsacum. Étienne de Byzance distingue fort bien Europus de Thapsacum, & les met l'une & l'autre sur l'Euphrate. Ptolémée place aussi Europus sur l'Euphrate, entre les villes de la Syrie.

Étienne de Byzance met dans la Carie, une ville du nom d'Europus. Son Interprete prétend que c'est la même que cet Auteur nomme peu de lignes auparavant Euromus; car, il dit d'Europus, qu'elle a été nommée Idriade, du nom d'Idris, fils de Chrysaor; & d'Euromus, qu'elle tiroit son nom d'Euromus, fils d'Idriéus le Carien.

EUROPUS, *Europus*, Ε'υρωπος. fleuve. *Voyez* Eurotas, fleuve de Thessalie.

EUROPUS, *Europus*, Ε'υρωπος, l'un des descendans d'Hercule. Il fut l'ayeul de Lycurgue.

EUROPUS, *Europus*, (c) Ε'υρωπος, fils de Macédon, régna dans un canton de la Macédoine, auquel il donna son nom.

EUROPUS, *Europus*, (d) Ε'υρωπος fils de Philippe I, roi de Macédoine. Ce dernier Prince, enlevé à ses sujets par une mort précipitée, environ 600 ans avant l'Ére Chrétienne, nomma pour son héritier Europus encore enfant.

Le roi des Illyriens, enhardi par l'enfance du roi des Macédoniens, qu'il croyoit pouvoir mépriser impunément, alla les

(a) Plin. T. I. p. 330. Strab. p. 524. Ptolem. L. VI. c. 2.

(b) Plin. T. I. p. 268. Ptolem. L. V. c. 15.

(c) Just. L. VII. c. 1.

(d) Just. L. VII. c. 2. Herod. L. VIII. c. 139.

attaquer, & les défit. Les Macédoniens, moins troublés qu'aigris de cette perte, se disposerent à la réparer par un second combat. Ils portent leur Roi dans un berceau à la tête de leurs phalanges, comme s'ils n'avoient été vaincus que parce qu'ils n'avoient pas combattu sous ses auspices, ou comme si la prévention où ils étoient de vaincre avec lui, devoit effectivement les rendre victorieux. La pitié qu'ils avoient de leur jeune Prince, leur étoit un redoublement de courage, surtout quand ils se figuroient que s'ils étoient encore vaincus, ils le précipiteroient eux-mêmes du trône dans les fers. Animés de tous ces mouvemens, ils livrent bataille à l'ennemi, en rompent les bataillons, dont ils font un grand carnage, & lui font sentir que la perte du premier combat ne devoit être imputée qu'à l'absence de leur Roi, & non à un défaut de valeur.

Le règne d'Europus fut d'environ 43 ans, à compter depuis la mort de son pere. Il y en a qui le font fils d'Argée & frere de Philippe I. Il s'en trouve aussi qui le nomment Éropus ou Érops. Justin lui donne Amyntas pour successeur; & Hérodote le dit pere d'Alcétas.

EUROTAS, *Eurotas*, (a) Εὐρώτας, fleuve du Péloponnèse. Strabon en parle ainsi: » L'Eurotas a sa source assez » près de celle de l'Alphée, à » Aséa, village du territoire de » Mégalopolis; l'un & l'autre » fleuves coulent cachés sous » la terre l'espace de quelques » stades, puis en sortent, l'un » dans la Laconie, l'autre dans » la Pisatide. L'Eurotas recom- » mence à se montrer dans la » contrée de Belbina, selon la » correction de Casaubon, passe » auprès de la ville même de » Sparte, & après avoir par- » couru une petite vallée, près » d'Hélos, il a son embouchu- » re dans la mer, entre Gy- » thium, port de mer de Lacé- » démone, & la ville d'Acries.« On lit à peu près la même chose dans Pausanias.

Plutarque le Géographe, dans la collection d'Oxford, T. II. nous a conservé quelques-uns des noms que l'Eurotas a portés, & l'origine que la fable donnoit à ces noms; voici ce qu'il en dit: » Himere, fils de » la nymphe Taygete & de La- » cédémon, s'étant attiré la co- » lère de Vénus, déshonora un » soir Cléodice sa propre sœur. » Le lendemain, ayant appris » la vérité, il en eut une ex- » trême affliction; de sorte que, » transporté de douleur, il se » précipita dans le fleuve de » Maraton, qui fut nommé Hi- » mere à cause de lui. Ce fleuve

(a) Strab. pag. 275, 343, 363. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28. L. XXXV. c. 29. Plin. Tom. I. pag. 194. Pauf. pag. 158, 202, 203, 527, 541. Ptolem. L. III. c. 16. Stati. L. III. Sylv. 3. v. 92. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 282, 283.

» fut ensuite nommé Eurotas » pour cette raison. Les Lacé- » démoniens étant en guerre » contre les Athéniens, atten- » doient la pleine lune. Euro- » tas leur général méprisant » toute superstition, rangea » l'armée en bataille, malgré » la foudre & les éclairs; mais, » il perdit son armée, & de » chagrin il se jetta dans le » fleuve Himere, qui depuis ce » tems-là fut nommé Eurotas. « Pausanias donne une autre raison de ce nom, & cette raison paroît plus naturelle. » Mylès » étant mort, dit-il, son fils » Eurotas lui succéda. Celui- » ci voyant que son païs étoit » inondé, & que les eaux sé- » journoient sur la terre, fit » ouvrir un canal par où une » partie des eaux s'écoula dans » la mer; l'autre partie forma » un fleuve qu'il appella de son » nom Eurotas. «

Ortélius, trouvant dans Stace ce vers:

Et Lacedæmonii pecuaria culta Galesi,

l'explique comme si le nom de Galésus avoit été commun à l'Eurotas, & à la rivière qui coule auprès de Tarente en Italie; de sorte que pour les distinguer, on avoit donné à l'Eurotas le surnom de Lacédémonien. L'abbé de Marolles l'entend du Galésus d'Italie, & prend le surnom de Lacédémonien d'une colonie de Lacédémoniens, qui, selon lui, vint s'y établir.

L'Eurotas, qu'on nomme aujourd'hui Basilipotamo, a quantité de longs & gros roseaux à son embouchure, près de laquelle est la ville de Colochina. Les jeunes hommes de Lacédémone en faisoient autrefois des nates, & couchoient dessus. Son lit a du fond, & il seroit navigable pour de médiocres bâtimens à sept à huit lieues de son embouchure; mais, il n'a pas autant de largeur qu'il en faut pour virer sans qu'on touche les rivages.

Il y avoit une loi expresse qui ordonnoit aux Lacédémoniens de rendre des honneurs divins à l'Eurotas. Ce fleuve est célebre dans les écrits des Poëtes, qui nous représentent ses bords ornés de myrtes, de lauriers & d'oliviers. C'étoit près de ses eaux, disent-ils, que Castor & Pollux avoient coûtume de s'exercer, qu'Hélene leur sœur fut enlevée, & que Diane se plaisoit à chasser.

EUROTAS, *Eurotas*, (*a*) Εὐρώτας, fleuve de Thessalie, auprès du mont Olympe, selon Strabon. Cet Auteur dit qu'il est nommé Titarésius par Homère. C'est le même que son abréviateur appelle Europus. La source de l'Europus est au mont Citarius, qui est une continuation de l'Olympe, & il se jette dans le Pénée. Au lieu de Citarius, Casaubon veut que l'on

(*a*) Strab. p. 440, 441. Stati, Thebaïd. L. I. v. 118, 119.

lise Titharius, ou Titarus, suivant Eustathe. Quoi qu'il en soit, le Pénée semble refuser de recevoir l'Eurotas; car, à ce que dit Homère, l'eau de l'Eurotas nage comme de l'huile sur celle du Pénée, qui la rejette après cela, comme une eau maudite & engendrée par les furies infernales.

Ortélius croit trouver une montagne du nom d'Eurotas dans ce vers de Stace:

Audiit & medius cœli Parnassus, & asper
Eurotas, dubiamque jugo fragor impulit Œten.

EUROTAS, *Eurotas*, (*a*) Ε'υρώτας, fils de Mylès, & petit-fils de Lélex, commença à règner la 67.e année de l'Ére Attique, l'an 1516 avant Jesus-Christ. C'est lui qui donna son nom au fleuve Eurotas. Comme il n'avoit point d'enfant mâle, quand il fut près de sa fin, il laissa le royaume à Lacédémon. Ce Lacédémon avoit épousé Sparte fille d'Eurotas.

EURUS, *Eurus*, vent d'orient, & l'un des quatre principaux. Ce vent est souvent nommé chez les Poëtes.

EURYADE, *Euryades*, (*b*) Ε'υρυάδης, l'un des poursuivans de Pénélope, fut renversé par Télémaque.

EURYALE, *Euryalus*, est la même chose qu'Euryele. *Voyez* Euryele.

EURYALE, *Euryalus*, (*c*) Ε'υρύαλος, fils de Mécistée, petit-fils du roi Talaüs, & arrière-petit-fils d'Amythaon, qui eut pour pere Créthée, est mis au rang des Argonautes par Apollodore; & cet Auteur est le seul qui l'y mette. On trouve ce même Prince au siege de Troye; du moins Homère, qui le donne pour un des chefs des Argiens, en fait la même généalogie que celle que l'on vient de rapporter. M. l'abbé Banier montre par plusieurs exemples, qu'il n'est pas impossible qu'une même personne se soit trouvée à ces deux expéditions. Apollodore même, après avoir dit dans le chap. 26 du liv. premier, en faisant la généalogie des Eolides, que Mécistée eut pour fils Euryale qui alla avec les Argiens à la guerre de Troye, ajoûte, en nommant les Argonautes au chapitre 27 qu'Euryale, fils de Mécistée en fut du nombre. *Voyez* Epéus.

EURYALE, *Euryalus*, (*d*) Ε'υρύαλος, capitaine Troyen, d'une figure charmante, & grand ami de Nisus. L'histoire de ces deux jeunes Troyens offre au Lecteur la scène la plus touchante. C'est le triomphe de la tendre amitié.

Aux jeux qui furent donnés

(*a*) Pauf. p. 158.
(*b*) Homer. Odyss. L. II. v. 267.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 387. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.
(*d*) Virg. Æneid. L. V. v. 294. *& seq.* L. IX. v. 176.

par Énée en Sicile, à l'anniversaire de la mort de son pere Anchise, Nisus & Euryale se présenterent les premiers pour le combat de la course ; ce fut dans une prairie que se donna ce combat. On étoit près d'atteindre au but, lorsque Nisus qui touchoit à la victoire, tomba ; son pied glissa dans un endroit fangeux, où l'on avoit depuis peu immolé des taureaux, & où la verte prairie étoit encore baignée de leur sang consacré aux dieux. Dans son malheur, Nisus n'oublia pas ses amours, il n'oublia pas son cher Euryale. Il se releve promptement, se met sur le passage de Salius qui le suivoit, & le fait tomber à la renverse sur l'arene. Euryale se trouve alors le premier. Vainqueur par le bon office de son ami, il acheve heureusement le reste de la carrière, & reçoit mille applaudissemens. Cependant, Salius faisoit retentir le Cirque de ses clameurs. S'étant approché d'Énée & des chefs assis aux premiers rangs, il soutint vivement que le prix lui appartenoit, & que la fraude ne devoit pas le lui faire perdre. Euryale ne disoit rien. La faveur de l'assemblée, ses larmes qui l'embellissoient, & les charmes de la vertu unie à la beauté, parloient pour lui. Aussi obtint-il le prix qui avoit été promis à celui qui surpasseroit les autres.

Depuis, quand on fut arrivé en Italie, la garde d'une des portes du camp fut confiée à Nisus, & il étoit à ce poste avec Euryale son ami, car ils ne se quittoient jamais à la guerre. Un jour qu'Énée étoit éloigné, Nisus dit à son ami : « cher » Euryale l'ardeur que je sens » est-elle une céleste inspiration, ou seulement un de ces » désirs naturels que l'on croit » que le ciel inspire ? Las d'un » tranquille repos, je brûle de » combattre, ou de me signaler » par quelque belle action. Tu » vois la sécurité des Rutules, » ensevelis dans l'ivresse & » dans le sommeil. La plus » grande partie de leurs feux » est éteinte, & un profond si» lence règne dans leur camp. » Apprends donc quel est mon » projet. Chefs & soldats, nous » désirons tous avec ardeur le » retour d'Énée. Nous vou» drions au moins que quel» qu'un nous apportât de ses » nouvelles. Je ne demande » rien pour moi. La gloire me » suffit. Mais, si l'on veut me » promettre pour toi ce que » je demanderai, je crois pou» voir me frayer le long de » cette colline une route jusqu'à » la ville de Pallantée. »

Euryale, non moins avide de gloire que Nisus, frappé de ce dessein, lui répondit : « Quoi, » Nisus, tu dédaignes de m'as» socier à une glorieuse entre» prise ? Pourrois-je te laisser » courir seul un si grand péril ? » Né pendant le siege de Troye, » au milieu des combats & des » dangers, de tels sentimens

» ne m'ont point été inſpirés » par le courageux Ophelte, » mon pere. Depuis que je » porte les armes à la ſuite » d'Énée, & que je te ſuis attaché, m'as-tu vu me comporter lâchement ? Ce cœur, » cher Niſus, ce cœur brave » la mort, & acheteroit volontiers au prix de la vie cet » honneur où tu aſpires. » Euryale va auſſitôt réveiller les ſoldats de la garde qui devoient les relever. Dès que ceux-ci furent entrés en faction à leur place, Euryale ſuivit Niſus, & tous deux ſe préparerent à ſe mettre en chemin pour aller trouver Énée.

Ils ſortent des retranchemens, & à la faveur des ténébres, ils entrent dans le camp ennemi, d'où ils ne ſortiront qu'après avoir répandu bien du ſang. Ils voient de toutes parts des ſoldats, que le vin & le ſommeil ont étendus ſur l'herbe, des chars dételés le long du rivage, & leurs conducteurs couchés entre les harnois & les roues; des armes éparſes; & ça & là des vaſes remplis de vin. « Euryale, dit Niſus à » ſon ami, il faut faire un coup » hardi; l'occaſion nous y in» vite; c'eſt par là que je vais » m'avancer. Pour toi, obſerve » de loin, & prends garde que » l'ennemi ne vienne par der» rière nous ſurprendre. Je » vais égorger tout ce qui s'of» frira ſur mon paſſage, & te » frayer une route aiſée. »

Il ceſſe alors de parler. Auſſitôt il tombe l'épée à la main ſur le ſuperbe Rhamnès. Il ſurprend enſuite trois eſclaves de Rhémus, & les maſſacre avec ſon écuyer & le conducteur de ſon char. Leur maître ſubit le même ſort. Lamyre, Lamus & le beau Serranus ont la même deſtinée.

La fureur d'Euryale ne cede point à celle de Niſus; il fait tomber ſous ſes coups une foule de guerriers vulgaires; il ſurprend Fadus, Hébéſus, Rhétus & Abaris. Animé par ces nocturnes exploits, Euryale marchoit vers le quartier de Meſſape, où les feux étoient preſque éteints, & où les chevaux dételés paiſſoient l'herbe. Mais, Niſus voyant que la fureur du carnage emportoit trop loin ſon ami : « Ceſſons, lui » dit-il, le jour qui aproche » nous eſt contraire; c'eſt aſſez » répandre de ſang; nous nous » ſommes ouvert un chemin au » travers des ennemis; il ſuffit.» Ils ne s'arrêtent point à butiner, à enlever d'éclatantes armes, de précieux vaſes, de ſuperbes étoffes. Euryale cependant prend l'écharpe de Rhamnès & ſon baudrier garni de clous d'or, & en charge vainement ſes épaules. Il prend auſſi le caſque de Meſſape orné d'une brillante aigrette. Auſſitôt ils ſortent l'un & l'autre du camp, & ſe mettent en ſûreté.

Cependant, il étoit parti de Laurente trois cens chevaux, qui avoient pris les devans,

pour joindre Turnus, & lui apporter des nouvelles de l'armée campée à quelque distance. Volscens commandoit cet escadron armé de longs boucliers. Déjà ils approchoient du camp de leurs alliés, lorsqu'ils apperçurent les deux jeunes Troyens, qui se détournoient à gauche. La nuit commençant à se dissiper, le casque brillant de Messape trahit l'imprudent Euryale. « Je ne me trompe » point, s'écria Volscens du » milieu de son escadron, alte » là, jeunes gens. Quel motif » vous conduit? Qui êtes-vous? » Où allez-vous? » Nisus & Euryale, sans répondre, commencent à fuir & se jettent dans un bois, espérant échapper à la faveur des ténébres. Volscens partage alors sa troupe, qui connoissoit le païs, & la poste à toutes les issues du bois.

L'obscurité, & le poids des dépouilles dont Euryale est chargé, l'arrêtent dans sa course, & sa crainte l'égare dans ce chemin difficile. Cependant, Nisus avance sans sçavoir si Euryale le suit. déjà il a traversé le bois, & n'a plus rien à craindre. Il s'arrête & ses yeux cherchent en vain son ami. » Euryale, s'écria-t-il, en quel » lieu t'ai-je laissé? malheu- » reux que je suis, de quel côté » te chercherai-je? » Il retourne sur ses pas; il s'engage de nouveau dans ces routes obscures & trompeuses, qu'il a déjà parcourues; il erre çà & là dans le silence des bois. Tout à coup il entend derrière lui un bruit de chevaux, & des voix confuses frappent ses oreilles? il tourne la tête & apperçoit Euryale, qui n'ayant sçu quelle route tenir, & s'étant perdu dans l'obscurité, étoit entraîné par des mains ennemies, & faisoit de vains efforts pour se dégager. Que fera Nisus pour délivrer son ami? le peut-il de vive force? ira-t-il, en attaquant seul cette troupe nombreuse, chercher une mort héroïque? Il bande son arc, & levant les yeux vers l'astre de la nuit, il lui adresse sa priere; puis il décoche une flèche de toutes ses forces. Le trait va percer le dos de Sulmon, qui expire en vomissant des flots de sang. Encouragé par le succès de ce premier coup, Nisus leve le bras, & lance un second trait, qui vient en sifflant frapper Tagus, & lui perce les deux tempes.

Volscens, transporté de fureur, cherche vainement d'où sont partis les deux coups. Ne sçachant à qui s'en prendre, il se tourne vers Euryale: « ta » mort, dit-il, va venger celle » de ces deux guerriers. » A l'instant, il s'avance vers lui l'épée nue, pour le percer. A cette vue, Nisus se trouble; sa raison l'abandonne; il ne peut plus se tenir caché, ni soutenir un spectacle qui le pénetre de douleur. « C'est moi, s'écrie- » t-il, c'est moi, qui ai lancé » les traits, Rutules punissez- » moi; je suis le seul coupable.

» Celui-ci n'a osé ni pu vous » nuire. J'en jure par le ciel » & par ces astres; son crime » est d'avoir trop aimé son mal» heureux ami. » Tandis qu'il parle, l'épée du furieux Volscens perce impitoyablement le flanc & le sein délicat du jeune Euryale. Il tombe mourant. Des ruisseaux de sang coulent sur son beau corps, & sa tête languissante se penche sur une de ses épaules.

Nisus se jette à l'instant au milieu de l'escadron ennemi. Il cherche Volscens; il n'en veut qu'à lui. On l'environne, on l'écarte, on s'oppose à sa fureur. Rien ne l'arrête; tout cede à sa foudroyante épée. Ayant enfin atteint Volscens, il la lui plonge dans la bouche jusqu'à la garde, au moment qu'elle s'ouvre pour le menacer, & il ne perd la vie qu'en l'ôtant à ce barbare. Percé aussitôt de mille coups, il tombe sur le corps sanglant de son cher Euryale, & content de l'avoir vengé, il expire sans regrets. « Heureux amis! dit » Virgile, si mes vers ont quel» que pouvoir, vous ne serez » jamais effacés de la mémoire » des hommes; vous y vivrez » tant que le Capitole sera la » demeure des descendans d'É» née, tant que les Romains » seront les maîtres de l'Uni» vers. »

EURYALE, *Euryalus*, (*a*) Εὐρύαλος, l'un des prétendans d'Hippodamie, fut tué par Œnomaüs. Pausanias dit qu'il n'a pu sçavoir de quel païs ni de quelle famille étoit cet Euryale.

EURYALE, *Euryalus*, (*b*) Εὐρύαλος, seigneur Phéacien, qui s'emporta jusqu'aux invectives contre Ulysse : « Etranger, » lui dit-il, je ne vous ai ja» mais pris pour un homme qui » ait été dressé à tous les com» bats qu'on voit établis parmi » les peuples les plus célébres; » vous ressemblez bien mieux » à quelque patron de navire, » qui passe sa vie à courir les » mers pour trafiquer, ou pour » piller; ou même à quelque » écrivain de vaisseau qui tient » regître des provisions & des » prises; vous n'avez nullement » l'air d'un guerrier. » Le roi Alcinoüs n'approuva point ces invectives, & ordonna à Euryale d'appaiser par ses soumissions & par ses présens, celui qu'il venoit d'irriter. Euryale obéit sans difficulté. « Grand Roi, dit-il à Alci» noüs, je ferai à cet étranger » la satisfaction que vous m'or» donnez, & je lui donnerai » une belle épée d'un acier » très-fin, dont la poignée est » d'argent, & le fourreau du » plus bel ivoire qu'on ait ja» mais travaillé; je suis sûr » qu'il ne la trouvera pas in» digne de lui. »

(*a*) Pauf. p. 386.

(*b*) Homer. Odyss. L. VIII. v. 127. & *seq.*

En finissant ces mots, il présente cette épée à Ulysse, & lui dit : « Généreux étranger, » si je vous ai dit quelque parole trop dure, souffrez que » les vents l'emportent ; ayez » la bonté de l'oublier, & je » prie les dieux qu'ils vous » fassent la grace de revoir » votre femme & votre patrie, » & qu'ils finissent les maux » que vous souffrez depuis longtems, éloigné de vos amis » & de votre famille. Mon » cher Euryale, repart Ulysse, » puissiez-vous n'avoir jamais » que des sujets de joie, & » que les dieux vous comblent » de prospérités, & fassent que » vous n'ayez jamais besoin de » cette épée, dont vous me faites » présent, après m'avoir appaisé par vos paroles pleines de douceur & de politesse. »

EURYALÉ, *Euryale*, (*a*) Ε'υρυάλη, l'une des Gorgones, étoit fille de Phorcys ou Phorcus & de Céto. Le nom d'Euryalé, en Phénicien, veut dire *navis transitoria*, une chaloupe.

Il y eut plusieurs autres Princesses de ce nom. 1.° une fille de Minos, qui eut Orion de Neptune ; 2.° une fille de Prœtus, roi des Argiens ; 3.° enfin, une reine des Amazones, qui secourut Æétés, roi de Colchide, contre Persée.

EURYBATE, *Eurybates*, (*b*) Ε'υρυβάτης, héraut d'Agamemnon, se tenoit toujours auprès de la personne de ce Prince pour exécuter ses ordres. Il fut chargé avec Talthybius d'aller enlever à Achille la belle Briséis. Cette commission étoit délicate ; mais, il fallut exécuter l'ordre d'Agamemnon.

Selon Pausanias, Eurybate étoit peint sur un tableau que l'on voyoit dans le temple ne Delphes, Le même Pausanias parle d'un Eurybate qu'il fait héraut d'Ulysse. *Voyez* l'article suivant.

EURYBATE, *Eurybates*, (*c*) Ε'υρυβάτης, héraut d'Ulysse, paroissoit un peu plus âgé que ce Prince. Il avoit les épaules hautes & amoncelées, le teint un peu basanné, & les cheveux crêpus. Ulysse le traitoit avec beaucoup de distinction, & lui faisoit plus d'honneur qu'à tous ses autres compagnons, parce qu'il trouvoit en lui une humeur conforme à la sienne, & les mêmes sentimens de justice & de piété.

EURYBIADE, *Eurybiades*, Ε'υρυβιάδης, (*d*) roi de Lacédémone, étoit fils d'Euryclidas. Il fut nommé général pour commander la flotte des Grecs contre les Perses, l'an 480 avant l'Ére Chrétienne. Il dut cet honneur à la dignité de sa

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 221, 222.

(*b*) Homer. Iliad. L. I. v. 320. *& seq.* Pauf. p. 658, 659.

(*c*) Homer. Odyss. L. XIX. v. 244. *& seq.*

(*d*) Plut. Tom. I. p. 115, 117, 120, 213. Corn. Nep. in Themist. c. 4. Herod. L. VIII. c. 2. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 201, 213. *& suiv.*

patrie; car, c'étoit d'ailleurs, ſelon Plutarque, un homme de peu de courage. En effet, lorſqu'Eurybiade vit le prodigieux nombre des vaiſſeaux ennemis tout de front, il en fut tellement effrayé, qu'il voulut regagner l'Iſthme de Corinthe, afin que l'armée de terre fût près de celle de mer. Cette retraite auroit entraîné la perte commune des confédérés, ſi Thémiſtocle n'eût détourné le coup par le ſtratagême dont parle Cornélius Népos.

Plutarque rapporte quelques réponſes que l'on dit que Thémiſtocle fit en cette occaſion, & qui ſont dignes de remarque. Eurybiade lui ayant dit : *On châtie ceux qui ſe levent ſans ordre dans les combats publics ; il eſt vrai*, répondit Thémiſtocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derrière*. Sur cela, Eurybiade ayant levé le bâton comme pour pour le frapper, Thémiſtocle lui dit : *Frappe, pourvu que tu écoutes*. Alors Eurybiade, admirant ſa douceur & ſa patience, lui ordonna de parler.

Selon Hérodote, ce ne fut pas Eurybiade qui eut cet entretien avec Thémiſtocle, mais Adimante, général des Corinthiens. D'ailleurs, la briéveté de Plutarque rend la choſe obſcure ; elle paroîtra plus agréable, quand on l'entendra. Thémiſtocle étant allé au vaiſſeau d'Eurybiade pour le porter à changer la réſolution qu'il avoit priſe de ſe retirer, l'obligea enfin à ſortir pour faire une ſeconde aſſemblée des chefs de l'armée. Dans cette aſſemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le deſſein d'aller vers l'Iſthme, dit à Thémiſtocle : *On châtie ceux qui ſe levent ſans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté ſon poſte ſans l'ordre de ſon général, il méritoit d'être châtié. Thémiſtocle lui répondit dans la même figure : *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derrière*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans ſon poſte, toute la flotte feroit partie de Salamine, & que par-là ils auroient laiſſé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems, par cette réponſe il ſemble taxer un peu ſon homme de lâcheté. C'eſt pourquoi, Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade que Thémiſtocle avoit eu cette converſation, a dit plus haut, *que c'étoit un homme de peu de courage*. On voit auſſi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton ſur Thémiſtocle.

Au reſte, après le combat, les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la ſageſſe à Thémiſtocle. Cette circonſtance ne montre pas qu'Eurybiade fût un homme de peu de courage, comme le lui reproche Plutarque.

EURYBIE, *Eurybia*, (*a*) fille de Pontus & de la Terre, eut de son mariage avec Creius, Astréus, Persé & Pallas.

EURYBIE, *Eurybia*, (*b*) qui est mise au nombre des nymphes, fut mere de Lucifer & des Étoiles.

EURYCLÉE, *Euryclea*, (*c*) Εὐρύκλεια, fille d'Ops & petite-fille de Pisénor, étoit une esclave de Laërte. Ce Prince l'avoit achetée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la considéroit comme sa propre femme; mais, pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer. Un jour que le jeune Télémaque, l'esprit agité de différentes pensées, au sujet d'un voyage que Minerve lui avoit conseillé d'entreprendre, montoit dans son appartement pour se coucher, Euryclée l'accompagna portant devant lui deux flambeaux allumés; car, de toutes les femmes du palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, & elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Télémaque s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à Euryclée, qui, après l'avoir nettoyée & pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle sortit ensuite de sa chambre, tira la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroie qui suspendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Télémaque passa la nuit à chercher en lui même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conseillé.

Dans la suite, Ulysse, après une absence de plusieurs années, étant revenu dans ses États sans se faire connoître, & s'étant présenté chez lui comme étranger, Euryclée fut chargée de lui laver les pieds. Aussitôt elle prit un vaisseau de cuivre. Elle y versa d'abord quantité d'eau froide, où elle mêla ensuite de l'eau bouillante. Ulysse étoit assis près du foyer, & il tournoit adroitement le dos à la lumière; car, il lui vint tout d'un coup dans l'esprit que cette bonne femme, en lui lavant les pieds, pourroit appercevoir une cicatrice qu'il avoit au-dessus du genou, & que cela pourroit le faire reconnoître. Cette bonne femme commença donc à lui laver les pieds, & aussitôt elle reconnut cette cicatrice qui lui restoit d'une blessure que lui avoit faite un sanglier sur le mont Parnasse, où il étoit allé chasser autrefois avec les fils d'Autolycus son ayeul maternel. Frappée de cette aventure & hors d'elle-même, elle laissa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé & l'eau répandue. En

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196, 197.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*c*) Homer. Odyss. L. I. v. 428. & *seq.* L. XIX. v. 387. & *seq.* L. XXII. v. 318. & *seq.* L. XXIII. v. 1. & *seq.*

même tems, elle sentit dans son cœur un mêlange de douleur & de joie; ses yeux furent baignés de pleurs & sa voix arrêtée. Enfin, faisant effort sur elle-même, & lui portant la main au menton, elle lui dit : » Ah! » mon cher fils, vous êtes Ulys- » se, & je ne vous ai reconnu » qu'après avoir touché cette » cicatrice! « En prononçant ces mots, elle regardoit Pénélope, pour lui annoncer que son cher mari étoit devant ses yeux. Mais, elle ne put attirer ses regards ni son attention; car, outre que Minerve avoit distrait l'esprit de cette Princesse, & la tenoit appliquée à d'autres objets, Ulysse se jettant tout d'un coup sur elle, lui mit une main sur la bouche, & de l'autre il la tira à lui, & lui dit : » Ma chere nourrice, vou- » lez-vous me perdre, vous qui » m'avez allaité? Je suis revenu » dans mon palais après avoir » souffert pendant vingt années » des maux infinis. Mais, puis- » que vous m'avez reconnu, & » que les soupçons que quel- » qu'un des dieux vous a inspi- » rés, sont changés en certitu- » de, n'en dites rien, de peur » que quelqu'un ne vous en- » tende dans ce palais; car, je » puis vous assurer que, toute » ma nourrice que vous êtes, » si vous me découvrez, & » que Dieu fasse tomber sous » mes coups les poursuivans » de Pénélope, je ne vous épar- » gnerai point le jour que je » punirai ces malheureuses fem- » mes, qui ont commis tant de » désordres dans ma maison. «

La prudente Euryclée lui répond : » Ah! mon cher fils, » quelle parole venez-vous de » me dire? ne connoissez-vous » pas ma fidélité & ma constan- » ce! je garderai votre secret, » & je serai aussi impénétrable » que la plus dure pierre, & que » si Dieu vous donne la victoi- » re sur ces insolens, je vous » nommerai toutes les femmes » du palais qui méritent châti- » ment pour avoir déshonoré » votre maison, & celles dont » l'attachement pour la Reine » & pour vous est digne de ré- » compense. Il n'est pas néces- » saire, ma chere nourrice, » que vous me les nommiez, » dit Ulysse, je les connoîtrai » bien sans vous, & je serai in- » formé de toute leur conduite. » Gardez seulement le silence, » & laissez faire les dieux. «

Lorsque les poursuivans & ces femmes de mauvaise vie, eurent subi la peine qu'ils méritoient, Euryclée alla annoncer cette grande nouvelle aux autres femmes, & les faire descendre dans la salle. Elles descendent avec des flambeaux allumés; & se jettant à l'envi au cou de ce Prince, elles lui témoignent leur zele & leur tendresse; elles lui baisent la tête, les épaules, les mains. Ulysse les reconut toutes, & il répondit à leurs caresses par des larmes & par des sanglos. Cependant, Euryclée transportée de joie, monte à l'appartement

de

de la Reine pour lui annoncer qu'Ulysse est dans son palais. Le zele lui redonne toutes les forces de sa jeunesse ; elle marche d'un pas ferme & assuré, & dans un moment elle arrive près du lit de cette Princesse, qui la traita de folle, & refusa de la croire. Pénélope cependant reconnut ensuite son mari ; mais, ce ne fut qu'après s'être bien assurée du fait.

EURYCLÉIDES, *Euryclei-des*, nom qui fut donné aux disciples d'Euryclès le devin.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (*a*) Εὐρυκλῆς, orateur Syracusain. Dans une assemblée de tous les Syracusains & de leurs alliés, tenue après une grande victoire qu'ils avoient remportée sur Nicias, Euryclès proposa ce décret : *Premièrement, que le jour que Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solemnelle où l'on ne feroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire des sacrifices ; que la fête seroit appellée* Asinaria, *du nom du fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé. Quant aux prisonniers, que les valets & tous les alliés seroient vendus publiquement, & que tous les Athéniens de condition libre, & tous les Siciliens qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrières, excepté les deux généraux que l'on feroit mourir sans différer.* Les Syracusains reçurent ce décret avec applaudissement.

(*a*) Plut. T. I. p. 541.

EURYCLÈS, *Eurycles*, Εὐρυκλῆς, surnommé l'Engastremythe, parce que l'on croyoit qu'il avoit un démon dans les entrailles, qui lui révéloit l'avenir. Il fut fameux à Athènes, & les devins furent appellés de ce nom Euryclèides.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (*b*) Εὐρυκλῆς, Lacédémonien, fils de Lacharès. Un jour, M. Antoine ayant apperçu les frégates légères d'Octavien qui le poursuivoient, ordonna à son pilote de tourner la proue de sa galere contre ces frégates, & les écarta toutes. Il n'y eut qu'Euryclès qui le pressa plus vivement, & qui branlant une longue javeline de dessus sa proue, cherchoit à la lancer contre lui. M. Antoine le voyant, s'avança aussi sur la proue, & lui cria : *Qui est celui qui poursuit si opiniâtrément M. Antoine ? C'est moi*, répondit-il, *c'est Euryclès, fils de Lacharès, qui me sers de la bonne fortune d'Octavien pour venger la mort de mon pere.* Car, ce Lacharès, accusé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres de M. Antoine. Cependant, Euryclès ne heurta point la galere où étoit M. Antoine, mais il alla choquer une autre galere, & la heurta de son éperon avec tant de roideur, qu'il la fit tournoyer, & que l'ayant renversée sur le côté il s'en rendit maître, & en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaisselle de prix

(*b*) Plut. T. I. p. 947.

pour le buffet & pour la table.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (*a*) Εὐρυκλῆς, noble Lacédémonien, grand flatteur, fourbe, artificieux, & pour tout dire en un mot, l'homme du monde le plus scélérat. Il étoit d'ailleurs si couvert, que les plus rafinés se laissoient surprendre & duper par ses artifices.

S'étant rendu à Jérusalem, il fit de très beaux présens à Hérode, pour entrer dans l'honneur de ses bonnes graces & de sa confidence; & ce Roi, qui ne se laissoit jamais surmonter en libéralité, lui en fit d'encore plus grands. Et même, pour lui témoigner plus d'amitié, & lui rendre plus d'honneur, il le fit loger chez Antipater, qui étoit pour lors celui de ses fils qu'il aimoit le plus. Ce fourbe fit si bien par son adresse, qu'après s'être rendu maître de l'esprit de ces deux Princes, il entra entièrement dans la familiarité d'Alexandre. Il fit croire à ce Prince que son beau-pere Archélaüs étoit son intime ami, & que cette considération l'obligeoit à rendre exactement ses devoirs à la Princesse Glaphyra, fille d'Archélaüs. Euryclès jouoit si bien son rôle, qu'il fut toujours le bien-venu par-tout. Il n'affectoit en apparence aucun parti; cependant, il les observoit tous, les dupoit tous, & faisoit tomber la calomnie où il lui plaisoit. Il les avoit tellement fascinés, qu'aucun ne se défioit de lui, & que chacun croyoit de bonne foi l'avoir dans ses intérêts, s'imaginant que la communication qu'il avoit avec les autres, n'aboutissoit qu'à lui rendre plus de services.

Celui qui se vit à la fin pris, fut le Prince Alexandre, qui s'ouvrit trop à lui sur le mécontentement qu'il recevoit du roi Hérode son pere. Ce traître rapportoit en même tems tout ce qu'il avoit appris à Antipater, l'assurant que les obligations qu'il lui avoit, l'engageoient à l'avertir du péril qui le menaçoit, afin qu'il se tînt sur ses gardes, & qu'il se précautionnât contre Alexandre, qui, sans doute, dans le désir qu'il avoit de se venger de lui, ne manqueroit pas d'en venir un jour des paroles aux effets. Antipater lui en sçut très-bon gré, & ajoûta à mille remercîmens des présens de grande valeur. Euryclès fit le même rapport à Hérode, & ce Roi qui croyoit tout ce qu'on lui disoit de ses deux fils Alexandre & Aristobule, ajoûta aisément foi aux discours empoisonnés de ce perfide, & lui donna pour le prix de ses avis la somme de cinquante talens. Mais, comme tout cela ne satisfaisoit point son avidité, il alla en Cappadoce trouver Archélaüs, lui parla très-avantageusement du prince Alexandre, & lui dit qu'il avoit été assez heureux, pour contribuer à le remettre

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 573. de Bell. Judaïc. p. 758, 759.

bien avec son pere. Ce Roi, qui aimoit véritablement son gendre, à cause de sa fille Glaphyra, lui témoigna mille honnêtetés, lui fit mille caresses; & après l'avoir comblé de présens considérables, il lui donna congé pour retourner à Lacédémone. Y ayant demeuré quelque tems, & se servant toujours de ses artifices, il y fut enfin reconnu pour un perfide, & envoyé en exil.

EURYCRATE, *Eurycrates*, Ε'υρυκράτης, (*a*) roi de Lacédémone, de la race des Eurysthénides, étoit fils de Polydote. Il succéda à son pere la troisième année de la 13.[e] Olympiade, 726 ans avant J. C. Il finit la première guerre que les Lacédémoniens eurent contre les Messéniens, ayant pris Ithome & les autres villes des Messéniens.

EURYCRATE, *Eurycrates*, Ε'υρυκράτης, (*b*) fils d'Anaxandre, & petit-fils du précédent, commença à régner la troisième année de la 24.[e] Olympiade, & mit fin à la seconde guerre contre les Messéniens, la première année de la 28.[e] Olympiade.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Ε'υρύδαμας, (*c*) pere d'Abas & de Polyide, qui allerent secourir les Troyens contre les Grecs. Il étoit interprete des songes, mais il ne devoit plus avoir le plaisir d'interprêter ceux de ses chers enfans au retour de cette guerre; car le vaillant fils de Tydée les tua tous deux.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Ε'υρύδαμας, surnom qui fut donné à Hector.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Ε'υρύδαμας, (*d*) un des poursuivans de Pénélope, tomba sous les coups d'Ulysse.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Ε'υρύδαμας, (*e*) fameux Athlete de Cyrene, gagna la victoire au combat du Ceste aux jeux Olympiques, la première année de la 79.[e] Olympiade, 464 ans avant J. C. On dit que son antagoniste lui ayant enfoncé les dents dans la bouche, il les avala sans rien dire, cachant par-là sa douleur, & voulant aussi diminuer la gloire & l'honneur, ou le plaisir qu'il en auroit eu, s'il avoit sçu l'effet d'un tel coup.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Ε'υρύδαμας, (*f*) Argonaute, fils d'Irus & de Démonasse, n'est nommé que par le seul Hygin, quoique son frere Eurytion se trouve dans la liste d'Apollonius & dans celle de Valérius Flaccus.

EURYDICA, *Euridica*, (*g*) femme de Pleuratus, roi des Illyriens, eut de ce Prince, Gentius qui succéda à son pere,

(*a*) Pauf. p. 162.
(*b*) Pauf. p. 163.
(*c*) Homer. Iliad. L. V. v. 148. *& seq.*
(*d*) Homer. Odyss. L. XXII. v. 283.
(*e*) Ælian. p. 169. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 224.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 86.
(*g*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

& Plator qui fut mis à mort par son frere.

EURYDICE, *Eurydice*, (*a*) Εὐρυδίκη, femme d'Orphée. Poursuivie par le berger Aristée, dit Virgile, elle fuyoit le long d'un fleuve; elle n'apperçut point un serpent redoutable caché sous l'herbe; elle en fut piquée, & perdit la vie. Les Dryades éplorées firent retentir de leurs cris les montagnes d'alentour. Les monts Rhodope & Pangée en furent émus; toute la Thrace consacrée au dieu Mars, le païs des Getes, les contrées de l'Hebre & d'Orythie, verserent des larmes.

Le triste Orphée, fuyant le commerce des hommes, tâchoit, par le son de sa lyre, de soulager sa douleur. Nuit & jour sur un rivage désert, il déploroit la perte de son épouse. Il osa même descendre dans les gouffres du Ténare, pénétrer dans le royaume profond de Pluton, y traverser ces forêts ténébreuses où règne un éternel effroi, s'approcher du terrible monarque des morts, & aborder ces lugubres divinités que les prieres des mortels n'ont jamais fléchies. Il les fléchit pourtant, & échappé de tous les dangers, Orphée revenoit sur la terre. Eurydice qui lui avoit été rendue, marchoit après lui vers le séjour de la lumière. Mais, la reine des Enfers lui avoit défendu de tourner la tête, & de jetter les yeux sur son épouse. Cependant, un mouvement subit, dont il ne fut point le maître, lui fit oublier la loi; faute pardonnable, si l'Enfer sçavoit pardonner. Il s'arrêta, & lorsqu'il étoit sur le point de revoir la lumière, vaincu par son ardeur, il voulut voir sa chere Eurydice. Il perdit en un instant tout le fruit de ses peines; son traité avec l'impitoyable tyran des Ombres fut rompu, & les étangs de l'Averne retentirent par trois fois d'un bruit affreux. » Hélas! » s'écria la malheureuse Eury» dice, qui nous arrache ainsi » l'un à l'autre? Quelle barba» rie! le cruel destin me rap» pelle dans le sombre empire » des morts; le sommeil du tré» pas ferme pour toujours mes » yeux à la lumière. Adieu, » cher époux; c'est en vain que » je vous tends les bras; je ne » suis plus à vous; on m'en» traîne dans les ténebres éter» nelles. « Elle dit, & disparut comme une légère vapeur. Orphée courut après elle pour la joindre, & lui parler. Vains efforts! il ne la revit plus.

Cette fiction, selon M. l'abbé Banier, est fondée sur ce que la magie étoit fort en vogue dans ce tems-là, sur-tout en Égypte. Une des cérémonies des plus usitées dans cet art funeste, étoit l'évocation des ames & des morts; & bien loin qu'elle fût regardée comme criminelle,

(*a*) Pauf. p. 586. Ovid. Metam. L. X. c. 1, 2. Diod. Sicul. pag. 162. Virg. Georg. L. IV. v. 457. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 147, 152.

elle étoit exercée par les ministres mêmes des choses sacrées, dans des temples destinés à cela. Que si cette explication ne satisfait pas quelques Lecteurs, on peut dire avec Tzetzès, qu'Orphée guérit sa femme de la morsure d'un serpent; mais que comme elle mourut peu de tems après, peut-être par sa faute, on dit qu'il l'avoit retirée des Enfers, mais qu'elle y étoit retombée. *Voyez* Orphée.

EURYDICE, *Eurydice*, (*a*) Ε'υρυδίκη, femme d'Énée, selon Leschée & l'auteur des Cypriaques.

EURYDICE, *Eurydice*, (*b*) Ε'υρυδίκη, fille aînée de Clyménus, fut mariée à Nestor, selon Homère.

EURYDICE, *Eurydice*, (*c*) Ε'υρυδίκη, fille d'Amphiaraus & d'Eriphyle, & sœur de Démonasse.

EURYDICE, *Eurydice*, (*d*) Ε'υρυδίκη, fille de Lacédémon, fut donnée en mariage à Acrisius qui étoit fils d'Abas. On voyoit à Sparte une colline sur laquelle étoit un temple de Junon Argiva, dont on attribuoit la consécration à Eurydice.

EURYDICE, *Eurydice*, (*e*) Ε'υρυδίκη, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à son mari, trois fils, Alexandre, Perdiccas & Philippe, pere d'Alexandre le Grand, & une fille nommée Euryone. Ce fut une Reine qu'on ne peut assez détester; car, elle devint si amoureuse de son gendre, que pour l'épouser elle s'engagea à le mettre sur le trône, & à faire mourir son mari. Cette conspiration eût été exécutée, si Euryone n'eût appris au Roi les adulteres & les pernicieux desseins d'Eurydice. Le Roi, convaincu des crimes de son épouse, ne la punit point; il lui fit grace pour l'amour des enfans qu'il avoit eus d'elle. Il ne prévoyoit pas qu'elle dût un jour les faire périr. En effet, après qu'il fut mort, son fils Alexandre lui succéda, & ne vécut guère; car, Eurydice toujours elle-même & très-ambitieuse le fit périr. Elle exécuta le même crime sur Perdiccas son second fils, qui étoit monté sur le trône après la mort d'Alexandre. C'est une chose surprenante, dit Justin, qu'une mere qui n'étoit échappée à la punition due à ses forfaits, que par les égards d'un bon pere envers ses enfans, ait pu les faire inhumainement égorger pour contenter ses infâmes voluptés. Le meurtre de Perdiccas paroissoit d'autant plus barbare, que cette mere impitoyable ne l'avoit pas épargné pour un fils qu'il avoit encore au berceau.

(*a*) Pauſ. p. 659.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. III. v. 452.
(*c*) Pauſ. p. 320.
(*d*) Pauſ. p. 185.

(*e*) Strab. pag. 326. Juſt. L. VII. c. 4. Corn. Nep. in Iphicrat. c. 3. Pauſ. pag. 319. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 458.

Les Historiens qui nous restent, ne nous apprennent point ce qu'elle devint dans la suite, ni si elle fut punie de ses mauvaises actions. Il y a même des Historiens, qui, sans faire mention d'elle, ni en bien, ni en mal, attribuent à d'autres causes la mort des deux Princes qui règnerent successivement après Amyntas.

On raconte qu'après la mort d'Alexandre, Pausanias, prince de la famille royale, ayant disputé le trône à Perdiccas, Eurydice envoya prier Iphicrate l'Athénien, qui se trouvoit alors dans le païs, de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais, & qu'il se fut assis, cette Princesse désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfans, Perdiccas & Philippe, met le premier entre les bras, & l'autre sur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce discours : » Iphicrate, souvenez-vous qu'Amyntas, pere de ces malheureux orphelins, aima toujours votre patrie, & vous adopta pour son fils. Ce double lien vous impose une double obligation. L'amitié de ce Roi pour Athènes, veut que vous nous reconnoissiez publiquement pour vos amis ; & la tendresse de ce pere pour votre personne, vous demande un cœur de frere pour ces jeunes Princes. « Iphicrate, touché du spectacle & du discours, chassa l'usurpateur, & rétablit le souverain légitime.

Strabon rapporte qu'Arrhabée, prince des Lyncistes, issu des Bacchiades, étoit ayeul maternel d'Eurydice.

EURYDICE, *Eurydice*, Ευρυδίκη, la même que Cléopâtre, femme de Philippe pere d'Alexandre le Grand. *Voyez* Cléopâtre.

EURYDICE, *Eurydice*, (*a*) Ευρυδίκη, Athénienne d'une rare beauté, & qui descendoit de Miltiade. Elle épousa en premières noces Opheltas roi de Mycenes; après la mort de son mari, elle retourna à Athènes, où Démétrius Poliorcete la vit, lorsqu'il vint dans cette ville. Ce Prince ne put résister aux charmes de cette Dame, & voulut l'épouser pendant son séjour à Athènes. Les Athéniens regarderent ce mariage comme une grace spéciale & comme un très-grand honneur qu'il faisoit à leur ville, quoique Démétrius fût naturellement porté à faire des noces, & qu'il eût déjà plusieurs femmes. Eurydice eut de lui un fils qui fut appellé Corrhabus.

EURYDICE, *Eurydice*, (*b*) Ευρυδίκη, fut mariée à Ptolémée Soter. Elle avoit une sœur nommée Philla, qu'épousa Démé-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 894, 915. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 107, 115.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 911, 912. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 168.

trius Poliorcete. Lorsque ce dernier Prince fit voile vers l'Asie, résolu d'y chercher fortune en désespéré, Eurydice, qui étoit alors veuve, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la princesse Ptolémaïde sa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée Soter, & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna, & de cette alliance naquit Démétrius, qui règna dans la suite à Cyrene. Eurydice avoit aussi eu de Ptolémée Soter, Ptolémée Céraune, & Arsinoé qui fut mariée à Lysimaque roi de Thrace.

EURYDICE, *Eurydice*, Εὐρυδίκη, la même qu'Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée Philopator. *Voyez* Arsinoé.

EURYELE, *Euryelus*, (*a*) étoit, selon Étienne de Byzance, le nom d'une citadelle de l'Épipoles, un des quartiers de la ville de Syracuse. M. Rollin dit que l'Euryele étoit l'entrée ou le passage qui conduisoit à l'Épipoles. Selon Tite-Live, c'étoit une élévation située à l'extrêmité de la ville la plus éloignée de la mer, donnant sur un chemin qui conduisoit dans la campagne, & dont la situation étoit fort propre pour recevoir des convois.

EURYLÉON, *Euryleon*, nom que porta d'abord Ascagne, un des fils d'Énée. *Voyez* Ascagne.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*b*) l'un des compagnons d'Ulysse & en même tems beau-frere de ce Prince, ayant épousé sa sœur Ctimene. Quand ils furent arrivés dans l'isle d'Ææa, Ulysse, après avoir passé en revue tous ses compagnons, les partagea en deux bandes, se mit à la tête de l'une, & donna le commandement de l'autre à Euryloque. On jetta en même tems deux sorts dans un casque, pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte. Le sort d'Euryloque sortit le premier. Il se mit aussi-tôt en marche à la tête de ses vingt-deux compagnons. Ils ne purent quitter Ulysse & sa troupe sans pleurer amerement, ni ceux-ci les voir partir sans fondre en larmes,

Dans le fond d'une vallée ils trouverent le palais de Circé, qui étoit bâti de belles pierres de taille & environné de bois. On voyoit à l'entrée des loups & des lions, qu'elle avoit apprivoisés par ses funestes drogues. Ils ne se jetterent point sur les gens d'Ulysse; au contraire, ils se leverent pour les flatter en remuant la queue, comme des chiens domestiques caressent leur maître qui sort de table, car il leur apporte toujours quelque douceur; de même ces lions & ces loups caressoient les compagnons d'Ulysse, qui ne laissoient pas d'ê-

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 25, 26. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 445.

(*b*) Homer. Odyss. L. X. v. 205. & seq. L. XII. v. 195. & seq. Pauf. p. 664. Ovid. Metam. L. XIV. c. 7.

tre effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêterent sur la porte de la déesse, & ils entendirent qu'elle chantoit d'une voix admirable, en travaillant à un ouvrage de tapisserie, ouvrage immortel, d'une finesse, d'une beauté & d'un éclat qui ne se trouvent qu'aux ouvrages des déesses. Ils se mettent à l'appeller. Elle se leve de son siege, ouvre ses portes éclatantes, & les prie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Euryloque seul soupçonnant quelque embûche, demeura dehors. La déesse fait d'abord asseoir ces malheureux sur de beaux sieges, & leur sert un breuvage composé de fromage, de farine & de miel détrempé dans du vin de Pramne, & où elle avoit mêlé des drogues enchantées pour leur faire oublier leur patrie. Dès qu'ils eurent avalé ce breuvage empoisonné, elle leur donna sur la tête un coup de sa verge, & les enferma dans l'étable. Ils avoient la tête, la voix, les soies, enfin tout le corps de véritables pourceaux; mais, leur esprit étoit encore entier comme auparavant. Ils entrerent dans l'étable en pleurant. Avant que de les enfermer, la déesse remplit leur auge de glands & de gousses, dont les pourceaux ont accoûtumé de se nourrir.

Euryloque retourne promptement au vaisseau pour annoncer la malheureuse & surprenante aventure de ses compagnons. Il étoit si pénétré de douleur, qu'il ne pouvoit parler, quelque envie qu'il eût de l'apprendre, & ses yeux étoient noyés de pleurs. Par l'état où on le voyoit, il étoit aisé de juger que son affliction étoit extrême. Enfin, on le pressa tant de parler, qu'il apprit le malheur qui venoit d'arriver. » Divin Ulysse, dit-il, nous » avons parcouru ce bois selon » vos ordres. Nous avons trou» vé dans le fond d'une vallée » la maison de Circé; là nous » avons entendu une voix mé» lodieuse; c'étoit une femme » ou plutôt une déesse qui chan» toit. Nos compagnons ont » commencé à l'appeller. Elle » a quitté promptement son sie» ge, elle est venue ouvrir les » portes, & les a engagés à » entrer. Ils sont entrés par un » excès d'imprudence; mais » moi, soupçonnant quelque » embûche, je suis demeuré à » la porte. Ils sont tous péris » dans le palais, aucun d'eux » n'a reparu, quoique j'aie at» tendu long-tems pour en avoir » quelque nouvelle. « A ces mots, Ulysse prit son épée & un javelot, & ordonna à Euryloque de le conduire par le même chemin qu'il avoit tenu. Mais lui, se jettant à ses genoux, & les embrassant étroitement, le conjure avec larmes de renoncer à ce dessein. Ulysse lui répondit qu'il n'avoit qu'à demeurer sur le vaisseau à faire bonne chere.

Cependant, Ulysse se met en chemin pour aller chercher ses

compagnons ; & Mercure étant venu à sa rencontre, lui donne une plante, appellée moly, excellent antidote contre les enchantemens, & qui le garantit de ceux de Circé. Ulysse, en effet, étant venu chez cette déesse, en fut très-bien reçu ; & à sa priere, la verge enchanteresse à la main, elle ouvre la porte de l'étable, fait sortir ses compagnons, qui avoient la figure de pourceaux, & les amene dans la salle. Là elle passe & repasse autour d'eux, & les frotte d'une autre drogue. Aussitôt on voit tomber toutes les soies qu'avoit produites la boisson empoisonnée dont elle les avoit régalés. Ils reprennent leur première forme, & paroissent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant. Ils reconnoissent Ulysse à l'instant, & accourent l'embrasser avec des soupirs & des larmes de joie. Tout le palais en retentit ; la déesse elle-même en fut touchée. En même tems, Ulysse va rejoindre ses autres compagnons, qu'il trouve plongés dans une douleur très-vive. Il tâche de leur redonner courage par les bonnes nouvelles qu'il leur annonce, & les engage à le suivre dans le palais de Circé. Ils n'eurent pas de peine à se rendre à sa proposition. Le seul Euryloque tâchoit de les retenir, & leur adressant la parole, il leur disoit : » Ah! Mal» heureux, où allons-nous ? » Pourquoi courez-vous à vo» tre perte ? Quoi! aller dans » le Palais de Circé, qui nous » changera tous en pourceaux, » en loups, en lions, pour nous » obliger à garder ses portes? » Avez-vous oblié les cruau» tés que le Cyclope a exer» cées sur nos compagnons qui » suivirent Ulysse dans sa ca» verne ? Leur perte ne doit » être imputée qu'à l'impru» dence du chef. «

Ulysse fut si irrité de cette insolence, qu'il alloit tirer son épée pour lui abattre la tête, malgré l'alliance qui l'avoit uni à sa maison, si ses compagnons ne se fussent tous mis au-devant, & ne l'eussent retenu par leurs prieres. » Ulysse, lui dirent» ils, consentez qu'il demeure » ici pour garder le vaisseau, » & menez-nous sans perdre de » tems au palais de la déesse. « Ulysse s'éloigne en même tems du rivage. Euryloque ne demeura point dans le vaisseau, il le suivit ; car, il craignit les terribles reproches qu'il lui auroit faits. Du reste, il ne leur arriva rien de ce qui faisoit le sujet des appréhensions d'Euryloque.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*a*) officier, dont il est fait mention dans une des harangues de Démosthène contre Philippe.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*b*) officier d'Alexandre le grand. Les services im-

(*a*) Demosth. in Philipp. p. 93.

(*b*) Just. L. XII. c. 6.

portans qu'il avoit rendus à ce Prince, n'empêcherent pas qu'il ne fût égorgé par son ordre. Il avoit un frere nommé Epimene. *Voyez* Epimene.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Ε'υρύλοχος, (*a*) qu'on dit être d'Égée, mais qui étoit certainement différent du précédent. Un jour qu'Alexandre renvoyoit les invalides & les vieillards de son armée dans leurs maisons, cet Euryloque se fit comprendre dans le rôle des invalides. Bientôt après on découvrit qu'il n'avoit aucune incommodité, & il avoua qu'il étoit amoureux d'une femme nommée Télésippa, & que sa maîtresse s'en retournant, il n'avoit imaginé que ce moyen pour la suivre. Sur cela, Alexandre s'informa qui étoit cette femme, & ayant appris que c'étoit une courtisanne de condition libre, il fit venir Euryloque, & lui dit : *Mon ami, je veux bien te servir dans tes amours, vois donc comment nous pourrons faire, ou par nos prieres, ou par nos présens, pour persuader à Télésippa de demeurer avec nous ; car, pour la force, je ne puis l'employer contre une personne libre.*

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Ε'υρύλοχος, (*b*) Magnétarque, c'est-à-dire, prince ou chef des Magnetes. On appelloit ainsi celui qui exerçoit la souveraine magistrature chez cette nation. Euryloque étoit Magnétarque, l'an de Rome 560, & 192 avant Jesus-Christ.

Il s'étoit répandu un faux bruit que les Romains alloient rendre la ville de Démétriade à Philippe, roi de Macédoine; & plutôt que de souffrir cette restitution prétendue, Euryloque & quelques-uns de sa faction étoient disposés à changer toute la face des affaires de la Grece, en s'unissant avec Antiochus & les Étoliens. Les ambassadeurs des Romains vinrent à Démétriade dans ces circonstances ; & instruits des dispositions d'Euryloque & de ceux de son parti, ils furent obligés de garder en leur parlant, un tel tempérament, que pour leur ôter une vaine appréhension, on ne fit pas perdre à Philippe les espérances dont il se flattoit; car, l'amitié de ce Prince leur étoit beaucoup plus utile que celles des Magnetes, par rapport à leurs vues. Ils se contenterent donc de représenter que s'il y avoit quelque ville dans la Grece qui eût obligation aux Romains de sa liberté, c'étoit surtout Démétriade ; puisque Philippe y avoit non seulement établi une garnison, mais encore bâti un palais, d'où il montroit continuellement aux habitans le maître qu'ils étoient obligés de servir; mais que les Romains avoient pris une peine inutile, si les Étoliens y introduisoient An-

(*a*) Plut. T. I, p. 689.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 31. & *seq.* L. XXXVI. c. 31. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 535. Hist. Rom. T. IV. p 239.

tiochus en la place de Philippe, & qu'au lieu d'un Roi dont ils avoient déjà éprouvé le gouvernement, il leur fallût obéir à un étranger & un inconnu.

Alors, Euryloque prenant la parole, dit que ni lui ni les Magnetes ne pouvoient dissimuler qu'ayant appris le dessein qu'avoient les Romains de rendre Démétriade à Philippe, il n'y avoit point d'extrêmité à laquelle ils ne fussent prêts à se porter pour l'empêcher; & dans la chaleur du discours, il eut l'indiscrétion d'ajoûter qu'alors même Démétriade n'avoit qu'une vaine apparence de liberté; mais que dans le fond, il ne s'y faisoit rien qui n'eût été ordonné d'avance par les Romains. Ce mot échappé témérairement excita les murmures de la multitude partagée en divers sentimens, les uns approuvant la liberté dont avoit usé le Magnétarque, & les autres étant indignés de son audace. Ces derniers ne tarderent pas même à entraîner les premiers dans leurs sentimens. Euryloque, se voyant abandonné de tout le monde, se déroba de l'assemblée, & s'étant rendu à la porte de la ville par des rues détournées, s'enfuit sans s'arrêter, jusqu'en Étolie.

Il en trouva les habitans disposés à la révolte; & ils envoyerent même bientôt après des troupes contre Démétriade, sous la conduite de Dioclès. Ce Capitaine fut secondé dans la commission dont il étoit chargé, par Euryloque, qui ne voyoit pas d'autre moyen de rentrer dans sa patrie. Il écrivit donc aux parens & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de sa faction, de présenter sa femme & ses enfans en habits & dans la posture de supplians, à la première assemblée qui se tiendroit dans la ville, afin qu'ils conjurassent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laisser périr en exil un citoyen innocent, contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens simples & sans artifice par compassion, les méchans & les séditieux par l'espérance d'exciter dans la ville les troubles qui règnoient déjà dans l'Étolie, s'écrierent à l'envi les uns des autres qu'il falloit rappeller Euryloque. Après ces préparatifs, Dioclès partit avec toute la cavalerie des Étoliens qu'il commandoit alors, sous prétexte de remener dans sa patrie cet exilé, à qui ils avoient donné l'hospitalité; & ayant marché jour & nuit sans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à six milles de la ville, il prit les devans avec trois escadrons seulement, ordonnant au reste de sa troupe de le suivre au petit pas. Quand il fut près de la porte, il fit mettre pied à terre à ses gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de simples voya-

geurs, ſans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils n'étoient venus que pour eſcorter leur Commandant, ſans avoir aucun deſſein ſur la ville. Il laiſſa un de ſes eſcadrons ſur la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers; & avec les deux autres il paſſa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduiſit chez lui Euryloque, qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit à l'envi de ſon heureux retour. Un moment après, la ville ſe trouva remplie de cavaliers, qui s'étant emparés de toutes les places commodes, ſe répandirent enſuite dans les maiſons pour égorger les principaux de la faction oppoſée.

Euryloque ne ſurvécut pas long-tems à cette eſpèce de triomphe. Il ſe donna lui-même la mort l'année ſuivante, pour ne pas tomber vivant entre les mains de Philippe, à qui ſes concitoyens ouvrirent volontairement les portes de Démétriade.

EURYMAQUE, *Eurymachus*, Εὐρύμαχος, (*a*) l'un des premiers Princes d'Ithaque, & proche parent d'Ulyſſe, étoit fils de Polybe. Homère en fait un des chefs des pourſuivans de Pénélope, & le met au nombre des plus robuſtes d'entr'eux.

Un jour qu'ils ne ceſſoient de brocarder & d'inſulter Ulyſſe, qui ne s'étoit pas encore fait connoître, depuis qu'il étoit de retour dans ſon royaume, après une abſence de pluſieurs années, Eurymaque commença le premier pour faire rire ſes compagnons: « Pourſuivans de la plus vertueuſe des Reines, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire. Ce n'eſt pas ſans quelque providence particulière des dieux ſur nous, que cet étranger eſt venu dans la maiſon d'Ulyſſe; car, ſa tête chauve peut nous ſervir de falot. Mon ami, lui dit-il, veux-tu entrer à mon ſervice, je t'enverrai à ma campagne où tu auras ſoin de raccommoder les haies & de planter des arbres. Tu ſeras bien nourri, bien vêtu, bien chauffé, & tu auras de bons gages. Mais, tu es ſi accoûtumé à la fainéantiſe, que tu ne voudrois pas aller travailler, & que tu aimes bien mieux gueuſer par la ville, & vivre dans l'oiſiveté en ſatisfaiſant ta gloutonnerie, que de gagner ta vie à la ſueur de ton front. »

Ulyſſe lui répondit: « Eurymaque, ſi nous avions tous deux à travailler, pour voir qui de vous ou de moi feroit le plus d'ouvrage à jeun, dans un des plus longs jours d'Été, & que dans une prai-

(*a*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 399. & *ſeq.* L. II. v. 177. & *ſeq.* L. XVIII. v. 63. & *ſeq.* L. XXI. v. 186. & *ſeq.* L. XXII. v. 44. & *ſeq.* Pauſ. p. 608.

» rie on nous mît la faucille » à la main, ou que dans une » grande pièce de terre on » nous donnât à chacun une » bonne charrue, attelée de » bons bœufs, jeunes, grands, » bien égaux & bien nourris, » vous verriez bientôt de mon » côté cette prairie rase & » l'herbe par terre, & ce champ » profondément labouré, & les » sillons bien droits & bien » tracés. Que s'il plaisoit à » Jupiter d'exciter aujourd'hui » par quelque endroit dans cet- » te isle une sanglante guerre, » & qu'on me donnât un bou- » clier, une épée, un casque » & deux javelots, vous me » verriez me jetter des pre- » miers au milieu des ennemis, » & vous n'oseriez m'accuser » de fainéantise & de glouton- » nerie. Mais, vous aimez à » insulter les gens, & vous » avez un esprit dur & intrai- » table. Vous vous croyez un » grand personnage & un vail- » lant homme, parce que vous » êtes renfermé ici avec peu » de monde, & que vous ne » voyez autour de vous que » des hommes qui n'ont ni for- » ni courage, & qui ne valent » pas mieux que vous. Mais, » si Ulysse revenoit dans son » palais, ces portes, quelque » larges qu'elles soient, vous » paroîtroient bientôt trop » étroites pour votre fuite. »

Eurymaque, piqué jusqu'au vif de ce reproche, regarda Ulysse d'un œil farouche, & lui dit : « Misérable, tu vas » recevoir le châtiment de l'in- » solence avec laquelle tu par- » les au milieu de tant de Prin- » ces sans craindre leur ressen- » timent. Il faut, ou que le vin » t'ait troublé la raison, ou » que tu sois naturellement in- » sensé, ou que la belle victoi- » re que tu viens de remporter » sur ce gueux d'Irus, à force » de te remplir d'orgueil, t'ait » renversé la cervelle. » En achevant ces mots, il prend un marche-pied qu'il lui jette à la tête. Ulysse, pour l'éviter, se courbe sur les genoux d'Amphinome, & le marche-pied poussé avec beaucoup de force, va frapper l'échanson à l'épaule droite; l'aiguière qu'il tient à la main, tombe avec beaucoup de bruit, & il est renversé par terre, témoignant par ses plaintes la douleur qu'il ressent.

Lorsque Pénélope vit qu'elle ne pouvoit plus éluder les poursuites de ses amans, elle leur proposa, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, & promet d'épouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, & qui fera passer le premier sa flèche dans plusieurs bagues disposées de suite. Les poursuivans accepterent la proposition de la Reine; & Eurymaque, prenant l'arc, le chauffant, & le frottant de tous côtés, tâche de le rendre plus aisé. Mais, toutes ces précautions ne servirent de rien; il ne put le tendre. Il en soupiroit de colere; & dans l'excès de son désespoir, il s'é-

cria : « O Dieux, que je souffre pour moi & pour ces » Princes ! ma douleur ne peut » s'exprimer ; elle ne vient pas » tant de ce que je suis forcé » de renoncer à l'hymen de la » Reine ; car, & dans Ithaque, » & dans toutes les autres villes de Grece, il y a assez » d'autres Princesses qui pourront me consoler de cette » perte ; elle vient de ce que » nous nous trouvons si inférieurs en forces au divin Ulysse, que nous ne sçaurions » faire aucun usage d'un arc » dont il se servoit facilement ; » quelle honte pour nous dans » tous les siècles ! » Quelques autres poursuivans font aussi ensuite leurs efforts, mais sans aucun succès, quoiqu'ils n'oublient rien pour être plus heureux. En même tems, Ulysse, après avoir bien examiné son arc, & vu qu'il étoit en bon état, le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde à boyau en tournant une cheville. Ulysse tendit son arc avec la même facilité, & pour éprouver la corde, il la lâcha ; la corde lâchée résonna, & fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle ; une douleur amere s'empara du cœur de tous les poursuivans, ils changerent de couleur ; & Ulysse les regardant avec des yeux terribles : « Lâches, leur dit-il, vous ne » vous attendiez pas que je reviendrois des rivages de » Troye, & dans cette confiance, vous consumiez ici tous » mes biens, vous déshonoriez » ma maison par vos infâmes » débauches, & vous poursuiviez ma femme, sans vous » remettre devant les yeux, ni » la crainte des dieux, ni la » vengeance des hommes ; vous » voilà tombés dans les filets » de la mort. »

Aussitôt, une pâle frayeur glace leurs esprits ; chacun regarde par où il pourra se dérober à la mort qui le menace. Le seul Eurymaque eut l'assurance de répondre : « si vous » êtes véritablement Ulysse, » roi d'Ithaque, lui dit-il, vous » vous plaignez avec raison des » poursuivans ; ils ont commis » toutes sortes de désordres » dans votre palais & dans vos » terres ; mais, celui qui en » étoit le principal auteur, & » qui excitoit tous les autres, » vient d'être puni ; c'est Antinoüs seul qui nous portoit » à toutes ces violences & à » ces injustices, & en cela il » sacrifioit bien moins à l'amour qu'à l'ambition ; il vouloit règner à Ithaque, & s'assurer du trône par la mort » du Prince votre fils. Jupiter » n'a pas permis qu'il ait exécuté ses pernicieux desseins ; » il a reçu le salaire dû à ses » crimes. Épargnez maintenant » vos sujets, nous vous serons » toujours fideles, nous vous » dédommagerons de tout le » dégât que nous avons fait, » nous vous donnerons des troupeaux, de l'or & de l'airain

» jusqu'à ce que vous soyez » satisfait; jusques-là votre co» lere est juste. »

Ulysse, jettant sur lui un regard terrible, lui dit : « Eury» maque, quand vous me donne» riez tous les biens que vous » possédez en particulier, & » que vous en ajoûteriez de » plus grands encore, je ne » retiendrois pas mon bras; je » ne serai satisfait qu'après m'ê» tre rassasié de vengeance, & » avoir puni tous les poursui» vans. Vous n'avez qu'à vous » défendre, ou à prendre la » fuite; mais, je ne crois pas » qu'aucun de vous échappe à » mon juste ressentiment. »

Ces mots portent la terreur dans l'ame de tous ces Princes, & lient leurs forces. Euryma» que leur dit : « Mes amis, » n'attendons aucun quartier de » cet homme irrité; car, puis» qu'il est maître de l'arc & du » carquois, aucune de ses flè» ches ne lui sera infidele, & » il ne cessera de tirer qu'il ne » nous ait tous tués les uns après » les autres. Ranimons donc » notre courage, mettons l'épée » à la main, opposons ces ta» bles à ses flèches, & jettons » nous tous ensemble sur lui » pour tâcher de le chasser de » son poste, & de nous faire » jour pour sortir & pour ap» peller du secours; c'est le » seul moyen de mettre cet im» posteur en état de se servir » aujourd'hui, pour la dernière » fois, de son arc & de ses flè» ches. En parlant ainsi, il tire » son épée, & se lance sur U» lysse avec de grands cris. » Ulysse le prévient, & lui perce le cœur d'une flèche. Eurymaque percé lâche son épée, tombe sur la table tout couvert de sang, renverse les plats, la coupe & le siège, & empoigne la poussière en combattant contre la mort; une éternelle nuit ferme ses paupières.

EURYMAS, *Eurymas*, (*a*) Ἐυρύμας, capitaine Troyen. Idoménée lui porta un grand coup de pique dans la bouche. Le fer perça l'os du crâne & traversa le cerveau; ses dents furent fracassées; des torrens de sang lui sortirent en même tems par la bouche, par les narines, & par les yeux, & le nuage de la mort l'enveloppa.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Ἐυρυμέδων, (*b*) fleuve de l'Asie mineure. Il avoit sa source au mont Taurus, & pour parler d'une manière plus particulière, aux monts Selgiques, d'où il couloit dans la Pamphylie. Il passoit sous les murs d'Aspende, & se jettoit dans la mer de Pamphylie. Cimon, général de la flotte des Athéniens, poursuivit le roi Xerxès jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Depuis, Antiochus le grand, cô-

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 345. & seq.

(*b*) Strab. pag. 571, 667. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 41. L. XXXVII. c. 23. Plut. Tom. I. p. 486. Plin. Tom. I. pag. 272. Pomp. Mel. pag. 72. Ptolem. L. V. c. 5. Xenop. p. 541.

toyant l'Asie mineure, fut obligé de s'arrêter autour du fleuve Eurymédon, à cause d'une sédition qui s'étoit élevée parmi ses rameurs & ses matelots; & il n'en partit qu'après l'avoir appaisée.

L'Eurymédon coule maintenant dans la Caramanie sous le nom de Zacuth.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Ἐυρυμέδων, (*a*) Géant avec lequel Junon fut accusée d'avoir eu quelque intrigue.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Ἐυρυμέδων, (*b*) Ecuyer d'Agamemnon. Il fut tué avec ce héros. Pausanias dit qu'on voyoit encore de son tems à Mycenes quoique détruite, les tombeaux d'Agamemnon, & d'Eurymédon son écuyer.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Ἐυρυμέδων, (*c*) pere de Péribée, dont Neptune eut Nausithoüs, roi des Phéaciens, & pere d'Alcinoüs. Eurymédon étoit un Prince brave, qui régnoit sur les superbes Géans; Mais, il fit périr tous ses sujets dans les guerres qu'il entreprit, & périt aussi avec eux.

Il y a eu aussi un Eurymédon, fils de Faunus, & un autre, fils de Minos.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Ἐυρυμέδων, (*d*) capitaine Athénien. Il fut condamné à une grosse amende, pour n'avoir pas travaillé avec ses collegues à la conquête de la Sicile, l'an 427 avant J. C.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Ἐυρυμέδων, (*e*) autre capitaine Athénien, ou peut être le même que le précédent. Il fut choisi avec Démosthène pour aller porter du secours à Nicias en Sicile. Démosthène n'eut ordre de partir qu'au commencement du printems; mais, pour Eurymédon, il fut obligé de partir le premier, sans attendre la fin de l'hiver, avec dix galeres. Il porta à Nicias six vingts talens, avec la nouvelle, qu'en attendant que Démosthène pût arriver en Sicile, les Athéniens avoient nommé deux des officiers qui étoient auprès de lui, Ménandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager. Eurymédon, dans une action où il commandoit l'avant-garde, périt en combattant courageusement, & les trente vaisseaux qui composoient son escadre, furent brûlés. C'est ainsi que Justin raconte sa mort. Selon Diodore de Sicile, Eurymédon, qui commandoit la droite de la flotte d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage, pour envelopper les ennemis, ce mouvement fut la cause de sa perte. Car,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 395.

(*b*) Pauf. pap. 113. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 318.

(*c*) Homer. Odyff. L. VII. v. 58. & *seq.*

(*d*) Diod. Sicul. pag. 314. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 425.

(*e*) Just. L. IV. c. 4, 5. Plut. T. I. p. 536, 539. Diod. Sicul. pag. 336, 337. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 461, 492.

comme

comme il s'étoit détaché du corps de la flotte, les Syracusains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournerent contre lui, le pousserent vivement dans le fond du golfe appellé Dascon, & l'y défirent entièrement. Il fut tué dans ce combat. Ils poursuivirent ensuite le reste des galeres, & les pousserent contre le rivage.

EURYMÉDUSE, *Eurymedusa*, (*a*) nom que quelques-uns donnent à la mere des Graces, nommée par d'autres Eurynome.

EURYMÉDUSE, *Eurymedusa*, Ἐυρυμέδουσα, (*b*) fut chargée d'élever la princesse Nausicaé. C'étoit une femme que les Phéaciens amenerent d'Épire sur leurs vaisseaux, & qu'ils choisirent pour en faire présent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Comme ces peuples-là faisoient un grand commerce, ils achetoient des esclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait présent au Roi de celle-ci, & Homère fait entendre par là que c'étoit une personne considérable. Ce Poëte lui donne l'épithete de Θαλαμηπόλος, qui signifie une personne qui a soin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymédusé, qui avoit élevé la Princesse, étoit parvenue à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maisons des Princes; ils récompensoient de cette charge ceux qui les avoient élevés.

EURYMENE, *Eurymene*, (*c*) nom qui fut donné à une Nymphe.

EURYMENES, *Eurymenæ*, Ἐυρυμεναὶ, (*d*) ville de Grece, selon Tite-Live & Étienne de Byzance. L'an 185 avant l'Ére Chrétienne, les Thessaliens revendiquoient cette ville & quelques autres des environs, soutenant que les Étoliens les leur avoient ôtées de force, & les avoient gardées depuis contre toute justice. Ces derniers, au contraire, prétendoient qu'anciennement elles avoient fait partie de l'Étolie; & ce qui le prouvoit, ajoûtoient-ils, c'est que le consul Acilius les auroit accordées au roi de Perse, supposé qu'elles eussent appartenu aux Étoliens, & qu'elles se fussent unies avec eux volontairement, & non contraintes par la force des armes.

Il y en a qui doutent si cette ville ne seroit pas la même qu'Erymnes. *Voyez* Erymnes.

EURYMUS, *Eurymus*, (*e*) fut pere d'un célebre devin nommé Télémus.

EURYNOME, (*f*) *Euryno-*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.

(*b*) Homer. Odyss. L. VII. v. 8. & seq.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.

(*e*) Homer. Odyss. L. IX. v. 509.

(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.

mus, Centaure. C'est un de ceux qui eurent part à la querelle excitée entre les Centaures & les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Il ne put éviter la mort, malgré tout le courage qu'il fit paroître. Il fut tué par le Lapithe Dryas.

EURYNOME, *Eurynome*, Ε'υρυν'μη, (*a*) fille de l'Océan & de Tethys, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaia, Euphrosine & Thalie. Ovide la fait aussi mere de Leucothoé.

Environ douze stades au-dessous de Phigalie, près du confluent du Lymax & du Nédas, on voyoit un temple fort célebre & fort antique; c'étoit le temple d'Eurynome; il étoit environné d'une si grande quantité de cyprès, que l'on eût dit d'une forêt, & l'accès en étoit difficile à cause de sa situation. Le peuple de Phigalie s'imaginoit qu'Eurynome étoit un surnom de Diane; mais, ceux qui avoient quelque connoissance de l'antiquité, sçavoient bien qu'Eurynome étoit une fille de l'Océan, & qu'Homère en fait mention dans l'Iliade, lorsqu'il dit que Vulcain fut reçu par Tethys & par Eurynome. On ouvroit ce temple un certain jour de l'année, & tout le reste du tems on le tenoit fermé; ce jour-là le public & les particuliers y venoient sacrifier. Pausanias, qui fait ce récit, ajoûte que, comme il ne s'étoit point trouvé dans le païs le jour de la fête, il n'avoit pu voir la statue d'Eurynome; mais qu'il avoit oui dire à des Phigaliens qu'elle étoit attachée avec des chaînes d'or, & qu'elle représentoit une espèce de divinité marine, qui étoit moitié femme & moitié poisson, ce qui ne peut jamais convenir à Diane.

Le Scholiaste de Lycophron dit qu'Ophion & Eurynome, fille de l'Océan, règnerent parmi les Titans avant Saturne & Rhéa; qu'ils furent vaincus au combat de la lutte, Ophion par Saturne, Eurynome par Rhéa; & qu'ensuite l'un & l'autre ayant été précipités dans le Tartare, Saturne & Rhéa règnerent en leur place.

EURYNOME, *Eurynome*, Ε'υρυνομη, fille d'Apollon, fut mariée à Ethalion, & eut de ce Prince, Adraste roi des Argiens, & Euriphyle femme d'Amphiaraüs.

Il y eut une autre Eurynome, qui étoit de Lemnos. Celle-ci étoit fille de Doriclus, & femme de Codrus.

EURYNOME, *Eurynome*, Ε'υρυνόμη, (*b*) l'une des femmes attachées au service de Pénelope. Celle-ci avoit l'intendance de la maison de cette Princesse. Homère en fait mention en plusieurs endroits de son Odyssée.

EURYNOMUS, *Eurynomus*,

(*a*) Pauf. pag. 521, 522, 596. Ovid. Metam. L. IV. Hesiod. de Deor. Generat. v. 358, 907. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 10, 11.

(*b*) Homer. Odyss. L. XVII. v. 515. *& seq.*

Εὐρύνομος, (*a*) l'un des fils d'Égyptius prince d'Ithaque, fut un des poursuivans de Pénélope.

EURYNUS, *Eurynus*, (*b*) fils de Ménœcée, étoit honoré dans l'Œchalie le jour de son anniversaire.

EURYONE, *Euryone*, (*c*) fille d'Amyntas roi de Macédoine, & d'Eurydice. *Voyez* Eurydice.

EURYPON, *Eurypon*, le même qu'Eurytion roi de Sparte. *Voyez* Eurytion.

EURYPONTIDES, *Eurypontidæ*, Εὐρυπωντίδαι. *Voyez* Eurypon.

EURYPTOLEME, *Euryptolemus*, Εὐρυπτόλεμος, (*d*) fils de Pisianax, & cousin d'Alcibiade, fut envoyé en ambassade vers le roi de Perse.

EURYPTOLEME, *Euryptolemus*, Εὐρυπτόλεμος, (*e*) fils de Mégaclès, étoit proche parent de Périclès. Ce fut pour cette raison que celui-ci alla souper chez Euryptoleme le jour de ses noces; car, il est à remarquer que l'on ne vit jamais d'ailleurs Périclès aller manger chez ses amis. Euryptoleme eut une fille nommée Isodice, qui fut mariée à Cimon.

Il y en a qui croient que cet Euryptoleme est le même que le Précédent, quoique les Auteurs les fassent fils de peres de différens noms.

EURYPYLE, *Eurypylus*, Εὐρύπυλος, (*f*) tient parmi les alliés des Troyens un rang considérable, autant par sa naissance que par ses belles qualités, qui lui mériterent le nom de héros de la part même des Grecs; car Ulysse, qui vit son ombre, lorsqu'il descendit aux Enfers, lui donne cette qualité.

Il étoit fils de Téléphus, & petit-fils d'Hercule; & du côté de sa mere Astyoché, sœur de Priam, il tiroit son origine du sang des rois de Troye.

Ce Prince étoit un des plus beaux & des mieux faits de son tems; mais, ce n'étoit pas de ces beautés efféminées, puisqu'aux qualités personnelles dont la nature l'avoit favorisé, il joignoit beaucoup de courage & de valeur. Nous apprenons en effet de Quintus Smyrnéus, & on le voit sur la table Iliaque, qu'il ôta la vie à Niréus, fils du roi Charopus & d'Aglaia, qui avoit amené de Symé ses troupes sur trois vaisseaux, ainsi que le dit Homère; & après un rude combat, il tua aussi Machaon fils d'Esculape, qui vouloit venger la mort de Niréus.

Comme il n'arriva au siege de Troye qu'à la fin de la dixième année, il n'est pas étonnant

(*a*) Homer. Odyss. L. II. c. 22.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 160.
(*c*) Just. L. VII. c. 4.
(*d*) Xenop. p. 436, 439.
(*e*) Plut. Tom. I. p. 155, 209, 481, 488.
(*f*) Homer. Odyss. L. II. v. 519. *& seq.* Pauf. pag. 215, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 442. *& suiv.*

qu'Homère n'en ait point parlé dans son Iliade ; mais, il ne l'a pas oublié dans l'Odyssée. Voici de quelle manière parle Ulysse à Alcinoüs, à l'occasion de ce que fit Néoptoleme, lorsqu'il fut arrivé au siege de Troye, après la mort de son pere. » Ne croyez » pas qu'il se tint au milieu des » bataillons ou des escadrons ; » il devançoit toujours les trou- » pes, & voloit le premier à » l'ennemi...... Il a tué de sa » propre main une infinité de » vaillans hommes dans la san- » glante mêlée. Je ne sçaurois » vous nommer ici tous ceux » qui sont tombés sous ses coups; » je vous dirai seulement que » c'est à lui que nous devons la » défaite du héros Eurypyle, & » de ses troupes qui se firent tou- » tes tuer autour de son corps. » Ces belliqueuses bandes de » Cétéens étoient venues à cette » guerre, attirées par des pré- » sens, & par l'espérance d'é- » pouser des femmes Troyen- » nes ; leur Général devoit être » gendre de Priam. Je n'ai ja- » mais vu un si beau Prince ; » il n'y avoit que Memnon qui » fut plus beau que lui. «

Cet endroit d'Homère nous apprend bien des circonstances de l'histoire de ce héros que nous ignorerions sans lui; que ce Prince étoit un des plus beaux de son tems ; qu'il combattit vaillamment au siege de Troye, qu'il fut tué par Pyrrhus ou Néoptoleme fils d'Achille ; qu'il avoit conduit à ce siege les Cétéens sur lesquels sans doute il règnoit. Les Cétéens, au reste, habitoient la Mysie, partie de l'Asie mineure qui étoit proche du fleuve Caïcus. C'est ce que nous apprend Quintus Smyrnéus, lorsque parlant de l'arrivée d'Eurypyle au siege de Troye, il dit *qu'il étoit suivi des belliqueux Cétéens qui habitoient sur les rivage du Caïcus* ; ou, pour parler plus juste, sur les bords du Cétius, autre fleuve voisin du Caïcus, ainsi que le prouve une médaille rapportée par Spanheim, & frappée à Pergame, du tems de l'empereur Adrien. Que si on demande pourquoi les Pergaméniens firent frapper cette médaille, c'est, comme le dit ce sçavant antiquaire, après Aristide, parce que ce peuple mettoit au nombre de ses fondateurs Téléphus pere d'Eurypyle. Les Pergaméniens, pour flatter Adrien, avoient représenté sur cette médaille ce héros sous sa ressemblance & avec les mêmes traits qu'Antinoüs.

Nous apprenons encore du passage d'Homère, qu'Eurypyle étoit venu au siege de Troye dans l'espérance de devenir gendre de son oncle Priam, qui lui avoit promis sa fille Cassandre en mariage ; enfin, que les Cétéens ses sujets, qui se firent tous tuer autour de leur Roi, avoient été attirés au même siege dans l'espérance d'épouser des femmes Troyennes ; car c'est ainsi que s'exprime Madame Dacier, quoique le texte d'Homère porte seulement : *Ses*

compagnons Cétéens se firent tuer autour de lui, pour des présens de femmes. Voyez Cétéens.

L'auteur de la petite Iliade, cité par Pausanias, rapporte que Machaon fut tué par Eurypyle fils de Téléphus; & de-là venoit ce qui se pratiquoit dans un temple d'Esculape qui étoit à Pergame; on y chantoit des hymnes en l'honneur de Téléphus, mais sans y rien mêler qui fût à la louange d'Eurypyle, & il n'étoit pas même permis de prononcer son nom dans ce temple, parce qu'il étoit regardé comme le meurtrier de Machaon.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*a*) Ἐυρύπυλος, fils d'Évémon, partit pour le siege de Troye avec quarante vaisseaux. Dans le partage que l'on fit du butin après la prise de cette ville, Eurypyle avoit eu un coffre qui renfermoit une statue de Bacchus fabriquée par Vulcain, & donnée par Jupiter aux Troyens. Eurypyle n'eut pas plutôt regardé dedans, qu'il en perdit l'esprit. Comme la raison lui revenoit de tems en tems, il saisit un de ces bons momens pour consulter l'oracle de Delphes touchant sa maladie. Il lui fut répondu que lorsqu'il trouveroit un païs où les hommes sacrifieroient avec des cérémonies étrangères, il y dédiât sa statue, & s'y arrêtât. Il arriva peu de tems après au port d'Aroé, & s'y trouva dans le moment qu'on alloit sacrifier un jeune garçon & une fille à Diane Triclaria. S'étant arrêté dans ce lieu, & les habitans se souvenant que l'oracle leur avoit prédit autrefois, qu'ils seroient délivrés de la nécessité d'un si barbare sacrifice, lorsqu'ils verroient arriver un Roi inconnu avec un coffre, où seroit la statue d'un dieu; Eurypyle fut guéri de sa maladie, après avoir dédié sa statue, qu'on appella Esymnete, & le peuple fut délivré d'une si cruelle cérémonie, qui lui avoit été imposée par le même oracle, pour expier le crime de Ménalippe & de Cométho, lesquels avoient profané le temple de Diane par leurs amours criminelles.

Quelques Auteurs attribuent l'aventure qu'on vient de raconter, non à Eurypyle le Thessalien ou le fils d'Évémon, mais à un autre Eurypyle fils de Dexamene, qui fut roi d'Olene, & qui ayant accompagné Hercule dans son expédition de Troye, reçut de lui ce coffre pour présent; du reste, ils adoptent l'Histoire avec toutes ses circonstances. Pausanias dit qu'il a peine à croire qu'Hercule pût ignorer ce qu'il y avoit dans ce coffre, & qu'en ayant connoissance, il eût fait un si funeste présent à un Prince à qui il avoit obligation. Quoi qu'il en soit, ceux de Patra ne reconnoissoient point d'autre Eurypyle que le fils d'Évémon, &

(*a*) Pauf. p. 435. *& seq.* Homer. Iliad. L. II. v. 243, 244.

ils l'honoroient tous les ans sur son tombeau, immédiatement après la fête de Bacchus.

EURYPYLE, *Eurypylus*, Εὐρύπυλος, fils de Dexamene. Il en a été parlé dans l'article précédent.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*a*) Εὐρύπυλος, Prince de la Cyrénaïque, qui rendit un service important aux Argonautes. Les Poëtes ont habillé à leur manière cette circonstance; c'est-à-dire, qu'ils en ont fait une fable.

On a dit que quand Jason eut fait construire au pied du mont Pélion, la navire qui fut appellée Argo, & qu'il y eût mis une hécatombe & un trépied de cuivre, il entreprit le voyage de Delphes, en faisant le tour du Péloponnèse; que prenant sa route par le promontoire de Malée, le vent du nord le jetta dans la Libye; qu'avant que de prendre terre, il se trouva engagé dans le lac Tritonide; que dans le tems qu'il cherchoit les moyens d'en sortir, un Triton s'apparut à lui, & lui dit que, moyennant le trépied qu'il avoit dans son vaisseau, il lui montreroit un chemin pour le dégager sans danger du chemin où il étoit; que Jason ayant accepté cette offre, lui avoit donné le trépied; que le Triton l'ayant mis dans son temple, avoit prédit à Jason & à ses compagnons, que quand quelqu'un de leurs descendans auroit enlevé ce trépied, il étoit établi par les destins qu'il y auroit cent villes Grecques qui seroient bâties sur le lac Tritonide; enfin, que les Libyens informés de cet oracle, cacherent le trépied.

On lit dans Diodore de Sicile, qu'il y avoit sur le trépied une inscription en caractères fort antiques, & qu'on l'avoit gardé jusqu'aux derniers tems chez les peuples appellés Hespéritains, dans la Cyrénaïque.

Ce conte avoit été adopté par tous ceux qui avoient écrit l'histoire de Cyrene, comme on peut le voir dans les Scholiastes de Pindare & d'Apollonius de Rhodes.

Ce qu'il y a de constant, c'est que le prétendu Triton étoit un Roi de cette contrée; que ce roi s'appelloit Eurypyle, & qu'il donna de bons avis aux Argonautes, pour le garantir des bancs de sable des Syrtes. Voilà tout le mystère; la prédiction qu'on lui fait faire n'ayant été inventée qu'après l'évènement; c'est-à-dire, lorsque les Grecs se furent établis dans cette partie de l'Afrique, & y eurent bâti des villes.

Les Argonautes, pour reconnoître le bienfait d'Eurypyle, lui firent présent du trépied dont nous avons parlé. Eurypyle les pria de différer leur

(*a*) Herod. L. IV. c. 178, 179. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 433. & *suiv*. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 393. & *suiv*.

départ, pour venir se reposer dans son palais; ou d'attendre du moins qu'il allât leur chercher les présens que tout hôte pieux & bienfaisant doit faire aux étrangers. Les Argonautes, impatiens de s'en retourner, refuserent ses offres. Eurypyle qui vouloit s'acquitter avec eux en quelque façon que ce fût, prit une motte de terre qu'il trouva sous sa main, & la leur présenta. Euphémus, qui commandoit à la proue du vaisseau, s'élança sur le rivage & reçut la motte de terre. D'autres disent qu'Eurypyle la lui donna préférablement aux autres Argonautes, parce qu'il étoit fils de Neptune comme lui; & que ce dieu destinoit dès-lors ses descendans à régner dans la Libye.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*a*) Ε'υρύπυλος, Prince qui avoit régné sur l'isle de Cos, selon Homère au second livre de l'Iliade. Madame Dacier dit que cet Eurypyle étoit fils de Neptune, & qu'il fut tué par Hercule, qui de sa fille Calciope eut Thessalus pere d'Antiphus & de Phidippe.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*b*) Ε'υρύπυλος fameux devin, qui suivit l'armée des Grecs au siege de Troye. On croit que c'est le même que Eurypyle fils d'Évémon, dont il est parlé ci-dessus.

EURYSACE, *Eurysaces*, (*c*) fils d'Ajax, empêcha son oncle Teucer de rentrer dans ses propres États, en lui en fermant les passages, lorsqu'il voulut y retourner après la mort de Télamon son pere. On dit que les Athéniens décernerent les honneurs divins à Eurysace.

EURYSTHÉE, *Eurystheus*, Ε'υρυσθεὺς, (*d*) fils de Sthénélus, roi de Mycenes dans le Péloponnèse, & petit-fils de Persée. Il étoit aussi petit-fils de Pélops par sa mere Nicippé, qui étoit fille de Pélops. Son pere ne devint seul possesseur du trône de Mycenes, que par la retraite d'Amphitryon, qui fut obligé de se retirer à Thebes, pour avoir tué son beau-pere. Cette circonstance fit naître Hercule dans cette ville, & le soumit à Eurysthée son cousin, qui vint au monde à peu près dans le même tems. D'autres à la vérité prétendent qu'Hercule ne fut assujetti à Eurysthée que par l'oracle de Delphes, qui voulut le punir du meurtre de ses enfans qu'il tua dans sa fureur, puisqu'il auroit pu se dispenser de se soumettre au roi de Mycenes, étant sous la protection de Créon dont il avoit épousé la fille.

Quoi qu'il en soit, c'est delà que sont venues les fables de la jalousie de Junon, qui avoit

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 184.
(*b*) Virg. Æneid. L. II. v. 114.
(*c*) Just. L. XLIV. c. 3.
(*d*) Pausf. pag. 61, 84. 282. Diod. Sicul. pag. 153. *& seq.* Just. L. II. c. 4. Homer. Iliad. L. XIX. v. 91. *& seq.* Herod. L. V. c. 39. L. IX. c. 26, 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 50. *& suiv.* T. VII. p. 11. *& suiv.*

retardé les couches d'Alcmene, pour donner le tems à Euryſthée de venir le premier au monde, & de commander à l'autre comme par droit d'aîneſſe. Homère raconte ce fait avec le merveilleux qu'il ſçait ſi bien joindre à ſes narrations. » Até, » ce démon de diſcorde & de » malédiction, fit autrefois ſentir ſon pouvoir à Jupiter même, quoiqu'il ſoit plus puiſſant que tous les hommes & » que tous les dieux? La déeſſe » Junon, quoique d'un ſexe inférieur à celui de Jupiter, » ſurprit ce dieu par ſes artifices le jour qu'Alcmene devoit mettre au jour le grand » Hercule dans la belle ville » de Thebes; car, Jupiter » ayant aſſemblé tous les dieux, » & leur ayant dit, en ſe glorifiant de ſa puiſſance: Dieux & » déeſſes, écoutez-moi, je veux » vous faire part de mes décrets; en ce même jour la » déeſſe Ilithye, qui préſide » aux accouchemens, va faire » voir la lumière à un homme » qui règnera ſur tous ſes voiſins, & ſur tous les hommes, » qui comme lui ſont iſſus de » mon ſang. Junon, frappée de » ces paroles, médite à l'inſtant une ſupercherie inſigne, » & lui répond: fils de Saturne, » vous nous tromperez & vous » n'effectuerez point la promeſſe que vous nous faites; » jurez-nous donc par le plus » inviolable de tous les ſermens, que celui qui commencera aujourd'hui à voir la lumière, règnera ſur ſes voiſins & ſur tous les hommes » qui ſont ſortis de votre ſang. » Elle dit, & Jupiter, qui ne » ſentit point la ruſe cachée » ſous ſes paroles, jura le plus » grand des ſermens, & ſe livra lui-même aux douleurs » qu'on lui préparoit; car, Junon, quittant les ſommets de » l'Olympe, deſcendit rapidement dans la ville d'Argos » en Achaïe, où elle ſçavoit » que la femme de Sthénélus » fils de Perſée, groſſe d'un » fils, étoit déjà dans le ſeptième mois. Auſſitôt elle la » fait accoucher quoiqu'elle ne » fût pas encore à terme, & retarde l'accouchement d'Alcmene, en ſuſpendant ſes douleurs; elle remonte en même » tems dans l'Olympe, & dit à » Jupiter: Pere des dieux & » des hommes, qui par vos » foudres ébranlez le ciel & la » terre, je viens vous annoncer une nouvelle, qui ſans » doute ne vous ſera pas déſagréable; il vient de naître » un homme qui doit règner ſur » tous ſes voiſins, c'eſt Euryſthée fils de Sthénélus, & petit-fils de Perſée. Il eſt iſſu » de votre ſang; ainſi il n'eſt » pas indigne de règner dans » Argos, & de jouir de la haute » fortune que vous lui avez » deſtinée. A ces mots, Jupiter » ſe ſentit pénétré de douleur, » & levant ſes mains invincibles, il prend la déeſſe de » malédiction par la tête, & » plein de dépit & de colère,

» il fait le plus grand des fermens, que jamais on ne la » verra reparoître dans l'Olympe & dans le séjour des immortels, & au moment même » il la précipite du palais étoilé. Cette pernicieuse déesse » tombe dans le malheureux séjour des hommes où elle exerce toutes ses fureurs, & ce » fut pour Jupiter un sujet de » chagrins & de peines, car il » vit long-tems son fils assujetti » aux ordres d'Eurysthée, & » obligé de soutenir tous les » travaux qu'il plut à ce tyran » de lui ordonner. « On sçait que ces travaux sont au nombre de douze, & qu'Hercule en sortit couvert de gloire, au lieu qu'Eurysthée s'étoit flatté que ce héros y succomberoit.

Après la mort d'Hercule, ses enfans demeurerent à Trachine chez le roi Céyx. Cependant, Hyllus & quelques autres de ses freres étant devenus grands, Eurysthée craignit qu'ils ne le chassassent du royaume de Mycenes qu'il possédoit; & il résolut de faire sortir de la Grece tous les enfans d'Hercule. Il manda donc au roi Céyx de bannir de son royaume les Héraclides, les enfans de Licymnius, Iolaüs & tous les Arcadiens qui avoient combattu sous Hercule; & qu'en cas qu'il ne le voulût pas faire, il lui déclareroit la guerre. Les Héraclides & ceux qui étoient de leur suite, voyant qu'ils n'étoient pas en état de soutenir la guerre contre Eurysthée, s'exilerent volontairement de Trachine. Ils allerent successivement dans plusieurs autres grandes villes très-puissantes, demandant qu'on voulût bien les agréer pour habitans. Mais, aucunes d'elles n'ayant osé le faire, les seuls Athéniens, guidés par leur équité naturelle, les reçurent volontiers. Ils leur assignerent pour demeure à eux & à toute leur suite Tricorynthe, qui étoit un des quatre quartiers de l'Attique, & appellée pour cette raison même Tétrapole. Quelque tems après, les enfans d'Hercule se trouvant forts & nombreux, & la gloire de leur pere leur enflant déjà le cœur; Eurysthée, qui les craignoit, mena contre eux une puissante armée. Mais, les Héraclides secourus par les Athéniens, & commandés par Iolaüs neveu d'Hercule, par Théfée & par Hyllus, vainquirent Eurysthée en bataille rangée, & lui tuerent un grand nombre de soldats. Eurysthée lui-même fut tué par Hyllus fils d'Hercule, son char s'étant rompu sous lui lorsqu'il s'enfuyoit; & tous ses enfans périrent dans cette bataille, l'an 1230 avant Jesus-Christ. Ainsi finit cette branche des successeurs de Persée; & la couronne de Mycenes, qui avoit demeuré longtems dans sa famille, passa dans celle de Pélops; Atrée son fils, gouverneur de Mycenes, s'en étant fait déclarer Roi après la mort d'Eurysthée.

EURYTANES, *Eurytanes*,

Ἐυρυτᾶνες, (a) peuple de Grece dans l'Étolie. Ce peuple, ſelon Thucydide, formoit la plus grande partie de la nation Étolienne. Strabon range auſſi les Eurytanes parmi les habitans de l'Étolie. Étienne de Byzance fait la même choſe; mais, les imprimés portoient de l'*Italie*, au lieu de l'Étolie, avant que Caſaubon eût averti de cette faute dans une de ſes notes ſur Strabon, L. X. p. 465.

Ulyſſe, après ſa mort, reçut les honneurs héroïques, & eut même un oracle dans le païs des Eurytanes, au rapport d'Ariſtote, cité par Tzetzès, ſur le vers 794 de Lycophron.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (b) roi d'Œchalie, fut pere d'Iolé. Hercule, étant devenu amoureux de cette jeune Princeſſe, la demanda en mariage à ſon pere. Euryte exigea du tems pour ſe déterminer. Hercule, qui prit cette réponſe pour un refus, emmena ſecrétement, pour ſe venger, les chevaux d'Euryte. Iphitus, fils de ce Prince, ſoupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter ſur une tour fort haute, & lui permit de porter ſes regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit. Mais, Iphitus ne les appercevant point, Hercule lui dit que c'étoit à tort & fauſſement qu'on l'accuſoit de les avoir dérobés, & là-deſſus il le jetta du haut de la tour en bas. D'autres prétendent qu'Hercule ſubjugua l'Œchalie, & enleva Iolé après avoir tué Euryte.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (c) l'un des Argonautes, que la plûpart des Anciens ont confondu avec Eurytion. On doit cependant les diſtinguer, & faire de cet Euryte un ſecond Argonaute, qu'aucun des Auteurs qui ont parlé de cette expédition n'a oublié. Il eſt vrai que dans Onomacrite, dans Apollonius & dans Pindare, on ne trouve qu'Eurytion; mais, comme ces trois Auteurs conviennent qu'il étoit fils de Mercure & d'Antianire, & frere d'Échion, il faut en conclure 1.° que c'eſt d'Euryte qu'ils ont voulu parler, 2.° que cet Euryte n'eſt pas le même qu'Euryte roi d'Œchalie, à qui Hercule ôta la vie.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (d) le plus cruel & le plus fameux des centaures qui ſe trouverent aux noces de Pirithoüs. Échauffé par le vin qu'il avoit pris, & par les beautés d'Hippodamie, il parut comme furieux, & ſon ivreſſe devint plus forte, & redoubla par ſon amour. Il ſe lève & renverſe

(a) Thucyd. pag. 237. Strab. p. 465. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 390.

(b) Diod. Sicul. pag. 165. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 56. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(c) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(d) Ovid. Métam. L. XII. c. 6, 7.

aussitôt la table ; il veut enlever Hippodamie & la prend par les cheveux. Les autres centaures le suivent, chacun se saisit de celle qui lui plaisoit davantage, ou que le hazard lui fit rencontrer la première. Les Lapithes aussitôt se lèvent & vont à leur secours ; & Thésée s'adressant à Euryte : » Quelle » fureur te transporte, lui dit- » il, d'attaquer Pirithoüs, & » durant ma vie & en ma pré- » sence ? Traître, je te ferai » ressentir que tu as en lui seul » offensé deux hommes qui sont » bien capables de se venger ! « Et afin de faire voir qu'il ne faisoit pas de vaines menaces, il écarte ceux qui s'opposent à ses efforts, & arrache Hippodamie d'entre les mains de ce furieux. Euryte ne répondit rien à Thésée, & en effet, il lui étoit impossible de défendre par les paroles une action si détestable ; mais, il voulut se jetter sur lui, & commetre un nouveau crime par une vengeance si injuste. Thésée s'en détourna adroitement ; & ayant apperçu par hazard un grand vase antique à figures relevées en bosses, qui étoit assez près de lui, il en donna un si grand coup sur la tête d'Euryte, qu'il le renversa par terre, où il commença à se débattre, & à jetter tout ensemble par la bouche, & par sa plaie, le sang, le vin & la cervelle.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*a*) fils, ou, suivant d'autres, neveu d'Augée. Un jour qu'il étoit allé à la tête d'une troupe d'Éléens, célébrer une fête de Neptune vers l'isthme de Corinthe, il fut attaqué à l'improviste par Hercule, & tué par ce héros près de Cléones, dans l'endroit même où l'on éleva depuis un temple en l'honneur du vainqueur.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*b*) un des géans qui firent la guerre aux dieux. Celui-ci attaqua Hercule, & fut tué par ce héros avec une branche de chêne.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*c*) fils de Mélanée, fut honoré du titre de héros. On faisoit tous les ans la fête de son anniversaire à Œchalie. Il y a tout lieu de présumer que cet Euryte est le même qu'Euryte roi d'Œchalie, duquel il est parlé ci-dessus.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*d*) fils d'Actor, fut pere de Thalpius, l'un des capitaines Grecs qui allerent au siege de Troye.

EURYTION, *Eurytion*, (*e*) Εὐρυτίων, est compté au nombre de ceux qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier à Calydon.

EURYTION, *Eurytion*, (*f*)

(*a*) Diod. Sicul. pag. 166. Pauf. p. 111.

(*b*) Myth. par M. l. Abb. Ban. Tom. III. p. 278.

(*c*) Pauf. p. 221, 267, 279.

(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 128.

(*e*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.

(*f*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 86.

Εὐρυτίων, l'un des Argonautes, se trouve dans la liste d'Apollonius & dans celle de Valérius Flaccus. Plusieurs Anciens ont confondu cet Eurytion avec Euryte ; mais, il paroît qu'on doit les distinguer. *Voyez* Euryte.

EURYTION, *Eurytion*, Εὐρυτίων, centaure, qu'Ovide nomme Euryte, & qui, selon ce Poëte, périt aux noces de Pirithoüs, dans sa querelle avec les Lapithes. Mais, selon d'autres, Eurytion en fut quitte pour quelques blessures, comme on peut le voir dans l'article suivant.

ERYTION, *Eurytion*, (*a*) Εὐρυτίων, autre centaure, qui fut tué par Hercule, pour avoir voulu forcer Hippolyte fille de Dexamene. Bacchylide distingue ce centaure de celui dont il est parlé dans l'Odyssée. Mais, on croit que cette distinction est absolument inutile, parce que le centaure dont l'Odyssée fait mention, ne mourut point lors de sa querelle avec les Lapithes, qui se contenterent de lui couper le nez & les oreilles. Si l'on accorde une fois cette vérité, il sera bien aisé de concevoir comment Hercule & Eurytion ont pu se rencontrer ensemble dans l'Achaïe. Pour en être persuadé, il ne faut que lire avec quelque attention le passage d'Homère. Rien n'est moins équivoque que ce passage. Homère y dit en termes formels, que le centaure ne perdit point la vie en cette occasion ; & il est étonnant que Properce ait écrit, aussi bien que Bacchylide, que le malheureux Eurytion fut immolé à la juste vengeance des héros qui accompagnoient Pirithoüs.

Tu quoque, ô Eurytion, vino centaure peristi.

Au reste, ces sortes de méprises ne laissent pas de se rencontrer quelquefois même dans les Auteurs dont la réputation paroît la mieux établie du côté de l'exactitude.

EURYTION, *Eurytion*, (*b*) Εὐρυτίων, l'un de ceux qui se présenterent pour le combat de l'arc, aux jeux funebres qu'Énée donna en Sicile pour honorer la mémoire de son pere Anchise. On avoit attaché pour but au haut d'un mât, une colombe liée par le pied avec une ficelle. Le premier des concurrens qui tira, ne fit qu'effrayer l'oiseau. Le second ne l'atteignit point non plus, il coupa seulement la ficelle ; & la colombe en liberté s'envole, & fuit dans les nues. Soudain Eurytion, qui tenoit sa flèche toute prête, invoque son frere Pandare. Il suit des yeux l'oiseau fugitif, fait partir son dard, & l'atteint. La colombe perd la vie au milieu des airs, & en tombant rapporte le trait qui l'a percée.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 166. Mém. de l'Acad. des Inscript & Bell. Lett. T. V. p. 158, 159.

(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 495. *& seq.*

EURYTION, *Eurytion*, (*a*) Εὐρυτίων, habile orfeyre, dont Virgile fait mention dans le dixième livre de l'Énéide.

EURYTION, *Eurytion*, (*b*) Εὐρυτίων, ministre de la cruauté de Géryon, fut tué par Hercule.

EURYTION, *Eurytion*, (*c*) Εὐρυτίων, fils de Soüs, succéda à son pere au royaume de Sparte. Il laissa un fils, nommé Prytanis, qui fut son successeur.

Quoique Soüs fût en bien plus grande estime que son fils parmi les Spartiates, ils ne nommerent pas cependant sa maison de son nom, mais de celui d'Eurytion, car ils l'appellerent *la maison des Eurytionides*; & cela vient sans doute de ce que cet Eurytion fut le premier qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu la puissance absolue des Rois; relâchement qui produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causerent des maux infinis pendant longtems. Car, le peuple devint si insolent, que si les Rois qui lui succéderent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr; & si par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, ils attiroient le mépris de ces rebelles, de manière que tout étoit en désordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix. Cela avança même la mort du Roi, pere de Lycurgue; car, ayant voulu séparer des gens qui se battoient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut, laissant le royaume à son fils aîné Polydecte.

EURYTIONIDES, *Eurytionidæ*, Εὐρυτιωνίδαι, (*d*) nom d'une illustre famille de Sparte, ainsi nommée d'Eurytion. *Voyez* Eurytion.

EURYTIONTIDES, *Eurytiontidæ*, Εὐρυτιωντίδαι, (*e*) la même famille que Plutarque appelle ailleurs Eurytionides. *V.* Eurytionides.

EURYTIS, *Eurytis*, la même qu'Iolé fille d'Euryte. *Voyez* Iolé.

EURYTOMENE, *Eurytomena*, (*f*) nom donné par quelques-uns à la mere des Graces, que le plus grand nombre appelle Eurynome.

EUSEBÈS, *Eusèbes*, (*g*) nom que les Anciens donnoient à une sorte de pierre précieuse. On dit qu'il y avoit dans un temple de Tyr, un siege pour le dieu Hercule, qui étoit tout de cette pierre précieuse.

EUSÉBIE, *Eusebia*, Εὐσέβεια, nom que les Grecs donnoient à la déesse Piété. *Voyez* Piété.

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 499.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 208.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 40. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 98, 99.

(*d*) Plut. T. I. p. 40, 796.

(*e*) Plut. T. I. p. 447.

(*f*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.

(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 95.

EUSSORUS, *Eussorus*, (*a*) Εὔσσωρος, fut pere d'Acamas qui passoit pour le plus brave & le plus terrible des Thraces.

EUSTOCHIUS, *Eustochius*, Εὐστόχιος, (*b*) natif de Cappadoce, vivoit du tems de l'empereur Constant, dans le quatrième siecle. Il composa un livre des antiquités de son païs & des autres nations, comme nous l'apprenons de Suidas.

EUSTYLE, *Eustylus*, (*c*) terme d'architecture. C'est une espèce d'édifice, dont les colomnes sont placées à la distance la plus convenable l'une de l'autre; l'intervalle entre les deux colomnes étant précisément deux diametres & un quart d'une colomne, excepté celles qui sont dans le milieu des faces devant & derrière, qui sont éloignées les unes des autres de trois diametres.

Ce mot est Grec & composé de εὖ, *benè*, bien, de στύλος, *columna*, colomne.

L'Eustyle tient le milieu entre le picnostyle & l'aréostyle.

Vitruve observe que l'Eustyle est, de toutes les manières de placer les colomnes, celle qu'on approuve le plus, & qu'elle surpasse toutes les autres en commodité, en beauté & en force.

EUTÉE, *Eutæa*, Εὐταία, (*d*) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, selon Étienne de Byzance. Il est fait mention de cette ville dans Xénophon, qui nous apprend qu'elle étoit située sur les frontières du païs. Agésilaüs, s'en étant emparé, n'y trouva que les vieillards, les femmes & les enfans, parce que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, servoient dans les troupes des Arcadiens. Néanmoins, il ne nuisit en aucune manière à cette ville; si ses soldats avoient besoin de quelque chose, ils étoient obligés de l'acheter. Il s'appliqua même à faire réparer les murs, pendant le séjour qu'il y fit.

EUTERPE, *Euterpe*, (*e*) Εὐτέρπη, l'une des neuf muses, est regardée comme l'inventrice de la flûte. C'étoit elle qui présidoit à la musique.

Sur les monumens, Euterpe a un masque à son côté gauche, & une massue à la main droite. Elle a inventé la tragédie, ce que signifie le masque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une médaille, ne s'observe pas ailleurs. Elle tient la massue d'Hercule, peut-être parce que la tragédie représente les héros, entre lesquels Hercule est le plus illustre; d'autres assurent que la massue marque Thalie. Ils croient aussi que c'est Thalie qui a la double tête. Spon, qui a publié un beau marbre qui représente

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 8.

(*b*) Suid. T. I. p. 1097.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 50, 115.

(*d*) Xenoph. pag. 604.

(*e*) Horat. L. I. Ode 1. v. 33. Diod. Sicul. pag. 150. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 226.

les Muses, les a quelquefois confondues.

Euterpe, selon Diodore de Sicile, fut ainsi nommée à cause du plaisir que la poësie sçavante procure à ceux qui l'écoutent. Ce mot est composé de εὖ, *benè*, & τέρπω, *delecto*.

EUTERPE, *Euterpe*, (*a*) Εὐτέρπη, nom que Phanias donne à la mere de Thémistocle, qui, selon cet Auteur, étoit de Carie.

EUTHÉNIE, *Euthenia*, (*b*) Εὐθηνία, nom que les Grecs donnoient à l'Abondance, qui fut personnifiée par les Anciens. On a pris pour l'Abondance une figure de femme couronnée de feuilles, qui tient de la main droite la corne d'abondance, & s'appuie de la gauche sur un de ces grands vases de terre dont on se servoit anciennement pour garder le vin ou d'autres liqueurs. Sur une médaille de Trajan, elle est représentée assise, ayant deux cornes d'abondance, une de chaque côté. Elle répand abondamment des grains dans une médaille d'Héliogabale. Elle verse aussi tout ce qui est dans la corne d'abondance dans une de Balbin, & dans deux autres de Dece & de Numérien. Elle est représentée assise dans un revers d'Antonin le Pieux, où elle a sur la tête la fleur du lotus, espèce de lis, qui est la marque d'Isis ; elle tient d'une main la corne d'abondance, & de l'autre des épis & des pavots, comme la déesse Cérès.

EUTHETION, *Euthetion*, Εὐθετίων, (*c*) Cydathénéen, dont parle Démosthène dans une de ses harangues. C'est dans celle qui fut prononcée contre Nééra.

EUTHIPPE, *Euthippus*, (*d*) Εὔθιππος, Athénien du bourg d'Anaphlyste. On lit dans Plutarque, que Cimon, obligé de se retirer au moment qu'on alloit livrer bataille à l'ennemi, s'adressa, avant que de partir, à Euthippe & à quelques autres de ses compagnons qui étoient les plus soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens, & les conjura de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon injuste qui les déshonoroit. Ces braves gens, qui étoient au nombre de cent, excités par ces paroles, lui demanderent son armure complete qu'ils placerent au milieu de leur bataillon ; & se serrant en un gros, ils soutinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 111.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 315.
(*c*) Demosth. Orat. in Neær. p. 866.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 489.

EUTHYCRATE, *Euthycrates*, Ἐυθυκράτης, (*a*) capitaine Olynthien. De concert avec Lasthene, il livra sa patrie aux Macédoniens. Ces deux capitaines étoient les premiers & les plus considérables d'entre les habitans d'Olynthe.

EUTHYCRATE, *Euthycrates*, Ἐυθυκράτης, (*b*) fameux sculpteur, natif de Sicyone, fils & disciple de Lysippe, imita son pere dans l'exacte observation des règles de la sculpture; & il aima mieux s'attacher scrupuleusement à la correction, qu'aux agrémens & à l'élégance. Il fit à Delphes deux grandes & belles statues, l'une d'Hercule, & l'autre d'Alexandre. Une grande chasse de Thespis & des Thespiades étoit encore de sa façon. Il fit aussi plusieurs figures de Médée dans son char à quatre chevaux; plusieurs représentations de meutes de chiens; & un grouppe d'un combat à cheval qui fut mis à l'entrée de l'antre où se rendoient les oracles de Trophonius. Il eut pour disciple Tisicrate, qui eut la réputation d'avoir mieux imité Lysippe qu'Euthycrate même, qui étoit son fils.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Ἐυθύδημος, (*c*) Philosophe, qui s'entretient avec Socrate, dans le quatrième livre des choses mémorables de Xénophon.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 538. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.
(*b*) Plin T. II. p. 649, 653, 657.
(*c*) Xenoph. p. 791. & *seq.*

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Ἐυθύδημος, (*d*) tyran de Sicyone. Pausanias en parle ainsi: » Après la mort de Cléon, » les principaux de la ville eu» rent une si furieuse passion de » dominer, que l'on y vit deux » tyrans tout à la fois, sçavoir » Timoclidas & Euthydeme. » Le peuple les ayant chassés, » donna le gouvernement à Cli» nias pere d'Aratus. « Plutarque, dans la vie d'Aratus, dit que le peuple fit choix de Timoclidas & de Clinias pour leur donner le gouvernement de l'État.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Ἐυθύδημος, (*e*) roi de la Bactriane. Ce royaume avoit été usurpé sur l'empire de Syrie par Théodote I, qui le laissa à son fils du même nom que lui. Théodote II fut dépossédé par Euthydeme, qui étoit un homme brave & prudent, & qui soutint long-tems la guerre contre Antiochus le Grand. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactriane; la valeur & la vigilance d'Euthydeme qui la défendoit, les rendirent inutiles. Antiochus se lassa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il reçut donc les ambassadeurs d'Euthydeme, qui lui représenterent, que la guerre qu'il faisoit à leur maître

(*d*) Paus p. 99.
(*e*) Strab. pag. 515, 516. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 448, 449.

n'étoit point juste ; qu'il n'avoit jamais été son sujet, & que par conséquent, il ne devoit point s'en prendre à lui si d'autres s'étoient révoltés contre lui ; que la Bactriane avoit secoué le joug de l'empire de Syrie sous d'autres chefs long-tems avant lui ; qu'il étoit entré en possession de cet État par droit de conquête sur les descendans de ces chefs de la révolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuerent aussi que les Scythes, voyant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, se disposoient à venir fondre sur la Bactriane ; & que s'ils s'obstinoient à se la disputer, il pourroit aisément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux. Cette considération frappa Antiochus, qui s'ennuyoit fort de la lenteur infructueuse de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydeme envoya son fils à Antiochus. Il le reçut fort bien, & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, & sur l'air de majesté qui règnoit dans toute sa personne, qu'il étoit digne de règner, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son pere le nom de Roi. Les autres articles du traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les sermens ordinaires.

Il y en a qui donnent pour successeur à Euthydeme son fils Ménandre ; mais, d'autres nomment son fils Démétrius, & disent que se trouvant trop jeune pour succéder à son pere, il ne posséda la couronne qu'après la mort de Ménandre qu'ils font son oncle.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθύδημος, Philosophe Péripatéticien. *Voyez* Eucrate Philosophe.

EUTHYDIQUE, *Euthydicus*, Εὐθύδικος, jeune homme de Chalcis, étoit grand ami de Damon. *Voyez* Damon.

EUTHYDIQUE, *Euthydicus*, Εὐθύδικος, (*a*) médecin, dont il est parlé dans une harangue de Démosthène.

EUTHYME, *Euthymus*, (*b*) Εὔθυμος, athlete fameux par les victoires qu'il remporta dans les combats du Pugilat, & par ses autres aventures.

Il étoit de ces Locriens d'Italie qui habitoient vers le promontoire de Zéphyrium ; son pere se nommoit Astyclès ; mais, dans le païs, on disoit qu'Euthyme étoit fils du fleuve Cécine, qui séparoit le territoire des Locriens de celui de Rhégium. Il remporta le prix du Pugilat en la soixante-quatorzième Olympiade ; mais, l'Olympiade suivante, il n'eut pas le même bonheur ; car, Théagene de Thase ayant voulu disputer le prix du Pugilat & le

(*a*) Demost. Orat. in Bœot. p. 1012.

(*b*) Pauf. p. 354. & seq. Plin. Tom. I. p. 402.

prix du Pancrace aux mêmes jeux, eut à la vérité l'avantage au Pugilat sur Euthyme; mais, il ne put remporter le prix du Pancrace, parce qu'il avoit épuisé ses forces contre cet antagoniste. Comme il sembloit n'avoir disputé le prix du Pugilat que pour en priver Euthyme & pour lui nuire, les directeurs des jeux le condamnerent à un talent d'amende envers Jupiter, & à un talent envers Euthyme. Théagene, en la soixante-sixième Olympiade, satisfit à Jupiter; & pour réparer le tort qu'il avoit fait à Euthyme, au lieu de lui payer un talent, il s'abstint du Pugilat, ce qui fit qu'Euthyme en rapporta le prix cette même Olympiade & la suivante. Pythagore de Rhégium le mit en bronze, & c'étoit une statue admirable. Euthyme passa ensuite en Italie, où il combattit contre un héros; voici comme on raconte cette aventure.

Ulysse, s'en retournant en Grece après la prise de Troye, erra long-tems sur la mer; battu par la tempête, il fut obligé de relâcher en plusieurs ports de Sicile & d'Italie, & nommément à Témesse, où il aborda avec ses vaisseaux. Là un de ses compagnons, dans le vin & dans la débauche, fit violence à une jeune fille, & la déshonora. Les habitans, pour venger cet attentat, lapiderent le Grec. Ulysse, sans se mettre en peine de ce qui étoit arrivé, ne songea qu'à partir & mit à la voile. Depuis cet accident, les manes de l'étranger ne cesserent de tourmenter ces pauvres habitans, & n'épargnant aucun âge, ils portoient la désolation dans toutes les familles; de sorte que ce malheureux peuple étoit sur le point d'abandonner Témesse. Mais, ayant consulté l'oracle d'Apollon, la Pythie ordonna aux habitans de rester dans leur ville, & de tâcher seulement d'appaiser les manes du héros, en lui consacrant un temple avec une portion de terres, & en lui dévouant tous les ans une jeune vierge, la plus belle qu'ils pussent trouver; ayant pratiqué cela, ils furent délivrés de la persécution qu'ils souffroient. Euthyme se trouvant par hazard à Témesse, justement dans le tems que l'on alloit faire ce cruel sacrifice au Génie du héros, informé de ce que c'étoit, il demanda à entrer dans le temple. Là il apperçoit une belle personne dans l'appareil d'une victime; à cette vue, il est attendri, d'abord la compassion agit, puis l'amour; cette jeune personne lui promet sa foi s'il peut la délivrer. Euthyme l'entreprend, il combat le Génie, & remporte sur lui une si belle victoire, que le Génie, honteux de sa défaite, quitte le païs & va se précipiter dans la mer. Les habitans de Témesse, redevables de leur salut au courage d'Euthyme, célébrerent ses noces avec beaucoup de pompe & d'allégresse. On ajoû-

re qu'Euthyme parvint à une extrême vieillesse, & qu'il disparut tout à coup, sans payer le tribut à la nature comme les autres hommes.

Pline parle autrement. Il dit qu'Euthyme eut les honneurs divins, & de son vivant, & après sa mort; qu'on lui avoit érigé deux statues, l'une en son païs, l'autre à Olympie; & que toutes les deux en un même jour furent frappées de la foudre; évènement, dit-il, que Callimaque trouvoit fort surprenant. Mais moi, ajoûte-t-il, j'admire bien plus les dieux, d'avoir souffert que cet athlete usurpât un culte & des honneurs qui ne sont dûs qu'à eux.

EUTHYMUS, *Euthymus*, Εὔθυμος, (a) général de la cavalerie d'Icétas, roi des Léontins, fut pris dans la ville des Léontins, & mené à Timoléon, pieds & mains liés, par ses propres soldats. Quoique fort distingué à la guerre, par son courage & par sa valeur, Euthymus ne put obtenir miséricorde, à cause d'une raillerie qu'on l'accusoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car, on prétend que, lorsque les Corinthiens se mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Léontins dans un discours public: *Que ce n'étoit pas une chose bien redoutable ni bien terrible, que des femmes Corinthiennes, quittant leurs maisons, se missent aux champs.*

Ce mot est une espèce de parodie d'un vers de la Médée d'Euripide, où cette princesse dit, vers 24:

Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξῆλθον δόμων,
Μή μοί τι μέμψησθε.

Femmes de Corinthe, si je suis sortie de ma maison, ne me le reprochez pas. Euthymus en détourne plaisamment le sens; de Κορίνθιαι γυναῖκες, qui est un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominatif, *les femmes de Corinthe*, & du mot ἐξῆλθον, qui est la première personne du singulier de l'Aoriste, *je suis sortie*; il en fait la troisième personne du pluriel, *sont sorties*. Cette parodie coûta cher à Euthymus. Tant il est vrai que la plûpart des hommes sont plus sensibles aux injures qu'aux actions, & supportent plus difficilement le mépris que la perte. Car, que les ennemis emploient les voies de fait, cela est pardonnable à cause de la nécessité; mais, les injures & les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & personnelle, ou d'une insigne méchanceté.

EUTHYNUS, *Euthynus*, (b) Εὔθυνος, célebre lutteur, dont Démosthène fait mention dans sa harangue contre Midias.

EUTONIUS, *Eutonius*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EUTONSUS, *Eutonsus*, au-

(a) Plut. T. I. p. 252.

(b) Demosth. Orat. in Midi. pag. 614

tre nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EUTRAPÉLUS, *Eutrapelus*, (*a*) ami de M. Antoine. Cicéron, voulant écrire à ce dernier, adressa sa lettre à Eutrapélus, afin qu'il la lui remît.

EUTRAPÉLUS, *Eutrapelus*, (*b*) certain personnage, dont parle Horace. Quand Eutrapélus, dit-il, vouloit rendre un mauvais service à quelqu'un, il lui donnoit de beaux habits; & voici comme il raisonnoit: quand cet homme se verra brillant, dans l'abondance, il changera d'idées, il prendra un autre train; il vivra dans la mollesse, oubliera ses devoirs, se livrera au plaisir, empruntera à usure; & il finira par être gladiateur, ou valet de jardinier.

EUTRÉSIS, *Eutresis*, (*c*) Εὔτρησις, ville de Grece dans la Béotie, selon Homère. Elle étoit d'une antiquité fort reculée, puisqu'elle est comptée au nombre de celles qui envoyerent leurs habitans au siege de Troye. Du tems de Strabon, ce n'étoit qu'un petit village, qui appartenoit aux Thespiens. On dit que Zéthus & Amphion y demeuroient, avant qu'ils eussent pris en main les rênes du gouvernement de Thebes.

EUTROPE, *Eutropius*, (*d*) Historien qui a vécu dans le quatrième siècle de l'Ére Chrétienne. Il étoit du même païs que Jule Ausone, c'est-à-dire, ou de Bordeaux, ou de quelque autre endroit d'Aquitaine, du côté de Bazas. Symmaque, ami particulier d'Eutrope, confirme ce sentiment, en disant qu'il avoit des terres contigues à celle du consul Ausone, fils de Jule. On voit par-là qu'Eutrope fleurissoit en même tems qu'Ausone le fils, qui étoit un de ses admirateurs, & du fameux Symmaque, dont nous avons un recueil de lettres. C'est ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous apprend Marcel le médecin, qui écrivoit au commencement du cinquième siecle.

Eutrope dit lui-même qu'il suivit la profession des armes sous Julien, & qu'il se trouva avec lui à la guerre de Perse, où cet Empereur perdit la vie. On ignore quel rang Eutrope obtint dans les armées, & à quels honneurs il fut élevé dans la suite. Il est néanmoins certain qu'il exerça des charges considérables. Marcel le médecin dit qu'il fut élevé à de grands honneurs, sans les spécifier. On lui donne, à la tête de quelques éditions de ses ouvrages, le titre de *Clarissime*, qui étoit celui des Sénateurs. Il paroît qu'après la mort de Julien & de Jovinien, dont le règne fut de peu de durée, Eutrope suivit la

(*a*) Cicer. ad T. Pom. Attic. L. XV. Epist. 8.

(*b*) Horat. L. I. Epist. 18. v. 31. & *seq.*

(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 9. Strab. pag. 411.

(*d*) Suid. Tom. I. pag. 1099. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 306.

cour ou l'armée de Valens. Ce fut en effet à la priere de cet Empereur, qu'il composa l'abrégé de l'histoire que nous avons de lui. Voilà tout ce qu'on a de certain sur cet Historien.

Marcel le médecin dit qu'Eutrope avoit écrit sur la médecine, quoiqu'il ne fût pas médecin; & Suidas dit qu'il laissa divers écrits. Le plus connu, & l'unique qui nous reste de lui, est un abrégé de l'Histoire Romaine divisée en dix livres, que l'on regarde comme un ouvrage des plus parfaits en ce genre. Du tems de Charlemagne, Winfroy, diacre d'Aquilée, ayant entrepris de le retoucher, le fit de manière qu'il en renversa toute l'économie. Il en retrancha beaucoup de choses, en transposa beaucoup d'autres, & y en ajoûta encore davantage de son crû. Il ne se contenta pas de retoucher ainsi les dix livres d'Eutrope, il entreprit encore de les continuer. On a recueilli sa continuation, dont on a fait huit livres, qui conduisent jusqu'à l'empereur Léon l'Isaurien, & à la déposition de saint Germain, patriarche de Constantinople, après les premières années du huitième siècle. A l'exemple de Winfroy, Landulphe Sagax, ou un autre Auteur inconnu, entreprit aussi de continuer cette histoire, & y fit des additions qui vont jusqu'à l'an de J. C. 806. L'ouvrage ainsi refondu & augmenté contient vingt-quatre livres, & porte le titre d'*Histoire mêlée.* Il fut imprimé séparément à Paris en 1531; & à Basle en 1569, & depuis en différens recueils.

Dans le seizième siècle, divers Critiques s'occuperent à rendre à Eutrope sa première pureté. Élie Vinet en donna la première édition, ainsi rétablie en 1553, à Poitiers. Il y en a eu depuis un grand nombre d'éditions, pour le détail desquelles nous renvoyons à l'Auteur cité plus bas, aussi bien que pour différentes traductions qu'on en a faites. Nous indiquerons seulement une très-belle traduction Françoise donnée avec des notes en 1717, par M. l'abbé Lezeau. D. Rivet, hist. littér. de la France, T. I. seconde partie, p. 220-231.

Fabricius, dans sa bibliotheque Latine, tom. I. liv. 3. donne à Eutrope le prénom de Flavius, sur le témoignage de Charles Sigonius & Balthasar Boniface; mais, ce prénom ne se trouve pas dans les éditions d'Eutrope qui ont précédé ces deux Sçavans, non plus que dans les meilleurs manuscrits; Fabricius convient lui-même de l'un & de l'autre. Il conjecture aussi que Suidas auroit pu appeller Eutrope Italien, parce qu'il a écrit en Latin, & qu'ainsi on auroit eu tort de le croire sur ce témoignage, véritablement Italien de nation.

EUTROPIE, *Eutropia*, (a)

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 161, 243, 268, 343.

fut mariée à Maximien Hercule, & en eut Maxence. Il est vrai que quelques Écrivains ont jetté des soupçons sur la légitimité de la naissance de ce Prince, en disant qu'il n'étoit pas fils de Maximien Hercule, mais un enfant supposé par Eutropie, que des politiques avoient engagée à ce crime. Cette Princesse, après la mort de son mari, embrassa le christianisme, & voyagea ensuite dans la Palestine, par dévotion pour les lieux saints.

EUTROPIUS, *Eutropius*, (*a*) Prince qui tenoit un rang distingué dans la nation des Dardaniens, épousa Claudia fille de Crispus. De ce mariage naquit Constance Chlore, pere du grand Constantin.

EUTYCHE, *Eutychus*, nom de celui à qui est dédié le troisième livre des fables de Phedre. Ce n'est pas un nom Romain, & on ne sçait pas précisément qui étoit cet Eutyche. Phedre fait entendre qu'il avoit dans la République un emploi considérable, qui l'obligeoit à donner audience à bien des gens, & qui ne lui laissoit pas un moment de tems à lui. On peut conjecturer néanmoins que c'étoit un affranchi d'Auguste, qui s'étoit conservé sous le règne de Tibere; car, Phedre en use assez familièrement avec lui, & d'une manière à faire croire que leur liaison n'étoit pas nouvelle, & qu'ils pouvoient bien avoir appartenu à un même maître. La plûpart des esclaves ou des affranchis d'Auguste avoient des noms Grecs, comme Phedre, Cosmus, Enceladus, Diomede, Thallus, & les deux qui écrivirent son testament, Polybius & Hilarion, &c. Un étranger comme Eutyche, dont le nom est Grec aussi, ne se seroit pas tant avancé, sans une protection toute particulière du Prince; & l'histoire nous apprend qu'Auguste en usoit bien & généreusement à l'égard de ceux qui étoient à son service, & qu'il leur donnoit part aux honneurs. *Multos libertorum, in honore & usu maximo habuit*, dit Suétone. Le nom d'Eutyche, avec la qualité d'affranchi, se trouve dans quelques inscriptions antiques.

EUTYCHES, *Eutyches*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

EUTYCHÈS [DOMITIUS], *Domitius Eutyches*. *Voyez* Domitia Eutychia.

EUTYCHIDAS, *Eutychidas*, Εὐτυχίδας; (*b*) historien Grec, cité par Plutarque dans la vie de Lycurgue.

EUTYCHIEN, *Eutychianus*, Εὐτυχιανὸς, (*c*) affranchi des Césars, se joignit à Gannys gouverneur du jeune Héliogabale, pour le faire proclamer Empereur. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caractères très-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 159.
(*b*) Plut. T. I. p. 40.
(*c*) Dio. Cass. pag. 888, 910. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 199. & *suiv.*

différens, étoient l'un & l'autre puissans en intrigues. Ils échaufferent les esprits des soldats de la légion campée près d'Émese, & ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu, ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils disoient être son pere; & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & salué Empereur.

Ce Prince accorda ensuite toute sa faveur & toute sa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon & farceur de profession, en sorte que le surnom même lui en fut donné, & qu'on le désignoit aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en Grec *Farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités & d'honneurs. Il le fit préfet du Prétoire, Consul avec lui, &, ce qui étoit sans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ses semblables.

Eutychien, voyant que la princesse Mœsa avoit la principale autorité dans l'esprit du Prince, chercha à lui plaire & à gagner ses bonnes graces, afin de se conserver toujours lui même dans les dignités où on l'avoit élevé, & de monter à de plus hautes, s'il étoit possible. Mœsa fut celle qui porta Héliogabale à adopter son cousin Alexien. Cette Princesse habile prévoyoit qu'un Prince aussi léger & aussi extravagant que son petit-fils, ne règneroit pas long-tems & auroit une triste fin. C'est pour cela que pour sa sûreté & pour celle de sa maison, elle lui persuada d'adopter son cousin & de le faire César, quoiqu'il ne fût alors âgé que de douze ou treize ans; & Eutychien ne manqua pas de paroître approuver son ambition & ses desseins, parce qu'il ne vouloit pas se voir privé de ce qu'il possédoit, au cas qu'Héliogabale vint à périr.

EUTYCHIEN, *Eutychianus*, Εὐτυχιανὸς, Grammairien, qui vivoit dans le quatrième siècle, du tems de Constantin le grand, écrivit quelques traités de la dédicace de Constantinople; ce qu'on peut receuillir de ce qu'en a marqué Georges Codin, *in Select. de origin. Constant.* Agathyas fait mention d'un autre Eutychien qu'il nomme le *jeune.*

EUTYCHUS, *Eutychus*, (a)

(a) Cicer. Orat. pro Sext. Rosc. Amer. c. 26.

Eὐτυχος, fils du poëte Cécilianus, demeuroit à la maison de campagne de son pere; au lieu que son frere Chérestrate étoit toujours à la ville avec Cécilius Statius. Ce n'est pas à dire pour cela qu'Eutychus fût moins estimé de son pere. Au contraire, ce vieillard tenoit auprès de lui celui de ses fils qu'il aimoit le moins, & faisoit rester à la campagne, pour prendre soin de ses biens, celui qu'il aimoit le plus.

EUTYCHUS, *Eutychus*, Εὔτυχος. (*a*) Un jour Octavien, en sortant de sa tente à la pointe du jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, sur son chemin un homme qui conduisoit un âne. Il lui demanda son nom. Cet homme l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appelloit Eutychus [heureux], & que son âne avoit nom Nicon [vainqueur]. C'est pourquoi, lorsque dans la suite il fit orner cet endroit des becs des galères prises, il y fit élever deux statues de bronze, l'une du bon homme, & l'autre de son âne.

EUTYCHUS, *Eutychus*, Εὔτυχος. (*b*) nom de ce jeune homme de la ville de Troade, qui s'étant trouvé avec les autres disciples au lieu où saint Paul étoit, & s'étant assis sur une fenêtre pendant que l'Apôtre prêchoit, s'endormit, & tomba d'un troisième étage dans la rue. Saint Paul étant descendu, se coucha sur lui, l'embrassa, & dit aux freres: *Ne craignez point, son ame est en lui*; & il le leur rendit vivant.

EUTYCLÉS, *Eutycles*, (*c*) Εὐτυκλῆς, Athénien qui accusa Aristocrate d'avoir violé les loix. Cet Aristocrate est celui contre lequel Démosthène prononça une de ses harangues.

EUXÉNUS, *Euxenus*, (*d*) Εὔξενος, capitaine Grec, qu'Agésilaüs laissa dans l'Asie mineure avec quatre mille hommes, pour défendre & retenir dans le devoir les villes de cette contrée.

EUXÉNUS, *Euxenus*, (*e*) Εὔξενος, philosophe Pythagoricien, conformoit peu sa conduite aux maximes de sa secte; car, Pythagoricien dans la spéculation, il vivoit en vrai Épicurien. Il donna des leçons au célebre Apollonius de Tyanes.

EUXIN [Le Pont], *Pontus Euxinus*, Πόντος Εὔξεινος. *Voyez* Pont Euxin.

EUXITHÉE, *Euxitheus*, (*f*) Εὐξίθεος, Éléen, qui est mis par Démosthène au nombre des traîtres de leur patrie.

EUXITHÉE, *Euxitheus*, (*g*) Εὐξίθεος, certain Athénien en faveur duquel Démosthène prononça sa harangue contre Eubulide.

(*a*) Plut. T. I. p. 946.
(*b*) Actu. Apost. c. 20. v. 9, 10.
(*c*) Demosth. Orat. in Aristocr. pag. 761.
(*d*) Xenoph. p. 513.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 107.
(*f*) Demosth. Orat. de Coron. p. 521.
(*g*) Demosth. Orat. in Eubulid. pag. 882. & *seq.*

Euxithée étoit accusé de n'être point né de pere & mere Athéniens. Démosthène prouve le contraire, & fait voir que si la mere d'Euxithée a vaqué à des travaux mercénaires, elle y a été contrainte par son indigence. Démosthène s'étend là dessus, ainsi que sur d'autres objets, comme on peut le voir dans sa harangue.

E V

EVYUS, *Evyus*, (*a*) est un surnom fort ordinaire de Bacchus, pris de ce qu'ayant une fois tué un Géant, Jupiter son pere s'écria : *Evyus*, ô mon fils.

E X

EX, *Æx*, (*b*) nom que Pline donne à un écueil de la mer Égée, entre Ténédos & Chio, lequel ressemble à une chevre ; ce qui l'a fait appeller de ce nom, du mot Grec αἴξ, *capra*. Plutarque parle d'un jeune homme de ce nom, dans le livre des questions Grecques.

La fable fait mention d'une nymphe appellée Ex, nourrice de Jupiter qui la plaça entre les astres.

EXACTEUR, *Exactor*; (*c*) c'étoit 1.° un domestique chargé de poursuivre le remboursement des dettes de son maître. 2.° un autre domestique qui avoit l'œil sur les ouvriers. 3.° un officier de l'Empereur qui hâtoit le recouvrement de l'impôt appellé *pecuniarium fiscalium*; on le nommoit aussi *compulsor*. 4.° un autre officier qui suivoit les patiens au supplice, & qui veilloit à ce que l'exécution se fît ainsi qu'elle avoit été ordonnée par les Juges. Celui-ci s'appelloit *Exactor supplicii*.

EXACTUS, *Exactus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EXADIE, *Exadius*, Ἐξάδιος (*d*) l'un des Lapithes. Dans la querelle qui s'excita entre les Lapithes & les Centaures aux noces de Pirithoüs, Evagre attaqua le Centaure Grynée qui venoit de tuer deux Lapithes. « Tu n'en demeureras pas impuni, lui dit Exadie, pourvu que je puisse trouver des armes. » Et en parlant de la sorte, il apperçut le bois d'un cerf qui étoit suspendu à un pin, & sans différer davantage, il en donna dans le visage de Grynée, & lui en creva les yeux.

Homère met Exadie & les autres Lapithes dont il parle au premier livre de l'Iliade, au nombre des plus grands personnages. Voilà, dit Nestor, les plus vaillans hommes que la terre ait portés ; mais, s'ils étoient vaillans, ils combattoient aussi contre des ennemis très-vaillans, contre les Centaures

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 250.

(*b*) Plin. T. I. p. 207.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 54.

(*d*) Ovid. Metam. L. XII. c. 7. Homer. Iliad. L. I. 264.

taures des montagnes, dont la défaite leur a acquis un renom immortel.

Madame Dacier, de la traduction de laquelle j'ai emprunté ce passage, dit qu'à l'imitation d'Homère, elle a employé trois fois en deux lignes l'épithete *vaillant*, comme il a employé trois fois en deux vers celle de Κάρτιστοι; sur quoi Eustathe a fait cette judicieuse remarque, qu'Homère ne trouvant pas d'épithete plus propre que celle de Κάρτιστοι, n'a pas fait difficulté de la répéter trois fois, ce qui donne à son discours un air simple & naturel, que la variété des épithetes ne donne point. Je voudrois bien, continue Madame Dacier, que nous eussions le courage de profiter de cette remarque, nous qui nous donnons la torture, pour ne pas répéter en deux pages deux fois le même mot. Cette délicatesse pourroit bien autant venir de foiblesse que de force.

EXAGÉRATION, *Exageratio*, figure de Rhétorique par laquelle on augmente ou l'on amplifie les choses, en les faisant paroître plus grandes qu'elles ne sont par rapport à leurs qualités bonnes ou mauvaises.

Ce mot est formé d'*exaggero*, j'exagere, qui est composé de la préposition *ex*, & d'*agger*, un monceau, une élévation de terre.

EXAPYLE, *Exapylum*, (*a*) Εξάπυλον, nom d'un lieu de la ville de Syracuse. C'étoit, selon M. Rollin, une porte célebre, qui conduisoit dans la campagne, qui étoit située au septentrion de la ville. Tite-Live parle plusieurs fois de l'Exapyle, qu'il écrit Hexapyle avec l'aspiration. Il dit dans un endroit qu'il y avoit un guichet, une petite porte, auprès de l'Hexapyle; & ailleurs, que l'on avoit donné le signal du haut de l'Hexapyle; circonstance qui désigne un lieu élevé. Quoi qu'il en soit, ce lieu étoit dans le quartier ou dans le voisinage de l'Épipoles.

EXAUCTORAMENTUM. (*b*) On appelloit ainsi la mission que demandoient les soldats Romains, quand ils avoient fait leurs vingt campagnes, ou qu'ils avoient reçu leurs vingt *stipendia*, ce qui revient au même.

EXAUGURARE. (*c*) Chez les Romains, si quelque divinité étoit révérée dans le lieu où l'on vouloit bâtir un temple, on faisoit certaines cérémonies comme pour l'en faire sortir, ce qu'on appelloit *Exaugurare*.

EXCELLENS, *Excellens*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EXCELSA, c'est-à-dire,

(*a*) Diod. Sicul. p. 405. Tit. Liv. L. XXIV. c. 21, 32, 39. L. XXV. c. 24. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 445.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 10.

(*c*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 218.

hauts lieux, où les Israëlites alloient immoler aux idoles, ou même au Seigneur, contre son commandement exprès.

EXCLAMATION, *Exclamatio*, figure de Rhétorique, par laquelle l'Orateur élevant la voix, & employant une interjection, soit exprimée, soit sous-entendue, fait paroître un mouvement vif de surprise, d'indignation, de pitié, ou quelque autre sentiment excité par la grandeur & l'importance d'une chose.

Telle est celle-ci, *ô ciel! ô terre!* &c. & celle-ci de Cicéron contre Catilina, *ô tems! ô mœurs! Le Sénat connoît ce traître, le Consul le voit, & il vit! que dis-je? il vit, il ose paroître dans le Sénat!* & cette autre dans l'oraison pour Cœlius: *Proh, dii immortales! Cur interdum in hominum sceleribus maximis, aut connivetis, aut præsentis fraudis pœnas in diem reservatis?*

En François les interjections *ô! hélas! ô Dieu!* &c. font les caractères de l'exclamation. En Latin on se sert de celle-ci *ô, heu, eheu! ah! proh superi, proh deûm atque hominum fidem!* Quelquefois cependant l'interjection est sous entendue, comme *miserum me! hoccine sæculum!* L'interjection est le langage ordinaire de l'admiration & de la douleur.

EXCOMMUNICATION, *Excommunicatio*. Le mot d'Excommunication signifie en général, séparation de la communion ou du commerce avec une personne avec laquelle on en avoit auparavant. En ce sens tout homme qui est exclus d'une société ou d'un corps, & avec lequel les membres de ce corps n'ont plus de communication, peut-être dit Excommunié; mais, on restreint l'idée de ce terme à ce qui regarde la religion, tant parmi les Payens, que parmi les Juifs & les Chrétiens; car les Payens avoient aussi bien que ceux-ci leurs Excommunications, qui se faisoient par les prêtres, avec des cérémonies usitées en tel cas. On défendoit à ceux que l'on excommunioit, d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples, & ensuite on les livroit aux démons & aux furies des enfers, avec des imprécations. C'étoit ce que l'on appelloit *sacris interdicere, diris devovere, execrari*; & parce que cette peine étoit terrible, on ne s'en servoit qu'à l'extrêmité, quand le coupable étoit incorrigible.

La prêtresse Théane, fille de Ménon, fut louée de n'avoir pas voulu excommunier Alcibiade, quoique les Athéniens l'eussent ordonné; & au contraire, les prêtres Eumolpides furent blâmés de l'avoir fait. Platon, L. 7. des loix, défend à tous les prêtres & prêtresses d'excommunier personne, avant que d'avoir examiné mûrement les raisons qu'ils ont de le faire, selon les loix, & de n'en venir là qu'à l'extrêmité. Cette cérémonie passa des Grecs aux Romains; elle étoit très-an-

cienne parmi eux, quoique l'on s'en servît rarement, comme le remarque Plutarque. Nous en avons un exemple en la personne de Marcus Crassus. Atéius, tribun du peuple, ne pouvant l'empêcher d'aller en Syrie pour faire la guerre aux Parthes, courut vers la porte par où Marcus Crassus devoit sortir, & mit au milieu un réchaut plein de feu. Quand Marcus Crassus fut proche, il jetta dessus quelques parfums en prononçant contre lui des malédictions, & faisant des imprécations épouvantables, qu'il accompagnoit de l'invocation de certains dieux, dont les noms seuls faisoient frémir.

La plus rigoureuse punition qu'eussent les Druides parmi les Gaulois étoit l'Excommunication, comme nous l'apprenons de César. « Lorsque quelqu'un, dit-il, parlant des » Druides, ne veut pas acquiescer à leur jugement, ils » lui interdisent la communion » de leurs mystères. Ceux » qui sont frappés de cette » foudre, passent pour scélé» rats & pour impies; chacun » fuit leur rencontre & leur » entretien; s'ils ont quelques » affaires, on ne leur fait point » justice; ils ne sont point ad» mis aux charges, ni aux di» gnités, & meurent sans hon» neur & sans crédit. »

Lorsque celui qui avoit été excommunié venoit à résipiscence, qu'il détestoit son crime, & qu'il en demandoit pardon aux dieux, il s'adressoit aux prêtres pour être rétabli; & alors le prêtre, après l'avoir éprouvé, le remettoit dans l'état où il étoit auparavant. Lorsque l'excommunié venoit à mourir, sans avoir été rétabli, les prêtres ne laissoient pas d'offrir un sacrifice aux dieux manes, pour les prier de ne point maltraiter son ame.

EXCOMMUNICATION, *Excommunicatio*. (*a*) L'Excommunication étoit en usage parmi les Juifs. Nous en voyons la pratique dès le tems de Barach & de Débora, si l'on en croit les Rabbins. Il est dit dans le cantique de Débora: *Maudissez Méroz*, dit l'ange du Seigneur; *maudissez ceux qui s'asseieront auprès de lui, parce qu'ils ne sont pas venus au secours du Seigneur avec les forts.* Méroz fut donc excommunié disent les Juifs, au bruit de quatre cens trompettes; Barach, qui est nommé l'ange du Seigneur, le maudit, & avec lui ceux qui s'asseieroient auprès de lui. Mais, cet exemple ne paroît pas bien propre pour montrer l'antiquité de l'Excommunication. Nous la voyons d'une façon plus expresse du tems d'Esdras & de Néhémie,

(*a*) Judic. c. 5. v. 23. Esdr. L. I. c. 10. v. 8. L. II. c. 13. v. 25. Matth. c. 10. v. 17. c. 18. v. 16, 17 Luc. c. 6. v. 22. Joan. c. 9. v. 22. Actu. Apost. c. 23. v. 12. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 367. *& seq.* de Bell. Judaïc pag. 784. *& seq.*

lorsqu'ils excommunierent ceux qui ne voudroient pas répudier les femmes étrangères qu'ils avoient prises contre la loi, & qu'ils s'engagerent eux-mêmes, sous peine d'Excommunication, à observer les loix du Seigneur.

Les Esséniens, en faisant profession dans leur secte, s'engageoient par les plus redoutables sermens, à en observer les loix; & quand quelqu'un d'entre eux étoit tombé dans une faute considérable, on le chassoit de la société des autres Esséniens; & celui qui étoit ainsi chassé, mouroit assez souvent d'une mort malheureuse; car, étant lié par ses sermens & par ses vœux, il ne pouvoit recevoir aucune nourriture de la main des étrangers; & ne pouvant avoir de commerce avec ceux dont il étoit séparé, il étoit forcé, pour vivre, de se nourrir d'herbes sauvages, comme une bête, jusqu'à ce que ses membres se corrompoient peu à peu. Il arrivoit quelquefois que les Esséniens, touchés de compassion, le retiroient de cet état, & le recevoient de nouveau dans leur corps, lorsqu'ils croyoient qu'il avoit assez expié la faute qu'il avoit commise. Voilà l'Excommunication, ses causes, ses effets & son absolution.

Notre Sauveur, dans l'Évangile, prédit à ses Apôtres que les Juifs, en haine de lui, les excommunieront & les maltraiteront. Ils vous chasseront de leurs Synagogues, leur dit-il; ils vous feront paroître devant les tribunaux, & vous condamneront au fouet. On dit que chez les Juifs l'on fouettoit ordinairement les Excommuniés, avant que de les chasser de la Synagogue. L'Excommunication étoit précédée de la censure & des monitions. Elles se faisoient d'abord en secret; mais, si le coupable ne se corrigeoit pas, *la maison du jugement*, c'est-à-dire, l'assemblée des Juges, lui dénonçoit avec menaces qu'il eût à se corriger. S'il persistoit dans son opiniâtreté, on rendoit contre lui la censure publique, par quatre sabbats consécutifs, où l'on proclamoit le nom du coupable, & la nature de sa faute, afin de lui faire honte. Enfin, s'il demeuroit incorrigible, on l'excommunioit. Il semble que notre Seigneur fait allusion à cette pratique, lorsqu'il nous ordonne d'avertir notre frere secrétement entre nous & lui; puis que nous prenions quelques témoins avec nous, pour l'avertir; & enfin, que nous le dénoncions à l'Église; que si après cela il ne rentre point dans son devoir, nous le regardions comme un payen & un publicain.

La sententence d'Excommunication parmi les Juifs étoit conçue en ces termes: *Qu'un tel soit dans l'Excommunication*, ou *dans la séparation*; ou, *qu'un tel soit Excommunié*, ou *séparé*. Les Juges, ou la Synagogue, ou même les particuliers, avoient droit d'excommunier;

mais régulièrement c'étoit la maison du jugement ou la cour de justice qui portoit la sentence de l'Excommunication solemnelle. Un particulier pouvoit en excommunier un autre, & il pouvoit pareillement s'excommunier lui-même ; comme ceux qui s'anathématiserent & s'engagerent à ne boire ni manger, qu'ils n'eussent pris saint Paul mort ou vif.

Enfin, on excommunioit quelquefois les bêtes ; & les Rabbins enseignent que l'Excommunication a son effet jusques sur les chiens. Ils croient qu'un homme peut être excommunié en songe, lorsque en dormant, il croit voir les Juges qui, par une sentence juridique, ou même un particulier, le déclarent excommunié. Dans ce cas, ils se tiennent pour frappés d'Excommunication, parce que, disent-ils, il se peut faire que Dieu les ait excommuniés en dormant, ou que ses ministres l'aient fait par son ordre.

Ceux qui avoient porté la sentence d'Excommunication, pouvoient la lever, & déclarer absous celui qui l'avoit encourue, pourvu qu'il donnât des marques de son repentir. On ne pouvoit absoudre que présent celui qui avoit été excommunié présent. Celui qui avoit été excommmunié par un particulier, pouvoit se faire absoudre par un Juge public, ou par trois hommes choisis exprès pour cela. Celui, qui s'étoit excommunié lui-même, ne pouvoit régulièrement s'absoudre soi-même ; il falloit pour cela dix personnes choisies du milieu du peuple. Enfin, celui qui avoit été excommunié en songe, devoit chercher dix hommes sçavans dans la Loi, & dans la science du Talmud, pour lui donner l'absolution.

On distingue d'ordinaire trois sortes d'Excommunications parmi les Juifs.

La première se nommoit *Niddui*, c'est-à-dire, *séparation*. C'est l'Excommunication mineure. Elle duroit trente jours, & séparoit l'excommunié de l'usage des choses saintes.

La seconde étoit nommée *Cherem*, c'est-à-dire, *anathême*; c'est une espèce de réaggrave de la première, & répond à peu près à notre Excommunication majeure. Elle exclut l'homme de la Synagogue, & le pride tout commerce civil.

Enfin, la troisième sorte d'Excommunication est appellée *Schammatha*, & étoit au-dessus de l'Excommunication majeure. Elle se publioit, dit-on, au bruit de quatre cens trompettes, & ôtoit toute espérance de retour à la Syagogue. On prétend même que la peine de mort y étoit attachée.

Selden soutient que ces trois termes, *Niddui*, *Cherem*, & *Schammatha*, sont souvent synonymes, & que les Juifs n'ont jamais eu, à proprement parler, que deux sortes d'Excommunications ; l'une majeure &

l'autre mineure. On peut consulter cet Auteur dans son premier livre *de synedriis veterum hebræorum*, chapit. 7. & 8.

Léon de Modene dit que quand le Rabbin excommunie quelqu'un, il le maudit publiquement ; après quoi, pas un Juif ne peut parler à l'excommunié, ni approcher de lui, à la distance d'une toise. L'entrée de la Synagogue lui est défendue, & il est obligé de s'asseoir pieds nus à terre, comme s'il lui étoit mort un parent ; jusqu'à ce qu'il soit absous par un ou plusieurs Rabbins, & béni de nouveau. Si la faute mérite une Excommunication plus solemnelle, on s'assemble dans la Synagogue, & on allume des torches noires ; puis au son d'un cor, on prononce malédiction à qui a fait ou fera telle chose. A quoi toute l'assemblée répond *amen.*

EXÉCESTE, *Execestus*, (*a*) Ἐξήκεστος, natif de la ville de Lampsaque, se joignit à Thersagoras son compatriote pour tuer le tyran Philiscus. Ils se retirerent ensuite dans l'isle de Lemnos.

EXÉCESTIDE, *Execestides*, Ἐξηκεστίδης, (*b*) homme d'un bien médiocre & d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athènes, fut pere de Solon, selon l'opinion générale de tous les Écrivains. Exécestide descendoit de Codrus.

EXÉCESTUS, *Execestus*, (*c*) tyran des Phocéens. Ce tyran avoit, dit-on, deux bagues dont il se servoit en les frappant l'une contre l'autre, pour connoître par le son ce qu'il avoit à faire, & ce qui lui devoit arriver. Il fut pourtant tué en trahison ; ces bagues magnifiques qui lui avoient marqué le tems de sa mort, ne lui fournirent point le moyen de l'éviter.

EXÉDARE, *Exedarus*, (*d*) fut mis en possession du royaume d'Arménie par Chosroès roi des Parthes. Trajan prétendit qu'en cela les droits de l'Empire Romain étoient violés, & il résolut d'en tirer raison, ou plutôt de profiter de l'occasion pour s'agrandir. Chosroès, alarmé de cette nouvelle, envoya une ambassade à Trajan, pour lui demander son amitié, & l'informer que ne trouvant point qu'Exédare convînt, ni aux Romains, ni aux Parthes, il l'avoit déposé.

EXÉGETES, *Exegetes*; c'étoient, chez les Athéniens, des personnes sçavantes dans les loix, que les Juges avoient coûtume de consulter dans les causes capitales.

Ce mot est Grec, ἐξηγητὴς, & vient d'ἡγεόμαι, *je conduis.* Les Exégetes étoient les interpretes des loix.

(*a*) Demosth. Orat. in Aristocr. pag. 748.
(*b*) Plut. T. I. p. 78.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 226.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 236, 237.

Les Exégetes étoient encore, chez les Athéniens, des Prêtres, sous l'Hiérophante, aussi bien que ceux qu'ils appelloient Prophetes.

EXÉGISTE, *Exegistus*, (*a*) avoit épousé une femme nommée Euchadie. *Voyez* Euchadie.

EXÉNETE, *Exænetus*, (*b*) Ἐξαίνετος, fameux athlete d'Agrigente, qui, en la 92.e Olympiade, étant demeuré vainqueur à la course du stade, fit à son retour son entrée dans sa ville sur un char, accompagné d'un grand nombre d'autres, entre lesquels il y en avoit trois cens attelés chacun de deux chevaux blancs, tous Agrigentins.

EXERCITUS, (*c*) armée. Ce mot a été formé de celui d'*Exercitium*, Exercice, parce que plus des troupes sont exercées, plus elles sont aguerries.

EXERGUE, *Exergum*, signifie un mot, une devise, une date, &c., qu'on trouve quelquefois dans les médailles au-dessus des figures qui y sont représentées.

Ce mot est dérivé des mots Grecs ἐξ, *de*, & ἔργον, *ouvrage*.

Les Exergues sont ordinairement au revers des médailles; cependant, il y en a qui sont sur le devant ou sur la face.

Les lettres ou les chiffres qui se trouvent dans l'Exergue des médailles, signifient pour l'ordinaire, ou le nom de la ville dans laquelle elles ont été frappées, ou la valeur de la pièce de monnoie; celles-ci seulement S. C. marquent par quelle autorité elles ont été fabriquées.

EXHEDRES, *Exhedræ*, (*d*) étoient dans les Thermes, des lieux où l'on voyoit grand nombre de sieges pour s'asseoir & discourir. Ce mot paroît être le même que celui d'Exedres.

EXHÉDRIE, *Exhedrium*, (*e*) nom que les Anciens donnoient à des especes de cabinets, où les Sçavans s'assembloient pour conférer ensemble. Cicéron, dans une de ses lettres, dit qu'on lui a fait des nouveaux Exhédries dans le petit portique de Tusculum. C'est encore la même chose que les Exedres.

EXIMIÆ HOSTIÆ. (*f*) Les victimes qu'on appelloit *Eximiæ*, n'étoient pas ainsi appellées selon la signification ordinaire du mot, *Eximius*, qui veut dire excellent & distingué; mais, c'est un nom propre aux sacrifices, pour lesquels on choisissoit & on mettoit à part les animaux les plus propres à être immolés; *Eximebantur è grege*.

EXODE, *Exodus*, Ἔξοδος, c'est-à-dire, sortie, écart du chemin,

(*a*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 70.
(*b*) Did. Sicul. p. 375.
(*c*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 259.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 209.
(*e*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 23.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 153.

chemin, du Grec ἐξ, *ex*, de, & ὁδὸς, *via*, chemin.

On donne ce nom au second des livres sacrés de l'Ancien Testament, parce qu'il contient l'histoire de la sortie des Israëlites de l'Égypte, sous la conduite de Moïse. On y voit la naissance de Moïse, son éducation, sa fuite, les persécutions que les rois d'Égypte firent souffrir aux Hébreux, le retour de Moïse du païs de Madian, les plaies dont il frappa l'Égypte, la sortie des Hébreux, le passage de la mer Rouge, la manière dont la loi fut donnée, l'érection du Tabernacle, & la célébration de la seconde Pâque. Il contient l'histoire de cent quarante-cinq ans, à la prendre depuis la mort de Joseph, arrivée l'an du monde 2369, & avant J. C. 1631, jusqu'à l'an du monde 2514, qui est la fin de la première année après la sortie de l'Égypte.

Les Hébreux donnent à ce livre le nom de Veelle Schemoth, à cause des premiers mots qui le commencent, & qui signifient en Latin *hæc sunt nomina*, suivant leur coûtume de désigner les livres de l'Écriture, non par des titres généraux qui en marquent le contenu, mais par les premiers mots de chacun de ces livres.

EXODE, *Exodium*, Ἐξόδιον, (*a*) poëme plus ou moins châtié, accompagné de chants & de danses, & porté sur le théatre de Rome pour servir de divertissement après la tragédie.

Les plaisanteries grossières s'étant changées en art sur le théatre des Romains, on joua l'Atellane, comme on joue aujourd'hui parmi nous la pièce comique à la suite de la pièce sérieuse.

Le mot Exode, *Exodium*, signifie *issues*. Ce nom lui fut donné à l'imitation des Grecs, qui nommoient *Exodion* le dernier chant après la pièce finie. L'Auteur étoit appellé *Exodiarius*, l'Exodiaire. Il entroit sur le théatre à la fin des pièces sérieuses, pour dissiper la tristesse & les larmes qu'excitent les passions de la tragédie, & il jouoit cependant la pièce comique avec le même masque & les mêmes habits qu'il avoit eus dans la pièce sérieuse.

Mais, ce qui caractérisoit particulièrement l'Exode, étoit la licence & la liberté qu'on avoit dans cette pièce d'y jouer sous le masque, jusqu'aux Empereurs mêmes. Cette liberté qui permettoit de tout dire dans les Bacchanales, cette liberté qui existoit dans toutes les fêtes & dans tous les jeux, cette liberté que les soldats prenoient dans les triomphes de leurs généraux, enfin cette liberté qui avoit règné dans l'ancienne comédie Grecque, se trouvoit

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 174, 175. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 197. *& suiv.*

aussi dans les Exodes ; non seulement les Exodiaires y contrefaisoient ce qu'il y avoit de plus grave, & le tournoient en ridicule, mais ils y représentoient hardiment les vices, les débauches & les crimes des Empereurs, sans que ceux-ci osassent ni les en empêcher ni les en punir.

Ils jugerent apparemment qu'il étoit de la bonne politique de laisser ce foible dédommagement à un peuple belliqueux, prêt à secouer le joug à la première occasion, & d'ailleurs à un peuple fier & actif, qui depuis peu de tems avoit perdu l'Empire, & qui n'avoit plus, ni de Magistrats à nommer, ni de Tribuns à écouter. Sylla, homme emporté, mena violemment les Romains à la liberté ; Auguste, rusé tyran, les conduisit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla la République reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie ; & pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifioit par les jeux du Cirque & les spectacles, on ne parloit que de liberté.

On connoît les débauches de Tibere, & on sçait le malheur d'une dame de condition appellée Mallonia, qui, accusée d'adultere par l'ordre de ce Prince, parce qu'elle n'avoit pas voulu répondre à ses infamies, s'ôta la vie d'elle-même, après lui avoir reproché son impureté. *Obscœnitate ori hirsuto atque olido seni claré exprobrata.* Ce reproche ne manqua pas d'être relevé dans l'Exode qui fut chantée à la fin d'une piece Atellane. On entendit avec plaisir l'Exodiaire s'arrêter & parler long-tems sur ce bon mot : *Hircum vetulum capreis naturam ligurire ;* bon mot qui se répandit dans tout Rome, & qui fut appliqué généralement à l'Empereur.

On sçait que Néron, entre autres crimes, avoit empoisonné son pere & fait noyer sa mere ; le comédien Datus chanta en Grec, à la fin d'une pièce Atellane : *Adieu mon pere, adieu ma mere ;* mais, en chantant *adieu mon pere*, il représenta par ses gestes une personne qui boit ; & en chantant *adieu ma mere*, il imita une personne qui se débat dans l'eau, & qui se noye ; & ensuite il ajoûta : *Pluton vous conduit à la mort*, en représentant aussi par ses gestes le Sénat que ce Prince avoit menacé d'exterminer.

Dans ces sortes d'Exodes ou de Satyres, on inséroit encore souvent des couplets de chansons répandus dans le public, dont on faisoit une nouvelle application aux circonstances du tems. L'acteur commençoit le premier vers du vaudeville connu, & tous les spectateurs en chantoient la suite sur le même ton. L'empereur Galba étant entré dans Rome, où son arrivée ne plaisoit point au peuple, l'Exodiaire entonna la chanson qui étoit connue : *Venit io simus à villa*, le camard vient des

champs ; alors, tout le monde chanta la suite, & se fit un plaisir de la répéter avec des acclamations toujours nouvelles.

Quelquefois on redemandoit dans une seconde représentation l'Exode qui avoit déjà été chantée, & on la faisoit rejouer, sur-tout dans les provinces, où l'on n'en pouvoit pas toujours avoir de nouvelles. C'est ce qui fait dire à Juvénal :

. . . . . *Tandemque redit ad pulpita notum*
Exodium.

Les Exodes se jouerent à Rome plus de 550 ans, sans avoir souffert qu'une légère interruption de quelques années ; & quoique sous le règne d'Auguste elles déplussent aux gens de bon goût, parce qu'elles portoient toujours des marques de la grossiereté de leur origine, cependant elles durerent encore long-tems après le siècle de cet Empereur. Enfin, elles ont ressuscité à plusieurs égards parmi nous ; car, quel autre nom peut-on donner à cette espèce de farce, que nous appellons *Comédie Italienne*, & dans quel genre d'ouvrage d'esprit peut-on placer des pièces où l'on se moque de toutes les règles du théâtre? des pièces où, dans le nœud & dans le dénouement, on semble vouloir éviter la vraisemblance ? des pièces où l'on ne se propose d'autre but que d'exciter à rire par des traits d'une imagination bizarre ? des pièces encore où l'on ose avilir, par une imitation burlesque, l'action noble & touchante d'un sujet dramatique ? Qu'on ne dise point, pour la défense de cette Thalie barbouillée, qu'on l'a vu plaire au public autant que les meilleures pièces de Racine & de Molière ; on répondra que c'est à un public mal composé, & que même dans ce public il y a quantité de personnes qui connoissent très-bien le peu de valeur de ce comique des halles ; en effet, quand la conjoncture ou la mode qui l'a fait naître sont passées, les comédiens ne font plus reparoître cette même farce, qui leur avoit attiré tant de concours & d'applaudissemens.

Exode signifioit aussi une ode, hymne, ou cantique, par lequel on terminoit chez les Anciens une fête ou un repas.

EXOMIDE, *Exomis*, (*a*) Ἐξωμὶς, vêtement des Grecs, qui leur serroit étroitement le corps, & leur laissoit les épaules découvertes. Les esclaves, les domestiques, & le petit peuple porterent l'Exomide chez les Romains ; ils y ajoûterent seulement un manteau. Il fut aussi à l'usage du théâtre. A Lacédémone, les hommes s'en couvrirent, les femmes ailleurs. Il seroit difficile parmi nos vêtemens d'aujourd'hui d'en

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 14.

trouver un qu'on pût comparer à l'Exomide.

EXORDE, *Exordium*, première partie du discours, qui sert à préparer l'auditeur & à l'instruire de l'état de la question, ou du moins à la lui faire envisager en général.

Ce mot est formé du Latin *ordiri*, commencer, par une métaphore tirée des tisserands, dont on dit, *ordiri telam*, c'est-à-dire, *commencer la toile*, en la mettant sur le métier, & disposant la chaîne de manière à pouvoir la travailler.

L'Exorde dans l'art oratoire, est ce qu'on nomme dans une pièce de théatre, *prologue*, en musique *prélude*, & dans un traité dialectique *préface*, *avant-propos*, en Latin *prœmium*.

Cicéron définit l'Exorde une partie du discours, dans laquelle on prépare doucement l'esprit des auditeurs aux choses qu'on doit leur annoncer par la suite. L'Exorde est une partie importante, qui demande à être travaillée avec un extrême soin; aussi les orateurs l'appellent-ils *difficillima pars orationis*.

On distingue deux sortes d'Exordes; l'un modéré, où l'orateur prend, pour ainsi dire, son tour de loin; l'autre véhément, où il entre brusquement & tout à coup en matière. Dans le premier on prépare & l'on conduit les auditeurs par degrés, & comme insensiblement aux choses qu'on va leur proposer; dans le second l'orateur étonne son auditoire, en paroissant lui-même transporté de quelque passion subite. Tel est ce début d'Isaïe, imité par Racine dans Athalie:

Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille:

ou celui-ci de Cicéron contre Catilina.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ?

Les Exordes brusques sont plus convenables dans les cas d'une joie, d'une indignation extraordinaires, ou de quelque autre passion extrêmement vive; hors de-là, ils seroient déplacés. Cependant, nous avons des exemples de panégyriques d'orateurs fameux, qui entrent en matière dès la première phrase, & pour ainsi dire, dès le premier mot, sans qu'aucune passion l'exige; tel est celui de Gorgias, qui commence son éloge de la ville & du peuple d'Élis par ces mots: *Elis, beata civitas*; & celui de saint Grégoire de Nazianze, à la louange de saint Athanase: *Athanasium laudans, virtutem laudans*. Les Exordes brusques & précipités étoient plus conformes au goût & aux mœurs des Grecs, qu'au goût & aux mœurs des Romains.

Les qualités de l'Exorde sont, 1.° la convenance, c'est-à-dire, le rapport & la liaison qu'il doit avoir avec le reste du discours, auquel il doit être comme la partie est au tout, en sorte qu'il n'en puisse être dé-

taché ni adapté à une occasion différente, & peut-être contraire. Les anciens orateurs paroiffent avoir été peu fcrupuleux fur cette règle ; quelquefois leurs Exordes n'ont rien de commun avec le refte du difcours, fi ce n'eft qu'ils font placés à la tête de leurs harangues.

2.° La modeftie ou une pudeur ingénue, qui intéreffe merveilleufement les auditeurs en faveur de l'orateur, & lui attire leur bienveillance. C'eft ce que Cicéron loue le plus dans l'orateur L. Craffus. *Fuit enim in L. Craffo pudor quidam, qui non modò non obeffet ejus orationi, fed etiam probitatis commendatione prodeffet* ; & il raconte de lui-même, qu'au commencement de fes harangues, un trouble volontaire agitoit fon efprit, & qu'un tremblement univerfel s'emparoit de fes membres. Un air fimple & naturel porte un caractère de candeur, qui fraie le chemin à la perfuafion.

3. La briéveté, c'eft-à-dire, qu'un Exorde ne doit point être trop étendu, & encore moins chargé de détails inutiles ; ce n'eft pas le lieu d'approfondir la matière, ni de fe livrer à l'amplification. Il ne doit pas non plus être tiré de trop loin, tels que ceux de ces deux plaidoyers burlefques de la comédie des plaideurs, où les prétendus avocats remontent jufqu'au cahos, à la naiffance du monde, & à la fondation des Empires, pour parler du vol d'un chapon.

4.° Enfin, le ftyle doit en être périodique, noble, grave, mefuré ; c'eft la partie du difcours qui demande à être la plus travaillée, parce qu'étant écoutée la première, elle eft auffi plus expofée à la critique. Auffi Cicéron a-t-il dit ; *Veftibula aditufque ad caufam facias illuftres.*

L'Exorde eft regardé par tous les Rhéteurs, comme une partie effentielle du difcours ; cependant, autrefois, devant l'Aréopage, on parloit fans exorde, fans mouvemens, fans péroraifon, felon Julius Pollux ; mais, il faut fe fouvenir que le tribunal de l'Aréopage, fi refpectable d'ailleurs, n'étoit pas un juge fans appel fur le bon goût & fur les règles de l'éloquence.

EXORIENS, *Exoriens*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EXOTICUM, *Exoticum*, (*a*) forte d'habit de femmes. Mais nous ignorons aujourd'hui ce que c'étoit.

EXOTIQUE (LA GRECE). *Voyez* Grece.

EXPIATION, *Expiatio*. (*b*) C'étoit un acte de religion, établi généralement dans le Paganifme, pour purifier les coupables & les lieux qu'on croyoit fouillés, ou pour appaifer la

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 38.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 158. *& fuiv.* Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 41. *& fuiv.*

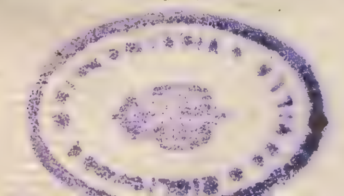
colère des dieux qu'on suppo-soit irrités.

Quoique cette cérémonie, à parler exactement, ne dût être employée que pour les crimes, cependant on en faisoit usage dans plusieurs autres occasions. La crainte des calamités publiques, l'espérance d'appaiser les dieux irrités, firent établir plusieurs sortes d'Expiations; monstres, prodiges, présages, augures, tout y fut sujet; & les sacrifices expiatoires se renouvelloient dans mille occasions, en sorte qu'il n'y avoit presque aucune action de la vie, soit privée ou publique, qui n'en eût besoin, ou qui ne fût suivie ou précédée de la cérémonie de l'Expiation. Qu'un Général prît le commandement d'une armée; qu'on célébrât des jeux ou des fêtes; qu'on indiquât une assemblée; qu'on se fît initier à quelque mystère, on ne manquoit pas de recourir aux sacrifices expiatoires. Dans la vie privée, chaque particulier avoit soin de se purifier, non seulement pour les moindres fautes, mais encore à l'occasion de tous les objets que la superstition faisoit regarder comme de sinistres présages. Ainsi, ces mots si souvent employés dans les écrits des Anciens, *expiare*, *lustrare*, *purgare*, *februare*, signifioient faire des actes de religion, pour effacer quelque faute, ou pour éloigner les malheurs dont on étoit menacé.

Quoique en général les Expiations publiques fussent accompagnées de prières & de sacrifices, il y en avoit cependant de plus ou de moins solemnelles, de plus ou de moins chargées de cérémonies; & ce n'étoient pas toujours les mêmes dieux qui devoient être invoqués. Ceux que les Latins nommoient *Averrunci*, étoient implorés pour détourner les maux que quelque prodige, ou quelque objet de mauvais augure, venoient d'annoncer. Il étoit libre de s'adresser aux autres dans les occasions particulières où l'on croyoit avoir besoin de l'Expiation.

Il y avoit donc plusieurs sortes d'Expiations, & des cérémonies particulières à chaque espèce. Nous dirons peu de chose de celles qu'employoit chaque particulier, puisqu'il lui suffisoit de se laver, ou de recevoir de l'eau lustrale, lorsqu'il entroit dans quelque temple; mais, nous nous étendrons un peu davantage sur celles que la religion & les loix avoient prescrites.

I. Une des plus solemnelles étoit celle qu'on employoit à l'apparition de quelque prodige. Le Sénat, après avoir ordonné que ceux qui avoient la garde des livres Sibyllins, les consultassent, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans ces occasions, indiquoit ordinairement des jours de jeûne, des fêtes, surtout celles des Lectisternes, des jeux, des prieres publiques, & des sacrifices. On voyoit



alors toute la ville de Rome ; & à son imitation toutes les autre villes de l'empire, dans le deuil & dans la consternation ; les temples ornés ; les Lectisternes préparés dans les places publiques ; les sacrifices expiatoires réitérés. Les Sénateurs & les Patriciens, leurs femmes & leurs enfans, avec des couronnes sur la tête ; toutes les tribus, tous les ordres, précédés du souverain Pontife & des Duumvirs, marchoient gravement dans les rues ; & cette procession étoit suivie de toute la jeunesse, qui chantoit des hymnes ou récitoit des prieres, pendant que les prêtres offroient les sacrifices expiatoires dans les temples, & invoquoient les dieux pour détourner les malheurs dont on se croyoit menacé.

II. Anciennement l'Expiation de l'homicide étoit peu chargée de cérémonies ; mais, dans la suite, on y en joignit beaucoup, & on la rendit même très-difficile. Il suffisoit d'abord, pour se purifier d'un meurtre, de se laver dans de l'eau courante ; & c'est ainsi, au rapport d'Athénée, qu'Achille fut purifié après avoir tué Strambelus, roi des Léleges. Énée, au sortir du sac de Troye, pria son pere de se charger des dieux Pénates, qu'il vouloit emporter avec lui, n'osant lui-même les toucher, jusqu'à ce qu'il se fût purifié dans quelque fleuve ; punition, si toutefois c'en étoit une, bien légere pour un crime tel que l'homicide. Aussi Ovide, après avoir parlé de plusieurs héros qui avoient été purifiés de cette maniere, s'écrie qu'il faut être bien crédule, pour se persuader qu'on peut à si peu de frais être purgé d'un meurtre :

Ah ! nimiùm faciles, qui tristia crimina cædis
Flumineâ tôlli posse putatis aquâ.

Cette sorte d'Expiation ne dura pas long-tems, puisque nous voyons dès les siecles héroïques, qu'elle étoit accompagnée de cérémonies plus génantes & plus solemnelles. Lors même que le coupable étoit homme de distinction, les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la cérémonie. Ainsi, dans Apollodore, Copréus qui avoit tué Iphise, est expié par Eurysthée, roi de Mycenes. Adraste, selon le témoignage d'Hérodote, alla se faire expier par Crésus roi de Lydie. Souvent le héros homicide étoit obligé de parcourir plusieurs païs, ne trouvant personne qui voulût l'expier ; ce qui arriva à Hercule, qui le fut enfin par Céyx, roi de Trachyne.

Personne n'a décrit dans un plus grand détail la cérémonie de cette sorte d'Expiation, qu'Appollonius de Rhodes, à l'occasion du meurtre d'Absyrte, frere de Médée, tué par Jason. Ce Prince, dit-il, étant arrivé avec Médée dans l'isle

d'Æa, fit prier Circé de vouloir faire pour eux la cérémonie de l'Expiation; & ayant reçu la permission d'aller au palais de cette Princesse, ils s'avancerent l'un & l'autre les yeux baissés, selon la coûtume des supplians, jusqu'au foyer, où Jason ficha en terre l'épée dont il avoit tué son beau-frere. Leur silence & leur situation firent aisément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs & coupables de quelque homicide, & elle se prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon, qui tettoit encore; & l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason & de Médée. Elle fit ensuite des libations en l'honneur de Jupiter Expiateur. Après quoi, ayant fait jetter hors de la salle les restes du sacrifice, elle brûla sur l'autel des gâteaux paîtris de farine, de sel & d'eau, & accompagna ces cérémonies de prieres propres à fléchir la colere des Euménides qui poursuivent ordinairement les coupables. La cérémonie finie, elle fit asseoir ses hôtes sur des sièges magnifiques, pour les régaler.

Les Romains avoient pour l'Expiation du meurtre, des cérémonies différentes de celles des Grecs. Nous en trouvons un exemple bien autenthique dans Denys d'Halicarnasse, qui raconte de quelle manière fut expié Horace après avoir tué sa sœur. « On se déclara, dit- » il, pour le pere du jeune » Horace, & le fils fut absous » du crime de parricide; mais, » le Roi qui ne crut pas que » dans une ville qui faisoit pro- » fession de craindre les dieux, » le jugement des hommes suf- » fît pour absoudre un crimi- » nel, fit venir les Pontifes, » & voulut qu'ils appaisassent » les dieux & les génies, & » que le coupable passât par » toutes les épreuves qui étoient » en usage, pour expier les cri- » mes où la volonté n'avoit » point eu de part. Les Pon- » tifes éleverent donc deux » autels, l'un à Junon, pro- » tectrice des sœurs, l'autre à » un certain dieu ou génie du » païs, qui depuis porta le » nom des Curiaces, qu'Hora- » ce avoit tués. On offrit sur » ces autels plusieurs sacrifices » d'Expiation, après lesquels » on fit passer le coupable sous » le joug, c'est-à-dire, sous » une traverse de bois souté- » nue par deux autres mor- » ceaux de bois. »

III. L'Expiation, qui se pratiquoit à l'égard des villes, étoit une des plus solemnelles, Il y avoit dans le calendrier Romain, des jours marqués pour cette cérémonie; elle se faisoit à Rome le 5 de février. Le sacrifice qu'on y offroit, se nommoit, selon Servius, *Suburbale*, ou *Suburbium*; & les victimes qu'on y immoloit, étoient appellées, au rapport de Festus, *Amburbiales*. Outre cette fête, il y en avoit une autre, qui ne revenoit que tous les cinq ans,

& dont la solemnité étoit employée à purifier toute une ville, & c'est du mot *lustrare*, expier, qu'on donnoit le nom de lustre à un espace de cinq ans.

Des occasions importantes obligeoient quelquefois de célébrer cette solemnité hors du tems marqué, ainsi qu'il arriva, au rapport de Denys d'Halicarnasse, lorsque les Tarquins furent chassés de Rome. S'il arrivoit que quelque lieu particulier fût souillé, on ne manquoit pas de l'expier; & ces sortes d'Expiations avoient des noms qui les désignoient. Celle, par exemple, des carrefours, se nommoit *Compitalia*; celle des champs, *Ambarvalia*.

Les Athéniens avoient poussé encore plus loin la superstition que les Romains. Outre le jour marqué pour l'Expiation de la ville, où ils avoient la barbare coûtume d'immoler un homme & une femme, ils en avoient encore établi pour les théâtres, & pour les lieux où se tenoient les assemblées publiques.

IV. Une quatrième sorte d'Expiation étoit celle des temples & des lieux sacrés. Si quelque criminel y mettoit les pieds, le lieu étoit profané, il falloit le purifier. Œdipe, exilé de son pais, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta dans un bois sacré, près du temple des Euménides; les habitans, sçachant qu'il étoit criminel, l'obligerent aux Expiations nécessaires. Ces Expiations consistoient à couronner des coupes sacrées, de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis; à faire des libations d'eau tirée de trois sources; à verser entièrement & d'un seul jet la dernière libation, le tout en tournant le visage vers le soleil; enfin, il falloit offrir trois fois neuf branches d'olivier [nombre mystérieux], en prononçant une prière aux Euménides. Œdipe, que son état rendoit incapable de faire une pareille cérémonie, en chargea Ismene sa fille.

V. La cinquième & dernière sorte d'Expiation publique étoit celle des armées. Avant & après les combats, on purifioit les armées; & cette cérémonie se nommoit *Armilustrum*; mot qui s'est pris dans la suite, pour exprimer la revue des troupes, comme il paroît dans plusieurs endroits des commentaires de César, de même que celui de *Lustrum* étoit pris pour le dénombrement du peuple; mais, l'une & l'autre de ces deux cérémonies, étoit toujours accompagnée de sacrifices. La fête de l'*Armilustrum* se célébroit à Rome le 14 des kalendes de novembre.

A ces Expiations publiques on pourroit joindre celles dont on se servoit pour être initié aux grands & aux petits mystères d'Éleusis, à ceux de Mithras, aux Orgies, &c. Mais, il suffira de dire ici que le jeûne étoit souvent prescrit pour ces sortes d'Expiations; c'est

ce que nous fait entendre saint Clément d'Alexandrie, lorsqu'il dit que ceux qui vouloient être initiés, étant interrogés par les Prêtres, répondoient : *J'ai accompli ce qui est prescrit pour les mystères, j'ai jeûné.*

Le nombre des Expiations publiques n'égaloit pas à beaucoup près, celui des particulières, puisqu'on employoit celles-ci dans presque toutes les actions de la vie, comme nous l'avons déjà remarqué; ainsi, il n'y avoit ni noces, ni funérailles, ni presque aucune démarche de conséquence, qui ne fussent précédées de l'Expiation. Tout ce qui étoit réputé de mauvais augure; la rencontre d'une belette, d'un corbeau ou d'un lievre; un orage imprévu, un songe & mille autres accidens, obligeoient à recourir à la même cérémonie; mais, il est nécessaire d'observer que pour ces sortes d'Expiations particulières, il n'étoit pas toujours nécessaire, comme dans les publiques, d'offrir des sacrifices, & qu'une simple ablution suffisoit. Cependant, l'eau de la mer, quand on pouvoit l'employer, étoit préférée à celle des rivieres; & l'eau courante, à celle qui étoit sans mouvement. Quelquefois, il étoit nécessaire de se laver tout le corps, quelquefois les mains seulement, ou les oreilles. C'est d'Euripide que nous apprenons cette dernière pratique, lorsqu'il fait dire à Hippolyte, que se croyant souillé pour avoir été sollicité à un crime, il doit laver ses oreilles. Procope de Gaze, parlant des Expiations usitées parmi les Juifs, nous apprend qu'en général, on mettoit en usage, l'eau, le sel, l'orge, le laurier & le feu, par lequel on faisoit passer ceux qui devoient être purifiés; & il n'est pas douteux que les Payens n'aient imité dans les cérémonies de leurs Expiations, la plûpart de celles que Moïse avoit prescrites aux Juifs, comme le prouvent de sçavans Commentateurs des Livres Saints.

EXPOLITION, *Expolitio*, figure de Rhétorique, qui explique une même chose par différentes phrases & expressions, pour la faire mieux connoître. L'Expolition étoit la figure favorite de Balzac. L'Écriture est pleine de ces sortes de figures, & je ne pense pas, dit un Auteur moderne, qu'elle en ait de plus ordinaire.

EXTA, (*a*) nom que l'on donnoit aux entrailles de la victime. On se servoit quelquefois des *Exta*, pour deviner & prédire l'avenir. Cet art, si c'en est un, s'appelloit Extispice. *Voyez* Extispice.

EXTARQUE, *Extarches*, (*b*) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Après la mort

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 163.

(*b*) Just. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. p. 648.

de ce Prince, il obtint le gouvernement de la contrée qui s'étendoit depuis la montagne de Paropamise jusqu'au mont Caucase. Voilà ce qu'on lit dans Justin. Mais, selon Diodore de Sicile, il faudroit lire Oxyarte, au lieu d'Extarque.

EXTÉNUATION, *Extenuatio*, Λιτότης, figure de Rhétorique, par laquelle on diminue une chose à dessein. Par exemple, si un adversaire qualifie une action de crime énorme, de méchanceté exécrable, on l'appelle simplement une faute, une fragilité pardonnable. Cette figure est opposée à l'hyperbole.

EXTISPICE, *Extispicium*, (*a*) inspection des entrailles des victimes, dont les Anciens tiroient des présages pour l'avenir. Ce mot est composé de deux mots Latins, *Exta*, entrailles, & *inspicere*, considérer, observer.

Si l'on ajoûtoit foi aux conjectures de quelques Sçavans, on feroit remonter les Extispices jusqu'au tems des Patriarches. Il est au moins douteux que cette espèce de divination se soit introduite chez les Juifs; les passages de l'Écriture qu'on allégue pour le prouver, regardent seulement les Chaldéens; cependant, Jac. Lydius assure que les Extispices ont passé des prêtres Juifs aux Gentils.

On ne voit dans les poëmes d'Homère aucun vestige de cette divination, si ce n'est peut-être dans le douzième livre de l'Odyssée; il l'a pourtant connue, s'il en faut croire Eustathe. Mais, une autorité bien plus décisive est celle de Galien, qui explique de même que ce Grammairien l'ἱερῆα du vers 63 du premier livre de l'Iliade. Les Extispices étoient connus long-tems avant Homère. Hérodote nous apprend que Ménélaüs, après la guerre de Troye, étant retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfans des naturels du païs, & chercha dans leurs entrailles l'éclaircissement de sa destinée. Ce fait, & plusieurs autres recueillis par Geusius, à la fin de la première partie de son traité sur les victimes humaines, prouvent évidemment que Peucerus s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'Héliogabale avoit le premier eu recours à l'Anthropomantie.

Vitruve donne aux Extispices une origine bien vraisemblable; il dit que les Anciens considéroient le foie des animaux qui paissoient dans les lieux où ils vouloient bâtir ou camper; après en avoir ouvert plusieurs, s'ils trouvoient généralement les foies des animaux gâtés, ils concluoient que les eaux & la nourriture ne pou-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 469. T. II. p. 137. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 163.

voient être bonnes en ce païs-là ; de sorte qu'ils l'abandonnoient aussitôt. On ne sera pas surpris que les Anciens donnassent au foie une attention particulière, si l'on considère qu'ils attribuoient à ce viscere la sanguification. Cette opinion est très ancienne.

Nous apprenons d'Hippocrate, que les principes de l'art des Extispices n'étoient pas invariables. Il semble que les systêmes des Philosophes, les fourberies des Prêtres & des Magistrats, ont obscurci les premières notions de cet art, fruit précieux des observations faites pendant une longue suite de siècles. En effet, Apollonius de Tyanes, dans Philostrate, prétend que les chevreaux & les agneaux doivent être préférés pour les Extispices, aux coqs & aux cochons, parce qu'ils sont plus tranquilles, & que le sentiment de la mort, plus foible chez eux, n'altere point ces mouvemens naturels qui révelent l'avenir. On pouvoit dire avec la même vraisemblance, que l'extrême irritabilité rendoit les mouvemens naturels bien plus énergiques & plus sensibles, & c'est sans doute ce qui a déterminé certains peuples à regarder comme plus prophétiques les entrailles des coqs, des cochons & des grenouilles. Par une suite de son systême, Apollonius soutient que les hommes sont de tous les animaux les moins propres à faire connoître l'avenir par l'inspection de leurs visceres. Cette conséquence, qu'il eût été à souhaiter que tous les hommes eussent adoptée, étoit directement contraire à l'opinion générale.

La friponnerie des Prêtres payens, & leur ignorance, nous doivent faire suspendre notre jugement sur ces victimes auxquelles on ne trouva point de cœur, dont parlent Cicéron, Pline, Suétone, Julius obséquens, Capitolinus, Plutarque, &c. Les incisions superficielles des visceres retardoient les entreprises, quoique tout promît d'ailleurs un succès heureux. Le P. Hardouin, sur Pline, imagine qu'alors ces visceres étoient blessés imprudemment par le couteau du victimaire. Peut-être y avoit-il aussi de la fourberie de la part des sacrificateurs. Les règles particulières que les Anciens suivoient dans les Extispices, sont si incertaines, qu'il est inutile de s'y arrêter. Tous les Compilateurs, par exemple, & sur-tout Alex. ab Alexandro, Peucerus, *de divinat.* assurent qu'on n'a jamais douté qu'un foie double, ou dont le lobe appellé *caput jecinoris* étoit double, ne présageât les plus heureux évènemens. On lit pourtant dans l'Œdipe de Sénèque, que ç'a toujours été un signe funeste pour les États monarchiques.

Il reste à examiner si le principe fondamental de la divination par Extispice, a moins d'incertitude que les détails de cet

art qui sont parvenus jusqu'à nous.

Les partisans de cette divination ont fait valoir l'argument tiré du consentement général des peuples, qui ont tous eu recours aux Extispices. La foiblesse de cet argument est reconnue. Par ce que nous avons dit de l'origine des Extispices, on voit que quelques Anciens avoient des idées très-philosophiques sur l'influence du climat. Il est évident qu'on n'a pu appliquer les Extispices, qui avoient d'abord servi à s'assurer de la salubrité d'une contrée, & tout au plus de sa fertilité; il est évident, dis-je, qu'on n'a pu les appliquer aux accidens de la vie humaine, qu'en supposant que le climat décidoit des mœurs, des tempéramens, & des esprits, dont les variétés dans un monde libre doivent changer les évènemens.

D'un autre côté, ceux qui soutenoient le fatalisme le plus rigoureux, étoient par-là même obligés de reconnoître que cette divination est possible; car, puisque tout est lié par une chaîne immuable, on est forcé de concevoir qu'une certaine victime a un rapport avec la fortune du particulier qui l'immole, rapport que l'observation peut déterminer.

Le systême de l'ame du monde favorisoit aussi les Extispices; les Stoïciens, à la vérité, ne vouloient pas que la divinité habitât dans chaque fibre des visceres, & y rendît ses oracles; ils aimoient mieux supposer une espece d'harmonie préétablie entre les signes que présentoient les entrailles des animaux, & les évènemens qui répondoient à ces signes. Mais, quoique ces Philosophes renonçassent à une application heureuse & évidente de leurs principes, c'étoit une opinion assez répandue, que cette portion de la divinité qui occupoit les fibres des animaux, imprimoit à ces fibres des mouvemens qui découvroient l'avenir. Stace le dit formellement :

Aut cæsis saliat quod numen in extis.

Porphyre y fait allusion, quand il dit que le Philosophe, s'approchant de la divinité qui réside dans ses entrailles, y puisera des assurances d'une vie éternelle; & quelques Philosophes pensoient que les ames séparées des animaux répondoient à ceux qui consultoient leurs visceres. Mais, le plus grand nombre attribuoit ces signes prophétiques aux démons, ou aux dieux d'un ordre inférieur; c'est ainsi qu'ont pensé Apulée & Martianus Capella. Lactance & Minutius Félix ont attribué l'aruspicine aux anges pervers. Cette opinion, autant que les raisons politiques, détermina l'empereur Théodose à donner un édit contre les Extispices.

Nous finissons par une réflexion de l'Épictete d'Arien, qui est très-belle; mais, il est

assez singulier qu'elle soit dans la bouche d'un Aruspice. Les entrailles des victimes annoncent, dit-il, à celui qui les consulte, qu'il est parfaitement libre, que s'il veut faire usage de cette liberté, il n'accusera personne & ne se plaindra point de son sort; il verra tous les évènemens se plier à la volonté de Dieu & à la sienne.

EXTISPICES, *Extispices*, (*a*) nom que l'on donnoit aux Aruspices, parce que leurs fonctions consistoient à examiner les entrailles des victimes.

EXTISPICIA, (*b*) nom des instrumens, dont on se servoit pour regarder dans les entrailles des victimes.

EXTRAIT, terme qui se dit d'une exposition abrégée, ou de l'épitome d'un plus grand ouvrage.

Un Extrait est ordinairement plus court & plus superficiel qu'un abrégé.

Les journaux & autres ouvrages périodiques qui paroissent tous les mois, & où l'on rend compte des livres nouveaux, contiennent ou doivent contenir des Extraits des matières les plus importantes, ou des morceaux les plus frappans de ces livres.

EXTRÊME-ONCTION, *Extrema Unctio*, sacrement de l'Église Catholique, institué pour le soulagement spirituel & corporel des malades, auxquels on le donne en leur faisant diverses onctions d'huile bénite par l'Évêque, qu'on accompagne de diverses prieres qui expriment le but & la fin de ces onctions. Sa matière est l'huile, & sa forme la priere.

Les Protestans ont retranché l'Extrême-Onction du nombre des sacremens, contre le témoignage formel de l'Écriture, & la pratique constante de l'Église pendant seize siècles.

On l'appelle Extrême-Onction, parce que c'est la dernière des onctions que reçoit un Chrétien, ou qu'on ne la donne qu'à ceux qui sont à l'extrêmité, ou au moins dangereusement malades. Dans le treizième siècle, on la nommoit onction des malades, *Unctio infirmorum*, & on la leur donnoit avant le Viatique; usage qui, selon le P. Mabillon, ne fut changé que dans le treizième siècle, mais qu'on a pourtant conservé ou rétabli depuis dans quelques Églises, comme dans celle de Paris.

Les raisons que ce sçavant Bénédictin apporte de ce changement, c'est que dans ce tems-là il s'éleva plusieurs opinions erronées, qui furent condamnées dans quelques conciles d'Angleterre. On croyoit, par exemple, que ceux qui avoient une fois reçu ce sacrement, s'ils venoient à recouvrer la santé, ne devoient plus avoir

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom II. p. 137.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 148.

de commerce avec leurs femmes, ni prendre de nourriture, ni marcher nuds pieds. Quoique toutes ces idées fussent fausses & très-mal fondées, on aima mieux, pour ne pas scandalizer les simples, attendre à l'extrêmité pour conférer ce sacrement; & cet usage a prévalu.

La forme de l'Extrême-Onction étoit autrefois indicative, & absolue ; comme il paroît par celle du rit Ambrosien, citée par saint Thomas, saint Bonaventure, Richard de saint Victor, &c. Arcudius en rapporte aussi de semblables, usitées chez les Grecs ; cependant généralement chez ceux-ci, elle a été déprécative, ou comme en forme de priere. Celle qu'on lit dans l'Euchologe, commence par ces mots, *Pater Sancte, animarum & corporum medice*, &c. Celle de l'église Latine est aussi déprécative depuis plus de 600 ans; on trouve celle-ci dans un ancien rituel manuscrit de Jumiege, qui a au moins cette antiquité : *Per istam unctionem & suam piissimam misericordiam indulgeat tibi Dominus quidquid peccasti per visum*, &c., qu'on trouve dans tous les rituels faits depuis; & ainsi des autres oraisons, relatives aux onctions qui se font sur les différentes parties du corps du malade.

Ce sacrement est en usage dans l'église Grecque & dans tout l'Orient, sous le nom de l'*Huile sainte*. Les Orientaux l'administrent, avec quelques circonstances différentes de celles qu'emploient les Latins ; car, prenant littéralement ces paroles de l'Apôtre saint Jacques dans son épître, ch. V. v. 4 : *Infirmatur quis in vobis ? Inducat presbyteros ecclesiæ, & orent super eum ungentes eum oleo in nomine Domini*, &c. ils n'attendent pas que les malades soient à l'extrêmité, ni même en danger ; mais, ceux-ci vont eux-mêmes à l'Église, où on leur administre ce sacrement toutes les fois qu'ils sont indisposés; c'est ce que leur reproche Arcudius. Cependant, le P. Goar en reconnoissant la réalité de cet usage dans les églises Orientales, dit que cette onction n'est pas sacramentelle, mais cérémonielle, & donnée aux malades dans l'intention de leur rendre la santé; comme on a vu quelquefois dans l'église Latine, des Évêques & de Saints personnages employer à la même fin les onctions d'huile bénite, ainsi qu'il paroît par une lettre d'Innocent I à Decentius, rapportée dans le tome II des Conciles, page 1248. Outre cela, les Grecs assemblent plusieurs Prêtres & jusqu'au nombre de sept, pour des raisons mystiques & allégoriques, qu'on peut voir dans Arcudius & dans Siméon de Thessalonique. Il paroît par le sacramentaire de saint Grégoire, de l'édition du P. Ménard, que dans l'église Latine on employoit aussi plusieurs

Prêtres; mais, l'usage présent est qu'un seul Prêtre confere validement ce sacrement.

Le P. Dandini, dans son voyage du mont Liban, distingue deux sortes d'onctions chez les Maronites; l'une qu'on appelle *l'onction avec de l'huile de lampe*. Mais, cette onction, dit-il, n'est pas celle du sacrement, qu'on n'administroit ordinairement qu'aux malades qui étoient à l'extrêmité; parce que cette huile est consacrée seulement par un Prêtre, & qu'on la donne à tous ceux qui se présentent, sains ou malades indifféremment, même au Prêtre qui officie. L'autre espèce d'onction, suivant cet Auteur, n'est que pour les malades; elle se fait avec de l'huile que l'Évêque seul consacre le jeudi saint, & c'est à ce qu'il paroît leur onction sacramentelle.

Mais, cette onction avec l'huile de la lampe, est en usage non-seulement chez les Maronites, mais dans toute l'Église d'Orient, qui s'en sert avec beaucoup de respect. Il ne paroît pas même qu'ils la distinguent du sacrement de l'Extrême-Onction, si ce n'est comme l'observe le P. Goar, qu'ils la regardent comme une simple cérémonie pour ceux qui sont en santé, & comme un sacrement pour les malades. Ils ont dans les grandes églises une lampe dans laquelle on conservé l'huile pour les malades, & ils appellent cette lampe *lampe de l'huile jointe à la priere.*

E Z

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (a) Ἐζεκίας, fils d'Achaz, roi de Juda, & d'Abi fille de Zacharie, succéda à son pere l'an du monde 3278, & 722 avant Jesus-Christ. On prétend que lorsqu'il naquit, son pere n'avoit encore que onze ans; sur quoi nous renvoyons à ce que nous avons dit sous l'article d'Achaz. Ezéchias avoit vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône, & il règna vingt-neuf ans dans Jérusalem.

Ce Prince fit tout ce qui étoit bon & agréable au Seigneur. Il détruisit les hauts lieux, brisa les statues abattit les bois profanes, & fit mettre en pièces le serpent d'airain que Moïse avoit fait, parce que les enfans d'Israël lui avoient brûlé de l'encens jusqu'alors, & il l'appella Nohertan. En un mot, il étoit si homme de bien, si juste & si religieux, que dès le commencement de son règne, il crut ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour lui & pour ses sujets, que de rétablir le service de Dieu. Il assembla pour ce sujet tout le peuple, les Sacrificateurs & les Lévites, & leur parla en cette sorte:

(a) Reg. L. IV. c. 18. v. 1. *& seq.* c. 19. v. 1. *& seq.* c. 20. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 28. v. 27. c. 29. v. 1. *& seq.* c. 30. v. 1. *& seq.* c. 31. v. 1. *& seq.* c. 32. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc pag. 323. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 353.

» Vous

» Vous ne pouvez ignorer quels » sont les maux que vous avez » soufferts à cause des péchés » du Roi mon pere, lorsqu'il » a manqué de rendre à Dieu » le souverain honneur qui lui » est dû, & des crimes qu'il » vous a fait commettre, en vous » persuadant d'adorer les faux » dieux qu'il adoroit. Ainsi, puis- » que vous avez éprouvé les châ- » timens dont l'impiété est sui- » vie, je vous exhorte d'y renon- » cer, de purifier vos ames des » souillures qui les déshonorent, » & de vous joindre aux Sacrifi- » cateurs & aux Lévites, pour » ouvrir le temple du Seigneur, » le purifier par des sacrifices » solemnels, & le rétablir en » son premier lustre, puisque « c'est le seul moyen d'appai- » ser la colere de Dieu & de » vous le rendre favorable. »

Après que le Roi eut parlé de la sorte, les Sacrificateurs ouvrirent le temple, le purifierent, préparerent les vaisseaux sacrés, & mirent des oblations sur l'autel, selon la coûtume de leurs ancêtres. Ezéchias envoya ensuite dans tous les lieux de son royaume, pour ordonner au peuple de se rendre à Jérusalem, afin d'y célébrer la fête des pains sans levain, qui avoit été interrompue durant plusieurs années par l'impiété des Rois ses prédécesseurs. Son zele passa encore plus avant; il envoya exhorter les Israëlites d'abandonner les superstitions, & de rentrer dans leurs anciennes & saintes coûtumes, pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû, & leur promit de les recevoir dans Jérusalem, s'ils vouloient y venir célébrer la fête avec leurs compatriotes. Il ajoûta que la seule considération de leur bonheur, & non pas son intérêt particulier, le portoit à les inviter d'embrasser un conseil si salutaire. Les Israëlites, non seulement n'écouterent point une proposition qui leur étoit si avantageuse, mais se moquerent de ses Ambassadeurs, & traiterent de la même sorte les Prophetes qui les exhortoient à suivre un avis si sage, & leur prédisoient les maux qui leur arriveroient s'ils continuoient dans leur impiété. Il y en eut seulement un assez grand nombre des tribus de Manassé, de Zabulon & d'Issachar, qui, touchés des paroles des Prophetes, se convertirent, & allerent à Jérusalem y adorer Dieu.

Lorsque chacun s'y fut rendu, le Roi, suivi de tous les grands & du peuple, monta dans le temple, où il offrit pour lui même sept taureaux, sept boucs & sept moutons; & après que ce Prince & les grands eurent mis leurs mains sur les têtes des victimes, les Sacrificateurs les tuerent, & elles furent entièrement consumées par le feu, comme étant offertes en holocauste. Les Lévites, qui étoient à l'entour d'eux, chantoient cependant sur divers instrumens de musique, des hymnes à la louange de Dieu, se-

lon que David l'avoit ordonné; les Sacrificateurs sonnoient de la trompette, & le Roi & tout le peuple étoient prosternés le visage contre terre pour adorer Dieu. Ce Prince sacrifia ensuite soixante-dix bœufs, cent moutons & deux cens agneaux; il donna pour le peuple six cens bœufs & quatre mille autres bêtes; & après que les Sacrificateurs eurent entièrement achevé toutes les cérémonies, selon que la Loi l'ordonnoit, le Roi voulut manger avec tout le peuple, & rendre avec lui des actions de graces à Dieu.

La fête des pains sans levain approchant, on commença à célébrer la Pâque, & à offrir à Dieu, durant sept jours, d'autres victimes. Outre celles qui étoient offertes par le peuple, le Roi donna deux mille taureaux, & sept mille autres bêtes; & les Grands, pour imiter sa libéralité, donnerent aussi mille taureaux, & mille quarante autres bêtes; de façon que l'on n'avoit point vu depuis le tems de Salomon célébrer si solemnellement aucune fête.

On purgea ensuite Jérusalem & tout le païs des abominations introduites par le culte sacrilège des idoles; & le Roi voulut fournir du sien les victimes nécessaires pour offrir tous les jours les sacrifices institués par la Loi. Il ordonna que le peuple paieroit aux Sacrificateurs & aux Lévites les décimes & les prémices des fruits, afin de leur donner moyen de s'employer entièrement au service de Dieu, & leur fit bâtir des lieux propres à retirer ce qui leur étoit ainsi donné pour leurs femmes & pour leurs enfans; de façon que l'ancien ordre touchant le culte de Dieu fut entièrement rétabli.

Après que ce sage & religieux Prince eut accompli toutes ces choses, il déclara la guerre aux Philistins, les vainquit, & se rendit maître de toutes leurs villes depuis Gaza jusqu'à Geth. Le roi d'Assyrie le menaça de ruiner tout son païs, s'il ne s'acquittoit du tribut que son pere avoit accoûtumé de lui payer. Mais, la confiance que sa piété lui faisoit avoir en Dieu, & la foi qu'il ajoûtoit aux prédictions du prophete Isaïe, qui l'instruisoit particulièrement de tout ce qui lui devoit arriver, lui firent mépriser ces menaces.

La quatorzième année du règne d'Ézéchias, Sennachérib, roi d'Assyrie, entra dans son royaume avec une très-puissante armée; & lorsqu'après avoir pris toutes les autres villes des tribus de Juda & de Benjamin, il marchoit contre Jérusalem, Ézéchias lui envoya offrir par des ambassadeurs de recevoir telles conditions qu'il voudroit, & d'être son tributaire. Ce Prince accepta ces offres, & lui promit avec serment de se retirer en son païs sans faire aucun acte d'hostilité, pourvu qu'il lui payât trente talens d'or & trois cens talens d'argent.

Ézéchias, se fiant à sa parole, épuisa tous ses trésors pour lui envoyer cette somme, dans l'espérance d'avor la paix. Mais, Sennachérib, après avoir reçu son argent, ne voulut point se souvenir de la foi qu'il lui avoit donnée; & étant allé en personne contre les Égyptiens & les Éthiopiens, il laissa Rabsacès son lieutenant général avec de grandes forces, & assisté de deux autres de ses principaux chefs, pour continuer dans la Judée la guerre qu'il y avoit commencée. Ce Général s'approcha de Jérusalem, & manda à Ézéchias de le venir trouver, afin de conférer ensemble. Mais, ce Prince se défiant de lui, se contenta de lui envoyer trois de ses serviteurs les plus affidés, Éliacim, grand maître de sa maison, Sobna son secrétaire, & Joahé, intendant des registres. Rabsacès leur dit en présence de tous les officiers de son armée. » Retournez trouver votre maître, & dites-lui que Sennachérib le grand Roi demande sur quoi il se fonde pour refuser de recevoir son armée dans Jérusalem. Que si c'est sur le secours des Égyptiens, il faut qu'il ait perdu l'esprit, & qu'il ressemble à celui qui s'appuyeroit sur un roseau qui, au lieu de le soutenir, lui perceroit la main en se rompant. Qu'au reste il doit sçavoir que c'est par l'ordre de Dieu, que le Roi a entrepris cette guerre, & qu'ainsi elle lui réussira comme celle qu'il a faite aux Israëlites, & qu'il se rendra également le maître de ces deux royaumes. «

Rabsacès ayant ainsi parlé en Hébreu qu'il sçavoit fort bien, la crainte qu'eut Éliacim que ses collégues ne s'étonnassent, fit qu'il le pria de vouloir parler en Syriaque. Mais, comme il jugea aisément à quel dessein il le faisoit, il continua de dire en Hébreu: » Maintenant que vous ne pouvez ignorer quelle est la volonté du Roi, & combien il vous importe de vous y soumettre, pourquoi tardez-vous davantage à nous recevoir dans votre ville; & pourquoi votre maître continue-t-il, & vous avec lui, à amuser le peuple par de vaines & folles espérances? Car, si vous vous croyez assez braves pour pouvoir nous résister, faites-le voir en opposant deux mille chevaux des vôtres à pareil nombre que je ferai avancer de mon armée. Mais, comment le pourriez-vous, puisque vous ne les avez pas? Et pourquoi différez-vous donc de vous soumettre à ceux à qui vous ne sçauriez résister? Ignorez-vous quel est l'avantage de faire volontairement ce qu'on ne peut éviter de faire, & combien grand est le péril d'attendre que l'on y soit contraint par la force? «

Cette réponse mit le roi Ézéchias dans une telle affliction, qu'il quitta son habit royal pour se revêtir d'un sac, se proster-

na le visage contre terre, & pria Dieu de l'assister dans cette circonstance où il ne pouvoit attendre du secours que de lui seul. Il envoya ensuite quelques-uns de ses principaux officiers & quelques sacrificateurs prier le prophete Isaïe d'offrir des sacrifices à Dieu, pour lui demander d'avoir compassion de son peuple, & de vouloir rabattre l'orgueil qui faisoit concevoir à ses ennemis de si grandes espérances. Le Prophete fit ce qu'il désiroit; & ensuite d'une révélation qu'il eut de Dieu, il lui manda de ne rien craindre; qu'il l'assuroit que Dieu confondroit d'une étrange manière l'audace de ces barbares, & qu'ils se retireroient honteusement & sans combattre. A quoi il ajoûta que ce roi des Assyriens, jusqu'alors si redoutable, seroit assassiné par les siens dans son païs, au retour de la guerre d'Égypte qui lui avoit mal réussi.

En ce même tems, le roi Ézéchias reçut des lettres de ce Prince, par lesquelles il lui mandoit qu'il falloit qu'il eût perdu le sens, pour se persuader de pouvoir s'exempter d'être assujetti au vainqueur de tant de puissantes nations, & le menaçoit de l'exterminer avec tout son peuple, s'il n'ouvroit les portes de Jérusalem à ses troupes. La ferme confiance qu'Ézéchias avoit en Dieu, lui fit mépriser ses lettres; il les replia, les mit dans le temple, & continua à faire des prieres à Dieu. Le Prophete lui manda qu'elles avoient été exaucées; qu'il n'avoit rien à appréhender des efforts des Assyriens, qu'il se verroit bientôt lui & tous les siens en état de pouvoir cultiver dans une pleine paix, les terres que la guerre les avoit contraints d'abandonner.

Sennachérib étoit alors occupé au siege de la ville de Péluse, où il avoit déjà employé beaucoup de tems; & lorsque ses plateformes étant élevées à la hauteur des murailles, il étoit près de faire donner l'assaut, il eut avis que *Tharaca*, roi d'Éthiopie, marchoit avec une puissante armée au secours des Égyptiens, & venoit à travers le désert pour le surprendre; ainsi, il leva le siege & se retira. Et la nuit même que le prophete Isaïe faisoit sa prédiction contre ce Roi, l'ange du Seigneur descendit dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib; de sorte que ce Prince fut obligé de se retirer promptement à Ninive, où deux de ses fils le tuerent à coups d'épée, comme il adoroit son dieu Nesroch dans son temple. Il eut pour successeur Assaraddon.

Peu de tems après cette guerre, Ézéchias tomba dangereusement malade. C'étoit apparemment un abcès ou un ulcère. Les Rabbins croient que Dieu le frappa de cette maladie, en punition de sa négligence, parce qu'il n'avoit pas composé un

cantique d'actions de graces, pour sa délivrance de la guerre de Sennachérib. Mais, le second livre des Paralipomenes semble attribuer cette maladie à l'élévation du cœur d'Ézéchias, qui n'avoit pas assez reconnu qu'il ne devoit sa délivrance qu'à la pure faveur de Dieu. Quoi qu'il en soit, le prophete Isaïe alla le trouver & lui dit : » Voici ce que dit » le Seigneur, mettez ordre à » votre maison, car vous ne » vivrez pas davantage, & vous » mourrez. « Alors, Ézéchias tournant le visage vers la muraille, fit sa priere au Seigneur en ces termes : » Seigneur, » souvenez-vous, je vous prie, » de quelle manière j'ai mar- » ché devant vous dans la vé- » rité & avec un cœur parfait, » & que j'ai fait ce qui vous » étoit agréable. « Ézéchias versa ensuite une grande abondance de larmes, & avant qu'Isaïe eut passé la moitié du vestibule, le Seigneur lui parla & lui dit : » Retournez & dites » à Ézéchias, chef de mon peu- » ple, voici ce que dit le Sei- » gneur, le Dieu de David » votre pere : j'ai entendu vo- » tre priere & j'ai vu vos lar- » mes ; je vais vous guérir & » dans trois jours vous irez au » temple qui m'est consacré. » J'ajoûterai encore quinze an- » nées aux jours de votre vie ; » de plus, je vous délivrerai » vous & cette ville, de la » main du roi des Assyriens, & » je la protégerai à cause de » moi-même & en considéra- » tion de David mon serviteur. « Alors, Isaïe dit qu'on lui apportât une masse de figues. On la lui apporta, on la mit sur l'ulcère du Roi, & il fut guéri. Ézéchias avoit dit à Isaïe : » Quel » signe aurai-je que le Seigneur » me guérira, & que j'irai dans » trois jours au temple ? Isaïe » lui répondit : Voici le signe » que le Seigneur vous don- » nera pour vous assurer qu'il » accomplira la parole qu'il a » dite en votre faveur. Voulez- » vous que l'ombre du Soleil » s'avance de dix degrés, ou » qu'elle retourne en arrière » d'autant de degrés ? Ézéchias » lui dit : il est moins étonnant » que l'ombre s'avance de dix » degrés, & ce n'est pas ce que » je désire, mais qu'elle re- » tourne en arrière de dix de- » grés. « Le prophete Isaïe invoqua donc le nom du Seigneur, qui fit que l'ombre retourna en arrière dans le cadran d'Achaz, par les dix degrés par lesquels elle étoit déjà descendue.

En ce tems-là, Bérodach Baladan, fils de Baladan roi des Babyloniens, envoya des lettres & des présens à Ézéchias, parce qu'il avoit sçu qu'il avoit été malade. Ézéchias eut une grande joie de l'arrivée des députés de ce Prince, & il leur montra ses parfums, son or & son argent, tous ses aromates & ses huiles de senteur, tous ses vases précieux, & ce qu'il avoit dans tous ses trésors. Il n'y eut rien dans tout son pa-

lais, ni de tout ce qui étoit à lui, qu'il ne leur fît voir. Le prophete Isaïe vint ensuite trouver le roi Ézéchias & lui dit : » Que vous ont dit ces gens-là ? » & d'où sont-ils venus pour » vous parler ? Ézéchias lui » répondit : ils sont venus vers » moi d'un païs fort éloigné, » ils sont venus de Babylone. » Isaïe, lui dit : qu'ont-ils vu » dans votre maison ? Ézéchias » répondit : ils ont vu tout ce » qu'il y a dans mon palais ; il » n'y a rien dans tous mes tré- » sors que je ne leur aie fait » voir. Alors Isaïe dit à Ézé- » chias : écoutez la parole du » Seigneur : il viendra un tems » que tout ce qui est dans votre » maison, & tout ce que vos » peres y ont amassé jusqu'à ce » jour, sera transporté à Baby- » lone, sans qu'il en demeure » rien, dit le Seigneur. Vos » enfans mêmes qui sont sortis » de vous, que vous avez » engendrés, seront pris alors » pour être eunuques dans le » palais de Babylone. Ézéchias » répondit à Isaïe : il n'y a rien » que de juste dans tout ce que » vous m'annoncez de la part » du Seigneur ; & il ajoûta : » n'est-ce pas assez que Dieu » m'accorde la paix selon la » vérité de ses promesses pen- » dant les jours de ma vie ? «

Le reste des actions d'Ézéchias, son grand courage, & de quelle manière il fit faire une piscine & un aquéduc, pour donner des eaux à la ville, tout cela étoit écrit au livre des annales des rois de Juda. Ézéchias s'endormit avec ses peres, & Manassé son fils règna en sa place, l'an du monde 3306, & 694 avant J. C.

Les Livres saints rendent témoignage au mérite & à la piété d'Ézéchias en plusieurs occasions, & Jesus fils de Sirach, auteur de l'Ecclésiastique, lui a consacré un éloge dans le chapitre XLVIII de son livre.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (a) Ε'ζεκία, fut le second des fils de Naarias, de la race de Zorobabel.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (b) Ε'ζεκίας, fils de Sellum, fut un de ceux qui s'opposerent aux Israëlites qui avoient emmené captifs un grand nombre de leurs freres de la tribu de Juda, & qui les obligerent à les remettre en liberté.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (c) Ε'ζεκίας, frere du grand sacrificateur Ananias, fut obligé de se cacher dans les égoûts de Jérusalem avec son frere, & quelques autres sacrificateurs, pour éviter la fureur de Marohem, qui tranchoit du Roi dans cette ville. Ils ne s'étoient pas si bien cachés qu'ils l'avoient cru ; car, ils furent découverts le lendemain, & cruellement massacrés par les factieux.

(a) Paral. L. I. c. 3. v. 23.
(b) Paral. L. II. c. 28. v. 12, 13.
(c) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 811, 812.

EZÉCHIEL, *Ezechiel*, (a) Ἰεζεκιὴλ, fils de Buzi, prophete de la race ſacerdotale, fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonoſor, avec Jéchonias roi de Juda, l'an du monde 3405, & avant J. C. 595. Dieu ne lui communiqua l'eſprit de prophétie que durant ſa captivité; car, il ne paroît pas qu'avant ſon arrivé dans la Méſopotamie, il ait encore prophétiſé.

Il commença ſon miniſtère la trentième année de ſon âge, ſelon pluſieurs, ou plutôt la trentième année depuis le renouvellement de l'alliance avec le Seigneur, faite ſous le règne de Joſias; ce qui revient à la cinquième année de la captivité d'Ézéchiel, l'an du monde 3409, & il prophétiſa pendant vingt ans, juſqu'en 3430, qui étoit la quatorzième année après la priſe de Jéruſalem, & la 570.[e] avant J. C.

Un jour donc qu'Ézéchiel étoit au milieu des captifs, ſur le fleuve de Chobar, ou Chaboras, il eut une viſion, où le Seigneur lui apparut ſur un trône, ou une eſpèce de chariot, porté par quatre chérubins, appuyés ſur quatre manières de roues. Le Seigneur lui fit entendre ſa voix, & l'envoya annoncer à ſon peuple ce qui devoit lui arriver. Il lui ſembla qu'on lui préſentoit un livre en rouleau, & qu'il le mangeoit. Après cela, il ſe trouva au milieu des captifs, & y demeura aſſis ſur le fleuve Chobar pendant ſept jours, ne ceſſant de pleurer. Alors, le Seigneur lui adreſſa ſa parole, & l'établit ſentinelle de ſon peuple. En même tems, le Seigneur lui apparut de nouveau dans ſa gloire, lui ordonna de s'enfermer dans ſa maiſon, & lui prédit qu'on l'y arrêteroit, & qu'on l'y lieroit avec des chaînes comme un furieux; ce qui arriva en effet.

Pendant qu'il étoit ainſi arrêté dans ſon logis, Dieu lui dit de deſſiner ſur une brique, ou ſur une pièce de terre molle, la ville de Jéruſalem aſſiégée, & environnée de remparts, ſuivant la manière ancienne d'aſſiéger les villes; de mettre entre la ville & lui une plaque de fer; d'avoir les yeux arrêtés ſur cette ville, de demeurer trois cens quatre-vingt-dix jours couché ſur ſon côté gauche, pour marquer les iniquités des enfans d'Iſraël; & après cela, de ſe retourner, & de demeurer quarante jours couché ſur ſon côté droit, pour marquer les iniquités de Juda. Ces quatre cens trente jours marquoient la durée du ſiege de Jéruſalem par Nabuchodonoſor, & celle de la captivité des dix Tribus, qui devoit être de trois cens quatre-vingt-dix ans, & celle de Juda, devoit être

(a) Exod. c. 20. v. 5. c. 34. v. 7. Jerem. c. 52. v. 30. Ezech. c. 1, 2. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 335. *& ſeq.*

de quarante ans, à commencer à la dernière prise de Jérusalem sous Sedécias, ou plutôt, à la quatrième année d'après ce siege, lorsque Nabuzardan enleva ce qui restoit de Juifs dans le païs, & les transporta à Babylone, l'an du monde 3420, & à finir à la mort de Balthasar, vers l'an 3466, selon Ussérius; ou mettant le commencement à la prise de Jérusalem en 3416, & la fin en 3457, ce qui est la première année de Cyrus à Babylone, selon la supputation de D. Calmet.

Dieu dit ensuite à Ézéchiel de prendre du froment, de l'orge, des feves, des lentilles, du millet & de la vesse; de s'en faire autant de pains qu'il devoit demeurer de jours couché sur son côté, & de frotter ces pains avec des excrémens qui sortent du corps de l'homme. Ézéchiel ayant témoigné sa répugnance sur ce dernier article, Dieu lui permit de prendre en la place de la fiante de bœuf. Tout cela étoit une figure de ce qui devoit arriver dans Jérusalem, où les Israëlites devoient être réduits pendant le siege, à manger du pain souillé, & encore en petite quantité, & dans des frayeurs & des inquiétudes continuelles. Après cela, Dieu lui dit de se couper les cheveux, d'en faire trois parts; d'en brûler une partie, d'en couper une autre partie avec l'épée, & de jetter le reste au vent, pour marquer que les habitans de Jérusalem seroient les uns consumés par la peste & par la famine, les autres mis à mort par le glaive, & les troisièmes dispersés en divers endroits du monde.

L'année suivante, Ezéchiel fut transporté en esprit à Jérusalem, & Dieu lui fit voir les abominations & les idolâtries que les Juifs y commettoient, & qui devoient attirer sur eux les plus terribles effets de la vengeance du ciel. Comme il étoit encore dans le temple, Dieu ordonna à cinq Anges qui portoient chacun un instrument de mort, de tuer dans Jérusalem tous ceux qui ne seroient pas marqués du signe de vie; & en même tems, il ordonna à un Ange qui étoit avec les cinq autres, de passer au milieu de la ville, & de marquer d'un T tous ceux qui gémissoient, & qui étoient affligés des désordres de Jérusalem. Tout cela fut exécuté, & la vengeance commença par le temple du Seigneur, qui fut bientôt rempli de sang & de carnage. Le Seigneur, ayant de nouveau paru dans sa gloire, ordonna au même Ange qui avoit imprimé le caractère de vie sur ceux qui devoient être sauvés, de prendre des charbons du milieu des Chérubins qui portoient le trône du Seigneur, & de répandre ces charbons sur la ville; ce qui marquoit le feu de la guerre, & de la vengeance divine qui devoit bientôt tomber sur elle.

Cinq ans avant le dernier

siege de Jérusalem, le Seigneur dit à Ezéchiel : « Préparez-» vous comme un homme » qui quitte son païs pour » aller ailleurs ; vous ferez » transporter vos meubles de-» vant votre peuple en plein » jour, & vous passerez d'un » lieu en un autre devant leurs » yeux, pour voir s'ils y fe-» ront attention. Percez la » muraille de votre maison, » & sortez-en par l'ouverture » que vous aurez faite. Vous » aurez des hommes qui vous » porteront sur leurs épaules » durant l'obscurité, & vous » aurez un voile sur les yeux, » afin que ce spectacle attire » leur attention. Vous leur di-» rez que ce que vous faites, » s'exécutera lorsque l'ennemi » aura pris Jérusalem, & que » le roi Sédécias sera ainsi » traité, & emporté de son » palais. » Il ajoûta que ces choses n'étoient point éloignées, & que bientôt on en verroit l'accomplissement. Enfin, il invectiva fortement contre les faux prophetes & les fausses prophétesses, & contre ceux qui se laissoient séduire à leurs vaines prédictions.

Pendant que ces choses se passoient dans la Mésopotamie, Sédécias, roi de Juda, prenoit des mesures secretes avec les rois d'Égypte, d'Édom, & quelques autres Princes voisins, pour se révolter contre Nabuchodonosor, roi de Babylone. Ce Prince marcha contre Jérusalem, & en fit le siege, l'an du monde 3414, avant Jesus-Christ 586, le dixième jour du dixième mois de la neuvième année de Sédécias. Le même jour & la même année, Ézéchiel qui étoit en Mésopotamie, à plus de deux cens lieues de Jérusalem, annonça cet évenement aux Juifs qui étoient avec lui en captivité ; il représenta la ruine future de Jérusalem & de ses habitans, sous la figure d'une chaudière pleine de chairs & d'os, laquelle est mise sur le feu jusqu'à ce que la chair & les os soient consumés, & que le cuivre même de la chaudière soit fondu & brûlé. En même tems, la femme du Prophete étant morte, Dieu lui défendit de la pleurer, & d'en faire le deuil. Le peuple ayant demandé au Prophete ce que vouloient dire toutes ces actions figuratives, il leur répondit que Dieu leur alloit ôter tout ce qu'ils avoient de plus cher, leur temple, leur ville, leur patrie, leurs parens & leurs amis, & qu'ils n'auroient pas même la triste consolation de les pleurer.

Pendant le siege de Jérusalem, Ezéchiel prophétisa contre l'Égypte & contre Tyr. Il apprit la prise de Jérusalem le cinquième jour du dixième mois de l'an du monde 3417, environ six mois après que la ville avoit été rendue ; ce qui fait juger que la demeure de ce Prophete étoit dans un endroit fort reculé de la province, & fort éloigné de Babylo-

ne, où cette nouvelle fut sans doute bientôt portée. Dès la veille du jour auquel le messager arriva, le Seigneur avoit ouvert la bouche au Prophete, & lui avoit fait prédire que les restes du peuple qui étoient demeurés dans la Judée, & qui se flattoient encore d'un prompt rétablissement, seroient aussi dispersés, comme il arriva en effet quatre ans après. Ce fut apparemment en ce même tems qu'il prédit les malheurs des Sidoniens, des Tyriens, des Iduméens, des Ammonites, qui arriverent cinq ans après la ruine de Jérusalem.

Le siege de la ville de Tyr, & la guerre de Nabuchodonosor contre l'Égypte, sont, après les affaires des Juifs, ce qui se fait le plus remarquer dans Ézéchiel. Après ces visions fâcheuses, Dieu lui fit voir des objets plus consolans, le retour de la captivité, le rétablissement de la ville & du temple, du royaume & des villes de Juda & d'Israël, leurs victoires contre leurs ennemis, & leur état nouveau plus florissant que le premier. Tout cela est compris dans les chapitres 36, 37, 38, & les suivans, jusqu'à la fin du livre.

Saint Jérôme croit que comme Jérémie prophétisoit à Jérusalem en même tems qu'Ezéchiel, au-delà de l'Euphrate, on envoyoit les prophéties de celui-ci à Jérusalem, & réciproquement celles de Jérémie dans la Mésopotamie, afin de consoler & d'affermir les Juifs captifs dans leur exil.

On dit qu'Ézéchiel fut mis à mort par le Prince de son peuple, parce qu'il l'exhortoit à quitter l'idolâtrie. On ne voit guère quel pouvoit être ce Prince du peuple Juif sur le Chaboras, où demeuroit Ézéchiel. On assure aussi que son corps fut mis dans la même caverne où avoient été mis Sem & Arphaxad, sur le bord de l'Euphrate. Benjamin de Tudele dit que ce tombeau est derrière la Synagogue, entre l'Euphrate & le Chaboras; qu'il est placé sous une fort belle voûte, bâtie par le roi Jéchonias; que les Juifs y entretiennent une lampe qui brûle toujours, & qu'ils se vantent d'y conserver le livre écrit de la main de ce Prophete, qu'ils lisent tous les ans au jour de l'expiation solemnelle.

Josephe assure qu'Ézéchiel laissa deux livres sur la captivité de Babylone. Il dit ailleurs que ce Prophete ayant prédit la ruine du temple, & que Sédécias ne verroit pas Babylone, cet écrit fut envoyé à Jérusalem; circonstances que nous ne lisons pas dans les ouvrages d'Ézéchiel, que nous avons aujourd'hui. Saint Athanase a cru que l'un des deux volumes d'Ézéchiel ne subsistoit plus. Spinosa croit que ce que nous avons de ce Prophete, n'est que le débris d'un plus grand écrit. Mais, nous ne voyons aucune bonne preuve de tout

cela ; & nous ne ſçavons d'où Joſephe avoit appris ce qu'il dit de ces deux prétendus ouvrages d'Ézéchiel.

Les œuvres de ce Prophete ont toujours été reconnues pour canoniques, & on ne les lui a point conteſtées. Toutefois, les Juifs diſent que le Sanhédrin délibéra long-tems ſi l'on mettroit ſon livre dans le canon. On lui objectoit l'obſcurité du commencement & de la fin de ſa prophétie, & ce qu'il dit chap. 18. v. 2. 20. que le fils ne porteroit plus l'iniquité de ſon pere; ce qui eſt contraire à Moïſe, qui dit que le Seigneur venge l'iniquité des peres ſur les enfans juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Saint Clément d'Alexandrie dit que quelques-uns croyoient que Nazaratus Aſſyrien, précepteur de Pythagore, étoit le même qu'Ézéchiel. Mais, pour lui, il n'eſt nullement de cet avis. Il ne croit pas que Pythagore ait jamais vu Ézéchiel. Ce Philoſophe a vécu aſſez long-tems après notre Prophete. Saint Éhiphane & Dorothée racontent diverſes choſes dans la vie d'Ézéchiel, qui paſſent pour fabuleuſes dans l'eſprit des plus ſçavans Critiques. Ils diſent par exemple, que ce Prophete fit pluſieurs miracles dans la Chaldée, qu'il partagea les tribus de Dan & de Gad dans Babylone, qu'il envoya contre les Iſraélites des ſerpens, qui dévorerent leurs enfans & leur bétail, en punition de leur idolâtrie ; qu'il ramena le peuple à Jéruſalem, pour confondre les incrédules ; enfin, qu'il fut enterré dans le païs des Spyres, apparemment des Sapires. Quoi qu'en diſent certains Auteurs, le tems & le genre de ſa mort ſont incertains. Les Juifs ne permettoient pas la lecture, au moins du commencement de ce Prophete, avant l'âge de trente ans.

Les Juifs parlent d'Ézéchiel avec beaucoup de mépris. Ils diſent qu'il étoit ſerviteur ou garçon, *puer*, de Jérémie ; qu'il étoit l'objet des railleries & des moqueries de ſon peuple, d'où vient qu'on lui donna le nom de fils de Buzi, c'eſt-à-dire, fils du mépris, ou du mépriſé. Ils l'accuſent d'avoir enſeigné plus d'une choſe contraire à Moïſe, par exemple, ſur la matiere des ſacrifices, & d'avoir dit que Dieu ne feroit pas paſſer la peine du péché des peres aux enfans, comme on l'a dit plus haut ; au lieu que Moïſe la fait deſcendre juſqu'à la troiſième & quatrième génération. Sous ce prétexte, le Sanhédrin délibéra un jour de le rayer du nombre des Écrivains ſacrés, & de retrancher ſes ouvrages du canon des livres ſaints. Une autre raiſon qui fit balancer de ſupprimer ſes ouvrages, fut leur obſcurité, principalement la viſion du chariot myſtérieux au chapitre premier. Les ſuffrages alloient preſque tous à le condamner, ſi le Rabbin Chananias, qui vi-

voit alors, ne se fût offert d'en lever toutes les difficultés. On y consentit; & pour l'aider dans son travail, on lui fit présent de trois cens tonneaux d'huile pour allumer ses lampes, & pour l'éclairer pendant qu'il travailleroit à cet ouvrage. On comprend bien que tout cela n'est qu'une hyperbole des Thalmudistes, pour exagérer la difficulté d'expliquer les Prophéties d'Ézéchiel; & il est à croire que tout ce qu'ils racontent de la délibération du Sanhédrin à ce sujet, est une pure fable.

On sçait qu'Ézéchiel parle d'une résurrection fameuse; ce Prophete fut un jour mené dans un champ plein d'os, & l'esprit de Dieu lui ayant fait faire le tour du champ, lui dit: croyez-vous que ces os ressusciteront? En même tems il lui dit: Prophétisez sur ces os, & dites leur: Os arides, écoutez la parole du Seigneur, je vais répandre dans vous l'esprit de vie, & vous vivrez. En effet, comme le Prophete parloit, tous ces os commencerent à se remuer, & à se rejoindre, & enfin ils ressusciterent. On a fort disputé sur cet évènement, s'il étoit seulement figuratif, & arrivé en esprit, pour marquer au Prophete d'une manière plus vive & plus expresse, le retour de la captivité des Juifs. Plusieurs Rabbins ont cru que la chose étoit arrivée dans la rigueur, comme le raconte le Prophete; mais, la plûpart des Commentateurs croient que le tout se passa en idée & en vision.

Voici comme les Mahométans la racontent. La petite ville de Davardan, qui est de la dépendance de la ville de Vassith, ayant été attaquée de la peste, plusieurs des habitans quitterent leurs demeures, & conserverent leur vie. Une autre année, la peste s'y fit sentir de nouveau, & les habitans en sortirent avec leurs troupeaux. Comme ils furent arrivés dans une profonde vallée, deux Anges apparurent aux deux extrêmités de la vallée, qui leur annoncerent la mort de la part de Dieu. Ils moururent tous avec leurs bestiaux. Les habitans du voisinage, en ayant été informés, s'y rendirent pour leur donner la sépulture; mais, le nombre des morts étoit si grand, qu'ils n'en purent venir à bout. Ils fermerent la vallée de deux murailles aux deux bouts, & laisserent une grande partie des cadavres sur la terre; où ils furent bientôt consumés, & il n'en resta que les os. Le prophete Ezéchiel passant par-là quelques années après, fit cette priere à Dieu: Seigneur, de même qu'il vous a plu manifester sur ceux-ci votre puissance avec terreur, regardez-les maintenant d'un œil de clémence & de miséricorde. Dieu exauça ses prieres & les ressuscita. Voilà quel est le caractère de ces peuples orientaux; il n'y a presque aucune histoire qu'ils n'embellissent à leur manière.

Les Musulmans font succéder Ezéchiel à Caleb, fils de Jéphoné, qui jugea Israël après la mort de Josué. Voilà un anachronisme des plus forts.

EZÉCHIEL, *Ezechiel*, (*a*) Α'ζιήλ, de la famille de Séchénias, dont les descendans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de trois cens.

EZEL, *Ezel*, (*b*) sorte de pierre ou de limite, près de Jérusalem, jusqu'où les Juifs pouvoient aller le jour du Sabbat. Elle en étoit éloignée de cinq stades.

EZER, *Ezer*, Α'ζὰ, (*c*) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent se retirer près de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance; ils avoient un visage de lion, & ils égaloient à la course les chevres des montages.

EZER, *Ezer*, Ι'αζὴρ, (*d*) de la tribu de Juda, fut pere d'Hosa.

EZER, *Ezer*, (*e*) l'un des Prêtres qui revinrent de la captivité de Babylone.

EZIEL, *Eziel*, Ο'ζιὴλ, (*f*) fils d'Araia. C'étoit un orfevre qui contribua beaucoup à rebâtir la ville de Jérusalem après le retour de la captivité de Babylone.

EZRA, *Ezra*, Ε'σρὶ, (*g*) fut pere de plusieurs enfans, qui sont nommés au premier livre des Paralipomenes.

ÉZRAHITE, *Ezrahita*. *Voyez* Ethan.

EZREL, *Ezrel*, Ε'ζρὴλ, (*h*) qui, après son retour de la captivité de Babylone, se sépara d'avec sa femme, parce qu'elle n'étoit pas de la religion des Juifs.

EZRI, *Ezri*, Ε'σδρὶ, (*i*) fils de Chélub, eut sous le règne de David la conduite du travail de la campagne & des laboureurs qui cultivoient la terre.

EZRI, *Ezri*, Ε'σδρὶ. (*k*) Il est parlé en plus d'un endroit du livre des Juges de la famille d'Ezri, qui eut Joas pour chef.

EZRICAM, *Ezricam*, (*l*) Ε'ζρικὰμ, de la famille de David, fut le troisième des enfans de Naarias.

EZRICAM, *Ezricam*, (*m*) Ε'ζρικὰμ, de la famille de Saül, fut l'aîné des enfans d'Asel.

EZRICAM, *Ezricam*, (*n*) Ε'ζρικὰν, grand maître de la maison du roi Achaz, fut tué par Zéchri.

(*a*) Esdr. L. I. c. 8. v. 5.
(*b*) Reg. L. I. c. 20. v. 19.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 9.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 4.
(*e*) Esdr. L. II. c. 12. v. 42.
(*f*) Esdr. L. II. c. 3. v. 8.
(*g*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.
(*h*) Esdr. L. I. c. 10. v. 41.
(*i*) Paral. L. I. c. 27. v. 26.
(*k*) Judic. c. 6. v. 11, 24.
(*l*) Paral. L. I. c. 3. v. 23.
(*m*) Paral. L. I. c. 8. v. 38. c. 9. v. 44.
(*n*) Paral. L. II. c. 28. v. 7.

EZRICAM, *Ezricam*, (a) Ε'ζρικὰμ, Lévite, fils d'Hasébia, & pere d'Hassub.

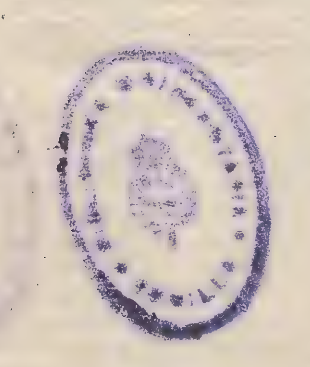
EZRIEL, *Ezriel*, (b) de la demi tribu de Manassé, fut chef de sa famille. C'étoit un homme très-brave & très-fort, qui s'acquit beaucoup de réputation parmi ceux qu'il commandoit.

EZRIEL, *Ezriel*, Ε'σριὴλ, (c) fut pere de Saraias, qui vivoit sous le roi Joakim.

EZRIHEL, *Ezrihel*, Α'ζαριὴλ, (d) de la tribu de Dan, étoit fils de Jéroham.

(a) Paral. L. I. c. 9. v. 14.
(b) Paral. L. I. c. 5. v. 24.
(c) Jerem. c. 36. v. 26,
(d) Paral. L. I. c. 27. v. 22.

Fin du seizième Volume.



A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Tome XVI. du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai obſervé rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 24 de Mai 1773.

Philippe de Prêtot,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, de Rouen & d'Angers.

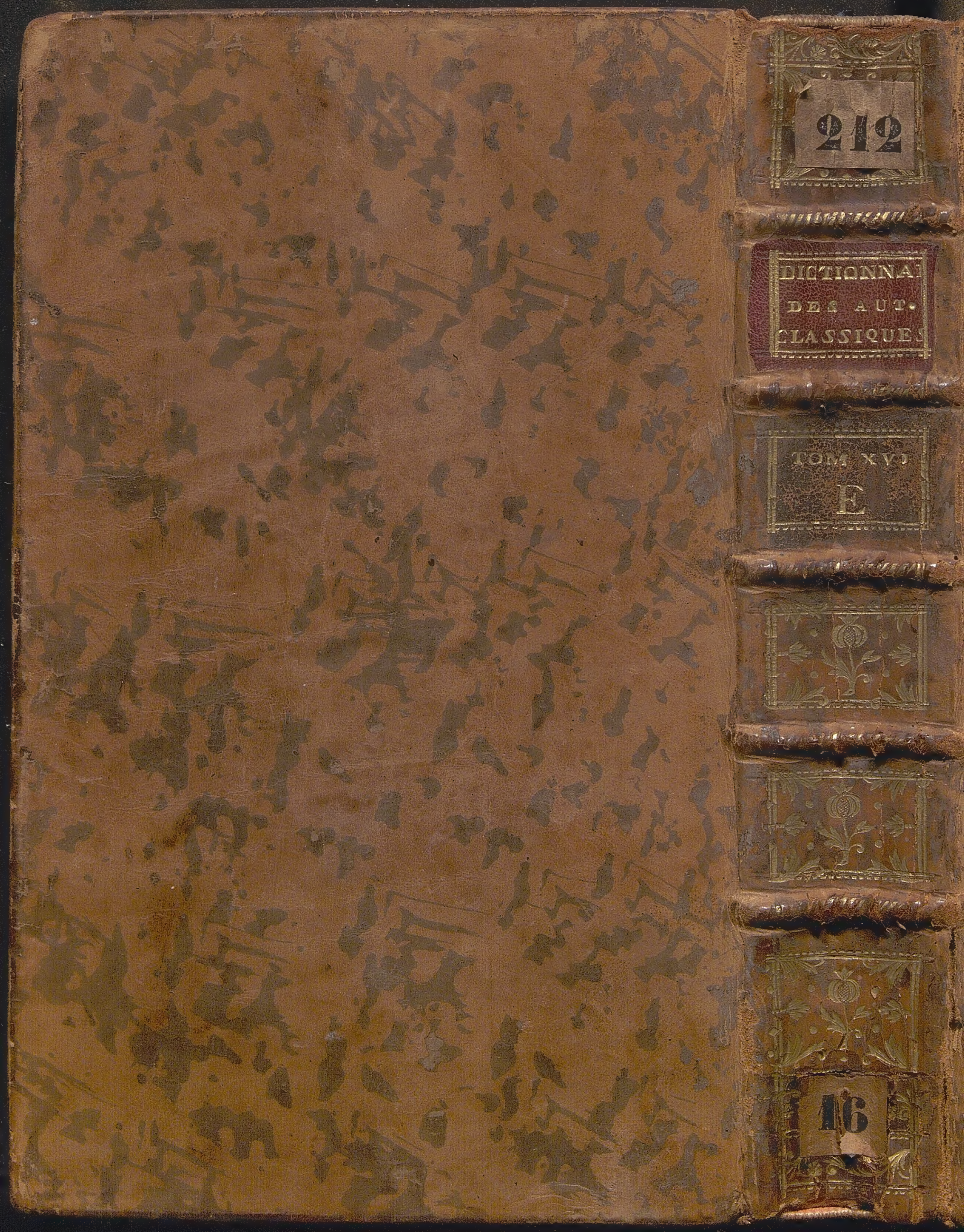











212
DICTIONNAI
DES AUT.
CLASSIQUES
TOM XVI
E
16


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm